CINQUANTE

NOUVELLES LETTRES.

EVÊCHÉ DE QUIMPER ET DE LÉON
MENSE

Avec approbation.

—

Propriété et traduction réservée.

CINQUANTE
NOUVELLES LETTRES

DU

R. P. DE SMET,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ET MISSIONNAIRE EN AMÉRIQUE,

PUBLIÉES PAR

ÉD. TERWECOREN,

DE LA MÊME COMPAGNIE.

« Jamais je n'ai remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur. » (P. 90.)

PARIS
RUE DE TOURNON, 20.

TOURNAI
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1858

F593
S6

296698

Charles Nerinckx, ancien curé d'Everberg-Meerbeek, près de Louvain, en Belgique, et premier missionnaire du Kentucky, fit deux voyages en Europe, afin d'obtenir des secours pécuniaires et des compagnons d'armes pour la conquête des âmes dans le Nouveau-Monde.

En juillet 1821, quittant la Belgique pour ne plus jamais la revoir, il était accompagné de plusieurs Belges; savoir : Félix Verreydt, de Diest; Josse Van Assche, de Saint-

Amand, Pierre-Joseph Verhaegen, de Haecht; Jean-Baptiste Smedts, de Rotselaer; Jean-Antoine Elet, de Saint-Amand, et Pierre-Jean De Smet, de Termonde.

Ce dernier, qui avait alors atteint sa vingt et unième année, commença, par ce premier voyage, ses longues et périlleuses courses à travers les mers et les torrents, les déserts et les forêts, les blancs et les sauvages, en un mot, les mille dangers et privations qui entourent l'homme apostolique dans ses expéditions lointaines et solitaires.

Commencées en 1821, les hardies et évangéliques pérégrinations de notre compatriote et frère en Jésus-Christ ont été couronnées des plus consolants résultats pour la sainte Église, et, par une suite nécessaire, pour la vraie civilisation, qui s'opère par le catholicisme. L'apostolat du R. P. De Smet se poursuit jusqu'à ce jour, avec zèle et persévérance. Déjà en 1853, ses voyages réunis représentaient une superficie de terres et de mers dépassant cinq fois le tour du globe. Depuis, il a encore traversé trois fois l'Océan et parcouru d'immenses contrées. Nous faisons des vœux ardents pour que Dieu daigne conserver longues années encore cet ouvrier infatigable de la vigne du Seigneur !

A l'exemple de ses prédécesseurs dans les travaux des missions étrangères, le P. De Smet a fait de nombreuses notes sur les pays qu'il a vus. Ces notes, fruits d'observations profondes sur les hommes et les choses, se rapportent à presque toutes les branches des sciences et des arts : géographie, histoire naturelle, astronomie, physique, chimie, mœurs, usages, religions, coutumes, tout est là. Pour se convaincre de l'étendue et de la variété de ces

notions, ainsi que des aventures pittoresques et curieuses du voyageur, il suffit de jeter un coup d'œil sur la *Table des matières*, placée à la fin de ce volume.

Des sujets semblables ont également été traités dans les ouvrages précédents du même missionnaire. Nous croyons donc utile d'en donner la bibliographie.

1. *Letters and Sketches with a Narrative of a Year's Residence among the Indian Tribes of the Rocky-Mountains.* Philadelphia, published by M. Fithian, 1843. In-12, pp. IX-252.

Voyages aux Montagnes-Rocheuses, et une année de séjour chez les Tribus Indiennes du vaste Territoire de l'Orégon dépendant des États-Unis d'Amérique, par le R. P. Pierre De Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus. Malines, P. J. Hanicq, 1844. In-12, pp. VI-304.

Reis naar het Rotsgebergte (Rocky-Mountains), door Eerw. vader De Smet, Belgisch zendeling in de Vereenigde Staten. 1840-1841. Deventer, bij J. W. Robijns en comp.

Traduit en italien par Louis Prevete. Palerme, 1847.

2. *Oregon Missions and Travels over the Rocky-Mountains, in* 1845-46. New-York, published by Edward Dunigan, 1847. In-12, pp. XII-408.

3. *Missions de l'Orégon et voyages aux Montagnes-Rocheuses et aux Sources de la Colombie, de l'Athabasca et du Sascatshawin en* 1845-46, par le Père P. J. De Smet, de la Société de Jésus. Gand, Van der Schelden. In-12, pp. IX-389. (L'approbation est de 1848.) Traduit par le P. De Smet.

Missiën van den Oregon en Reizen naer de Rotsbergen en de Bronnen der Colombia, der Athabasca en Sascatshawin in 1845-46. Door Pater P. J. De Smet. Gend, We Van der Schelden. In-12.

Missions de l'Orégon et Voyages dans les Montagnes-Rocheuses en 1845-46, par le Père P. J. De Smet, de la Société de Jésus. Ouvrage traduit de l'anglais par M. Bourlez. Paris, librairie de Poussielgue-Rusand, A Lyon, chez J. B. Pélagaud et Cie. 1848. In-12, pp. 408. (Paris, imprimerie de Poussielgue.) Cette traduction est différente de celle qui a été imprimée en Belgique.

4. *Voyage au Grand-Désert en* 1851, par le R. P. Pierre De Smet, missionnaire de la Compagnie de Jésus. Bruxelles, imprimerie de

J. Vandereydt, 1853. In-18, p. 456, tiré à part des *Précis Historiques* du P. Terwecoren.

On trouve encore l'extrait d'une lettre dans l'ouvrage intitulé : *The Indian missions in the United States of America under the care of the Missouri Province of the Society of Jesus.* Philadelphia, King and Bavid, 1841. In-12, pp. 34. Contient : *To the most Rev. Archbishop and Right Rev. Bishops in Provincial council assembled.* P. 5 à 7 est datée de S. Louis. May 3rd 1830 et signée P. J. Verhaegen. — *Extract from a letter of Father De Smet, missionary among the Pottowatomi Indians,* 1838, p. 9 à 22. — Une lettre du même, datée S. Louis University, February 4th, 1841, p. 22 à 34.

Telles sont les principales publications relatives aux trente-sept années de voyages du missionnaire des Montagnes-Rocheuses.

Nous espérons pouvoir achever bientôt et publier, dans les *Précis Historiques,* un tableau succinct de toutes ces expéditions, ou l'*Itinéraire des voyages et des missions du R. P. De Smet.* Ce tableau, fait par ordre chronologique, contiendra les noms des lieux visités ou vus successivement depuis 1821, quelques courtes remarques, ainsi que le nombre des milles anglais parcourus.

Les paroles de l'épigraphe mise au titre du volume que nous éditons, montrent que les ouvrages du R. P. De Smet peuvent être lus indistinctement par tout le monde. Quoique cette correspondance roule sur des tribus nomades et grossières, il n'y a pas un mot qui doive alarmer le cœur pudique, faire rougir le front virginal. « Jamais, — dit le R. P. De Smet, — je n'ai remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur. »

Ces paroles sont une leçon pour les hommes civilisés et prétendûment civilisateurs, qui appellent *sauvages* de malheureux Indiens dont l'Europe n'a pas la moralité.

Puisse la lecture de ces récits pleins d'intérêt exciter les catholiques à secourir les missions étrangères, et provoquer, dans des cœurs généreux, la vocation au ministère des apôtres! Il y a là tant d'âmes à sauver!

Qu'elle est belle la foi qui produit le dévouement de ces valeureux missionnaires! Armés du seul étendard de la Croix, sans autre boussole que l'obéissance, sans autre étoile de la mer que Marie, ils courent sans frayeur à leur unique but, qui est la plus grande gloire de Dieu par le salut des âmes; ils n'attendent que l'occasion de sauver un semblable pour voler à des contrées inconnues, à des dangers de mort sans cesse renaissants. Étrangers aux richesses, aux honneurs, aux plaisirs de ce monde, désintéressés dans toutes leurs entreprises, ils ne goûtent d'autre consolation sur la terre, sur les vagues en furie, dans les solitudes affreuses, dans les forêts séculaires, que celle d'y passer en faisant un peu de bien. La grâce de Dieu est bien efficace! Elle crée des héros! A ces hommes apostoliques ne suffisent pas ces forces naturelles et ce courage audacieux qui font les grands caractères et les hommes d'élite; toutes les qualités humaines sont impuissantes pour accomplir ces vastes desseins et répondre aux inspirations de ces nobles cœurs. Athlètes du ciel, hérauts de la foi, les missionnaires de l'Évangile prennent leurs armes au pied des tabernacles, et leur vigueur dans la chair et le sang de l'Agneau.

Bruxelles, 3e jour du Mois de Marie
et
fête de l'Invention de la Sainte Croix,
1858.

ÉD. TERWECOREN,
de la Compagnie de Jésus.

PREMIÈRE SÉRIE.

Les lettres de cette série ont été écrites pour les *Annales de la Propagation de la Foi*. Les quatre premières se trouvent dans le tome XXII, numéro 134, mois de juillet 1850; la cinquième n'a paru que dans les *Précis Historiques*.

PREMIÈRE LETTRE.

A Messieurs les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Université de Saint-Louis, 1er juin 1849.

Messieurs,

Une courte visite que j'avais faite à quelques tribus de Sioux, dans le haut Missouri, lors de mon retour des Montagnes-Rocheuses, m'avait laissé un vif désir de revoir ces pauvres Indiens; je voulais juger plus sûrement de leurs dispositions et des espérances que pourrait faire concevoir une Mission au milieu d'eux. C'est dans le courant de l'été de l'année dernière, que mes supérieurs m'ont accordé cette douce satisfaction.

Pour me rendre parmi ces peuplades, il me fallut remonter le Missouri en bateau à vapeur jusqu'à Belle-Vue, village situé sur le territoire des Ottos, à la distance de six cent dix milles de Saint-Louis, et ensuite continuer ma course à cheval à travers des plaines immenses, pendant environ vingt-cinq jours. Un voyage dans les belles plaines du grand désert américain et surtout dans le voisinage de cette ma-

gnifique rivière qui descend par d'innombrables torrents des Monts-Rocheux, offre sans doute beaucoup de charmes et pourrait prêter à des descriptions pleines d'intérêt; mais c'est une matière dans laquelle j'ai eu des devanciers; ce serait, de plus, donner aux lettres que j'ai l'honneur de vous adresser une extension que je ne puis et n'ose me permettre. Je me bornerai à vous transcrire l'aperçu général qu'en a tracé M. Nicollet. J'ai pu apprécier par moi-même l'exactitude et la fidélité du tableau.

« Jetez un regard sur la vaste étendue d'une plaine, dominez une à une ses ondulations, et porté, comme d'une vague à l'autre, de la vallée sur le coteau, arrivez enfin à l'interminable prairie qui se déroule sous vos yeux, les heures, les jours et les semaines se succéderont, et toujours des émotions pleines de charmes et de variété captiveront votre esprit, comme le spectacle d'inépuisables richesses et de nouvelles beautés fascinera vos regards. Il est sans doute des instants où les ardeurs d'un soleil de feu, et la dure privation d'une eau limpide et propre à étancher la soif qui vous dévore, viennent vous rappeler que les jouissances les plus pures ont aussi leurs épines; mais ces épreuves sont rares et de courte durée. La brise rafraîchit presque constamment ces vastes plaines, dont le sol est si uni qu'il rend impossibles les surprises de l'ennemi le plus rusé. La route est un champ de verdure, parsemé de fleurs odoriférantes dont le brillant éclat n'a pour témoin que l'azur du firmament. C'est surtout en été que l'aspect des déserts respire la gaieté, la grâce et la vie, et s'il est un moment où ils doivent attirer toutes les sympathies du voyageur, c'est lorsque l'Indien, à la poursuite du chevreuil et du buffle, anime cette immense solitude de sa présence et de ses mouvements. J'ai pitié de l'homme dont l'âme n'est point émue à l'aspect ravissant d'un si magnifique spectacle. »

Ce fut à Belle-Vue, à neuf milles au delà du *Nebraska*, ou *Rivière Plate*, que commença mon voyage par terre; de

là à l'embouchure du *Niobrarah*, ou l'*Eau qui court*, pendant dix jours de marche, nous ne rencontrâmes aucun Indien, et ne découvrîmes pas le moindre vestige d'habitation. Mais çà et là se distinguaient quelques monticules artificiels, élevés par la main de l'homme; quelques monceaux de pierres entassées irrégulièrement, et des tombeaux qui contenaient les restes mortels de quelques sauvages, soigneusement enveloppés dans des peaux de buffle; parfois un poteau solitaire qui marquait l'endroit où quelque brave avait succombé sur le champ de bataille, où reposait peut-être quelque vieux Nestor du désert. Ces monuments, quoique sans inscription pour raconter de hauts faits, ou transmettre des noms à la postérité, sont le tribut d'un cœur affectueux, le témoignage muet du respect que l'Indien porte à la mémoire d'un père ou d'un ami, et du prix qu'il attache à la gloire de ses ancêtres. Quelques troupeaux de buffles, de grosses bandes de cerfs, des chevreuils de différentes espèces que notre approche mettait en fuite, furent les seules distractions aux fatigues du voyage.

On choisit pour camper des lieux où abonde l'herbe fraîche; c'est ordinairement sur les bords d'un ruisseau ou d'un étang d'eau douce. Il faut de plus pourvoir à la sûreté de ses chevaux pendant la nuit. Pour prévenir tout accident, on les *enfarge*, — c'est l'expression de nos voyageurs canadiens, — c'est-à-dire on lie les deux pieds de devant, afin de les empêcher de trop s'éloigner du camp. Deux ou trois hommes font la garde contre les surprises des sauvages, trop justement reconnus pour les plus habiles voleurs de chevaux. Ces sentinelles nous protégent en même temps contre les attaques des ours et des loups, qui infestent le désert, et qui rôdent incessamment dans le voisinage des camps. Les chevaux, à leur vue, s'effrayent et s'enfuient, si l'on n'a pas pris les précautions nécessaires. Il arrive même assez souvent que toutes nos mesures sont inutiles. C'est ainsi que nous perdîmes, un jour, un bel étalon d'un grand prix.

Chaque soir on l'attachait au piquet par une longue et forte corde; mais dans une de ces épouvantes causées par l'approche des loups, il s'élança avec tant de vélocité à la suite des chevaux qui passaient à ses côtés, qu'arrivé au bout de la corde il se rompit le cou.

Dans une course si longue, par des régions si singulièrement variées, on éprouve assez souvent deux graves inconvénients : le manque d'eau et de bois. Plus d'une fois nous n'eûmes pour alimenter notre feu que la fiente sèche de buffle. Trois fois l'eau nous manqua au lieu de notre campement : c'est là une rude épreuve pour l'homme et pour son coursier, surtout après une grande journée de marche, sous le soleil brûlant du mois d'août. Une espèce de tourment encore moins supportable, dans ces moments où la chaleur se fait plus vivement sentir, c'est l'apparence de lacs et de rivières fantastiques qu'on voit au bout de l'horizon, et qui semblent inviter le voyageur épuisé à venir renouveler ses forces sur leurs rives ; le besoin et la fatigue ne laissent entrevoir au loin que verdure, ombrage et fraîcheur. L'illusion ajoute encore au désir d'étancher la soif qui vous dévore. Vous pressez le pas pour arriver au terme; les heures se succèdent; le mirage trompeur devient de plus en plus brillant, et toujours le voyageur s'avance haletant, sans soupçonner même que le fantôme fuit devant lui. Dans une région ouverte et élevée, où l'atmosphère est toujours en mouvement, ce phénomène pourrait bien être produit par la réverbération du soleil sur la surface des plaines, reflétant les couleurs variées de cette verdure sur l'azur du firmament.

Outre les inconvénients qui naissent de la nature du sol, il en est d'autres que l'été ramène toujours avec ses milliers d'insectes. Parmi ceux-ci le plus à redouter est sans contredit le taon, dont la piqûre a plus d'une fois fait bondir de rage l'animal le plus doux. Heureusement que la Providence semble avoir donné au cheval, dans ces plaines, un défen-

seur également habile et dévoué; c'est l'étourneau que la présence de l'homme n'intimide point, et qui, voltigeant sans cesse autour du cavalier, se place sur la charge ou sur le dos du cheval, pour s'abattre ensuite avec une admirable adresse sur l'insecte malfaisant qui vient assaillir son compagnon de voyage.

Pour nous, nous eûmes à faire une guerre sans relâche à des myriades de maringouins et à leurs alliés les brûlots. Ceux-ci nous tourmentaient pendant le jour; les autres, plus lâches, nous attaquaient pendant la nuit. Ces ennemis affamés, qui sont le produit des eaux stagnantes et des plantes en décomposition, à l'approche d'un convoi, quittent leurs demeures infectes, et l'accompagnent de leurs bourdonnements plaintifs jusqu'à l'endroit où il cherche en vain à trouver du repos, après les chaleurs et les fatigues de la journée. La tribu ailée sonne aussitôt la trompe guerrière, et se lançant sur sa victime déjà harassée, l'aiguillonne, l'agite et la poursuit jusqu'à ce qu'elle ait assouvi sa fureur sanguinaire, et obligé l'infortuné voyageur, déjà exténué par la chaleur, à chercher un abri étouffant sous une robe de buffle ou sous une épaisse couverture. Un jour je fus comme le point d'attaque d'un essaim de fourmis ailées. Elles fondaient sur moi avec une telle impétuosité et en si grand nombre, que j'en fus totalement couvert. J'agitai alors mon mouchoir autour de ma tête, et j'eus bientôt obtenu de mon cheval de laisser bien loin derrière nous cette phalange serrée d'insectes noirâtres, qui remplissaient un espace d'environ un quart de mille.

A ceux qui ont passé leur vie au milieu des joies de la famille, entourés de toutes les délicatesses de l'abondance, un voyage au travers du désert peut paraître une triste réalité des misères et des souffrances humaines; mais celui qui élève ses pensées au-dessus des choses terrestres et passagères, pour se dévouer au salut de tant d'âmes infortunées qui aimeront et serviront leur Créateur quand elles l'auront

connu, celui-là ne peut voir dans toutes les privations du désert, dans toutes les difficultés et les périls qui s'y rencontrent, que de légères incommodités, bien préférables pour lui aux douceurs de l'indolence et aux dangers des richesses. Il a médité ces sublimes paroles du Seigneur : que *le royaume des cieux est le prix de généreux efforts, et que c'est la violence qui l'emporte;* il se rappelle qu'un Dieu fait homme, *quoiqu'il fût sans péché, en porta cependant toute la peine.* Ses souffrances lui apprennent enfin que c'est par les tribulations et les sacrifices qu'il peut entrer au ciel et y conduire ceux qui désirent se ranger et mourir sous l'étendard de la croix.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

DEUXIÈME LETTRE.

A Messieurs les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.

Université de Saint-Louis, 2 juin 1849.

Messieurs,

Je vous parlais, dans ma dernière lettre, de la guerre incessante et du bourdonnement des maringouins et des brûlots. J'ajouterai à cette ingrate musique le bruit plus effrayant et bien plus désagréable encore des serpents à sonnettes, que nous rencontrâmes souvent dans la région appelée *Mauvaises-Terres*. C'est un plateau très remarquable dont j'essayerai tout à l'heure de vous esquisser la description, et où le petit Missouri, le *Mankizita-Watpa, rivière Terre-Blanche*, et le *Niobrarah* prennent leur source.

On y trouve le caméléon aux couleurs variées, le hideux lézard, la grenouille cornue, appelée par quelques-uns, plus classiquement sans doute, du nom de salamandre, et plusieurs espèces de petites tortues. Je fus témoin, dans cet endroit, d'un fait admirable et digne d'être rapporté, produit par l'instinct du serpent à sonnettes. Le reptile se chauffait au soleil, entouré de huit ou dix petits. Dès qu'il m'aperçut, il râla, ouvrit la gueule et aussitôt toute la couvée s'y réfugia. Je m'éloignai pour quelques instants et revins ensuite: les petits avaient quitté leur tombeau vivant dans lequel ma présence les fit rentrer de nouveau.

Le sol inculte et aride des *Mauvaises-Terres*, qui désespérera toujours la plus laborieuse industrie et le travail le plus soutenu, compte cependant ses milliers de villages, remplis de mouvement et de vie. Je veux parler des villages nombreux habités par les *chiens de prairie*, dont chaque

emplacement couvre une étendue de plusieurs milles, sur un plateau uni où le gazon est court et rare. L'instinct de ces étranges villageois, qui ressemblent assez à l'écureuil, a quelque chose de curieux et d'amusant. Ils arrachent jusqu'à la racine du gazon autour de leurs gîtes, et cependant ce vandalisme reconnaît quelques exceptions. Ils semblent respecter et épargner certaines fleurs qui généralement environnent leurs petites demeures et en rendent l'aspect beaucoup plus agréable : telles sont l'*Hedeoma hirta*, le *Solanum triflorum*, le *Lupinus pusillus*, l'*Erigeron divaricatum*, le *Dysodia chrysanthemoides*, l'*Ellisia nyctagenea*, le *Panicum virgatum*.

A l'entour de leurs gîtes, ils élèvent la terre à environ un ou deux pieds au-dessus du sol, et c'est assez pour les mettre à l'abri des inondations qui, dans la saison des pluies ou à la fonte des neiges, les engloutiraient avec toutes leurs petites espérances. Guidés par un instinct prévoyant, ils ramassent soigneusement les pailles éparses dans la plaine et les portent dans leur asile souterrain, pour se prémunir contre les rigueurs de l'hiver. Aussitôt qu'ils s'aperçoivent de l'approche d'un cavalier, l'alarme se communique rapidement à tous les citoyens de cette singulière république. Ils quittent leurs habitations, lèvent la tête, dressent les oreilles avec inquiétude, et regardent avec anxiété... Tous se tiennent debout à l'entrée de leurs demeures, ou sur l'ouverture de leurs monticules coniques, et après un court instant de silence, c'est un chorus général d'aboiements perçants et plusieurs fois répétés. Pour quelques instants on ne voit que vie, mouvement et agitation dans le vaste champ qu'ils habitent. Mais au premier coup de fusil, tout est tranquille, chacun a disparu avec la rapidité de l'éclair. Une petite espèce de hibou et les serpents à sonnettes semblent entretenir des relations amicales avec le chien de prairie : on les voit ensemble à l'entrée des gîtes; et dans l'alarme générale, à l'approche de l'ennemi, c'est dans le même asile qu'ils cher-

chent leur salut : sympathie assez singulière dont on ignore encore les motifs et la nature. Le loup et le renard sont leurs plus grands ennemis.

Le mot indien *Mankizita-Watpa,* communément traduit par *rivière Terre-Blanche,* signifie plus littéralement *rivière de la Terre-Fumante.* Tout indique dans cette région que des feux souterrains et volcaniques y ont passé. L'eau de cette rivière est fortement imprégnée de limon blanc. Nous campâmes sur ses bords. Une forte pluie venait de laver tous les ravins et les lits secs des ruisseaux et des torrents qui abondent dans les *Mauvaises-Terres.* L'eau ressemblait assez à une bourbe mince. Que faire dans une pareille circonstance? Nous devions, ou nous servir de cette espèce d'eau pour préparer notre souper, ou aller nous coucher sans thé et sans bouilli. C'est un sacrifice auquel on ne se résigne pas facilement dans le désert, surtout après une course à cheval de dix à onze heures, sous un soleil brûlant. Après bien des tentatives inutiles pour purifier l'eau, nous fûmes obligés de nous en servir telle quelle. La soif et la faim rendent l'homme peu délicat; la bourbe, le sucre et le thé furent, après tout, acceptables pour nos estomacs. Le lendemain nous voyageâmes toute la journée et trouvâmes une belle fontaine, où nous campâmes toute la nuit.

Les *Mauvaises-Terres* que traverse la *Mankizita-Watpa* sont la région la plus singulière que j'aie parcourue dans mes voyages au travers du désert. L'action des pluies, des neiges et des vents sur ce sol argileux est à peine croyable, et l'influence combinée de ces éléments en fait un théâtre aux scènes les plus variées. Aperçues de loin, ces terres se présentent à la vue comme de grands villages, comme de vieux châteaux, mais sous des apparences si extraordinaires, et avec une architecture si capricieuse, qu'on les supposerait appartenir soit à un monde tout nouveau, soit à des siècles très reculés. Ici c'est une tour gothique qui s'élève majestueusement, environnée de tourelles; d'énormes colonnes

semblent y être placées pour soutenir le dôme du firmament. Plus loin, c'est un fort battu par la tempête, entouré de murs dentelés. Ses vieux parapets paraissent avoir soutenu pendant des siècles les assauts successifs des neiges, des pluies, des secousses souterraines et de la foudre. On y voit des coupoles aux proportions colossales, et des pyramides qui rappellent les travaux gigantesques de l'ancienne Égypte. Les agents atmosphériques les travaillent et les consument de telle sorte, que probablement deux années de suite ne passent pas sur les cimes de ces étranges constructions, sans les refondre ou les détruire. Cette terre qui se durcit facilement au soleil est ou grisâtre, ou d'un blanc éclatant ; elle s'amollit et se mêle facilement avec l'eau. Le *Mankizita-Watpa* est le grand égout de ce désert, et répond admirablement au nom que les sauvages lui ont donné.

L'industrie du colon essayerait en vain de labourer et d'ensemencer cette terre flottante et stérile ; jamais la moisson ne viendrait couronner ses efforts. Mais si elle n'offre aucun intérêt au laboureur et peu au botaniste, le géologue et le naturaliste y trouveraient une abondante matière d'études et d'observations. Ils y trouveraient un monde de pétrifications de toutes les grandeurs et de toutes les espèces ; ils y verraient des débris curieux du mastodonte ou mammouth, le plus grand des quadrupèdes connus, mêlés avec ceux du petit lièvre des montagnes. J'ai vu des têtes entières très bien conservées, des cornes, des tortues d'une grandeur énorme que deux hommes pouvaient à peine soulever. Toutes portaient distinctement les empreintes de leur nature primitive.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

TROISIÈME LETTRE.

Messieurs les Directeurs de l'OEuvre.

Université de Saint-Louis, 4 juin 1849.

Messieurs,

Il me reste à vous donner quelques détails sur les sauvages que j'ai pu visiter. Dans aucune de mes courses précédentes, je n'avais rencontré des Ponkahs; cette fois je trouvai toute la tribu rassemblée à l'embouchure du *Niobrarah*, leur résidence favorite dans la saison des fruits et à la récolte du maïs. La manière dont ils abordèrent mes compagnons de voyage semblait ne présager rien de bon, et faillit avoir les suites les plus fâcheuses. Il paraît, en effet, qu'ils ne méditaient rien moins qu'une attaque sur la petite troupe de blancs qui, au nombre de quinze seulement, escortaient un waggon de marchandises destinées à la compagnie des pelleteries. Du moins ils avaient l'intention de piller ce convoi et de mettre à mort un des voyageurs, sous prétexte qu'il venait du pays des Pawnees, où un de leurs guerriers avait perdu la vie. Je vous donne ici la formule laconique du raisonnement d'un de ces barbares, tandis qu'il couchait en joue sa victime. « *Mon frère a été tué par un Pawnee. Tu es l'ami reconnu des Pawnees. Je dois le venger par ta mort, ou recevoir en chevaux ou en couvertures la dette* (valeur) *de son corps.* » Voilà malheureusement où en sont réduites les idées de justice chez les sauvages. Un Indien a-t-il été tué par un blanc, tout homme de la même tribu se croit en droit d'user de représailles envers

le premier blanc qu'il rencontre, quel que soit le pays qui ait vu naître celui-ci, ou de quelque partie du monde qu'il arrive.

J'avais pris les devants; mais au premier signal d'alarme, je fis volte-face vers le lieu du danger. Aussitôt l'air retentit des cris répétés : *La Robe noire arrive! la Robe noire arrive!* La surprise et la curiosité arrêtent l'œuvre de pillage. Les chefs demandent des explications et donnent aussitôt aux spoliateurs l'ordre de se tenir en respect et de rendre ce qu'ils avaient déjà volé; ils se pressent alors autour de moi pour me serrer la main (cérémonie qui dura longtemps, car ils étaient plus de six cents) et nous conduisent en triomphe à notre campement sur les bords du *Niobrarah*. De mon côté, je fais une petite distribution de tabac, présent qu'ils semblent apprécier plus que tout autre; on fume fraternellement le calumet qui passe de bouche en bouche, et bientôt ils me prodiguent, ainsi qu'à mes compagnons, les marques les plus affectueuses de bienveillance et de respect. Telle fut l'heureuse issue d'une rencontre qui nous avait d'abord inspiré de si justes craintes. Mais les vues miséricordieuses de la Providence s'étendaient encore plus loin. Ils me prièrent de les accompagner dans leur village, à quatre milles de là, pour y passer la nuit au milieu d'eux. Je me rendis d'autant plus volontiers à leur invitation, qu'elle devait me procurer une occasion favorable de leur annoncer les vérités de la foi. Aussi ne perdis-je point de temps, et, peu après mon arrivée, toute la tribu, au nombre de plus de mille personnes, se trouvait rangée autour de la *Robe noire*. C'était la première fois que les Ponkahs entendaient prêcher Jésus-Christ par la bouche de son ministre. Leur sainte avidité et l'attention qu'ils prêtèrent à mes paroles, me firent prolonger mes instructions bien avant dans la nuit.

Le lendemain, je baptisai un grand nombre de leurs petits enfants, et quand le moment de la séparation fut

arrivé, ils me prièrent avec les plus vives instances de renouveler ma visite et de venir me fixer au milieu d'eux. « *Nous écouterons volontiers la parole du Grand-Esprit,* me disaient-ils, *et nous nous soumettrons à ses ordres que tu nous feras connaître.* » En attendant que leurs vœux puissent s'accomplir, je me crus très heureux de rencontrer là un métis catholique assez bien instruit dans sa religion, qui me promit de leur servir de catéchiste.

Cette attention si extraordinaire des sauvages, et cette espèce d'avidité qu'ils apportent à entendre la parole de Dieu, doivent paraître surprenantes dans un peuple qui semble réunir toutes les misères intellectuelles et morales. Mais l'esprit du Seigneur souffle où il lui plaît; ses grâces et ses lumières préviennent et aident des hommes que l'ignorance a rendus méchants, bien plus qu'une volonté perverse et désordonnée. Du reste, ce même Esprit qui obligea les plus rebelles à s'écrier avec saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » peut aussi adoucir les cœurs les plus farouches, échauffer les plus froids, produire la paix, la justice et la joie là où auparavant régnaient l'iniquité, le trouble et le désordre. Le grand respect et la grande attention que les pauvres Indiens témoignent, dans toutes les occasions, au missionnaire qui vient leur annoncer la parole de Dieu, sont pour celui-ci la source de beaucoup de consolations et d'encouragements. Il trouve le doigt du Seigneur dans ces manifestations spontanées de ces hommes malheureux.

La langue des Ponkahs diffère peu de celle des Ottos, des Kansas et des Osages. Intrépides et d'une bravoure éprouvée, ils savent, malgré leur petit nombre, se faire redouter de leurs voisins plus nombreux. On pourrait bien les appeler les Têtes-Plates des plaines à cause de leur courage. Quoique attachés par goût à la vie nomade, ils ont cependant commencé à cultiver quelques champs de maïs, de citrouilles et de patates.

Voilà donc une terre encore en friche, mais qui n'attend qu'une main généreuse et charitable pour porter des fruits dignes de la céleste rosée. Le Seigneur pourrait-il refuser sa grâce et ses secours à l'homme apostolique qui abandonne tous les avantages de la vie civilisée, pour venir, au milieu des privations de tout genre, apprendre au pauvre sauvage les vérités salutaires et si consolantes de l'Évangile ?

Quand je pense aux espérances que me font concevoir les tribus de l'ouest et du nord des États-Unis, je ne puis m'empêcher de bénir la bonté et la miséricorde de mon Sauveur, et de trembler en pensant combien redoutables sont les jugements de sa justice. Tandis que l'Europe, ébranlée par les efforts incessants d'une impiété savante, semble n'avoir plus de force et de vigueur que pour secouer ce joug divin que le sang de Jésus-Christ a rendu si doux et si léger, l'infortuné habitant du désert lève ses mains suppliantes vers le ciel, et lui demande, dans toute la sincérité de son cœur, de connaître la vraie foi, d'être dirigé dans les sentiers qui conduisent au vrai bonheur. Tandis qu'au centre même du catholicisme, les ministres du Seigneur succombent sous l'oppression, la providence de Dieu, impénétrable dans ses vues, leur prépare secrètement les vastes solitudes d'un hémisphère éloigné. Peut-être est-ce là que le divin Maître fixera son sanctuaire, et se choisira de nouveaux adorateurs, dont les cœurs simples ne feront entendre que les accents de la reconnaissance.

Je suis avec le plus profond respect et en me recommandant à vos bonnes prières,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P.-J. De Smet, S. J.

QUATRIÈME LETTRE.

A MM. les Directeurs de l'OEuvre.

Saint-Louis, 5 juin 1849.

Messieurs,

Il est temps de passer aux Sioux dont j'atteignis le territoire peu de jours après ma visite aux Ponkahs. M. Campbell, un des meilleurs interprètes de ces contrées, s'offrit généreusement à m'accompagner chez les différentes tribus de cette nation. La connaissance du pays et des mœurs de ces Indiens, ainsi que l'amitié et le respect qu'ils lui portent, contribuèrent beaucoup à faciliter mes rapports avec eux. Je dois en même temps ajouter, comme un tribut de ma juste reconnaissance, que les officiers du Fort-Bonis et du Fort-Pierre m'accueillirent avec la bienveillance la plus délicate, et que l'efficacité de leur concours aida puissamment à rendre plus faciles et plus fructueuses mes relations avec les sauvages.

J'ai fait plusieurs fois la remarque, dans d'autres lettres, que les Indiens qui habitent la vallée du haut Missouri sont, en général, plus cruels que ceux qui séjournent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Cela provient probablement des guerres presque incessantes qu'allument entre eux l'amour du pillage et le désir de la vengeance. A l'époque de ma visite chez les Sioux, une troupe de ces barbares revenait d'une guerre contre les Mahas, avec trente-deux chevelures humaines arrachées à des vieillards sans défense, à des femmes et à des enfants dont les pères et les maris étaient partis pour la chasse. Ils attachent ces horribles tro-

phées de leur honteuse victoire au bout de leurs lances ou au mors de leurs chevaux, lorsqu'ils font leur rentrée dans le village après le combat. A la vue de ces dépouilles, la tribu entière jette des cris de joie, et tous se font une fête d'assister aux cérémonies atroces *de la Danse* et *du Festin de la chevelure*, célébrés au milieu des vociférations les plus discordantes et des mouvements les plus affreux. Ils plantent, à cette occasion, un poteau vermillonné au milieu du camp; les guerriers l'entourent et agitent dans leurs mains les chevelures qu'ils ont rapportées du champ de bataille; chacun d'eux hurle sa chanson de guerre au son lugubre d'un tambour grossier; puis, donnant tour à tour son coup de casse-tête au poteau, il proclame les victimes que sa hache a immolées et montre avec ostentation les cicatrices des blessures qu'il a reçues.

Tel est encore aujourd'hui l'état où sont plongés ces malheureux Indiens. Ils n'entreront point en campagne sans avoir tâché d'attirer sur eux les faveurs du Grand-Esprit, soit par des rites diaboliques, soit par des jeûnes rigoureux ou par des macérations et d'autres peines corporelles. Ils vont même jusqu'à se couper les phalanges des doigts. Ajoutez aux profondes ténèbres du paganisme un débordement de mœurs effrayant, et vous aurez une faible idée de la triste position de ces infortunées tribus. Eh bien, ces mêmes hommes me reçurent à bras ouverts, comme un envoyé du Grand-Esprit. Une vive émotion, peinte sur tous les visages, accompagnait en eux l'attention la plus respectueuse à mes discours, pendant que je les instruisais des grandes vérités de notre religion.

Un événement, qui survint deux jours après mon arrivée au Fort-Pierre, contribua beaucoup à augmenter en ma faveur la confiance des sauvages. Le voici tel qu'il se passa. La tribu des Ogallallas avait pénétré hostilement sur les terres de leurs voisins les Absharokés (ou Corbeaux), et leur avait livré bataille. Ceux-ci se défendirent en braves, mirent

leurs agresseurs en déroute et leur tuèrent dix ou douze guerriers. Ils avaient même employé un mode de répulsion qui couvre à jamais d'infamie la tribu qui en a éprouvé les effets; ils avaient chassé les Ogallallas avec la verge et le bâton. Ce qui signifiait, selon eux, que leurs adversaires *ne valaient ni le plomb ni la poudre qu'il aurait fallu employer pour les mettre à mort.* Une défaite si honteuse décourage l'Indien, et il n'ose plus se présenter devant un tel ennemi.

Dans cette affaire, le chef de la peuplade vaincue, nommé le *Poisson-rouge*, avait perdu sa fille, prisonnière des Corbeaux et conduite par eux en captivité. Triste et humilié, il quitta les loges de sa tribu, que la perte de son honneur et la mort de tant de guerriers plongeaient dans le deuil et l'affliction. Ce fut le lendemain de mon arrivée au Fort-Pierre qu'il s'y présenta lui-même. L'objet de son voyage était d'obtenir, par l'entremise des officiers du fort, la liberté de sa fille; il offrait pour sa rançon quatre-vingts belles robes de buffle et ses meilleurs chevaux. Dans la visite qu'il me fit, tenant ma main serrée dans les siennes, les larmes aux yeux et le cœur brisé par la douleur, il m'adressa ces paroles souvent interrompues par ses sanglots : « *Robe noire, je suis un père bien malheureux. J'ai perdu ma fille bien-aimée. Aie pitié de moi. J'ai appris que la médecine* (la prière) *des Robes noires est puissante auprès du Grand-Esprit. Parle au Maître de la vie en ma faveur, et je conserverai encore l'espoir de revoir mon enfant.* »

A ce peu de paroles, que les émotions du vieillard rendaient singulièrement éloquentes, je répondis que je prenais part à son affliction, mais que lui-même devait préparer les voies aux faveurs du ciel, et que ce serait par des actions honnêtes qu'il obtiendrait du Grand-Esprit l'accomplissement de ses vœux. J'ajoutai que, sans doute, le Maître de la vie avait été offensé par cette coupable attaque contre les Corbeaux, dont lui-même avait été le principal moteur, en sa qualité de grand chef, et qu'à lui-même il devait attri-

buer l'infortune de sa fille et tous les malheurs qui avaient été la suite de cette expédition. Je l'engageai à renoncer désormais à toute agression injuste contre ses voisins, et à presser sa tribu d'écouter les ordres du Grand-Esprit que je venais leur annoncer. Je finis en lui parlant des miséricordes du Seigneur qui écoute toujours la voix des affligés, pourvu qu'ils veuillent l'aimer et le servir. Je lui promis aussi le secours de ma prière; et lui, de son côté, promit de suivre mes conseils.

Le *Poisson-rouge* retourna bientôt après dans sa tribu et rassèmbla tous les principaux chefs pour leur communiquer ce qui s'était passé au fort, et particulièrement ses entretiens avec la *Robe noire* au sujet de sa fille. Au même instant un cri de joie se fait entendre à l'extrémité du camp. On accourt de tout côté; on s'informe; on annonce enfin la joyeuse nouvelle *que la fille captive s'est échappée saine et sauve des mains de ses ennemis.* Le vieux chef ose à peine en croire ce qu'il entend. Il se lève, et, au sortir de sa loge, il a la douce consolation de revoir cette enfant chérie, que la Providence vient de lui rendre. Jugez, si vous le pouvez, de son étonnement et de son bonheur, que partage avec lui toute sa tribu ! Toutes les mains se lèvent vers le ciel pour remercier le Grand-Esprit de la délivrance de la captive. Le bruit en vola bien vite d'une peuplade à l'autre; et cette heureuse coïncidence, que la divine Providence permit pour le bien des Ogallallas, fut pour eux la preuve certaine du grand pouvoir de la prière chrétienne, et contribuera, j'espère, à raffermir ces pauvres sauvages dans leurs bonnes dispositions.

Le nombre d'enfants métis et indiens baptisés chez les Sioux s'élève à plusieurs centaines. Je conférai le même sacrement à six adultes fort avancés en âge, dont deux étaient nonagénaires et habitaient une petite loge en peau de buffle, où un pauvre feu réchauffait à peine leurs membres glacés par les années. Ils me reçurent avec bonheur. Je leur

parlai du Grand-Esprit, de la nécessité du baptême, de la vie future, de l'éternité heureuse ou malheureuse qui doit suivre cette vie. Ils écoutèrent avec avidité les instructions que je leur répétai pendant plusieurs jours, et reçurent enfin le sacrement de la régénération. Ils ne se lassaient pas de me redire qu'ils n'avaient jamais cessé d'aimer le Grand-Esprit, et qu'ignorant des prières plus convenables, ils lui avaient offert chaque jour les prémices du calumet.

Ceci me rappelle un fait assez insignifiant par lui-même, mais qui n'a pas moins été pour moi la source d'une bien vive consolation. A mon arrivée dans la tribu des *Brûlés*, je fus singulièrement surpris de me voir abordé par un enfant de quinze ans environ, à qui ma présence semblait causer une joie qu'il serait difficile de décrire. Quelques petites caresses, par lesquelles je répondis à cette manifestation si extraordinaire de contentement, me concilièrent si bien son affection que les efforts et les menaces des sauvages qui m'entouraient ne purent le séparer que momentanément de ma personne. A peine l'avait-on éloigné par la violence, qu'un petit détour le ramenait à mes côtés; il pénétrait même dans le grand conseil des chefs, où la diplomatie assez expéditive des *Brûlés* agitait les questions dont mon arrivée au milieu d'eux exigeait la solution. La nuit vint mettre fin aux délibérations de l'assemblée, et dut me soustraire aussi aux incessantes caresses de mon nouvel ami. Son front extrêmement étroit et aplati, son regard niais, ses gestes désordonnés m'avaient bientôt fait comprendre qu'il était du nombre de ces êtres chez qui le manque de raison est une sauvegarde contre la perte de l'innocence, et je me déterminai à le régénérer le lendemain dans les eaux salutaires du baptême. Je fis donc rassembler toute la tribu, et après lui avoir donné une claire explication des bienfaits du sacrement que j'allais conférer, je fis comprendre le bonheur qui était réservé pour toute l'éternité à un être en apparence si vil, et qui n'avait été jusqu'alors que l'objet de leur mépris ou au

moins de leur pitié. Ce peu de paroles firent sur mon nouvel auditoire une profonde impression, et furent suivies de nombreuses demandes pour obtenir la grâce d'appartenir au Grand-Esprit, comme mon pauvre Paschal (c'est le nom du petit idiot), qui est entouré maintenant du respect, je dirais presque de la vénération de toute sa tribu. Mais ne devant rester au milieu d'eux que peu de jours, je me contentai de baptiser un grand nombre de leurs enfants; aux autres je fis espérer que, plus tard, nous reviendrions les visiter, et que nous pourrions alors les instruire et leur accorder ainsi plus utilement la faveur qu'ils sollicitaient.

Il existe parmi les Indiens une coutume qui fatigue beaucoup l'étranger ou le missionnaire visitant un de leurs villages. Immédiatement après son arrivée, un grand nombre de festins se donnent en son honneur. La politesse sauvage exige qu'il accepte toutes les invitations. L'Indien prépare aussitôt tout ce qu'il a de meilleur et de plus délicat. Le chien gras, qui remplace ici le veau, est le mets le plus recherché; il est réservé pour les grandes occasions. Viennent ensuite les langues, les côtes de buffle, etc., etc., et une grande variété de fruits, de grains et de racines.

Dans tous les camps que je visitai, je fus conduit d'un festin à l'autre, par les principaux chefs. Partout on me présenta un plat, si bien rempli de leurs friandises, que chaque portion aurait pu me suffire pendant plusieurs jours. Il faut que tout soit consommé. La chose serait impossible, si on n'avait point l'heureux privilége d'emmener un ou deux *mangeurs* avec soi. Dans quelques camps sioux, on permet aux invités de toucher seulement le plat et de l'emporter dans leur loge.

Dans les différents camps que je visitai, je fis présent à chacun des grands chefs d'une médaille à l'effigie de notre très Saint-Père le Pape Pie IX. A ce sujet, je leur expliquai la haute position du grand chef de toutes les *Robes noires*, le respect, la vénération et l'amour que toutes les nations

fidèles au Grand-Esprit témoignent à son représentant sur la terre, etc., etc. Aussitôt on apporta le calumet, et après l'avoir offert d'abord au Maître de la vie, en implorant ses bienfaits, les sauvages, dans leur naïve simplicité, le présentèrent à son chef visible, me priant de lui faire connaître l'estime et l'amour qu'ils lui portent et le désir ardent qu'ils ont d'écouter les *Robes noires* envoyées en son nom.

Dans une distribution de médailles aux sauvages, ces explications deviennent nécessaires; car étant naturellement superstitieux, ils attachent souvent plus que du respect à ces sortes d'objets. Un chef sioux m'en donna une preuve bien étrange. Comme je lui pendais au cou la médaille de Pie IX, il m'en témoigna une joie et une reconnaissance extraordinaires. « *Je la placerai,* me dit-il, *avec mon Manitou de la guerre; elle saura me rendre aussi sage dans les conseils de paix, que l'autre a su me rendre fort dans les combats.* » Je lui demandai le sens de ces paroles. Il ouvre aussitôt une petite boîte et en sort un rouleau enveloppé soigneusement dans une peau de chevreuil; il le déroule, et à ma grande surprise, je vois l'image coloriée du général *Diebitsch*, en grand uniforme et monté sur un beau coursier. Depuis plusieurs années, le Russe avait été le Manitou de la guerre du chef sioux; il l'invoquait et lui présentait le calumet avant toutes ses entreprises contre l'ennemi, et lui attribuait toutes les victoires qu'il remportait. J'ai tâché de désabuser le pauvre Indien de son étrange culte, et j'ai l'espoir que mes efforts n'ont point été inutiles.

Je l'ai déjà dit, j'ai été envoyé chez les tribus siouses pour sonder leurs dispositions, au point de vue religieux et moral. La petite relation que j'ai l'honneur de vous présenter vous fait connaître le résultat de ma visite. Tout ce que je viens de raconter sur ces pauvres habitants du désert n'est pas très encourageant pour un missionnaire. Il y a loin de ces sauvages aux Têtes-Plates et à tant d'autres Indiens qui demeurent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Ces pre-

miers enfants de mon apostolat m'ont donné des consolations que je chercherais en vain chez les Sioux. Une mission parmi ces derniers serait-elle donc sans espoir de succès? Le peu d'expérience que j'ai pu acquérir, et mon séjour au milieu d'eux, m'inspirent plus de confiance en celui qui tient entre ses mains les cœurs les plus durs et les volontés les plus récalcitrantes. J'espère que, dans le courant de cette année, quelque chose sera fait en faveur de ces malheureux Indiens, si longtemps privés des secours de la religion. Le même bonheur sera accordé à la nation des Pieds-Noirs, qui compte déjà onze cents néophytes dans son sein. C'est une bonne œuvre dont les prières des pieux associés de la Propagation de la Foi contribueront puissamment à aplanir les difficultés.

Je quittai les terres supérieures du *Niobrarah* et du *Mankizita*, vers la fin d'octobre 1848, avant la saison des pluies et des neiges. Ces lieux sont le séjour où différentes tribus des Sioux se rendent en automne, pour faire la chasse aux animaux sauvages qui y abondent alors, et afin de se pourvoir de peaux et de viande pour l'hiver qui approche. La consommation de peaux dans le Missouri doit être immense, car tous les Indiens s'en servent pour la construction de leurs loges, pour les harnais de leurs chevaux et pour leurs habillements. L'année dernière, cent dix mille peaux de buffle et autres dépouilles de cerf, de gazelle, de chevreuil, de grosse corne, de loutre, de castor, etc., et vingt-cinq mille langues salées ont été reçues dans les magasins de pelleteries à Saint-Louis. Par là vous avez une idée du nombre extraordinaire de buffles tués, et de l'étendue du vaste désert qui sert de pâturage à ces animaux.

Nous partîmes en esquif du Fort-Bonis, qui se trouve près de l'embouchure de la petite rivière à Médecine. Notre voyage fut des plus heureux. Le temps était magnifique, et les deux rives du Missouri, peuplées dans cette saison d'une quantité extraordinaire de gibier de toute espèce, offraient

le spectacle le plus gracieux et le plus varié, en même temps qu'elles ouvraient un vaste champ à la convoitise et à l'habileté de nos chasseurs.

Parvenus à Council-Bluffs, le ciel, qui jusqu'alors avait été clair et serein, changea tout à coup pour faire place aux vents, à la tempête, et à d'épais nuages de neige qui nous accompagnèrent pendant deux jours; nous nous réfugiâmes dans une forêt profonde pour nous mettre à l'abri de la tourmente. Le miel qui y abondait fut notre principale ressource. Un seul peuplier que nous abattîmes nous en fournit bien au delà de nos besoins.

Nous fîmes peu de progrès pendant dix jours, à cause des vents contraires, des pluies et des neiges. Avant d'arriver à l'embouchure du Grand-Tarkio, le Missouri était tellement couvert de glaçons, que, dans notre frêle barque, nous nous trouvâmes exposés aux plus grands dangers, surtout à cause d'un très grand nombre de chicots dont le lit de la rivière est parsemé, et qui montrent ou cachent leurs têtes menacantes de tous côtés. Ce sont des arbres ou des troncs d'arbres que la rivière déracine et enlève de ses bords, et dont les racines s'attachent fortement dans la vase. Comme il n'y a dans ce pays ni chaussées ni digues qui empêchent la rivière de s'étendre, souvent des forêts entières sont déracinées et englouties. Elles causent beaucoup d'embarras et des obstacles à la navigation.

La prudence nous fit abandonner notre esquif. Je louai un chariot de fermier qui nous conduisit sains et saufs à Saint-Joseph, après une course de deux jours à travers une grande forêt qui borde le Missouri. Le bateau à vapeur que j'espérais y trouver était parti la veille de mon arrivée, et ainsi l'occasion d'un prompt retour à Saint-Louis parut perdue pour moi. Je pris la résolution de faire tout mon possible pour rejoindre le bateau. A bien des personnes cette tentative paraîtrait folie. Courir après un bateau qui descend sous une forte pression de vapeur paraît certainement

ridicule. Je comptais sur les nombreux bancs de sable auxquels le bateau pouvait difficilement échapper sans être retardé, surtout dans la saison avancée. J'avais bien calculé : vingt-quatre heures après j'étais à bord.

Je me suis trouvé pendant quatre mois, nuit et jour, exposé au grand air, et comme dans tous mes autres voyages, je ne m'étais servi pour lit que d'une simple robe de peau de buffle. Ma santé avait toujours été bonne sans que j'eusse ressenti la moindre atteinte du plus petit rhume. A peine fus-je exposé pendant un jour aux chaleurs du poêle de la cabine qu'un grand mal de gorge me saisit. Ce fut ma première indisposition dans mon long voyage.

P. S. Voici une liste des principaux arbres des forêts, situées sur les deux bords du Missouri. Elle sera, j'espère, agréable aux amateurs de botanique.

Populus angulata.
Platanus occidentalis.
Celtis crassifolia.
Gleditschia triacanthos.
Robinia pseudacacia.
Juglans olivæ formis.
Cornus florida.
Aralia spinosa.
Gymnocladus canadensis.
Morus rubra et alba.
Laurus sassafras.
Ulmus americana et aspera.
Acer rubrum et saccharinum.
Diospiros virginiana.
Salix.
Cornus sericia.
Prunus.
Pyrus coronaria.
Castanea americana et pimula.
Quercus palustris, macrocarpa et pimula.
Anona triloba.
Betula nigra, papyracea et lenta.
Sambucus.
Juglans squammosa et nigra.
Corylus.
Fraxinus.
Pinus.
Juniperus virginiana.
Vaccinium resinosum.
Moguolia.

ARBUSTES.

Bois aigre.
Bois d'orignal.
Baies de sawes.
Bois de sang.
Bois d'épice.
Bois d'arc.
Vignes de différentes espèces.

Enfin, après quatre mois d'absence, j'arrivai sans autre accident au milieu de mes chers confrères de l'université de

Saint-Louis, où les charmes de la vie commune m'eurent bientôt fait oublier les petites fatigues de mon expédition.

Je suis avec le plus profond respect et l'estime la plus sincère,

Messieurs,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

CINQUIÈME LETTRE.

A Messieurs les Directeurs de l'OEuvre [1].

Université de Saint-Louis, 10 juin 1849.

Messieurs,

Pour compléter l'aperçu que j'ai eu l'honneur de vous présenter dans mes dernières lettres, sur les tribus de l'ouest des États-Unis, je me propose de raconter certains faits touchant l'état actuel des Indiens du haut Missouri et des Montagnes-Rocheuses.

Les faits — telle est du moins mon opinion — révèlent clairement le triste avenir qui, à une époque peu éloignée, attend ces sauvages, si l'on n'emploie des moyens efficaces pour prévenir les malheurs dont ils sont menacés. Mes visites à plusieurs tribus sauvages, et surtout celle que j'ai faite en dernier lieu à la grande nation des Sioux, n'ont fait que confirmer les fâcheuses prévisions qu'avait fait naître en moi l'expérience acquise par un long séjour parmi ces enfants abandonnés. Ces mêmes vues, je les ai communiquées, en substance, à un agent honorable des États-Unis, qui travaille avec ardeur et constance à l'amélioration de la condition des Indiens, et qui joint, autant qu'il est en son pouvoir, l'emploi des moyens aux louables désirs de son cœur.

J'ai traversé à plusieurs reprises les vastes plaines qu'arrose le Missouri avec ses principaux tributaires, tels que la

[1] Cette lettre n'a pas été publiée dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, mais dans les *Précis Historiques*

Plate ou Nébraska, la Roche-Jaune, le Mankizita-Watpa, le Niobrarah, le Tchan-Sansan, appelé par les blancs la *rivière à Jacques*, le Wassecha, ou Vermillon, et les trois grandes fourches supérieures qui donnent naissance au Missouri, c'est-à-dire le Jefferson, le Galatin et le Madison. Longeant la branche du nord et la branche du sud du Saskatchewan, j'ai pénétré à trois cents milles dans l'intérieur des forêts et des plaines qui bordent l'Athabasca. Partout les blancs, les métis et les naturels, qui habitent ces régions, s'accordent à dire que le buffle, le cerf et la biche, l'orignal ou le daim américain diminuent d'une manière alarmante, et que, dans peu d'années, ces races d'animaux auront entièrement disparu. Le territoire que traverse l'Athabasca fournissait, il y a quelques années, une chasse abondante à la plus grande partie de la nation des Cris et à une tribu d'Assiniboins, qui, une soixantaine d'années auparavant, s'était détachée du corps principal de leur nation. Eh bien, sur cette vaste étendue de terrain, je ne rencontrai, dans un de mes voyages, que trois familles, savoir : un vieux Iroquois avec ses enfants et ses petits-enfants, au nombre de trente-sept; une famille de métis, composée de sept personnes; et un Sioux, avec sa femme et ses enfants. C'est que les Cris et les Assiniboins, jadis les habitants de ce désert, ont été forcés de suivre la trace du buffle, et commencent à empiéter sur le territoire des Pieds-Noirs. J'ai séjourné longtemps parmi les Têtes-Plates et les Kalispels; j'ai visité, à des époques différentes, les Koetenays, au nord, et les Soshonies, ou Serpents, au sud. Leurs vastes territoires, qu'arrosent les branches principales de la Colombie supérieure et le Rio Colorado occidental, étaient autrefois abondamment pourvus de toute espèce de gibier, qui leur fournissait le vêtement et la nourriture.

Mais aujourd'hui que le buffle a disparu de ces contrées, les pauvres Indiens se voient forcés d'aller passer une bonne partie de l'année à l'est des Montagnes-Rocheuses pour

chercher leur unique moyen de subsistance. Souvent aussi, poursuivant leur proie, ils sont entraînés jusque dans l'intérieur du pays des Corbeaux et des Pieds-Noirs, et obligés de s'y frayer un chemin les armes à la main. Les Yantons et les Santies, tribus siouses, commencent à empiéter sur le *pays de chasse* des Brûlés, partie de la nation des Sioux. Les Ponkahs se trouvent souvent dans la nécessité d'aller chasser sur les terres des Sioux et des Scheyennes. Autrefois les Jouwas, les Omahas et les Ottos subsistaient principalement du produit de leur chasse au buffle; aujourd'hui on les voit réduits à l'état le plus pitoyable, n'ayant pour toute nourriture qu'une bien petite quantité de chevreuils, d'oiseaux et de racines sauvages. Leur misère est telle, qu'ils sont forcés, pour se procurer le nécessaire, de battre la campagne dans tous les endroits, et par petites bandes; très heureux s'ils échappent aux embûches d'un ennemi plus puissant qu'eux, et qui souvent massacre les vieillards, les femmes et les enfants. Il n'est pas rare ici d'avoir à déplorer de semblables cruautés. Chaque année voit augmenter le nombre de ces scènes révoltantes, triste avant-coureurs d'un dénoûment prochain et tragique.

Les Pawnies et les Omahas sont dans un état de dénûment presque absolu. Entourés d'ennemis, où iront-ils poursuivre l'animal sauvage qui souvent leur manque et émigre dans d'autres parages? Il est vrai que, depuis assez longtemps, il est d'usage parmi eux de cultiver un petit champ de citrouilles et de maïs; mais souvent aussi, lorsque la moisson paraît répondre à leur attente et à leurs travaux, l'ennemi vient soudainement encore leur arracher cette triste et dernière ressource.

J'ai dit que les buffles disparaissent et diminuent chaque année dans les plaines du haut Missouri. Cela n'empêche pas toutefois de les voir paître encore, en troupeaux très nombreux, dans certaines localités; mais le cercle de terrain que ces animaux parcourent se rétrécit de plus en plus.

D'ailleurs, ils ne séjournent jamais longtemps dans le même endroit et changent constamment de pâturages selon les saisons. De là les incursions que font les Sioux sur les territoires des Riccaries, des Mandans, des Minataries, des Corbeaux et des Assiniboins; de là aussi les invasions mutuelles des Corbeaux et des Pieds-Noirs dans les chasses respectives. Ces sortes de dépradations se commettent par toutes les tribus nomades du désert et font naître des dissensions et des guerres incessantes et cruelles, qui, chaque année, se renouvellent et se multiplient au grand détriment et pour le malheur de toutes ces tribus. Il n'est donc point étonnant que le nombre de ces sauvages aille en diminuant. Dans les plaines, ce sont les guerres et la famine; sur la frontière de la civilisation, ce sont les vices, les liqueurs et les maladies qui les moissonnent par milliers.

J'ai visité les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Mandans, les Assiniboins, les Riccaries, les Minataries, etc., qui possèdent toute la région du haut Missouri et de ses tributaires. La condition dans laquelle tous ces sauvages se trouvent, loin des influences de tous les principes religieux, les rend à peu près semblables les uns aux autres, *ejusdem farinæ*. Chez tous se rencontre la même cruauté, la même barbarie, la même paresse ou indolence, enfin, les mêmes superstitions basses et révoltantes, poussées aux dernières limites où l'esprit humain, abandonné à lui-même et sous l'empire des viles passions, est capable de conduire.

Une observation assez commune, et je l'ai moi-même entendu faire par plusieurs personnes, c'est que l'état religieux aussi bien que l'état social des Indiens de ces contrées n'est aucunement susceptible d'amélioration. Je suis loin de partager cette opinion. Qu'on enlève les obstacles qui viennent de la part même des gens qui s'appellent civilisés; qu'on empêche, avant tout, l'importation des liqueurs fortes, fléau destructeur des sauvages; qu'on leur envoie des missionnaires, dont le zèle n'ait pour mobile que l'amour de notre

divin Maître, et, pour objet, que le bonheur des pauvres âmes qui seront confiées à leurs soins, et j'ose dire que bientôt on aura le consolant spectacle d'une amélioration sensible parmi eux. Mes observations personnelles servent de fondement à ces espérances. J'ai eu des entretiens fréquents avec les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Riccaries et les Sioux; toujours ils ont prêté l'attention la plus assidue à toutes mes paroles; toujours ils ont écouté les saintes vérités que je leur annonçais avec le plus grand plaisir et le plus vif intérêt. Ils me suppliaient, avec une ingénuité charmante, d'avoir pitié de leur misère, de m'établir au milieu d'eux, me promettant de joindre la pratique exacte à la connaissance des vérités que je voudrais bien leur annoncer. Parmi les Indiens du grand désert américain, je n'en ai jamais trouvé un seul qui osât se permettre des railleries contre notre sainte religion.

Mettre un terme aux guerres cruelles qui déciment ces nations; arracher tant d'âmes aux suites funestes de l'idolâtrie dans laquelle elles sont ensevelies; empêcher la destruction totale de ces tribus déjà si malheureuses et rachetées, elles aussi, du sang précieux de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'est-ce pas là une entreprise capable d'enflammer le zèle d'un ministre de l'Évangile? n'est-ce pas là une œuvre digne de réclamer l'efficace coopération et les secours d'un gouvernement aussi puissant que celui des États-Unis?

Quant à l'agriculture envisagée comme moyen de civilisation, l'introduction en sera toujours difficile parmi les Indiens, tant qu'il leur restera quelque espoir de se procurer des buffles et d'autres animaux sauvages. Ce serait, à mon avis, une chimère que de prétendre, de prime abord, introduire parmi eux l'agriculture sur une échelle un peu large. Nous savons pourtant, par expérience, que, quoique peu habituées à la fatigue du travail assidu qu'exige l'agriculture, quelques tribus ont déjà essayé de cultiver leurs petits champs. Ce

premier pas fait, chaque année, à mesure que l'abondance augmenterait, on pourrait étendre les limites de ces champs. Comme leurs frères qui habitent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses, ils s'attacheraient de plus en plus aux terres, dont le produit serait le fruit de leurs sueurs. Leurs habitudes nomades, les guerres qui souvent en sont la suite, feraient insensiblement place à une vie plus paisible et plus douce. Les animaux domestiques qu'ils élèveraient remplacerait le buffle dont l'abondance, au milieu de laquelle ils vivraient, leur ferait bientôt perdre le souvenir.

Depuis dix ans, une grande partie des fonds disponibles de la vice-province du Missouri ont été employés pour le bonheur des Indiens. Les libéralités de l'*Association de la Foi* établie à Lyon, et celles de nos amis, nous ont puissamment aidés à convertir et à civiliser les tribus d'au delà des Montagnes-Rocheuses. Plusieurs de nos confrères y poursuivent encore la même œuvre de charité; plusieurs de nos Pères et Frères désirent visiter les tribus que je visitai moi-même l'année dernière. Un établissement fondé au milieu d'elles, à l'est des montagnes, serait très désirable; mais les secours pécuniaires qu'ils ont à leur disposition sont bien loin de répondre à l'œuvre qu'ils méditent. Le vif intérêt que vous portez, messieurs, au salut et à la civilisation de tant de milliers d'hommes infortunés du désert m'inspire assez de confiance pour oser m'adresser à votre générosité, qui seule peut nous fournir les moyens de mener à bonne fin une entreprise si vaste et si éminemment catholique.

Il y a parmi ces Indiens plusieurs centaines d'enfants de race mêlée, à qui leurs parents désireraient pouvoir procurer les bienfaits de l'instruction. Il faudrait pour cela des écoles et des établissements d'agriculture où l'on pourrait aussi recevoir beaucoup d'enfants de race pure, que les chefs de famille désirent confier aux soins des missionnaires. Une courte statistique donnera une idée du bien qui pourrait se

faire parmi ces Indiens. Chez les Pieds-Noirs, le R. P. Point et moi, nous avons baptisé au delà de 1,100 enfants; chez les *Gens du sang*, tribu pied-noire, M. Thibaut en a baptisé 60; le R. M. Belcourt, de la rivière Rouge, a visité le fort Berthold sur le Missouri et a baptisé un bon nombre d'enfants de Mandans : tous les sauvages lui présentaient leurs enfants pour le baptême; le P. Hoeken, dans une excursion faite parmi plusieurs tribus du Missouri, a baptisé au delà de 400 personnes; M. Ravan, qui a visité quelques tribus de Sioux, en 1847, et a poussé jusqu'au fort Pierre, a été écouté partout avec une consolante avidité, et a baptisé un grand nombre d'enfants; dans mon dernier voyage chez les Sioux, les Ponkahs, etc., j'ai baptisé au delà de 300 enfants et plusieurs adultes.

De tous ces faits, ne pouvons-nous pas conclure, avec assez de fondement, que ces pauvres âmes semblent mûres pour une vie plus douce et une éternité meilleure?

J'ai l'honneur d'être, etc.

Messieurs,

Votre, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

SECONDE SÉRIE.

Les lettres de cette série ont été écrites au P. Terwecoren, directeur des *Précis Historiques*, à Bruxelles, et éditées primitivement dans ce recueil.

Nous croyons ne pouvoir mieux préparer le lecteur aux récits qu'il va lire, qu'en reproduisant la lettre du R. P. De Smet à M. le chevalier Dieudonné Stas, directeur du *Journal de Bruxelles*, insérée dans le numéro du 2 juillet 1853 de cette estimable feuille.

Bruxelles, le 30 juin 1853.

Monsieur le directeur du Journal de Bruxelles,

Après de longs voyages dans les déserts de l'Amérique septentrionale, je revois de nouveau ma patrie, heureux de pouvoir exprimer aux bienfaiteurs de nos pauvres sauvages toute la reconnaissance des missionnaires.

Depuis mon dernier départ de la Belgique, j'ai pu parcourir des savanes où aucune mission n'était établie, où jamais peut-être un Européen n'avait pénétré.

Nous avons remonté le Missouri à une distance de sept cent trente lieues, et parcouru un plateau de plus de cent lieues sur la crête qui sépare les eaux de la rivière Roche-Jaune de celle du Missouri. De la Roche-Jaune nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et nous traversâmes encore une terre de trois cents lieues pour atteindre aux Côtes-Noires et aux Montagnes-aux-Loups, éperons des Montagnes-Rocheuses. Nous sortîmes de ces côtes, à l'entrée de la grande route qui conduit des Montagnes-Rocheuses à la Californie.

Le 2 septembre 1851, nous nous trouvâmes sur la grande voie battue par les Européens qui sont allés aux mines d'or, pendant ces dernières années. Ce chemin est beau, large, et peut-être le plus long de l'univers. Sur la trace des caravanes d'émigrants, on circule aisément depuis les États-Unis jusqu'à l'océan Pacifique. Cette immense avenue est semblable à une aire constamment balayée par les vents, où le moindre brin d'herbe ne pourrait pousser, tant elle est foulée sans relâche sous les pieds de la multitude des Européens et des Américains qui se rend en Californie. Nos sauvages, qui n'avaient jamais vu que des déserts sans chemin, ou tout au plus quelques sentiers de chasse, pensaient, en voyant cette grande route, que toute la

nation des Blancs avait passé par là, et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Ils me croyaient à peine quand je leur disais qu'on ne s'apercevait nullement dans la *nation des Blancs* du départ de cette multitude.

La Providence a soutenu mon faible courage, guidé mes pas, fécondé la semence de l'Évangile dans des terres qui ne l'avaient pas encore reçue. Après avoir parcouru plusieurs centaines de lieues, j'ai pu voir le bien que nous pourrons faire parmi ces tribus errantes, toujours en guerre, sans consolation dans le malheur parce qu'elles ne connaissent guère les espérances de l'éternité. Aussi, avec la grâce de Dieu, j'espère y retourner au printemps prochain, avec Mgr. Miége, évêque et vicaire apostolique. Nous pourrons y établir des missions, fixer ces tribus nomades sur un sol assez fécond pour les nourrir, ôter par là même une foule d'occasions de guerre, et faire luire dans ces parages, avec la lumière de la foi, l'aurore de la civilisation.

Les bornes d'un journal ne me permettent pas, monsieur, d'entrer dans les grands détails de cette expédition au Grand Désert, sur laquelle je n'ai encore publié qu'une seule lettre. D'ailleurs je me propose d'en faire paraître la relation dans les *Précis Historiques*, que publie le P. Éd. Terwecoren, au collége de la Compagnie de Jésus, à Bruxelles. Je prépare aussi pour cette même *Collection périodique*, outre une *Notice sur les Mormons*, secte nouvelle, qui ne date que de l'année 1826 et menace de jouer en Amérique le rôle des Sarrasins en Asie, d'autres aperçus qui pourront faire connaître en Europe l'état si peu connu de la religion dans cette vaste partie du monde, et laisser à l'histoire des documents authentiques sur l'Église naissante dans les déserts. J'entremêlerai ces données historiques de notes que j'ai écrites dans les déserts mêmes, sur la géologie, la zoologie et la botanique, sur le culte, les coutumes des sauvages, etc.

De cette manière, on verra, ce qu'on n'oublie que trop souvent dans l'Europe déjà civilisée, combien la religion catholique, par la nature même de ses missions, contribue à la civilisation des peuples et au développement des sciences. Le gouvernement des Etats-Unis le sait; il ne cesse d'encourager nos travaux.

Le bien à faire sous tous les rapports est immense. Les catholiques et les nouveaux convertis ont besoin de prêtres pour se conserver dans la foi, les infidèles pour apprendre la bonne nouvelle de l'Évangile. Le petit nombre des ministres du Seigneur qui sont dans ces contrées ne suffit pas pour 4,000,000 de catholiques et pour tous ces sauvages qui désirent avec ardeur la visite d'une *Robe noire* pour leur donner l'instruction et le baptême. Je suis donc venu en Europe, monsieur, pour faire un appel aux cœurs généreux.

J'exprimerai encore un autre vœu, monsieur, et je l'exprimerai avec franchise : je viens aussi en Europe pour demander l'aumône. Je n'ignore pas que la Belgique surtout est constamment visitée par des missionnaires de l'Amérique, des Indes, de l'Orient ; je n'ignore pas que les personnes bienfaisantes ont peine à satisfaire à ces demandes réitérées ; mais les Européens ignorent les besoins immenses de secours qu'on éprouve dans ces

contrées, pour empêcher les défections, convertir les infidèles, former des missionnaires, établir des écoles, bâtir des églises, etc

Veuillez bien, monsieur, contribuer par votre estimable feuille qui a déjà provoqué tant d'œuvres généreuses, à faire connaître le double but de mon voyage en Europe, où je resterai probablement jusqu'à la fin de septembre.

Agréez, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

PREMIÈRE LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

BIOGRAPHIE DE JEAN-ANTOINE ELET.

Université de Saint-Louis.

Mon révérend Père,

Voici une petite notice biographique sur notre compatriote le R. P. Elet, de la Compagnie de Jésus. Ce religieux a fait beaucoup de bien, et sa mémoire est en bénédiction.

Jean-Antoine Elet naquit à Saint-Amand, dans la province d'Anvers, le 19 février 1802. Ayant fait ses premières études au collége de Malines, avec beaucoup de distinction, sous la direction du digne et vénérable M. Verloo, il entra au grand séminaire de la même ville. Ces deux établissements, qui ont donné des hommes instruits à la Belgique, ont toujours été bien chers à son cœur : jusqu'à sa mort, c'était pour lui un sujet de consolation et de bonheur que d'en apprendre des nouvelles et d'en parler.

A l'âge de dix-neuf ans, en 1821, il prit la généreuse résolution de quitter sa patrie, sous la conduite de l'apôtre du Kentucky, le très révérend M. Nerinckx, pour se dévouer aux missions abandonnées de l'Amérique du Nord.

Il commença son noviciat au Maryland, le 6 octobre 1828.

Avant la fin de ses deux années de probation, il fut envoyé, avec plusieurs Pères, Frères et novices, tous Belges, à l'exception d'un Frère américain, au Missouri, pour y établir une mission au milieu des anciennes colonies françaises, de colonies nouvelles d'Américains et des tribus errantes de sauvages, répandues sur ce vaste territoire.

Le R. P. Elet acheva ses études de philosophie et de théologie sous les RR. PP. Vanquickenborne, né à Peteghem lez-Deynze, et de Theux, né à Liége, et fut ordonné prêtre en 1827, par Mgr. Rosati, évêque de Saint-Louis.

Il eut la consolation de voir la mission, si petite et si faible d'abord, s'ériger en vice-province, s'étendre dans l'Ohio, le Kentucky, le pays des Illinois, la Louisiane, le Grand Territoire Indien, aujourd'hui le Kansas et le Nébraska, et jeter, au delà des Montagnes-Rocheuses, dans l'Orégon, dans Washington et la Californie, le noyau d'une nouvelle mission, qui promet d'égaler bientôt les plus florissantes. Il avait lui-même beaucoup contribué à ces succès.

Le P. Elet, l'un des premiers fondateurs de l'université de Saint-Louis, fut chargé du rectorat de l'université pendant plusieurs années.

En 1840, il fut envoyé à Cincinnati, capitale de l'Ohio, pour prendre la direction du collége de Saint-François Xavier, que le très digne et très vénérable évêque de cette ville, Mgr. Purcell (aujourd'hui archevêque), venait de confier à la Compagnie de Jésus. Le P. Elet y fit bâtir, en outre, une école libre, assez vaste pour qu'on y admît bientôt quatre ou cinq cents enfants pauvres.

Mgr. Flaget, le premier et longtemps le seul évêque de toute l'immense vallée du Mississipi, laquelle s'étend depuis la partie occidentale des monts Alleghanys jusqu'à la partie orientale des Montagnes-Rocheuses, invita les Pères Jésuites à venir au Kentucky, et leur offrit, par l'intermédiaire de son digne coadjuteur et successeur Mgr. Spalding, son

beau collége de Saint-Joseph, situé à Bardstown, à treize lieues de Louisville, l'une des maisons d'éducation les plus anciennes et les plus renommées dans cette partie de la grande Confédération Américaine et qui a donné plusieurs évêques illustres et un grand nombre d'hommes éminents dans le clergé et l'État. Le P. Elet était alors vice-provincial. Il ouvrit, peu de temps après, une maison d'éducation à Louisville.

Ce fut pendant son provincialat qu'il fit une perte bien douloureuse dans la personne de son frère, le R. P. Charles-Louis Elet, qui, étant venu, en 1848, unir ses travaux aux siens, mourut au collége de Saint-Joseph, le 23 mars 1849, à l'âge de 37 ans. Il ressentit une vive douleur de cette mort, non-seulement parce qu'elle lui faisait perdre un frère, mais aussi parce qu'elle ravissait à la province un prêtre zélé, à la fleur de l'âge, et dont on pouvait attendre encore tant d'éminents services. Cependant cette douleur était mêlée d'une grande consolation. Son frère avait laissé en Belgique le souvenir d'une vie toujours exemplaire et toujours consacrée au bien des autres; pendant son court séjour en Amérique, il avait été un modèle de religieux fervent et charitable. Une mort sainte couronna une vie si édifiante. Mgr. l'évêque de Louisville, qui l'avait visité dans ses derniers moments, annonça sa mort au R. P. provincial, par une lettre aussi honorable à la belle âme de celui qui l'a écrite qu'aux sentiments pieux de celui dont elle déplore la perte. Voici la traduction. La lettre est datée de Bardstown, 23 mars 1849 :

« Mon cher Père Elet. Permettez-moi d'unir ma voix à celle de tant d'autres pour vous exprimer la part que je prends à un événement que vous apprendrez sans doute par le courrier d'aujourd'hui : c'est la mort de votre très saint et très aimable frère.

» La Providence a permis que je me trouvasse ici, en ce moment. J'ai eu le bonheur de le visiter deux fois.

A cette occasion, je lui donnai, de tout mon cœur, la bénédiction épiscopale. Il baisa pieusement ma croix pectorale, qui contient les reliques de la Sainte Croix. Il m'a édifié au delà de ce que je puis dire, par sa douce tranquillité au milieu de la plus pénible agonie. Il donnait toutes les marques d'un élu de Dieu; et si Dieu l'a plus aimé que vous ne l'avez aimé vous-même, abandonnez-le volontiers entre ses mains. N'est-il pas mieux pour vous d'avoir un frère dans le ciel que d'en avoir un sur la terre?...

» J'espère assister à ses funérailles et j'offrirai le saint sacrifice pour le repos de son âme.

» Au milieu de l'affliction que cause ce triste et mystérieux décret de la Providence, j'ai lieu de me réjouir de ce que le Kentucky possède le trésor des restes mortels de votre bon frère.

» Déplorant très sincèrement la perte que vous venez de faire, je suis, etc.

» † M. J. Spalding, évêque, etc. »

Le R. P. Jean-Antoine Elet ne survécut pas longtemps à son digne frère. Il n'avait jamais joui d'une forte santé, et avait passé environ trente ans, en Amérique, dans des travaux continuels. Jeune encore, il avait donné des symptômes alarmants d'une espèce de phthisie. Elle se manifesta de nouveau, avec plus de violence, vers la fin de 1850, pendant un voyage qu'il fit à la Louisiane, pour des affaires de la Compagnie. Il continua toutefois à remplir la charge de vice-provincial jusque vers le milieu de l'année suivante, époque où il se retira au noviciat de Saint-Stanislas pour se préparer à la mort. Il la voyait approcher rapidement, mais, loin de la craindre, il la désirait de tout son cœur. Non qu'il voulût être délivré des souffrances de la terre, mais parce que son amour pour Jésus-Christ lui faisait

EVÊCHÉ DE QUÉBEC BIBLIOTHÈQUE

haiter de s'unir au divin Sauveur. Alors sa piété, qui avait toujours été éminente, prit un élan nouveau, et, comme le soir d'un beau jour, elle jeta les brillants reflets des vertus qu'il avait pratiquées durant sa vie. Quelques jours avant sa mort, quoiqu'il pût à peine se soutenir, il se traîna une dernière fois à la chapelle domestique et y resta, pendant un temps considérable, prosterné devant l'autel dans une adoration profonde. Le 1er octobre, veille de la fête des Saints Anges, au moment où on lui porta le saint Viatique et qu'on prononça ces paroles : — « *Domine non sum dignus,* » on l'entendit répéter distinctement : « *Non sum dignus, Domine, non sum dignus.* (Je ne suis pas digne, Seigneur; je ne suis pas digne.) » — A une prière en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie, il ajouta à haute voix ces paroles : « — *Credo, credo, Domine Jesu.* (Je crois, je crois, Seigneur Jésus.) » — Il exprima ensuite un vif désir de mourir le jour de la fête des Saints Anges. Dieu, dont il avait si fidèlement rempli les volontés, se plut à exaucer les désirs de son serviteur. Le lendemain, vers minuit, comme on se proposait de lui donner la dernière absolution : — « Oui, dit-il, c'est le moment. » — Quelques instants après, on récita une belle prière de saint Charles Borromée. Lorsqu'on arriva à l'endroit de cette oraison où le saint avoue « qu'il a péché, mais qu'il n'a jamais renié le Père, le Fils et le Saint-Esprit, » le P. Elet s'écria avec effort : — « Jamais, jamais ! » — Après avoir embrassé une dernière fois le crucifix avec une affectueuse dévotion, à minuit précis, pendant qu'on renouvelait l'absolution, il expira paisiblement, comme quelqu'un qui s'endort d'un doux sommeil.

Le R. P. Elet avait eu une dévotion toute particulière aux saints anges. Chaque année, pendant son rectorat, le jour de la fête des Saints Anges, il demandait à tous les Pères d'offrir la messe en leur honneur, afin d'obtenir une protection spéciale pour toute la maison. Il avait aussi intro-

duit en plusieurs endroits la dévotion au Sacré Cœur de Jésus, qui s'observe le premier vendredi de chaque mois, en encourageant la pieuse pratique de recevoir la sainte communion ce jour-là et de faire au Sacré Cœur un acte de réparation qu'un prêtre récitait à haute voix devant l'autel, finissant le service pieux par la bénédiction du très saint Sacrement. L'on fit remarquer qu'il expira précisément à l'heure où finissait la fête des Saints Anges et commençait le premier vendredi du mois.

Le R. P. Jean-Antoine Elet avait été aimé et respecté partout où il avait été connu ; il fut universellement regretté après sa mort. Aux États-Unis, sur un territoire presque aussi grand que l'Europe entière, où les ouvriers évangéliques sont si peu nombreux qu'ils suffiraient à peine à un seul diocèse de Belgique, la mort de tout bon prêtre laisse un bien sensible vide dans les rangs. La perte du P. Elet plongerait bien des catholiques dans un abattement complet, si l'on ne pouvait espérer que, du haut du Ciel, il intercédera pour la malheureuse Amérique, bien plus puissamment qu'il ne l'aurait pu faire au milieu de nous.

D. O. M.

P. J. De Smet, S. J.

SECONDE LETTRE [1].

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE AU GRAND DÉSERT, EN 1851.

Université de Saint-Louis, 16 janvier 1852.

M...

Le 7 juin dernier, accompagné du R. P. Christian Hoecken, je m'embarquai ici à bord du bateau à vapeur *le Saint-Ange,* pour aller aux Montagnes-Rocheuses. Il se rendait au fort Union, qui se trouve à trois milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Roche-Jaune, sur la rive du nord, et à deux mille milles ou sept cent trente lieues au nord-ouest de Saint-Louis. Plusieurs passagers, membres de la Compagnie américaine des pelleteries, partirent par la même occasion, pour se rendre aux différents postes de commerce établis au milieu des Indiens sur le haut Missouri. Ils emmenaient avec eux environ quatre-vingts hommes engagés; c'étaient principalement des Canadiens, quelques Américains, quelques Irlandais, Allemands, Suisses et Italiens, et plusieurs *Français de France,* nom qu'on leur donne ici pour les distinguer des créoles français du pays. Ils allaient à la recherche des biens de la terre ; le P. Hoecken et moi nous allions à la recherche des biens du ciel, à la conquête des âmes.

[1] Cette lettre est la seule qui ait été publiée antérieurement sur ce Voyage. On la trouve dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, 1852, n° 142. Le P. De Smet a ajouté un *post-scriptum* pour nos éditions.

(*Note de la rédaction.*)

Nous avions eu un printemps humide. Jusqu'au moment de notre départ, la pluie avait été très abondante; les neiges et les glaces qui s'étaient amoncelées pendant la saison rigoureuse dans les régions plus septentrionales, se détachant et fondant ensemble dans un bref délai, grossirent les mille et mille tributaires du puissant fleuve le Mississipi. Ces rivières y précipitèrent les unes après les autres leurs ondes torrentielles et gonflèrent tellement *le père des eaux,* qu'il déborda, roulant ses vagues bourbeuses de côte en côte et couvrant un terrain de huit, quinze milles, et, dans plusieurs endroits, de vingt milles de largeur. Ne connaissant plus de bornes, le fleuve, d'un si grave et si sublime aspect, avait disparu. Sous ces eaux disparaissaient aussi la verdure des riantes plaines, les majestueuses forêts, et les fleurs variées du printemps qui récréaient les yeux du voyageur. Un vaste lac couvrait maintenant tout cet espace; et l'immense volume d'eau, qui allait sans cesse s'élargissant, portait le malheur, la ruine et la désolation parmi les habitations nombreuses qui occupaient les bas-fonds de chaque bord. On vit le torrent descendre avec la violence et la rapidité d'une avalanche, renversant et emportant tout sur son passage dans ses flots courroucés.

Aux temps ordinaires, les chicots et les bancs de sable sont les principaux obstacles à la navigation dans les eaux de l'ouest; ils avaient entièrement disparu et n'inspiraient aux pilotes aucune inquiétude. Mais d'autres dangers avaient pris leur place; toute la face des eaux semblait couverte de débris; maisons, granges, écuries, enclos des champs et des jardins, étaient emportés pêle-mêle avec des milliers d'arbres déracinés. Des coupes de bois entassées sur les bords, des chantiers enlevés étaient à flot. Au milieu de ces masses flottantes, dont nous ne pouvions pas toujours éviter le choc dangereux, *le Saint-Ange,* activant toute la force de sa vapeur, avait à surmonter un courant presque irrésistible. Plusieurs fois le bateau fut entraîné à la dérive;

dans deux occasions surtout, ce fut une véritable lutte entre le fleuve et le steamer. Celui-ci, durant un bon quart d'heure, semblait comme immobile au milieu des eaux bouillonnantes; mais enfin il triompha, grâce à la quantité de poix et de goudron dont les fournaises furent chargées.

Au sein de si effrayants périls, la pensée du but que le missionnaire se propose dans son voyage, le soutient et l'anime. Il sait qu'il est sous la main de

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

et que rarement le Ciel a permis le naufrage d'un vaisseau qui portait des missionnaires.

Les débordements des rivières, les pluies continuelles du printemps et les transitions soudaines du froid au chaud, sont dans ce climat les avant-coureurs certains des fièvres malignes. Le choléra semble prendre dans ces parages un caractère épidémique. Différentes maladies se manifestèrent bientôt à bord du *Saint-Ange*. Dès leur apparition, aux cris sauvages, aux conversations et aux chansons bruyantes de nos voyageurs, succéda un morne silence. A peine six jours s'étaient écoulés depuis notre départ, que le bateau ressemblait à un hôpital flottant. Nous étions à cinq cents milles de Saint-Louis, quand le choléra se déclara dans le vaisseau. Le 10, un commis de la Compagnie américaine, jeune, vigoureux et dans la fleur de l'âge, fut subitement saisi de tous les symptômes du choléra et expira au bout de quelques heures. Les jours suivants, plusieurs autres furent atteints de la même maladie et en moururent. L'épidémie emporta treize personnes dans un court espace de temps.

Une attaque bilieuse me retint aussi au lit environ dix jours. Le bon Père Hoecken donnait, jour et nuit, ses soins aux malades avec un zèle héroïque et infatigable. Il les visitait, il les assistait dans leurs souffrances, il préparait et administrait les remèdes, frictionnait avec l'esprit de cam-

phre les cholériques, entendait les confessions des mourants, et leur prodiguait les dernières consolations de la religion. Il allait ensuite bénir leurs fosses creusées sur la rive et les enterrait avec les prières et les cérémonies prescrites par le rituel romain. Ce cher confrère avait un tempérament assez robuste et était habitué à une vie de privations; mais les travaux et les voyages continuels du missionnaire au milieu des sauvages l'avaient beaucoup affaibli, et, en dernier lieu, ses soins assidus auprès des malades achevèrent de l'épuiser. J'avais beau l'avertir de se ménager davantage; son zèle l'emportait sur toute autre considération; au lieu de se prémunir contre le danger, il paraissait s'y plaire. J'étais peiné de le voir remplir seul cette œuvre héroïque de charité; mais je me trouvais moi-même dans un état de faiblesse tel, que j'étais incapable de lui offrir le moindre secours. Le 18, on avait quelques craintes que mon mal ne se changeât en choléra. Je priai le Père Hoecken d'entendre ma confession et de me donner l'extrême-onction; mais dans ce même moment il fut appelé auprès d'un malade qui était à l'extrémité. Il me répondit : — « Je ne vois point de danger immédiat pour vous; nous verrons demain. » — Il avait assisté trois mourants ce jour-là. Hélas! Jamais je n'oublierai la scène qui eut lieu quelques heures après. La chambrette du R. P. Hoecken était à côté de la mienne. Entre une et deux heures de la nuit, lorsque tout était tranquille et silencieux à bord, que les malades dans leurs insomnies n'entendaient que les soupirs et les plaintes des autres malades, la voix du révérend Père Hoecken frappe tout à coup les oreilles... Il m'appelle à son secours. Je me réveille d'un profond assoupissement, je reconnais la voix du Père, je me traîne au chevet de son lit. Hélas! je vois le malade à l'extrémité. Il me demande d'entendre sa confession; je me rends aussitôt à ses désirs. Le docteur Evans, médecin d'une grande expérience et d'une grande charité, surveillait le malade et tâchait de le soulager; mais ses

soins et ses remèdes furent inutiles. J'administre l'extrême-onction au révérend Père ; il répond à toutes les prières avec un recueillement et une dévotion qui ajoutèrent encore à la haute estime que tout le monde avait conçue pour lui à bord. Il s'affaiblissait à vue d'œil. Me trouvant moi-même dans un état si alarmant que je pouvais être enlevé peu de temps après lui et partager sa dernière demeure en cette terre de pèlerinage et d'exil, je le prie de recevoir à son tour ma confession, s'il était encore capable de l'entendre. Je m'agenouille tout en larmes au chevet du lit de mon frère en Jésus-Christ, de mon ami fidèle, de mon seul compagnon dans le désert. A lui, dans son agonie, je me confesse, malade et presque mourant... Les forces l'abandonnent... Bientôt il perd la parole, bien qu'il demeure sensible à ce qui se passe autour de sa dernière couche. Me résignant à la sainte volonté de Dieu, je récite les prières des agonisants avec la formule de l'indulgence plénière que l'Église accorde à l'heure de la mort. Le P. Hoecken, mûr pour le ciel, remet sa belle âme entre les mains de son divin Rédempteur, le 19 juin 1851, douze jours après notre départ de Saint-Louis. Qui l'eût dit alors? Il soupirait après le désert, il avait soif du salut des âmes, il voulait encore tant travailler pour le bon Dieu ! Que de projets évanouis ! C'eût été dans d'autres entreprises un motif de ne pas continuer un périlleux voyage; mais la gloire de Dieu donne à l'homme des forces que la nature humaine lui refuse.

Le P. Christian Hoecken était né dans le Brabant septentrional. Il n'avait que quarante-trois ans au moment de sa mort. Les quinze dernières années de sa vie s'étaient écoulées au milieu des Indiens, qui avaient conçu pour lui la plus haute vénération. Il était tout pour eux : leur père en Jésus-Christ, leur médecin dans les maladies, leur conseil dans toutes leurs difficultés, leur ami sincère et fidèle. Il se réjouissait avec toute la simplicité d'un enfant lorsqu'il avait à partager quelque chose avec ses pauvres néophytes.

Toute sa consolation était de se trouver au milieu d'eux. Il a été un instrument actif de salut entre les mains de Dieu, pour annoncer sa sainte parole à des milliers de païens. Les églises qu'il a bâties et les ferventes congrégations d'Indiens qu'il a formées, attestent sa ferveur et le zèle apostolique qui l'animait. Sa belle mort a couronné tous ses travaux. Martyr de la charité, il a exercé le saint ministère jusque dans son agonie. Elle sera toujours pour moi triste mais salutaire, la pensée qui me reportera à cette heure touchante et solennelle. Quels amis purent jamais se faire des adieux plus émouvants et plus religieux !

Les passagers furent profondément émus à la vue du corps inanimé de celui qui jusqu'alors avait été « tout à tous, » selon le langage de l'Apôtre. Leur bon Père les quittait au moment où ses services semblaient être le plus nécessaires. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance de la sollicitude témoignée au R. P. Hoecken, dans ses derniers moments, par tous les passagers qui se trouvaient à bord. On approuva à l'unanimité ma résolution de ne pas laisser dans le désert le corps du pieux missionnaire. Un cercueil décent, très épais et goudronné en dedans, fut préparé pour recevoir la dépouille mortelle; une fosse temporaire fut creusée dans une belle forêt, aux environs de l'embouchure de la Petite-Siouse, et l'enterrement se fit avec toutes les cérémonies de l'Église, dans la soirée du 19 juin; tout l'équipage y assistait.

Environ un mois plus tard, au retour du *Saint-Ange*, qui passa près de cette tombe vénérée, le cercueil fut exhumé, mis dans le bateau et transporté au noviciat de la Compagnie de Jésus, à Florissant. Là reposent les restes mortels du R. P. Hoecken avec ceux de ses confrères.

Cette mort, si précieuse devant Dieu, remplit de tristesse tous les cœurs des passagers; mais pour plusieurs ce fut une tristesse salutaire. Un grand nombre ne s'étaient pas approchés du tribunal de la pénitence depuis plu-

sieurs années ; immédiatement après les funérailles, ils se rendirent les uns après les autres dans ma chambrette pour se confesser.

Cinq autres passagers succombèrent encore, et reçurent avant d'expirer les consolations de mon ministère. L'accablement et la faiblesse où la fièvre m'avait réduit me quittèrent insensiblement ; au bout de quelques jours, je me trouvais en parfaite convalescence, pouvant célébrer le saint sacrifice de la messe à bord et donner tout mon temps aux soins des malades.

A mesure que le bateau montait et pénétrait plus avant dans les terres, gagnant les parties les plus élevées et les plus ouvertes du territoire indien, l'épidémie disparaissait graduellement. Nous pouvions de nouveau consacrer quelques instants à contempler les beautés du désert, à réfléchir sur l'avenir de ces vastes solitudes, sur celui surtout de leurs pauvres habitants. J'en rendrai compte dans une suite de lettres ; elles diront ce qui m'est arrivé d'intéressant et d'édifiant dans mes rapports avec les sauvages, pendant le long et périlleux voyage que je viens de terminer.

Agréez, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

P. S. Voici une notice sur la mort du R. P. Hoecken, insérée dans *le Berger de la vallée de Saint-Louis*, feuille hebdomadaire, attribuée à Mgr. l'archevêque :

« Le R. P. Christian Hoecken, de la Compagnie de Jésus, est mort du choléra, à bord du *Saint-Ange*, sur la rivière Missouri. Ceux qui ont eu le bonheur de connaître le défunt peuvent se faire une idée de la perte que la religion a faite par sa mort. Cette perte, on peut le dire, est irréparable. A la connaissance de plusieurs langues indiennes, il joignait une connaissance parfaite des mœurs, des préjugés et des prédilections des sauvages ; il avait la plus grande attention pour tous leurs intérêts, tant temporels que spiri-

tuels. Il jouissait d'une constitution robuste, jointe à une énergie de caractère qui lui faisait entreprendre sans hésiter tout ce qui promettait d'augmenter la plus grande gloire de Dieu. Les qualités qui le distinguaient le plus au milieu de ses travaux et de ses privations étaient son admirable franchise, sa simplicité, son bon jugement, une disposition d'esprit et de cœur toujours joyeuse et tranquille, et un contentement inébranlable que l'auteur de cette notice n'a jamais trouvé au même degré dans aucun autre individu. Il serait impossible de trouver un missionnaire plus apostolique, et nous sommes convaincu que l'illustre Société dont il était membre ne comptait pas parmi ses enfants un religieux plus fidèle et plus fervent. »

TROISIÈME LETTRE

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE AU GRAND DÉSERT, EN 1851.

(*Suite.* Voir p. 42.)

Université de Saint-Louis, 18 janvier 1852.

M...

L'embouchure de la rivière Plate ou Nébraska est le point de division entre le haut et le bas Missouri. Elle fut pour les premiers navigateurs du fleuve Missouri une espèce de ligne équinoxiale où, comme en mer, le tribu neptunien était exigé de tous les *mangeurs de lard*, sobriquet donné aux individus qui se rendent au désert pour la première fois; personne n'échappait au tribut.

Le pays plat, ou la vallée du bas Missouri, est couvert d'épaisses forêts s'étendant depuis la rive du fleuve jusqu'aux hauts coteaux qui le bordent sur chaque côté à une distance de quatre à six milles. Les forêts font successivement place à des villes florissantes, à de beaux villages et à des milliers de belles fermes. Ce sol alluvial n'a probablement pas son pareil sur le globe pour la richesse de certains produits. Le bois est fort recherché; à mesure que le pays se peuple et que le commerce devient plus important, les moulins à vapeur s'y multiplient et préparent tout le bois de construction et la charpente; en outre, les bateaux à vapeur consomment une grande quantité de ce bois.

Entre le Nébraska et la rivière Wasécha ou Vermillon, sur une étendue de pays d'environ quatre cents milles, les

forêts sont vastes et belles, souvent entrecoupées d'immenses prairies riches en gazon et en verdure. Ce contraste est très agréable au voyageur; chaque fois qu'il pénètre dans le désert, il ne peut s'empêcher d'admirer cette succession de forêts et de plaines, cette suite de coteaux et de collines qui les bornent de toutes parts, dont l'aspect est si varié, et qui sont couverts çà et là d'arbres et de broussailles de différentes espèces; quelquefois on voit des rochers escarpés qui s'élèvent à une hauteur de cent à deux cents pieds, et puis de belles plaines montant à pente douce, avec des bocages épars, si agréables à la vue qu'on les supposerait l'œuvre de l'art mêlée à celle de la nature. On s'étonne de n'y pas voir la ferme avec ses granges et ses clôtures. Assurément un nouveau venu de l'Europe se croirait sur le domaine de quelque grand seigneur, et s'étonnerait de ne pas voir la maison de campagne et ses dépendances.

La nature semble avoir prodigué ses dons à cette région, et, sans être prophète, on peut prédire qu'un avenir bien différent de son état actuel se prépare pour ce désert. Le texte du Psalmiste lui sera bientôt appliqué : « La terre a été créée pour être l'habitation de l'homme et pour être le théâtre où la gloire du Seigneur et ses perfections seront manifestées. » Ces plaines, naturellement si riches et si belles en verdure, semblent inviter le laboureur à y tracer des sillons et promettent une ample récompense à ses moindres travaux. Les forêts antiques attendent le bûcheron, et les rochers, le tailleur de pierre; les sons de la hache et du marteau vont retentir dans ces solitudes; des fermes étendues, environnées de vergers et de vignobles, fourmillant d'animaux domestiques et de volaille, sont destinées à couvrir ces plages désertes et à pourvoir aux besoins des villes qui les suivront de près et qui s'élèveront comme par enchantement, avec leurs dômes, leurs tours, leurs églises, leurs maisons, leurs colléges, leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs asiles.

Je parle ici principalement de la région qui s'étend de l'embouchure de la rivière Kansas à celle de Niobrarah ou l'*Eau qui coule*, et se prolonge au delà des Côtes-Noires, en continuant la ligne sur la crête de ces côtes jusqu'aux Monts-Rocheux; de là elle suit, vers le sud, les lignes déjà tracées des territoires d'Utah, du Nouveau-Mexique et du Texas. Toute cette région renferme plusieurs grandes rivières avec de nombreux tributaires, dont les principales sont la Plate, les deux rivières déjà nommées, les têtes ou sources de l'Arkansas, de l'Osage et de la Rivière-Rouge; elles présentent les plus grands avantages pour la civilisation.

Le président de la république ne voudra-t-il pas, à l'exemple de ses illustres devanciers, arracher, lui aussi, quelques plumes de l'aigle indien, autrefois l'emblème de leur grandeur et de leur puissance, pour les placer dans la couronne qui doit orner les trophées de son administration? Dans les limites que je trace, il trouvera une étendue de pays assez vaste pour être représentée par trois ou quatre étoiles de plus de la première grandeur, qui augmenteront le lustre de la galaxie du drapeau de l'Union. Ce grand territoire pourra contenir une population immense et destinée à former plusieurs grands États, qui seront un jour des plus prospères.

Mais alors, que deviendront les Indiens, qui déjà ont émigré d'ailleurs, et habitent aujourd'hui ce territoire? Que deviendront les aborigènes, eux qui l'ont possédé de temps immémorial? C'est une question vraiment épineuse et qui éveille des idées bien sombres à l'esprit d'un observateur qui a suivi la politique envahissante des États par rapport aux Indiens... J'ai remarqué avec plaisir qu'il y a un rayon d'espoir pour l'avenir de ces pauvres et malheureuses tribus. Ils envoient volontiers leurs enfants aux écoles; ils font de grands progrès dans l'agriculture et même dans plusieurs arts mécaniques de première néces-

sité ; ils élèvent avec soin des animaux domestiques et des volailles... On peut donc espérer que les tristes restes de ces nombreuses nations qui couvraient jadis l'Amérique, réduits aujourd'hui à gagner leur vie à la sueur de leur front (car la chasse ne peut plus les nourrir), trouveront un asile, une demeure permanente, et seront incorporés avec tous les droits de citoyens de l'Union. C'est l'unique source de bonheur qui leur reste ; l'humanité et la justice semblent exiger qu'ils l'obtiennent. S'ils étaient repoussés de nouveau et relégués plus avant dans les terres, ils périraient infailliblement ! Les sauvages qui refuseraient de se soumettre ou d'accepter l'arrangement définitif et le seul qui leur soit favorable, reprendraient la vie nomade des plaines et termineraient leur triste existence à mesure que les buffles et les autres animaux qui les nourrissent disparaîtraient.

Dans les environs du Mankizitah ou rivière Terre-Blanche, les coteaux sont noirâtres et doivent évidemment cette apparence à des feux souterrains ; le sol y est très léger et stérile sur une étendue d'environ cent milles ; les hautes côtes y ont peu de verdure, et le pays plat, ou vallée du fleuve, y est très étroit. Quelques coteaux s'y élèvent à la hauteur des montagnes.

Les îles du Missouri sont en général bien boisées et présentent partout des vues très agréables ; on se procure dans quelques-unes une quantité de cèdres rouges, le bois le plus durable de ces parages et qui résiste le mieux au temps quand il est plongé dans l'eau ou enseveli sous terre. Si l'on excepte l'étendue de terrain entre le Niobrarah et le Mankizitah, où les prairies basses sont rares et où la terre haute est presque entièrement dépourvue de bois, on y trouve plusieurs beaux sites, qui semblent inviter le pionnier et lui dire : « Le temps n'est pas éloigné ; ici aussi vous élèverez votre cabane et vous cultiverez votre champ. » Le charbon y est partout très abondant et suppléera au manque de forêts.

Depuis le Mankizitah jusqu'au grand détour du Missouri, et depuis ce détour jusqu'au fort Mandan et même jusqu'au-dessus de l'embouchure de la Roche-Jaune, sur les deux bords de la rivière, l'aspect du pays est très beau ; le sol y est très fertile et donne les récoltes les plus abondantes. Çà et là, sur les bords des grandes rivières, les forêts sont assez belles, tandis que dans les plaines supérieures et à mesure qu'on s'éloigne des rivières, le pays est dépourvu d'arbres et même d'arbrisseaux.

Dans mes visites aux tribus indiennes, j'ai traversé plusieurs fois les immenses plaines de l'Ouest. J'en ai parcouru différents endroits depuis les États jusqu'à la mer Pacifique, et depuis le territoire de la baie d'Hudson, le long des rivières Saskatchewan et Athasca, jusqu'au grand lac Salé, où se trouve aujourd'hui la capitale des Mormons. Chaque fois que j'ai voyagé dans ces plaines, je me suis trouvé comme au milieu d'un vide pénible ; les milliers de pauvres de l'Europe qui demandent du pain et errent sans abri et sans avenir, se présentaient souvent à ma pensée. Souvent je m'écriais et leur adressais la parole : « O pauvres malheureux, que n'êtes-vous ici ! Votre travail et votre industrie mettraient fin à vos misères. Vous élèveriez ici une demeure agréable ; vous recueilleriez avec abondance les fruits de vos travaux. » Oui, ce vide existe ; et quand je dis qu'il doit se remplir par des populations industrieuses et persévérantes dans leurs entreprises, je m'exprime d'une manière conforme à l'expérience de tous les voyageurs.

Il me serait impossible de décrire le sombre silence qui règne dans ce vaste désert. On peut y passer des semaines entières dans de longues courses sans rencontrer une seule personne. Et cependant on se familiarise avec la solitude ; on s'y plaît même. La solitude semble donner l'essor aux facultés intellectuelles de l'homme ; l'intelligence y paraît devenir plus vigoureuse, les pensées plus claires. Il m'a toujours paru que lorsqu'on voyage et qu'on parcourt les plai-

nes, on se sent plus porté à la prière, à la méditation, à la confiance en Dieu, et à se remettre entre les mains de Celui qui seul est notre refuge au milieu des périls et qui peut seul pourvoir à tous les besoins. Sans doute l'éloignement où l'on se trouve de tout fracas et de toute autre affaire, les dangers continuels auxquels on est exposé de la part des animaux féroces et d'ennemis qu'on peut rencontrer à chaque pas, y contribuent beaucoup.

On m'a fait plusieurs fois l'observation que le chant des oiseaux est plus doux et plus agréable à l'oreille dans le désert que dans les forêts des États. On semble capricieusement attribuer ce phénomène aux effets de la société. Par faute de bois, les oiseaux se trouvent forcés de se percher sur le même arbre ou de chercher le même bocage, et s'instruisent ainsi les uns les autres. On suppose communément que les oiseaux en Europe chantent mieux que les oiseaux en Amérique; pourrait-on l'attribuer à quelque autre cause qu'à celle que je viens d'indiquer?

Si vous voulez avoir une idée de la topographie, de la grandeur et de l'étendue de nos vastes plaines de l'ouest, imaginez-vous la France, l'Allemagne, la Belgique changées en une seule prairie le long des cours d'eau et coupée çà et là par un bois de peu d'étendue ou par une très-petite forêt.

Vous me permettrez ces petits écarts ou observations qui se rapportent aux localités que j'ai parcourues. Elles montreront, du reste, à nos incrédules d'Europe que la science et la civilisation peuvent tirer profit des voyages entrepris pour le bien des âmes et la gloire de l'Église. Et puis aussi, tous ces objets si variés et si beaux font bénir sans cesse le Ciel et dire avec le Psalmiste : « La terre est au Seigneur avec toute sa plénitude! »

Nous nous trouvions enfin au bas du grand détour où le bateau avait mis à terre vis-à-vis d'un camp jantannais, tribu puissante de la nation des Sioux. Dès que ces sauvages nous aperçurent, ils éclatèrent en cris de joie et honorèrent notre

arrivée de plusieurs décharges de fusil. Leurs femmes avaient préparé une grande quantité de bois sec; on l'accepta avec plaisir, et elles reçurent en retour un présent de tabac, de poudre, de plomb, de farine, de café, de sucre. C'est ce qu'elles apprécient le plus.

Les Indiens nous donnèrent la triste nouvelle des ravages que la petite vérole causait en ce moment au poste Bouis et aux environs, près de la petite rivière de la Médecine, qui se jette dans le Missouri à l'anse supérieure du grand détour. Ce détour a une circonférence de trente-six milles, tandis que la distance par terre n'est que de quatre milles. A ma demande, le capitaine me mit à terre, et deux heures après, je me trouvai au milieu des malades. J'y baptisai tous les petits enfants qui n'avaient pas encore eu le bonheur de recevoir ce sacrement. Je passai la nuit avec eux, leur donnant toute la consolation qu'il était en mon pouvoir de leur donner. Quelques-uns croyaient que *la maladie ressemblait au terrible fléau qui ravagea Londres en....* Ceux qui avait échappé retinrent bien longtemps des taches noirâtres. Même pendant cette maladie contagieuse, ces sauvages conservaient leur ancien mode de donner une dernière demeure aux défunts, en plaçant les cadavres de leurs parents, enveloppés seulement dans une couverture ou dans une peau de buffle, sur des échafauds élevés dans la plaine à une hauteur de huit ou dix pieds. Ils les laissaient ainsi exposés aux chaleurs brûlantes d'un soleil de juillet, le plus ardent de l'année. Les exhalaisons pestilentielles de ces cadavres infectaient toute l'atmosphère à plusieurs milles de distance.

On me montra dans le camp un petit orphelin qui avait été attaqué par la maladie, et qui, réduit à l'extrémité, fut jeté hors de la loge, au milieu de la nuit et pendant une pluie affreuse, par son père adoptif, homme cruel et impitoyable. Il était encore en vie lorsque de grand matin un Canadien l'aperçut, et, imitant le bon Samaritain, l'emporta dans sa hutte et lui prodigua les soins les plus assidus. J'ai

eu le plaisir de le voir convalescent et de le baptiser.

Quelques jours plus tard, je me trouvais au fort Pierre, situé sur le rivage, au sud du Missouri, à quinze cents milles au-dessus de Saint-Louis, et près de l'embouchure de la Schicah ou Mauvaise-Rivière. L'influenza, maladie épidémique, avait existé depuis quelque temps dans le fort, et une panique s'était emparée d'un grand nombre, à la nouvelle que la petite vérole était dans le voisinage et que le choléra avait été à bord. En effet, immédiatement après le départ du bateau, cette dernière maladie éclata avec fureur et enleva beaucoup de monde. Les sauvages frappés de terreur à l'approche des dangers du fléau implacable, se réjouirent de ma présence; les enfants des blancs et des sauvages qui campaient autour du fort me furent présentés au nombre de cent quatre-vingt-deux, pour être régénérés dans les saintes eaux du baptême.

La même inquiétude régnait au poste des Arickaras. Quelques coureurs y avaient annoncé l'approche du bateau et porté l'alarme en disant que des maladies contagieuses existaient à bord. Mais lorsque les habitants apprirent que tout le monde se portait bien, leur crainte disparut et ils accueillirent le bateau avec toutes les démonstrations usitées en pareilles circonstances. Des cris de réjouissance partaient de deux mille bouches à la fois; les décharges de fusils et de canons faisaient solennellement retentir les plaines.

La vue de cette scène est belle est imposante : le fort est situé sur la haute côte, à près de cent pieds au-dessus du niveau du fleuve. Une longue rangée de sauvages, dans leurs plus beaux accoutrements, le visage barbouillé de différentes couleurs, couvrait le rivage...

Monté à cheval, j'avais devancé le bateau afin d'avoir le temps d'instruire les métis et les créoles et de baptiser tous leurs enfants. Je passai deux jours parmi eux. Un grand nombre de sauvages ayant appris mon arrivée au fort, se présentèrent pour me serrer la main par respect, et pour

me souhaiter la bienvenue au milieu d'eux. Ils me prièrent en même temps avec ardeur d'accorder à tous leurs petits enfants la même faveur du baptême que j'avais accordée aux enfants métis. Je me rendis avec empressement à leurs désirs, vu les grands dangers où ces pauvres malheureux se trouvaient. Le nombre des baptêmes montait à près de deux cents. J'ai appris plus tard que le choléra a ravagé ce grand village des Arickaras et qu'un grand nombre d'enfants ont succombé, victimes de ce terrible fléau. Quelle consolation ! ils sont au ciel.

C'est alors que nous fîmes nos adieux aux messieurs du fort pour nous avancer dans le désert.

Bientôt nous passâmes le village des Mandans, composé de quelques grandes huttes couvertes en terre. Cette nation autrefois nombreuse est aujourd'hui réduite à un petit nombre de familles, qui seules ont échappé à la petite vérole en 1838. Ce village est situé à dix-huit cents milles au-dessus de l'embouchure du Missouri et à deux cents milles en bas de la Roche-Jaune. Quelques jours après, nous nous arrêtâmes au fort Berthold, pour y décharger des marchandises au lieu où se trouve le grand village des Minataries ou Gens des Saules, surnommés les Gros Ventres du Missouri. Leurs cabanes sont de la même construction que celles des Arickaras et des Mandans. Quatre grandes fourches, ou plutôt quatre arbres fourchus plantés en terre à vingt pieds à peu près de distance, forment un carré. Ces pieux sont surmontés de soliveaux, qui soutiennent d'autres pièces de charpente obliquement placées et laissant une grande ouverture au centre, pour recevoir l'air et laisser échapper la fumée; ces pièces sont entrelacées de saules; le tout est couvert de foin et de terre, sans toutefois être gazonné. Une ouverture faite d'un seul côté est destinée à recevoir la porte, qui consiste en une peau de buffle suspendue. Au devant de la porte est une espèce d'allée de dix à quinze pieds de long, entourée de piquets et facile à défendre en

cas d'attaque. Au milieu de la loge, sous l'ouverture supérieure qui reçoit le jour, un trou pratiqué dans la terre, à la profondeur d'environ un pied, tient lieu de foyer. Autour de la loge, des lits sont élevés d'un, de deux ou de trois pieds au-dessus du sol, les rideaux sont des peaux de biches. Tout le village est entouré d'une haute et forte palissade de gros arbres équarris.

La nation des Minataries cultive le maïs, les citrouilles, les fèves et les patates.

Les autres villages permanents sur le Missouri sont ceux des Osages, des Oniahas, des Ponkahs, des Pawnees, des Arickaras et des Mandans.

Les Minataries sont de la même souche que les Corbeaux et parlent à peu près la même langue. Ils disent que la cause de la séparation provient d'une dispute entre deux chefs qui ne purent s'accorder sur le partage d'un buffle, que l'un et l'autre prétendaient avoir tué à la chasse.

Le grand chef de ce dernier village, appelé Quatre-Ours, est l'Indien le plus poli et le plus affable que j'aie rencontré sur le Missouri. Il me pria de baptiser ses deux petits garçons et plusieurs membres de sa famille; tous les enfants de cette tribu avaient été baptisés par le R. M. Belcour, missionnaire infatigable et zélé du vicariat apostolique de la Rivière-Rouge, qui est sous la juridiction de Mgr. Provenchère. M. Belcour a visité ces parages plusieurs fois et a obtenu beaucoup de succès parmi ces sauvages, en les disposant en faveur de notre sainte religion. J'ai appris la bonne nouvelle que, selon toute probabilité, une mission y serait bientôt établie avec un ou deux prêtres résidents, sous les ordres de Mgr. Provenchère.

Ce lieu est admirablement bien choisi, et les bienfaits de la religion se répandront facilement de là parmi les nations voisines, telles que les Mandans, les Arickaras et les Assiniboins. Ces tribus ont montré beaucoup d'empressement à entendre la parole de Dieu et à se faire instruire dans notre

sainte religion, chaque fois qu'un missionnaire catholique les a visitées. En Europe, les prédicateurs et les catéchistes doivent user de mille moyens pour attirer des auditeurs; ici ce sont les fidèles qui appellent les prêtres pour s'instruire. Ils sont avides de cette nourriture de l'âme, de cette parole de Dieu que tant d'autres méprisent! Quel compte n'auront pas à rendre un jour à leur bienfaiteur céleste, ces hommes de tout âge, ces jeunes gens surtout pour qui l'enseignement religieux abonde dans les églises, les colléges, les écoles de l'Europe!

Le 14 du mois de juillet, le bateau à vapeur *le Saint-Ange* arriva au fort Union, terme de son voyage. Ce poste est situé par le 48e degré de latitude nord. J'avais alors à faire tous mes préparatifs et à prendre toutes mes précautions, pour mon long voyage par terre. En attendant, j'instruisis et je baptisai vingt-neuf petits enfants métis qui se trouvaient aux forts Union et William, séparés de trois milles seulement; tous les jours j'offrais le saint sacrifice de la messe et je donnais une instruction aux gens du fort.

Agréez, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

QUATRIÈME LETTRE

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE AU GRAND DÉSERT, EN 1851.

(*Suite.* Voir p. 42 et 50.)

Université de Saint-Louis, 20 janvier 1852.

M....

Toute la matinée du 31 juillet, jour où l'Église célèbre la fête de saint Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus, fut employée à faire les préparatifs nécessaires pour notre excursion dans l'intérieur du pays. M. Culbertson, surintendant des forts situés sur les rives des rivières le Missouri et la Roche-Jaune, est un homme distingué, d'un caractère doux, bienveillant et charitable; il est au besoin courageux et intrépide. Toujours il m'a prodigué des témoignages d'amitié et de bonté, mais surtout pendant cette dernière excursion. Placé à la tête de notre petite compagnie, il fut à même de favoriser mon projet.

Nous étions au nombre de trente-deux personnes; la plupart étaient des sauvages Assiniboins, Minataries et Corbeaux qui devaient se rendre au grand conseil indien dans le voisinage du fort Laramée, par la même route que nous avions choisie, et qui n'avait guère moins de huit cents milles de longueur. Deux chars et deux charrettes pour transporter nos provisions et notre bagage formaient tout notre convoi. Ces quatre véhicules furent probablement les premiers qui traversèrent jamais le désert. On ne voit pas

le moindre vestige de route tracée entre le fort Union et les Buttes-Rouges, qui se trouvent sur la route de l'Orégon, et qui sont à la distance de cent soixante et un milles à l'ouest du fort Laramée.

Après avoir dîné, nous traversâmes le fleuve avec notre bagage. Suivant le cours d'un des petits tributaires de la rivière Roche-Jaune, nous fîmes six milles environ. Nous avions avec nous un habile chasseur métis de la nation des Pieds-Noirs. Il débuta heureusement en nous apportant deux gros chevreuils qu'il avait tués. Les maringouins nous attaquèrent de toutes parts et ne nous laissèrent point de repos. Il fallut les combattre sans relâche, avec des branches, des mouchoirs et de la fumée. Cette dernière arme est la plus efficace pour dissiper ces insectes sanguinaires ; mais elle est en même temps pour les voyageurs la plus rude à supporter. La nuit survint et nous amena une tempête. Le tonnerre grondait au-dessus de nos têtes et les nues déchargeaient un torrent d'eau.

Le 1er août, à six heures du matin ; nous nous remîmes en route. Nous prîmes toutes les précautions possibles pour éviter la rencontre de quelque bande ennemie. Les sauvages qui nous accompagnaient tinrent les yeux fixés sur le sol pour voir s'ils ne découvriraient pas des traces récentes de leurs ennemis. Une expérience extraordinaire leur donne un tact admirable pour leur faire trouver des indices qui sont imperceptibles à d'autres. Les sauvages que nos compagnons avaient le plus à craindre dans le pays que nous avions à traverser, étaient les Pieds-Noirs et les Sioux. Après avoir déjeuné aux environs de la source de la rivière du Renard, nous traversâmes depuis le matin jusqu'au soir des plaines élevées et ondoyantes, bornées par des chaînes de coteaux qui s'étendent de la rivière Roche-Jaune au fleuve du Missouri. De temps en temps, on voit dans le lointain des promontoires qui servent de guides au voyageur. Au déclin du jour, nous fixâmes notre camp près de la base des Têtons de la Roche-

Jaune. Ces Têtons ont pris leur nom d'un groupe de hautes collines, situées dans un des vallons délicieux qui sont en grand nombre dans ces parages et qui, entourées d'arbres et d'arbustes de différentes espèces, forment un contraste agréable avec les plaines dégarnies de bois que nous venions de traverser. On y trouve une grande abondance de fruits sauvages, tels que prunes, cerises, groseilles, sorbes, baies de buffle, ou *shepherdia angelica*. Parmi les végétaux et les racines nous remarquâmes la *Psoralea esculenta*, ou racine à pain; la pomme blanche, avec sa fleur d'une blancheur ravissante et de forme ovale, qui a près de trois pouces de circonférence, se trouve partout dans le désert et mériterait une place dans un jardin des plantes choisies; les sauvages en font grand cas. L'oignon sauvage et l'oignon doux portent de belles fleurs; ces plantes s'amélioreraient sans doute par la culture; les racines de la flèche d'eau, du genre *sagittaria*, et celles du lis de la vallée, du genre *convallaria*, sont également très recherchées par les Indiens, qui leur donnent le nom de *patate de cygne*. Le pois et la fève de terre sont des racines délicieuses et très nourrissantes; elles se trouvent ordinairement dans les terres basses et alluviales. Ces racines forment une portion considérable de la nourriture des sauvages pendant l'hiver; ils les vont chercher dans les endroits où les souris et d'autres petits animaux, surtout les écureuils de terre, les ont entassées.

Les maringouins nous tourmentèrent beaucoup durant le jour. Ils inquiétèrent surtout nos chevaux et nos mules qui en étaient couverts. Pour nous, nous avions pris nos mesures contre leurs attaques, en portant de gros gants, malgré la grande chaleur, et en couvrant nos têtes d'enveloppes de gaze grossière en forme de sacs.

La distance entre les Têtons et le fort Union est d'environ trente milles. Nous vîmes très peu de bêtes fauves; de temps en temps, une gazelle ou un chevreuil était réveillé dans sa

reposée et prenait la fuite à notre approche. Les traces de toutes les espèces d'ours, surtout de l'ours gris, y sont très communes. On rencontre principalement l'ours gris dans les endroits boisés et le long des rivières et des ruisseaux. Nous réussîmes à en tuer trois, non sans beaucoup de danger et d'efforts. Notre chasseur nous apporta deux gazelles bien grasses qui furent bientôt apprêtées et servies à notre souper. Un des sauvages tua un chat puant (*mephitis americana*). La puanteur de cet animal est insupportable aux blancs; les sauvages, au contraire, paraissent l'aimer; la chair en est pour eux une nourriture exquise. Qu'il est vrai le proverbe : *De gustibus non est disputandum!* A chacun ses goûts et ses caprices.

Le 2 août, nous partîmes de grand matin et nous trouvâmes la brise très agréable. Le pays que nous traversâmes était plein d'intérêt. Les vallées étaient couvertes d'une riche verdure et d'une profusion de fleurs de différentes couleurs. Des bocages de cotonniers, d'ormes, de frênes, ainsi que des groupes de sorbiers et de cerisiers, s'offraient à la vue le long des rivières et des ruisseaux qui étaient alors à sec. Nous montâmes pas à pas les côtes qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Roche-Jaune, comme autant de barrières insurmontables sillonnées par des ravines profondes. Nous triomphâmes de ces obstacles avec beaucoup de difficulté et nous atteignîmes enfin le sommet de ces hauteurs. Là s'offrit à nos yeux le spectacle le plus magnifique. La nature y a accumulé une grande variété de ses caprices les plus bizarres. D'un côté, on voit une succession de belles prairies entrecoupées çà et là de bocages d'arbres rabougris et de buissons, et se terminant en collines verdoyantes parsemées de groupes de cèdres et de pin; de l'autre, on aperçoit des tas difformes d'argile rouge et blanche et des amas de pierres, qui de loin par leur couleur ressemblent à des briqueteries; quoique en apparence jetées sans ordre les unes à côté des autres, ces pierres ajoutent beaucoup

d'intérêt aux objets curieux qui se présentent à la vue.

La région que nous traversâmes pendant plusieurs jours nous fournit des preuves évidentes qu'elle avait été fort volcanique, même jusqu'à une époque bien récente, car la surface en était encore couverte de lave et de scories. J'ai compté jusqu'à soixante et dix collines en forme de cônes et de vingt à cent cinquante pieds de haut, groupées dans une seule plaine et dans un espace de quatre à cinq milles : elles avaient évidemment passé par l'ordéal de feu. Quelques-unes de ces collines avaient été formées de grands fraisils que la terre, dans ses convulsions brûlantes, semblait avoir vomis de ses entrailles. Plusieurs fois, après avoir fait quelques milles sur les hauteurs, nous nous trouvâmes soudainement en face d'une pente presque perpendiculaire de roche et d'argile blanche, où nous eûmes à descendre nos voitures à force de bras. Nous entrâmes ensuite dans une chaîne de vallons et de prairies fertiles arrosées par des fontaines et des ruisseaux, embellies par le cotonnier, l'orme, le frêne, le cèdre et le pin. Dans d'autres endroits, les sommets des côtes sont remarquables par leur beauté et par de riches et ondoyantes plaines où abonde la verdure.

Le quatrième jour de notre voyage, nous aperçûmes des milliers de buffles. Tout l'espace entre les rives du Missouri et celles de la Roche-Jaune en était couvert à perte de vue. Jusqu'alors les maringouins nous avaient beaucoup tourmentés, tandis que là ils avaient entièrement disparu. Nous cherchâmes la cause de ce phénomène ; les sauvages nous dirent que l'absence de nos ennemis ailés avait pour cause la présence du nombre prodigieux de buffles qui paissaient dans les plaines d'alentour et qui attiraient ces insectes. Nous vîmes en effet ces nobles animaux se débattre en jetant, avec leurs cornes et leurs pieds, de la terre sur leurs corps, ou en se roulant dans le sable et la poussière qui montaient dans l'air comme des nuages. Le sort de ces

animaux paraît bien pénible. Ils sont tourmentés jour et nuit. Pendant toute une semaine nous entendîmes leurs mugissements semblables au bruit du tonnerre qui gronde dans le lointain, ou aux vagues de la mer qui se brisent contre le rivage. On peut dire que c'est le pays où les buffles et les bêtes fauves, en général, se trouvent en plus grande abondance. Un bon chasseur y pourrait tuer facilement, dans une journée, plusieurs vaches, plusieurs cerfs, une grosse corne, ou mouton de montagnes, un chevreuil à queue rouge et un autre à queue noire, une gazelle, des lièvres et des lapins; il pourrait tirer une ou deux fois sur un ours gris et rencontrer peut-être un renard croisé ou argenté. A cette liste d'animaux on peut ajouter le castor, la loutre, le blaireau, le chien de prairies, et plusieurs espèces de volailles, principalement des faisans et des coqs de bruyère. Nos chasseurs, on le conçoit aisément, purent faire leur choix. En effet, on se régala de ce qu'il y avait de plus délicat et nous laissâmes une grande quantité de chair dans les plaines pour servir de nourriture aux vautours et aux loups, dont les hurlements et les réjouissances résonnaient déjà de toutes parts.

Un sauvage assiniboin nous donna une preuve remarquable de sa dextérité à la chasse; je ne puis omettre d'en faire mention. Seul et à pied, il s'approcha, sous le vent, d'un grand troupeau de femelles de buffles. Dès qu'il fut assez près d'elles pour leur faire entendre le son de sa voix, il commença à imiter le cri d'un jeune veau. Aussitôt les vaches accoururent vers l'endroit où se cachait le chasseur industrieux et il en tua une. Le troupeau alarmé se retira en toute hâte et en grand désordre. Le chasseur rechargea sa carabine et renouvela le cri. Une seconde fois, les vaches s'arrêtèrent et revinrent comme par enchantement; il en tua une autre. Ce sauvage nous assura qu'il aurait pu en tuer davantage en se servant de la même ruse. Il crut que nous avions assez de deux vaches et laissa partir le reste.

Les voyageurs jouissent d'un excellent appétit dans ces hautes régions. J'ai été étonné plus d'une fois de l'énorme quantité de viande qu'un homme est capable d'y consommer sans nuire à sa santé; on le croirait à peine en Europe. Une et même deux langues de buffle, une côte avec quelques autres bagatelles ne sont pas considérées comme une portion considérable pour un seul repas.

Le 7 août, nous traversâmes des terres entrecoupées de beaucoup de ravines et de ruisseaux à sec. Le sol était plus léger que celui que nous venions de fouler; il était couvert de différentes espèces d'*artemisia* ou absinthe, signe infaillible d'un pays stérile. L'aspect de toutes les ravines, de toutes les rives, de tous les lits des rivières et des ruisseaux, et de tous les coteaux, prouve qu'il y a dans cette région de nombreuses mines de charbon de terre. Les observations que j'ai faites sur la qualité du sol me font augurer que ces dépôts de charbon s'étendent jusqu'aux mines nombreuses qui se trouvent sur les terres arrosées par les rivières Saskatchewan et Atabasca dont j'ai déjà parlé dans quelques lettres écrites en 1845 et 1846, après avoir traversé ces endroits.

Des signes évidents montrent au voyageur que les plaines immenses qu'il traverse, et où il ne voit pas un seul arbuste, n'ont pas toujours été dénuées de bois. Des troncs d'arbres et des arbres entiers pétrifiés s'offrent souvent à la vue. On s'étonne, on admire; on fait des conjectures sur le changement qui s'y est opéré. Mais quelle réponse peut-on donner à la question : Pourquoi ces terres-là ne sont-elles pas boisées, comme elles le furent sans doute dans les temps antérieurs? Les steppes de l'Asie, les pampas de l'Amérique méridionale et les prairies occidentales de cet hémisphère semblent posséder un caractère commun et uniforme; généralement parlant, on n'y trouve ni arbres ni arbrisseaux. Quelques voyageurs l'attribuent à l'action du feu qui a souvent passé par ces endroits; d'autres, au changement que le

climat y a subi, ou à la stérilité naturelle du sol; il en est enfin qui prétendent que quelque opération de la nature a détruit les forêts qui y existaient autrefois et réduit ces régions à la condition où nous les voyons aujourd'hui. J'ai examiné différents endroits; les grands tas de coquilles de l'espèce testacée et du genre *muscula* que j'ai trouvés à quelques pieds du sommet des côtes les plus élevées, et qui étaient incorporés dans des terres alluviales et mêlés de sable et de cailloux rongés par l'eau, prouvent les changements aussi grands qu'étonnants que cette région élevée a subis.

Le même jour, nous traversâmes une vaste côte qui s'étend jusqu'aux Buttes de la Tête de Hibou. Ces buttes, dans cet océan de prairies, servent à diriger le guerrier, le voyageur et le chasseur qui les aperçoivent à une distance de trente milles. Du sommet de cette côte, nous avons contemplé avec plaisir et étonnement ce qu'on appelle le *pays des terres blanches,* ou plaines argileuses de la Roche-Jaune. Du sud au nord elles mesurent un espace de trente à quarante milles. Quand on est placé sur cette hauteur, l'imagination croit découvrir des ruines d'anciennes villes. On semble voir des rangées confuses de colonnes brisées, des forts avec leurs tourelles et leurs bastions, des tours, des dômes, des murs en ruine, des châteaux, des édifices de toutes sortes. Quelques-unes de ces colonnes d'argile dure, de couleur rouge et blanche, ont de cinquante à cent pieds d'élévation. J'aurais employé avec plaisir un ou deux jours à examiner attentivement ces productions volcaniques. Je suppose que ce sol ressemble à celui des Terres-Blanches, situé près du Missouri, et où passe la rivière Terre-Blanche, et qu'il contient à peu près les mêmes fossiles intéressants.

De pareils terrains qui ont cessé d'être volcaniques, se trouvent aux environs des sources supérieures des rivières de l'Arkansas, de la Plate et de la Grosse-Corne, tributaire de la Roche-Jaune. Près de la source de la Rivière-Puante,

l'un des tributaires de la Grosse-Corne et dont les eaux imprégnées de soufre ont probablement les mêmes qualités médicales que les fontaines célèbres, nommées Blue Lick springs, au Kentucky, se trouve l'endroit appelé l'*Enfer de Colter,* du nom d'un chasseur de castors. Cet endroit est souvent agité par des convulsions souterraines. Les gaz sulfureux qui s'échappent en grande abondance du sol brûlant infectent l'atmosphère à plusieurs milles de distance et rendent le terrain si stérile, que l'absinthe même n'y peut croître. Les chasseurs de castors m'ont assuré que les bruits ou explosions souterraines que l'on y entend souvent sont épouvantables. Toutefois je pense que l'endroit le plus remarquable sous ce rapport, et peut-être le plus merveilleux de l'hémisphère septentrional de ce continent, se trouve au centre même des Montagnes-Rocheuses, entre le 43ᵉ et le 45ᵉ degré de latitude et le 109ᵉ et le 111ᵉ degré de longitude, c'est-à-dire entre les sources de la rivière Maddison et de la Roche-Jaune. Il s'étend à une distance de près de cent milles. Des fontaines bitumineuses, sulfureuses et d'eau bouillante, y sont en très grand nombre. Les fontaines chaudes contiennent une grande quantité de matières calcaires, et forment des coteaux plus ou moins élevés qui ressemblent peut-être par leur nature, sinon par leur étendue, aux fameuses fontaines de Pemboukkalesi, dans l'Asie Mineure, qui ont été si bien décrites par Chandler. La terre est lancée à une grande hauteur, et l'influence des éléments lui fait prendre les formes les plus variées et les plus fantastiques. Des gaz, des vapeurs, de la fumée, s'échappent sans cesse par des milliers d'ouvertures depuis la base jusqu'au sommet de la côte volcanique; le bruit ressemble parfois à celui de la vapeur qui sort avec force des tuyaux d'un bateau. Comme à l'*Enfer de Colter,* on y entend des explosions souterraines très fortes. Les chasseurs et les sauvages en parlent avec une crainte superstitieuse et regardent ce lieu comme la demeure des mauvais esprits, c'est-à-dire

comme un enfer. Les sauvages s'en approchent rarement sans offrir quelque sacrifice, ou, au moins, sans présenter le calumet de paix aux esprits turbulents pour se les rendre propices. Le bruit souterrain provient, disent-ils, de ce qu'on y forge des instruments de guerre; chaque éruption de terre est à leurs yeux le résultat d'un combat livré entre les mauvais esprits et devient le monument d'une nouvelle victoire ou calamité... Près de la rivière de *Gardiner,* qui est un tributaire de la Roche-Jaune et avoisine la région que je viens de décrire, on trouve toute une montagne de soufre. Je tiens ce rapport du capitaine Bridger, qui a parcouru toutes ces montagnes dans tous les sens et y a passé plus de trente années de sa vie.

Depuis les Buttes du Hibou, où nous campâmes le 7 août, jusqu'aux sources de la rivière d'Immel qui en est éloignée de trente-six milles environ, nous voyageâmes sur les hauteurs. La surface était raboteuse, coupée par des ravines profondes et très difficiles à passer avec nos véhicules. A chaque pas nous rencontrions des débris volcaniques; pendant deux jours notre route nous offrit à droite et à gauche des coteaux brûlés, dont quelques-uns étaient encore couverts de lave et de scories, et qui évidemment étaient des cratères d'où les matières volcaniques avaient été lancées de toutes parts dans les plaines voisines.

Au déclin du même jour, nous fûmes témoins d'un beau phénomène. La lune était environnée de quatre cercles : le premier d'un bel azur, le second de pourpre, le troisième blanc, et le quatrième était obscur ou noir. Au milieu de ces cercles la lune brillait de tout son éclat. Les sauvages augurèrent de ces signes qu'une bande hostile se trouvait dans notre voisinage, et ils passèrent toute la nuit à veiller, les armes à la main...

Le 10, nous quittâmes les hautes côtes et nous allâmes à peu près vingt milles à travers un pays stérile, très raboteux et creusé par les pluies. Une espèce de salamandre, que l'on

nomme communément *grenouilles à cornes*, les lézards et les serpents à sonnettes y abondent. Voici tout ce que j'ai pu apprendre des sauvages au sujet des remèdes dont on se sert pour guérir la morsure du dernier de ces reptiles. La racine noire est regardée parmi les sauvages comme un remède souverain contre la morsure du serpent à sonnettes, et la Providence l'a rendue très abondante, précisément dans les endroits où ces reptiles se trouvent. C'est bien le lieu de dire que le remède est à côté du mal. Il suffit de la bien mâcher et de l'appliquer sur la blessure pour que l'enflure s'arrête et disparaisse aussitôt. Lorsqu'un sauvage, son cheval ou son chien a été mordu par un de ces serpents, on poursuit le reptile, qui meurt presque immédiatement après avoir donné son coup de dent. On lui ouvre l'estomac, on en extrait le sang qu'il a avalé, on l'applique sur la blessure; aussitôt l'enflure cesse et les effets dangereux du poison sont détruits. Quand les enflures sont très considérables, les sauvages se servent des os aigus et des dents du serpent à sonnettes pour piquer et ouvrir la peau enflée, et par ce moyen ils dissipent et ôtent l'inflammation. Le serpent connu sous le nom de *tête de cuivre* a un poison si subtil, que son souffle seul cause la mort à celui qui l'aspire. Sa langue n'est pas fourchue comme celle des autres serpents, elle est d'une forme triangulaire. Lorsqu'on effarouche le reptile, sa tête s'aplatit, il jette avec force par la bouche une grande quantité de venin jaune et souffle jusqu'à ce qu'il expire.

Le 11, nous arrivâmes de bonne heure à la partie supérieure d'une belle plaine en pente douce. L'ayant traversée, nous nous trouvâmes au *fort Alexandre*, situé sur la rive de la Roche-Jaune, et à une faible distance de l'embouchure de la petite rivière *Bouton de Rose*. Il y a environ deux cents milles du fort Union au fort Alexandre. L'hiver, dit-on, est très rigoureux dans ces parages, et commence en novembre pour ne finir qu'en avril.

Agréez, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

CINQUIÈME LETTRE

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE AU GRAND DÉSERT, EN 1851.

(*Suite.* Voir p. 42, 50 et 61.)

Université de Saint-Louis, 24 janvier 1852.

M....

Après que nous nous fûmes arrêtés au fort Alexandre pendant six jours, afin de donner le temps à nos animaux de se reposer de leurs fatigues, et pour attendre l'arrivée de la barge de la Compagnie de pelleteries, qui portait plusieurs de nos effets, nous passâmes la rivière Roche-Jaune, le 17 du mois d'août, vers les deux heures après midi. Nous traversâmes une plaine élevée et unie sur une étendue de cinq milles; elle est d'un sol léger, sablonneux, et littéralement couverte de « crapauds verts, » nom vulgaire que les voyageurs donnent aux plantes du genre cactus, si remarquables par la grandeur et la beauté de leurs fleurs et par leurs formes grotesques et variées. Les ronds et les ovales, de la grosseur d'un œuf de poule, y abondent et sont entourés de longues épines dures et minces comme des aiguilles; touchées par les pieds des chevaux, elles s'élancent et s'attachent aux jambes et au ventre des animaux, et les rendent furieux et intraitables. Nous arrivâmes bientôt dans la vallée du Bouton de Rose; et, continuant notre route jusque vers le coucher du soleil, nous y campâmes sur les bords de la petite rivière qui porte le même nom, et près d'un bel

étang où une nouvelle digue avait été construite par des castors.

Cette section du pays nous offrit souvent l'occasion d'admirer le travail et l'industrie de ces intelligents animaux. Ils paraissent ici beaucoup plus nombreux que dans aucun autre des districts que j'ai visités. On attribue leur conservation principalement aux incursions continuelles des partis de guerre, soit Sioux, Assiniboins, ou Pieds-Noirs, ennemis implacables des Corbeaux, et qui empêchent les chasseurs et les Indiens du pays de se hasarder dans ces parages. Aujourd'hui le prix des fourrures de castor est si bas que cette chasse est presque abandonnée. Anciennement les Corbeaux avaient pour les castors la plus haute vénération, parce que cette nation croyait que « les Corbeaux devenaient castors après leur vie. » Cet article de foi a fait perdre la chevelure à plus d'un chasseur blanc, car tout Corbeau se croit tenu de protéger, de défendre et de venger, même par la mort, *ses proches parents*, dans leur seconde existence. Depuis quelques années, cet article de foi a été rayé de leur code religieux, certainement au grand détriment des castors. Ces superstitions ne viendront à disparaître, comme tant d'autres, que lorsque la foi catholique éclairera ces contrées, sur lesquelles règnent encore de si épaisses ténèbres.

Pendant quatre jours, et en parcourant une distance d'environ cent mille, nous remontâmes la vallée jusqu'aux sources du Bouton de Rose. Là encore le sol est très léger et sablonneux ; il est pourtant couvert de roses, d'absinthe et de cactus, et entrecoupé de ravines difficiles à passer avec des voitures. Les bords de la petite rivière présentent çà et là des bocages de cotonniers, entremêlés d'arbres fruitiers, tels que pruniers, cerisiers et corniers, qui y sont très abondants.

Cette rivière prend sa source dans une chaîne de coteaux et de collines appelés dans le pays les montagnes du Petit-

Loup. Elles sont en général d'un aspect et d'une forme très agréables. Le manque d'eau, et surtout d'eau de fontaine, y est fortement senti des voyageurs dans cette saison de l'année. On trouve quelques trous d'eau stagnante dans les lits secs des rivières; mais souvent le goût en est à peine supportable. Les bandes de buffles y sont moins nombreuses que dans les terres plus septentrionales, probablement à cause des partis de guerre qui y rôdent sans cesse. Cependant on aperçoit à chaque instant de grands troupeaux de cerfs et beaucoup de chevreuils et de moutons. Nous aperçûmes des traces récentes d'ennemis, des carcasses d'animaux très dangereux tués, des empreintes de pieds dans les sables, des campements cachés, des boucans mal éteints. Nous redoublâmes donc de vigilance pour éviter toute surprise périlleuse. Une belle capote de chef, de drap écarlate et galonnée, pendue à une branche d'arbre, fut aperçue de loin; le vent la remuait comme un drapeau flottant. Il y eut une course parmi nos gens à qui s'en emparerait le premier; un Assiniboin ayant remporté le prix, la capote fut examinée avec grand soin. On la supposait avoir été offerte, la veille seulement, en sacrifice au soleil par quelque chef pied-noir. Les sauvages, dans leurs excursions de guerre, font souvent de pareilles offrandes, soit au soleil, soit à la lune; ils espèrent, de cette manière, se les rendre favorables et obtenir par leur entremise beaucoup de chevelures et de chevaux. Les objets les plus précieux qu'ils possèdent et auxquels ils attachent le plus de prix, sont ainsi souvent sacrifiés. Les Mandans, les Arrikaras surtout, et leurs voisins, vont plus loin encore; ils se font des incisions profondes dans les parties charnues du corps, et se coupent jusqu'aux phalanges des doigts, avant d'aller en guerre, pour obtenir les mêmes faveurs de leurs fausses divinités. Dans ma dernière visite aux Riccaries, aux Minataries et aux Mandans, je n'ai pu remarquer un seul homme un peu avancé en âge dont le corps ne fût pas mutilé et qui

eût encore tous ses doigts. Ceci prouve la profondeur de leur ignorance et l'affreuse idolâtrie dans laquelle ces malheureuses tribus se trouvent encore plongées ! A ce sombre tableau on peut ajouter, ce que j'ai déjà rapporté ailleurs, un amour effréné pour le jeu, qui enlève jusqu'aux heures destinées au repos le plus nécessaire; une paresse qui ne cède qu'à l'aiguillon de la faim; une pente continuelle à la dissimulation, à la gourmandise, à tout ce qui flatte la sensualité. Et cependant, au milieu de cette profonde misère, ils sentent un besoin indéfinissable d'invoquer une puissance supérieure à l'homme; ils sont attentifs à tout ce qui peut leur révéler quelque moyen de la fléchir, et leur donner quelque connaissance de l'Être suprême. Ils aiment le missionnaire; toujours ils l'écoutent avec plaisir. Dans les différentes visites que j'ai faites aux sauvages du haut Missouri, à en juger par le respect et l'amitié qu'en ma qualité de prêtre ils m'ont montrés dans toutes les occasions et dans toutes les circonstances, j'ai la ferme conviction que si quelques missionnaires zélés s'occupaient d'eux, ils deviendraient bientôt des chrétiens généreux, remplis de zèle et d'ardeur pour la gloire du Seigneur et pour sa sainte loi. « Ils connaîtraient leur Père qui est aux cieux, et Celui qu'il a envoyé sur la terre; » ils deviendraient les disciples fidèles du Rédempteur, qui désire si ardemment que tous se sauvent, et qui n'a pas dédaigné de verser son sang sur la croix pour le salut du monde.

Le 22 du mois d'août, nous quittâmes la vallée du Bouton de Rose, et nous traversâmes la chaîne montagneuse qui la sépare de la rivière à la Langue. La crête de cette chaîne présente une suite de rochers de pierres à sablon, sous une multitude de formes variées et fantastiques. La montée et la pente sont à pic et par conséquent difficiles à passer avec des voitures; il fallait l'assistance de tous les bras pour soutenir les attelages. Depuis plusieurs jours nous avions campé dans les environs d'un étang, ou trou

rempli d'eau sale et dégoûtante. Que le contraste nous fut agréable, lorsque nous nous trouvâmes sur les bords de cette belle rivière, claire comme le cristal! Avec quel empressement on désaltéra sa brûlante soif! Les chevaux et les mules parurent se réjouir, hennissant et se cabrant d'impatience; aussitôt qu'ils sentaient le relâchement des brides, ils se plongeaient dans la rivière et s'y abreuvaient à longs traits. Quand toute notre caravane eut étanché sa soif, nous continuâmes notre route. Nous traversâmes une plaine ondoyante et un haut promontoire qui de loin paraissait étincelant de cristaux ; il reçut le nom de *coteau aux diamants*. De grosses masses de mica les couvrent. Pour la première fois depuis le fort Alexandre, nous déjeunâmes près de belles et abondantes fontaines, les plus remarquables du pays. Après avoir fait environ vingt-trois milles ce jour, nous campâmes sur les bancs de la rivière à la Langue. Là nous eûmes de nouveau l'occasion de rappeler et de coordonner les souvenirs du terrain que nous avions vu. Le charbon paraît aussi abondant au sud de la Roche-Jaune qu'au nord de cette rivière; on le remarque partout. Les pentes des côtes sont passablement bien boisées (jusqu'aux sommets on trouve des sapins et des pins de différentes espèces) dans toute l'étendue des montagnes du Petit-Loup. On quitte celles-ci pour se rendre dans les montagnes du Grand-Loup, qu'on rencontre avant d'arriver aux Côtes-Noires. Ces montagnes forment des éperons des Monts-Rocheux; les principaux pics ont une élévation qui dépasse treize mille pieds.

Le 23, nous quittâmes la rivière à la Langue. Pendant dix heures, nous marchâmes par monts et par vaux, en suivant le cours d'un de ses tributaires; nous ne fîmes qu'environ vingt-cinq milles. Le jour suivant, nous traversâmes une chaîne de montagnes élevées pour nous rendre sur la Fourche inférieure des Pins, *Lower Piny Fork*, à une distance de vingt milles. Nous arrivâmes à l'improviste sur les

bords d'un beau petit lac d'environ six milles en longueur, auxquels mes compagnons de voyage donnèrent mon nom. Nos chasseurs y tuèrent plusieurs canards. En quittant le lac, nous trouvâmes de nouveau une section très élevée, où des buttes rouges et des scories, débris volcaniques, sont répandues sur toute la surface qui s'étend jusqu'à la Fourche supérieure des Pins, *Upper Piny Fork*, et où des troncs d'arbres pétrifiés se rencontrent à chaque pas. Nous campâmes vers le soir au pied d'une montagne après avoir fait environ vingt-cinq milles, et nous fûmes assez heureux pour y trouver un trou plein d'eau. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la rivière Sableuse à travers des plaines ondoyantes et des coteaux montagneux, parcourant ainsi une distance de vingt-quatre milles.

Le 27 août, nous nous trouvâmes sur les bords de la rivière à la Poudre, un des principaux tributaires de la Roche-Jaune. Pour y arriver il avait fallu traverser une misérable plaine très élevée, très stérile, couverte d'absinthe, remplie de ravines innombrables et difficiles à franchir avec des voitures. Nos voituriers s'en souviendront longtemps sans doute ; car ils disaient souvent qu'on ne les attraperait plus à mener des charrettes dans une région si abominable.

La vallée de la rivière à la Poudre dans le voisinage des Buttes aux Calebasses, qui se trouvent en vue, a une largeur de trois à quatre milles. Quoique le sol y soit léger, la verdure y est pourtant belle et l'herbe abondante pour les chevaux. La partie où je traversai la vallée est bien boisée, et on m'a dit que partout sur cette rivière le bois est assez abondant, principalement les cotonniers et un grand nombre d'arbres fruitiers. Cette vallée forme un beau contraste avec les hautes plaines de ces parages, qui sont l'image même de l'aridité et de la désolation, où on ne trouve que mauvaises herbes, monceaux de pierres et ravines profondes.

Ici nous rencontrâmes trois jeunes guerriers corbeaux; ils avaient été à la recherche d'un camp sioux, avec l'intention de voler des chevaux, mais ils n'avaient point réussi. Ces Corbeaux nous conseillaient de suivre le vallon d'une petite rivière qu'ils nous montraient, nous assurant que par cette direction nous ne tarderions pas à arriver au fort Laramée. Je m'étonnais de leur conseil; la direction du vallon était sud-ouest. Nous continuâmes notre chemin en suivant l'indication donnée par les Corbeaux. Cette partie de notre voyage fut assurément la plus dure et la plus difficile. L'endroit reçut le nom de *Vallée et Rivière aux mille Misères.* Certes ce nom était bien choisi. Imaginez-vous une rivière avec des bords escarpés, qui serpente dans une étroite vallée, et qu'il nous fallut passer dix à douze fois dans l'espace de trois milles, avec des voitures et des charrettes, au grand risque, chaque fois, d'y briser nos véhicules et d'y tuer nos chevaux et nos mules. Le sol y est très stérile; à mesure que nous avancions, l'eau devenait plus rare; le cinquième jour elle nous manqua complétement. Il en fut de même du dernier. La nuit qui survint fut une bien rude épreuve: nous n'avions pas, après une si longue marche, une seule goutte d'eau pour étancher une soif dévorante. Cette nuit mettait le comble aux misères du vallon.

Le 1er septembre, après avoir traversé trois chaînes de coteaux, nous gagnâmes graduellement la crête des Côtes-Noires. Nous avions une charrette de moins et une voiture brisée, dont les pièces ne tenaient ensemble qu'à force de cordes de peau crue.

Arrivés sur le sommet, nous fûmes assez heureux pour découvrir un lac dans le lointain. Nous prîmes avec empressement cette direction, car la soif nous dévorait et nous avions des craintes sérieuses pour nos bêtes de somme, dont le pas commençait à se ralentir. A notre grand étonnement, nous nous aperçûmes bientôt qu'une grande distance nous séparait encore du fort Laramée. Au lieu de

voir ce fort, comme les trois Corbeaux nous l'avaient fait espérer, nous nous trouvâmes en vue des Buttes-Rouges, à une distance d'environ vingt-cinq milles. Ce lieu est bien connu sur la grande route de l'Orégon : il est à cent soixante et un milles du fort Laramée... Au sommet des Côtes-Noires j'ai laissé un petit souvenir de mon passage : sur un rocher très élevé et remarquable par sa forme, j'ai taillé une grande et belle croix. Ah! puissent les tribus éparses du désert connaître bientôt les grandes vérités que la croix nous enseigne! Puissent-elles sortir bientôt de l'esclavage où l'erreur les retient depuis tant de siècles!

Toute la région que nous traversâmes au sud de la Roche-Jaune, à quelques rares exceptions près, offre peu de chances à la civilisation; le sol y est très léger; le bois y manque, et l'eau y est rare pendant une grande partie de l'année. C'est un pays favorable seulement aux chasseurs et aux tribus nomades; tous les animaux des déserts y abondent; et pendant de longues années encore, ils ne seront point inquiétés dans leurs possessions. Quand toutes les places encore vacantes dans l'immense territoire indien, où le sol est fertile, seront remplies, alors seulement le désert au sud de la Roche-Jaune attirera l'attention; alors seulement l'industrieux et persévérant travail viendra à bout de tirer une grande étendue de cette région de sa stérilité présente.

Dans le voisinage et le long de la base des Côtes-Noires et des Montagnes au Vent, on trouve une grande étendue de terres fertiles et labourables. La verdure est riche et abondante dans toutes les vallées; ces vallées pénètrent les montagnes comme autant de veines, où des millions d'animaux domestiques pourraient être élevés; les fontaines et les ruisseaux, si rares dans la section centrale, entre la rivière Roche-Jaune et les Côtes-Noires, abondent dans l'intérieur et au pied de ces montagnes; ils présentent partout des endroits favorables à l'érection de moulins. Le cli-

mat y est, dit-on, très salubre, et les belles forêts de cèdres et de pins suffisent abondamment à toutes les nécessités du pays. Les mines de fer et de plomb y abondent [1].

Le 2 septembre, nous nous trouvâmes sur la grande route de l'Orégon, où, comme les vagues de la mer qui se succèdent les unes aux autres, les caravanes, composées de milliers d'émigrants de tous les pays, ont passé durant ces dernières années, pour se rendre aux riches mines d'or de la Californie, ou bien pour aller prendre possession de nouvelles terres dans les beaux vallons et les riches plaines d'Utah et d'Orégon. Ces pionniers intrépides de la civilisation ont fait le chemin le plus beau, le plus large et peut-être le plus long de l'univers, depuis les États-Unis jusqu'à l'océan Pacifique. Aux bords de cette large voie, on trouve une abondance de gazon pour les bêtes de somme des caravanes qui y passent sans cesse, depuis le commencement du printemps jusqu'à la fin de l'automne.

Les sauvages qui nous accompagnaient, et qui n'avaient jamais vu que les sentiers étroits de chasse par lesquels ils se transportent avec leurs loges d'un endroit à l'autre, étaient dans l'admiration en voyant cette immense route, qui ressemble à une aire constamment balayée par les vents, et sur laquelle pas un brin de gazon ne pousse, à cause du passage continuel. Ils conçurent une grande idée de la nombreuse *nation des blancs*, comme ils s'expriment; ils crurent que tous avaient passé par là et que le vide avait dû se faire dans les contrées où se lève le soleil. Ils montraient un air incrédule lorsque je leur disais qu'on ne s'apercevait nullement, *dans les terres des blancs*, du départ d'un si grand nombre des personnes.

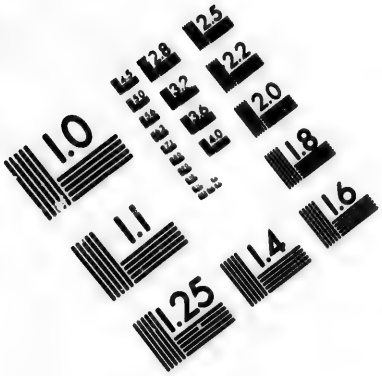
Ils appelaient cette route *le Grand Chemin de Médecine des blancs*. Les Indiens donnent le nom de *médecine* à tout

[1] Le passage qui suit a été reproduit par le P. De Smet dans sa lettre à M. le chevalier Stas, insérée dans ce volume, à la page 33.

ce qui est extraordinaire, incompréhensible, religieux. Tous les campements abandonnés de cette route étaient visités et examinés en détail. Après avoir ramassé une quantité d'objets qu'ils me montrèrent pour en connaître l'usage et la signification, ils remplirent leurs havre-sacs de couteaux, de cuillers, de fourchettes, de bassins, de cafetières et d'autres ustensiles de cuisine, de haches, de marteaux, etc., etc.; ils se firent des ornements de faïence avec des morceaux de tasses, d'assiettes et de plats, qui portaient quelque inscription ou figure, pour se les pendre aux oreilles et au cou. Que de détails nos Indiens auront à donner concernant *la Grande Route de Médecine des blancs*, lorsque, de retour dans leurs villages, ils seront assis au milieu d'un cercle de parents et d'amis!

Mais ces reliques ramassées par nos Indiens n'étaient pas les seuls vestiges de la grande multitude d'émigrants qui, pour aller à la recherche de l'or, s'étaient hasardés à travers cette vaste plaine avec un rare courage, des fatigues et des difficultés inouïes. Les ossements blanchis des animaux domestiques disséminés à profusion le long de la route, les monticules funèbres érigés à la hâte sur les tombeaux d'un parent ou d'un ami mort dans ce long voyage, et le tribut payé à sa mémoire consistant en une grossière inscription taillée sur un morceau de planche étroite ou sur une pierre, d'autres monticules sans aucune marque d'affection et de souvenir, fournissaient des preuves abondantes et tristes que la mort, qui n'épargne personne, avait considérablement éclairci leurs rangs. Par suite de ces désastres, des milliers d'émigrants se sont trouvés arrêtés soudain, et ont vu s'évanouir l'attente flatteuse de richesses et de plaisirs.

Les nombreux fragments de voitures, de waggons et de charrettes, les tas de provisions abandonnées, les outils de toute espèce, et d'autres objets dont les émigrants s'étaient pourvus à un prix élevé pour traverser le grand désert,



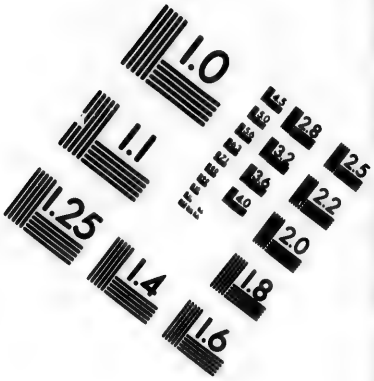
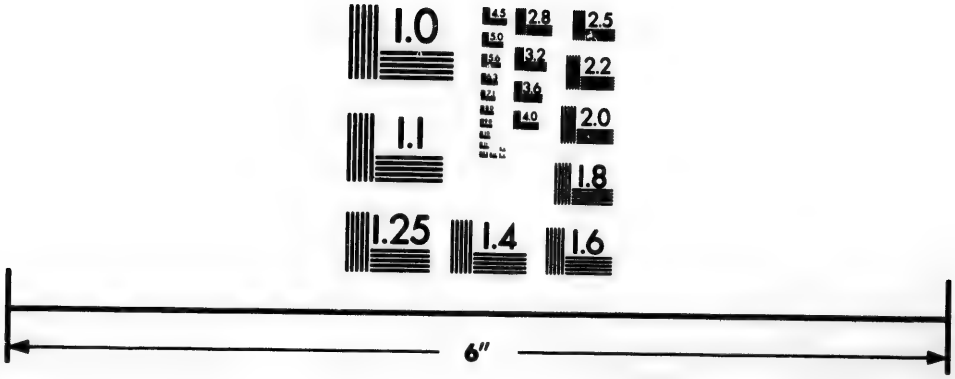
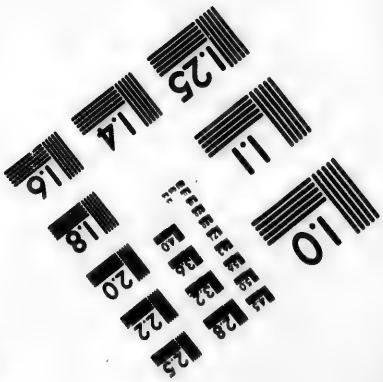


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

mais que les plus impatients, désireux de devancer les autres à l'Eldorado de l'ouest, avaient abandonnés et jetés, témoignent aussi de cette insouciance hardie avec laquelle ils se hasardent dans cette entreprise, si fatale à un grand nombre. Arrivés dans les terres arides de la Californie Supérieure, en 1848, la famine les avait réduits d'abord à manger leurs bêtes de somme. Bientôt ils eurent recours aux cadavres; puis les mourants ne furent point épargnés, et enfin ils s'entre-dévorèrent... Le tableau qu'en trace Thornton dans son journal est le plus affreux qu'on puisse lire... Toute cette scène déroulée à nos yeux, avec les douloureux souvenirs qu'elle nous rappelait, offrait une preuve triste et salutaire de l'incertitude qui accompagne les plus hautes perspectives de la vie de l'homme et des déceptions qui lui font connaître sa faiblesse.

Nous suivîmes la grande route au sud de la rivière Plate, au pied des grandes Côtes-Noires. Sur ce chemin nous nous trouvâmes à l'abri de ces obstacles qui avaient mis si souvent nos voitures et nos animaux en danger. Après huit jours de voyage sans le moindre accident, le long de la Plate, nous arrivâmes au fort Laramée. Le commandant nous apprit que le grand conseil devait avoir lieu à l'embouchure de la rivière aux Chevaux, vaste plaine située à trente-sept milles plus bas et arrosée par la Plate. Le lendemain, j'acceptai l'invitation que le respectable colonel Campbell me fit, en prenant place dans sa voiture, et nous arrivâmes dans la plaine du Conseil, au coucher du soleil. Le surintendant colonel M. Mitchell me reçut avec la plus vive cordialité et la plus amicale bienveillance; il insista pour que je fusse son hôte pendant tout le temps du conseil. Toutes les autres personnes furent également pleines d'égards pour moi.

Dans l'immense plaine déjà nommée, se trouvaient environ mille loges (dix mille sauvages) appartenant à différentes tribus, savoir : les Sioux, les Sheyennes et les

Rapahos, avec plusieurs députations des Corbeaux, des Serpents ou Soshonies, des Arrikaras, Assiniboins et Minataries. Dans ma prochaine lettre, je me propose de vous entretenir de l'objet de ce conseil et de mes rapports avec les Indiens.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

P. S. Liste d'animaux tués par nos chasseurs depuis le 1er août jusqu'au 9 septembre 1851.

4 chevreuils, 11 gazelles, 37 vaches (buffles), 22 taureaux (buffles), 3 ours, 2 cerfs, 7 grosses cornes ou moutons de montagne, 2 blaireaux, 2 mephitis americana (bêtes puantes), 1 porc-épic, 1 loup, 17 lièvres et lapins, 13 canards, 18 coqs de bruyère et 16 faisans.

SIXIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE AU GRAND DÉSERT, EN 1851.

(*Suite.* Voir p. 42, 50, 61 et 72.)

Université de Saint-Louis, 26 janvier 1852.

M....

Pendant les dix-huit jours que le grand Conseil a duré, l'union, l'harmonie, l'amitié, qui régnaient parmi les dix mille Indiens rassemblés, étaient vraiment admirables et dignes de toute louange. Leurs haines implacables, leurs inimitiés héréditaires, leurs guerres cruelles et sanglantes, tout le passé parut oublié. Ils se visitèrent, ils fumèrent ensemble le calumet de paix, ils firent des échanges de présents, des festins nombreux, et toutes les loges étaient ouvertes à tous les étrangers. Ce qui ne se pratique guère que dans les circonstances les plus solennelles, les plus amicales et les plus fraternelles, il y eut aussi un grand nombre d'adoptions d'enfants et de frères de part et d'autre. Entre les agents du gouvernement, le surintendant du territoire indien le colonel D. D. Mitchell, et le major Fitz-Patrick, l'accord était parfait; rien ne fut omis pour nourrir et fortifier ces germes de paix et ces bons sentiments. L'objet de la réunion était une preuve marquée de la plus grande bienveillance du côté du gouvernement américain, ainsi que du

désir sincère d'établir une paix durable parmi les tribus hostiles et de leur accorder une indemnité pour droit de passage sur leurs terres par les blancs, et pour les torts et ravages que ceux-ci leur avaient pu faire essuyer.

A l'ouverture du grand Conseil, le surintendant fit entendre aux sauvages que l'objet de la réunion était l'acceptation par eux du traité, tel qu'il avait été préparé d'avance avec l'agrément du Président des États-Unis. Le traité fut lu, sentence par sentence, et expliqué distinctement aux différents interprètes pour leur donner le sens exact et propre de chaque article. Le préambule explique que c'est un traité entre les agents nommés par le président d'une part, et, de l'autre, par les principaux ou braves soldats des nations indiennes qui résident au sud du Missouri, à l'est des Montagnes-Rocheuses, et au nord de la ligne limitrophe du Texas et du Mexique, savoir : les Sioux ou Dacotahs, les Sheyennes, les Arapahos, les Corbeaux, les Assiniboins, les Minataries, les Mandans et les Arrikaras. Voici en abrégé les principaux articles de ce traité.

Art. 1er. Le droit reconnu et accordé aux États-Unis, de la part des Indiens, d'établir sur leur territoire des routes et des postes militaires. — Art. 2. Les obligations solennelles établies pour le maintien de la paix, et de réparer les dommages et les pertes éprouvés par les blancs, du fait des Indiens. — Art. 3. Indemnité accordée aux Indiens, pour la destruction causée dans leurs chasses, leurs bois, leurs gazons, etc., par les voyageurs des États qui traversent leur pays. Les cinquante mille piastres en présent leur sont accordées à ce titre. — Art. 4. Pendant quinze ans, on leur payera chaque année cinquante mille piastres en objets et dons qui pourront leur être les plus nécessaires ou utiles...

Le traité fut signé par les agents des États et par tous les principaux chefs des différentes nations.

Un autre traité, en faveur des métis et des blancs qui résident dans le pays, fut proposé, à savoir : « Qu'une éten-

due du pays soit assignée à leur usage pour la formation d'établissements agricoles et de colonies, et qu'ils obtiennent l'aide du gouvernement dans l'exécution de ce projet. » Ce serait l'unique moyen de réunir et de conserver réunies toutes ces familles éparses, qui deviennent chaque année de plus en plus nombreuses, et de les établir dans une ou deux colonies, avec des églises et des écoles pour leur instruction et leur bien-être général.

A peu d'exceptions près, tous les métis ont été baptisés et reçus comme enfants de l'Église. Depuis vingt ans, ils désirent et demandent avec instance des prêtres catholiques, manifestant leur bonne volonté de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour subvenir aux besoins et au maintien de leurs missionnaires. Si les supérieurs ecclésiastiques n'y pourvoient à temps, il est à craindre que les soins de ces nouvelles colonies ne passent sous la direction d'hommes qui feront tout leur possible pour éteindre dans les cœurs de ces braves et simples métis les germes de foi et les bons désirs qu'ils ont toujours manifestés en faveur de notre sainte religion. Auront-ils enfin des prêtres? C'est une question de la plus haute importance pour eux, et dont dépend le salut de plusieurs milliers d'âmes. Cette question va se décider bientôt; elle s'agite déjà, et à moins que des missionnaires catholiques n'y soient envoyés, nous le répétons encore, il est à craindre que des gens hostiles ne prennent possession du terrain.

Le deuxième dimanche de septembre, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, trois jours après mon arrivée dans la plaine du grand Conseil, quelques loges de peaux furent arrangées et ornées en sanctuaire. Sous cette tente improvisée, j'eus le bonheur d'offrir le très saint sacrifice de la messe, en présence de tous les messieurs du Conseil, de tous les blancs, des métis et d'un grand nombre d'Indiens. Après l'instruction, vingt-huit enfants métis et cinq adultes furent régénérés dans les saintes eaux du baptême, avec toutes les cérémonies de l'Église.

Les Canadiens, les Français et les métis qui habitent le territoire indien témoignent à tous les prêtres qui les visitent une grande bonté, beaucoup d'attentions et de respect. Il est vraiment affligeant de les rencontrer dans le désert comme autant de brebis égarées. J'ai la ferme conviction que deux bons missionnaires auraient parmi eux le plus grand succès. Bientôt de belles chrétientés s'élèveraient dans ce désert; elles fourniraient des catéchistes; ceux-ci travailleraient de concert avec les prêtres à la conversion de tant de malheureuses tribus qui errent encore aujourd'hui à l'abandon dans leurs vastes déserts, sans espoir et sans consolation.

Pendant les quinze jours que j'ai passés dans la plaine du grand Conseil, je fis des visites fréquentes aux différentes tribus et bandes de sauvages, accompagné de l'un ou de l'autre de leurs interprètes. Ceux-ci m'aidèrent avec une extrême obligeance à leur annoncer la sainte loi du Seigneur. Les Indiens assistèrent aux instructions avec empressement et intérêt. Chaque fois que je parlais des vices que je savais exister parmi eux, ils avouaient leurs fautes avec une simplicité et une franchise admirables et exemptes de tout respect humain. Dans une instruction sur les dix commandements de Dieu, que je faisais au camp des Ogallallas, tribu siouse, comme je leur donnais l'explication du sixième et du septième commandement : « *Luxurieux point ne seras*, etc. ; *Faux témoignage nè diras*, etc., » un chuchotement universel et un rire embarrassé dans un grand nombre d'individus se manifestèrent parmi l'auditoire indien. Je m'informai du motif de ce qui se passait, en observant « que la parole que je leur annonçais était la loi de Dieu, imposée à tous ses enfants sur la terre, et non pas la mienne; que la parole de Dieu demandait toute leur attention et tout leur respect; que ceux qui observent ses commandements auront la vie éternelle, tandis que les prévaricateurs de la loi sainte auront l'enfer et ses tourments pour

partage. » Le grand chef se leva aussitôt et me répondit : « Père, nous écoutons; nous avons ignoré les paroles du Grand-Esprit et nous avouons tous notre ignorance. Nous sommes tous grands menteurs; nous avons volé; nous avons tué; nous avons fait tout ce que les paroles du Grand-Esprit nous défendent de faire; mais nous ignorons ces belles paroles, et si vous restiez parmi nous, pour nous les apprendre, nous tâcherions de mieux vivre à l'avenir. »

Ils me prièrent de leur donner l'explication du baptême, auquel plusieurs d'entre eux avaient assisté lorsque je baptisais les enfants métis. Je me rendis à leur demande et leur fis une longue instruction sur les bienfaits et les obligations de ce sacrement. Tous me prièrent d'accorder cette même faveur à leurs enfants. Le lendemain la cérémonie eut lieu; deux cent trente-neuf enfants ogallallas (les premiers de leur tribu) furent régénérés dans les saintes eaux du baptême, à la grande joie et à la satisfaction de toute la nation. J'eus chaque jour des conférences sur la religion avec les sauvages, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre bande; toujours ils m'écoutaient avec la plus grande attention et le plus grand respect, exprimant tous le même désir d'avoir des prêtres missionnaires au milieu d'eux. Parmi les Rapahos, j'ai baptisé trois cent cinq petits enfants; parmi les Sheyennes, le nombre d'enfants baptisés montait à deux cent cinquante-trois, et parmi les Brûlés et les Osages Sioux, à deux cent quatre-vingts; dans le camp de l'Ours Barbouillé, il y en eut cinquante-six. Le nombre de métis que j'ai baptisés dans la plaine du grand Conseil et sur la Plate est de soixante et un. Dans les différents forts du Missouri j'ai baptisé, pendant les mois de juin et de juillet derniers, trois cent quatre-vingt-douze enfants. Le nombre total de ceux qui reçurent le baptême est de quinze cent quatre-vingt-six. Un grand nombre est mort un peu plus tard par suite de différentes maladies qui ont ravagé les camps indiens.

J'ai été témoin pour la première fois d'une singulière cérémonie, à laquelle les Sheyennes semblent attacher autant d'importance que les tribus asiatiques en attachent à la circoncision; c'est « la coupe d'oreille des enfants. » Cette coutume paraît être générale parmi toutes les tribus du Missouri supérieur et probablement dans d'autres endroits; peut-être y a-t-il quelque variété dans la forme de la cérémonie. Parmi les Sheyennes, la mère choisit l'opérateur et lui remet le couteau entre les mains. Elle étend l'enfant sur une peau préparée et soigneusement peinturée, que les Canadiens appellent « pare-flèche. » Tandis qu'un des parents ou des amis tient le petit enfant dans une position tranquille, l'opérateur fait cinq incisions dans le bord de chaque oreille; ces incisions sont destinées à recevoir plus tard et à porter des ornements. La mère offre ensuite un cheval à l'opérateur et un autre cadeau à chacun des assistants.

Dans le même local grossièrement fait pour cette occasion et composé de six loges, qui consistaient en une vingtaine de peaux de femelles de buffles, nous fûmes témoins d'une autre cérémonie. Les Soshonies ou Serpents avaient à peine quitté les Monts-Rocheux pour se rendre au grand Conseil, quand ils furent suivis et attaqués par un parti de Sheyennes qui tuèrent et enlevèrent les chevelures à deux de leurs hommes. Il s'agissait pour les Sheyennes « de payer ou de couvrir les corps, » satisfaction requise par les Indiens, avant d'accepter le calumet de paix et avant de fumer ensemble. Les principaux chefs et braves de la nation sheyenne et quarante guerriers soshonies s'étaient rassemblés à cette occasion. D'abord plusieurs discours furent prononcés de part et d'autre, comme des préliminaires de paix... On servit ensuite un festin auquel tous prirent part; il consistait simplement en maïs écrasé et bien bouilli. Les chiens furent ici épargnés, car les Soshonies semblent faire exception à la règle générale parmi les sauvages, c'est-

à-dire qu'ils ne mangent jamais de la chair de chien. Après le festin, les Sheyennes apportèrent des présents convenables, consistant en tabac, couvertures, couteaux, pièces de drap rouge et bleu, et les placèrent au milieu du cercle. Les deux chevelures furent exposées et présentées aux frères des deux malheureuses victimes, qui se trouvaient assis à la tête du cercle entre les deux chefs de la nation. Il fut assuré que les cérémonies de la grande danse de la chevelure n'avaient point eu lieu. Cette cérémonie, qui est une condition essentielle ou *sine quâ non*, consiste en danses et en chansons. Dans ces chansons on fait mention honorable de tous les exploits des guerriers. La cérémonie se renouvelle chaque jour et se prolonge souvent durant plusieurs semaines. Les femmes, vieilles et jeunes, ainsi que les enfants, ont le droit d'y assister. Ce sont les femmes qui s'y distinguent le plus par leur tapage et leurs mouvements.

Le frère des Indiens tués avait l'air sombre et triste. En acceptant les chevelures, il montra une profonde émotion. Toutefois il embrassa les meurtriers; il reçut leurs présents et les distribua, en grande partie, à ses compagnons. Les marques d'amitié et de paix se donnèrent ensuite; elles consistaient principalement en présents et en adoptions réciproques des enfants. Les orateurs employaient toute leur éloquence pour fortifier le bon accord qui semblait régner dans l'assemblée, et pour rendre la paix durable entre les deux tribus. La nuit suivante, les Sheyennes se rendirent aux loges des Soshonies, qui se trouvaient campés à côté de ma petite tente; leurs chants et leurs danses se prolongèrent jusqu'au point du jour et m'empêchèrent de fermer l'œil. Ce sont parmi les sauvages des jeux très innocents; jamais même je n'ai remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur. Pendant mon insomnie, je me sentis enflammé de zèle en pensant au bien que les missionnaires pourraient faire dans ces parages où les dispositions sont si bonnes. Si les prêtres d'Europe le savaient, ils accourraient

ici pour réjouir notre mère la sainte Église en lui donnant des milliers d'enfants nouveaux !

J'eus souvent occasion, et surtout dans cette assemblée, de remarquer l'habileté et la facilité avec lesquelles les sauvages se communiquent leurs idées par des gestes et par des actions vraiment expressives. Le langage des gestes est universellement en vogue parmi les tribus du haut Missouri, et paraît être aussi parfait et aussi bien compris parmi eux que l'est celui des sourds et muets parmi nous. Au moyen de ces gestes un Indien peut raconter les principaux événements de sa vie ; il est parfaitement compris. Ce langage muet peut être appelé « un langage de précaution et de défense ; » car, lorsqu'ils se rencontrent dans ce désert pendant leurs excursions, ils se font des signes, à une grande distance, avant de s'approcher ; ils savent immédiatement à qui ils ont affaire et de quoi il s'agit. D'autres moyens de communiquer leur pensée sont encore plus remarquables : les figures grossières qu'on voit sur les peaux de buffles sont des hiéroglyphes aussi facilement compris par un Indien intelligent que les paroles écrites le sont pour nous, et contiennent très souvent une histoire de quelque grand événement. Ce n'est pas que les paroles manquent dans leurs langues, qui sont suffisamment expressives.

J'ai assisté au grand Conseil depuis le commencement jusqu'à la fin. Comme je l'ai déjà dit, dix mille Indiens, appartenant à différentes tribus et dont plusieurs avaient toujours été en guerre, se trouvaient réunis sur la même plaine. Pendant les vingt-trois jours de la réunion, il n'y eut rien de répréhensible sous le rapport du bon ordre ; au contraire, tout y fut paisible et tranquille ; c'est dire beaucoup en faveur des sauvages. Il semblait qu'ils ne composassent tous qu'une seule et même nation. Polis et bienveillants les uns envers les autres, ils passaient leurs heures de loisir en visites, en festins et en danses ; parlaient de leurs guerres et de leurs divisions, jadis interminables, comme d'affaires

passées qu'il fallait absolument oublier ou « enterrer, » selon leur expression. Il n'y eut pas la moindre remarque qui pût déplaire dans toutes ces conversations; jamais le calumet ne passa si paisiblement entre tant de mains différentes. Pour faire connaître toute l'importance de cet acte, il faut que je fasse observer que fumer le calumet ensemble équivaut à un pacte confirmé par serment, auquel personne ne pourrait contrevenir sans se déshonorer aux yeux de toute la tribu. Ce fut un spectacle vraiment touchant que de voir le calumet, l'emblème de la paix indienne, élevé vers le ciel par la main d'un sauvage qui le présentait au Maître de la vie, implorait sa pitié pour tous ses enfants sur la terre et le priait de daigner fortifier en eux les bons propos qu'ils avaient conçus.

Malgré la grande rareté de provisions qui se faisait sentir dans le camp avant l'arrivée des chariots, les festins furent nombreux et bien fréquentés. Peut-être aucune époque des annales indiennes ne présente-t-elle un plus grand massacre de la race canine. La chair du chien parmi les sauvages est de tous les mets le plus honorable et le plus distingué, surtout en l'absence de viande de buffle ou d'autres animaux; ce fut aussi dans cette circonstance comme une dernière ressource. On comprend donc ce carnage. Je fus invité à plusieurs de ces festins; un grand chef en particulier voulut me donner une marque spéciale de sa bienveillance et de son respect à mon égard. Il avait fait remplir sa grande chaudière de petits chiens gras, peau et tout. Il me présenta, dans un plat de bois, le plus gras, bien bouilli. J'ai trouvé la chair du petit chien vraiment délicate; et je crois pouvoir affirmer qu'elle est préférable à celle du petit cochon, dont elle a à peu près le goût.

Les sauvages me régalèrent plusieurs fois d'un plat très estimé parmi eux; il consiste en prunes séchées au soleil, et préparées ensuite avec des restes de viande en forme de ragoût. J'avoue que je le trouvai assez bon. Mais voici ce

qu'on m'apprit plus tard sur la façon dont on le prépare. Lorsqu'une femme sauvage veut conserver les prunes, qui sont très abondantes dans le pays, elle en ramasse une grande quantité et invite toutes ses voisines à venir passer chez elle une après-midi agréable. Toute leur occupation consiste alors à jaser et à *sucer* les noyaux des prunes. Elles conservent seulement les enveloppes des fruits qu'elles sèchent et réservent avec soin pour quelque grande occasion.

Les chariots qui contenaient les présents du gouvernement destinés aux Indiens arrivèrent le 20 de septembre. L'heureuse arrivée de ce convoi fut pour tous un sujet de joie. Un grand nombre étaient dans un dénûment complet; on se trouvait dans une disette qui approchait de la famine. Le jour suivant, les chariots furent déchargés et les présents convenablement disposés. Le drapeau des États-Unis fut déployé sur un haut mât en face de la tente du surintendant; un coup de canon annonça à tous les sauvages que le partage des présents allait avoir lieu. Aussitôt on vit accourir des différents camps hommes, femmes et enfants, pêle-mêle, en grand costume, barbouillés de couleurs et décorés de tous les colifichets qu'ils possédaient. Ils prirent leurs places respectives, marquées pour chaque bande, formant un cercle immense, qui renfermait plusieurs arpents de terre, autour des marchandises. La vue d'une pareille réunion eût été un sujet bien intéressant pour le pinceau d'un Hogarth ou d'un Cruikshank.

Les grands chefs des différentes nations furent servis les premiers, et on commença d'abord par les habiller. Vous vous imaginez facilement les allures singulières qu'ils prirent en se présentant devant le public, et l'admiration qu'ils excitèrent parmi leurs compagnons sauvages, qui semblaient ne pouvoir se lasser de les contempler. Les grands chefs furent donc pour la première fois de leur vie *culottés;* on leur mit un costume de général, avec un beau

sabre doré, pendillant au côté; leurs cheveux longs couvraient leur uniforme, et le tout était rehaussé par la solennité burlesque de leurs figures barbouillées.

M. le surintendant Mitchell en fit ses agents dans la distribution des présents aux bandes. Ils firent tous les arrangements avec la plus grande bienveillance et justice; toute la conduite de cette vaste multitude était respectueuse et tranquille. Pas le moindre indice d'impatience ou de jalousie ne fut observé pendant la distribution; chacun parut indifférent jusqu'à ce qu'il eût reçu sa part. Alors contents, satisfaits mais toutefois paisibles, ils s'éloignèrent de la plaine avec leurs loges et leurs familles... Ils avaient appris la bonne nouvelle que les buffles étaient nombreux sur la Fourche du Sud de la Plate, à trois jours de marche, et ils se dirigèrent en toute hâte vers l'endroit, déterminés à demander entière satisfaction aux buffles pour la faim qu'ils avaient endurée sur la plaine du grand Conseil. Toutefois cette assemblée fera époque parmi eux, et sera toujours, je l'espère, chère à leur souvenir. Elle se termina le 23 septembre.

Je suis bien convaincu que l'heureux résultat de ce conseil doit être attribué, en grande partie, aux mesures prudentes adoptées par les commissaires, et plus particulièrement encore à leurs manières conciliantes dans tous leurs rapports et dans toutes leurs transactions avec les sauvages. Le conseil produira sans doute le résultat que le gouvernement est en droit d'en attendre; ce sera le commencement d'une nouvelle ère pour les sauvages, d'une ère de paix. A l'avenir, les citoyens paisibles traverseront le désert tranquillement et sans être vexés; à l'avenir, les Indiens auront peu à craindre de la part des mauvais blancs : justice leur sera faite.

Agréez, etc.

P. J. De Smet, S. J.

SEPTIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE AU GRAND DÉSERT, EN 1851.

(*Suite.* Voir p. 42, 50, 61, 72 et 84.)

Université de Saint-Louis, 30 janvier 1852.

M....

Le 23 septembre, assez tard dans l'après-midi, je fis mes adieux aux créoles, aux Canadiens et aux métis. Je les exhortai à bien régler leur conduite, à bien prier et à espérer que le Seigneur leur enverrait bientôt des secours spirituels, pour leur bonheur temporel et éternel et pour celui de leurs enfants. Je donnai la main, pour la dernière fois, à tous les grands chefs, et à un grand nombre de sauvages, alors présents, et leur adressai quelques paroles encourageantes pour leur bonne conduite future, promettant de plaider leur cause devant « les grands chefs des Robes noires, » à qui je ferais connaître leurs désirs, leurs bonnes intentions et les sentiments qu'ils m'avaient exprimés; tandis qu'eux de leur côté imploreraient, chaque jour, « le Maître de la vie, » dans toute la sincérité de leur cœur, de leur envoyer des prêtres zélés, qui leur apprendraient à bien connaître le chemin du salut, que Jésus-Christ, son fils unique, est venu tracer à tous ses enfants sur la terre.

Je me dirigeai alors vers l'endroit appelé « les Fontaines, » à une distance de quatorze milles, dans les environs de la maison de traite à Robidoux, que le colonel

Mitchell avait nommée le « Rendez-vous, » pour tous ceux qui se proposaient de se rendre immédiatement aux États...

Le 24, avant le lever du soleil, nous partîmes en bonne et grande compagnie. Je visitai en passant deux maisons de traite, pour y baptiser cinq enfants métis. Dans le courant de la journée, nous passâmes le fameux rocher appelé la Cheminée, tant de fois décrit par les voyageurs. Je l'avais déjà vu en 1840 et 1841, dans mes deux premiers voyages aux Montagnes-Rocheuses, et j'en ai parlé dans mes lettres. Je trouve que la Cheminée a beaucoup diminué depuis en hauteur.

Nous jetâmes un dernier coup d'œil sur les singulières productions de la nature, le Vieux-Château et la Tour, qui se trouvent dans le voisinage de la Cheminée, et qui ressemblent aux ruines d'anciennes maisons seigneuriales, couvrant plusieurs arpents de terre, et présentant une surface très élevée et entrecoupée au milieu d'une plaine unie.

Arrivés sur la Plate, à l'endroit appelé « le Ravin des Frênes, « *Ash Hollow*, » nous nous dirigeâmes vers la Fourche du Sud, à la distance de quinze milles, à travers une belle route ondoyante, sur un terrain très élevé. Ici nous rencontrâmes le prince P....., accompagné seulement d'un officier prussien. Ils se proposaient d'aller faire une visite et une chasse dans les montagnes de la rivière au Vent. Nous échangeâmes nos petites nouvelles, et nous reçûmes avec plaisir les informations intéressantes que le prince nous donna. Il faut que Son Excellence ait vraiment du courage, surtout à son âge, pour faire une si longue route, dans un pareil désert, avec un seul homme pour toute suite, et dans un misérable petit char ouvert, qui portait le prince, l'officier, tout leur bagage et toutes leurs provisions. On m'a dit plus tard que le dessein du prince était d'aller choisir un endroit convenable, situé le long des montagnes au Vent, propre à l'agriculture, pour une grande

colonie allemande. Nous vivons dans un siècle où les merveilles se multiplient; l'on ne pourrait dire ce qui peut avoir lieu à un temps rapproché en fait de colonisation, quand on a été témoin du succès des Mormons qui, en moins de cinq années, ont changé la face d'un affreux désert et y vivent dans une grande abondance. Cependant j'ose avancer que si réellement, ce que j'ai peine à croire, le prince a formé le projet qu'on lui suppose, je plains de tout mon cœur ceux qui s'embarqueront les premiers pour cette expédition. Les ennemis qu'ils auront à combattre sont encore trop puissants : les Corbeaux, les Pieds-Noirs, les Sioux, les Sheyennes, les Rapahos et les Serpents sont les tribus les plus redoutables et les plus guerrières du désert. Une colonie qui s'établirait dans un tel voisinage et contre le gré de ces tribus, trouverait les plus grands obstacles à vaincre et les plus grands dangers à courir. L'influence de la religion seule pourrait préparer ces parages à une telle transformation. Les promesses et les menaces des colonisateurs, les fusils et les sabres ne feront jamais ce que peut faire la parole de paix d'une Robe noire, la vue du signe civilisateur de la croix.

De la traverse de la Fourche du Sud jusqu'à la jonction des Grandes Fourches, on compte la distance de soixante et quinze milles, et de là au fort Kearny cent cinq milles. Le bois est très rare sur les bancs de la rivière Plate ou Nébraska. Depuis la jonction des deux fourches jusqu'à son embouchure, la vallée a de six à huit milles de largeur, tandis que le lit de la rivière même est large d'environ deux milles. Au printemps, à la fonte des neiges, lorsque cette rivière se remplit, elle présente une surface d'eau magnifique avec un grand nombre d'îles et d'îlots, couverts de verdure, bordés de cotonniers et de saules. Pendant l'automne, au contraire, elle est très peu intéressante et perd toute sa beauté. Ses eaux s'écoulent alors par un grand nombre de passages ou de canaux presque inaperçus, entre les bancs de

sable qui couvrent le lit de la rivière dans toute sa largeur et dans toute son étendue.

Lorsque le bois manque, ce qui arrive assez souvent sur le Nébraska, on se sert de la fiente de buffle pour préparer les repas, et, lorsqu'elle est sèche, elle brûle comme la tourbe.

Le sol de cette vallée est généralement riche et profond, mêlé toutefois de sable dans plusieurs endroits; on y trouve une grande variété de gazons, qui, avec les plantes couvertes de magnifiques fleurs, présentent un vaste champ à l'amateur de la botanique. A mesure qu'on s'éloigne de la vallée, on remarque un changement très sensible dans les produits du sol : au lieu d'une végétation robuste et vigoureuse, vous trouvez les plaines couvertes d'un gazon court et frisé, très nourrissant cependant et recherché par les bandes innombrables de buffles et autres animaux qui y paissent.

Le 3 d'octobre, nous arrivâmes au fort Kearny, où le surintendant Mitchell eut une conférence avec une députation de chefs et de guerriers de la tribu des Pawnies, au nombre de vingt. Ils exprimèrent leur regret de ce que, n'ayant pas assisté au grand Conseil, ils se trouvaient en conséquence exclus des avantages que le traité allait procurer aux autres tribus, et n'avaient eu aucune part dans les présents envoyés par le gouvernement. Ils firent toutefois des promesses solennelles d'adhérer à l'esprit du traité et d'exécuter les ordres de leur « grand Père le Président, » qui veulent qu'ils vivent en paix avec leurs voisins, et ordonnent la cessation de toute déprédation exercée contre les voyageurs des États-Unis qui traversent leur territoire. Ces chefs et guerriers reçurent poliment et à la façon des sauvages les différentes députations qui nous accompagnaient pour se rendre à Washington, c'est-à-dire, les Sioux, les Sheyennes et les Rapahos, jusqu'alors leurs ennemis mortels, et les régalèrent de festins, de danses et de chansons. « Mon cœur bondit de joie et rit, » s'écria le chef des Pawnies Loups, « puisque je me trouve en présence de

ceux que depuis mon enfance on m'a appris à regarder comme mes ennemis mortels. Sheyennes, c'est moi et mes guerriers qui avons fait tant d'incursions sur vos terres, pour voler des chevaux et pour enlever des chevelures. Oui, mon cœur bondit de joie, car il n'a jamais rêvé de vous voir face à face, et de vous toucher la main en ami. Vous me voyez pauvre, je n'ai pas même un cheval à monter. Eh bien, je marcherai joyeusement à pied le reste de ma vie, si le casse-tête peut être enseveli de part et d'autre. » Il offrit le calumet à tous les députés, et plusieurs l'acceptèrent. Un jeune chef sheyenne, appelé « celui qui monte le nuage, » refusa de le toucher et répondit au Pawnie : « Ce n'est ni toi, ni ton peuple, qui m'avez invité sur vos terres. Mon père, ajouta-t-il en montrant du doigt le surintendant, m'a prié de le suivre, et je le suis; je n'accepte point ton calumet de paix, de crainte de te tromper. Peut-être, au moment que je te parle, nos braves guerriers sont à la recherche des loges de ta nation. Non, je ne veux pas te tromper, et sache que la paix n'existe pas encore entre nous. Je parle ici sans crainte et clairement, je me trouve sous le drapeau de mon père. »

Les allusions du Sheyenne ne paraissaient aucunement diminuer la bonne harmonie qui semblait exister; les danses, les chants, les discours et les festins se prolongèrent bien avant dans la nuit. Voici les noms des députés sauvages. Les députés *sheyennes* sont : la Gazelle blanche, ou *Voki vokammast;* la Peau rouge, ou *Obalawska;* l'Homme qui monte les nuages, ou *Voive atoish*. Les députés *rapahos* sont : la Tête d'aigle, ou *Nehunutah;* la Tempête, ou *Nocobotha;* Vendredi, ou *Vash*. De la nation des *Sioux :* l'Unicorne, ou *Haboutzelze;* le Petit Chef, ou *Kaive ou nêve;* l'Homme à écailles, ou *Pouaskawit cah cah;* la Biche sur ses gardes, ou *Chakahakeechtak;* l'Oie, ou *Mawgah;* ce dernier appartient à la bande des Sioux Pieds-Noirs. Les deux Ottos avec leurs femmes, qui nous rejoignirent plus tard,

sont : le Cerf-Noir, ou *Wah-rush-a-menec,* avec sa femme la Plume à l'aigle, ou *Mookapec :* l'Ours noir, ou *Wah-sho-chegorah,* avec sa femme l'Oiseau qui chante, ou *Hou ohpec.*

Au fort Kearny, nous nous séparâmes du colonel Mitchell et de sa suite, qui prirent le chemin de la rivière à la Table. Je me joignis au major Fitz-Patrick et aux députés, et nous suivîmes la route du sud, qui traverse le territoire indien.

L'étendue du pays qui se trouve entre les frontières du Missouri et la grande rivière Bleue, pendant l'espace d'environ deux cents milles, présente une grande uniformité dans tous ses principaux traits caractéristiques. Cette contrée offre, en général, de belles prairies ondoyantes, un sol très argileux, riche en dépôts de matières végétales. Elle est arrosée par des rivières et des ruisseaux innombrables, tributaires des rivières Kanzas, Nébraska, Arkansas, Missouri et Osage. Toutes ces rivières, sauf quelques rares exceptions, sont bien boisées; on y voit des forêts de chênes et de noyers de différentes espèces, d'érables, de cotonniers, et une variété d'arbres qu'on retrouve dans les forêts à l'est. Les côtes et les coteaux, dans plusieurs endroits, abondent en belles fontaines environnées de superbes bosquets arrangés avec autant d'ordre et de goût que s'ils eussent été plantés par la main de l'homme, tandis qu'une verdure et un gazon luxuriant émaillé de fleurs odoriférantes prennent la place des broussailles.

Les prairies de tous côtés environnées de forêts qui couvrent les courants d'eau, présentent à la vue un océan de verdure parsemée de fleurs, qu'on voit s'agiter par les vents et qui parfument l'air d'odeurs variées. Les courants d'eau sont clairs; ils coulent sur des lits rocailleux entre des rives élevées et abondent en poissons. La vallée du Kanzas est large, d'un sol brun, végétal et profond; on peut en dire autant des vallées des autres rivières dans ce territoire, qui sont toutes propres à l'agriculture. Toute la contrée présente

le double avantage d'être propre aux travaux agricoles et de contenir en abondance des pâturages, où des millions d'animaux pourraient être élevés à peu de frais.

Le major Fitz-Patrick avait préféré la route du sud, pour donner à nos amis les députés sauvages une occasion d'être par eux-mêmes témoins du progrès que peuvent faire les nations dans l'agriculture et dans les arts mécaniques. Il voulait ainsi leur montrer ces travaux et ces fruits qui conduisent graduellement au bonheur et à l'aisance, et leur faire sentir d'une manière pratique qu'en adoptant des habitudes d'industrie, l'homme n'a pas besoin de rôder et de voyager dans tous les endroits, souvent avec incertitude et dans la plus grande pénurie de vivres; mais qu'il peut facilement se créer une abondance autour de soi, par une industrie persévérante et bien réglée.

Nous arrivâmes à Sainte-Marie, parmi les Potowatomies, le 11 d'octobre. Mgr. Miége et tous les autres Pères de la mission nous y reçurent avec une grande cordialité et une bienveillance extrême.

Une quantité de végétaux et de fruits, tels que patates, carottes, navets, citrouilles, panais, melons, pommes et pêches, furent placés devant les Indiens; ils y firent grandement honneur. La chose avait été concertée pour leur donner le goût du travail par le goût des légumes. Aussi, un des principaux députés, la Tête d'aigle, me dit : « Aujourd'hui, Père, nous comprenons tes paroles. Tu nous as dit dans le camp que les buffles disparaîtraient, au bout de quelques années, de notre territoire; que nous avions à prendre les mesures contre la disette; qu'alors du sein de la terre nous pourrions arracher la subsistance et l'abondance pour tous nos enfants. Lorsque tu nous parlais, nos oreilles étaient encore fermées; aujourd'hui elles sont ouvertes, car nous avons mangé les produits de la terre... Nous voyons ici un peuple heureux, bien nourri et bien habillé. Nous espérons que le grand père (l'évêque) aura

aussi pitié de nous et de nos enfants. Nous serons contents d'avoir des Robes noires parmi nous, et nous écouterons volontiers leur parole. » Le jour suivant était un dimanche, et tous assistèrent à la grand'messe. L'église se trouva bien remplie; le chœur, composé de métis et d'Indiens, chanta admirablement le *Gloria,* le *Credo,* et plusieurs cantiques. Le R. P. Gailland fit en langue potowatomie un sermon qui dura trois quarts d'heure. Le nombre des communiants était grand. Tout ceci, joint à l'attention, à la modestie et à la dévotion de tous les auditeurs, dont quelques-uns avaient des livres de prières, et d'autres des chapelets, fit une profonde et, je l'espère, une durable impression sur l'esprit de nos sauvages des plaines. Durant plusieurs jours ils ne cessèrent d'en parler et de m'interroger sur la doctrine qui doit les rendre heureux et les conduire au ciel. Nous trouvâmes la mission dans une condition très florissante. Les deux écoles sont très fréquentées; les Dames du Sacré-Cœur ont su gagner l'affection des filles et des femmes de la nation, et y travaillent avec le plus grand succès. Les Potowatomies rapprochent de plus en plus leurs demeures de l'église et de « leurs bons pères; » ils ont commencé avec résolution à cultiver et à élever des animaux domestiques. Chaque dimanche, les Pères ont la douce consolation de contempler une belle assemblée d'Indiens réunis dans la cathédrale en bois, et d'y voir quatre-vingts à cent vingt personnes s'approcher pieusement de la sainte table. Nous passâmes à la mission deux jours en visites; les sauvages quittèrent l'établissement le cœur rempli de joie et de consolation et dans l'attente de trouver un jour un semblable bonheur dans leurs propres tribus. Ah ! puisse cette attente se réaliser enfin!

Le temps était beau; en trois jours nous nous rendîmes à Westport et à Kanras, sur le Missouri.

Le 16 d'octobre, nous prîmes nos places à bord du bateau à vapeur *Clara.* Nos députés indiens n'avaient jamais vu un

village ou établissement de blancs; sauf ce qu'ils avaient vu au fort Laramée et au fort Kearny, ils ne connaissaient rien de la construction des maisons. Ils furent par conséquent remplis d'admiration, et lorsqu'ils virent pour la première fois un bateau à vapeur, leur étonnement fut au comble, quoique mêlé d'une certaine crainte quand ils allèrent à bord. Un temps assez considérable se passa avant qu'ils pussent s'accoutumer au bruit et à la confusion que le sifflement et l'échappement de la vapeur, et les sons de la cloche, etc., occasionnaient. Ils appelèrent le bateau « le canot à feu » et se réjouirent à la vue d'un autre bateau qui montait la rivière avec un « papoos, » ou petit enfant, « l'esquif attaché derrière le gouvernail. » Depuis que leurs appréhensions de danger avaient disparu, leur curiosité augmentait; ils prenaient le plus grand intérêt à tout ce qu'ils voyaient pour la première fois. Ils avaient leur grand costume et restaient assis sur le tillac; à l'approche de chaque ville et de chaque village, ils les saluaient par des cris de joie et de chansons.

Le 22 d'octobre, nous arrivâmes au port de Saint-Louis.

Quelques jours après, tous les membres de la députation indienne furent invités à un festin dans notre université. Ils se réjouirent de la réception et surtout des paroles encourageantes du R. P. provincial, ainsi que de l'espoir qu'il leur donnait d'avoir des Robes noires parmi eux, espoir qui se réaliserait peut-être avant peu de temps.

Je joins à cette lettre une vue en forme de table de la nation des Sioux, etc., sur le haut Missouri, et des localités qu'ils occupent aujourd'hui; elle est faite d'après les meilleurs renseignements que j'ai pu recueillir et que j'ai tirés principalement du journal de M. Thaddée Culbertson, publié à Washington.

Veuillez me croire avec le plus profond respect. Je recommande tous les pauvres sauvages à vos bonnes prières.

Agréez, etc.

P. J. De Smet. S. J.

P. S. — On trouve fréquemment le mot *médecine* dans les lettres écrites sur les idées religieuses, les pratiques et les coutumes de tous les sauvages de l'Amérique du Nord. Il est nécessaire de faire connaître la signification que les sauvages eux-mêmes donnent à ce mot.

Le terme *Wah-Kon* est employé par les Indiens pour exprimer toute chose qu'ils ne peuvent comprendre, soit surnaturelle, soit naturelle, soit mécanique. Une montre, par exemple, un orgue, un bateau à vapeur, toute autre pièce de mécanisme dont les mouvements ou la construction sont au-dessus de la portée de leur esprit, sont appelés *Wah-Kon*. Dieu est appelé *Wah-Kon-Tonga* ou *le Grand Incompréhensible*. Le mot *tonga*, en sioux, signifie *grand* ou *large*.

La traduction exacte de ce mot est *incompréhensible, inexprimable*. Il a été mal traduit par les blancs qui le rendent toujours par *médecine;* ainsi, par exemple, le mot *Wah-Kon-Tonga*, ou *Dieu*, a été rendu par *la grande médecine*.

Depuis, le mot *médecine* a été si universellement appliqué aux différentes cérémonies religieuses et superstitieuses des Indiens, que tous les voyageurs s'en servent dans leurs écrits sur les indigènes de ce pays.

Cependant le mot *médecine*, appliqué aux cérémonies religieuses et superstitieuses des Indiens, n'a aucun rapport aux traitements des maladies du corps. Mais ce mot ayant été universellement adopté, je dois m'en servir dans mes relations sur les Indiens. C'est de là que dérivent les termes de *fête de médecine*, *chemin de médecine*, *loge de médecine*, *danse de médecine*, *homme de médecine*, etc.; comme aussi *sac de médecine*, ou sac qui contient les idoles, les charmes, les objets superstitieux.

Mon intention, en donnant cette petite note, est de faire la distinction entre le mot *médecine* employé dans le sens de *médicament*, et le même mot appliqué aux charmes, aux invocations religieuses, aux cérémonies.

Tableau des différentes tribus indiennes dans le haut Missouri.

NATIONS.	BANDES.	CONTRÉES.	LANGAGES.
Sheyennes, 500 loges, 3,000 âmes.	La bande du Soldat-de-Chiens, du Loup-Jaune, du Métis, des Taureaux, des Vaches-Noires, des Chiens-Fous, des Jeunes-Chiens, des Renards, des Corbeaux.	A l'ouest des Côtes-Noires, originaires du Missouri, au 47e degré de latitude nord à l'ouest du Missouri.	Langage propre, langue de la Fourche-des-Prairies.
Mandans, 30 loges, 150 âmes.	Les Faisans.	Village permanent sur le Missouri.	Langage propre.
Minatariés, 85 loges, 700 âmes.	La bande des Loups, des Chiens-Fous, des Chiens, des Vieux-Chiens, des Taureaux, des Chevreuils à queues noires.	Village permanent sur le Missouri au fort Berthold.	Langue qui approche de celle des Corbeaux.
Assiniboins, 1,500 loges.	La bande des Canots, du Gaucher.	Au nord du Missouri à l'est des Pieds-Noirs.	Langue des Sioux.
Corbeaux. 400 loges, 1,800 âmes.	Les Corbeaux, les Suceurs-de-Jus, qui se divisent en 12 petites bandes comme suit : bande de la Bête-Puante, Mauvaises-Mitasses qui campent proche, les Trompeurs, les Bouches-Rouges, les Mauvais-Coups, les Chiens-de-Prairie, les Loges attaquées, les Shiptelza, les Coups de pied dans le ventre, les Loges sans Chevaux, les Déterreurs-de-Racines.	La vallée de la Roche-Jaune.	Langage propre.
Pieds-Noirs, 1,200 loges, 9,600 âmes.	Les Pieds-Noirs, les Gens-du-Sang, les Pégans, les Gros-Ventres, les Surcies, les Pieds-Noirs du Nord et du Sud, les Mangeurs-de-Poissons, le Poil-en-Dehors, les Petites-Robes, les Gens qui ne rient pas, les Gens-du-Sang, la bande de Fiente-de-Buffle.	Leur pays est au nord du Missouri, à l'ouest des Assiniboins.	Parlent trois différentes langues.

Tableau de la nation sio

NATIONS.	TRIBUS.	SOUS-TRIBUS.	BANDES PRINCIPALES.
Les Sioux ou Dacotahs environ 5,000 loges ou 30,000 âmes (10 individus par loge).	Jantons, 300 loges.		La bande des Lumières. Ceux qui ne mangent pas l'Oie. Ceux qui ne font pas cuire.
	Jantonnois, 350 loges.		Ceux qui ne mangent pas le Buffle. Les Coupe-Têtes. Les Gens des perches. Les Peu qui vivent.
	Les Titans, 2,280 loges.	Les Brulés, 500 loges.	Les Gens qui tirent dans les pins. Les Faisans. Les Orphelins. Les Gens qui font cuire la chair. Les Chevaux à longues jambes. Ceux qui font cuire leurs plats. Les Mauvais Bras. Les Gens du milieu. Les Mangeurs de Corbeaux. Les Gens des coupes.
		Les Sioux Pieds-Noirs 450 logos.	Les Gens aux pieds noirs. Les Gens à mauvaises figures. Les Avant-Derniers. La bande de la Plume du Corbeau La bande de la Médecine du Diable.
		Les Sioux Onkepapah, 520 loges.	Les Gens à moitié cuits. Les Colliers de Chair. Les Dormeurs des Chaudières. Les Dos blessés. Les Mauvais Arcs. Les Gens qui portent. La Rivière qui court.
		Minikanjou, 270 loges.	Ceux qui ne mangent point de Chien Les Ecailles des Oreilles. Le Jaja dat-cah.
		Sans-Arcs, 250 loges.	Les Sans-Arcs. La bande de l'Eau-Rouge. Les Mangeurs de Fesses.
		Les Ogallallas, 400 loges.	La bande des Ogallallas. La bande du Collier de la Vieille Peau La bande du Nuage Nocturne. La bande de la Loge Rouge. La bande des Cheveux courts.
		Chaudières.	Point de divisions.

...s le haut Missouri.

CONTRÉES.	PRINCIPAUX CHEFS.	LEURS NOMS INDIENS.
Vallée de la Rivière à Jacques. A l'ouest des Jantons et au nord du Missouri.	L'Homme qui frappe l'abeille.	Pata-ni-a-pa-pi.
	L'Ours graissé.	Mato-sah-itch-i-ay.
	Le Nuage rouge.	Ma-pi-a-lu-tah.
	L'homme qui dit vrai.	C-ay-tha-ca-pi.
	Le Collier à Ossailles.	Hi-hoon-num-pi.
	Les Deux Ours.	Ma-toh-noh-pa.
	L'Araignée blanche.	Itch-to-uni-skah.
Rivière l'Eau qui court, Rivière Plate et Rivière Blanche.	Le Petit Tonnerre.	Wa-chi-un-chi-ki-buch.
	Le Corps de l'Aigle.	Tchi-i-wach-bel-i.
	L'Ecaille de Fer.	Ma-sa-pan-ches-ca.
	Le Taureau rouge.	Ta-tum-tcho-tu-tah.
	Le Mauvais Taureau.	Ta-tum-tcha-se-tchah.
	Le Tonnerre blanc.	Wa-che-un-ska.
Rivière Sheyenne, Boulet au canon, Rivière Grande.	Le Petit Ours.	Ma-to-tchi-kah.
	Les Pieds blancs.	O-jah-ska-sha.
	La Côte d'Ours.	Ma-ta-tchu-i-tsa.
	Les Quatre Cornes.	Hay-to-kah.
	La Corne rouge.	H-la-tha.
Tête de la Sheyenne, les Côtes-Noires.	Le Petit Brave.	Hi-to-kah.
	Le Poisson rouge.	Oh-ghah-lu-tah.
	Les Pieds d'oreilles de plumes.	We-akah-oh-wee.
	La Plume du Corbeau.	Con-gi-wi-a-kah.
	L'Ours paresseux.	Ma-to-un-d'hique-pa-ni.
	L'Homme de Médecine.	Wi-tscha-sa-sha-kah.
Fourche du Sud et du Nord de la Plate, et à l'ouest des Côtes-Noires.	Le Tourbillon.	Wa-mine-ma-du-sah.
	L'Eau rouge.	Mina-shah.
	Le Taureau debout.	Wam-ba-li-ghi.
	L'Aigle jaune.	Totum-cha-na-sha.
	Les Quatre Ours.	Ma-to-pah.

Sioux, 50 000; Sheyennes, 5,000; Aricaries, 1,500; Mandans, 150; Minatarics, 700; Assiniboins, 4,800; Corbeaux, 4,800; Pieds-Noirs, 9,000. — En tout : 54,550.

HUITIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles* [1].

NAUFRAGE DU 5 DÉCEMBRE 1853.

Université de Saint-Louis, 1er janvier 1854.

Mes très chers frères,

Je profite de mes premiers moments de loisir pour vous annoncer que nous sommes heureusement arrivés au lieu de notre destination, le deuxième jour de Noël.

A l'occasion de la nouvelle année, je vous souhaite, ainsi qu'à vos chers enfants, beaucoup de bonheur et de prospérité. Je prierai Dieu tous les jours de répandre sur vous tous ses bienfaits et ses bénédictions. Je n'oublierai jamais la grande bonté et l'attachement fraternel dont j'ai reçu tant de preuves de vous durant tout mon séjour dans ma patrie.

Voici une petite narration de mon long et dangereux voyage. Comme le besogne m'accable, je dois écrire à la hâte, *currente calamo*.

Le 17 novembre, jour auquel je vous fis mes adieux, ne s'effacera pas de sitôt de ma mémoire. Le lendemain je rejoignis, à Paris, Mgr. Miége avec ses compagnons. Les

[1] Cette lettre a été écrite par le P. De Smet à MM. ses frères, et envoyée par lui aux *Précis Historiques*.

huit jeunes gens qui m'accompagnaient eurent seulement deux jours pour parcourir cette grande cité, ou plutôt cette foire interminable ; ils y visitèrent les beaux palais, les principaux monuments, les places publiques de la vaste capitale, et les palais et jardins de Versailles.

Le 21, nous arrivâmes au Havre, pour nous y embarquer le lendemain. Toute la journée fut employée à rassembler nos caisses, qui se trouvaient dans différents bureaux de la ville, et à faire tous les préparatifs pour notre voyage de mer. Le vapeur américain se trouvait déjà en rade, à deux lieues de la ville ; un petit remorqueur devait y conduire tous les voyageurs. J'avais quitté pour une heure mes treize compagnons, pour aller réclamer trois caisses à la douane et les faire transporter directement à bord du *Humboldt*. A mon arrivée au débarcadère, tous les passagers s'y trouvaient, excepté ma bande. J'envoyai aussitôt à leur recherche une dizaine de personnes qui parcoururent tous les quais et toutes les rues du Havre, pendant six heures, sans obtenir la moindre information sur mes compagnons de voyage. Et l'on était au moment du départ! Un gendarme enfin, auquel je m'étais adressé comme à une dernière ressource, et la plus sûre après tout, vint bientôt me tirer d'embarras et me dire que les jeunes messieurs qui me donnaient tant de soucis et d'inquiétude se trouvaient depuis six heures à bord du *Humboldt*, et qu'à cause de mon long retard, eux aussi étaient très inquiets par rapport à moi ; en un mot, ils s'étaient trompés dans ce dédale de quais du Havre, et pensant qu'ils n'avaient pas une minute à perdre, ils avaient loué deux petites barques pour se faire conduire au bateau. Je m'empressai d'aller les rejoindre, et j'arrivai au moment qu'on leva l'ancre pour gagner la haute mer.

Je trouvai sur le vapeur des gendarmes qui étaient à la recherche de quelques individus suspects. On disait que ces agents avaient reçu des ordres sévères de visiter minutieusement tous les passe-ports. Mes compagnons étaient en

règle, un seul excepté, qui était venu me rejoindre à Paris, avec le consentement de ses parents. Je n'étais pas sans inquiétude à son égard. Notre jeune déserteur, M. M..., s'était déguisé en mousse, ou garçon de cabine, et en jouait parfaitement le rôle : il tenait lui-même la lanterne pour bien éclairer la police, lorsque ces messieurs visitaient les chambres et les salons. Tous les passe-ports furent examinés et les voyageurs passés en revue; mais les agents ne firent aucune attention au beau porteur de la lanterne qui se tenait toujours à leur côté, et échappa ainsi tranquillement à leurs recherches minutieuses. Mon inquiétude toutefois pour lui ne cessa que lorsque je vis les messieurs à chapeau-claque s'éloigner de notre bord.

Aussitôt deux coups de canon annoncent que *le Humboldt* est prêt : les officiers, le pilote, tous les matelots se trouvent à leur poste. Les sifflements de la puissante machine à vapeur se font entendre pour la dernière fois jusque dans l'enceinte de la ville : c'était le signal de l'ingénieur. Aussitôt le capitaine, par son porte-voix, commande le départ. Le bateau à vapeur prend la direction de Southampton et de Cowes, entre l'île de Wight et les côtes d'Angleterre, pour y prendre la malle-poste et les passagers anglais. Ce ne fut que dans la soirée du 23 qu'il fut dirigé sur New-York.

Pendant quatorze jours, *le Humboldt* eut à lutter contre une mer orageuse et un vent violent d'ouest; Neptune reçut, à cette occasion, un double tribut de tous les nouveaux voyageurs qui, à cette époque de l'année, avaient osé hasarder le passage de son vaste domaine. Le plus malade fut Mgr. Miége, qui tint constamment le lit; vint ensuite le jeune Fortuné Hègle, de Bruxelles, qui a l'estomac trop faible pour faire jamais un bon marin; il supporta cette misère neptunienne sans perdre courage et sans un mot de regret d'avoir quitté pour quelques années ses paisibles pénates. Tous les autres s'en sont tirés assez bien. Quant à moi, j'ai tenu bon pendant tout le voyage et me suis à peine

ressenti du mal de mer. Aux vents violents et orageux, nous pouvons ajouter quelques autres inconvénients : la machine à vapeur s'est plusieurs fois dérangée, et à différentes reprises les chaudières ont menacé de nous faire sauter en l'air : le charbon était d'une mauvaise qualité et commença à manquer le douzième jour de notre voyage. On fut forcé de faire une déviation de la course ordinaire, pour aller chercher un supplément de charbon à Halifax, port de mer de la Nouvelle-Écosse. Cette négligence de la part de la Compagnie du Havre a été bien funeste et fatale dans ses conséquences.

Dans la matinée du 6 décembre, à la hauteur d'environ cinq lieues du port, un pêcheur se présenta à bord, en qualité de pilote, et déclara au capitaine, qui lui demandait ses certificats, « que ses papiers se trouvaient dans sa barque ou bien chez lui. » Le capitaine le crut sur parole et lui confia le maniement du bateau. Contre l'avis des officiers, le faux pilote change aussitôt de direction; malgré leurs remontrances, il persiste dans son opiniâtreté. Une heure et demie plus tard, *le Humboldt* va échouer contre les dangereux écueils appelés *les Sœurs*, dans le voisinage de *l'île du Diable*. Il était six heures et quart du matin; la plupart des passagers se trouvaient encore au lit. Le choc fut terrible. Je me promenais en ce moment sur le pont. Découvrant bientôt de gros débris de bois flottant sur la surface de l'eau, je m'empressai d'aller avertir du danger tous mes compagnons, qui, pour la plupart, comme les autres passagers, étaient encore au lit. Je pris le jeune Hègle près de moi et l'y retins aussi longtemps que le danger dura ; j'avais une corde en main pour le descendre dans le premier esquif qui serait lancé à l'eau ; car cet enfant m'avait été confié par son père. Tout le monde s'était levé en sursaut ; l'épouvante et l'effroi avaient gagné tous les cœurs; tandis que l'eau entrait dans le navire comme un torrent, le feu s'y déclara. On parvint à l'éteindre, mais non sans de grands efforts, beaucoup de présence d'esprit et une mâle énergie

de la part du premier ingénieur. Comme si tout conspirait à nous perdre, un brouillard s'éleva, si épais qu'il nous ôta la vue à trente pas du navire. On employa toute la force de la vapeur pour gagner le rivage, qui était encore à une distance de deux lieues ou six milles. Le bateau ne tarda pas à pencher fortement du côté de bâbord où la voie d'eau s'était faite, et il s'enfonça sensiblement. On travaillait à tous bras pour lancer les esquifs à l'eau. Sans la présence d'esprit du capitaine et son caractère ferme, il y aurait eu beaucoup de tumulte et de désordre. C'était une lutte à qui les premiers en prendraient possession. Heureusement on n'eut pas besoin de ce moyen de sauvetage. Tandis que la plupart croyaient que tout était perdu, — et j'étais de ce nombre, je me croyais au bout de ma carrière, — le navire toucha de nouveau dans quelques brasses d'eau et s'arrêta sur un rocher. Nous étions sauvés!

Immédiatement après le naufrage, le brouillard se leva et nous découvrîmes alors, pour la première fois et à notre joyeuse surprise, que le rivage n'était qu'à une centaine de pas de nous. La mer était calme; le vent cessa et le soleil se leva avec majesté. C'était l'annonce du retour du beau temps qui nous avait quittés au Havre de Grâce : il nous a accompagnés ensuite jusqu'au Missouri.

Nous avons eu le bonheur et le temps de sauver toutes nos malles, nos sacs de voyage et toutes nos caisses. La perte du navire, avec sa cargaison, est évaluée à près de 3,000,000 de francs.

Nous avions eu pour compagnons de voyage des juifs, des infidèles, des protestants de toutes les nuances. Quelques-uns de ces voyageurs étaient fortement imbus de préjugés contre notre sainte religion et surtout contre les Jésuites. Il en fut même qui attribuèrent le naufrage à notre présence sur *le Humboldt;* aussi firent-ils malicieusement la proposition « de nous forcer à nous éloigner d'eux le plus tôt possible. »

Un bateau à vapeur d'Halifax vint à notre secours quelques heures après le naufrage. L'archevêque de cette ville, Mgr. Walsh, nous témoigna beaucoup de bonté et d'amitié; il insista pour que l'évêque Miége et moi nous logeassions chez lui.

Le lendemain, nous eûmes le bonheur de célébrer le saint sacrifice de la Messe dans la cathédrale; tous mes compagnons s'approchèrent de la sainte Table, pour rendre grâces à Dieu et à la sainte Vierge de nous avoir sauvés du milieu de tant de périls, et surtout du naufrage, où notre vie avait été exposée. De telles circonstances sont bien propres à nous convaincre que nous sommes entre les mains du Seigneur, qui nous protége et nous conserve la vie, ou nous appelle quand il le veut devant son tribunal.

Halifax compte environ 25,000 âmes, dont un tiers sont catholiques. Cette ville a trois églises catholiques, deux couvents et quatre écoles.

Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, après avoir célébré la Messe, on vint nous annoncer l'arrivée du vapeur *le Niagara*, qui fait le service entre Liverpool et Boston, et, à chaque voyage, s'arrête à Halifax pendant deux heures. Tous les passagers du *Humboldt* se rendirent à son bord, avec les passagers anglais; le nombre des voyageurs dépassait les quatre cents.

Parmi les passagers du *Niagara* se trouvait un petit homme, à barbe de bouc, ou figure de singe, qui s'appelait Francisque Tapon, du pays des *Chez-nous*, nouvel apôtre, envoyé pour illuminer l'univers! Francisque se déclare l'ennemi juré de toute religion, mais surtout du Pape et des Jésuites. En quittant Liverpool, il avait dit tout haut et ouvertement, « qu'il tuerait le premier Jésuite qu'il rencontrerait sur le sol américain. » Il fut, en effet, si violent dans ses gestes et dans ses paroles, les premiers jours du voyage, que le capitaine, par prudence, lui avait fait ôter sa carabine, ses pistolets et ses poignards. J'appris cette belle his-

toire en prenant ma place dans *le Niagara;* je conseillai à tous mes jeunes compagnons d'éviter M. Tapon, et de ne prêter aucune attention ni à ses dires ni à ses gestes. Il proclama du haut du pont le programme de son nouvel évangile, « qui doit succéder à toutes les religions. » Ceux qui l'entendaient haussaient les épaules, et on se disait tout bas : « Cet homme est fou. » En débarquant à Boston, il fit plusieurs ablutions, au grand amusement des passagers, déclarant « qu'il se lavait des dernières ordures de l'Europe. » M. Tapon gagna ensuite la ville, et nous le perdîmes heureusement de vue, sans coup férir.

Ce sera un fanatique de plus pour ce pays, qui en a déjà reçu bien des milliers de toutes les contrées de l'Europe. L'Amérique s'en ressent : ces individus commencent à se remuer, à parler, à vouloir changer la Constitution de la république, pour faire des États-Unis un pays de proscription, surtout contre les catholiques. Les meurtres, les incendies d'églises, les persécutions contre les prêtres, et bien d'autres maux se multiplient de jour en jour. C'en est fait de la liberté si le radicalisme européen prévaut sur le sol de Washington. Nul pays au monde ne saurait offrir autant de succès aux radicaux, et l'on craint avec raison que cette belle république, si heureuse d'abord, ne soit transformée bientôt, par les trames et les menées des libertins et des démagogues européens, en une arène de divisions, qui doivent causer sa ruine. Déjà les noms de liberté, de droits du peuple, deviennent synonymes de crime, de violence, et cette transformation liberticide dégoûte les citoyens honnêtes, probes et sensés.

Mais reprenons notre carnet de voyage. Toute la journée du 29 fut belle et nous eûmes une heureuse traversée d'Halifax à Boston, où nous abordâmes pendant la nuit. Nos Pères nous y reçurent à bras ouverts et avec une bonté et une charité extraordinaires, que tous les paroissiens, à l'exemple de leurs dignes pasteurs, partagèrent avec eux.

J'ajouterai, à la louange surtout de la fervente congrégation allemande, desservie par ces prêtres, que pendant le séjour de notre bande voyageuse à Boston, ils chargèrent notre table de volailles, de légumes, de gâteaux et de fruits. Cette paroisse compte environ 3,000 catholiques, qui se distinguent dans la ville par leur zèle et leur piété. Boston a une population catholique de 75,000 âmes. Pour tant de fidèles, il n'y a en tout que quinze prêtres et quatre ou cinq écoles. Les Sœurs de Notre-Dame de Namur y ont une école très florissante et y font un bien immense; leurs maisons font merveille en Amérique; aussi les demande-t-on de tous côtés, surtout dans les grandes villes. Ces bonnes Sœurs instruisent, à Cincinnati, au delà de 2,000 enfants.

J'ai accompagné le jeune Fortuné Hègle, qui avait été confié à mes soins, jusqu'à New-York, pour le placer, selon le désir de ses parents, au collége de nos Pères à Fordham. On ne saurait se former une idée de l'augmentation rapide et merveilleuse de cette grande métropole des États-Unis, sous le rapport du commerce et de la population. Le nombre de ses habitants dépasse déjà 700,000 âmes; ils sont les descendants et les représentants de toutes les nations de la terre. Le nombre des catholiques est de près de 200,000.

J'étais de retour à Boston le 14. Le lendemain, dans la matinée, je quittai la ville avec tous mes compagnons, déjà bien remis des fatigues et des inquiétudes éprouvées dans la traversée de mer. Ils ne pouvaient revenir de leur étonnement de tout ce qu'ils avaient vu et observé dans cette cité, appelée l'*Athènes de l'Amérique*. Son commerce est extraordinaire; sa population dépasse 150,000 âmes.

Nous nous risquâmes sur le chemin de fer par Buffalo, Erié, Cleveland et Columbus jusqu'à Cincinnati, ce qui représente une distance d'environ 770 milles anglais, parcourus en cinquante-deux heures, y compris tous les retards éprouvés aux stations. On change six fois de voiture dans ce trajet. Ne vous étonnez pas que je me serve du mot *ris-*

quer; car les accidents sur toutes les routes sont très fréquents et vraiment épouvantables. Aujourd'hui, c'est un pont qu'on a laissé ouvert; un ingénieur étourdi, ivre peut-être, ne fait attention à rien; machine et chars se précipitent dans le gouffre; le lendemain, ce sont deux trains sur la même voie, en direction opposée, qui s'élancent l'un dans l'autre avec toute la vitesse et la force que la vapeur peut leur prêter. En un mot, il y a des accidents de tous genres. Quand ils sont arrivés, on donne, dans les feuilles, la liste des morts et des blessés, qui est souvent très considérable; on fait une enquête, et, quelques jours après, à peine en parlera-t-on encore!

A Cincinnati, nos Pères étaient au comble de la joie de nous y voir arriver avec treize nouveaux et jeunes compagnons, remplis d'un zèle fervent pour travailler dans cette vaste vigne du Seigneur. A mesure que je m'approchais de Saint-Louis, je respirais plus librement; les inquiétudes, occasionnées par les dangers du voyage, me quittaient les unes après les autres; je n'avais plus qu'un pas à faire pour être à ma destination. Toutefois ce pas mesure encore 700 milles, dont 530 étaient à parcourir sur l'Ohio et 170 sur le fleuve Mississipi. Or ces deux rivières aussi donnent chaque année une très longue liste d'accidents, qui consigne un nombre effrayant de victimes. Nous nous mîmes sur l'Ohio le 20, en bateau à vapeur, et le lendemain nous fûmes les hôtes de nos Pères à Louisville, au Kentucky. Le 22, nous continuâmes notre descente, sans rencontrer le moindre obstacle jusqu'à l'embouchure.

Mes jeunes compagnons admiraient continuellement les beaux paysages et les belles vues qui se présentaient, à chaque instant, sur les deux rives de cette belle rivière; c'est une chaîne de coteaux pittoresques qui des bas-fonds riches, bien cultivés et remplis de grandes fermes, s'élèvent à plusieurs centaines de pieds; c'est une succession de villes florissantes et de beaux villages.

Le Mississipi est plus dangereux que l'Ohio ; il exige, surtout en hiver, beaucoup de précautions, car le fleuve est alors bas, rempli de bancs de sable, de chicots, et il charrie dans sa course une masse de glaçons. Plusieurs fois nous nous trouvâmes dans le plus grand danger : à trois reprises différentes, le bateau à vapeur échoua avec tant de force qu'on le croyait perdu. Dans notre course, nous vîmes les débris de cinq grands bateaux, récemment échoués et mis en pièces. Cinq PP. Lazaristes, naufragés comme nous du *Humboldt,* nous devancèrent de quelques jours à Saint-Louis, après avoir fait une seconde fois naufrage, ayant l'eau jusqu'au cou. Enfin, le 26 nous arrivâmes sains et saufs à l'université de Saint-Louis. Je ne pourrais vous exprimer les sentiments de joie et de reconnaissance envers le bon Dieu, que j'éprouvai en me trouvant avec tous mes compagnons au terme de ma longue course et au milieu de mes frères en Jésus-Christ. Une heure après notre arrivée, j'eus le bonheur d'offrir le saint sacrifice de la Messe en actions de grâces pour la protection et les bienfaits que nous avions reçus du Ciel dans le trajet de Gand à Saint-Louis.

Veuillez me croire,

Mes très chers frères,

Votre tout dévoué frère,

P.-J. De Smet, S. J.

NEUVIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

L'OURS-FOU,

CHEF DES ASSINIBOINS.

Mon révérend et bien cher Père,

Les vocations sont, hélas ! encore bien rares; il nous faut des prêtres de l'Europe pour aller au secours des malheureux Indiens, qui vivent pour la plupart sans guides et sans pasteurs, et sont toujours dans le désir et dans l'attente d'en obtenir.

A cet effet, je reçois chaque année des lettres et des invitations très pressantes des chefs des tribus indiennes qui habitent le haut Missouri et les Montagnes-Rocheuses. Voici la traduction fidèle d'une lettre que j'ai reçue du grand chef de la nation des Assiniboins. Ils habitent les plaines de la Roche-Jaune et du Missouri; le chef s'appelle *l'Ours*. Il faisait partie de la bande des chefs qui m'accompagnèrent en 1851 au grand Conseil indien, tenu à l'embouchure de la Rivière-aux-Chevaux, dans la vallée de la Fourche-du-Nord de la Plate. Il commence ainsi sa lettre :

« *A l'Homme de médecine des Blancs.* (C'est le titre qu'ils donnent au prêtre.)

» Robe noire, notre Père et Ami,

» J'ai eu le bonheur de faire votre connaissance au Fort-Union, dans l'été de 1851; mais j'ignorais alors, en grande

partie, les motifs de votre visite au milieu de nous; et, par conséquent, je n'ai pu vous ouvrir mon cœur et vous expliquer toute ma pensée. Au Fort-Union vous nous avez adressé la parole; vous nous avez parlé du Grand-Esprit et de sa belle loi; vous nous avez exprimé vos désirs, c'est-à-dire de venir travailler à améliorer la triste condition dans laquelle nos pauvres et malheureuses tribus se trouvent. Si je ne me trompe, vous nous donniez alors l'espoir que peut-être, après deux ou trois hivers, quelques Robes noires viendraient s'établir parmi nous, pour nous montrer à bien vivre et à bien élever nos enfants. Plus tard nous avons fait ensemble le voyage au Fort-Union jusqu'à la Plate. Pendant ce voyage, et depuis mon retour au fort, j'ai beaucoup appris et j'ai entendu parler de la belle parole du Grand-Esprit, que vous êtes venu nous annoncer. Aujourd'hui je suis bien convaincu que l'adoption de cette parole changerait notre malheureux sort et nous rendrait heureux. Au grand Conseil, notre grand Père (le colonel Mitchel, surintendant des pays indiens) m'a dit que quelques Robes noires, si tels étaient mes désirs, s'établiraient parmi nous dans le courant de cinq années. Robe noire, cinq années sont longues à attendre! Dans ce long espace, moi et plusieurs de mes enfants nous pourrons être entrés dans la région des âmes. Prenez-nous donc en pitié. Les Robes noires ne devraient point tarder si longtemps à venir. Je vieillis; avant de mourir, je voudrais voir commencer la bonne œuvre, et alors je mourrai content. Mon pays est tranquille aujourd'hui et nous sommes en paix avec toutes les nations qui nous environnent. Nos anciens ennemis, les Pieds-Noirs, sont les seuls qui nous inspirent quelque crainte; mais nous saurons vous protéger. Tout mon peuple appelle les Robes noires à haute voix et les invite à venir sans délai. Je conserve l'espoir que nous ne serons point trompés dans notre attente. Nous savons que les Robes noires se dévouent au bonheur et au bien-être des sauvages. Si, pour hâter le

projet, des moyens pécuniaires étaient nécessaires, j'emploierais volontiers une partie des annuités de ma nation pour y subvenir.

» Je m'aperçois que les buffalos diminuent chaque année. Qu'allons-nous devenir sans secours? Si nos enfants ne sont instruits à temps, ils disparaîtront avec le gibier. J'ai appris la nouvelle que les *Longs Couteaux* (Américains) ont acheté les terres des Chippeways, des Sioux et Winnebagos jusqu'à la Rivière-Rouge, et des Pawnies, des Omahs et des Ottos sur le Missouri. Les blancs s'approchent donc du nord et de l'est; c'est un motif de plus pour hâter l'arrivée des Robes noires parmi nous. J'espère que ces paroles vous parviendront, que vous les écouterez, que vous penserez à nous et à notre malheureuse situation. Faites ceci, Robe noire, à la demande de votre ami.

» L'Ours, grand chef des Assiniboins. »

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs du R. P. Provincial et des Pères du collége Saint-Michel. En union de vos saints sacrifices, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre très dévoué frère en Jésus-Christ,

P.-J. De Smet, S. J.

P. S. En ce moment des milliers de blancs envahissent le pays indien, depuis l'embouchure de la rivière Kanzas jusqu'à *l'Eau qui coule*. Deux grands et nouveaux territoires viennent d'être établis par le gouvernement des États-Unis, sous les noms de *Territoires de Kanzas et de Nébraska*. On ne connaît pas encore quels sont les arrangements pris pour protéger les différentes nations indiennes qui les habitent. On craint avec raison qu'elles ne soient de nouveau délo-

gées et reléguées plus avant dans les terres. Vous pouvez voir ce que j'ai dit à ce sujet dans ma seconde lettre écrite au mois de janvier 1852 et publiée dans la 40e livraison de vos *Précis Historiques*.

La secte des mormons fait des progrès extraordinaires aux États-Unis. Je ferai mon possible pour vous envoyer des détails originaux et nouveaux. Je m'en occupe déjà.

L'agitation et les préjugés contre notre sainte religion sont si grands dans l'Amérique, en ce moment, qu'à peine les feuilles catholiques de l'Europe peuvent nous arriver; c'est ce qui empêche, en grande partie, les catholiques de prendre des souscriptions.

Nous sommes à la veille des plus graves difficultés. L'esprit anticatholique s'accroît de jour en jour; tous les ennemis de notre sainte religion se liguent contre elle. Comme dans toutes les persécutions, ils cherchent à soulever les masses par des mensonges et des calomnies atroces. Dans ces derniers jours, trois églises catholiques ont été détruites et chaque gazette nous parle de quelque nouveau soulèvement dans l'une ou l'autre partie des États. Les démagogues européens travaillent de toutes leurs forces pour établir sur le sol libre de l'Amérique leurs maximes d'intolérance et de persécution. De tous les tyrans, ce sont les plus terribles et les plus à craindre.

DIXIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

OPINIONS RELIGIEUSES DES ASSINIBOINS.

Cincinnati, collége Saint-François Xavier, 28 juillet 1854.

Mon révérend et très cher Père,

Dans ma dernière lettre, datée du 16 de ce mois, en vous envoyant la traduction du discours du Grand Chef des Assiniboins, appelé *l'Ours*, je vous ai promis une notice sur les opinions religieuses et superstitieuses de cette nation. Je viens aujourd'hui remplir ma promesse.

Dans le tableau des tribus indiennes du haut Missouri, qui accompagne ma 6e lettre, insérée dans vos *Précis Historiques* de l'année 1853, livraison 45e, le lecteur peut trouver des notions sur le nombre des loges de la nation des Assiniboins, leurs bandes, les contrées qu'ils habitent et la langue qu'ils parlent. Ici je me contenterai de faire connaître leur religion.

Le culte indien des Assiniboins existe plus ou moins, quant au fond, dans la plupart des tribus sauvages qui habitent les plaines et les forêts du haut Missouri.

Enveloppés des ténèbres de l'idolâtrie, ces peuples n'ont aucune idée claire de leur origine et de leur destinée. Sur ces graves questions : d'où suis-je venu? et quel sera mon avenir après cette vie? les conjectures sont très variées parmi les tribus qui n'ont jamais reçu la moindre notion des

grandes vérités de l'Évangile. Tous les Indiens admettent l'existence d'un Grand Esprit, d'un Être suprême qui gouverne tout, décide de toutes les affaires importantes qui arrivent en ce monde, et manifeste son action même dans les événements les plus ordinaires.

Les Indiens n'ont pas la moindre idée vraie de l'immutabilité du Créateur. Ils croient qu'ils peuvent obtenir ses faveurs dans l'accomplissement de leurs projets, quelle que soit leur nature, par des présents, par des macérations corporelles, par des pénitences, par des jeûnes, etc. En voici une preuve : chaque printemps, au premier coup de tonnerre, qu'ils appellent *la voix du Grand Esprit, qui leur parle des nuages*, les Assiniboins lui offrent des sacrifices; les uns brûlent du tabac, présentent au Grand Esprit des morceaux exquis de chair de buffle, qu'ils jettent dans les tisons ardents; tandis que d'autres se font des incisions dans les parties charnues du corps et vont jusqu'à se couper des phalanges des doigts pour les offrir en sacrifice. Le tonnerre est, après le soleil, leur plus grand Wah-kon [1]. Ils l'écoutent; après un orage, ils aperçoivent quelquefois les effets de la foudre sur les arbres, sur l'homme, sur les chevaux. Le tonnerre est donc un objet de crainte sur lequel ils n'ont aucun pouvoir; par conséquent, ils lui font des sacrifices afin d'être épargnés.

Il est rare que dans le courant d'une année une famille ne soit visitée par quelque malheur ou accident, comme les maladies, la perte d'amis qui meurent de mort naturelle ou victimes de leurs ennemis, le vol de chevaux, qui sont leur plus grand trésor, enfin la rareté de gibier, qui les soumet à des jeûnes rigoureux, et cause même souvent la famine. A la moindre infortune, le père de famille présente le calumet au Grand Esprit, et l'implore, dans sa prière,

[1] Signifie *incompréhensible* ou *médecine*. — Voir la note que j'ai faite sur ce mot *médecine*, dans ma 6e lettre insérée dans la 45e livraison des *Précis Historiques*, 1853 (Voir page 104 de ce volume).

d'avoir pitié de lui, de ses femmes et de ses enfants. Il promet de sacrifier une partie de ses effets lorsqu'il fera entendre sa voix, c'est-à-dire au premier coup de tonnerre du printemps, dans l'espoir qu'ils trouveront protection contre tous les périls pour le reste de l'année.

Lorsqu'une grande assemblée est possible, les différents camps ou tribus de la nation se réunissent au commencement du printemps, autour d'une source, pour offrir ensemble leurs dons et leurs sacrifices. C'est la cérémonie religieuse par excellence; les Assiniboins y attachent le plus haut prix. Ils en parlent beaucoup dans le courant de l'année, longtemps avant l'époque, et la voient arriver avec la plus grande joie et avec des sentiments religieux de respect et de vénération. Pour cette grande solennité, souvent trois ou quatre cents loges ou familles se réunissent dans une plaine ou dans un autre endroit convenable aux différentes cérémonies. Un seul individu est nommé grand prêtre. Il dirige toutes les cérémonies religieuses de la fête. Une espèce de salle est construite avec une trentaine de loges de peaux de buffles. Chaque loge se compose de vingt à vingt-quatre peaux, étendues sur un grand nombre de poteaux plantés en terre, à la hauteur de sept ou huit pieds au-dessus du sol. Au sommet des poteaux sont attachées des perches placées en travers, au nombre de plusieurs centaines; chaque individu y attache l'objet qu'il désire offrir en sacrifice. Ces objets consistent en peaux de différents animaux, superbement travaillées, ornées de graines ou perles en porcelaine et en verre, brodées de plumes variées; en colliers de différentes couleurs; en habits et ornements de toute espèce, de manière à étaler aux yeux des sauvages une sorte de grande exposition riche et variée. Vis-à-vis de cette salle, à laquelle ils donnent le nom de *grande loge de médecine*, ils dressent un haut mât, auquel tous les chefs et soldats attachent leurs sacs de médecine contenant les idoles; leurs flèches, leurs carquois et les trophées remportés

sur leurs ennemis, surtout les chevelures. Le mât est un arbre, auquel on a ôté l'écorce, haut de trente à quarante pieds. Hommes, femmes et enfants s'empressent, par esprit religieux, d'y mettre la main pour l'élever et le planter en terre, au milieu des acclamations de toute la tribu.

Après tous ces préparatifs, la cérémonie commence par un discours et des prières adressées au Grand Esprit par le grand prêtre. Il le supplie d'accepter leurs offrandes, de les prendre en pitié, de les protéger contre les maladies, les accidents et les malheurs de toute espèce, de leur accorder des chasses abondantes, beaucoup de buffles, de biches, de chevreuils, de grosses-cornes, de cabris, etc., et de vouloir les aider dans leurs guerres et leurs excursions contre les ennemis. Il offre le calumet au Grand Esprit, au soleil, aux quatre points cardinaux, à l'eau et à la terre, avec des paroles analogues aux bienfaits qu'ils en obtiennent. Il passe ensuite le calumet sacré aux chefs et aux guerriers; tous en tirent quelques bouffées, que chacun dirige par son souffle vers le ciel en élevant le calumet. Le jour se termine par la grande *danse de médecine* et une variété de danses en l'honneur des animaux que j'ai nommés; dans ces danses, ils imitent, autant que possible, les cris et les mouvements de ces animaux. Les hommes seuls y assistent.

Le deuxième jour se passe en représentations. Les jongleurs ou *hommes de médecine* font leurs tours de passe-passe ou d'escamotage; quelques-uns paraissent assez habiles pour en imposer à ces âmes simples et crédules, qui voient du surnaturel dans tout ce qu'elles ne peuvent comprendre; c'est alors, d'après eux, ou *du Petit* ou *du Grand Wah-kon*, selon que la chose leur paraît plus ou moins incompréhensible. La plupart de ces représentations consistent en petits tours d'adresse, qui exciteraient à peine, dans un cercle de gens civilisés, le moindre étonnement ou la moindre hilarité. Pendant l'exécution, les hommes et les femmes accompagnent les jongleurs d'une espèce de psalmodie, qui

consiste en quelques paroles analogues à la circonstance de la fête, qu'on distingue à peine, et en différentes modulations de la voix.

Le troisième jour, ont lieu des danses et des festins, auxquels tous participent. C'est une chose bien amusante que de voir ce spectacle. Parmi les mets, les chiens surtout sont en très grand nombre; grands et petits, rôtis et bouillis, entiers ou *en appalas*, ils forment les principaux mets du Grand Festin religieux. On y sert aussi des plats de différentes espèces de viande, de fruits et de racines, du blé, du maïs, du sucre, etc. On voit bouillir sur une longue rangée de feux toutes les marmites et toutes les chaudières de la tribu, de toutes les grandeurs et de toutes les formes. Les soldats distribuent ces mets avec beaucoup d'ordre, donnant à chacun sa portion. Tous les mets ont bientôt disparu avec une célérité vraiment surprenante. Chacun semble attacher un certain mérite à faire amplement honneur au Grand Festin religieux.

Les Assiniboins ont deux sortes de danses pour cette fête. La plupart d'entre eux dansent quelques rondes par amusement, et s'éloignent du cercle à volonté; mais une bande de jeunes gens forme *la Grande Danse religieuse* et fait un vœu au tonnerre ou Voix du Grand Esprit; ils exécutent alors différentes danses, qui durent, sauf de courts intervalles, durant trois jours et trois nuits, sans qu'on prenne la moindre nourriture ni le plus léger rafraîchissement. Je tiens ce fait d'un témoin oculaire et digne de foi. Cette grande cérémonie se fait dans un esprit de pénitence, ou plutôt de propitiation, pour obtenir du Grand Esprit des succès à la guerre. Tous les nouveaux vêtements achetés ou préparés pendant l'hiver, depuis le casque à plumes d'aigle jusqu'aux *mitasses*, espèce de guêtres, et aux *mocassins* ou souliers brodés en plumes coloriées diversement, ornent leurs corps pour la première fois dans cette occasion solennelle, et donnent à toute la réunion une apparence vrai-

ment gaie. Le camp a repris une vie nouvelle. Ceux qui ne sont point, pour le moment, engagés dans les observances religieuses, passent leur temps en jeux et en conversations souvent très animées.

La fête dure environ dix jours. Avant de se séparer, chacun déchire ou coupe en morceaux et détruit l'objet de son sacrifice, de telle manière que personne ne puisse être tenté de s'en emparer. C'est le dernier acte de la grande réunion religieuse parmi les Assiniboins; les différentes bandes se séparent ensuite pour se rendre à leurs chasses respectives.

Ils ont encore quelques autres pratiques et cérémonies religieuses dont j'ai pu prendre connaissance pendant ma visite au milieu d'eux, et qui sont assez singulières pour mériter d'être rapportées.

Le soleil est honoré et adoré par la plupart des tribus indiennes, comme l'auteur de la lumière et de la chaleur. Les Assiniboins le considèrent en même temps comme la résidence favorite du Grand Maître de la vie. Ils témoignent au soleil un profond respect et une profonde vénération, mais rarement ils lui adressent la parole; c'est à voix basse qu'ils lui font leurs prières et leurs supplications dans toutes les grandes circonstances. Chaque fois qu'ils allument le calumet, ils en présentent les prémices au soleil et dirigent vers cet astre les premières bouffées.

L'éclipse du soleil est toujours regardée parmi les Indiens comme l'avant-coureur de quelque grand malheur. Si un jongleur reçoit connaissance du phénomène quelque temps auparavant, par l'entremise d'un blanc, il est sûr d'en profiter pour faire valoir ses connaissances surnaturelles ou son Wah-kon. Dans ces moments d'éclipse, tous les sauvages sortent de leurs loges tout armés; ils déchargent leurs fusils, tirent leurs flèches en l'air, poussent des cris et des hurlements, pour effrayer et pour mettre en fuite les ennemis du maître de la lumière. Leur prétendu succès est suivi de grandes réjouissances.

L'ours est la terreur des Indiens américains, par les accidents graves qu'il leur cause, surtout lorsqu'ils le rencontrent dans une épaisse forêt. Presque chaque année, quelques Indiens perdent la vie ou sont blessés et deviennent estropiés par l'ours. Ils lui adressent donc aussi des prières et des invocations; ils lui font des sacrifices de tabac, de colliers et d'autres objets qu'ils estiment; ils célèbrent des festins en son honneur, pour obtenir ses faveurs et pour le vaincre sans accident. La tête d'un ours est souvent conservée dans le camp plusieurs jours; on la place dans un endroit convenable, ornée de petits morceaux d'écarlate ou de drap rouge, de colliers et de plumes coloriées. On lui présente le calumet et on lui demande la faveur de pouvoir tuer les ours sans danger pour eux-mêmes, chaque fois qu'ils en trouveront l'occasion, afin de pouvoir se frotter de sa belle graisse et de faire festin de sa tendre chair.

Le loup est aussi plus ou moins honoré parmi les sauvages. La plupart des femmes ne voudraient à aucun prix s'occuper de travailler sa peau. Le seul motif que j'ai pu découvrir de ces bizarreries, c'est que les loups sont quelquefois enragés, mordent ceux qu'ils recontrent et causent l'hydrophobie. C'est sans doute pour ne pas être atteints de cette terrible maladie et pour éviter la destruction du gibier, que les sauvages lui font des présents et qu'ils lui adressent des supplications et des prières. Dans les autres cas, il est peu craint; il fait peu de mal à l'homme, mais il est formidable au gibier et cause de grands dégâts sous ce rapport, surtout parmi les veaux de buffle, les cabris, les chevreuils, les antilopes, les lapins sauvages, etc.

Le *petit loup de médecine* est en grande vénération parmi les Assiniboins. Il s'approche d'ordinaire du camp pendant la nuit; dès qu'un sauvage entend ses aboiements, il les compte avec grand soin; il fait attention si les aboiements sont vifs ou lents, forts ou faibles, et de quel point du compas ils viennent. Ces remarques font ensuite un objet de

discussion pour les hommes de médecine. Quels sont les pronostics? Le petit loup est venu leur annoncer, pour le lendemain, soit la visite d'amis, soit la visite d'ennemis, soit une grande abondance de buffles. On conjecture de quel côté viendront ces buffles, ces ennemis, ces amis; quel sera leur nombre, etc. Très souvent les Indiens règlent leurs mouvements et leurs marches sur de pareils rapports. Et si, comme il arrive quelquefois, une rencontre conforme à l'explication donnée aux aboiements a lieu, un grand festin se prépare en l'honneur du petit loup.

La croyance à l'existence d'esprits ou de revenants est très profonde et très commune parmi les tribus de tous ces parages. Bien souvent les sauvages m'ont affirmé sérieusement les avoir rencontrés, vus et entretenus. Ils soutiennent même que presque chaque nuit on peut les entendre près des endroits où des morts ont été enterrés. Le bruit qu'ils font, disent-ils, ressemble à des sifflements; quelquefois ils contractent en tous sens la face humaine, comme il arrive aux personnes attaquées d'épilepsie. Peu d'hommes auraient assez de courage pour entrer seuls de nuit dans un cimetière, à moins qu'il n'y eût quelque objet de grande valeur à gagner; dans ce cas la cupidité l'emporte sur la peur des revenants. Une femme n'oserait jamais s'y rendre.

Les Assiniboins tiennent beaucoup à l'usage religieux de s'assembler une ou deux fois dans le courant de l'année, autour des tombeaux de leurs proches parents. Ces tombeaux sont placés sur des espèces d'échafaudages élevés de sept à huit pieds au-dessus du sol. Les sauvages appellent les morts par leurs noms et leur présentent différents mets bien cuits, qu'ils placent à côté d'eux. Ils ont soin toutefois de consommer eux-mêmes les meilleurs morceaux, à l'imitation des anciens prêtres des idoles, qui offraient à leurs fausses divinités le cœur, le sang, les nerfs et des morceaux durs à digérer, et faisaient honneur eux-mêmes à tout ce que l'animal sacrifié offrait de plus délicat. La cérémonie

des morts parmi les Indiens se termine par des pleurs, des macérations, des cris, des hurlements de tous ceux qui y assistent; on s'arrache les cheveux, on se fait des entailles dans les jambes; le calumet est enfin allumé : c'est l'alpha et l'oméga de toutes leurs cérémonies. Ils le présentent aux mânes des morts et les supplient de ne point faire de mal aux vivants. Souvent, dans leurs festins et dans leurs voyages, et même à de grandes distances des tombeaux, ils envoient aux morts des bouffées de tabac et brûlent en leur mémoire quelques petits morceaux de chair en sacrifice.

Le culte assiniboin comprend encore un grand nombre de pratiques d'une grande variété, qu'il serait trop long d'exposer dans tous les détails.

J'ajouterai toutefois encore un point remarquable. Chaque sauvage qui se considère comme chef et guerrier possède ce qu'il appelle son Wah-kon ou *Médecine*, dans lequel il semble placer toute sa confiance. C'est ou un oiseau empaillé, ou la peau d'une belette, ou l'osselet, la griffe, la dent de quelque animal; ou une pierre quelconque, ou une figure fantasque représentée par de petits grains de chapelets, ou un petit tableau grossièrement peint, etc. Ces charmes ou talismans les accompagnent dans toutes leurs expéditions : à la guerre comme à la chasse, ils ne les quittent jamais. Dans toutes les difficultés et dans tous les périls, ils invoquent la protection et l'assistance de leur Wah-kon, comme si réellement ces espèces d'idoles pouvaient les préserver de tous les malheurs. Si quelque accident arrive à l'idole ou charme, si on le brise ou qu'on le perde, c'est assez pour arrêter dans son expédition le chef ou le guerrier le plus intrépide et pour lui faire abandonner l'entreprise la plus importante dans laquelle il puisse se trouver engagé. Ils ont, il est vrai, la conviction que toute aide doit leur venir du Grand Esprit; mais comme ils ne peuvent ni le voir ni le toucher, c'est par l'entremise de leur idole tutélaire et favorite qu'ils invoquent l'Être

suprême. S'il arrive, quoique le cas soit rare, qu'un individu fasse profession de ne croire à aucune espèce de Wahkon, il est regardé parmi les Indiens à peu près comme l'est un infidèle ou un athée dans un pays catholique; on le montre au doigt et on l'évite.

Quant à la vie future, les Assiniboins croient que les âmes des morts émigrent vers le sud, où le climat est doux, où le gibier et surtout les buffles sont très nombreux, où les rivières sont remplies de poissons, où les plaines et les forêts donnent une abondance de fruits et de racines. Leur enfer, c'est le revers de cette médaille : ils y vivent au milieu des neiges et des glaces, dans un dénûment complet de toutes choses. On trouve cependant, parmi ces Indiens, des individus qui considèrent la mort comme la cessation de toute vie et de tout mouvement, et rien au delà. Par l'incertitude qui règne dans les deux systèmes, ils ne semblent attacher une grande importance ni à l'un ni à l'autre. Ils en parlent peu et rarement; ils manifestent leurs opinions aux blancs qui s'en informent et dans lesquels ils ont confiance.

Les principes moraux des Assiniboins sont en petit nombre. Leurs opinions sur le bien et le mal sont très peu précises. Ils paraissent respecter, en quelque manière, la position sociale établie parmi eux. La peur, dans presque toutes les occasions, gouverne et détermine l'action du sauvage. S'il soupçonne avec quelque fondement qu'un autre veut attenter à ses jours, il saisit la première occasion pour le tuer, s'il le peut sans danger pour lui-même. Ce cas n'est point considéré comme un meurtre, mais plutôt comme une légitime défense. Le crime de meurtre, proprement dit, leur est inconnu; ils ne tuent jamais que dans les querelles, pour se venger ou pour se défendre; la coutume chez eux justifie l'acte. En agir autrement et contrairement à ces principes reçus, serait regardé comme un acte de folie.

Le vol, chez les Assiniboins, n'est jugé infâme et hon-

teux que quand il est découvert. Alors la honte et l'infamie sont plutôt attachées à la maladresse du voleur, pour avoir si mal pris ses mesures. Les vieilles femmes sont reconnues comme les plus adroites voleuses du pays; néanmoins on peut dire que les hommes manquent rarement l'occasion d'enlever un objet qui peut leur être de quelque utilité.

L'adultère est puni de mort dans presque tous les cas. Le séducteur n'échappe que rarement si le mari et sa famille ont la force et le courage d'exécuter la loi; ce qui rend le crime assez peu commun. La femme est tuée quelquefois; toujours elle est sévèrement punie : le mari lui fait couper les cheveux à ras, et la fait barbouiller d'une forte couche de vermillon mêlé de graisse d'ours. Elle est ensuite placée sur un cheval, auquel on a coupé la queue et la crinière, et qui est aussi vermillonné. Un vieillard la promène dans tout le camp et proclame à haute voix son infidélité. Il la remet enfin entre les mains de ses propres parents, qui reçoivent la coupable avec une bonne bastonnade. C'est la punition la plus dégradante à laquelle une femme puisse être soumise.

Un Assiniboin n'a aucun scrupule à commettre le mensonge lorsqu'il peut en tirer bon parti; il mentira rarement par plaisanterie. Sous le rapport du vol, du mensonge et de l'adultère, les Assiniboins diffèrent des sauvages qui habitent les Montagnes-Rocheuses, surtout des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles, qui ont ces vices en horreur. Je ferai observer que les Assiniboins ont été en relation avec les blancs depuis longues années.

Les faux serments sont très rares parmi les Indiens, lorsqu'ils sont proposés avec quelque solennité. L'objet par lequel les Assiniboins jurent sont le fusil, la peau d'un serpent à sonnettes, les griffes d'un ours, le propre Wah-kon du sauvage qu'on interroge. Ces différents objets sont placés devant lui et il dit : « Dans le cas que ma déclaration est fausse, je désire que mon fusil se décharge et me tue,

que le serpent me morde, que l'ours déchire ma chair et me dévore, que mon Wah-kon m'apporte toujours malheur. » Le cas où un faux serment pourrait sauver la vie au sauvage est le seul où il serait tenté de le faire. Dans les circonstances extraordinaires et importantes, qui demandent des promesses formelles, ils prennent le tonnerre à témoin de leur résolution d'accomplir la chose proposée et acceptée.

Tout le vocabulaire de la langue assiniboine et siouse ne contient qu'une seule parole qui puisse être considérée comme outrageante ou comme une espèce de *blasphème profane;* ce mot exprime le souhait que la personne ou la chose dont on parle « ait une vilaine apparence, » comme on dirait en français : *Le monstre,* et en flamand : *Gy leelyke beest.* Le nom du Seigneur n'est jamais prononcé en vain, mais toujours avec toutes les marques du plus grand respect et de la plus haute vénération. Sous ce rapport, le langage du pauvre Indien est bien plus noble et plus digne que celui d'un grand nombre d'habitants de nos grandes nations civilisées, qui semblent toujours avoir au bout de la langue des jurons, des imprécations, des blasphèmes, ou qui mêlent à toutes leurs conversations le nom du Seigneur. Un homme pareil inspirerait ici de l'horreur; il serait même un sujet de terreur parmi les sauvages.

Les Sioux ou Dacotahs, dont les Assiniboins sont une branche, prétendent que le tonnerre est un grand oiseau, et que le bruit sourd du tonnerre est causé par un nombre immense de jeunes oiseaux. Le grand oiseau, disent-ils, frappe le premier coup et les jeunes oiseaux le répètent; c'est la cause de la longue durée des coups qui se succèdent. Le Sioux dit que ce sont les jeunes tonnerres ou jeunes oiseaux qui font le mal, comme de jeunes étourdis qui n'écoutent jamais le bon conseil; le vieux tonnerre ou grand oiseau est sage et bon : il ne tue jamais et ne fait de mal à personne.

Les Assiniboins craignent beaucoup les vampires et les chauves-souris. S'ils volent près d'un homme, c'est un bien mauvais présage.

Le feu follet excite aussi leur terreur : l'homme qui en voit un pendant la nuit est persuadé que la mort va enlever quelque membre chéri de sa famille.

Ils croient aux rêves : d'après eux, les bons rêves viennent d'un esprit qui les aime et qui veut leur donner de bons avis; les mauvais rêves, le cauchemar surtout, les rendent tristes et mélancoliques, leur font craindre que des malheurs ne leur arrivent.

Il ne se passe pas un jour dans une famille indienne sans que quelqu'un ait vu ou entendu quelque chose de mauvais augure; ce qui excite toujours beaucoup d'inquiétude : leurs idées et leurs croyances superstitieuses font leur tourment.

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre tout dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. De Smet, S. J.

P. S. J'espère pouvoir vous envoyer dans peu de jours quelques notions sur la chasse des Indiens, et une description de la grande chasse aux buffles, faite dans un enclos ou parc, parmi les Assiniboins; si la chose est possible, j'y ajouterai un dessin pour vous aider à comprendre ce que j'essayerai de vous décrire.

Le thermomètre de Fahrenheit est ici à 96° et même à 102°; je crains que mon style ne s'en ressente beaucoup. Les chaleurs sont telles, qu'un grand nombre de personnes tombent mortes dans les rues.

J'espère que vous aurez reçu mon itinéraire, ma lettre

sur le naufrage du *Humboldt*, et le discours que l'*Ours*, chef des Assiniboins, m'a envoyé. Veuillez m'accuser réception de toutes les lettres que vous recevrez de moi.

ONZIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

CHASSES INDIENNES.

Cincinnati, collége Saint-François Xavier, 3 août 1854.

Mon révérend et bien cher Père,

D'après ma promesse, je vais vous entretenir de la chasse indienne. Si je réussis à rendre ma narration claire, je m'en réjouirai et je ne me repentirai pas d'y avoir mis du temps.

Être bon chasseur et bon guerrier, voilà les deux qualités qui constituent le grand homme par excellence chez toutes les tribus nomades de l'Amérique septentrionale. Je me bornerai à vous parler de la première.

La chasse absorbe toute l'attention du sauvage. La connaissance qu'il a acquise, par une longue expérience, de la nature et de l'instinct des animaux, est vraiment merveilleuse; il s'en occupe dès sa tendre enfance, et dès que l'enfant est capable de manier un petit arc, c'est le premier instrument que son père lui met entre les mains, pour lui apprendre à faire la chasse aux petits oiseaux et aux petits animaux. Les jeunes Indiens sont initiés à tous les stratagèmes; on leur apprend avec autant de soin à s'approcher des animaux et à les tuer, qu'on en met, dans une société civilisée, à apprendre aux enfants les éléments de la lecture, de l'écriture, de l'arithmétique.

Un bon chasseur indien connaît toutes les habitudes et tous les instincts de tous les quadrupèdes qui sont les objets de la chasse; il sait les endroits qu'ils fréquentent de préférence; il lui est essentiel de distinguer l'espèce de nourriture qu'un animal recherche le plus, et le temps le plus favorable auquel il quitte son gîte pour obtenir cette nourriture. Le chasseur doit être au courant de toutes les précautions nécessaires pour éluder l'oreille attentive et les instincts de ses futures victimes; il doit pouvoir apprécier la trace d'un animal qui a passé, le temps qui s'est écoulé depuis son passage, et la direction qu'il a prise. L'atmosphère, les vents, les pluies, les neiges, les glaces, les forêts, l'eau sont les livres que l'Indien lit, qu'il consulte et qu'il examine, lorsqu'il quitte sa loge pour aller faire une chasse.

Les tribus nomades subsistent principalement par la chasse : la chair des animaux leur procure la nourriture et les peaux leur fournissent le vêtement. Avant l'arrivée des blancs, la manière de tuer les différentes espèces de gibier était très simple, et consistait ordinairement en stratagèmes et en piéges que les sauvages tendaient aux animaux. Ils ont encore aujourd'hui recours à leur ancienne méthode, surtout dans la chasse des grands animaux, lorsqu'ils n'ont point de chevaux capables de les poursuivre, et qu'il leur manque la poudre et le plomb nécessaires pour les tuer.

La trappe préparée pour les bisons dans un enclos ou parc est une de ces anciennes méthodes, et peut-être la plus remarquable dans son exécution; elle demande beaucoup d'adresse et d'ensemble; elle donne une haute idée de la sagacité, de l'activité et de la hardiesse du sauvage. Comme dans toutes les occasions importantes, les jongleurs sont consultés et la chasse est précédée d'une grande variété de pratiques superstitieuses. J'ai été témoin d'une de ces scènes, au pied des Montagnes-Rocheuses; elle mérite, je

pense, d'être rapportée dans tous ses détails; je tâcherai de vous en faire fidèlement le récit.

C'est un fait assez connu que les bisons parcourent les grandes plaines de l'Amérique en bandes ou troupeaux de plusieurs centaines, et bien souvent de plusieurs milliers. Dans plusieurs de mes voyages, j'ai vu souvent de mes propres yeux, aussi loin que je pouvais distinguer quelque chose dans ces immenses prairies, des milliers et des milliers de ces nobles animaux se mouvoir lentement comme un seul troupeau interminable et dans une même direction, broutant l'herbe à mesure qu'ils s'avançaient. Ils avaient une apparence effrayante; leurs têtes velues surtout inspirent la terreur à ceux qui ignorent les habitudes pacifiques de ces quadrupèdes. Telle est leur timidité, qu'un seul homme peut mettre en fuite des bandes considérables, quel qu'en soit le nombre. Quand ils fuient, le bruit de leurs pas précipités et de leurs beuglements, au milieu des colonnes de poussière qu'ils élèvent dans leur course, ressemble au murmure sourd d'une tempête, mêlée de tonnerre, dont les coups se ralentissent à mesure qu'il s'éloigne. La chair du bison américain est très estimée et très nourrissante, elle est considérée comme le pain quotidien de toutes les tribus indiennes qui habitent les grandes plaines.

Une tribu qui a peu d'armes à feu, peu de coursiers pour courir les animaux, qui manque de provisions pour se nourrir et de robes pour se vêtir (et telle était la condition de nos Assiniboins), doit employer l'ancienne méthode ou chasse primitive, qui existe de temps immémorial.

Les sauvages que j'ai vus à cette chasse étaient campés dans un endroit convenable pour la construction d'un parc ou enclos. Le camp dont je parle se composait d'environ trois cents loges, ce qui représente deux à trois mille âmes. On avait choisi pour campement la base d'une chaîne de collines, dont la pente douce offrait une étroite vallée et

une prairie, où toutes les loges furent dressées. En face des coteaux se trouvait une vaste et belle plaine.

Après la construction des loges, un grand conseil est convoqué; tous les chefs et les chasseurs y assistent. Ils choisissent en premier lieu une bande de soldats pour empêcher les chasseurs de quitter le camp, soit seuls, soit en bandes détachées, de peur que les bisons ne soient inquiétés et forcés de s'éloigner du campement. La loi est très sévère sous ce rapport : non-seulement tous les Indiens du camp doivent s'y conformer, mais elle frappe aussi les voyageurs, quand même ils ignoreraient le lieu du campement ou qu'ils ne sauraient pas qu'une chasse ou parc devrait avoir lieu. S'ils font lever ou effrayent les animaux par accident, ils sont aussi punissables; toutefois ceux du camp qui transgressent la loi sont punis avec plus de rigueur. Leurs fusils, leurs arcs, leurs flèches sont brisés, leurs loges coupées par morceaux, leurs chiens tués, toutes leurs provisions et toutes leurs peaux enlevées. S'ils ont l'audace de refuser la punition, ils sont fouettés à coups d'arc, à coups de bâton et de massue, et ce supplice se termine souvent par la mort de plusieurs malheureux. Quelqu'un qui mettrait du feu dans la prairie, soit par accident, soit par imprudence, ou qui aurait contribué à éloigner les animaux d'une manière quelconque, n'échapperait pas à une sévère bastonnade.

Dès que la loi est promulguée, on commence la construction du parc ou enclos. Tout le monde y travaille avec ardeur et avec joie, car c'est pour tous une affaire du plus haut intérêt, d'où dépend leur subsistance pour plusieurs mois de l'année. Le parc a une superficie d'environ un arpent de terre; pour le clôturer en forme de cercle, les sauvages plantent en terre et fixent fortement des poteaux, dont ils remplissent les distances avec des bûches, des branches d'arbre sèches, de gros blocs de pierre, de la terre, des broussailles, en un mot avec tout ce qu'ils peuvent trouver

dans le voisinage. L'espèce de palissade qui forme ce cercle n'a qu'une seule ouverture qui n'offre qu'un passage étroit. Devant cette ouverture, est une pente de quinze à vingt pieds, qui s'étend entre deux coteaux; cette pente va s'élargissant à mesure qu'on s'éloigne du cercle; aux deux bords on fait encore de longues et fortes clôtures qui s'étendent au loin dans la plaine [1].

Dès que ces préparatifs sont achevés, les sauvages choisissent le grand maître des cérémonies et du parc. C'est généralement un vieillard, un personnage distingué, qui appartient à la bande du Wah-kon ou médecine, et qui s'est rendu fameux dans l'art de la jonglerie, que les sauvages, comme je l'ai déjà fait observer, regardent comme une science surnaturelle. On le juge le plus capable de décider du moment favorable de faire entrer les bisons dans le piége, et il a seul tout le pouvoir requis pour mettre la grande chasse en mouvement. Il plante le mât de méde-

[1] Voici le plan de cette construction, d'après un dessin à l'aquarelle, envoyé par le P. De Smet.

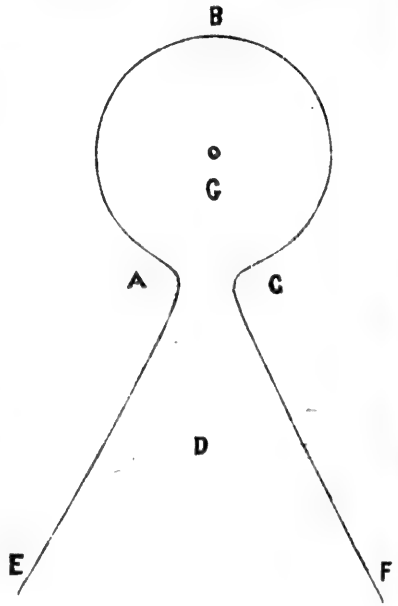
A B C. Parc.

A C. Ouverture.

D. Pente.

A E et C F. Coteaux et clôtures.

G. Mât de médecine.



cine au centre du parc et y attache les trois charmes qui doivent attirer les animaux dans cette direction, c'est-à-dire un morceau de drap écarlate d'une ou deux aunes, un morceau de tabac et une corne de buffle. Chaque matin, à la pointe du jour, il bat du tambour, entonne ses cantiques de conjurations, consulte son Wah-kon privé et les Manitous, ou *esprits qui guident les animaux*, pour connaître si le moment favorable est arrivé.

Il a à sa disposition quatre gens, ou coureurs, choisis parmi les plus actifs, qui vont chaque jour à la découverte des bisons et lui rapportent fidèlement le résultat de leurs observations : ils disent à quelle distance du camp les animaux se trouvent, quel en est approximativement le nombre, et dans quelles directions les animaux marchent. Ces coureurs font souvent trente à cinquante milles en diverses directions. Dans toutes leurs courses ils prennent avec eux une balle de Wah-kon, que le grand maître leur confie; elle est faite de poils de buffle et couverte d'une peau. Si les coureurs jugent que le moment de la chasse est arrivé, ils envoient aussitôt un homme de leur bande au grand maître, avec la balle et les bonnes nouvelles. Aussi longtemps que cette balle mystérieuse est absente, le maître des cérémonies ne peut prendre la moindre nourriture; il prolonge son jeûne rigoureux pendant toute la durée du parc, ne touchant à aucune viande, à aucun mets qui ne soit trouvé ou ne vienne de quelque animal tué dans le parc même. On reste quelquefois un mois et davantage à attendre le moment favorable pour commencer la grande opération de chasse; le grand maître alors se trouve réduit à de bien petites rations, à moins qu'il ne prenne des arrangements avec sa conscience et qu'il ne mange furtivement pendant la nuit. C'est probablement ce qu'il fait, car le grand maître généralement ne paraît pas plus jeûner que ses confrères du camp.

Supposons que tout soit prêt et que tout paraisse favo-

rable à la chasse. Le grand maître du parc bat le tambour et annonce la nouvelle que les « bisons sont en grosses bandes à la distance de quinze ou vingt milles. Le vent est favorable et vient directement de l'endroit où sont les animaux! » Aussitôt tous les cavaliers montent leurs coursiers; les piétons, armés d'arcs et de flèches, de fusils, de lances, prennent leurs positions, formant deux longues rangées, depuis l'extrémité des deux clôtures qui partent de l'entrée du parc et s'étendent dans la plaine; ils prolongent ainsi les lignes de cette clôture. Lorsque les piétons sont placés à une distance de dix ou quinze pieds les uns des autres, les cavaliers continuent les mêmes lignes, qui s'écartent de plus en plus à mesure qu'elles s'étendent, en sorte que le dernier chasseur à cheval de la ligne se trouve probablement à deux ou trois milles de distance du parc, et est à peu près à une même distance du dernier chasseur de l'autre ligne dans une direction transversale. Quand les hommes manquent, les femmes et même les enfants occupent des places.

Après la formation des deux lignes immenses, un seul Indien, sans armes, est envoyé, sur le meilleur coursier du camp, dans la direction et à la rencontre des bisons. Il s'en approche, contre le vent et avec la plus grande précaution; à la distance d'environ cent pas, il se couvre d'une grande robe de buffle, le poil en dehors, enveloppe son cheval autant qu'il le peut, et imite le cri plaintif d'un veau de bison. Comme par enchantement, ce cri attire l'attention de tout le troupeau; au bout de quelques secondes, plusieurs centaines de ces quadrupèdes, entendant le cri plaintif, se dirigent vers le cavalier ou *veau moqueur*. Ils vont d'abord à pas lents, ensuite au trot, enfin au galop. Le cavalier ne cesse de répéter les cris du veau et dirige sa course vers le parc, ayant soin de se tenir toujours à la même distance des animaux qui le suivent. Lui seul, par ce stratagème, conduit tout le vaste troupeau de bisons par toute la

distance qui les sépare de ses compagnons, qui sont sur le qui-vive et brûlent d'ardeur et d'impatience de se joindre au mouvement.

Quand les bisons arrivent dans l'espace qui se trouve entre les extrémités des deux lignes, la scène change; tout devient empressement. Les chasseurs à cheval s'élancent de part et d'autre à bride abattue, et se rejoignent derrière les bisons. Aussitôt le vent des chasseurs se communique aux animaux déroutés et effrayés qui essayent d'échapper dans diverses directions; en même temps les piétons se montrent. Les animaux, se voyant entourés et renfermés de toutes parts, excepté la seule ouverture qui donne entrée au parc circulaire et qui est devant eux, poussent des beuglements et des mugissements effroyables, et s'élancent en avant avec toute la vitesse possible. Les lignes des chasseurs se ferment graduellement, à mesure que moins d'espace est nécessaire; la masse des bisons et les groupes des chasseurs deviennent de plus en plus compactes. Alors les Indiens commencent à décharger leurs fusils, à tirer leurs flèches, à lancer leurs dards. Beaucoup d'animaux tombent sous les coups avant d'atteindre le parc; le plus grand nombre toutefois s'avance vers l'entrée. Ils ne s'aperçoivent que trop tard du piége qui leur est tendu ; les plus avancés tentent de revenir sur leurs pas, mais la foule effrayée qui les suit les force de s'avancer, et ils se précipitent pêle-mêle dans l'enclos, au milieu des hourras et des cris de joie de toute la tribu, et des décharges répétées des fusils.

Dès que les animaux sont dans le parc, on en ferme l'entrée et on les tue à coups de flèches, de lances et de couteaux. Les hommes, les femmes et les enfants, au comble de la joie par le succès de la chasse et du carnage des bisons, prennent part à la grande boucherie, c'est-à-dire qu'ils se mettent à écorcher et à découper. Pour les regarder sans dégoût dans cette opération, il faut être un peu fait à leurs habitudes et à leurs mœurs. Pendant qu'ils coupent et tail-

ladent les chairs, les femmes et les enfants surtout dévorent tout crus et encore chauds les foies, les rognons, le cerveau, etc.; ils se barbouillent le visage, les cheveux, les bras et les jambes avec le sang des animaux tués; de tous côtés on n'entend que des cris confus; on parle à voix déployée; quelques-uns se querellent. C'est un spectacle pittoresque, une scène vraiment sauvage, un véritable pandémonium, difficile à décrire dans tous ses détails.

Dans la chasse que j'ai essayé de vous dépeindre et à laquelle j'ai assisté, au delà de six cents bisons furent tués.

Après la boucherie, les peaux et les chairs sont mises en différents tas, et ces tas divisés entre les familles d'une manière proportionnelle au nombre qui les compose. Les chairs sont ensuite coupées en tranches et séchées; les os sont pilés et on en extrait la graisse. Les chiens reçoivent aussi leur portion du festin et dévorent tout ce qui reste dans l'arène du parc. Deux jours après la chasse, tous les vestiges du carnage ont disparu.

Avant de se séparer et de quitter le campement du parc, les sauvages y passent plusieurs jours ensemble en festins et en réjouissances. Un de vos de Keyser ou Verboeckhoven devrait venir assister à une de ces scènes si animées de nos grands déserts; il y trouverait un sujet neuf pour un grand tableau; le petit dessin qui accompagne ma description ne peut vous en donner qu'une bien faible idée.

Il y a un ancien proverbe qui dit « qu'une moitié de la terre ne sait pas comment vit l'autre moitié. » Les sauvages de l'Amérique, qui vivent de ce que le sol leur donne spontanément, peuvent bien en dire autant : les troupeaux innombrables de bisons, qui parcourent les vastes plaines, servent de pain quotidien aux tribus nombreuses du grand désert.

Les Soshocos sont comme la plus infime des races de ce vaste continent. Les Américains les appellent *les pauvres diables*, et les voyageurs français et canadiens les distin-

guent par la dénomination de *dignes de pitié*. Ils parcourent les plages désertes et stériles d'Etuah, de la Californie, et la partie des Montagnes-Rocheuses qui s'étend dans l'Orégon. Dans mes missions et dans mes voyages, j'ai rencontré plusieurs fois des familles de ces pauvres Soshocos; ils sont vraiment dignes de pitié. J'ai eu le bonheur de baptiser, avant leur mort, plusieurs de leurs enfants malades.

Tandis que les sauvages des plaines, qui se nourrissent de la chair des animaux, sont grands, robustes, actifs et généralement bien vêtus de peaux d'animaux, le Soshoco, au contraire, qui se nourrit principalement de sauterelles et de fourmis, est un être chétif, faible, maigre, à peine vêtu; il inspire des sentiments de compassion à ceux qui traversent les pays stériles qu'il occupe.

Après vous avoir donné la description de la chasse à l'enclos qui est en usage parmi les Assiniboins, je vous montrerai le revers de la médaille, en vous faisant connaître la grande chasse aux sauterelles qui se pratique parmi les Soshocos. Cette chasse vaut aussi, je pense, la peine d'être mentionnée, surtout comme contraste de l'autre.

Une grande partie du territoire soshoco est sablonneuse et stérile, couverte d'absinthes et d'artémises, où les sauterelles fourmillent; ce sont surtout les endroits que ces pauvres Indiens fréquentent. Lorsqu'ils sont en nombre suffisant, ils font la chasse ensemble. Ils commencent par creuser un trou de dix ou douze pieds de diamètre sur quatre ou cinq pieds de profondeur; ils s'arment ensuite de longs rameaux d'artémise et entourent un champ de trois à quatre arpents, plus ou moins étendu d'après le nombre de personnes engagées. Ils se placent à une distance d'environ vingt pieds les uns des autres; toute leur opération consiste à frapper la terre, à effrayer et à faire lever les sauterelles. Ils les chassent en approchant peu à peu du centre, où a été creusé le trou pour recevoir les insectes. Le nombre en est si considérable que souvent trois ou quatre arpents fournissent assez de sauterelles pour remplir le trou ou réservoir.

Les Soshocos s'arrêtent dans cet endroit aussi longtemps que dure cette espèce de provisions. Ils ont leurs goûts comme tous les autres mortels : quelques-uns mangent les sauterelles en soupe ou bouillon; d'autres les écrasent et en font une espèce de pâté, qu'ils durcissent au soleil ou au feu; d'autres encore les mangent *en appalas,* c'est-à-dire, ils prennent des baguettes pointues avec lesquelles ils enfilent toutes les plus grosses sauterelles; ensuite ces baguettes sont fichées en terre autour du feu, et à mesure que les insectes sont assez rôtis, les pauvres Soshocos s'en régalent jusqu'à ce qu'il n'en reste plus.

Ils vont ainsi d'un endroit à un autre. Quelquefois ils rencontrent des lapins et des coqs de bruyère, mais rarement un chevreuil ou d'autres animaux.

Le contraste entre l'Indien des plaines et le Soshoco est frappant; mais tout pauvres qu'ils sont, ils restent, comme les Hottentots, très attachés au sol natal.

Je quitterai bientôt Cincinnati pour me rendre à Louisville au Kentucky et ensuite à Saint-Louis. Si le temps me le permet, je continuerai de vous importuner avec mes petits mémoires indiens, d'après les désirs que vous avez bien voulu m'exprimer. Je vous donnerai entre autres choses la description d'une *expédition de paix,* envoyée de la part de la nation des Corbeaux aux Pieds-Noirs. J'ai recueilli les faits sur les lieux mêmes, dans ma mission, en 1851. C'est dans les idées superstitieuses et religieuses des sauvages, dans leurs expéditions de chasses et de guerres qu'on découvre le mieux leur caractère et leurs mœurs. Je vous donnerai ces renseignements curieux aussi fidèlement que je le puis.

Veuillez me croire,

Mon révérend et cher Père,

Votre tout dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. De Smet, S. J.

DOUZIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

GUERRE INDIENNE.

Université de Saint-Louis, août 1854.

Mon révérend et bien cher Père,

Je vous ai parlé, dans ma lettre insérée dans la livraison des *Précis Historiques* du 1er décembre 1854, p. 617, de la chasse aux animaux parmi les Indiens du Grand Désert, je viens vous entretenir aujourd'hui de quelques observations générales sur leurs guerres, et surtout de ce que j'ai appris sur une malheureuse *expédition de paix*, lors de ma dernière visite parmi les Corbeaux.

On peut dire que le succès à la guerre est le *nec plus ultra* de la gloire d'un sauvage. L'ambition de devenir grand guerrier absorbe toute son attention, tous ses talents, toute sa bravoure; elle est souvent l'objet volontaire de toutes ses souffrances. Ses longs jeûnes, ses longues courses, ses pénitences, ses macérations, ses observances religieuses, ont principalement ce seul but. Porter la plume d'aigle, l'emblème du guerrier sauvage, est pour lui le plus grand honneur, le plus riche et le plus bel ornement; car c'est une marque qu'il s'est déjà distingué à la guerre. Généralement à l'âge de seize à dix-huit ans, après le premier jeûne et après avoir choisi son manitou, ou esprit tutélaire, le

jeune Indien se joint aux partis de guerre, qui sont formés de volontaires seulement.

Un chef ou partisan qui a l'intention de former un parti de guerre se présente au milieu du camp, un casse-tête en main et peinturé de vermillon, symbole du sang. Il entonne sa chanson de guerre; ces sortes de chants sont courts. Le partisan proclame avec emphase ses hauts faits, son ardeur patriotique et militaire, les sentiments et les motifs qui le portent à la vengeance. Son chant est accompagné du tambour et du *sischiquoin*, ou gourde remplie de petits cailloux. Le partisan frappe fortement la terre du pied, comme s'il était capable de faire trembler l'univers. Tous les jeunes gens l'écoutent avec la plus grande attention, et celui qui se lève pour se joindre à lui devient un volontaire de son parti; à son tour, il entonne aussi sa chanson de guerre, et cette cérémonie est un engagement solennel, dont un jeune homme ne saurait honorablement se dégager. Chaque soldat s'arme et se pourvoit lui-même de tout ce dont il aura besoin pendant son expédition.

Toute la force de l'opinion publique parmi les Indiens paraît être concentrée sur ce point important. La narration de leurs aventures et de leurs actes de bravoure, leurs danses, leurs cérémonies religieuses, les discours des orateurs dans les assemblées publiques, tout ce qui peut servir à enflammer l'ambition dans l'esprit du sauvage se rapporte à l'idée de se distinguer un jour à la guerre.

Il me reste à vous parler des Corbeaux. Cette nation est considérée comme la plus guerrière et la plus vaillante de toutes les tribus du nord-ouest de l'Amérique. Elle compte environ quatre cent quatre-vingts loges, à dix personnes par loge, et parcourt toute la vallée de la Roche-Jaune, principalement les régions qui se trouvent à la base de la première rangée des Montagnes-au-Vent, ou Côtes Noires, et des Montagnes-Rocheuses. C'est une des plus belles races du désert; ils sont grands, robustes et bien formés, ont

des yeux perçants et qui décèlent la hardiesse, des nez aquilins et des dents blanches comme l'ivoire. S'ils sont considérés comme supérieurs en intelligence à tous leurs voisins, ils les surpassent aussi dans leur Wah-kon, c'est-à-dire dans ces idées et cérémonies superstitieuses qui président à tous leurs mouvements et à toutes leurs actions. Voici un trait que j'aime à ajouter; il prouve à l'évidence ma dernière assertion. J'en ai été moi-même innocemment la cause et l'occasion, sans le savoir et sans même le soupçonner.

En 1840, je rencontrai les Corbeaux pour la première fois, dans la vallée de la rivière Grosse-Corne, grand tributaire de la Roche-Jaune. En ma qualité de Robe-Noire, ils me reçurent avec toutes les démonstrations du plus grand respect et de la joie la plus sincère. J'avais avec moi une bonne provision d'allumettes phosphoriques, dont je me servis, de temps en temps, pour allumer ma pipe et le calumet employé dans le Grand Conseil. L'effet de ces allumettes les surprit beaucoup; ils n'en avaient jamais vu. On en parlait dans toutes les loges, comme d'un *feu mystérieux* dont j'étais porteur. Je fus aussitôt regardé comme le plus grand homme de médecine qui avait jusqu'alors visité la tribu. Tous les égards me furent témoignés; on m'écouta avec la plus grande attention. Avant mon départ, les chefs et les principaux guerriers, réunis en conseil, me prièrent de leur laisser quelques-unes de mes allumettes. Ignorant les idées superstitieuses qu'ils y attachaient, je m'empressai de les leur distribuer, et me réservai seulement le nécessaire pour mon voyage.

Je les visitai de nouveau en 1844. La réception qu'ils me firent fut des plus solennelles. Je fus logé dans la plus grande et la plus belle loge du camp. Tous les chefs et les guerriers s'habillèrent de leur mieux avec des mocassins, ou souliers indiens, des mitasses, ou guêtres, des chemises de peaux de gazelles, le tout orné et brodé de *graines en cristaux*,

de plumes de porc-épic ; des casques de plumes d'aigle ornaient leurs têtes. Je fus promené en grande cérémonie d'une loge à l'autre, pour y participer aux festins ; j'avais ma *bande de mangeurs* pour faire honneur aux mets et manger pour moi. Un des grands chefs surtout me témoigna une amitié toute spéciale. — « C'est à toi, Robe-Noire, me dit-il, que je dois toute ma gloire dans les victoires que j'ai remportées sur mes ennemis. » — Son langage me surprit beaucoup, et je lui demandai de s'expliquer. Aussitôt il ôta du cou son Wah-kon, ou médecine, enveloppé dans un petit morceau de peau de cabri. Il le déroula à mes yeux, et je fus surpris d'y découvrir le reste des allumettes que je lui avais données en 1840. — « Je m'en sers, ajouta-t-il, chaque fois que je vais à la guerre. Si le feu mystérieux se montre au premier frottement, je fonds sur mes ennemis, car je suis sûr de la victoire. » — J'eus de la peine à détruire dans leur esprit cette singulière superstition. Comme vous voyez, il faut bien peu de chose parmi les sauvages pour faire sa réputation : avec quelques allumettes phosphoriques on passe pour un grand homme parmi les Corbeaux, et l'on reçoit de grands honneurs.

Les Corbeaux ont été investis par leurs ennemis, pendant plusieurs années : au nord, par les Pieds-Noirs ; à l'est, par les Assiniboins et les Criks ; au sud, par les Sioux. Chacune de ces nations envahissantes étant plus nombreuse que la nation envahie, les Corbeaux se trouvaient forcément engagés dans des guerres continuelles, tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre de ces tribus. Aussi, les dix dernières années offrent une grande diminution de leur population : elle est de plus de quatre cents guerriers. Ils forment de nos jours à peu près le nombre que je viens d'assigner.

De temps en temps, les Corbeaux ont eu la paix avec des bandes de Pieds-Noirs, de Sioux, de Bonacks, d'Assiniboins, etc. C'est un fait assez remarquable qu'ils n'ont jamais été les premiers à violer une paix conclue, sauf le cas que je vais vous raconter.

En 1843, le grand chef de la nation était appelé Tezi Goë, mot qui sonne très mal puisqu'il signifie *Ventre Pourri*. Il était renommé autant par sa bravoure à la guerre que par sa sagesse dans les conseils et par l'amour patriotique qu'il témoignait à toute sa nation. Voyant avec peine les grandes pertes que les incursions incessantes de tant d'ennemis causaient à sa tribu, il résolut de conclure une paix solennelle, sinon avec tous, au moins avec une grande partie de la nation des Pieds-Noirs. Il prit tous ses arrangements et convoqua son conseil pour délibérer sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces pour réussir dans son grand dessein. Tous les guerriers s'empressèrent d'y assister. Après avoir discuté les différents points, il fut décidé à l'unanimité qu'un parti de vingt-cinq soldats se rendrait au camp des Pieds-Noirs pour leur offrir le calumet de la paix.

Le guide choisi pour conduire la bande était Pied-Noir de nation, fait prisonnier par les Corbeaux quelques années auparavant et retenu en captivité jusqu'alors. Pour l'attacher plus sûrement à la bonne cause, les Corbeaux lui accordèrent sa liberté, avec le titre de *brave* et la permission de porter un casque de plumes d'aigle. Il fut en outre chargé de présents, consistant en chevaux, armes et ornements de toute espèce. Ayant reçu ses instructions, il partit joyeusement et avec des marques de reconnaissance, bien résolu de ne rien négliger pour obtenir et consolider une paix honorable et durable entre les deux nations. Un endroit avait été désigné où les deux tribus pussent se rencontrer en amis et en frères pour célébrer ensemble le grand événement. La députation partit donc pour le camp des Pieds-Noirs. Il consistait en quatre cents loges, et était conduit par le grand chef, appelé *Cerf Pommelé*, ou Ponukah-Kitzi-Pimmy, qui se trouvait alors campé dans la vallée de la rivière Maria, tributaire assez considérable du Missouri, dans le voisinage des Grandes Chutes.

Environ un mois avant le départ de cette expédition,

deux Corbeaux avaient été tués, près de leur camp, et leurs chevelures enlevées par un parti de guerre Pied-Noir. Les deux frères de ces malheureuses victimes firent ensemble les jeûnes et les serments d'usage; les serments consistaient à jurer qu'ils tueraient chacun un Pied-Noir dès qu'une bonne occasion se présenterait. Ils ne communiquèrent cette résolution à personne. La bravoure et la détermination de ces deux hommes étaient bien connues; ils furent choisis pour faire partie de la bande des députés et promirent ostensiblement d'oublier, pour le bien et l'avantage public, toute vengeance privée; mais en secret ils renouvelèrent leurs premiers desseins, prévoyant que cette excursion fournirait l'occasion de tirer vengeance du double meurtre de leurs frères.

Le parti s'avança lentement; il usa de beaucoup de précautions, et redoubla à mesure qu'il s'approcha du camp des Pieds-Noirs. Arrivés à la distance d'une journée du camp, ils se séparèrent en bandes de deux ou trois pour battre la campagne et s'assurer si des partis Pieds-Noirs ne se trouvaient point en dehors du village. Dans le courant de cette journée, les deux frères Corbeaux, armés comme de coutume, se tinrent ensemble et découvrirent deux Pieds-Noirs, revenant de la chasse avec plusieurs chevaux chargés de viande de buffle. Ayant avec eux un manche de calumet, l'emblème de la paix, ils s'avancèrent hardiment vers leurs ennemis et leur présentèrent la pipe, selon leur usage en pareilles occasions. Les Pieds-Noirs acceptèrent le calumet et furent informés qu'une grande députation envoyée de la part des Corbeaux allait se rendre à leur village avec des intentions pacifiques. Ils agirent avec tant d'adresse, qu'après quelques instants les Pieds-Noirs furent entièrement rassurés, ne conçurent pas le moindre soupçon, n'eurent pas la plus légère inquiétude. L'un fit présent de son fusil à l'un des Corbeaux, et l'autre de son cheval au second Corbeau. Ils s'acheminèrent ensemble dans la direction du

camp ; mais le sentier les conduisit par un ravin profond et solitaire. Ce fut là que la ruse fut découverte : les deux Pieds-Noirs reçurent soudain des coups mortels et furent lâchement assassinés par les frères Corbeaux, qui enlevèrent les chevelures à leurs victimes. Ils tuèrent ensuite, à coups de flèches, les chevaux qu'ils cachèrent avec les cadavres au milieu des broussailles. Les deux chevelures furent mises avec soin dans leurs sacs à plomb. Ils enlevèrent toutes les traces de sang de leurs habits et rejoignirent leurs compagnons, sans faire connaître à personne l'acte cruel de vengeance privée qu'ils venaient de consommer en secret et contrairement à tous les usages reçus parmi eux. Le lendemain de ce crime atroce, tous les Corbeaux firent leur entrée solennelle dans le camp des Pieds-Noirs, et y furent reçus, par les chefs et les guerriers, avec la plus grande cordialité et avec tous les égards de l'hospitalité.

Les Pieds-Noirs se montrèrent favorables à la paix. Ils reçurent avec joie les propositions que les Corbeaux leur firent par leur interprète et guide, qui était naguère le prisonnier Pied-Noir. Toute la politesse et toutes les attentions dont un sauvage est capable leur furent prodiguées en cette circonstance : les députés furent invités à un grand nombre de festins, aux amusements et aux jeux publics donnés en leur honneur, et qui se prolongèrent bien avant dans la nuit. Ils furent ensuite distribués dans les loges des principaux chefs, pour y prendre le repos nécessaire après leurs longues courses et leurs extrêmes fatigues.

Le penchant au vol est très commun parmi les femmes de plusieurs tribus indiennes dans le Grand Désert. Les femmes Pieds-Noirs surtout ont cette mauvaise réputation. Une de ces voleuses, à la faveur des ténèbres de la nuit, se glissa sans bruit dans les loges où les Corbeaux dormaient paisiblement ; elle allégea leurs sacs de voyage de tout ce qui pouvait avoir quelque valeur pour elle. Dans ses recherches, elle mit la main sur un objet humide et poilu et s'aperçut

aussitôt que c'était une chevelure. Elle s'en saisit, quitta la loge dans le plus grand silence, et, à la lueur d'un feu qui brûlait au milieu du camp, elle examina le sanglant trophée. Il est difficile d'émouvoir un sauvage et de le surprendre, car ils sont accoutumés à voir des choses bien étranges. Un événement pareil exciterait les plus grandes alarmes parmi les blancs, tandis qu'il ne tend qu'à rendre l'Indien plus circonspect et plus prudent dans les mesures qu'il voudra employer. La femme Pied-Noir, après avoir réfléchi un instant, se dirigea vers la loge du grand chef, l'éveilla et lui communiqua doucement à l'oreille la découverte importante qu'elle venait de faire. Il alluma une torche de pin pour examiner la chevelure; au premier coup d'œil, il la reconnut, à quelques touffes de cheveux gris mêlées parmi les autres, comme appartenant à un jeune chasseur qui n'était point revenu de la chasse.

Le chef prit aussitôt ses mesures. Il fit signe à la femme de le suivre, lui recommanda de se retirer dans sa propre loge, parce que rien ne pouvait se faire avant le jour, lui fit défense de communiquer le secret à personne et de soulever le moindre soupçon. Il craignait que, dans le trouble, et à la faveur des ténèbres de la nuit, quelques-uns des Corbeaux ne pussent s'échapper.

Le Cerf Pommelé fit alors seul et sans bruit le tour du camp. Il réveilla, en les touchant, ses principaux guerriers, au nombre de vingt à trente, et tous ceux qu'il désirait consulter dans cette circonstance. Ils le suivirent sans l'interroger et furent conduits à un endroit solitaire dans le voisinage du camp. Là, formant un cercle et allumant un flambeau, le chef déploya la chevelure et leur raconta l'aventure de la femme.

Les plus jeunes des conseillers voulaient prendre vengeance des Corbeaux à l'instant même; mais le chef leur représenta que la nuit était un temps peu favorable; qu'ayant fumé ensemble le calumet de la paix, les tuer quand ils dor-

maient dans leurs loges et dans leur camp serait contraire à toutes leurs pratiques et à tous leurs usages, et attirerait sur eux le mépris de toutes les nations. Il leur donna ensuite l'ordre de se tenir prêts et bien armés pour la pointe du jour.

Les Corbeaux se levèrent de bonne heure. Ils furent quelque peu surpris de voir leurs loges entourées de tous côtés par une bande de quatre à cinq cents guerriers armés, montés sur leurs meilleurs coursiers, et dont les regards étaient loin d'être bienveillants comme la veille. Mais les Indiens ne sont pas facilement déconcertés; ils attendirent le résultat en silence. Aussitôt que la lumière du jour avait éclairé tous les objets des alentours du camp, le Cerf Pommelé convoqua son grand conseil et donna ordre à tous les Corbeaux de s'y rendre. Ils obéirent à l'instant et allèrent prendre leurs places au milieu du cercle formé par leurs ennemis, qui ne respiraient déjà que vengeance, mais avec cet air d'indifférence, si propre aux sauvages; leur indifférence semble même augmenter à mesure que leur situation devient plus critique. Lorsque tous furent assis, le Cerf Pommelé se leva et leur adressa les paroles suivantes : — « Étrangers, c'est hier que vous êtes arrivés dans notre camp. Vous vous êtes annoncés comme les députés de vos grands chefs, pour conclure avec nous, qui étions jusqu'à ce jour vos ennemis, une paix forte et durable. Nous avons prêté l'oreille à vos discours. Vos paroles et vos propos nous ont paru raisonnables et avantageux. Toutes nos loges vous ont été ouvertes, pour vous y faire participer à nos festins et à notre hospitalité; vous vous êtes joints à tous nos amusements. Hier, nous avions l'intention de nous montrer aujourd'hui encore plus libéraux à votre égard. Mais avant de continuer, j'ai une seule question à vous proposer, Corbeaux! il me faut une réponse, et elle décidera si une paix est possible ou s'il faut continuer la guerre à mort entre les nations. » — Il ôta alors la chevelure de son sac à plomb, et, la déployant à leurs yeux, il s'écria : — « Dites-moi,

Corbeaux, à qui appartiennent ces cheveux? Qui est-ce parmi vous qui réclame ce trophée? » Ceux des Corbeaux qui ignoraient les circonstances regardèrent avec surprise et étonnement; ils pensaient que les Pieds-Noirs cherchaient un motif de querelle. Personne ne répondit. Le chef reprit de nouveau : — « Personne ne me répondra-t-il? Faut-il que j'appelle une femme pour interroger des guerriers Corbeaux? » Et faisant signe à la voleuse de la chevelure de s'approcher, il lui dit : — «Montrez-nous à qui de ces grands braves le trophée appartient. » — Sans hésister, elle montra du doigt l'un des deux frères Corbeaux. Tous les regards se portaient sur lui. Le chef Pied-Noir, s'approchant du meurtrier, lui dit : — « Connais-tu cette chevelure? Est-ce toi qui l'as enlevée? Craindrais-tu de nous l'avouer à cette heure? » — D'un seul bond le jeune Corbeau se place en face des Pieds-Noirs, en s'écriant : — « Cerf Pommelé, je suis sans peur. C'est moi qui ai enlevé cette chevelure. Si j'ai essayé à le cacher, je le faisais avec le désir de te faire encore plus de mal. Tu me demandes à qui sont ces cheveux? Regarde les franges velues de ta chemise et de tes mitasses : je te demande à mon tour à qui sont ces cheveux? Sont-ce les cheveux de mes deux frères, tués par toi ou tes gens, il y a à peine deux lunes? ou appartiennent-ils aux parents de l'un ou de l'autre Corbeau ici présent? C'est la vengeance qui m'a mené ici. Mon frère tient dans son sac le compagnon de cette chevelure. C'était notre détermination, avant de quitter le camp, de te jeter au visage ces touffes sanglantes, en même temps que notre défi. »

Ce langage parut déterminer les Pieds-Noirs sur le parti qu'ils avaient à suivre. — « Jeune homme, tu as bien parlé, lui répondit le Cerf Pommelé; tu es vaillant et tu ne crains point la mort qui doit te frapper, toi et tous tes compagnons, dans quelques instants. Cependant, nous avons fumé le calumet de paix ensemble, il ne convient pas que la terre où la cérémonie a eu lieu boive votre sang. Cor-

beau, regarde le haut coteau devant nous; c'est le chemin qui conduit vers tes loges. Jusque-là, nous te permettons d'aller. Dès que tu auras atteint ce but, nous irons à ta poursuite. Prends les devants et quitte-nous. »

Les Corbeaux quittèrent ce lieu à l'instant même et se dirigèrent vers l'endroit indiqué, déterminés à vendre cher leurs vies dans ce combat inégal. Les ennemis de leur côté, montant leurs coursiers, attendirent avec impatience l'ordre de les suivre.

Aussitôt que le coteau fut atteint, le terrible cri de guerre, *le sassaskwi*, résonna dans tout le camp. Les Pieds-Noirs, brûlant de se venger de l'outrage reçu, se lancèrent en avant avec la plus grande impétuosité. Les Corbeaux, après avoir couru quelques instants, rencontrèrent dans la plaine un profond ravin, creusé par l'écoulement des eaux; jugeant la position favorable, ils s'y réfugièrent et s'y maintinrent quelque temps. Dès que, dans leur première ardeur, les Pieds-Noirs s'approchèrent du ravin pour les déloger, une décharge générale de fusils et de flèches du parti corbeau leur tua huit hommes et en blessa un plus grand nombre. Cette décharge les dérouta et les força de s'éloigner. Les Pieds-Noirs quittèrent leurs coursiers, et il y eut plusieurs escarmouches entre eux et leurs ennemis; mais toutes étaient au désavantage des Pieds-Noirs; car les Corbeaux se trouvaient à l'abri dans le trou et ne montraient que la tête au besoin, tandis qu'eux étaient exposés dans la prairie. Un bon nombre des Pieds-Noirs perdirent la vie dans ces différentes tentatives et les Corbeaux n'essuyèrent pas la moindre perte. Le Cerf Pommelé, voyant le danger et la perte inutile de tant de guerriers, fit un appel à ses braves; il leur proposa de se mettre à leur tête et de fondre ensemble sur leurs ennemis. Sa proposition fut acceptée; le cri de guerre retentit de nouveau; ils fondirent en masse sur les Corbeaux, et, après avoir déchargé sur eux leurs fusils et décoché leurs flèches, armés seulement de leurs dagues

et de leurs casse-têtes, ils s'élancèrent pêle-mêle dans le ravin et firent, en peu d'instants, un horrible massacre de tous leurs ennemis. Il est à remarquer que dans cette dernière attaque, aucun Pied-Noir ne perdit la vie.

Après le combat, les chevelures furent enlevées par les guerriers qui s'étaient le plus distingués dans l'affaire; les femmes coupèrent les cadavres en si petits morceaux, qu'à peine on y pouvait reconnaître encore une trace d'un membre d'un corps humain. Toutes ces chevelures et tous ces lambeaux de chair furent alors attachés, en guise de trophées, aux bouts de lances et de perches, et portés en triomphe jusque dans le camp, au milieu de chants de victoire, de cris de rage, de hurlements et de vociférations contre leurs ennemis. Il y eut en même temps une grande affliction, causée par la perte de tant de guerriers, tombés dans cette rencontre malheureuse.

La guerre entre ces deux nations se continue depuis sans le moindre relâche.

C'est sur le champ de bataille même que cette horrible histoire m'a été racontée, en 1851, par un chef qui y avait assisté.

Je recommande, d'une manière toute spéciale, à vos bonnes prières et à vos saints sacrifices ces pauvres Indiens qui demandent, depuis quatorze années, à voir quelques-uns de nos Pères pour venir leur annoncer les vérités consolantes de l'Évangile. On peut vraiment dire d'eux, avec les Saintes Écritures : « *Panem petierunt et non erat qui frangeret eis.* Ils ont demandé du pain, et il n'y eut personne qui le leur rompît. » Dans mes courtes visites parmi eux, j'ai été touché de leur affabilité, de leur bienveillante hospitalité, de l'attention et du respect avec lesquels ils m'ont écouté; j'augure très favorablement de leurs bonnes dispositions, et j'ai la conviction que deux ou trois missionnaires, fervents et zélés, recueilleraient au milieu de ces barbares des fruits bien consolants pour la religion. Depuis ma der-

nière entrevue avec eux, en 1851, j'ai reçu plusieurs invitations de leur part.

Ne m'oubliez pas non plus dans vos bonnes prières, et veuillez me rappeler aux bons souvenirs des Pères et Frères du collége Saint-Michel.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus profonde estime,

Mon révérend et bien cher Père,

Votre très dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. De Smet, S. J.

TREIZIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

HISTOIRE DE TCHATKA.

Mon révérend Père,

Vous avez reçu le discours de l'Ours ou *Matau-Witko*, le chef actuel des Assiniboins. Cette pièce vous a fait connaître les dispositions favorables qui animent ce chef à l'égard de notre sainte religion. Je vous ai parlé de leurs chasses, d'une expédition de paix et de guerre envoyée de la part des Corbeaux, ou *Absharokays*, aux Pieds-Noirs, ou *Ziazapas* [1], leurs ennemis invétérés; je vous ai entretenu du culte assiniboin qui, sous le rapport des cérémonies, des pratiques superstitieuses et de divers points de croyance, ressemble à tous les autres cultes en usage chez les différentes tribus indiennes qui habitent les plaines du haut Mis-

[1] La nation des Pieds-Noirs, au nord des États-Unis, est une des plus puissantes du nouveau territoire du Nébraska. Elle compte environ dix mille âmes. Leurs chasses et leurs courses s'étendent jusqu'au 52e degré de latitude nord, et comprennent toute la région supérieure du haut Missouri et de ses tributaires, depuis les Montagnes-Rocheuses jusqu'au 103e degré de longitude.

J'ai donné dans ma sixième lettre, publiée dans les *Précis Historiques* de l'année 1853, 45e livraison, le *Tableau des différentes tribus indiennes dans le haut Missouri*, et le *Tableau de la nation sioux*, ainsi que des notions sur les bandes, les contrées qu'elles occupent, leurs langues, leurs noms indiens, leurs principaux chefs, et l'explication du mot *Wah-kon* ou *médecine*. (Voir les pages 105 et 106 de ce volume.)

souri. Ces détails vous auront donné une idée de la profondeur des ténèbres dans lesquelles ces pauvres nations sont encore ensevelies. Combien elles sont à plaindre et dignes de la pitié, du dévouement et de la charité chrétienne! Quelle noble mission que d'aller arracher l'esprit et le cœur de cet infortuné peuple aux basses superstitions et aux infâmes cruautés auxquelles il s'abandonne; de semer dans cette terre stérile le grain de senevé, et de faire goûter à des malheureux les fruits si doux et si consolants des vérités de l'Évangile, qui seules peuvent rendre l'homme heureux ur la terre!

Quelques-uns de nos Pères sont engagés dans cette noble carrière. Il est à espérer qu'un plus grand nombre les rejoindront avant peu, pour porter le flambeau de la foi à toutes les nations qui le désirent et ne cessent de demander des Robes-Noires avec instance. Je parle avec connaissance de cause lorsque je dis que la plupart des nations du Grand Désert manifestent le désir d'être instruits et écoutent volontiers la parole du Seigneur.

Pour vous initier encore davantage à la connaissance des mœurs et des usages indiens, j'ai cru qu'il vous serait agréable de recevoir un petit aperçu de la vie du chef le plus renommé parmi les Assiniboins. Ce fut un homme fourbe, rusé et cruel; un méchant sauvage dans toute la force du terme; sa vie était remplie d'horreurs. Pendant quarante ans, il a été le conducteur des siens dans le désert. Au commencement de sa carrière, il comptait au delà de 3,000 hommes dans sa bande. Il les a conduits de guerre en guerre, tantôt avec succès et souvent avec revers. Les maladies les ont ravagés; les poisons et les combats les ont fait dépérir et fondre comme la neige au soleil. Lorsqu'ils n'étaient plus qu'une poignée d'hommes, il a vu les tristes restes de sa belle bande se disperser et chercher un asile dans un camp plus fort et plus nombreux. Il est mort tel qu'il avait vécu. Soit crainte, soit jalousie ou haine, il eut

recours aux poisons pour se défaire de tous ceux qui le contrariaient; poursuivi par les remords et le désespoir, il s'est servi du même moyen pour mettre fin à ses propres jours. Il mourut dans les plus terribles convulsions. Cette histoire vous apprendra que les sauvages aussi ont eu leurs Nérons et leurs Caligulas.

Tous les rapports que j'ai lus sur les statistiques des sauvages montrent que leur nombre va toujours en diminuant. A quoi attribue-t-on principalement cette décadence si remarquable? L'histoire de la tribu assiniboine, conduite par le méchant chef, est plus ou moins l'histoire de la décadence des autres tribus. Des chefs et des partisans ambitieux entretiennent des guerres incessantes dans leurs tribus, et des maladies, dont la nature leur est inconnue, les ravagent. Vient ensuite le voisinage des blancs; les Indiens apprennent et adoptent facilement les vices et les excès des pionniers de notre civilisation. Les liqueurs fortes, que ceux-ci leur présentent en abondance, bien plus terribles que les guerres, les moissonnent par centaines, et ils disparaissent, ne laissant après eux que de tristes monticules en guise de tombeaux, qu'on rencontre çà et là dans les plaines, ainsi que sur les coteaux élevés qui longent les rivières. La charrue vient enfin les niveler.

Si le temps me le permet, je vous donnerai plus tard quelques renseignements sur la condition actuelle des tribus indiennes qui se trouvent sous la domination de la grande république. Le gouvernement vient d'organiser dans le désert de l'ouest deux nouveaux territoires, le Kanzas et le Nébraska [1]. Ils embrassent une étendue qui n'a, ni plus

[1] Le territoire de Nébraska s'étend jusqu'à la limite au nord des États-Unis, au 49e degré de latitude septentrionale; au sud, il s'étend jusqu'au 40e degré, qui le sépare du territoire de Kanzas; à l'est, sa limite est la rivière Terre-Blanche et le Missouri, qui le sépare du territoire de Minnesota et de l'État de Iowa; à l'ouest, ses limites sont les Montagnes-Rocheuses.

Le territoire de Kanzas s'étend à trois degrés, ou deux cent huit milles,

ni moins, qu'entre les cinq et six cents milles carrés; ils seront ensuite divisés en plusieurs États, et chacun de ces États sera plus vaste que toute la France. Les blancs s'y rendent en ce moment par milliers et se hâtent de s'emparer et de prendre possession des meilleurs sites. La loi est à peine passée, les mesures pour protéger les Indiens ne sont point encore prises, et déjà une cinquantaine de nouvelles villes et de nouveaux bourgs sont en construction; des granges, des fermes, des moulins, etc., s'élèvent de toutes parts comme par enchantement. Je ne pensais pas alors que l'époque de l'envahissement fût si proche.

L'histoire dont je viens vous entretenir aujourd'hui est bien connue dans le pays où les scènes ont eu lieu. Je la tiens de deux sources de la meilleure autorité, c'est-à-dire d'un homme d'une probité et d'une véracité prouvées, M. Denig, de la Compagnie de Pelleteries de Saint-Louis, et d'un digne interprète canadien. Ils ont résidé tous les deux, pendant un grand nombre d'années, au milieu des tribus assiniboines, ils ont bien connu le héros dont il est question et ont été les témoins oculaires d'un grand nombre de ses actes.

Ce héros est *Tchatka* ou le Gaucher, chef assiniboin. Il exerça, pendant sa longue carrière, plus de pouvoir sur la bande ou tribu qu'il menait et gouvernait, qu'aucun autre Nestor sauvage dont j'ai pu apprendre l'histoire. Il avait reçu plusieurs noms; mais le nom de *Gaucher* est celui par lequel il était connu parmi les voyageurs [1] et les marchands de pelleteries. Ses autres noms étaient *Wah-Kon-Tangka*,

de plus vers le sud; à l'est se trouve l'État du Missouri; au nord, le 37e degré le sépare de la Réservation ou territoire des Cherokees; à l'ouest, ses limites sont les Montagnes-Rocheuses.

Ces deux territoires contiennent au delà de 500,000 milles carrés, ou quarante fois toute l'étendue de la Belgique.

[1] Je me sers du mot *voyageurs*, terme canadien adopté par les Anglais, pour désigner les chasseurs blancs du désert, race d'hommes toute spéciale.

ou la Grande Médecine, *Mina-Yougha*, ou Celui qui tient le couteau, et *Tatokah-nan*, ou le Cabri. Ces noms lui avaient été donnés à différentes époques de sa vie, à cause de quelque action remarquable par laquelle il s'était distingué, comme nous le verrons dans la suite de cette narration.

La famille de Tchatka était très nombreuse et avait beaucoup d'influence. Comme les membres s'étaient proposé de le choisir pour leur chef et le conducteur du camp dès qu'il en aurait l'âge, il attirait sur lui l'attention des négociants du nord, dans le haut Canada ou territoire d'Hudson. L'étroite liaison qu'il y forma parmi les blancs, jointe à la finesse ou adresse naturelle qu'il possédait à un haut degré, lui firent acquérir plusieurs connaissances qui le distinguèrent, à son retour, au milieu de ses propres gens. Il avait aussi obtenu, par l'entremise d'un blanc, une quantité de poison, dont il connut et apprit l'usage. Tchatka était un homme sans principes, sans aveu, fourbe, rusé, poltron. Quoique jeune et vigoureux, il se tenait toujours à l'écart dans les dangers; tandis que les guerriers se battaient dans la vallée contre leurs ennemis, il était généralement assis sur une colline élevée ou dans quelque autre endroit d'où il pût observer tout ce qui se passait. Il s'était fait initier aux tromperies des jongleurs; il ne se livrait à ses incantations et à ses jongleries, qu'ayant toujours à ses côtés un bon coursier sur lequel il s'élançait en cas de défaite; il était toujours le premier à s'échapper, abandonnant les combattants à leur propre discrétion, et s'esquivait le mieux qu'il pouvait. Comme nous le verrons dans la suite, il devint chef de deux cent cinquante à deux cent quatre-vingts loges, ou environ douze cents guerriers. La grande confiance qu'ils avaient dans leur conducteur paraît être la cause de ses grands succès à la guerre contre les Pieds-Noirs et les autres ennemis de la nation.

Dès que Tchatka eut atteint l'âge requis, il mit tout en

œuvre pour parvenir à son but et satisfaire son ambition. Il calcula les avantages et l'ascendant qu'il obtiendrait sur le peuple, en se faisant initier à la grande bande des hommes de médecine [1] ou jongleurs, et il prétendait au don de prophétie. Un second motif pour s'y faire initier fut qu'il pouvait mieux y cacher son manque de bravoure, qualité absolument requise dans un chef. On raconte de lui un grand nombre d'histoires remarquables sur l'exactitude de ses prédictions, et dont la simplicité des sauvages ne pouvait se rendre aucune raison.

Tchatka n'ignorait pas qu'il y avait plusieurs personnages dans la tribu dont l'influence était grande, qui étaient plus anciens que lui et qui avaient acquis, par leur bravoure dans les combats et par leur sagesse dans les conseils, des titres réels à la dignité de grands chefs. Pour s'arroger seul tout le gouvernement du camp, il conçut l'affreux dessein de se défaire de ses compétiteurs. Il mit à l'exécution de son horrible projet toute sa ruse et toute sa fourberie. J'ai déjà fait allusion aux poisons qu'il possédait. Par des expériences secrètes, il s'était assuré de leur force et de leur

[1] Les *Wah-kons* ou *hommes de médecine* parmi les Indiens américains, et les *Panomoosi* du nord de l'Asie appartiennent à la même classe. Dans les deux hémisphères, ces sortes de charlatans prétendent guérir les malades par des sortiléges ; ils prédisent les événements des batailles et le succès des chasses ; ils se disent, dans tous les cas, inspirés par des *manitous*, divinités ou esprits ; ils se retirent ordinairement dans le fond des forêts, où ils prétendent jeûner pendant plusieurs jours et pratiquent souvent des pénitences très rigoureuses, consistant surtout en macérations corporelles ; ils battent alors le tambour, dansent, chantent, fument, crient et hurlent comme des bêtes féroces. Tous ces préparatifs sont accompagnés d'une foule d'actions furieuses et de contorsions du corps si extraordinaires, qu'on les prendrait pour des possédés. Ces jongleurs sont visités secrètement pendant la nuit par des partisans de leur fourberie et de leur hypocrisie, qui leur transmettent toutes les nouvelles du village et des alentours. Par ces moyens, les jongleurs, sortant de la forêt et rentrant dans le village, en imposent facilement aux crédules. La première partie de leurs prédictions consiste à faire un compte rendu exact de tous les événements depuis leur départ du village, des mariages, des décès, des retours de la chasse et de la guerre, et de toutes les autres nouvelles remarquables.

portée. Il en donna ou en fit donner si adroitement, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, qu'on ne concevait pas le moindre soupçon. Son rôle de prophète vint à son secours : il prédit à ses victimes, souvent plusieurs semaines ou plusieurs mois avant l'événement, qu'ils n'avaient plus longtemps à vivre, d'après les révélations qu'il avait reçues de son Wahkon et de ses manitous ou esprits. L'accomplissement de ces sortes de prédictions établit sa réputation; il obtint le titre de *fort en médecine* ou jonglerie. Les pauvres sauvages le regardèrent avec crainte et respect, comme un être qui pouvait à son gré disposer de leur vie. Plusieurs lui firent des présents de chevaux et autres objets, pour ne pas figurer sur la liste de ses fatales prédictions.

Le personnage le plus influent et le plus courageux de la tribu assiniboine, le principal obstacle à l'ambition du Gaucher ou Tchatka, était son propre oncle. D'une haute stature, il joignait à la bravoure une hardiesse et une violence auxquelles personne n'osait s'opposer. Il portait le nom de *l'Arc ambulant* ou Itazipa-man. Il était renommé par ses hauts faits dans les combats. Sa robe, son casque, ses vêtements, sa lance, son casse-tête, et jusqu'à la bride et la selle de son coursier, tout était orné de chevelures, trophées remportés sur ses ennemis. Il fut surnommé *le Borgne* ou Istagon, parce que, dans une bataille, une flèche lui avait crevé l'œil.

Tchatka était jaloux du pouvoir d'Istagon et de l'influence que celui-ci exerçait sur toute la tribu. Jusqu'ici il n'avait porté aucune atteinte aux jours de son oncle; comme il craignait son courroux, il voulait s'assurer de sa protection. Il en avait besoin aussi longtemps que vivaient ceux qui auraient pu s'opposer à sa marche ambitieuse, dont le succès était si peu mérité de sa part : aucun fait d'armes, aucun trophée remporté sur l'ennemi ne pouvait l'autoriser à porter un peu haut ses prétentions. Par ses ménagements et ses flatteries, par une attention assidue et

une soumission feinte aux moindres désirs du chef, le jeune homme si rusé avait réussi à gagner l'amitié et la confiance de son oncle. Ils se virent plus souvent qu'à l'ordinaire; ils se donnèrent des festins où semblait régner la plus grande harmonie. Un soir, Tchatka présenta à son hôte un plat empoisonné; celui-ci, selon la coutume des sauvages, *mangea le tout*. Sachant, par expérience, qu'au bout de quelques heures l'ingrédient aurait son effet, Tchatka fit inviter tous les principaux braves et soldats du camp à se rendre à sa loge, annonçant qu'il avait une affaire de la plus haute importance à leur communiquer. Il plaça son Wah-kon dans l'endroit le plus propre et le plus visible de sa loge. Ce Wah-kon du Gaucher consistait en une pierre peinturée en rouge et entourée d'une petite clôture en petits bâtons d'environ six pouces de long. Elle restait à une petite distance du feu qui brûlait au milieu de la loge, et vis-à-vis de l'endroit où il était assis. Depuis plusieurs années, elle avait occupé cette place.

Aussitôt que toute l'assemblée se trouva réunie, Tchatka lui fit connaître son Wah-kon. Il leur déclara que le tonnerre, pendant un orage nocturne, avait lancé cette pierre au milieu de sa loge; que la voix du tonnerre lui avait dit qu'elle possédait le don et l'esprit de prophétie; que la pierre Wah-kon avait annoncé qu'un grand événement allait avoir lieu dans le camp, que cette nuit même le chef le plus vaillant et le plus brave de la tribu se débattrait entre les bras de la mort, auxquels il n'échapperait point, et qu'un autre, plus favorisé que lui par les manitous, prendrait sa place et serait proclamé grand chef du camp; qu'à l'instant même où le chef expirerait, la pierre Wah-kon disparaîtrait aussi pour accompagner l'esprit du défunt au pays des âmes.

Un morne silence succéda à cette étrange déclaration. L'étonnement, mêlé d'une crainte superstitieuse, était peint sur les figures de tous ceux qui formaient l'assemblée. Per-

sonne n'osa contredire le discours de Tchatka ou révoquer en doute ses paroles. D'ailleurs, en maintes occasions déjà, ses prédictions s'étaient réalisées au temps marqué. Celui de qui la mort était prédite sans être désigné était présent. Comme plusieurs occupaient à peu près le même rang dans le camp et partageaient le pouvoir de concert avec Istagon, celui-ci ne s'appliqua pas d'abord exclusivement l'annonce de mort qui venait d'être faite si mystérieusement. Il ne ressentait point encore les effets du plat empoisonné et n'avait pas même le moindre soupçon à ce sujet. Chacun se retira dans sa propre loge; mais de noires appréhensions troublèrent leurs esprits et l'agitation s'emparait de leurs cœurs. Qui sera la victime annoncée?

Vers minuit, on vint apprendre au Gaucher que son oncle et ami était très malade et désirait absolument lui parler. L'oncle soupçonnait la perfidie de son neveu et avait résolu de l'étendre mort à ses pieds, tandis qu'il en avait encore la force. Le rusé Tchatka répondit à l'envoyé : — « Allez dire à Istagon que ma visite lui serait inutile. Je ne pourrais dans ce moment quitter ma loge et mon Wahkon. »

Sur ces entrefaites, un grand tumulte et une grande confusion s'élevèrent dans tout le camp; la consternation était générale. Dans ses horribles convulsions et avant qu'elles lui eussent ôté l'usage de la parole, Istagon déclara aux braves accourus les premiers à son appel, qu'il soupçonnait Tchatka d'être la cause de sa mort. Ils jetèrent aussitôt des cris de rage et de vengeance contre celui-ci et se précipitèrent vers sa loge pour donner suite à leurs menaces. Tchatka ému et triste en apparence, à cause du malheureux sort de son oncle, et tremblant de peur à la vue des casse-têtes qui allaient s'abattre sur lui, pria ces vengeurs d'Istagon de suspendre leur vengeance et de vouloir l'écouter. — « Parents et amis, dit-il, Istagon est mon oncle; le même sang coule dans mes veines; il m'a toujours comblé

des marques de son amitié et de sa confiance. Quel mal pourrais-je donc lui faire? Il n'y a que quelques moments, vous l'avez vu en bonne santé et robuste; le voilà au lit de la mort, et c'est sur moi que vous venez décharger votre colère! Qu'ai-je fait pour la mériter? J'ai prédit l'événement! Ai-je pu m'en empêcher? Tel était le décret de mon grand Wah-kon! Approchez-vous et observez-le de près, car j'ai annoncé en même temps que mon Wah-kon allait disparaître pour accompagner l'esprit du chef au pays des âmes. Si ma parole s'accomplit et que ma pierre Wah-kon disparaisse, n'est-ce pas un signe évident que la mort d'Istagon est plutôt le décret des manitous qu'une perfidie de ma part? Attendez et soyez-en vous-mêmes les juges. » — Ce peu de paroles eurent l'effet désiré : ils s'assirent en sentinelle autour de cette pierre mystérieuse. Ni calumet, ni plat ne fit le tour dans ce cercle silencieux en apparence, mais tumultueux au fond, car leurs cœurs étaient agités de mouvements divers, que le discours du perfide Tchatka avait fait naître.

Pendant environ deux heures que dura cette scène, le feu s'amortit graduellement et finit par ne plus jeter dans la loge que de faibles lueurs, qui se reflétaient de temps en temps sur ces figures sombres et sinistres. Dans les intervalles, des coureurs venaient annoncer les progrès de la maladie. — « Istagon est dans des convulsions terribles et ne fait entendre que des cris de rage et de désespoir contre son neveu... Les convulsions s'affaiblissent... La parole commence à lui manquer. A peine peut-on l'entendre... Il est dans son agonie... Istagon est mort. » — Des cris de détresse accompagnèrent cette dernière nouvelle. Au même instant la pierre mystérieuse éclata en mille morceaux, avec un bruit de tonnerre qui frappa d'épouvante tous les assistants. En volant en éclats, elle remplit la loge de cendres et de feu, elle blessa grièvement les plus proches observateurs. Étourdis et épouvantés, tous prennent la fuite et

s'éloignent du lieu de cette scène de prodige. L'indignation et la vengeance qui les animaient un moment auparavant contre Tchatka firent place à une crainte mêlée d'effroi et de respect pour lui, et ils n'osaient plus l'approcher. Le pouvoir surnaturel de la pierre Wah-kon fut reconnu, et celui qui en avait reçu la garde du tonnerre fut honoré dans tout le camp du titre de *Wah-Kon-Tangka*, c'est-à-dire *la grande médecine.*

Voici comment s'explique toute cette affaire prétendument surnaturelle : le rusé sauvage s'était préparé de longue main au rôle qu'il se proposait de jouer. Il avait percé la pierre quelques jours auparavant et l'avait chargée d'environ une livre de poudre. Une traînée de poudre, soigneusement recouverte, allait de l'endroit où il était assis au trou pratiqué dans la pierre, à une distance d'environ six à huit pieds. Il saisit un moment favorable pour allumer un morceau d'amadou ou de bois à mèche, et à l'instant même où l'on annonce la mort du Borgne, il met le feu à la traînée, et la pierre éclate.

Tous ces moyens de ruse et de perfidie du Gaucher doivent paraître bien simples dans le monde civilisé, où le poison et la poudre sont si souvent employés pour toutes sortes de crimes et de forfaits; mais parmi les sauvages, le cas était bien différent; ils ignoraient encore, alors, l'usage destructeur de ces deux objets. Il n'est donc point étonnant qu'ils n'y virent que du Wah-kon, c'est-à-dire du surnaturel et de l'incompréhensible.

A sa mort, Istagon laissait un grand nombre d'amis, surtout parmi les guerriers qui lui étaient sincèrement attachés, à cause de sa bravoure. Plusieurs d'entre eux, moins crédules peut-être que les autres, jetèrent des regards sévères et menaçants sur Tchatka, chaque fois qu'il se montrait en public. Mais comme il vivait très retiré et quittait rarement sa loge, leur dédain et leur aversion pour lui étaient peu remarqués. D'ailleurs, il n'était pas sans appui,

comme je l'ai déjà fait observer, sa parenté était nombreuse : les membres de sa famille réunis aux partisans sur lesquels il pouvait compter, formaient une quatrième partie de tout le camp, ou environ quatre-vingts loges.

Tchatka était bien persuadé qu'un grand coup était encore nécessaire pour gagner les indécis, les mécontents et les incrédules. Des circonstances se prêtaient à ce coup ; il fallait y avoir recours pendant que les prodiges de la pierre mystérieuse étaient encore frais dans la mémoire. Il arrive d'ailleurs assez ordinairement qu'à la mort d'un chef, un camp considérable se divise en différentes bandes, surtout lorsqu'un désaccord y existait antérieurement. Tchatka se renferma donc, pendant plusieurs jours, dans sa loge, sans communiquer ouvertement avec personne. Le camp était dans l'attente de quelque autre grande merveille ; on discutait sur les causes et les motifs de cette longue retraite ; on se perdait en conjectures ; tous étaient néanmoins persuadés qu'une nouvelle manifestation, soit bonne soit mauvaise, en serait le résultat. Le cinquième jour de cette retraite de Tchatka, un malaise assez général se manifesta parmi les sauvages, et ils parlaient de se diviser.

Ce fameux Tchatka, cette Grande Médecine, l'espoir des uns et la terreur des autres, à quoi s'occupait-il si secrètement dans sa loge ? A rien autre chose qu'à faire un tambour ou tchant-cheêga kabo, d'une dimension telle, que jamais sauvage n'avait conçu l'idée d'en construire un semblable. Quelque temps auparavant, dans la préméditation de son exploit, il avait scié secrètement un morceau d'un gros arbre troué, très propre à son dessein. Sa hauteur était d'environ trois pieds, sur deux de large ; il ressemblait à une baratte. L'une des extrémités était couverte d'une peau de cabri ; l'autre n'avait qu'un fond de bois. Il employa plusieurs jours à trancher, à couper, à gratter l'intérieur de ce fameux instrument, pour le rendre plus léger. Sur l'extérieur du tchant-cheêga kabo, il peignit les figures

d'un ours gris, d'une tortue et d'un taureau-buffle, trois grands génies du catalogue des manitous indiens. Entre ces trois figures, tout l'espace représentait des têtes humaines sans chevelures, au nombre d'environ quatre-vingts. Un chef Pied-Noir, sans chevelure, était représenté en noir et barbouillé de vermillon, sur la peau du tambour.

Il avait achevé toute son œuvre et fait tous ses préparatifs. Au milieu de la nuit, la voix de Tchatka se fit entendre, avec le bruit sourd de son tchant-cheêga, qui retentit dans tout le camp. Comme s'il sortait d'une extase, il fait à haute voix son action de grâce et ses invocations au Grand-Esprit et à tous ses manitous favoris, pour les remercier des grandes faveurs dont ils venaient de nouveau de le combler et dont les effets allaient rejaillir sur toute la tribu. Tout le monde obéit à son appel; on se rend à sa loge. Selon l'usage, les conseillers, les principaux d'entre les braves et soldats entrent les premiers et remplissent bientôt sa demeure; tandis que des centaines de curieux, vieux et jeunes, se réunissent et s'assiégent en dehors. La curiosité est à son comble; on brûle d'apprendre enfin le dénoûment des nouvelles mystérieuses; on attend avec une vive impatience mêlée d'inquiétude.

Comme préliminaire, Tchatka entonne, au son du tambour, un beau cantique de guerre sans faire la moindre attention à la multitude qui se pressait autour de lui. En sa qualité de grand homme de médecine, il s'était coiffé du duvet du cygne; son visage et sa poitrine étaient barbouillés de différentes couleurs et figures; ses lèvres vermillonnées indiquaient qu'il était avide de sang et respirait la guerre. Lorsqu'il s'aperçoit que toute la bande est rassemblée au dehors autour de sa loge, il se lève, et d'une voix de Stentor qui se fait entendre dans toute l'assemblée :

« J'ai rêvé, dit-il, amis et guerriers, j'ai rêvé!... Pendant cinq jours et cinq nuits, j'ai été admis dans le pays des âmes; vivant, je me suis promené au milieu des morts...

Mes yeux ont vu des scènes effrayantes ;... mes oreilles ont entendu des plaintes affreuses, des soupirs, des cris, des hurlements !... Aurez-vous le courage de m'écouter ?... Pourrai-je permettre de vous voir devenir les victimes de vos plus cruels ennemis? Car, sachez-le, le danger est proche, l'ennemi n'est pas loin. »

Un vieillard, dont les cheveux blancs annonçaient environ soixante et dix hivers, grand conseiller de la nation et jongleur, répondit : — « Un homme qui aime sa tribu ne cache rien au peuple; il parle lorsque le danger est proche ; lorsque les ennemis se montrent, il va à leur rencontre. Vous dites que vous avez visité le pays des âmes. Je crois à vos paroles. Moi aussi, dans mes rêves, j'ai souvent conversé avec les esprits des morts. Quoique jeune encore, Tchatka nous a donné de grandes preuves de son pouvoir... La dernière heure d'Istagon a été terrible... mais qui oserait se lever pour vous blâmer?... Vous n'avez fait que prédire les deux événements : le chef est mort et la pierre Wah-kon a disparu. J'ai fait des merveilles aussi lorsque j'étais plus jeune. Je suis vieux aujourd'hui, mais quoique les jambes commencent à me manquer, j'ai encore l'esprit clair. Nous écouterons vos paroles avec attention, et nous déciderons ensuite de la voie que nous aurons à suivre. J'ai parlé. »

Le discours du vieillard eut un effet favorable sur toute l'assemblée. Peut-être était-il dans le secret de Tchatka. Tous les discours qui suivirent manifestèrent un rapprochement vers le meurtrier. Celui-ci, rassuré sur les dispositions à son égard, continua son récit avec fermeté et montra une grande confiance dans ses plans pour l'avenir.

« Que ceux qui ont des oreilles pour moi m'entendent : pour ceux qui n'en ont point, il est temps encore de se retirer !... Vous me connaissez : je suis un homme de peu de paroles; mais ce que j'avance est la vérité, et les événements que je prédis arrivent. Pendant cinq jours et cinq nuits de suite, mon esprit a été transporté parmi les esprits des

morts, surtout de ceux de nos proches parents et amis. Nos amis, dont les ossements blanchissent dans les plaines et que les loups entraînent dans leurs gîtes; nos amis, qui jusqu'ici n'ont point encore été vengés, errent çà et là dans les endroits marécageux, dans les glaces et les neiges, dans les déserts stériles et abandonnés, qui ne produisent ni fruits, ni racines, ni animaux d'aucune espèce pour les nourrir. C'est un lieu de ténèbres, où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Ils y sont sujets à toutes les privations : au froid, à la soif et à la faim. C'est nous, leurs amis, leurs parents et leurs frères, qui sommes la cause de leurs longues souffrances et de leurs affreux malheurs. Leurs plaintes et leurs soupirs étaient insupportables; je tremblais dans tous mes membres; les cheveux se hérissaient sur ma tête; je croyais mon sort fixé au milieu d'eux, lorsqu'un esprit bienfaisant me touche la main et me dit : — « Tchatka, retourne à l'endroit que tu as quitté. Rentre » dans ton corps, car ton temps pour venir habiter le pays » des âmes n'est point encore venu. Retourne, et tu seras » le porteur de bonnes nouvelles à ta tribu. Les mânes de » tes parents défunts seront vengés et leur délivrance » s'approche. Dans ta loge, tu trouveras un tambour peint- » turé de figures, que tu apprendras à connaître bientôt. » — L'esprit me quitte au même instant. Sortant de mon rêve, j'ai trouvé mon tambour peinturé tel que vous le voyez ici. Lorsque mon corps s'est ranimé, je me suis aperçu qu'il n'avait point changé de position. Pendant quatre jours et quatre nuits, j'ai eu la même vision, variée quelquefois, mais toujours accompagnée de plaintes et de reproches sur nos défaites récentes vis-à-vis des Pieds-Noirs. La cinquième nuit, un manitou m'adressa de nouveau la parole et me dit : — « Tchatka, à l'avenir le tchant-cheêga sera ton » Wah-kon... Lève-toi... Suis sans délai le sentier de la » guerre qui mène chez les Pieds-Noirs. Aux sources de la » Rivière-au-Lait, trente loges de tes ennemis se trouvent

» campées. Pars à l'instant, et après cinq jours de marche,
» tu arriveras au camp. Le sixième jour, tu y feras un
» grand carnage. Chaque tête peinte sur le tambour repré-
» sente une chevelure, et toutes ces chevelures remportées
» apaiseront les mânes de tes parents et amis défunts.
» Alors seulement ils pourront quitter l'affreuse demeure
» où tu les vois, pour entrer dans les belles plaines où règne
» l'abondance et où les souffrances et les privations sont in-
» connues... Dans ce moment même un parti de guerre de
» Pieds-Noirs rôde dans le voisinage du camp. Ils ont épié
» le moment favorable; mais, n'ayant pu réussir, ils sont
» partis pour aller à la recherche d'un ennemi plus faible.
» Pars donc sans tarder; tu trouveras une victoire aisée,
» tu ne rencontreras dans le camp pied-noir que des vieil-
» lards, des femmes et des enfants. — Telles furent les paroles du manitou, et il disparut. Je suis rentré dans mon corps; je suis revenu à mes sens; je vous ai tout dit [1]. » Ainsi parla cet homme extraordinaire.

Avant de continuer l'étrange histoire de Tchatka et ses étranges prédictions, il est nécessaire de faire observer qu'il avait su gagner et attacher à sa cause et à sa personne plusieurs jeunes gens actifs et les meilleurs coureurs du camp. C'est d'eux qu'il apprit en secret toutes les nouvelles et toutes les informations qu'ils pouvaient recueillir, dans leurs longues courses, soit sur la chasse, soit sur la proximité, le nombre, la position des ennemis. Le jongleur, dès qu'il est au fait des choses, fait sa médecine ou ses incantations, et prophétise ensuite au peuple; celui-ci ne se doute pas de la fourberie et ne trouve que du sur-

[1] Plusieurs de nos tribus indiennes célèbrent, vers la fin de l'hiver, la *Fête des Songes*. Les cérémonies se prolongent souvent de dix à quinze jours. On pourrait plutôt les appeler des bacchanales ou Carnaval, auquel les sauvages eux-mêmes appliquent le nom de *Fête des Insensés*. Ce sont des jours de grands désordres où tout ce qu'ils rêvent ou prétendent avoir rêvé doit s'exécuter. Les danses, les chants et la musique forment les principales cérémonies de la fête.

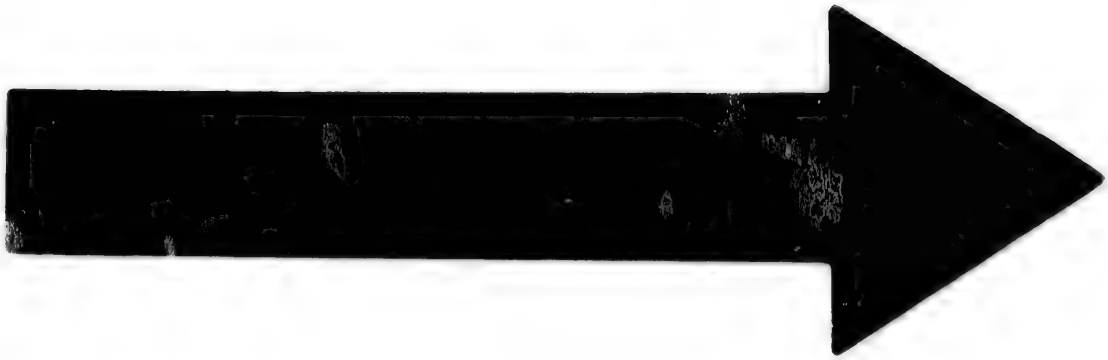
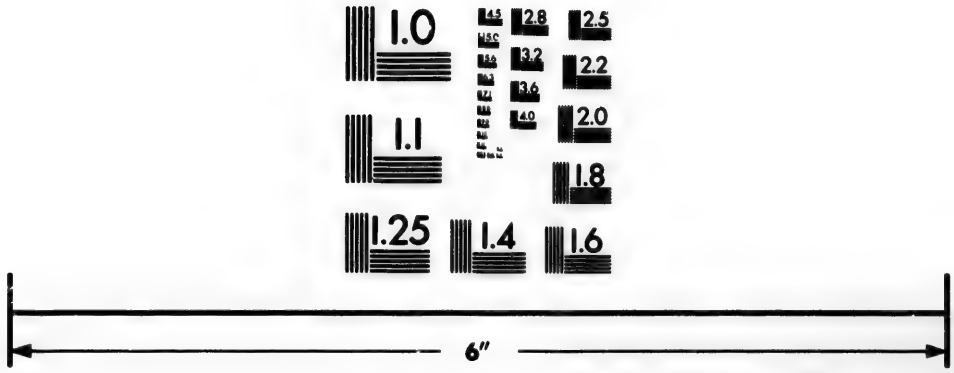


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

25 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

naturel dans tout ce qui sort de la bouche de l'imposteur.

Continuons. Le discours de Tchatka (nous l'appellerons encore de ce nom dans toute la suite de ce récit, quoiqu'il ait reçu le titre de Wah-Kon-Tangka, ou Grande Médecine) avait produit l'effet désiré sur tout son auditoire. Ces sauvages nourrissaient une haine mortelle contre les Pieds-Noirs; cette haine avait été transmise de père en fils et augmentée par des agressions et des représailles continuelles. On peut se faire une idée de l'inclination que les sauvages ont pour la guerre, en réfléchissant sur l'expression significative dont ils se servent pour la désigner : ils l'appellent *l'haleine de leurs narines*. Chaque famille dans le camp comptait plusieurs parents et amis massacrés par leurs redoutables adversaires. Le discours de Tchatka avait donc réveillé dans les cœurs la plus violente soif de vengeance. Le *sassaskwi*, ou cri de guerre, fut la réponse unanime de tous les guerriers du camp. On alluma partout des feux de joie, on forma à l'entour des groupes pour chanter les cantiques d'invocation aux manitous, exécuter leurs danses de chevelures. Ensuite chacun examina ses armes, et la scène se changea en un vaste atelier. Les soldats s'occupaient à affiler les haches et les dagues à deux tranchants, à relimer les pointes d'acier des lances et des flèches, à vermillonner les massues et les casse-têtes, à brider et à seller les chevaux; tandis que les femmes raccommodaient et préparaient les mocassins [1], les mitasses, les sacs de voyage et les provisions nécessaires pour l'excursion. Comme il se ferait à l'occasion du grand gala, chacun se barbouillait la figure de plusieurs couleurs, selon ses fantaisies, et se parait des pieds à la tête de ses plus beaux ornements. Jamais un enthousiasme si vif et si unanime à la fois ne s'était manifesté dans la tribu. C'est que tous avaient pleine et entière confiance dans les promesses de Tchatka et comptaient avec

[1] Le *mocassin* est le soulier indien.

assurrance sur la victoire. Les guerriers se félicitaient d'avoir enfin trouvé l'occasion d'effacer la honte et l'opprobre que les défaites avaient infligées à la nation, et d'aller venger la mort de leurs parents. Tout dans le camp ne respirait que la guerre. L'homme qui avait mis tout en train se tint seul à l'écart. Tranquille dans sa loge, à côté de son gros tambour, il ne voulait ni prendre part aux réjouissances publiques, ni se joindre aux chanteurs et à la danse de guerre.

Lorsque le parti de guerre fut formé et prêt pour le départ, plusieurs vieillards et soldats furent députés vers Tchatka, pour le prier de vouloir se mettre à la tête des guerriers et de les y conduire en personne. Il leur répondit : — « Il y a quelques jours, j'ai prédit deux grands événements dans le camp; vous avez été les témoins de tout ce qui s'est passé, de la haine que je me suis attirée de la part d'un grand nombre. Je suis jeune; je ne suis point guerrier; choisissez un homme d'une plus grande expérience et plus âgé que moi, pour conduire les braves aux combats. Je resterai ici. Laissez-moi à mes rêves et à mon tambour. »

Les députés reportèrent la réponse à leurs camarades; mais ceux-ci insistèrent de nouveau pour que Tchatka fût de la partie. Une nouvelle députation, formée cette fois-ci des plus proches parents d'Istagon, vint trouver Tchatka au nom de tout le camp, et lui annonça que désormais il serait leur chef de guerre, qu'il conduirait le camp, que tous lui promettaient respect et obéissance. Après quelques hésitations, Tchatka se rendit à leurs instances et leur dit : — « Amis et parents, j'oublie tous les torts que j'ai essuyés. Si vous voyez l'accomplissement de mes prédictions, si nous trouvons le camp pied-noir que j'ai indiqué, si nous arrachons à nos ennemis autant de chevelures qu'il y a de têtes chauves marquées sur mon tambour, croirez-vous à l'avenir à ma grande médecine ? Si je vous dis que, le second jour après notre départ, nous verrons les pistes du

parti de guerre qui a passé près de notre camp, si nous tuons sur le champ de bataille le grand chef des Pieds-Noirs, et que vous le voyiez tel qu'il est représenté sur mon tambour, sans chevelure et sans mains; si tout s'accomplit à la lettre, m'écouterez-vous et répondrez-vous à l'avenir à mon appel? » — Ils acceptèrent ces conditions à l'envi.

Aussitôt Tchatka se leva, entonna son chant de guerre au son du tambour et aux acclamations de toute la tribu. Il rejoignit ensuite sa bande, mais sans armes, n'apportant pas même un couteau. Il ordonna d'attacher son tambour sur le dos d'un bon cheval, qu'il fit conduire par la bride à ses côtés par un de ses fidèles espions et coureurs de plaines et forêts.

Pour mieux faire comprendre l'événement, un petit mot sur les chefs indiens ne sera pas hors de propos. Chaque nation est divisée en différentes bandes ou tribus, et chaque bande compte plusieurs villages. Chaque village a son chef, qui est respecté et auquel on obéit pour autant que ses qualités personnelles inspirent le respect ou la terreur. Le pouvoir d'un chef n'est souvent que nominal; quelquefois son autorité est absolue, et son nom ainsi que son influence passent les limites de son propre village; en sorte que toute la tribu à laquelle il appartient le reconnaît comme chef général. C'était le cas parmi les Assiniboins du temps de Tchatka. Le courage, l'adresse et l'esprit d'entreprise peuvent élever tout guerrier aux plus grands honneurs, surtout si son père ou son oncle a été chef avant lui, et qu'il appartienne à une famille nombreuse, prête à maintenir son autorité et à venger ses querelles. Cependant, quand il est parvenu à la dignité de chef et que les anciens et les guerriers l'ont installé avec toutes les cérémonies requises, qu'on ne s'imagine pas qu'alors il s'arroge les moindres apparences extérieures de rang et de dignité; il connaît trop bien que la place qu'il occupe ne tient qu'à un faible fil qui se casse facilement. Il lui faut ou se concilier

ses sujets incertains, ou savoir les retenir par la crainte. Un grand nombre de familles, dans le village, ont plus d'aisance que le chef, s'habillent mieux, sont plus riches en armes, chevaux et autres possessions que lui. Comme les chefs teutons des temps anciens, il gagne la confiance et l'attachement de ses soldats, d'abord par sa propre bravoure et plus souvent par des présents, qui ne servent qu'à l'appauvrir davantage. Si le chef manque de gagner la faveur du peuple, ils mépriseront son autorité et le quitteront à la moindre opposition qu'ils rencontreront de sa part; car les usages des Indiens n'admettent aucunes conditions par lesquelles ils pourraient faire respecter ou renforcer son pouvoir.

Il arrive rarement, parmi les tribus de l'Ouest, qu'un chef puisse parvenir à exercer un grand pouvoir à moins qu'il ne soit à la tête d'une famille très nombreuse. J'ai rencontré souvent des villages entiers, composés de parents et de descendants du chef; ces sortes de communautés nomades ont un certain caractère patriarcal, et sont généralement les mieux réglées et les plus pacifiques. Le chef y est moins un maître qu'un père au milieu d'une famille nombreuse, et il n'a autre chose à cœur que le bonheur de ses enfants. On peut dire en général des nations indiennes, que des peuples, peu unis entre eux, déchirés même par des discordes et des jalousies, ne pourraient avoir en mains que peu de pouvoir et très peu de force.

Retournons à Tchatka, le grand chef élu de la pricipale bande de la nation des Assiniboins. Il se trouvait à la tête de plus de quatre cents guerriers. Ils marchèrent le reste de la nuit et pendant toute la journée du lendemain, avec les plus grandes précautions et dans le meilleur ordre, pour prévenir toute surprise. Quelques vedettes seules parcouraient et battaient la campagne tout à l'entour, laissant sur leur passage des signaux ou des baguettes plantées en terre et inclinées de manière à indiquer la route que la pe-

tite armée avait à suivre. Vers le soir, ils entrèrent dans une pointe épaisse de bois, sur le bord d'un petit ruisseau, y érigèrent à la hâte une espèce de parapet ou de défense avec des troncs d'arbres secs, et y passèrent une nuit tranquille. Dans la matinée du second jour, ils se trouvèrent au milieu de troupeaux innombrables de buffles, et s'y arrêtèrent quelques instants pour renouveler leurs provisions [1]. Vers le soir, une des vedettes fidèles revint et communiqua en secret avec Tchatka. Après avoir marché encore plusieurs milles, le chef, au son de son tambour-wahkon, rassembla tous ses guerriers, et leur montrant du doigt une haute colline à quelques milles de distance, il leur apprit qu'ils y verraient la trace du parti de guerre pied-noir, dont il avait rêvé avant de quitter le camp. Plusieurs cavaliers partirent aussitôt pour aller reconnaître l'ennemi. A l'endroit indiqué, ils trouvèrent le sentier tracé par environ quatre-vingts à cent chevaux. Tous les guerriers redoublèrent de zèle, d'ardeur et de confiance dans leur nouveau chef. Les deux jours suivants n'offrirent rien de bien remarquable. Ils s'arrêtèrent encore dans la soirée du cinquième jour, sans que le moindre vestige leur eût indiqué leur proximité du camp ennemi qu'ils cherchaient. Les vedettes étaient allées, durant la journée, dans différentes directions sans rapporter la moindre nouvelle, sauf celui

[1] Je vous ai bien souvent parlé des bisons ou buffles improprement dits, sans vous faire connaître les grands avantages que les sauvages retirent de ces animaux intéressants. Ils en obtiennent presque tout le nécessaire de la vie. Les peaux leur servent de loges ou habitations; de vêtement, de literies, de brides et de couvertures de leurs selles; de vases pour contenir l'eau, d'esquifs pour traverser les lacs et les rivières; avec le poil, ils font tous leurs cordages; avec les nerfs, ils font les cordes des arcs et tout le fil nécessaire aux habits, ainsi que la colle dont ils se servent; l'omoplate leur sert de bêche et de pioche. Le bison est comme leur pain quotidien, leur principal nourriture. La fiente de cet animal, appelée *bois de vache,* leur procure le chauffage en abondance. L'année dernière cent mille peaux de buffles ont été envoyées du désert aux magasins de Saint-Louis; avec le produit, les sauvages se procurent des armes et tout ce dont ils ont besoin.

qui avait communiqué la découverte à Tchatka en secret. Plusieurs des plus anciens guerriers murmurèrent à haute voix, disant « que le jour prédit par le chef, auquel ils verraient assurément l'ennemi, était passé. »

Mais Tchatka les arrêta tout court et leur répliqua : — « Vous semblez encore douter de mes paroles. Le temps n'est point passé. Dites plutôt, le temps est arrivé. Vous semblez encore bien jeunes en expérience, et cependant un grand nombre d'hivers ont commencé à blanchir vos cheveux. Où croyez-vous trouver les loges de vos ennemis? Est-ce dans la plaine ouverte ou est-ce sur le sommet d'une côte d'où, d'un seul coup d'œil, on aperçoit tout ce qui s'y trouve, que vous prétendez les découvrir? Et cela, dans un moment où ceux qui devraient protéger leurs femmes et leurs enfants sont loin? L'ours et le jaguar cachent leurs petits dans leurs antres ou au fond des forêts impénétrables; la louve les cache dans un trou; le chevreuil et le cabri les couvrent de foin. Lorsque vous allez à la chasse des cerfs, ne regardez-vous pas à travers les arbres et les broussailles? Lorsque vous allez à la chasse des blaireaux et des renards, vous cherchez leurs gîtes. Quelqu'un ira examiner la petite pointe de bois près du gros rocher, au bout de la plaine où nous nous trouvons. »

Aussitôt plusieurs des plus courageux et des plus expérimentés dans les ruses de la guerre furent envoyés à la découverte. A la faveur des ténèbres et avec toutes les précautions nécessaires, ils entrèrent dans la petite forêt et firent toutes leurs observations sans être aperçus. Vers minuit, ils rapportèrent la nouvelle à Tchatka et à leurs compagnons : « qu'ils avaient découvert le campement pied-noir dans l'endroit indiqué par le chef; que les loges n'étaient habitées principalement que par des vieillards, des femmes et des enfants; qu'ils n'avaient pu distinguer que la voix de quelques jeunes gens; que tous les chevaux étaient partis. » Ces nouvelles remplirent de joie ces cœurs barbares.

Le reste de la nuit se passa en chants et en danses de guerre au son du gros tambour, en jongleries et invocations aux manitous qui avaient inspiré Tchatka pendant ses cinq jours et cinq nuits de rêves, et qui avaient conduit son esprit dans le pays des âmes.

A la pointe du jour, les quatre cents guerriers assiniboins environnaient les trente faibles loges de Pieds-Noirs. Le cri de guerre et de vengeance qu'ils firent retentir à la fois, comme autant de furies altérées de sang, réveilla et remplit d'effroyable épouvante ces malheureuses mères et ces malheureux enfants, qui se trouvaient là sans la moindre protection. Selon leur attente, les Assiniboins ne trouvèrent que peu d'hommes dans le camp; tous étaient dans le parti de guerre dont j'ai fait mention. Le petit nombre des jeunes Pieds-Noirs qui s'y trouvaient se défendaient en braves et en désespérés; mais ils ne pouvaient résister longtemps à tant d'ennemis. Le combat fut court; le carnage sanglant et affreux. Les vieillards, les femmes, les enfants étaient une proie facile à détruire pour les cruels Assiniboins. Deux jeunes Pieds-Noirs seulement ont échappé à cette horrible boucherie. Un Assiniboin qui s'est trouvé dans le combat, en fit le récit à M. Denig et déclara que, de sa propre main, il avait tué quatorze enfants et trois femmes. M. Denig lui demanda s'il les avait tués à coups de flèches. — « Quelques-uns, répondit-il; mais manquant de flèches, j'eus recours au casse-tête et à la dague. » — Il ajouta, en même temps, qu'ils arrachèrent des bras de leurs mères et enlevèrent un grand nombre de petits enfants, et que chemin faisant, dans leurs chants et danses de chevelures, ils s'amusaient à les écorcher vifs et à leur passer des bâtons pointus à travers le corps, pour les rôtir vivants au feu. Les cris perçants de ces petites créatures étaient pour l'oreille de ces barbares, au milieu de leurs cruelles orgies, la mélodie la plus douce et la plus agréable. Tout ce qu'un cœur sans pitié et inhumain peut inventer de cruel, fut mis en pratique. Les Assiniboins

déclarent qu'ils se rassasièrent de cruautés, pour satisfaire les mânes de leurs parents défunts; leur haine implacable et leurs longs désirs de vengeance contre les Pieds-Noirs, leurs plus grands ennemis. Le nombre de chevelures remportées surpassait de beaucoup le nombre de têtes représentées sur le grand tambour.

En retournant vers leur pays, au premier campement qu'ils firent, un des guerriers fit remarquer à ses compagnons, et assez haut pour que Tchatka pût l'entendre, « que le chef pied-noir n'avait été ni vu ni tué. » Le chef répondit : — « Notre œuvre n'est donc pas encore achevée : nous aurons donc une autre rencontre avant de nous rendre dans nos foyers. Le chef pied-noir mourra. Je l'ai vu sans chevelure dans mon rêve; tel il a été peint sur le tambour par les manitous. Elle lui sera ôtée avec son propre couteau. »

Une pluie légère était tombée pendant la nuit; un brouillard épais obscurcissait le ciel pendant la matinée; ce qui obligea toute la bande de guerriers de se tenir ensemble, afin de ne point s'égarer. Après avoir marché quelques heures, des coups de fusil tirés au front de la ligne apprirent à ceux qui formaient l'arrière-garde qu'une attaque avait commencé. Chacun se pressa de rejoindre les combattants. C'était la rencontre d'une troupe de vingt à trente Pieds-Noirs que le brouillard avait séparés de leurs compagnons. Nonobstant toutes les manœuvres de Tchatka pour se tenir à l'abri du danger, il se trouvait enveloppé au milieu du combat, ne sachant de quel côté se tourner. Les Pieds-Noirs se défendirent courageusement, mais ils durent céder à un nombre si supérieur d'adversaires. Plusieurs s'échappèrent à la faveur du brouillard qui les cachait à la vue.

Dans la mêlée et un peu à l'écart, le cheval de Tchatka fut tué sous lui; le cavalier et son coursier roulèrent dans la boue. Au même instant un Pied-Noir, d'une haute stature et d'une force prodigieuse, lui jeta sa lance, qui ne fit que

raser la tête de son ennemi et entra tremblante profondément dans la terre. Il l'attaqua ensuite le couteau en main. Tchatka se releva rapidement de sa chute et, tout poltron qu'il était, il ne manqua ni de force ni d'adresse. Il saisit le bras armé de son terrible adversaire et fit de grands efforts pour s'emparer du couteau. Comme le combat avait cessé au front de la ligne, les Assiniboins, s'apercevant de l'absence de leur chef, retournèrent à sa recherche. Ils le trouvèrent prosterné et luttant encore contre cet ennemi puissant. Le Pied-Noir dégagé levait déjà le bras pour plonger le couteau dans le cœur de Tchatka, lorsqu'il reçut sur le crâne un coup de casse-tête qui l'étendit sans connaissance à côté de son adversaire vaincu. Celui-ci, à son tour, saisit l'instrument meurtrier et acheva le Pied-Noir. En se relevant, il s'écria : — « Amis, voici le chef pied-noir, car sa médaille l'annonce et le fait connaître. Je tiens entre mes mains le couteau du *Mâttau Zia* (Pied d'Ours), de qui vous connaissez les hauts faits et qui a été, pendant un grand nombre d'années, la terreur de notre nation. » — Avec le même couteau ensanglanté, il lui ôta la chevelure et lui coupa les deux mains, pour accomplir le dernier point de sa grande prophétie, qui se répétera de père en fils parmi les Assiniboins, jusqu'à la dernière génération. Dans cette circonstance, Tchatka reçut son troisième nom, le nom de *Mina-yougha,* ou « celui qui tient le couteau. »

Toute la tribu se livra à un délire de joie qu'il me serait impossible de décrire, au retour de l'expédition qui revenait avec tant de trophées remportés sur leurs plus grands et leurs plus cruels ennemis. Les danses et les incantations au son du tambour mystérieux, et les réjouissances publiques qui accompagnent généralement les chevelures, se renouvelèrent cent fois pendant l'*espace d'une lune* ou un mois. La gloire de Tchatka et de ses manitous fut chantée dans tout le camp. On l'acclamait le Mina-yougha et le Wahkontangka par excellence, à qui rien ne saurait résister. Il ne

perdit point les avantages qu'il avait su gagner dans l'opinion publique par sa ruse profonde et cruelle. Tout pouvoir dans la tribu lui fut confié, et jamais chef, parmi les Assiniboins, ne s'était, avant lui, attiré autant de respect et de crainte.

En véritable pacha ou mormon moderne, il se choisit trois femmes à la fois, sans même les consulter. Deux de celles-ci avaient déjà été fiancées à deux jeunes guerriers très influents. Malgré leurs réclamations, les parents se crurent très honorés d'appartenir à la famille du Grand Chef, par le choix qu'il avait fait de leurs filles, et ils les conduirent à la loge de Tchatka. Pour maintenir la paix dans son nouveau ménage et mettre les mécontentes en bonne humeur, en leur faisant perdre toute espérance, il donna ordre à un de ses partisans occultes d'empoisonner secrètement les deux prétendants. Il partit donc pour la chasse afin de mieux se mettre à l'abri de tout soupçon. A son retour, on lui apprit la nouvelle de leur mort; il se contenta de dire « que ceux qui sont capables de le contrarier dans la moindre des choses, ou qui méprisent son pouvoir, sont dans les plus grands dangers de mourir. »

C'est ainsi que le sbire principal, associé à Tchatka pour exécuter ses nombreux empoisonnements, remplit son mandat. Nous devons dire un mot sur les rapports que ces deux hommes criminels entretenaient ensemble. Le partisan occulte était proche parent du chef. Sa taille était d'environ cinq pieds; son corps était très robuste. Il avait perdu un œil dans une querelle avec un jeune homme; au-dessus de l'autre pendait une grande loupe, partant du milieu du front et s'étendant jusque sur la mâchoire. Il avait le nez aplati, de grosses lèvres, une large bouche béante qui laissait voir deux bonnes rangées de dents blanches et ovales. Il cachait légèrement son laid *frontispice* sous des touffes épaisses et crasseuses de cheveux noirs, collés ensemble avec de la gomme et de la résine mêlées de vermillon. Pen-

dant plusieurs années qu'il visitait le fort Union, à l'embouchure de la Roche-Jaune, il fut la terreur de tous les enfants, car il était impossible de rencontrer une figure humaine plus affreuse et plus dégoûtante. Sans doute, les marques de mépris qu'il recevait partout à cause de son extérieur, faisaient naître en lui la haine invétérée qu'il portait à sa propre race. Tchatka le rusé, s'apercevant des avantages qu'il retirerait d'un homme de cette nature pour l'exécution de ses affreux desseins, se l'était associé depuis longtemps. Il le traitait toujours avec bonté, lui faisait des présents, recherchait sa confiance en maintes occasions, et flattait ses penchants vicieux. Il pouvait donc toujours compter sur son homme dans l'exécution de ses desseins, surtout lorsqu'il s'agissait de faire tort à son semblable. Il avait administré si adroitement le poison aux deux jeunes guerriers, qu'aucun soupçon ne tomba sur lui ni sur Tchatka; au contraire, dans l'opinion de la tribu, un fleuron de plus fut ajouté à la grande réputation de Wahkontangka,qui, de loin comme de près, semblait à son gré disposer de la vie de ses sujets.

Pendant les premières années que Tchatka se trouva à la tête de sa tribu, le succès couronnait généralement toutes ses entreprises, et son renom passait dans toutes les tribus voisines. Cependant, il arrivait quelquefois que ses guerriers étaient battus. Dans ces occasions, comme je l'ai remarqué au commencement de ma lettre, il était toujours le premier à prendre la fuite; donnant pour excuse à ses camarades, que sa Grande Médecine (son tambour) l'enlevait malgré lui. Il fallait bien qu'il fût cru sur parole, sans quoi le téméraire qui oserait en douter n'échapperait plus facilement à la mort soudaine et mystérieuse qui semblait atteindre promptement tous ses ennemis dans son propre camp.

En 1830, après avoir prédit le succès, il essuya sa première grande défaite de la part des Pieds-Noirs, laissant

sur la plaine au delà de soixante guerriers tués, et un nombre à peu près égal de blessés. De là date le commencement de sa chute; le prestige qui jusqu'alors avait entouré son nom et ses actions commença à lui manquer. Vers ce même temps, la Compagnie de Pelleteries venait d'approvisionner le fort Union, à l'endroit où il se trouve aujourd'hui. Il avait été pourvu pour deux années de marchandises pour la traite parmi les nations indiennes dans le haut Missouri.

Dans l'espoir de réparer en quelque sorte la grande perte qu'il venait d'essuyer, de ranimer le courage abattu de ses soldats, de « couvrir les morts, » c'est-à-dire de faire cesser le deuil dans les familles qui avaient perdu de proches parents au dernier combat, Tchatka leur promit, avec assurance, « qu'il les rendrait tous riches et les chargerait de dépouilles en telle abondance, que tous les chevaux de la tribu seraient incapables de les porter. Il avait de nouveau eu un grand rêve; un rêve qui ne les trompera point, pourvu qu'ils entrent dans ses desseins et qu'ils soient fidèles dans l'exécution de ses ordres. » Il avait formé le plan hardi de s'emparer du fort Union avec une bande de deux cents guerriers choisis. Tchatka s'y présenta; il affecta une grande amitié pour les Blancs; il tâcha de faire accroire au surintendant, M. M...., qu'il était en route, avec sa bande, pour le pays des Minataries ou Gros-Ventres du Missouri, leurs ennemis; qu'ils avaient besoin de quelques munitions de guerre; qu'ils avaient l'intention de continuer leur chemin à la pointe du jour. L'hospitalité leur fut accordée avec bienveillance. Le chef avait si bien joué son rôle hypocrite, que la précaution ordinaire de désarmer les hôtes et de mettre leurs armes sous clef fut négligée en cette occasion. Le plan que Tchatka avait développé à ses guerriers était de se retirer dans les différentes chambres du fort, et de massacrer pendant leur sommeil, à un signal donné, tous ceux qui s'y trouvaient. Par un heureux incident, quelques jours

avant cette entreprise, tous les employés canadiens, au nombre d'environ quatre-vingts, étaient venus chercher des marchandises au fort Union dans la traite avec les Corbeaux et les Pieds-Noirs. Malgré ce grand renfort, les sauvages auraient pu réussir dans leur perfide dessein, si un événement plus favorable encore n'était venu les trahir et mettre à découvert leur projet. Un soldat assiniboin avait une sœur mariée à un des négociants du nord. Désireux de sauver la vie à sa sœur et de la mettre à l'abri de tout danger au moment de la mêlée qui devait avoir lieu, il lui communiqua, sous le plus grand secret, les intentions du chef, l'invitant à venir passer la nuit dans sa chambre, afin qu'il pût mieux la protéger. La femme promit de le suivre; mais elle alla aussitôt prévenir son mari du danger qui le menaçait, ainsi que tous les Blancs du fort. Le mari annonça la nouvelle au surintendant et à tous les messieurs en charge.

Les employés, les uns après les autres, furent appelés sans éveiller le moindre soupçon. Ils quittèrent tranquillement leurs appartements, furent armés en un clin d'œil, prirent possession des deux bastions et de tous les points importants du fort. Quand toutes les précautions furent prises, Tchatka et les principaux braves de sa bande furent invités à se rendre au salon du commandant, qui leur reprocha ouvertement leur noire trahison. Malgré leurs protestations, il leur donna le choix, ou de quitter le fort sans coup férir, ou d'en être chassés *à la bouche des gros fusils* (canons) qui étaient braqués contre eux. Tchatka, sans hésiter, accepta la première proposition et se retira à l'instant, confus et chagrin d'avoir perdu une belle occasion d'enrichir sa tribu, d'avoir failli à sa promesse et manqué l'accomplissement de son prétendu rêve.

Tchatka avait épuisé tout son sac à médecine, ou provision de poisons. Ses anciens amis du nord avaient refusé de lui en fournir davantage. Il voulut cependant absolument s'en procurer; car le poison était son unique moyen de se

débarrasser de ceux qui pouvaient s'opposer à son ambition et le contrarier dans ses plans. Il faisait ses coups avec tant d'adresse et si secrètement, que les sauvages étaient dans la ferme persuasion que leur chef n'avait qu'à vouloir pour les faire mourir. De là leur soumission abjecte à ses moindres caprices. Ce peuple, auparavant aussi libre que les oiseaux qui voltigent dans l'air, fut réduit, pendant un grand nombre d'années, à l'état de vils esclaves du tyran le plus lâche et le plus impitoyable.

Dans le courant de l'année 1836, Tchatka se présenta de nouveau au fort Union, à la tête d'une bande de chasseurs. Ils s'y rendaient pour vendre leurs pelleteries, leurs peaux de buffles, de castors, de loutres, de renards, d'ours, de biches, de chevreuils, de grosses cornes, en un mot, les fruits de leurs chasses, en échange de tabac, d'ornements, de couvertures de laine, de fusils, de munitions, de couteaux, de dagues et de lances. Une grande partie des pelleteries appartenaient à Tchatka ; il les offrit au négociant pour une petite quantité de tabac, lui disant secrètement « qu'il avait absolument besoin, coûte que coûte, d'une bonne quantité de poison, et le suppliant de lui en procurer; sans quoi, le charme qui l'entourait au milieu de ses gens l'abandonnerait sans retour. » Sa proposition fut écoutée avec la plus grande horreur. Il reçut, pour toute réponse, de sévères représentations sur la scélératesse de sa demande et sur ses infâmes et affreux procédés; mais elles furent sans effet sur ce cœur dur, pervers, endurci par une suite étonnante de crimes inouïs. Il quitta le fort en donnant des signes évidents de mécontentement pour avoir été frustré dans son attente.

Pendant les deux années qui suivirent, Tchatka conduisit plusieurs partis de guerre, tantôt avec succès et tantôt avec revers. On s'aperçut qu'il vieillissait, que ses manitous et son Wahkon lui étaient moins fidèles qu'auparavant; que ses prédictions ne se réalisaient plus; que ceux qui trou-

vaient à redire à ses arrangements vivaient malgré lui. Plusieurs même osèrent défier son pouvoir.

Au printemps de 1838, la petite vérole (on ne sait trop par quelle cause) se communiqua aux tribus indiennes dans le haut Missouri. Les ravages de cette terrible maladie changèrent entièrement la position que Tchatka avait eue jusqu'alors au milieu de son peuple. Mon intention n'est pas d'entrer ici dans tous les détails des désastres que ce fléau a causés parmi les sauvages. Le beau camp de Tchatka, composé de douze cents guerriers, fut réduit, en cette seule saison, à quatre-vingts hommes capables de porter les armes. D'autres tribus passèrent par de plus rudes épreuves encore. Ce fléau compta au delà de dix mille victimes parmi les Corbeaux et les Pieds-Noirs; les Minataries ou Gros-Ventres furent réduits de mille à cinq cents; les Mandans, la plus noble race des Indiens dans le haut Missouri, comptaient six cents guerriers avant la maladie; ils se trouvèrent réduits à trente-deux, d'autres disent à dix-neuf seulement! Un très grand nombre se tuèrent de désespoir, plusieurs avec leurs lances et d'autres instruments de guerre, mais la plupart en se précipitant d'un haut rocher qui se trouve sur le bord du Missouri.

Dans le courant de l'année suivante, Tchatka forma le dessein de s'emparer, par stratagème, du grand village des Mandans [1] et d'enlever tous les chevaux et tous les effets qu'ils y trouveraient. Le village était alors permanent et

[1] Dans plusieurs de mes lettres, j'ai fait mention des Mandans et de quelques-unes de leurs traditions. (Voy. les *Missions de l'Orégon*, pag. 283.) Leur nom indien est *See-pohs-ka-nu-ma-ka-kee*, ce qui veut dire faisans. Ils ont une tradition remarquable sur le déluge. Une haute colline existe dans leur territoire; là, disent-ils, le grand canot (*l'arche*) s'est arrêté. Chaque année, lorsque les premières feuilles du saule se déploient, ils célèbrent cet événement par de grands festins et de bruyantes cérémonies. Leur tradition dit « que la branche que l'oiseau rapporta au grand canot était celle du saule et était remplie de feuilles. » L'oiseau auquel ils font allusion est la tourterelle, et, d'après leur code religieux, il est défendu de le tuer.

situé dans le voisinage de l'endroit où le fort Clark se trouve aujourd'hui. Environ cinq milles plus bas, se trouvaient les Arrikaras, nouveaux alliés et amis des Mandans, qui comptaient environ cinq cents guerriers et avaient échappé à la contagion, parce qu'ils étaient absents pour la chasse lorsque le fléau ravageait leur pays. Les Arrikaras appartenaient anciennement à la nation des Pawnies, sur la rivière Nébraska ou Plate.

Tchatka ignorait les circonstances de la position des Arrikaras vis-à-vis des Mandans, et n'avait guère songé à la proximité des deux tribus. Ayant rassemblé les tristes restes de ses guerriers, il leur communiqua le dessein qu'il avait formé. Le voici : — « Nous irons, disait-il, offrir le calumet de la paix aux Mandans. Ils l'accepteront avec joie ; car ils sont faibles et ont l'espoir de trouver en nous une protection contre les Sioux, leurs ennemis les plus acharnés. Aussitôt que nous serons admis dans le village, sous ces apparences d'amitié, nous nous éparpillerons dans les différentes loges habitées ; puis, par un mouvement simultané, nous ferons main basse, avec nos dagues et nos coutelas, sur tout ce qui reste encore de Mandans. Ils ne pourront pas nous échapper ; tout ce qu'ils possèdent sera à nous. » — Le plan leur parut praticable. Dans le désir de faire quelque chose qui pût améliorer leur condition, les Assiniboins acceptèrent à l'envi la proposition de leur chef.

Le secret de cette expédition ne fut communiqué à personne. Ils passèrent par le fort Union pour s'y procurer de la poudre, ainsi que les balles nécessaires et quelques livres de tabac *pour fumer la paix*. Arrivés en vue du village, ils s'arrêtèrent et firent les signaux d'amitié aux Mandans, les priant de venir les rejoindre. Tchatka se plaça sur une haute colline, d'où il pût facilement observer tout ce qui se passait alentour, et, tambour battant, il chanta ses invocations à ses manitous. Il députa douze hommes de sa bande, portant un petit drapeau et le calumet de la paix, avec

ordre de le fumer à moitié chemin, c'est-à-dire entre lui et le village. Par bonheur pour les Mandans, quelques Arrikaras, amis et alliés, en revenant de leur chasse, s'étaient arrêtés parmi eux. De toutes les nations vivant dans le Haut-Missouri, les Arrikaras sont considérés comme les plus fourbes et les plus perfides. Tchatka, sans s'y attendre, se trouva pris dans ses propres filets. Il était venu pour frapper la petite bande mandane, et retourner ensuite chez lui chargé de dépouilles et de chevelures; il tomba dans le piége qu'il avait tendu à d'autres, et se trouva enfin à la merci de dignes émules.

Après que les députés assiniboins se furent réunis aux Mandans pour fumer ensemble le calumet, les Arrikaras partirent en toute hâte pour aller annoncer à leurs chefs cette réunion si subite et si imprévue. L'occasion était bien favorable. Aussitôt le cri de guerre retentit dans tout le camp arrikara. Quelques instants suffirent pour seller les chevaux et s'armer. Ils avaient évidemment les plus grands avantages sur leurs adversaires. Cachés par une pointe de forêt dans la vallée basse, ou bas-fond du Missouri, ils filèrent silencieusement et inaperçus vers le village des Mandans.

La cérémonie de *fumer le calumet de la paix* se prolonge ordinairement pendant plusieurs heures. Il y a d'abord un échange familier de nouvelles de part et d'autre, une conversation dans laquelle chacun fait prévaloir ses hauts faits d'armes, ou les coups qu'il a portés à ses ennemis, exposé qui a pour but d'exciter l'admiration du parti opposé. Ils passent ensuite aux discours, dans lesquels les points en questions sont discutés. Si le calumet est accepté et passe de bouche en bouche, c'est la ratification de tout ce qui a été résolu, et la paix est conclue.

Ils en étaient à ce point et on se disposait à entrer ensemble dans le village, lorsque tout à coup les Arrikaras se présentent et font retentir leur cri de guerre. A la première décharge des fusils et des flèches, les douze députés

assiniboins perdent la vie. Leurs chevelures sont aussitôt enlevées et leurs cadavres horriblement mutilés. Ce fut l'affaire d'un moment. Environ trois cents Arrikaras, jetant leurs cris de victoire mêlés d'imprécations, se dirigent avec la plus grande impétuosité vers la colline, pour continuer le massacre des Assiniboins. Au premier signal de l'attaque, Tchatka s'élance sur son coursier et prend la fuite. La plupart des Assiniboins, étant à pied, furent facilement rejoints par leurs ennemis à cheval, et tombèrent bientôt sous les coups de ces derniers. Plusieurs d'entre eux cependant se défendaient en braves; malgré leur grande infériorité en nombre, ils tuèrent trois Arrikaras et, quoique blessés, ils eurent le bonheur de gagner la forêt et d'échapper au carnage.

Après ce combat, les cadavres de cinquante-trois Assiniboins restaient étendus çà et là dans la plaine sans sépulture pour être dévorés par les loups et les vautours. Mais le grand chef, le conducteur de la grande tribu assiniboine, qu'était-il devenu? où était-il durant le combat? Ce fameux Tchatka, ce Wahkon-tangka, ce Mina-yougha, le héros au grand tambour enfin, avait pris la fuite le premier, monté sur un excellent coursier; mais les Arrikaras en avaient de plus frais et ils s'élancèrent à sa poursuite. En l'approchant, ils déchargèrent coup sur coup et tuèrent son cheval sous lui. Tchatka se relève aussitôt. La forêt est devant lui et tout près; s'il peut l'atteindre, il lui reste une lueur d'espérance pour sa vie. Il se dirige à toutes jambes de ce côté; la peur semblait lui prêter des ailes; tout vieux qu'il était, il prenait les devants et gagnait le but de sa course avant que ses ennemis les plus fougueux dans la poursuite ne pussent l'atteindre. Quelques-uns de ses propres soldats, témoins de cette fameuse chasse à courre, lui octroyèrent le nom de *Tatokahnan* ou le cabri, l'animal le plus agile de nos plaines.

Tchatka rejoignit ses soldats dans la forêt. Trente seulement avaient échappé au casse-tête et au scalpel des Arri-

karas; la plupart étaient blessés, et quelques-uns mortellement. C'étaient les faibles restes, les derniers hommes d'une bande formidable de douze cents guerriers. Tchatka baissait la tête et osait à peine les regarder. Tout son peuple avait disparu. Deux de ses fils venaient de tomber dans ce dernier combat. Son tchantcheêga-tangka, ou grand tambour, était entre les mains de ses ennemis; son cheval favori avait été tué. Lui-même était vieux; ses jours de gloire et de renommée étaient passés. Il n'avait plus à conduire de bande sur laquelle il pût exercer désormais son influence et accomplir ses exécrables desseins d'empoisonnement.

Après cette défaite, la bande de Tchatka étant devenue trop faible pour former un camp à part, elle se réunit aux *gens du nord*, comme on les appelle dans leur langue, et qui forment une autre grande branche de la nation assiniboine. Dès lors, Tchatka cessa de se mêler des affaires publiques. Il continua toutefois à passer pour un *grand homme de médecine*, et fut même quelquefois consulté, surtout dans les grandes et dangereuses occasions. Il ne cessa jusqu'à sa mort d'inspirer à tous ceux qui l'approchaient un certain respect mêlé de crainte et de terreur.

Telle vie, telle mort, dit l'ancien proverbe; c'est assez ordinairement le cas. La fin de ce méchant chef ne fut pas moins remarquable que la vie qu'il avait menée. Voici ce qu'un témoin oculaire en rapporte. Je cite l'autorité de M. Denig, ami intime et homme de toute probité, de qui je tiens tous les renseignements que je vous ai donnés sur les Assiniboins, et qui depuis vingt-deux années a résidé au milieu d'eux.

Dans l'automne de 1843, les gens du nord se rendirent au fort Union pour faire l'échange ou la traite de leurs pelleteries. Le premier qui se présenta à l'entrée du fort pour serrer la main de M. Denig, fut le vieux Tchatka, qui, en riant, lui dit : — « Mon frère, je suis venu au fort pour mourir au milieu des blancs. » — M. Denig n'ajoutant

aucune importance à ces paroles, le vieillard les lui répéta de nouveau. — « Avez-vous compris ce que j'ai dit? Cette visite au fort est ma dernière. Je mourrai dans cet endroit! » — M. Denig s'informa alors de l'état de la santé de Tchatka, s'il avait éprouvé quelque mal. Il en parla à d'autres Indiens. Mais tous lui assurèrent que Tchatka était bien portant comme à l'ordinaire; ils ajoutèrent cependant, qu'avant de quitter le village, il leur avait prédit « que sa dernière heure s'approchait, et qu'avant que le soleil se couchât le lendemain, son esprit s'envolerait au pays des âmes. » Les messieurs du fort, informés de cette nouvelle, firent appeler Tchatka pour l'interroger sur son étrange déclaration. Ils craignaient encore quelque tour de sa part, et se rappelaient toutes les fourberies et les cruautés qu'il avait exercées à l'égard de sa tribu, ainsi que sa noire trahison et ses odieuses trames contre les gens du fort, en 1831. Il déclara à ces messieurs qu'il se portait bien; qu'il n'avait éprouvé aucun mal; il ajouta : — « Je vous le répète de nouveau, mon temps est venu;... mes manitous m'appellent;... je les ai vus dans mon rêve;... il faut que je parte... Oui, demain le soleil ne se couchera point, avant que mon esprit ne s'envole au pays des âmes. » — Dans la soirée, il prit un bon souper et dormit ensuite paisiblement, tandis que les autres Indiens veillèrent et s'amusèrent pendant toute la nuit. Le lendemain, Tchatka se présenta de nouveau au bureau de M. Denig, et eut un léger crachement de sang. On voulut l'engager à prendre quelque remède, mais il le refusa en disant : — « Tout est inutile. Désormais la vie m'est insupportable. Je veux et je dois mourir, je vous l'ai dit. » — Peu de temps après, il sortit du fort avec les autres Indiens, et se rendit sur les bords de la rivière. Il eut bientôt une seconde attaque, plus violente que la première. On le plaça sur un traîneau pour le transporter dans le camp indien; mais il mourut en route dans les plus terribles convulsions. Ce fut, selon toutes les apparences, la

même grande médecine qu'il avait donnée dans une foule d'occasions à ses malheureuses victimes, durant sa triste et longue administration comme chef, qui termina enfin sa triste carrière.

Le corps inanimé de ce trop fameux sauvage fut porté en grande cérémonie dans le village indien, à vingt-deux milles de distance du fort. Toute la tribu assista à ses funérailles. Le cadavre, après avoir été peinturé, orné des plus riches ornements et enveloppé dans une couverture écarlate et une belle peau de buffle brodée en porc-épic [1], fut enfin élevé et attaché entre deux branches d'un grand arbre, au milieu des cris et des lamentations de la multitude.

Tel fut l'ascendant que son nom et ses actions exercèrent sur l'esprit de toute la tribu assiniboine, que l'endroit où reposent ses restes mortels est encore de nos jours l'objet de la plus haute vénération. Jamais les Assiniboins ne prononcent le nom de Tchatka qu'avec respect. Ils croient que ses mânes gardent l'arbre sacré; qu'il a le pouvoir et de leur procurer des chasses abondantes de buffles et d'autres animaux, et d'éloigner de leur pays ces animaux. C'est pourquoi, chaque fois qu'ils passent dans ces parages, ils offrent des sacrifices et des présents; ils présentent le calumet aux esprits tutélaires et aux mânes de Tchatka. Il est, selon leur calendrier, le Wahkon-tangka par excellence, le plus grand homme ou génie qui ait jamais paru dans la nation.

Les Assiniboins n'enterrent jamais leurs morts. Avec des cordes faites de peaux crues, ils attachent les corps entre les branches de gros arbres; plus souvent ils les placent sur des échafaudages pour les mettre à l'abri des loups et d'autres animaux voraces. Ces constructions sont assez élevées pour

[1] Cette expression est en usage parmi les voyageurs canadiens. Les longs piquants ou épines ressemblent à des plumes non taillées, dont les femmes sauvages tirent une espèce de fil, qu'elles emploient pour broder leurs habits.

que la main de l'homme ne puisse y atteindre. Les pieds sont toujours tournés vers le lever du soleil. On les y laisse dépérir. Lorsque les échafaudages ou les arbres qui maintiennent les morts tombent de vétusté, alors les parents des défunts enterrent tous les autres ossements et placent les têtes de morts en cercle dans la plaine, la face tournée vers le centre. Ils les y conservent soigneusement, comme des objets dignes d'une tendre et religieuse vénération. On y trouve d'ordinaire plusieurs têtes de buffles. Au centre est planté *un poteau de médecine*, d'environ vingt pieds de haut, auquel des Wah-kons sont attachés pour garder et protéger le dépôt sacré. Les Indiens appellent le cimetière *le village des morts*. Ils s'y rendent à différentes époques de l'année, pour s'entretenir affectueusement avec leurs parents et amis défunts, et ils y laissent toujours quelques présents.

Les Assiniboins donnent leur nom à la rivière Assiniboine, le grand tributaire de la rivière Rouge-du-Nord, dans les possessions anglaises du territoire de l'Hudson-Bay. Le mot *Assiniboin* veut dire *les gens qui font cuire les pierres*. Cette tribu avait anciennement, à défaut de meilleurs ustensiles, l'usage de faire bouillir leur viande dans des trous creusés en terre et doublés de peaux crues. L'eau et la viande étaient mises ensemble dans ces trous; on y jetait ensuite de gros cailloux ardents, jusqu'à ce que la viande fût cuite; de là le nom de *gens qui font cuire les pierres*, ou Assiniboins. Cet usage est aujourd'hui presque abandonné, surtout depuis qu'ils ont pu se procurer des chaudières des blancs. Ils n'ont plus recours à l'ancien usage que dans les grandes occasions ou *festins de médecine*. La langue assiniboine est un dialecte de la langue dacotah ou siouse. Ils se sont séparés de cette grande nation pour une bagatelle : une querelle entre les femmes des deux grands chefs. Un buffalo tué avait été trouvé par ces femmes; chacune d'elles s'obstinait à avoir tout entier le cœur de l'animal; des paroles

elles en vinrent aux coups de poing, et, dans leur rage, elles se servirent de leurs ongles et de leurs dents. Les deux grands chefs ont eu la folie de prendre fait et cause pour les visages lacérés de leurs tristes et chères moitiés; ils se mêlèrent à la querelle et se séparèrent mécontents. Depuis cette époque, les deux tribus ont toujours été en guerre.

Je fournis à vos poëtes, par ce récit, la matière d'une nouvelle Iliade. Voilà deux grands chefs dont les noms sont plus sonores, sans doute, que ceux d'Achille et d'Agamemnon; vous pouvez continuer le rapprochement.

P.-J. De Smet, S. J.

QUATORZIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

QUESTION INDIENNE.

Université de Saint-Louis, 30 décembre 1854.

Mon révérend Père,

La question indienne a été beaucoup agitée aux États-Unis dans le courant de cette année. Deux grands territoires, le Kanzas et le Nébraska, feront désormais partie de la grande confédération. Ils embrassent tout le Grand Désert, des confins de l'État du Missouri au 49e degré de latitude nord, et s'étendent dans l'ouest jusqu'au sommet des Montagnes-Rocheuses.

Des questions sur l'avenir des Indiens m'ont souvent été posées par des personnes qui semblent beaucoup s'intéresser au sort de ces pauvres malheureux. Connaissant l'affection et l'intérêt que vous leur portez vous-même, je me propose de vous donner aujourd'hui mes vues et mes appréhensions à leur égard; ce sont celles que j'ai eues depuis bien longtemps. J'en ai dit quelques mots dans une lettre écrite en 1851 et insérée dans la 40e livraison de vos *Précis Historiques*. Dans le courant de la même année, je reçus une lettre d'un homme très respectable de Paris, qui me priait de lui donner quelques détails sur la condition et l'état présent des tribus indiennes de l'Amérique du Nord.

Je vous donnerai ici les questions de ce correspondant et mes réponses. J'ajouterai ce qui s'est passé depuis, surtout les résolutions prises et les traités conclus depuis 1851 jusqu'en décembre de cette année 1854, entre le gouvernement américain et les aborigènes.

Première question. Pensez-vous que les aborigènes seront exterminés à l'ouest du Mississipi, comme ils l'ont été à l'est de ce fleuve? En d'autres mots, les Indiens, à l'ouest du Mississipi, partageront-ils le sort de leurs frères à l'est?

Réponse. Le même sort qu'ont eu les Indiens à l'est du Mississipi atteindra aussi, à une époque peu éloignée, ceux qui se trouvent à l'ouest du même fleuve. A mesure que la population blanche, ou de race européenne, s'avancera et pénétrera dans l'intérieur des terres, les aborigènes se retireront graduellement. Même déjà (en 1851) on s'aperçoit que les blancs regardent d'un œil avide les terres fertiles des Delawares, Potowatomies, Shawanons et autres sur nos frontières, et projettent l'organisation d'un nouveau territoire, le Nébraska. Je ne serais point surpris si, dans peu d'années, des négociations étaient entamées pour l'achat de ces terres et le déplacement des Indiens, qui devraient se retirer plus vers l'ouest. Les grands débouchés ouverts à l'émigration par l'arrangement définitif de la question de l'Orégon, ainsi que l'acquisition du Nouveau-Mexique, de la Californie et de l'Utah, ont seuls empêché, jusqu'à présent, qu'on ne fît des efforts pour éteindre les titres ou droits indiens aux terres situées immédiatement à l'ouest de l'État du Missouri, et à celles qui sont situées du côté du sud de la rivière Missouri, entre les rivières Kanzas et la Plate, et probablement aussi haut que le Niobrarah ou la rivière appelée *l'eau qui court.*

Deuxième question. Dans le cas où les Indiens, ayant fait une constitution pour leur propre gouvernement, se trouveraient dans le territoire d'un État américain, ne serait-il point à craindre que ces communautés naissantes

ne fussent traitées avec la même barbarie et la même injustice que l'ont été les Cherokees qui, contrairement à tout droit, ont été privés de leur territoire par l'État de Géorgie et transportés dans les terres du haut Arkansas?

Réponse. Je réponds affirmativement. Il est très propable que d'ici (1851) à peu d'années, des traités seront conclus avec ces tribus pour des *réserves*, c'est-à-dire des portions de leurs terres qui sont mises à part pour leurs résidences futures. Mais quoique la lettre du traité leur garantisse de telles réserves, vous pouvez être assuré toutefois, qu'aussitôt que les besoins supposés d'une population blanche et prospère demanderont ces terres, les blancs, trouveront des prétextes pour déposséder les Indiens. Ceci s'accomplit, soit par négociation ou achat nominal, soit en rendant leur situation si pénible, qu'ils ne trouvent aucune autre alternative que le déplacement ou l'émigration.

Troisième et quatrième question. Lorsque le territoire de l'Orégon sera incorporé comme État dans l'Union, les missionnaires de cette région ne pourraient-ils point organiser les tribus converties en districts et comtés distincts, peuplés de citoyens américains, quoique d'origine indienne? Alors la propriété des Indiens deviendrait inviolable, et les missionnaires auraient le temps de leur persuader de quitter la vie nomade et de chasseurs, pour embrasser la vie pastorale; plus tard ils cultiveraient le sol, sans être inquiétés par les prétentions des blancs.

Réponse. Lorsque l'Orégon prendra sa place comme État dans l'Union, il suivra la même politique que celle qui a été suivie jusqu'ici par les autres États, c'est-à-dire qu'il soumettra tous les habitants à sa juridiction et aux lois de l'État. La politique des États-Unis a toujours été d'éloigner les Indiens de chaque nouvel État aussitôt que cet État est admis comme partie de la confédération; et dans le cas où quelques portions de tribus restent sur leurs terres,

comme cela eut lieu dans les États de New-York, de l'Indiana, de Michigan et de l'Ohio, la situation des Indiens est très désagréable, leur progrès très lent. Se comparant aux blancs qui les environnent et qu'ils voient si entreprenants et si industrieux pour l'ordinaire, ils éprouvent un sentiment d'infériorité qui les accable et les décourage. Les Stockbridges (Mohegans et Iroquois), qui ont joui, pendant plusieurs années, de tous les droits de citoyens dans l'État du Wisconsin, ont supplié les autorités de les décharger de leurs obligations comme tels, et sollicitent avec instance le gouvernement de vouloir leur accorder une demeure, soit dans le Minesota, soit à l'ouest du Missouri. Même ceux qui vivent dans les *réserves*, belles portions de terre qui leur ont été accordées et assurées par des traités spéciaux dans l'Illinois, le Michigan, l'Indiana et l'Ohio, se trouvant comme des étrangers sur le sol natal, ont tous vendu leurs possessions et rejoint leurs propres tribus dans l'ouest. Le voisinage des blancs leur était devenu intolérable. Lorsque les terres des Indiens cesseront d'avoir de la valeur et que les blancs pourront et voudront s'en passer, alors seulement les Indiens jouiront du privilége de les retenir.

Cinquième question. Voici un extrait d'une loi du 27 septembre 1850 : « On accorde à chaque habitant, ou occupant du terrain public ci-inclus les métis indiens-américains, au-dessus de dix-huit ans, citoyens des États-Unis, ou ayant fait une déclaration de son intention de devenir citoyen, ou qui fera telle déclaration ou avant le 1er décembre 1851, etc. » Remarquez que cette loi prouve deux choses : la première qu'il y a des métis en Orégon, la seconde que les métis ont tous les droits de citoyens blancs. Ne pensez-vous pas qu'un jour à venir, supposez dans le courant d'un siècle, l'Orégon ne soit peuplé par une race hétérogène avec des traits frappants d'une race mixte de sang indien et de sang blanc, et un reste d'aborigènes dans les replis ou vallées des montagnes, pareils aux Celtes de

l'Écosse et aux Américains du Chili? Alors l'Orégon entrerait dans la catégorie de tous les États espagnols au sud de l'Amérique, où les Peaux-Rouges, loin d'être exterminés ou de s'éteindre, ont, au contraire, fait des efforts pour s'assimiler à la race des blancs.

Réponse. Je réponds à cette dernière question que dans le cas où les missionnaires réuniraient les métis avec les Indiens les plus dociles dans les districts ou comtés, sous la loi territoriale susmentionnée de l'Orégon, et donneraient à la jeunesse une éducation à la fois religieuse et agricole, le résultat serait un plus grand mélange de sang indien et blanc, et ainsi la population future de l'Orégon serait, en quelque sorte, hétérogène.

L'avenir des pauvres tribus indiennes est bien triste et bien sombre. Placées, comme elles le sont, sous la juridiction des États-Unis, environnées de toutes parts de blancs, leur ruine paraît certaine. Ces sauvages disparaissent insensiblement, au fur et à mesure que les émigrations des blancs se succèdent et s'avancent. Dans cinquante ans, on ne trouvera plus, à l'ouest de cet hémisphère, que peu de traces des indigènes. Que sont devenues ces tribus puissantes qui, au commencement de ce siècle, habitaient la grande et belle région partagée aujourd'hui entre les États de l'Ouest? Vous n'y trouvez plus que quelques restes dispersés çà et là sur nos frontières à l'ouest. De nos jours, les mêmes causes sont en pleine action et produisent les mêmes effets. Depuis quatre ans surtout, les grandes émigrations européennes ne font qu'y coopérer. Ces émigrations se multiplient de plus en plus aujourd'hui (1851) et se succèdent comme les vagues de la mer. Elles doivent trouver une issue; cette issue est l'ouest.

Telles sont les réponses que je fis en 1851 à M. D... Dans l'espace d'environ trois années, ce qui était une opinion est devenu un fait accompli. Ma réponse à la seconde question a été vérifiée à la lettre.

Dans le courant de cette année 1854, des traités ont été conclus avec les Omahas, les Ottoes et Missouris, les Sanus, les Renards du Missouri, les Iowas, les Kickapoux, les Shawanons et les Delawares, ainsi qu'avec les Miamis, les Weas, les Piankeshaws, les Kaskaskias et les Piorias. Par ces traités, ces différentes tribus cèdent aux États-Unis les portions les plus vastes et les plus avantageuses de leurs territoires respectifs et ne gardent, comme nous l'avons déjà dit, qu'un terrain resserré et de peu d'étendue, appelé *réserve*, pour les besoins de chaque tribu en particulier, et pour leurs résidences futures.

Nous remarquons journellement dans les feuilles qu'un grand nombre d'émigrants se répandent déjà sur les territoires cédés; cependant les conditions préalables de plusieurs traités entre le gouvernement et les tribus défendaient expressément aux blancs de s'y rendre avant l'arpentage et la mise en vente des terres au profit des Indiens. Malgré ces conditions, les blancs y établissent leurs colonies et défient même les autorités de les en empêcher.

La nouvelle organisation des territoires de Kanzas et de Nébraska vient d'abroger les lois protectrices ou *intercourse laws*. Par là, elle a renversé la faible barrière qui s'opposait à l'introduction des liqueurs fortes, que les habitants appellent si expressivement l'*eau de feu des sauvages*. Dans peu d'années ces petites réserves, ou établissements indiens, seront environnées d'une population blanche; ces blancs, pour la plupart vicieux et corrompus, introduiront et fourniront bientôt des liqueurs en abondance, pour satisfaire le goût dépravé des Indiens. En tout cela, le seul but est de dépouiller ces malheureux de tout ce qui leur reste en biens-fonds et en argent. Dans cet état de choses, je ne saurais concevoir comment les Indiens pourraient être protégés contre les influences dangereuses qui vont les environner de tous côtés. En peu d'années, peut-être vers la fin

de 1856, les délégués du territoire de Kanzas frapperont à la porte du congrès pour demander l'admission dans la confédération des États-Unis. Si cette demande est une fois accordée, on pourra dire adieu à l'indépendance des Indiens et au maintien de leurs réserves. Le nouvel État établit aussitôt sa juridiction sur tous les habitants qui se trouvent dans ses limites. Quoique les Indiens paraissent devoir être protégés par des stipulations générales, accordées de la part du gouvernement même, l'expérience constante montre qu'ils ne pourraient exister dans les limites d'un État, à moins qu'ils n'en deviennent citoyens. Témoins les Creeks et les Cherokees dans l'État de la Géorgie, qui, dans le temps, furent sur le point d'amener un conflit entre l'État et le gouvernement général.

Dans plusieurs des derniers traités dont j'ai fait mention, les Indiens ont renoncé à leurs annuités permanentes, et, en échange, ils ont consenti à accepter des sommes assez considérables pour un nombre limité d'années et par payements à termes fixes. Quelque forte que soit l'annuité, l'Indien ne met jamais rien à part pour ses besoins futurs; c'est son caractère. Il vit au jour le jour; tout est dépensé dans le courant de l'année où le payement est fait. Supposez donc que la somme du dernier payement ait été versée, quelle sera dans la suite la condition de ces tribus? Voici, je pense, la solution du problème : ils doivent ou périr de misère, ou vendre leurs réserves, ou aller rejoindre les bandes nomades des plaines, ou cultiver le sol. Mais remarquez-le bien, ils seront entourés de blancs qui les méprisent, les haïssent et qui les démoraliseront en peu de temps. Si l'on demande : A quoi faut-il attribuer l'imprévoyance des tribus, qui négligent d'échanger leurs annuités permanentes avec des sommes à termes limités mais plus grandes? La réponse à cette question se trouve dans la disparité des parties qui font le traité. D'une part vous trouvez l'officier intelligent et malicieux du gouvernement; de l'autre, quelques chefs

ignorants, accompagnés de leurs interprètes métis, dont l'intégrité est loin d'être proverbiale.

Ajoutant à ces faits les ravages causés chaque année dans un grand nombre de ces tribus par la petite vérole, la rougeole, le choléra et d'autres maladies, ainsi que les divisions ou les guerres incessantes qui les déchirent, je pense pouvoir répéter encore la triste prévision que, dans peu d'années, il ne restera que de bien faibles vestiges de ces tribus dans les réserves qui leur sont garanties par les derniers traités. En ce moment, les agents continuent à faire de nouveaux traités, par lesquels le gouvernement se propose l'achat des terres des Osages, des Potowatomies et de plusieurs autres tribus.

Depuis la découverte de l'Amérique, le système d'éloigner et de reléguer les Indiens plus avant dans les terres ou dans l'intérieur, a été exercé assidûment par les blancs. Dans les premiers temps, on y allait petit à petit; mais à mesure que les colons européens se multiplièrent et gagnèrent en puissance, on poussa le système avec plus de vigueur; aujourd'hui cette même politique marche à pas de géant. Une résistance de la part des indigènes ne pourrait qu'accélérer leur chute. Le drame de la population est, par conséquent, arrivé à sa dernière scène, à l'est et à l'ouest des Montagnes-Rocheuses. Dans peu d'années le rideau tombera sur les tribus indiennes pour les cacher à jamais; ils n'existeront plus que dans l'histoire. Les blancs continuent à se répandre comme des torrents dans toute la Californie, dans les territoires de Washington, d'Utah et de l'Orégon; dans les États de Wisconsin, de Minesota, de l'Iowa, du Texas, du Nouveau-Mexique et, en dernier lieu, dans le Kanzas et le Nébraska [1]. A une époque récente et

[1] Au 1er août 1854, il n'y avait dans les territoires de Kanzas et de Nébraska, ni bourg, ni village de blancs; au 30 décembre de la même année, déjà trente à quarante sites avaient été choisis pour bâtir immédiatement des villages et des villes. On y travaille déjà à toute force dans un

depuis que j'habite l'Amérique, tous ces États et ces territoires étaient encore le domaine exclusif des Indiens. A mesure que les blancs s'y établissent et s'y multiplient, les indigènes en disparaissent et semblent s'éteindre. Les immenses régions que je viens de nommer renferment plusieurs millions de milles carrés de terre.

Le R. P. Félix Martin m'a écrit récemment du Canada les lignes suivantes : « Les missions sauvages sont presque réduites à rien. Elles suivent le mouvement de ces tristes populations qui ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois. C'est comme un corps qui s'affaisse peu à peu sur lui-même. Il perd sa grandeur, sa force, ses formes primitives. Elles ont perdu le caractère de nations; ce sont des individualités avec quelques anciens souvenirs, et leurs traces s'effacent peu à peu. »

Si les pauvres et malheureux habitants du grand territoire indien étaient traités avec plus de justice et de bonne foi, ils causeraient bien peu de trouble. Ils se plaignent de la mauvaise foi des blancs, et nul doute que ce ne soit avec raison. On les éloigne de leur pays natal, des tombeaux de leurs pères, auxquels ils sont religieusement attachés, de leurs anciens terrains de chasse et de pêche; ils doivent aller chercher ailleurs ce qu'on leur enlève, et bâtir leurs cabanes sous un autre climat et dans des pays qui leur sont inconnus. A peine y ont-ils trouvé un peu d'aisance, qu'on les éloigne une seconde et une troisième fois. Après chaque émigration, ils trouvent leurs terrains plus restreints, leurs chasses et leurs pêches moins abondantes. Cependant, dans tous les traités, les agents leur promettent, de la part du gouvernement, que les Indiens appellent leur *grand-père*, une protection et des priviléges qui ne sont jamais réalisés. Est-il donc étonnant que les sauvages donnent aux blancs

grand nombre d'endroits; on construit des maisons, on établit des fermes. Tout est vie et mouvement dans ces territoires vierges.

le nom de *langues fourchues* ou menteurs? Ils disent que les blancs « marchent par des sentiers tortueux pour arriver à leur but; » que leurs déclarations d'amitié, toutes belles et favorables qu'elles paraissent, « ne sont jamais entrées dans leurs cœurs » et passent toujours avec la même facilité, « du bout de leurs langues; » qu'ils approchent l'Indien « le sourire sur les lèvres, » le prennent par la main pour gagner sa confiance, le tromper plus facilement, l'enivrer et corrompre ses enfants. — « Comme des serpents, disait Black-Hawk dans son fameux discours, ils se sont glissés au milieu de nous; ils ont pris possession de nos foyers; l'opossum et le chevreuil ont disparu à leur approche. Nous crevons de faim et de misère. Le seul toucher des blancs nous avait empoisonnés. »

Ces sortes de plaintes et de lamentations ont été mille fois répétées, mais en vain, dans les discours des orateurs indiens, lorsque les agents du gouvernement américain essaient de leur faire des propositions pour l'achat des terres. Il reste encore une faible lueur d'espérance pour la préservation d'un grand nombre d'Indiens, si le projet de loi présenté par le sénateur Johnson est adopté de bonne foi de part et d'autre, par le gouvernement et par les Indiens. M. Johnson propose au sénat d'établir trois gouvernements territoriaux dans le territoire indien habité par les Choctaws, les Cherokees, les Creeks, les Chickasaws et autres tribus indiennes, avec la prévision d'être admis plus tard comme membres distincts des confédérations des États-Unis. Le 25 novembre dernier, Harkins, chef parmi les Choctaws, adressa sur ce sujet un discours à sa nation, réunie en conseil. Entre autres choses il leur dit : — « Je vous le demande : qu'allons-nous devenir, si nous rejetons la proposition du sénateur Johnson? Pouvons-nous espérer de rester toujours un peuple à part? La chose n'est pas possible. Le temps doit arriver, oui, le terme s'approche où nous serons engloutis. Et cela malgré nos droits et nos justes

réclamations! Je parle avec assurance. C'est un fait accompli : nos jours de paix et de bonheur sont à jamais passés! De notre part, aucune opposition ne pourrait arrêter la marche du peuple des États-Unis vers la grandeur et la puissance, ni empêcher l'occupation entière du vaste continent américain. Nous n'avons ni pouvoir, ni influence sur le moindre projet de ce gouvernement : il nous regarde et nous considère comme de petits enfants, comme des pupilles placés sous sa tutelle et sa protection; il fait de nous comme bon lui semble. Les Choctaws pourraient-ils changer cet état de choses? — Si le désir de la vie n'est point éteint dans nos cœurs, si nous voulons conserver parmi nous les droits d'un peuple, un seul moyen nous reste : c'est d'instruire et de civiliser la jeunesse, promptement et efficacement. Le jour de la fraternité est arrivé. Nous devons agir ensemble et d'un commun accord. Considérons attentivement notre situation critique et le sentier qui nous reste à suivre dans ce moment. Un seul faux pas pourrait être funeste et fatal à notre existence comme nation. — Je propose donc que le conseil prenne ce sujet en considération et qu'il nomme un comité pour discuter et délibérer sur les avantages et désavantages de la proposition faite aux Choctaws. — Est-il juste et sage, pour les Choctaws, de refuser une offre libérale et favorable, et de s'exposer à devoir suivre la destinée des Indiens du Nébraska?»

D'après les nouvelles reçues récemment par un journal qui se publie dans le pays indien, le discours du chef a causé une profonde sensation et a été hautement applaudi par tous les conseillers. Tous les Choctaws intelligents approuvent la mesure. Les missionnaires protestants, espèce de spéculateurs politiques, s'opposent à l'adoption du projet de loi et emploient toutes leurs ruses et toute leur influence pour en empêcher le succès. Harkins propose leur expulsion. — «C'est notre argent, s'écrie-t-il, que ces mercenaires sont venus chercher parmi nous! — Assurément notre

argent sera capable de nous obtenir de meilleurs instructeurs. — Tâchons donc de nous procurer des missionnaires avec lesquels nous pouvons vivre en bonne harmonie et intelligence, qui nous donnerons l'assurance que leur doctrine est basée sur celle des apôtres et de Jésus-Christ. »

On représente les Chickasaws comme contraires à la mesure du sénateur Johnson. Toutefois on ose espérer que le vote de la majorité sera favorable et que les trois États territoriaux seront établis. C'est, dans mon opinion, un dernier essai et une dernière chance d'existence pour les tristes restes des pauvres indigènes américains. C'est, dirai-je, s'il m'est permis de répéter encore ici ce que je vous écrivais dans ma seconde lettre insérée dans les *Précis Historiques* de l'année 1853, c'est l'unique source de bonheur qui leur reste; l'humanité et la justice semblent exiger qu'ils l'obtiennent. S'ils étaient repoussés de nouveau et relégués plus avant dans les terres, ils périraient infailliblement. Les sauvages qui refuseraient de se soumettre ou d'accepter l'arrangement définitif et le seul qui leur soit favorable, devraient reprendre la vie nomade des plaines, et terminer leur triste existence à mesure que les buffles et les autres animaux, qui les nourrissent, disparaîtraient. »

J'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre très humble et très dévoué serviteur et frère en J.-C.,

P.-J. De Smet, S. J.

QUINZIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

BIOGRAPHIE DE JEAN-BAPTISTE SMEDTS.

Cincinnati, 19 février 1855.

Mon révérend Père,

Je pense qu'il serait agréable aux parents et amis, ainsi qu'aux anciennes connaissances qu'avait le P. Smedts au grand séminaire de Malines, si vous pouviez accorder une petite place à cette notice dans vos *Précis Historiques*. S. Ém. le cardinal était professeur au séminaire lors du départ du défunt; Mgr. De Ram, les très révérends MM. Bosmans et Van Hemel, etc., etc., l'ont très bien connu. Le recteur magnifique de l'université de Louvain, mon ami intime de collége, donna même un pas de conduite au P. Smedts et à moi, jusqu'à Contich ou Waelhem [1].

Le Père Jean-Baptiste Smedts, de la Compagnie de Jésus, est mort en Amérique, à Saint-Louis, dans l'État du Missouri, le 19 février.

Né à Rotselaer, en Brabant, le 11 avril 1801, il fit partie de la colonie de missionnaires qui recommencèrent, en 1823, sur les rives du Missouri et du Mississipi, les travaux des

[1] Ce fut là que M. De Ram me demanda un souvenir; n'ayant rien de mieux sur moi, je pliai un sou en deux avec les dents et le lui donnai. Il le conservait encore en 1848.

anciens Jésuites, interrompus au siècle dernier par la suppression de la Société. Il avait quitté la Belgique, sa patrie, en 1821, avec quelques jeunes Belges, MM. Félix Verreydt, de Diest, Josse Van Assche, de Saint-Amand, Pierre-Joseph Verhaegen, de Haecht, Jean Antoine Élet, de Saint-Amand, et Pierre Jean De Smet, de Termonde; tous étaient sous la conduite du digne et vénérable M. Nerincks, prêtre séculier belge, missionnaire distingué de l'Amérique et apôtre du Kentucky. Comme il fallait se tenir en garde contre un gouvernement ombrageux, ennemi de la religion catholique et hostile surtout aux missions, le départ se fit aussi secrètement que possible. Pour cette raison, le P. Smedts se vit forcé de faire un douloureux sacrifice et de partir, comme ses compagnons, sans avoir dit un dernier adieu à ce qu'il avait de plus cher au monde, ses parents, ses frères, ses sœurs, ses amis. Ils avaient dû mendier, pour l'amour de Dieu et pour le salut des âmes, l'argent nécessaire aux dépenses d'un long voyage. Arrivé à Amsterdam, le 27 juillet, il se rendit de là à l'île de Texel, pour se mettre à l'abri des recherches du gouvernement hollandais, qui venait d'intenter des poursuites. La veille de l'Assomption de la sainte Vierge, il quitta l'île et s'embarqua dans une barque ouverte de pêcheurs, qui le conduisit à bord du vaisseau américain *la Colombie*, qui attendait les missionnaires à une grande distance de la côte.

Le 6 octobre de la même année, le P. Smedts commença son noviciat à White-Marsh, dans le comté du Prince George, État du Maryland, où les Jésuites avaient une mission depuis plusieurs années. Il était encore novice quand le Provincial, à la demande spéciale de Mgr. Du Bourg, évêque de la Louisiane et de tous les grands territoires à l'ouest du fleuve Mississipi, l'envoya au Missouri avec les cinq Belges venus avec lui, ainsi que le P. Van Quickenborne, de Peteghem, maître des novices, le

P. Timmermans, de Turnhout, et trois frères coadjuteurs, savoir : Pierre de Meyer, des environs d'Audenarde, Henri Rieselman, d'Amsterdam, et un Américain. L'on peut à peine s'imaginer les fatigues qu'il eut à endurer dans ce nouveau voyage de quatre cents lieues, fait à pied à travers un pays qui, à cette époque, était encore peu habité, et dans de lourdes barques flottant sur les eaux de l'Ohio.

Les premières années de son séjour au Missouri furent passées dans une pauvre cabane tenant lieu de noviciat, située près du petit village de Saint-Ferdinand, à six lieues environ de Saint-Louis. Ordonné prêtre en 1826, il passa plusieurs années dans les missions, dans les villes naissantes et les villages du Missouri, se distinguant constamment par son grand désir du salut des âmes, et par un zèle infatigable qui lui faisait surmonter avec joie toutes les fatigues attachées aux missions d'un pays nouveau, presque entièrement dépourvu de prêtres. Plus tard il remplit, pendant plusieurs années, la charge importante de maître des novices, jusqu'en 1849. Il passa le reste de sa vie, soit dans les missions, soit dans les fonctions de ministre ou de Père spirituel dans les colléges. Il avait cette dernière charge dans l'université de Saint-Louis, et était directeur spirituel d'un grand nombre d'élèves, quand il fut attaqué de la maladie de langueur dont il mourut.

Sa vie avait toujours été irréprochable et exemplaire. Éloigné du monde, simple dans ses manières, patient dans les souffrances, il avait, de plus, épuisé ses forces au service du Seigneur. La mort n'avait pour lui rien d'effrayant; il la vit approcher avec une grande paix d'âme et une vive confiance dans les miséricordes divines; il désirait briser ses liens et s'unir à son Dieu. Espérons qu'il est allé rejoindre au ciel son premier compagnon de voyage, le P. Élet, et toute la troupe de saints missionnaires qui le précédèrent dans ces missions du Nouveau-Monde.

P.-J. De Smet, S. J.

SEIZIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

WATOMIKA ET LES DELAWARES.

Cincinnati, collége Saint-François Xavier, 15 mars 1855.

Mon révérend et bien cher Père,

Vous aimerez, j'en suis sûr, de faire la connaissance de Watomika, c'est-à-dire de l'*homme aux pieds légers* ou *celeripes*. Il est fils d'un guerrier renommé par sa bravoure, chef de la nation des Delawares ou *Lenni-Lenapi*, qui formait une des plus puissantes tribus indiennes à l'époque de la découverte du continent américain par Christophe Colomb. Je vous parlerai plus tard de ses premières années; aujourd'hui je vous entretiendrai de sa conversion à la foi.

Watomika reçut son éducation dans un collége presbytérien ou calviniste. Il embrassa cette secte de bonne foi. Naturellement porté à la piété, il passait chaque jour des heures entières dans la méditation et la contemplation des choses célestes. Il jeûnait régulièrement un jour chaque semaine, ne prenant aucune nourriture jusqu'au coucher du soleil. Cette vie ne fut pas du goût des disciples de Calvin, et Watomika se vit souvent le jouet et le point de mire des sarcasmes et des risées de ses jeunes compagnons de collége.

Après son cours d'études, il prit le parti de se dévouer

au ministère. Il s'y prépara avec une grande assiduité, pria davantage, jeûna plus souvent. A mesure qu'il cherchait à connaître et à approfondir point par point la doctrine de Calvin, il s'élevait dans son âme doute sur doute, en même temps qu'un plus grand vague, que ni ses prières ni ses jeûnes ne pouvaient calmer. Souvent, dans toute la sincérité de son cœur, il conjurait le Seigneur d'éclairer son esprit par des vérités célestes et de lui accorder la grâce de les comprendre. Il la lui demanda avec ferveur; il frappa à la porte avec courage, et chercha avec persévérance, comme la veuve de l'Évangile, le trésor perdu. Les voies du Seigneur sont merveilleuses et jamais on n'invoque en vain son secours. Watomika fut envoyé comme prédicant à Saint-Louis, pour remplacer un confrère absent dans une des églises de la secte. Un jour, il fit une petite excursion ou promenade pour prendre l'air; le hasard, disons plutôt la Providence, le conduisit dans la rue où se trouve notre église, et cela au moment où un grand nombre d'enfants se rendaient au catéchisme. Il ne connaissait le nom de *catholique* que pour l'avoir entendu mêler aux doctrines les plus vagues et les plus absurdes, que les sectaires insinuent avec tant de malice, d'audace et de présomption, non-seulement dans les petits livres de rudiment où les enfants apprennent à épeler et à lire, dans les géographies, dans les histoires, mais ils les glissent dans leurs théologies et jusque dans leurs livres de piété et de prières. Watomika ne connaissait donc les catholiques qu'à travers des prismes, que par des mensonges et des calomnies. Soit curiosité, soit attrait de la nouveauté, il entre dans l'église avec les enfants. Un certain respect le saisit; il ne peut se l'expliquer. L'autel, la croix, l'image de la Vierge et des saints, les emblèmes de la foi, tout lui parlait aux yeux. Le Saint des Saints qui repose dans le tabernacle et dont il ignorait le mystère, ce bon Pasteur toucha secrètement le cœur de la brebis égarée et lui inspira le respect dû à la maison de Dieu.

Il assista au catéchisme des enfants avec le plus grand intérêt et la plus vive attention. Les instructions du R. P. D..... roulaient sur plusieurs points dans lesquels Watomika avait cherché longtemps et sincèrement à s'éclairer. Il retourna chez lui plus content et étonné d'avoir trouvé dans une église catholique une partie du trésor qu'il cherchait depuis longtemps. Il eut le courage ensuite de vaincre ses préjugés et ses répugnances, et d'avoir recours à un prêtre, voire même à un Jésuite. Il proposa à ce religieux tous ses doutes, ses perplexités et ses inquiétudes. Bref, Watomika, l'enfant des forêts, digne descendant d'une puissante race américaine, abjura ses erreurs, embrassa notre sainte religion, et, quelque temps après, s'enrôla dans la milice des enfants de saint Ignace. Son scolasticat touche à sa fin au moment où j'écris ces lignes; Watomika recevra bientôt les saints ordres après lesquels il aspire avec une sainte ardeur. En voilà assez de ma part sur l'*homme aux pieds légers;* écoutons maintenant son propre exposé des idées religieuses, des traditions, des mœurs et des usages de sa tribu.

Le nom de *Delawares*, que portent les sauvages de sa nation, leur a été donné par les Blancs. Il dérive du nom de lord Delaware, un des premiers gouverneurs de la colonie anglaise en Amérique. Entre eux, ces Indiens s'appellent *Lenni-Lenapi,* ou le premier peuple. Ils habitaient anciennement un grand pays à l'ouest du Mississipi. Avec les cinq nations si renommées dans l'histoire indienne de ce continent, ils sont venus saisir et occuper un grand territoire au sud-est de leur ancien domaine. Dans le cours de cette longue émigration, les Delawares se sont divisés en trois grandes tribus, appelées *la bande de la Tortue, la bande de la Dinde* et *la bande du Loup.* Au temps de Guillaume Penn, ils occupaient toute la Pensylvanie et s'étendaient de la rivière Potomac à la rivière Hudson. A mesure que la population blanche commençait à s'augmenter, à se

fortifier et à s'étendre sur ces vastes territoires, les Delawares, comme toutes les autres tribus, se trouvèrent dans la nécessité de s'enfoncer plus avant dans leurs terres et de faire place à leurs conquérants ou envahisseurs. Pendant qu'une grande partie de la nation s'établissait dans l'Ohio, sur les rives du Muskingum, les autres regagnaient les bords et les forêts du *père des eaux*, ou Mississipi, d'où, d'après leurs traditions, leurs ancêtres étaient partis. Quand les colons de race européenne vinrent prendre possession de ce beau et grand fleuve, que le célèbre Père Marquette avait découvert le premier et auquel il donna le nom, aujourd'hui si sublime et si consolant, de l'*Immaculée Conception*, ils refoulèrent de nouveau les Delawares, et le gouvernement accorda à ces sauvages un petit territoire au sud-ouest du fort Leavenworth, sur la rivière du Missouri. Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler (1854), les Delawares ont cédé aux États-Unis ce dernier pied-à-terre.

Ces sauvages avaient reçu de la part du président des États-Unis, qu'ils appellent leur *grand-père*, les assurances les plus formelles que leurs droits seraient respectés, et qu'on veillerait fidèlement à l'exécution de toutes les conditions du traité, c'est-à-dire que les terres seraient vendues au plus offrant et exclusivement au profit de la nation. Ce fut donc à leur grand étonnement que les Delawares, immédiatement après la conclusion du traité, se virent investis de tous côtés par les Blancs, qui, sans égard pour les clauses du traité, s'emparent de tous les sites favorables pour bâtir des villes, des villages, des fermes, des moulins, et déclarent qu'ils ne payeront qu'un dollar et un quart par arpent! Le gouvernement cédera-t-il?

Les Delawares, ou Lenni-Lennapi, croient que le Grand-Esprit créa d'abord la terre et l'eau, les arbres et les plantes, les oiseaux et les poissons, les animaux et les insectes; en dernier lieu, il créa le premier *Lenap* ou Delaware. Il plaça un limaçon sur le bord d'une belle et grande

rivière qui avait sa source dans une montagne éloignée vers le lever du soleil. Après douze lunes ou mois, le limaçon produisit un homme à peau rouge. Celui-ci, mécontent de sa condition solitaire, fit un canot d'écorce et descendit la rivière, pour aller à la recherche d'une société avec laquelle il pourrait s'entretenir. Le troisième jour du voyage, au moment où le soleil cherchait son repos derrière les montagnes qui s'élèvent au couchant, il rencontra un castor, qui lui adressa les questions suivantes : — « Qui es-tu? d'où viens-tu? où vas-tu? » — L'homme répondit : — « Le Grand-Esprit est mon père. Il m'a donné toute la terre avec ses rivières et ses lacs, avec tous les animaux qui parcourent les plaines et les forêts, les oiseaux qui voltigent dans l'air et les poissons qui vivent dans les eaux. » — Le castor, surpris et irrité par tant d'audace et de présomption, lui imposa silence et lui commanda de quitter sans délai son domaine. Une querelle vive et bruyante eut lieu entre l'homme et le castor, qui défendit sa liberté et son droit. La fille unique du castor, épouvantée de ce bruit, quitta aussitôt sa loge et se plaça entre l'homme et son père, prêts à s'entre-déchirer, les conjurant par les paroles les plus douces et les plus conciliantes de cesser la dispute.

Comme la neige se fond à l'approche d'un soleil brûlant; comme les eaux turbulentes des cascades et des cataractes continuent leur cours paisible et clair; comme le calme succède à la tempête, ainsi, à la voix de la jeune enfant, la colère de l'étranger et le courroux de son adversaire firent place à une amitié profonde et éternelle; ils s'embrassèrent affectueusement. Afin de rendre l'union plus durable et plus intime, l'homme demanda pour compagne la fille du castor. Après un moment de réflexion, celui-ci la lui présenta, en disant : — « C'est le décret du Grand-Esprit, je ne saurais m'y opposer; prends ma fille chérie sous ta protection, et va en paix. » — L'homme,

avec sa femme, continua son voyage jusqu'à l'embouchure de la rivière. Là, à l'entrée d'un pré émaillé de fleurs et environné d'arbres fruitiers de tous les goûts, au milieu des animaux et des oiseaux de toute espèce, il choisit sa demeure et dressa sa loge. De cette union, une famille nombreuse prit naissance; on l'appela les *Lenni-Lennapi*, — c'est-à-dire la famille primitive ou le peuple ancien, aujourd'hui connu sous le nom de Delawares.

Les Delawares croient à l'existence de deux Grands-Esprits, qu'ils appellent Wâka-Tanka et Wâka-Checka, c'est-à-dire le Bon Esprit et le Mauvais Esprit, auxquels tous les manitous, ou esprits inférieurs, soit bons soit méchants, doivent hommage et obéissance.

Selon leur code religieux, il y a une vie future. Elle consiste dans un endroit de délices et de repos où les sages dans les conseils, les guerriers courageux et intrépides, les chasseurs infatigables, l'homme bon et hospitalier, obtiendront une récompense éternelle; et un lieu d'horreur pour les méchants, pour les *langues fourchues,* ou menteurs, pour les lâches et les indolents. Ils appellent le premier endroit *Wak-an-da,* ou pays de la vie, et l'autre, *Yoon-i-un-guch,* ou gouffre engloutissant et insatiable qui ne rend jamais sa proie.

Ils disent que le pays de la vie est une île de beauté ravissante et d'une grande étendue. Une haute montagne s'élève majestueusement au centre, et sur le sommet de cette montagne se trouve la demeure du Grand-Esprit. De là il contemple à la fois toute l'étendue de son vaste domaine; les cours des mille fleuves et rivières, clairs comme le cristal, qui s'y étendent comme autant de fils transparents, les forêts ombragées, les plaines émaillées de fleurs, les lacs tranquilles, qui reflètent sans cesse les rayons bienfaisants d'un beau soleil. Les oiseaux du plus beau plumage remplissent ces forêts de leurs douces mélodies. Les animaux les plus nobles, les buffles, les cerfs, les chevreuils, les

cabris, les grosses cornes, paissent paisiblement et en bandes innombrables dans ces riantes, ces belles, ces abondantes plaines. Les lacs ne sont jamais agités ni par les vents ni par la tempête; la vase ne se mêle point aux eaux limpides de ces rivières. Les oiseaux aquatiques, la loutre, le castor et les poissons de toute espèce y abondent. Le soleil éclaire toujours le pays de la vie; un printemps éternel y règne. Les âmes bienheureuses, qui y sont admises, reprennent toutes leurs forces et sont préservées de maladies; elles ne sentent pas de fatigue à la chasse ni aux autres exercices agréables que le Grand-Esprit leur accorde, et n'ont jamais besoin de chercher le repos.

Le Yoon-i-un-guch, au contraire, qui environne le pays de la vie, est une eau profonde et large; elle présente à la fois une suite affreuse de cataractes et de gouffres, où le bruit incessant des flots est épouvantable. Là, sur un immense et rude rocher, qui s'élève au-dessus des vagues les plus hautes et les plus turbulentes, se trouve la demeure du Mauvais Esprit. Comme un renard aux aguets, comme un vautour prêt à fondre sur sa proie, Wâka-Cheêka veille sur le passage des âmes qui mène au pays de la vie. Ce passage est un pont si étroit, qu'une seule âme à la fois est capable de le passer. Le Mauvais Esprit se présente, sous la forme la plus hideuse, et attaque chaque âme à son tour. L'âme lâche, indolente, trahit aussitôt sa bassesse et se prépare à la fuite; mais, au même instant, Cheêka la saisit et la précipite dans le gouffre ouvert, qui ne lâche jamais sa victime.

Une autre version dit que le Grand-Esprit a suspendu une grappe de belles baies rouges vers le milieu du pont des âmes, pour éprouver la vertu de ceux qui le traversent dans leur voyage au pays de la vie. Le sauvage actif et infatigable à la chasse, le sauvage courageux et victorieux à la guerre, n'est point attiré par la vue de la grappe; il continue sa marche sans y faire attention. Le paresseux et le

lâche, au contraire, tenté par la beauté des baies, s'arrête et étend la main pour les saisir; mais aussitôt la poutre qui forme le pont s'affaisse sous ses pas; il tombe et se perd à jamais dans le gouffre ouvert pour le recevoir.

Les Delawares croient que l'existence du Bon et du Mauvais Esprit date d'une époque si éloignée, qu'il est impossible à l'homme d'en concevoir le commencement; que ces esprits sont immuables et que la mort n'a point d'empire sur eux; qu'ils ont créé les manitous, ou esprits inférieurs, qui jouissent, comme eux, de l'immortalité. Ils attribuent au Bon Esprit l'existence de tous les bienfaits dont ils jouissent sur la terre : la lumière, la chaleur du soleil, la santé, les productions variées et bienfaisantes de la nature, leurs succès à la guerre ou à la chasse, etc.; c'est du Méchant Esprit que leur viennent toutes les contrariétés et tous les malheurs : l'obscurité, le froid, le mauvais succès à la guerre ou à la chasse, la faim, la soif, la vieillesse, la maladie et la mort. Les manitous ne sauraient d'eux-mêmes leur faire ni le bien ni le mal; car ils ne sont que les médiateurs fidèles des Grands-Esprits, pour exécuter leurs ordres et leurs desseins.

Ils croient que l'âme est matérielle, quoique invisible et immortelle. Ils disent que l'âme ne quitte point le corps immédiatement après la mort, mais que ces deux parties de l'homme descendent ensemble dans le tombeau, où elles restent réunies pendant plusieurs jours, quelquefois même pendant des semaines et des mois. Après que l'âme a quitté le tombeau, elle retarde encore quelque temps son départ, avant qu'elle soit capable de briser les liens qui l'ont si intimement attachée au corps sur la terre.

C'est à cause de ce grand attachement, de cette union si intime du corps et de l'âme, que les Indiens barbouillent et ornent soigneusement le corps avant de l'enterrer, et qu'ils placent des provisions, des armes et des ustensiles dans la tombe. Cet usage est non-seulement un dernier devoir de

respect rendu au mort, mais en même temps une profession de leur croyance que l'âme paraîtra sous la même forme dans le pays de la vie, si elle est assez heureuse pour y parvenir. Ils sont persuadés que les ustensiles, les armes, les provisions sont indispensables à l'âme pour parcourir le long et dangereux trajet qui mène à l'île du Bonheur.

Watomika, dont je vous ai parlé, m'a assuré qu'il a placé chaque jour un mets favori sur le tombeau de son père, pendant l'espace d'un mois entier, persuadé, chaque fois que la nourriture avait disparu, que l'âme du défunt avait accepté le plat. Il ne cessa de répéter ce dernier témoignage d'amour filial et de fidélité aux mânes de son père, qu'il avait tendrement aimé, que lorsqu'un songe l'assura que cette âme si chère était entrée dans le pays de la vie et dans la jouissance de toutes les faveurs et de tous les avantages que le Grand-Esprit accorde si libéralement à ceux qui ont été fidèles à leurs devoirs sur la terre.

Je n'ai pas besoin de vous indiquer ici les points frappants de ressemblance avec plusieurs traditions anciennes de la religion. Quoique fabuleuse en plusieurs circonstances, cette narration indienne renferme des notions sur la création, sur le paradis terrestre, sur le ciel et l'enfer, sur les anges et les démons, etc...

Les Lenni-Lennapi offrent deux sortes de sacrifices, savoir : au Bon Esprit et au Méchant Esprit, c'est-à-dire, au Wâka-Tanka et au Wâka-Cheêka.

L'une de ces cérémonies se fait en commun, et toute la tribu ou village y prend part; l'autre se fait en particulier, et une seule ou plusieurs familles y assistent. La solennité du sacrifice général a lieu au printemps, une fois chaque année. On le fait pour obtenir les bénédictions du Wâka-Tanka sur toute la nation, afin qu'il rende la terre féconde en fruits, les chasses abondantes en animaux et en oiseaux, et qu'il remplisse de poissons les rivières et les lacs. Le sacrifice particulier comprend tous les sacrifices

qui ont lieu dans certaines circonstances et dans certaines saisons de l'année. Ils sont offerts soit au Bon, soit au Mauvais Esprit, afin d'obtenir des faveurs personnelles ou d'être préservé de tout accident et de tout malheur.

Avant la grande fête, ou le sacrifice annuel, le grand chef convoque son conseil. Il est composé de chefs inférieurs, d'anciens guerriers qui ont remporté des chevelures à la guerre et de jongleurs ou *hommes de médecine*. On délibère sur le temps propre et sur l'endroit convenable au sacrifice. La décision est proclamée, par les orateurs, à toute la tribu réunie. Aussitôt chaque individu commence à prendre ses mesures et à faire ses préparatifs pour assister dignement à la fête et pour donner de l'éclat aux cérémonies.

Environ dix jours avant la solennité, les principaux jongleurs, à qui les arrangements de la cérémonie ont été confiés, se noircissent le front avec du charbon de bois en poudre et mêlé de graisse : c'est leur marque de deuil et de pénitence. Ils se retirent, soit dans leurs loges, soit dans les endroits les plus reculés et les plus inaccessibles des forêts voisines. Seuls, ils y passent le temps en silence, en jongleries et en pratiques superstitieuses, observent un jeûne très rigoureux, et passent souvent les dix jours dans une abstinence complète, sans prendre la moindre nourriture.

Dans ces entrefaites, la *loge de médecine* est érigée dans de grandes dimensions. Chacun y apporte ce qu'il a de plus beau et de plus précieux, pour servir d'ornements dans cette grande circonstance.

Au jour nommé, de grand matin, les chefs, suivis des *hommes de médecine* et de tout le peuple, tous en grand costume et soigneusement barbouillés de différentes couleurs, se rendent en procession à la loge et y participent au festin religieux, préparé à la hâte. Pendant le repas, les orateurs font les discours d'usage : ils roulent principale-

ment sur tous les événements de l'année qui vient de s'écouler et sur les succès obtenus ou les malheurs essuyés.

Après le festin, un feu est allumé au centre de la loge. Douze pierres, pesant chacune deux à trois livres, sont placées et rougies au feu. La victime, qui est un chien blanc, est présentée aux jongleurs par le grand chef, accompagné de tous ses graves conseillers. Le sacrificateur ou maître des cérémonies attache l'animal au *poteau de médecine*, consacré à cet usage et peinturé de vermillon. Après avoir fait ses supplications au Wâka-Tanka, il immole la victime d'un seul coup, lui arrache le cœur et le divise en trois parties égales. Au même instant, on retire du feu les douze pierres rougies et on les arrange en trois tas, sur chacun desquels le sacrificateur place un morceau du cœur, enveloppé dans des feuilles de kinekinic [1] ou vinaigrier. Pendant que ces morceaux se consument, les jongleurs soulèvent d'une main leurs Wah-kons, ou idoles, et tenant de l'autre une calebasse remplie de petits cailloux, ils battent la mesure, dansent et entourent ainsi le sacrifice fumant. En même temps, ils implorent le Wâka-Tanka de leur accorder libéralement des bienfaits.

Après que le cœur et les feuilles sont entièrement consumés, les cendres sont soigneusement recueillies sur une belle peau de faon, ornée de perles et brodée en *porc-épic*, et présentées au grand sacrificateur. Celui-ci sort aussitôt de sa loge, précédé de quatre maîtres de cérémonies portant la peau, et suivi par toute la bande des jongleurs. Après avoir harangué la multitude dans les termes les plus flatteurs, il divise les cendres du sacrifice en six parties. Il lance la première vers le ciel et supplie le Bon Esprit de leur accorder ses bienfaits; il répand la seconde sur la terre, pour en obtenir une abondance de fruits et de

[1] Le *kinekinic*, ou *sasakkomenah* des Ojibbewas, est un arbuste qui appartient au genre *Rhus*. Les Indiens se servent généralement des feuilles du vinaigrier pour les mêler avec le tabac qu'ils fument.

racines. Les quatre parties restantes sont répandues vers les quatre points cardinaux. « C'est de l'est que la lumière du jour (le soleil) leur est accordée. L'ouest leur envoie la plus grande abondance de pluies qui fertilisent les plaines, les forêts, et entretiennent les eaux des fontaines et celles des rivières et des lacs qui leur procurent le poisson. Le nord, avec ses neiges et ses glaces, leur facilite les opérations de la chasse; les chasseurs peuvent alors, avec plus de facilité et de sûreté, suivre la piste des animaux. Au printemps, les doux zéphyrs du sud font renaître la verdure, les fleurs et les fruits; c'est le temps où tous les animaux sauvages mettent bas leurs petits, pour se nourrir du frais herbage et des tendres branches des arbres et des broussailles. » Le sacrificateur demande à tous les éléments de leur être favorables. Il s'adresse enfin aux *hommes de médecine,* les remerciant de tout ce qu'ils ont fait, à l'occasion de la fête, pour obtenir les secours et les faveurs de Wâka-Tanka dans le courant de l'année. Toute l'assemblée jette alors de hauts cris de joie et d'approbation, et se retire dans les loges pour y passer le restant de la journée en danses et en festins. Le chien blanc est soigneusement préparé et cuit. Chaque membre de la confraternité des jongleurs reçoit sa portion dans un plat de bois et est tenu de manger le tout, à l'exception des os. Ce repas termine la grande fête et le festin annuel.

La différence qu'il y a entre le sacrifice particulier et le sacrifice général consiste en ce que le cœur de tout autre animal peut être offert au Bon Esprit par un seul jongleur et en présence d'un seul individu, ou d'une ou de plusieurs familles en faveur de qui l'offrande est faite.

Lorsqu'il arrive quelque malheur à une ou à plusieurs personnes, à une ou à plusieurs familles, on s'adresse aussitôt au chef des jongleurs, pour lui faire part des afflictions et des difficultés. Cette communication se fait dans les termes les plus soumis, pour obtenir son intercession et son

secours. Il invite aussitôt trois individus parmi les initiés pour délibérer ensemble sur l'affaire en question. Après les incantations et jongleries d'usage, le chef se lève et fait connaître les causes de la colère de Wâka-Cheêka. Ils se rendent ensuite à la loge préparée pour le sacrifice, y allument un grand feu, et continuent selon le rit du grand sacrifice. Les jongleurs s'efforcent de se rendre aussi hideux que possible, en se barbouillant le visage et tout le corps, et en portant les accoutrements les plus fantasques. Sans doute qu'ils veulent ressembler davantage, du moins extérieurement, au vilain et méchant maître qu'ils servent, et obtenir ainsi ses faveurs.

Les malheureux suppliants sont alors introduits dans la loge et présentent au sacrificateur les entrailles d'un corbeau, en guise d'offrande. Ils prennent place vis-à-vis des jongleurs. Les pierres rougies au feu sont placées en un seul tas et consument les entrailles enveloppées dans des feuilles de kinekenic. Le chef tire secrètement de son sac de jongleries, qui contient ses idoles et autres objets superstitieux, une dent d'ours et la cache dans sa bouche. Puis de la main il se couvre l'œil droit, pousse des gémissements et des cris perçants, comme s'il se trouvait dans les plus grandes souffrances et les plus pénibles angoisses. Ce jeu dure quelques instants. Il fait semblant de s'arracher de l'œil la dent qu'il présente en triomphe à ses crédules clients, leur faisant accroire que la colère de Wâka-Cheêka est apaisée. Si l'affaire est très importante, les jongleurs reçoivent souvent plusieurs chevaux ou autres objets de valeur, et tous se retirent contents et joyeux.

P.-J. De Smet, S. J.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

BIOGRAPHIE DE FRANÇOIS XAVIER D'HOOP.

Louisville, au Kentucky, le 29 mars 1855.

Mon révérend Père [1],

Je viens remplir un devoir, en satisfaisant à la demande bien spéciale d'un de vos anciens disciples, le P. François-Xavier d'Hoop. Je ne m'attendais pas, lors de mon arrivée à Louisville, que j'allais assister à ses derniers moments. Vous vous rappellerez qu'il faisait partie de la petite bande que je conduisis en Amérique en 1837.

Le P. d'Hoop est mort jeune et beaucoup regretté de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Il a fait beaucoup dans sa courte vie, et ce malheureux pays perd en lui un fervent et zélé missionnaire. Il laisse dans la douleur un grand nombre d'enfants en Jésus-Christ, de protestants convertis à la foi, de brebis égarées qu'il a rappelées et ramenées au bercail du bon Pasteur. Ces fidèles continueront tous, j'ose l'espérer, à bénir la mémoire chérie de leur père; et lui, du haut du ciel, intercédera pour qu'ils persévèrent dans la foi...

Comme vous connaissez la famille du P. d'Hoop, et que

[1] Cette lettre que le P. De Smet a eu la complaisance de nous envoyer, est adressée au P. Vanderhofstadt, du collége de Tournai.

j'ai des preuves de votre grande charité, j'ai pris la liberté de m'adresser à vous, pour vous prier de leur communiquer la nouvelle de sa mort. Les détails que je donne dans la petite notice qui suit, contribueront à consoler leur douleur.

Le P. François-Xavier d'Hoop, de la Compagnie de Jésus, est décédé en Amérique. Né à Meulebeke, dans le diocèse de Bruges, en Belgique, le 4 janvier 1813, il fit avec succès ses études au collége de Thielt, dans la Flandre occidentale, et se rendit ensuite au collége de Turnhout, fondé par le vénérable De Nef, dont le nom seul est un éloge. Dans cette pépinière de missionnaires, qui a fourni tant de dignes prêtres et tant d'excellents sujets au pays, le P. d'Hoop, à l'exemple d'un grand nombre d'autres qui l'y avaient précédé, prit la généreuse résolution de se dévouer aux missions américaines et d'embrasser la vie religieuse. Au mois de septembre 1837, il quitta sa patrie et s'embarqua pour les États-Unis, avec quatre compagnons. Le 21 novembre de la même année, il entra au noviciat des Jésuites à Saint-Stanislas, au Missouri. Après les deux années de probation, il fut envoyé, en qualité de sous-préfet, à l'université de Saint-Louis et s'appliqua à acquérir la connaissance des langues le plus en usage dans le pays, surtout l'anglais, l'allemand, le français et l'espagnol.

Il fut envoyé ensuite au collége de Saint-Charles, au Grand Coteau, dans l'État de la Louisiane, où il enseigna, pendant plusieurs années, la rhétorique et la physique avec beaucoup de succès. Il fut ordonné prêtre par Mgr. Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans, le 29 août 1845. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, il a rempli fidèlement et en bon religieux, soit dans les colléges, soit dans les missions et résidences, toutes les charges qui lui étaient confiées par ses supérieurs. Les villes de Saint-Louis, de Cincinnati, de Chillicothe, de Bardstown et de Louisville ont été successivement témoins de son zèle et de ses travaux.

Quoique souffrant depuis plusieurs années d'un mal douloureux dans les deux jambes, il s'acquittait toujours fidèlement des devoirs de sa charge, et son zèle parut même s'augmenter avec ses souffrances.

Le P. d'Hoop s'attirait tous les cœurs par sa simplicité religieuse, par sa charité et son zèle.

Il contracta la maladie qui nous l'a enlevé, en revenant d'une mission donnée à Madisson, capitale de l'État d'Indiana. Rempli de confiance dans le Seigneur et donnant des preuves d'une entière soumission à la volonté divine, il rendit sa belle âme à son Créateur, à Louisville, dans l'État de Kentucky, le 23 mars 1855.

Le lendemain, fut célébrée à la cathédrale une messe solennelle, à laquelle assistèrent Mgr. l'évêque et la plupart des membres du clergé de la ville. Sa Grandeur officiait elle-même aux obsèques, et fit, avec son éloquence ordinaire, l'éloge du défunt. Sa dépouille mortelle a été inhumée au cimetière du collége de Saint-Joseph à Bardstown.

M. l'abbé du Pontavis, grand vicaire et curé à Madisson, nous a écrit une lettre fort consolante. « J'ai appris, dit-il, le décès du R. P. d'Hoop, au moment où je me revêtais des habits sacerdotaux pour célébrer la sainte messe, le dimanche de la Passion. — J'ai oublié mon texte; votre lettre avait pris sa place. J'ai parlé sur sa mort. — Mais je crains de n'avoir pas édifié autant que je l'aurais dû; car ma voix était entrecoupée de sanglots. — J'ajouterai que tout mon nombreux auditoire était en pleurs.

» Au saint autel, je me rappelais les heureux moments de sa présence. — C'est ici qu'il avait célébré; — c'est dans la chaire de vérité que ses paroles si éloquentes et si édifiantes ont été entendues; paroles qui ont converti tant de pécheurs, donné la tranquillité et la paix à tant d'âmes jusqu'alors dans le trouble, arraché tant de larmes de joie et de bonheur. Mon cœur s'échappait, pour ainsi dire, par mes yeux.

» Je n'oublierai jamais les instants qu'il a passés avec moi dans ma maison. J'entends encore les paroles consolantes et si remplies de sagesse que ses lèvres prononcèrent. Comme homme de Dieu et comme savant, on trouvait en lui un trésor inépuisable de connaissances variées et étendues. Ah! l'idée de sa mort commençait à m'accabler quand je pensais que c'est à moi qu'il a donné les derniers jours de sa vie active! Mais après un moment de réflexion, la joie a succédé à ma douleur. — Le Père était mûr pour le ciel, et c'est dans ma paroisse qu'il est venu faire son dernier effort pour obtenir la couronne immortelle, et c'est mon peuple qui a reçu ses derniers adieux!!! A genoux au pied du maître-autel, il prononça les paroles de la consécration aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, pour le pasteur et pour son troupeau, etc. »

Agréez, etc., etc.

P.-J. De Smet, S. J.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

SITUATION DU KENTUCKY.

Mon révérend Père,

Voici la copie d'une lettre que j'ai écrite à mon neveu, Charles De Smet, avocat à Anvers.

Louisville, au Kentucky, 27 mai 1855.

Mon très cher Charles,

J'ai reçu votre bonne lettre. Je l'ai lue avec un plaisir inexprimable et avec la plus grande consolation. Je saisis mes premiers moments de loisir pour satisfaire à votre demande, en vous donnant quelques idées sur l'Amérique et sur l'État de Kentucky, où je me trouve en ce moment et dont je viens de parcourir une bonne partie.

Les États-Unis seraient vraiment la merveille du monde si l'état moral du pays correspondait au merveilleux développement de ses ressources matérielles, à la progression ascendante du nombre de ses habitants, à l'immensité de son territoire, à la prospérité toujours croissante de son commerce. Il y a à peine soixante et dix ans que tout le pays, à l'ouest des monts Alleghanys, pays maintenant si peuplé, n'était qu'un vaste désert, où erraient çà et là à l'aventure quelques faibles tribus sauvages, décimées par

les guerres et les maladies. Sur les eaux de ces rivières qui arrosent tout le milieu du continent, et où grondent aujourd'hui des centaines de grands et beaux vapeurs, pleins de passagers, surchargés de marchandises, on ne voyait alors que le solitaire canot, fait d'un tronc d'arbre, descendant le fleuve, ou remontant péniblement le courant avec sa petite bande de guerriers sauvages, couronnés de plumes d'aigles et de vautours, et armés d'arcs et de massues grossières. Maintenant le long de ces eaux s'élèvent, comme par enchantement, des centaines de villes et de villages. Partout des champs cultivés avec leurs fermes et leurs granges remplies de grains; partout des troupeaux de bœufs et de chevaux, paissant sur les collines et dans les plaines, naguère couvertes d'épaisses forêts. Des chemins de fer et des routes pavées mènent à des colonies sans nombre répandues dans l'intérieur du pays. L'Anglais, l'Irlandais, l'Allemand, le Français, des émigrés de tous les pays de l'Europe sont venus ici dans l'espoir de trouver une condition aisée qu'ils ne trouvaient pas dans leur pays natal trop peuplé. Mais l'état moral de ces parages est bien différent du tableau qu'on fait de sa prospérité matérielle. Ici tous les vices et tous les crimes de l'Europe se retrouvent, avec les mêmes nuances odieuses, ou plutôt avec une plus grande noirceur. Des émigrés révolutionnaires, des criminels relâchés ou échappés à la justice, des vagabonds de tous les pays cherchent ici un refuge et augmentent la désorganisation morale que le protestantisme américain, sous toutes ses différentes phases, ne fomentait déjà que trop par ses principes destructeurs.

L'on eût pu espérer que, dans ce pays qui se vante d'une tolérance et d'une liberté sans exemple, la religion catholique eût été, sinon protégée, du moins mise à l'abri de la persécution. Mais il n'en est plus ainsi. Un parti s'est élevé sous le nom de *know-nothing,* qu'on pourrait nommer grossiers, ignorants. Un des principaux objets de leurs efforts

est d'anéantir, s'il est possible, notre sainte religion dans les États-Unis. C'est une société secrète dont les membres sont liés par des serments abominables. Elle étend ses ramifications sur tout le territoire de l'Union. En général, tous les ministres des différentes sectes protestantes font partie de cette société. Leur fureur s'est déjà signalée par l'incendie d'églises en plusieurs endroits; par des insultes lancées aux prêtres et aux religieuses; par des lois tracassières sur les biens ecclésiastiques qu'ils ont faites dans plusieurs États et menacé d'établir partout où ils viendront au pouvoir.

Le Kentucky, dont j'ai promis de vous donner une petite description, manifeste un esprit plus conservateur et plus réellement libre qu'une grande partie des autres États. Sa prospérité matérielle, la fertilité de son sol, la beauté de ses sites, ses curiosités naturelles, son histoire intéressante, le mettent au rang des États les plus favorisés par la nature.

Le nom de *Kentucky*, donné au pays par les sauvages, signifie en leur langue *une terre sombre et sanglante*. C'est qu'anciennement ce territoire fut le théâtre de guerres meurtrières entre diverses tribus du désert.

Il y avait là de grands troupeaux de buffles, de cerfs et de chevreuils, qui erraient dans des plaines et des prairies couvertes d'une herbe longue et nourrissante, parsemée de roses sauvages. Les Indiens n'y faisaient point leur demeure habituelle. Chaque saison, au temps de la chasse, ils y venaient, de tous les pays environnants, faire leurs provisions d'hiver. Des tribus ennemies s'y rencontraient; leurs querelles héréditaires, envenimées de génération en génération par des représailles réciproques, amenaient des combats fréquents.

En 1769, s'avança dans cette *terre sombre et sanglante* le célèbre Daniel Boone, dont le nom fait supposer une famille belge émigrée en Amérique. Cet homme courageux

établit le premier sa cabane solitaire au milieu de ces immenses forêts, n'ayant d'autre secours pour se défendre contre les attaques des sauvages que sa prévoyance, son sang-froid et sa bravoure. Ses aventures, qu'il divulgua dans un voyage qu'il fit dans les districts peuplés aux bords de l'Atlantique, attirèrent autour de lui de nombreuses familles venues du Maryland et de la Virginie. Elles formèrent deux colonies principales, à une distance de quinze milles l'une de l'autre, et devinrent ainsi le noyau de l'État florissant du Kentucky, qui compte aujourd'hui plus d'un million d'habitants.

Pendant plusieurs années, jusqu'en 1797, les colons furent en butte à des attaques fréquentes de la part des sauvages, qui envahissaient leurs hameaux, brûlant et saccageant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Maintenant il ne reste presque plus de traces de ces superbes maîtres du désert : la figure du sauvage, son cri de guerre perçant et terrible, qui jadis jetait l'épouvante dans toutes les plaines et dans toutes les forêts, ne sont guère aujourd'hui plus connus au Kentucky que dans les pays d'Europe. Les sauvages ont été exterminés ou refoulés dans les plaines au delà du Missouri.

Cependant Boone, voyant le nombre d'habitants civilisés s'augmenter autour de lui, commença bientôt à s'apercevoir que le pays était trop rempli, que la population s'y trouvait trop à l'étroit, qu'il lui fallait une nouvelle solitude, un pays plus libre. Il se retira donc, avec sa famille et ses troupeaux d'animaux domestiques, au delà du Mississipi, dans une région éloignée où les colons blancs n'avaient pas encore pénétré. Là il se trouvait de nouveau seul pour lutter, par ses talents et son courage, contre une nature sauvage et inculte, contre des hordes nombreuses de guerriers sanguinaires, jaloux des invasions qu'y faisaient des émigrants blancs.

L'État du Kentucky s'étend au nord, le long de l'Ohio,

sur une distance d'environ un millier de milles anglais; il est séparé du Missouri à l'ouest par le Mississipi et vient se terminer à l'est au pied des monts Cumberland, qui le séparent de la Virginie. Le sol produit en abondance le froment, le maïs, le tabac, le chanvre et la plupart des fruits de vos latitudes. Il abonde en sites pittoresques. Rien n'est plus agréable, au printemps, que de naviguer sur l'Ohio, à bord d'un bateau à vapeur, le long de ces rives formées tantôt de rochers escarpés, tantôt de belles plaines couvertes de blés, tantôt de collines boisées où les chênes de diverses espèces, le peuplier, le hêtre, le sycomore, la vigne sauvage, le châtaignier et le noyer se rencontrent, se mêlent, se croisent et entrelacent leurs branches épaisses, offrant l'aspect si grandiose et si libre des forêts vierges. De distance en distance, au milieu de cette belle nature qui mérita à l'Ohio le nom de *la belle rivière* que lui donnèrent les premiers voyageurs français, des villes nouvelles s'élèvent comme par enchantement et étalent aux yeux tous les fruits de la civilisation active des cités les plus commerciales de l'Europe.

La partie orientale du Kentucky et les bords de l'Ohio possèdent de riches mines : de grosses couches d'une pierre blanche, propre à être taillée ou convertie en chaux, se trouvent, à quelques pieds sous terre, dans presque toutes les parties du nord. Près de Lexington, la première ville fondée au Kentucky, on a découvert des momies qui ressemblent, dit-on, aux momies d'Égypte. Vers le nord de cette ville, sur les bords du Blue-Lick, on trouve de grandes quantités d'ossements pétrifiés, parmi lesquels on remarque les os de l'ancien mammouth ou mastodonte, animal énorme dont l'espèce est éteinte, de l'éléphant, qui ne se trouve plus en Amérique, et d'une espèce de bison, inconnue de nos jours.

Aux environs de notre collége de Saint-Joseph, à Bardstown, que j'ai visité au mois d'avril dernier, la surface du

sol est couverte de différentes espèces de pétrifications. L'on y trouve en abondance les fossiles trilobites, terebratula, spirifer, etc. (je me sers des noms géologiques américains), ainsi que plusieurs autres. La pierre à chaux y est aussi très abondante; elle appartient généralement à cette classe qu'on désigne en géologie par le nom de pierre calcaire inférieure de la seconde formation; elle est mêlée d'une grande quantité de particules ferrugineuses, et les couches en sont si épaisses et si colossales qu'elles suffiraient à bâtir des villes entières.

A une distance d'environ soixante-dix milles du collége, vers le sud, est la fameuse caverne appelée, à cause de ses énormes dimensions, *Mammouth cave* ou *la Caverne monstre*. Elle attire des milliers de visiteurs, venant de toutes les parties des États-Unis pour en admirer les merveilles. C'est, sans contredit, l'une des curiosités les plus étonnantes du monde, ou plutôt, c'est tout un monde souterrain, avec ses montagnes, ses précipices, ses rivières, ses rives escarpées, ses dômes énormes qui paraissent comme des temples bâtis des mains de la nature et défiant l'art d'égaler la hardiesse de ses hautes et immenses voûtes suspendues sans colonnes. La caverne a plusieurs allées ou galeries, comme les catacombes de Rome. Personne n'oserait s'y engager sans guide; il est bien probable qu'on ne retrouverait jamais l'entrée, à cause des innombrables détours de ce labyrinthe naturel.

Dans cette caverne règne une égalité de température remarquable : les froids de l'hiver y pénètrent à peine et les chaleurs de l'été y laissent un air doux et modéré. En descendant dans ces lieux, on entre dans un réduit aussi sombre que le Tartare de Virgile. Nul rayon du soleil n'y pénètre. Chacun porte à la main un flambeau. Cette lumière pâle, qui ne répand qu'un demi-jour, ajoute à la sublimité du lieu, surtout quand on rencontre quelque endroit incrusté de stalactites. Là, le reflet des flambeaux

semble changer les voûtes et les parois de la caverne en une masse continue de pierres précieuses. La galerie principale, celle qu'on suit ordinairement, conduit à une distance de onze milles sous terre. Tantôt elle s'allonge comme le couloir d'un palais; tantôt elle abaisse sa voûte de manière qu'il faut y passer en rampant, et qu'elle forme même un passage si étroit, qu'on l'appelle *la misère de l'homme gras;* ailleurs la galerie se déploie en salles immenses et élève ses voûtes à trois cents pieds de hauteur; puis bientôt, s'arrêtant devant une montagne composée de rochers brisés, ou s'ouvrant en précipice, elle s'enfonce dans de nouvelles profondeurs, menaçant de vous mener jusqu'au centre de la terre. Dans ces grandes salles, la nature semble s'être plu à dessiner, pour les embellir, les formes les plus fantastiques ressemblant à des objets d'art, des champs, des vignes, des arbres, des statues, des piliers, des autels, formant autant de sculptures en stalactites produites par l'action de l'eau, dont la filtration à travers les rochers, continuée durant de longs siècles, a formé tous ces merveilleux ouvrages. En traversant cette grande galerie, on passe, à deux reprises, une rivière profonde et rapide, qui coule dans ces lieux; on n'en connaît ni la source ni le confluent. Elle nourrit des poissons blancs et des écrevisses, dont on trouve les espèces dans presque toutes nos rivières, mais qui sont ici entièrement dépourvus d'yeux et évidemment créés pour ne vivre que dans cette rivière souterraine. Il est un endroit où il faut naviguer pendant environ dix minutes avant d'arriver à l'autre bord, parce que la rivière suit le cours de la galerie, dont elle a fait son lit. Là se rencontre une belle voûte, parfaitement disposée pour prolonger et redoubler un écho. Le *Magnificat*, chanté par quelques voix, fut d'un effet que le chœur le plus nombreux et toute la musique d'une cathédrale ne pourraient produire, tant les échos augmentent le volume et adoucissent l'harmonie des sons. Le silence sublime de ces lieux, les

torches reflétées dans les eaux souterraines, le battement en mesure des rames, l'idée d'un monde suspendu au-dessus de votre tête et si différent de celui où vous êtes, tout produit sur l'âme une impression qu'on ne saurait décrire.

En retournant vers l'entrée de la caverne, l'on éprouve, si on la visite en été, un effet semblable à celui que cause un voyage par mer quand on approche du port : quoiqu'on n'ait passé sous terre que la plus grande partie d'un seul jour, l'on sent de loin l'odeur des fleurs et des plantes. Les impressions produites par ces merveilles souterraines sont si profondes, que la vue de la verdure des champs, les brillants rayons du soleil, le plumage varié des oiseaux qui chantent sur les arbres, font croire que l'on entre dans un monde nouveau.

Retournons au collége de Saint-Joseph. Bardstown, où il se trouve, fut le premier siége épiscopal érigé à l'ouest des monts Alleghanys. C'est de là que Mgr. Flaget, le premier évêque, gouverna son immense diocèse avec un zèle si saint. Aujourd'hui que le siége a été transféré à Louisville, la cathédrale de Bardstown appartient au collége et est devenue église paroissiale. Le collége a environ deux cents élèves, pour la plupart internes; Mgr. Flaget, avant sa mort, l'avait placé sous la direction de la Compagnie de Jésus. Bardstown est comme le centre d'un cercle de maisons religieuses qui se trouvent aux environs. D'un côté, vous avez les PP. Dominicains, au couvent de Sainte-Rose, près de la ville de Springfield; de l'autre, les Trappistes, établis depuis quelques années près de New-Haven. Il y a plusieurs établissements de religieuses, de Lorettines, de Sœurs de Charité.

La ville forme à peu près le milieu du district, où se trouvent réunis presque tout ce qu'il y a de catholiques dans le diocèse de Louisville. Ils sont au nombre d'environ 70,000.

C'est aussi dans ces environs qu'au commencement de ce

siècle le très révérend M. Nerinckx, Belge, s'illustra par ses travaux apostoliques et laissa parmi le peuple l'impression de son zèle et de ses vertus. Il fonda, en 1812, la congrégation de religieuses connues ici sous le nom de Sœurs de Lorette ou Lorettines. Cette société édifiante est le plus beau monument de sa charité et de son ardeur pour le service de Dieu. Elle est déjà répandue dans différentes parties des États du Kentucky et du Missouri, dans le territoire de Kanzas, parmi les Indiens Osages et dans le Nouveau-Mexique.

Je dois couper court. Le temps presse : je n'ai que quelques instants pour me mettre en route. Je pars pour Chicago et Milwaukee. Adieu, ne m'oubliez pas.

Mon très cher Charles,

Votre oncle tout dévoué,

P.-J. De Smet, S. J.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

SITUATION RELIGIEUSE DE SAINT-LOUIS ET DE SAINT-FERDINAND.— MORT DU P. BAX. — LES OSAGES.

Mon révérend Père,

Voici la copie d'une lettre que j'ai écrite à M. le chanoine De la Croix, à Gand. Si ce digne ecclésiastique en permet la publication, elle pourra faire suite à celles que je vous ai adressées directement.

Collége Saint-Joseph, au Kentucky, 16 avril 1835.

Monsieur le Chanoine,

Je viens d'apprendre, par une lettre d'un de nos Pères de Belgique, qu'il a été autorisé par vous de nous annoncer une bonne aumône sur l'allocation de la *Propagation de la Foi* de Lyon, pour aider la Société dans ses travaux au Missouri, qui s'étendent aujourd'hui dans plusieurs autres États et territoires, situés à l'ouest de cette vaste république. Je vous en remercie, au nom du R. P. Provincial, avec les sentiments de la plus sincère et de la plus vive reconnaissance.

Depuis l'époque de votre départ, il y a eu bien des changements dans les parages que vous êtes venu évangéliser un des premiers. Je pense vous faire plaisir en entrant dans quelques détails sur les villes de Saint-Louis et de Saint-

Ferdinand, que vous avez si bien connues, et sur la tribu nomade des Osages, dont vous avez été le premier apôtre.

En 1823, Saint-Louis comptait de 3,000 à 4,000 habitants. Il n'y avait qu'une seule et pauvre église catholique, et deux écoles; aujourd'hui sa population dépasse 120,000 âmes; elle a une belle cathédrale avec onze autres églises, un séminaire pour le clergé séculier; un grand et magnifique hôpital dirigé par les Sœurs de Saint-Vincent de Paule, un collége de 150 internes, 120 demi-pensionnaires et externes, et 300 à 400 enfants admis gratuitement. Il y a un pensionnat pour les enfants de bonnes familles, dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes; les Dames du Sacré-Cœur, les Sœurs de la Visitation et les Ursulines y ont de beaux et vastes pensionnats pour les jeunes demoiselles. Cinq asiles pour les deux sexes contiennent au delà de 500 enfants ; il y a en outre un asile d'enfants trouvés. Une maison de retraite est ouverte aux pénitentes et aux jeunes filles en danger. Onze ou douze écoles pour les garçons et les filles sont dirigées par des religieux et des religieuses. Je regrette de ne point connaître la statistique du *fructus animarum* (fruit des âmes) dans toutes les églises de la ville; il doit être bien consolant, car toutes les églises sont très fréquentées.

La ferveur des catholiques répond partout au zèle de leurs dignes pasteurs. L'union et la bonne harmonie qui règnent dans tout le clergé, séculier et régulier, sous l'administration paternelle de notre vénérable archevêque, contribuent beaucoup à propager notre sainte religion et à entretenir la ferveur parmi les fidèles de Saint-Louis. La foi marche de front avec l'agrandissement rapide et merveilleux de notre ville florissante, que vous avez vue dans son berceau.

Voici quelques détails sur les fruits spirituels dont peut se réjouir l'église de Saint-François Xavier. Dans le courant de l'année dernière, les communions y ont dépassé 50,000.

Chaque année, les conversions de protestants à la religion catholique y montent à 60,000 ou 80,000. Les deux sodalités de la Sainte-Vierge comptent au delà de 400 membres, appartenant à tous les rangs de la société ; des avocats, des médecins, des banquiers, des négociants, des commis, des artistes en font partie ; tous approchent de la sainte table une fois par mois et portent la médaille miraculeuse de notre bonne Mère. L'archiconfrérie compte 5,000 à 6,000 membres; la confrérie du Sacré-Cœur, 2,000. L'école dominicale, attachée à l'église, est fréquentée par près de 1,000 enfants.

De Saint-Louis à Saint-Ferdinand ou Florissant, distance de 15 milles, c'est une suite continuelle de belles fermes et de jolies maisons de campagne. Vous auriez, monsieur le Chanoine, de la peine à vous y reconnaître. Le couvent dont vous êtes le fondateur a été agrandi depuis votre départ et est passé entre les mains des Lorettines, qui forment une branche de la maison de Lorette du Kentucky, instituée par le vénérable M. Nerinckx. L'ancienne ferme de l'Évêque a été beaucoup agrandie. De l'ancienne cabane que vous y habitiez et de la crèche qui vous servait de lit, il ne reste plus qu'un souvenir édifiant ; nos Frères les ont remplacées par un noviciat et un scolasticat, bâtis en pierres de taille; ces deux établissements renferment aujourd'hui une communauté de près de soixante religieux, dont quarante sont novices ; parmi ces derniers se trouve un bon nombre d'Américains.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir quelques nouvelles de la mission du B. Hieronymo parmi les Osages, où vous êtes allé vous-même le premier préparer les voies et annoncer les grandes consolations de l'Évangile. La semence de salut, que vous avez jetée et qui a été abandonnée ensuite, n'a point été stérile. Vous connaissez les difficultés de la mission des Osages. Étant dans le voisinage des frontières des États-Unis, ces sauvages apprennent et adop-

tent facilement tous les vices des blancs, sans y joindre aucune de leurs vertus. Ils oublient la frugalité et la simplicité qui les distinguaient autrefois, pour s'adonner à l'intempérance et à la perfidie des pays civilisés. Cependant, chaque année un nombre assez considérable d'adultes entrent dans le sein de l'Église; un plus grand nombre d'enfants reçoivent le baptême, et comme ils meurent souvent très jeunes, ce sont autant d'âmes innocentes qui vont intercéder au ciel pour la conversion de leurs malheureux parents, ensevelis dans les superstitions les plus grossières du paganisme.

Au printemps de 1852, une maladie épidémique, qui fit de grands ravages, fut pour un grand nombre, tout en affaiblissant les forces de la nation, une heureuse occasion de salut. La violence de cette maladie, contre laquelle le sauvage ne peut pas facilement être amené à prendre les précautions nécessaires, les souffrances de toute la tribu, la frayeur universelle, la douleur, toutes ces misères se présentant sous mille formes différentes, navraient le cœur des missionnaires; l'idée que la Providence ferait tourner au bien des âmes un si grand fléau était seule capable de les consoler.

Pendant cette année malheureuse, et lorsque la plus grande violence de la maladie avait cessé, nous eûmes à déplorer la perte du R. P. Bax, qui tomba victime d'une charité vraiment héroïque, exercée envers les pauvres sauvages, pour soulager leurs souffrances et gagner leurs âmes à Dieu. Le P. Bax était né le 15 janvier 1817, au village de ***, près de Turnhout, en Belgique. Le mal, qui avait commencé parmi les enfants de la mission, s'était propagé rapidement dans tous les villages de la tribu. Le P. Bax, par ses connaissances en médecine et par les guérisons qu'il opérait, était renommé dans toute la nation. Les sauvages venaient en troupes de tous côtés pour l'appeler dans leurs camps. Il serait difficile de se faire une idée de

toutes les fatigues qu'il eut à endurer. Dès le matin, après avoir donné quelques secours aux enfants de l'école de la mission, il allait dans les environs, de cabane en cabane, portant la consolation et la joie sur tout son passage. Il se dirigeait ensuite vers les autres camps de la nation, pour y répandre les mêmes bienfaits. Il fallait employer plusieurs jours et endurer de très grandes fatigues pour les parcourir. Le zélé religieux administrait les derniers sacrements aux moribonds, baptisait les enfants mourants, instruisait les catéchumènes, exhortait et souvent réussissait à convertir les plus obstinés. Il faisait à la fois l'office de médecin, de catéchiste et de prêtre. Il ne retournait à la maison des missionnaires, épuisé de fatigue, que pour recommencer le lendemain les mêmes œuvres de charité et de zèle, bravant les intempéries de la saison, les pluies fréquentes du printemps, les chaleurs soudaines et immodérées de l'été, les froids subits qui succèdent à la chaleur dans ces parages à cette époque de l'année.

Tout ce dévouement n'empêcha pas la malice de quelques ennemis, disons plutôt, la rage de l'enfer irrité à la vue de tant d'âmes qui lui échappaient. Le démon inventa contre le bon missionnaire et contre toute la mission une calomnie, très ridicule, sans doute, aux yeux des gens civilisés, mais entièrement d'accord avec les préjugés, les superstitions et la crédulité du sauvage américain. L'on répandit partout dans les camps indiens que les blancs étaient les auteurs du fléau; que les Robes-Noires, c'est-à-dire les Pères, avaient un charme magique, vulgairement appelé *médecine,* qui tuait les sauvages; que ce charme était un certain livre dans lequel ils inscrivaient les noms des Osages, et que par là ils obtenaient un pouvoir de vie et de mort sur tous ceux dont le livre mystérieux contenait les noms. Il parlait du registre des baptêmes. C'est une croyance superstitieuse parmi eux que quiconque possède un livre a un empire absolu sur la vie de ceux dont les

noms y sont inscrits. La calomnie se répandait de village et village, dans toutes les cabanes; à mesure qu'elle se propageait, elle devenait de plus en plus noire dans ses détails. Des malveillants allaient partout, exhortant leurs compagnons à attaquer la mission, et disant qu'ils pourraient arrêter la maladie, s'ils parvenaient à détruire le terrible charme magique, à brûler le livre enchanté, tenu par les missionnaires. Ce conte absurde avait suffi pour engager plusieurs parents à retirer leurs enfants de l'école de la mission.

Heureusement, les Robes-Noires avaient des amis puissants parmi les chefs de la nation. On n'alla pas plus loin. En raisonnant avec les Indiens les plus intelligents, on parvint à apaiser toute la rage et toute la malveillance. Le Seigneur, qui permet à la tempête de s'élever, sait aussi l'apaiser quand bon lui semble.

Le ciel accordait ses bénédictions aux efforts du P. Bax et de ses confrères dans ce pénible ministère. De 1,500 sauvages environ qui furent emportés par l'épidémie, tous, à l'exception d'un petit nombre, eurent le bonheur d'être munis des derniers sacrements de l'Église avant de mourir. Saisi enfin lui-même des symptômes du mal, le P. Bax continuait ses travaux ordinaires et se traînait à la visite des malades et des moribonds. Son zèle ne lui permettait d'y faire aucune attention. Les forces bientôt lui manquèrent entièrement. Il était lui-même presque mourant quand il travaillait encore. Il dut enfin consentir à se laisser transporter à quarante milles environ de la mission, jusqu'au fort Scott, poste militaire où résidait alors un des médecins les plus habiles de l'armée des États-Unis. Il était trop tard : tous les soins du médecin furent inutiles. Le bon religieux, l'infatigable missionnaire était un fruit mûr pour le ciel. Au bout de deux semaines, il mourut comme il avait vécu. Ses dernières aspirations montraient encore son zèle ardent pour la conversion de ses chers sauvages.

Pendant les cinq années qu'il avait passées dans les missions, il ramena à la foi un grand nombre de métis, qui, baptisés autrefois dans l'église catholique, avaient été, faute de prêtres et d'instructions, malheureusement pervertis par des ministres protestants ; en outre, il baptisa plus de 2,000 sauvages, tant enfants qu'adultes et de tout âge. Il instruisait ses néophytes avec le plus grand soin et la plus grande assiduité. Sa charité avait si bien gagné les cœurs, que tous ces sauvages ne l'appelaient que par le beau mot de la langue osage qui signifie *un père qui est tout cœur*.

Sa mort a laissé de profonds regrets. Ses confrères, qui le chérissaient, n'avaient cessé d'être édifiés par son exemple et ses vertus dans sa vie religieuse; les blancs qu'il visitait sur les frontières des États, qu'il fortifiait et encourageait dans l'abandon où ils se trouvaient, l'aimaient comme un protecteur; mais sa perte fut surtout ressentie par la tribu qu'il évangélisait avec tant de constance, d'ardeur et de succès.

Quelques jours avant sa mort, le P. Bax m'écrivit :

« La contagion se répand parmi les Indiens, et la mortalité est très grande. La difficulté sera de rassembler de nouveau notre troupeau dispersé; toutefois, j'ai la consolation de pouvoir dire que jamais encore, soit parmi les nègres, soit parmi les blancs, soit parmi des religieux ou des gens du monde, je n'ai été témoin d'autant de ferveur et de piété au lit de la mort. Ce sont des morts bien édifiantes que celles dont nos jeunes néophytes ont donné l'exemple. Quelques-uns, de leur propre mouvement, demandèrent à tenir le crucifix entre leurs mains; ils le serraient sans le laisser, durant plus de deux heures. La statue de la sainte Vierge devait être placée près de leur oreiller. Implorant le secours de leur bonne Mère, ils fixaient des yeux mourants sur son image. Ils jouissent déjà, j'en ai le ferme espoir, de la présence de Dieu. Le Seigneur semble vouloir recueillir

dans sa grange céleste le peu que nous avons semé ici-bas. Quels peuvent être les desseins de sa Providence pour l'avenir de notre mission? Nous ne pouvons et nous n'osons le conjecturer. Que sa sainte volonté s'accomplisse. »

C'est la dernière lettre que j'ai eu le bonheur de recevoir du P. Bax.

La nation des Osages, comme la plupart des autres tribus du Grand Désert américain qui furent autrefois si nombreuses et si florissantes, diminue rapidement en nombre. Elle est réduite maintement à 3,000 âmes à peu près et divisée en douze villages situés en différents rayons, autour du centre de la mission. Ordinairement les Osages habitent ou campent dans les vallées sur les bords des rivières, ou près de quelque source d'eau pure et abondante. Ils y vivent, pour la plupart, comme aux temps primitifs, de racines et des fruits spontanés de la terre, et des animaux qu'ils tuent à la chasse.

Il y a seulement deux Pères pour visiter ces différents villages, situés à des distances de cinquante à soixante-dix milles les uns des autres. Les travaux et les fatigues du saint ministère y sont très grands. Il faut instruire les catéchumènes, soutenir les néophytes, visiter les malades et les moribonds, et faire des efforts continuels pour convertir les adultes obstinés. Au milieu de tant d'obstacles, de tant de privations et de difficultés, les missionnaires trouvent aussi de douces consolations dans les fruits que le Seigneur daigne accorder à leurs labeurs. Chaque année ils baptisent parmi les Osages environ deux cent cinquante personnes.

Les missionnaires visitent aussi les tribus voisines, telles que les Quapaws, qui sont au nombre de trois cent cinquante seulement, et dont cent trente adultes et enfants ont été baptisés dans le courant des deux dernières années. Des familles entières ont reçu le baptême, parmi les Piorias et les Miamis. Les Sénécas, les Cherokies, les Cricks, les Shawanous et d'autres nations, situées au sud de la mis-

sion, à deux cents milles de distance, ne peuvent être visités qu'une ou deux fois par an. Malgré l'opposition des ministres protestants, il y a des catholiques parmi toutes ces tribus. Un grand nombre de familles catholiques européennes vivent dispersées sur les frontières des États du Missouri, de l'Arkansas et du Texas, qui bordent le territoire indien appelé aujourd'hui le Kanzas. Elles reçoivent de temps en temps la visite et des secours spirituels par l'un ou l'autre Père de la mission du B. Hieronymo. La vue d'un prêtre, le bonheur d'entendre la messe et d'approcher de la sainte table arrachent des larmes de joie à ces bons enfants de l'Église. Sans ces visites, ils seraient entièrement abandonnés. Le manque de prêtres aux États-Unis est une des causes principales de la défection de milliers de catholiques qui perdent insensiblement la foi.

Deux écoles ont été établies dans la mission des Osages : l'une pour les garçons, sous la direction d'un Père et de plusieurs Frères ; l'autre pour les filles, sous la direction des Lorettines, venues du Kentucky. Ces deux écoles contiennent ordinairement au delà de cent pensionnaires indiens. On y enseigne les éléments des lettres, avec les principes de la civilisation, en même temps qu'on excite la piété dans les cœurs. Ces écoles donnent l'espoir qu'on pourra changer un jour ces tribus sauvages en des communautés d'Indiens chrétiens et civilisés. Il sera difficile, surtout dans ces parages, d'amener les adultes à ce mode d'existence : ils sont trop accoutumés à la vie errante et nomade, à la vie des forêts et des plaines, trop fiers de leur sauvage indépendance et souvent adonnés aux vices infâmes des blancs, à l'usage immodéré des liqueurs fortes, qu'ils obtiennent facilement par leur commerce avec ces derniers et dans leurs visites fréquentes aux frontières des États. Chaque conversion sincère et durable dans ces parages est un miracle de la grâce.

Le gouvernement des États-Unis accorde aux Osages,

pour l'entretien de leurs écoles, un subside annuel, provenant de la vente de leurs terres. Ce secours étant insuffisant, et afin de donner un éclatant témoignage d'attachement et d'amitié pour les Robes-Noires, tous les chefs de la nation ont obtenu, par traité, du gouvernement une augmentation des fonds destinés au soutien des écoles; plus une donation libérale pour pourvoir à d'autres nécessités de la mission. Celle-ci possède une ferme qui contribue à défrayer les dépenses. Malgré tout cela, on peut dire que les missionnaires sont encore obligés de mener une vie pauvre et dure, au milieu de bien des privations. Toutefois la mission des Osages est établie sur un pied assez solide. Voici un extrait tiré du message annuel du président des États-Unis, de 1854. L'agent des Osages, dans son rapport au gouvernement, en parlant de cette nation, dit :

« Les écoles, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, parmi les Osages, sont très florissantes. Ces Pères méritent de grands éloges pour les efforts qu'ils font afin d'améliorer le sort de la nation. J'ai eu le bonheur d'assister à l'examen de leurs écoliers; je joins volontiers à d'autres mon témoignage en faveur de la méthode suivie dans ces établissements. Je doute qu'il y ait, dans le territoire indien, d'autres écoles qui exercent une influence aussi salutaire sur l'esprit des Indiens et qui pourraient être comparées à celles-ci. Les élèves font des progrès rapides dans leurs études; ils sont bien nourris et bien vêtus, et paraissent heureux et contents.

» L'établissement catholique ainsi que toute la nation des Osages ont fait une perte irréparable par la mort du révérend et infatigable Père Bax. La saison la plus rigoureuse ne pouvait jamais empêcher ses visites aux portions les plus reculées de la nation, lorsqu'il s'agissait de porter des secours et des consolations aux malades et d'accomplir les devoirs de son ministère. »

L'on ne peut sans gémir jeter les yeux sur l'immense

territoire indien, qui s'étend jusqu'aux Montagnes-Rocheuses. Là, un grand nombre de nations continuent toujours d'errer. Il ne reste qu'une faible lueur d'espoir d'obtenir des secours spirituels. Ce n'est pas que le champ soit stérile : il a été parcouru déjà par les R. P. Hoecken et Point, tous les deux de la Compagnie de Jésus, et par les révérends messieurs Belcourt et Bavaux. Je l'ai parcouru moi-même à différentes reprises dans toute son étendue. Tous les missionnaires déclarent, comme d'une voix unanime, que partout dans leurs visites ils ont été accueillis par les Indiens avec la plus grande bienveillance; que tous leur ont témoigné le plus vif intérêt pour notre sainte religion. Plusieurs milliers d'enfants et un grand nombre d'adultes, surtout parmi les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Sioux, les Poncahs, les Ricaries, les Minataries, les Sheyennes, les Rapahos, y ont déjà été régénérés dans les saintes eaux du baptême. Le personnel et les moyens matériels ont manqué jusqu'ici pour y commencer des établissements durables. Chaque année les sauvages renouvellent leurs invitations. Nous continuerons de nous adresser au Maître de la vigne, afin qu'il nous envoie des auxiliaires pour étendre nos missions dans cette vaste région. *Messis quidem multa, operarii vero pauci.*

Par une lettre reçue récemment des Montagnes-Rocheuses et écrite par le P. Joset, j'apprends que les Indiens de nos différentes missions de l'Orégon continuent de donner beaucoup de consolations à leurs missionnaires, par leur zèle et leur ferveur dans les saintes pratiques de la religion. « J'espère, m'écrit le P. Joset, que la confirmation qu'ils viennent de recevoir va donner encore plus de stabilité à leurs bonnes résolutions. Quoique l'arrivée de Mgr. Blanchet n'eût été annoncée que quelques heures auparavant (car il n'y a pas encore de poste dans ces parages) et qu'on n'eût pu réunir que la moitié des néophytes, le Prélat a cependant donné la confirmation à plus de six cents fidèles. Le

Pasteur a été enchanté de nos missions et de nos néophytes.

Dans ces différentes missions, les conversions à la foi sont chaque année très consolantes.

Nos nouveaux établissements dans la Californie vont bien; notre collége de *Santa Clara* a près de cent pensionnaires.

Veuillez, monsieur le Chanoine, présenter mes très humbles hommages de respect et d'estime à Mgr. l'évêque de Gand, à M. le président du grand séminaire, à MM. les chanoines Van Crombrugghe, De Smet Helias, De Decker, à nos révérends Pères.

Recommandez-moi, s'il vous plaît, aux prières de vos bonnes religieuses et permettez-moi de me recommander spécialement à vos saints sacrifices, en union desquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur le Chanoine,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

VINGTIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

MORT DE MGR. VANDEVELDE,

ÉVÊQUE DE NATCHEZ.

Saint-Louis, 1er décembre 1855.

Mon révérend Père,

C'est avec un sentiment de profonde douleur, qui sera partagé par tous nos frères de Belgique et par les nombreux amis du digne Prélat, que nous annonçons la mort de Mgr. Van de Velde, évêque de Natchez.

Quoique le digne Pasteur fût avancé en âge et malgré la longueur d'une carrière apostolique dont les États-Unis avaient admiré les rudes travaux que Mgr. Van de Velde n'interrompait jamais, tout faisait espérer qu'il porterait longtemps encore le fardeau de l'épiscopat. Sa mort inattendue a consterné tous ceux qui le connaissent. C'est une perte immense, nous dirons presque que c'est une perte irréparable pour le diocèse de Natchez.

Mgr. Jacques-Olivier Van de Velde est né le 3 avril 1795, dans les environs de Termonde en Belgique. A cette époque, le pays était fort agité par les partisans de la révolution française. Très jeune encore, il fut confié aux soins d'une pieuse tante, dans le village de Saint-Amand en Flandre. Un confesseur de la foi, un digne prêtre de France, échappé à la persécution qui affligeait son pays natal, avait trouvé une retraite dans la même famille. Ce fut lui qui dirigea

l'éducation du jeune Jacques; il n'épargna ni soins ni travaux pour former l'esprit et le cœur de son élève. Jacques devint bientôt l'enfant favori du clergé de Saint-Amand. Il manifesta dès sa plus tendre enfance un vif désir d'embrasser un jour l'état ecclésiastique. En 1810, il fut placé dans un pensionnat près de Gand, où ses talents le firent distinguer parmi un grand nombre de condisciples. A l'âge de dix-huit ans, il enseigna le français et le flamand à Puers, pendant deux ou trois années.

Tandis qu'il enseignait, la situation politique et religieuse du pays vint à changer. Par suite de la bataille de Waterloo, le congrès de Vienne réunit la Belgique à la Hollande, sous Guillaume Ier, prince d'Orange, calviniste acharné contre la religion catholique. Comme bien d'autres, le jeune professeur, impatient du joug oppresseur sous lequel gémissait son pays natal, forma le projet de se retirer soit en Angleterre, soit en Italie. Dans ce dessein, il étudia la langue de ces deux pays. Mais son ancien bienfaiteur et confesseur, le très révérend M. Verlooy, directeur du petit séminaire de Malines, l'encouragea et lui proposa d'accepter, dans son nouvel institut, une classe de latin, de français et de flamand, et de se faire porter en même temps sur la liste des élèves du grand séminaire archiépiscopal. Ce fut là qu'il se perfectionna dans la direction des classes latines et qu'il étudia les éléments de la logique et de la théologie spéculative.

Cependant comme le dessein de quitter sa patrie restait toujours présent à sa pensée, son pieux et zélé directeur lui conseilla de se dévouer aux missions étrangères. A cet effet, il fut présenté au révérend Charles Nerinckx, célèbre missionnaire de Kentucky, qui, à son retour de Rome et quelque temps avant son départ pour les États-Unis, était venu à Malines. Après qu'il eut pris des informations sur l'état des missions et qu'on eut délibéré sur la continuation de ses études théologiques, il était convenu qu'il accompagnerait M. Nerinckx, et qu'après avoir terminé ses études au sémi-

naire de Mgr. Flaget, il s'y dévouerait aux exercices du saint ministère. Mais la Providence en disposa autrement. M. Nerinckx quitta l'Europe le 16 mai 1817, accompagné de plusieurs jeunes Belges, destinés au noviciat de la Compagnie de Jésus à George-Town, et parmi lesquels se trouvait le jeune Van de Velde. Mais ce dernier, avant l'arrivée du navire dans le port de Baltimore, fit une chute pendant une tempête et se rompit une veine. Ayant perdu beaucoup de sang, il dut être transporté au séminaire de Sainte-Marie. Même après sa convalescence, il fut encore incapable de continuer son voyage jusqu'au Kentucky. Le révérend M. Brulé, qui était alors président du séminaire, tâcha de l'engager à rester à Baltimore; le P. Nerinckx, au contraire, lui conseilla fortement de suivre ses compagnons de voyage jusqu'à George-Town et d'y rester avec eux au noviciat de la Société de Jésus. Il y fut reçu avec beaucoup de bonté et de charité par le R. P. Kohlmann, alors supérieur des missions de la Compagnie de Jésus en Amérique.

Après deux années de noviciat, il fut admis aux vœux simples, selon l'usage de la Société, et nommé préfet des classes. En même temps, il s'appliqua assidûment à l'étude de la poésie, de la rhétorique et de la philosophie. Ses progrès furent tels, qu'il fut nommé professeur de belles-lettres.

En 1827, à l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre à Baltimore, par Mgr. l'archevêque A. Maréchal. Pendant les deux années qu'il s'appliquait à l'étude de la théologie morale et polémique, il exerça les fonctions de chapelain du couvent et pensionnat de la Visitation, à George-Town. En 1829, il fut chargé des missions de Rockville et de Rockcreek, dans le comté de Montgomery au Maryland. Pendant l'automne de 1831, ses supérieurs l'envoyèrent à Saint-Louis, où un collége venait d'être érigé et était en pleine activité, sous la direction des membres de la Compagnie de Jésus et le patronage de Mgr. Rosati. Il y fut reçu par ses frères avec la plus grande joie et la plus franche cordialité.

Bientôt après, on le nomma professeur de rhétorique et de mathématiques. En 1833, il remplit l'office de vice-président et de procureur du collége, qui venait d'être élevé au rang d'Université. Il conserva cette charge jusqu'en 1837, époque de son admission aux vœux solennels. Il fut nommé procureur de la vice-province du Missouri, sans cesser d'être vice-président de l'Université. En 1840, il devint président de l'Université de Saint-Louis. L'année d'après, étant choisi pour représenter la vice-province à la congrégation des procureurs, il partit pour Rome, où il eut plusieurs audiences du Souverain Pontife Grégoire XVI. A son retour à Saint-Louis, il continua ses fonctions de président de l'Université [1], jusqu'au mois de septembre 1843, lorsqu'il fut nommé vice-provincial au Missouri. Sous son administration, plusieurs églises furent construites, ainsi qu'une maison plus spacieuse pour servir de noviciat; les colléges et les missions continuèrent de fleurir. En 1848, il eut de nouveau l'office de procureur de la vice-province et de *socius* du R. P. provincial, et accompagna son supérieur au concile de Baltimore.

Plusieurs prélats l'avaient connu depuis plusieurs années. Ses talents, son zèle et sa piété le firent proposer par eux au Pape pour le siége vacant de Chicago. Au mois de novembre de la même année, il reçut ses bulles. Ce ne fut que sur l'avis de Mgr. l'archevêque de Saint-Louis et de trois théologiens, qui avaient décidé que les documents de Rome contenaient un commandement formel de la part du Souverain Pontife, qu'il voulut accepter sa nomination. Il fut sacré

[1] Le 4 juillet de chaque année, les États-Unis célèbrent la fête de leur indépendance, proclamée en 1776. En 1841, le P. Van de Velde fut invité à prononcer le discours commémoratif, qui a été publié sous le titre de : *Oration delivered on the day sixty-fifth anniversary of the proclamation of the independence of the United States of America*, 5th *July* 1841. By the Rev. J. Van de Velde, S. J., President of the St. Lewis University. Saint Lewis; printed at the Argus Office, Olive Street, 1841, in-8°. (*Note de la rédaction.*)

évêque, le dimanche de la sexagésime, 11 février 1849, par Mgr. l'archevêque, P. R. Kenrick, assisté de Mgr. Loras et de Mgr. Miles. Mgr. Spaelding prononça un discours analogue à la consécration. Cette cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-François Xavier, attachée à l'Université.

Mgr. Van de Velde visita d'abord la patrie de son vaste diocèse qui est dans le voisinage de Saint-Louis. Il n'arriva à Chicago que le dimanche des Rameaux, jour où il prit possession de son siége épiscopal.

Mgr. Van de Velde avait souffert pendant plusieurs années de douleurs rhumatismales; il s'aperçut bientôt que le climat froid et humide de Chicago lui était très nuisible. La révolution romaine empêchait le Prélat de s'adresser au Souverain Pontife; dès que l'ordre y fut rétabli, il écrivit au Saint-Père, le priant d'accepter sa démission et de lui permettre de retourner parmi ses anciens confrères. Il reçut une réponse du cardinal Fransoni, qui l'encourageait à porter le fardeau de l'épiscopat avec patience et résignation. Quelque temps après, à l'occasion de troubles et de difficultés survenus dans le diocèse, et qui influèrent sur ses afflictions corporelles, Mgr. Van de Velde écrivit de nouveau à Rome, suppliant le Saint-Siége d'accepter sa démission. L'affaire fut soumise à la décision du premier concile national qui devait avoir lieu à Baltimore, au printemps de l'année 1852. Ce concile résolut de créer un nouveau diocèse de Quincy pour la partie méridionale de l'Illinois; mais il décida que, pour l'avantage de Chicago, Mgr. Van de Velde n'en serait point transféré.

L'évêque avait eu l'intention de visiter la France et la Belgique, après le concile; il prit la résolution de pousser son voyage jusqu'à Rome et de porter en personne ses supplications au trône du Saint-Père. Nommé porteur des décrets du concile, il arriva à Rome le 22 juin. Pie IX accueillit Mgr. Van de Velde avec la plus grande affabilité. Après deux audiences, l'évêque reçut la réponse désirée, savoir,

qu'il serait rendu à la Compagnie de Jésus, même en qualité d'*évêque titulaire*, et qu'il serait transféré à un autre siége dans un climat plus doux et plus favorable. Mgr. Van de Velde quitta Rome le 16 septembre. Après avoir visité quelques parties de la France, de l'Allemagne, de la Belgique, il assista à Liége à la consécration de Mgr. de Montpellier. Il s'embarqua à Liverpool, le 17 novembre, et arriva le 28 du même mois à New-York.

Depuis son retour à Chicago, il fit encore une fois la visite épiscopale de son diocèse. Ce fut pendant cette tournée qu'il reçut de Rome son bref de nomination au siége vacant de Natchez, où il avait lui-même demandé d'être transféré. La majorité du clergé et des fidèles de Chicago reçurent avec le plus vif regret la nouvelle qu'ils allaient être privés de la présence de leur excellent et digne évêque, qui avait travaillé avec tant de zèle et d'ardeur à leur bien-être, et avait tant fait pour propager notre sainte religion dans l'État florissant de l'Illinois. Sous son administration, soixante-dix églises avaient été commencées et la plupart achevées. Il avait fait construire deux asiles d'orphelins, sans parler de plusieurs autres établissements et importants travaux.

Mgr. Van de Velde fut forcé pendant quelque temps de rester sur les lieux comme administrateur de Chicago et de Quincy, parce que le très révérend M. Melcher, nommé évêque de Quincy et administrateur de Chicago, n'avait point accepté sa nomination. Ce fut seulement le 3 novembre 1853, après avoir acheté un beau terrain pour y bâtir la future cathédrale de Quincy, que Mgr. Van de Velde quitta ses nombreux amis de Chicago et partit pour Natchez. Il y arriva le 23 du même mois, et fut reçu avec la plus grande joie par le clergé et par tout le peuple. Sa haute réputation l'y avait précédé. Le 18 décembre, après avoir assisté au sacre de Mgr. A. Martin, à la Nouvelle-Orléans, et après avoir fait une retraite au collége de Spring-Hill, il prit possession de son nouveau diocèse.

L'évêque entreprit, avec un nouveau zèle, l'administration de sa nouvelle charge et se mit à étendre la cause de la religion dans l'État du Missisipi. Il visita aussitôt les différentes congrégations, pour connaître tous les besoins de son diocèse, fit des efforts pour procurer des ouvriers apostoliques à cette partie de la vigne du Seigneur, établit deux écoles et prit ses mesures pour finir la cathédrale de Natchez et y ériger un collége. A cet effet, il acheta un bel emplacement dans un faubourg de la ville. Mais le Seigneur, dans ses desseins impénétrables, appela à lui le bon évêque, avant qu'il eût pu réaliser tous ses plans conçus pour le bien de la religion et l'instruction des ouailles confiées à ses soins.

Sa mort eut, dans ses causes, un caractère des plus affligeants : il eut le malheur, le 23 octobre dernier, de se casser la jambe à deux endroits différents, en tombant d'un escalier. Cette triste nouvelle se répandit rapidement dans la population catholique. Les fidèles se rendirent en masse à la maison épiscopale, pour exprimer leur affliction à leur bien-aimé Pasteur et lui porter toutes les consolations et toute l'assistance dont ils étaient capables. L'inflammation de la jambe causa d'abord une petite fièvre, qui passa bientôt à l'état de fièvre jaune, et provoqua, pendant plusieurs jours, des spasmes d'agonisant. Durant toute sa maladie, on remarqua dans l'évêque une patience étonnante, une résignation entière à la volonté du Seigneur, un calme vraiment chrétien, et cela au milieu des plus rudes épreuves et des souffrances les plus pénibles. Ayant reçu les dernières consolations de l'Église, avec la plus grande devotion, il rendit sa belle âme à son Créateur, le 13 novembre, à sept heures du matin, jour de la fête de saint Stanislas, en l'honneur de qui il finissait une neuvaine.

L'exposition du corps du vénérable défunt et le service funèbre offrirent le spectacle le plus solennel et le plus imposant. Le corps, couvert des ornements épiscopaux, déposé dans un riche sarcophage de métal, était placé, dans

la demeure épiscopale, sur un catafalque en forme de croix, auquel on avait donné une pente, de sorte que le corps apparaissait comme à moitié debout. Il resta ainsi exposé pendant toute la nuit qui suivit la mort. Un très grand nombre de personnes, de tous les rangs de la société et de différentes croyances, visitèrent les restes mortels du vénérable Prélat. Ces visites se prolongèrent bien avant dans la nuit. Un doux sourire semblait animer les traits du défunt; à voir ses yeux entr'ouverts, on eût cru qu'il écoutait attentivement et avec plaisir ceux qui l'entouraient, et qu'il se préparait à repondre à leurs questions. A peine les spectateurs pouvaient-ils croire qu'il n'était plus. Il fallait des efforts, surtout de la part des catholiques, pour se séparer de leur digne Père et bon Pasteur.

Les obsèques eurent lieu le 14, à neuf heures, dans la cathédrale de Sainte-Marie, au milieu d'un immense concours de peuple, accouru pour payer leur dernier tribut de respect et d'attachement à leur vénérable évêque.

La messe solennelle fut chantée par Mgr. Antoine Blanc, archevêque de la Nouvelle-Orléans, assisté des révérends MM. F. X. Leroy, F. Grignon et Pont. Le R. P. Tchieder, de la Compagnie, prononça le discours funèbre. Après le service, le cercueil fut déposé dans un caveau préparé à cet effet sous le sanctuaire de la cathédrale.

Nous recommandons l'âme de Mgr. Van de Velde, notre vénérable confrère en Jésus-Christ, aux saints sacrifices et aux prières de tous nos chers Pères et frères de Belgique, et au souvenir pieux des nombreux amis du défunt.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Mon révérend Père,

Votre très humble et tout dévoué serviteur

P. J. De Smet, S. J.

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques *à Bruxelles.*

SAUVAGES DES MONTAGNES ROCHEUSES.

Saint-François-Xavier, 4 février 1856.

Mon révérend Père,

Je viens de recevoir du R. P. Adrien Hoeken une lettre datée du 18 octobre dernier, au camp réuni des Têtes-Plates et Pends-d'Oreilles, dans la région des grandes plaines, à l'est des Montagnes Rocheuses. Les sauvages y étaient allés pour assister à un conseil de paix, tenu par ordre du gouvernement des États-Unis. Le P. Hoeken s'y était rendu, à la demande expresse du gouverneur du territoire de Washington, M. Stevens, qui témoigne aux Pères la plus grande bienveillance, et dont les rapports envoyés au président des États-Unis manifestent le vif intérêt qu'il porte à l'amélioration de la condition matérielle de tous les Indiens confiés à nos soins.

Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Kouteneys et un grand nombre de chefs de tribus différentes ont assisté à ce conseil. Il est à espérer que les stipulations de ce nouveau traité seront ratifiées par le gouvernement. D'une part, les sauvages promettent de maintenir la paix entre eux; de l'autre, les blancs et le gou-

vernement proposent de leur venir en aide, par des subsides, pour l'éducation de leurs enfants, et, par des instruments d'agriculture, pour les encourager à quitter la vie nomade et à se fixer dans un endroit convenable, sur leurs propres terres. Il est à désirer que le conseil réussisse à réaliser le plan louable qu'il se propose.

Le R. P. Hocken m'annonce que les Indiens de nos missions situées à l'ouest des Montagnes Rocheuses, les Têtes-Plates, les Pends-d'Oreilles, les Cœur-d'Alcines, les Kouteneys, les Skoyelpies, ou *gens des chaudières*, continuent, par leur conduite régulière et religieuse, à donner à leurs missionnaires beaucoup de consolation. Il parle aussi des bonnes dispositions dans lesquelles il a trouvé les Corbeaux, les Pieds-Noirs et autres, à l'est des montagnes. Ces sauvages demandent avec instance nos missionnaires. Le colonel Cummings, surintendant des affaires indiennes et qui a présidé le grand conseil indien, m'a assuré, lors de son retour récent à Saint-Louis, que toutes les tribus qui se trouvent dans le haut Missouri nous sont très dévouées. Il userait volontiers de toute son influence auprès du gouvernement pour la bonne réussite de nos missions parmi ces tribus. Avant de partir pour le conseil, il m'avait exprimé son désir que je l'accompagnasse pour assister à la grande réunion des sauvages.

Dans une lettre que j'ai reçue de R. P. Congiato, en date de Sainte-Claire, le 29 novembre dernier, ce supérieur de la mission de la Californie et de l'Orégon parle de sa visite aux missions des Montagnes. Elle a duré trois mois. Voici un extrait de sa correspondance.

« Les Pères font beaucoup de bien dans cette région éloignée. Comme son vénérable frère, mort sur la rivière Missouri en 1851, le bon Père Hocken fait le travail de plusieurs. Il est parvenu à réunir trois nations et une partie des Têtes-Plates, pour vivre ensemble sous sa direction spirituelle.

» Tout marchait à merveille dans ce territoire lorsque je quittai l'Orégon ; aujourd'hui tout y est en feu. Les sauvages qui vivent sur les bords du fleuve Colombia, depuis Walla-Walla jusqu'aux Dalles, se sont réunis aux Indiens du nord de la Californie, pour faire ensemble la guerre aux Américains ou blancs, et commettent de grandes déprédations. Un des PP. Oblats, le P. Pandory, a été massacré. Les dernières nouvelles que j'ai reçues de la mission de Saint-Paul à Colville m'apprennent que vos Indiens, en exprimant leur aversion pour les excès commis par les sauvages, ne se montrent aucunement disposés à prendre part à cette guerre indienne. Priez pour nos confrères dans l'Orégon. »

Plusieurs feuilles des États-Unis ont annoncé que les premières causes de cette guerre indienne sont les cruautés exercées par quelques blancs contre un bon nombre d'Indiens paisibles et tranquilles. Je ne pense pas que les Indiens de nos missions prennent la moindre part à ces difficultés qui ont surgi entre les Américains et les sauvages du fleuve Colombia. Ils suivront, sans doute, les conseils de leurs missionnaires, qui les détourneront d'un si triste malheur et d'un si grand danger. D'ailleurs, ils sont éloignés de l'endroit où la guerre se fait en ce moment, et ils n'ont eu jamais, ou bien rarement, des rapports avec les tribus hostiles.

Ne m'oubliez pas dans vos prières et faites beaucoup prier pour les pauvres. Je viens de recevoir une deuxième lettre du R. P. Hocken, écrite du village de Saint-Ignace parmi les Têtes-Plates. Il y a réuni plusieurs nations. Les conversions faites parmi les païens ont été très consolantes et très nombreuses dans le courant de l'année dernière.

Au nom de tous les sauvages qui sont à l'est et à l'ouest des Montagnes, il me demande de venir les revoir. Les Pieds-Noirs, les Corbeaux, les Assiniboins, les Sioux et d'autres ne cessent d'implorer notre secours. Ces nations sont encore très nombreuses : elles comptent au delà de 70,000 âmes. Les religieux doivent être avant tout enfants d'obéissance.

C'est l'affaire de nos supérieurs. Nous ne cesserons jamais de les aider par nos prières et de les recommander d'une manière toute spéciale aux bons souvenirs des âmes pieuses [1].

Agréez etc.

[1] Le R. P. De Smet bâtit en ce moment une église à l'honneur de sainte Anne, dans le voisinage de Saint-Louis, où la Compagnie pourra établir le scolasticat de la vice-province.

(*Note de la rédaction.*)

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

JAQUETTE ROUGE,

ORATEUR IROQUOIS.

Mon révérend Père,

Cette lettre est un article extrait d'une gazette française de Saint-Louis.

Homme de caractère et d'action, Jaquette Rouge avait une grande force d'éloquence pour défendre sa foi catholique contre les missionnaires protestants, qui voulurent le faire apostasier. Son exemple mérite d'être pris en considération et d'être cité partout. Il flétrit cette détestable lâcheté qui résulte de l'affaiblissement des caractères, plaie saignante de notre époque et honte de la jeunesse.

Onomatcho, que les Américains surnommaient *Jaquette Rouge* parce qu'il portait constamment une jaquette de cette couleur, était le sachem de la tribu des Sénèques, qui faisait partie de la confédération des Iroquois. Éloquent comme Démosthènes, vaillant comme Thémistocle, sa parole irrésistible détermina les Iroquois à épouser la cause des États de l'Union quand ceux-ci s'insurgèrent contre la métropole, et l'histoire de la guerre de l'indépendance est pleine des traits de sa bravoure et de son habileté. Le 17 août 1813, à la tête de trois cents de ses compatriotes et

de deux cents Américains, il surprit, en plein jour, un corps d'Anglais et d'Indiens qui combattaient sous les drapeaux de l'Angleterre. Le cri de guerre de ces derniers fut si bien imité par un peloton de Sénèques que les Anglais les prirent pour leurs amis, et ne s'aperçurent de leur erreur que lorsqu'ils se virent cernés de toutes parts et mis dans l'impossibilité de se défendre.

Les Iroquois Onondagas se livraient à tous les vices. Jaquette Rouge avisa au moyen de les corriger; il leur envoya son frère en qualité de prophète et de réformateur. Guidé par les conseils de Jaquette Rouge, le nouveau Mahomet s'acquitta si bien de sa mission, que les Onondagas le tinrent pour un véritable saint et que toutes ses volontés devinrent des lois pour eux. Il profita de son ascendant sur ces esprits naïfs pour supprimer le jeu, l'ivrognerie, le vol et les autres défauts que les sauvages ont en commun avec les hommes civilisés, quoique à un degré inférieur. Quand le prophète mourut, les Iroquois s'aperçurent qu'ils avaient été trompés; leur indignation se retourna contre Jaquette Rouge : ils l'accusèrent d'imposture et de sorcellerie et le traduisirent devant le parlement iroquois, siégeant à Buffalo. Jaquette Rouge se défendit lui-même. Son discours dura trois heures; il foudroya ses accusateurs, il désarma ses juges. Il fut acquitté au milieu d'acclamations enthousiastes; il revint chez lui en triomphe : son éloquence lui avait sauvé la vie.

Quand il visita la ville de Washington, on lui montra dans le palais du Congrès un bas-relief représentant les premiers pèlerins débarquant en Amérique et un chef indien leur offrant un épi de blé en signe d'amitié.— « Ah! dit-il, c'était bien; ils étaient envoyés par le Grand-Esprit pour partager le sel avec leurs frères. » — Mais quand il vit Penn négociant avec les indigènes : — « Ah! s'écria-t-il, à présent tout est perdu! » —

En 1784 eut lieu au fort de Skuyler un congrès général

des peuplades indiennes, auquel assistèrent Jaquette Rouge et la Fayette. Jaquette Rouge entraîna la plupart de ses compatriotes dans le parti des États-Unis. Son discours produisit un effet électrique dans toute l'assemblée; les guerriers trépignaient, grinçaient des dents, brandissaient leurs haches d'armes ou se levaient convulsivement à chaque phrase qui tombait des lèvres de l'orateur. Quand il eut fini sa harangue, tous les Iroquois jurèrent haine aux Anglais et amitié aux Américains. Ce fut dans cette mémorable séance que Jaquette Rouge prononça ce mot célèbre : *Il ne faut pas enterrer le tomahawk!* voulant dire qu'il fallait, pour l'honneur de son pays, que les Iroquois prissent part à cette grande guerre, où ils jouèrent un rôle si brillant et si terrible. Quarante et un ans plus tard, la Fayette revit Buffalo. Tous les personnages notables vinrent lui rendre hommage. Dans ce nombre se trouvait Jaquette Rouge. Le général français, qui n'avait pas oublié la magnifique séance de 1784, demanda ce qu'était devenu le jeune sachem dont il avait admiré l'éloquence. — « Il est devant vous, » — dit Jaquette Rouge en sortant des rangs et tendant la main au héros des deux mondes. Celui-ci observa que le temps les avait bien changés l'un et l'autre depuis leur première entrevue. — « Il m'a plus maltraité que vous, répondit le sachem; il vous a laissé tous vos cheveux; mais moi, — regardez. » — Et ôtant son couvre-chef indien, il fit voir au général sa tête entièrement chauve.

Washington demanda un jour à Jaquette Rouge pourquoi les Iroquois n'adoptaient pas les usages européens. — « Ne sommes-nous pas tous frères? » ajouta-t-il. — « Oui, répondit le sachem, les Indiens sont frères des Anglais comme les loups sont frères des chiens; mais le chien se fait au joug et à la chaîne; le loup préfère sa liberté. » —

Les missionnaires protestants firent vainement les plus grands efforts pour convertir Jaquette Rouge; il persista jusqu'à la mort dans la religion de ses pères. La première

fois que les missionnaires vinrent prêcher dans sa tribu, il les écouta jusqu'au bout avec la plus profonde attention; puis il prit la parole à son tour, et voici ce qu'il leur dit :

— « Frères, écoutez-moi. Il y eut un temps où nos pères possédaient seuls cette grande île. Le Grand-Esprit l'avait faite pour l'usage des Indiens. Leur empire s'étendait du soleil levant au soleil couchant. Le Grand-Esprit avait créé le bison et le daim pour les nourrir ; il avait créé l'ours et le castor pour les vêtir; il avait répandu ces animaux par tout le pays et nous avait appris à les chasser; il avait fait tout cela pour les enfants rouges, parce qu'il les aimait. Mais un mauvais jour se leva sur nous; vos ancêtres traversèrent les grandes eaux et débarquèrent dans notre île; ils étaient en petit nombre, ils ne trouvèrent ici que des amis; ils nous dirent qu'ils avaient quitté leur pays pour échapper aux méchants et pour pratiquer librement leur religion; ils nous demandèrent un petit coin de terre. Nous eûmes pitié d'eux, nous leur accordâmes ce qu'ils nous demandaient, et ils s'établirent parmi nous. Nous leur donnâmes du blé et de la viande : ils nous donnèrent en échange du poison (de l'eau-de-vie). Ils écrivirent à leurs compatriotes d'outre-mer; d'autres hommes blancs abordèrent dans notre île. Nous ne les repoussâmes pas : nous ne leur supposions pas de malice; ils nous appelaient leurs frères! nous les crûmes et leur cédâmes une autre portion de terrain. Enfin, le nombre des hommes blancs augmentant toujours, il leur fallut notre île tout entière. Nos yeux s'ouvrirent alors, nos cœurs devinrent inquiets.

» Des guerres éclatèrent; on paya des Indiens pour combattre les Indiens, et nous nous entre-déchirâmes pour vous.

» Frères, autrefois notre empire était très grand et le vôtre très petit; vous êtes devenus une puissante nation, et nous avons à peine de la place sur la terre pour y étendre

nos couvertures; vous vous êtes emparés de notre pays, vous nous avez imposé vos lois. Mais cela ne vous suffit pas; vous voulez nous imposer votre religion.

» Frères, vous nous dites qu'il n'y a qu'une bonne manière d'adorer Dieu. S'il en est ainsi, pourquoi n'êtes-vous pas d'accord entre vous sur ce culte si simple?

» Frères, nous ne cherchons pas à détruire votre religion ni à vous l'ôter; nous voulons seulement garder la nôtre.

» Frères, vous nous avez dit que les hommes blancs ont tué le fils du Grand-Esprit. Nous ne sommes pour rien dans ce crime, il ne regarde que vous; c'est à vous d'en faire pénitence. Si le fils du Grand-Esprit était venu parmi nous, loin de le tuer, nous l'eussions bien traité.

» Frères, vous nous avez dit que vous avez prêché à des blancs de ce pays. Ces blancs sont nos voisins; nous les connaissons. Nous attendrons de voir quel effet vos leçons produiront sur eux. Si nous trouvons qu'elles leur ont fait du bien, qu'elles les ont rendus honnêtes et moins enclins à tromper les Indiens, nous reviendrons sur votre proposition.

» Frères, vous venez d'entendre notre réponse à votre discours; c'est tout ce que nous avons à vous dire pour le moment. Comme nous allons vous quitter, nous vous donnerons la main en souhaitant que le Grand-Esprit vous accompagne dans votre voyage et vous ramène sains et saufs parmi vos amis. » —

Alors les chefs s'approchèrent des missionnaires pour leur serrer la main; mais ceux-ci refusèrent ce témoignage de sympathie et déclarèrent qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre les enfants de Dieu et les enfants du diable. Cette réponse, que l'on traduisit aux chefs indiens, les fit sourire, et ils reprirent tranquillement le chemin de leurs loges.

Jaquette Rouge mourut vers 1824, au sein de sa tribu,

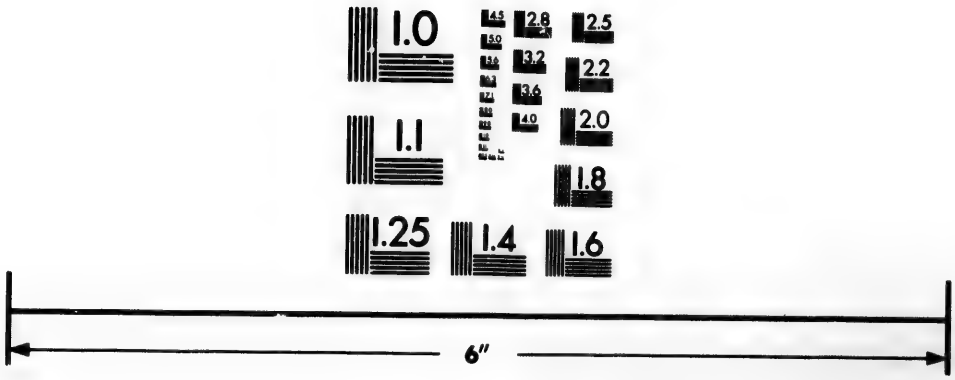
vénéré et admiré de toute l'Amérique. Sa vie avait été celle d'un héros, sa mort fut celle d'un sage.

Compte-t-on en Europe beaucoup d'orateurs dont le talent ait cette puissance et dont le cœur ait cette vertu?

Agréez, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES QUATRE TRIBUS DES PIEDS-NOIRS.

GROS-VENTRES, PÉGANES, GENS DU SANG ET PIEDS-NOIRS DIRECTS.

(*Envoi d'une lettre du R. P. Adrien Hoeken.*)

Université de Saint-Louis, 28 octobre 1855.

Mon révérend et cher Père,

Dans quelques-unes de mes lettres de 1846, j'ai parlé de ma visite aux quatre tribus des Pieds-Noirs, parmi lesquels j'ai séjourné pendant environ six semaines, et où j'ai eu le bonheur de régénérer dans les saintes eaux du baptême plusieurs centaines d'enfants et quelques adultes. Au mois d'octobre, après avoir fait mes adieux au R. P. Point, qui se proposait de passer l'hiver dans les camps indiens pour sonder davantage leurs dispositions sous le rapport religieux, je quittai le pays des Pieds-Noirs pour me rendre à Saint-Louis où m'attendaient les affaires des missions. Pendant le séjour que fit le P. Point parmi ces populations indiennes, il recueillit bien des traits intéressants sur le caractère et les mœurs de ces sauvages; il a eu la bonté de me les communiquer. J'ai envoyé une copie de sa relation à nos supérieurs en Europe; mais je ne sache pas qu'elle ait jamais été

publiée. Dans l'espoir qu'elle vous fera plaisir et que vous la jugerez digne de votre attention, j'ai cru devoir, quoique tard, vous en transmettre les principaux extraits.

En 1847, le P. Point m'écrivait : . . . . . .

« Je crois pouvoir dire, à la gloire de l'unique Auteur de tout bien, qu'avec sa sainte grâce je n'ai point perdu mon temps parmi les Pieds-Noirs. J'ai donné 667 baptêmes, dont tous les actes sont en règle; j'ai pris toutes les notes qui m'ont paru propres ou à intéresser les curieux, ou à édifier les âmes pieuses. Pendant l'hiver, j'avais coutume, chaque jour, de faire trois instructions ou catéchismes, proportionnés aux trois classes si différentes de mes auditeurs. Je n'ai pas besoin de dire que les prières ont été toutes traduites en pied-noir et apprises dans le fort Louis et dans le camp des Péganes, et qu'il n'est guère d'autre camp des Pieds-Noirs où le signe de la Croix ne soit en vénération et même en pratique, du moins chez les individus qui ont eu quelque rapport avec le missionnaire.

» Des vingt-cinq à trente conducteurs de camp ou chefs, qui m'ont visité ou que j'ai visités, il n'en est pas un qui ne m'ait donné de sa peuplade des idées moins désavantageuses que celles qu'on en a communément, et, bien entendu, parmi les blancs qui habitent le territoire indien comme ailleurs. Entre les différents camps, il y a une espèce d'émulation; c'est à qui aura la Robe-Noire, ou plutôt la mission dans ses terres. Sur cet article, je ne me suis prononcé en rien; je leur ai dit seulement que, dans le cas où une réduction serait formée, elle serait bâtie à l'emplacement qui réunirait le plus d'avantages pour toutes les peuplades unies. Tous ont trouvé la chose raisonnable et ont promis qu'ils feraient de leur mieux pour contenter les Robes-Noires.

» Les *Gros-Ventres des plaines* me paraissent avoir sur les autres l'avantage d'être plus adroits, plus dociles, plus braves; mais ils sont plus attachés à leurs vieilles supersti-

tions ou *médecines*, et sont de terribles demandeurs; — c'est le nom que les engagés canadiens donnent ici aux mendiants déhontés; — heureusement, si vous leur refusez, ils ne s'en offensent pas. Les *Péganes* sont les plus civilisés, mais les plus voleurs. Les *Gens du sang* sont bien faits, d'un beau sang et généralement moins sales. On dit que les *Pieds-Noirs directs*, ou proprement dits, sont les plus hospitaliers.

» Tels sont les traits saillants de ces quatre nations, depuis si longtemps en guerre avec presque tous leurs voisins, et quelquefois entre elles, du moins partiellement. Depuis qu'elles ont la preuve que la vraie prière rend l'homme plus *vaillant*, plus *heureux* et le fait généralement *vivre plus longtemps*,—trois avantages qu'elles mettent au-dessus de tous les autres et qu'elles ont cru voir réunis chez les Têtes-Plates, — les *sacs de médecine* ou l'idolâtrie, chez bon nombre, sont tombés en discrédit.

» Plusieurs traits de justice divine contre ceux qui s'étaient montrés les moins dociles à suivre nos conseils, et au contraire, plusieurs traits de protection frappante en faveur de ceux qui les avaient suivis, ont aidé beaucoup au changement admirable que l'on remarque déjà dans leurs idées. Cela ne veut pas dire qu'ils soient des saints; non : le vol et même l'assassinat ne sont pas encore, aux yeux des jeunes surtout, sans offrir quelque attrait; ce qui fait que, malgré la paix conclue avec les Têtes-Plates et le penchant des Grands Hommes à la maintenir, il y a eu bien des déprédations commises cet hiver à leur détriment. Mais, disons-le à la louange des chefs, le tout a été désapprouvé par eux; neuf ou dix voleurs ont reçu de la main des Pends-d'Oreilles ce qu'ils méritaient. Cette pacification, si désirable sous le rapport de l'humanité et même du commerce, est la condition *sine quâ non* de la conversion de la plupart de ces pauvres Indiens, à moins d'un miracle qui ne s'est guère vu que chez les Têtes-Plates.

» J'ai suivi à la chasse, pendant environ six semaines, les cinquante loges de Péganes qui sont sous la conduite du chef Amak-Zikinne ou *le Grand-Lac*. Ce camp est une des sept ou huit fractions de la tribu des Péganes, montant ensemble à environ trois cents loges. Cette tribu fait partie des quatre connues sous le nom générique de *Pieds-Noirs*. J'en ai dit déjà quelque chose. Les Péganes sont les plus civilisés à cause des rapports d'une partie de leurs gens avec les Têtes-Plates. Si les Gros-Ventres étaient moins importuns, je les appellerais volontiers les Têtes-Plates du Missouri. Ils ont quelque chose de leur simplicité et de leur bravoure. C'est improprement qu'ils sont rangés parmi les Pieds-Noirs : outre qu'ils ne sont pas originaires du pays, ils n'en parlent pas la langue et en diffèrent sous presque tous les rapports[1].

» Quoi qu'il en soit, ces quatre tribus, dites Pieds-Noirs, peuvent composer environ mille loges, c'est-à-dire compter dix mille âmes. Ce n'est pas la moitié, assure-t-on, de ce qu'ils étaient avant la contagion de la petite vérole que les blancs leur ont apportée. Je pense que les femmes en constituent plus des deux tiers, si ce n'est les trois quarts. Cette inégalité, funeste pour les mœurs, est due à la guerre. Dans la visite que j'ai faite aux Gros-Ventres, partagés en deux camps, j'ai compté deux cent trente loges. J'ai visité ou reçu en visite plusieurs fractions de Pieds-Noirs, de plus un camp entier d'Hommes du Sang; et tous, je les ai trouvés dans des dispositions telles, qu'il ne m'a fallu que dire un mot pour baptiser, avec leur agrément, tous les enfants non adultes jusqu'à ceux d'un jour que les mères apportaient elles-mêmes. J'aurais pu

[1] Les Gros-Ventres des plaines sont une branche des Rapahos, qui parcourent les plaines du Nouveau-Mexique et celles des eaux de la rivière Plate ou Nébraska. Ils sont séparés de la nation depuis environ un siècle et demi, à cause des différends et des disputes qui existaient entre les chefs. C'est ce que les Gros-Ventres m'ont dit. (*Note du P. De Smet.*)

baptiser un grand nombre d'adultes; ils semblaient même le désirer avec ardeur; mais ces désirs n'étaient pas encore assez pénétrés des vrais principes de la religion. Je ne pouvais pas me contenter de la persuasion existant en général chez tous ces sauvages, que lorsqu'ils ont reçu le baptême il n'est point d'ennemis qu'ils ne puissent battre. C'est le courage et le bonheur des Têtes-Plates qui leur ont inspiré cette croyance. Cela m'explique pourquoi des malheureux, qui ne cherchaient qu'à tuer leurs semblables, ont été les premiers à exprimer le désir d'être baptisés. Tous disent qu'ils seraient contents d'avoir des Robes-Noires; mais pourquoi la plupart les désirent-ils? Parce qu'il leur semble que, s'ils en avaient, tous les biens qu'ils imaginent viendraient avec elles : non-seulement la force pour se battre, mais encore tous les remèdes pour se bien porter. Les Gros-Ventres m'ont amené une bossue et un myope pour que je les guérisse. J'ai dit que ces sortes de cures dépassaient mes pouvoirs; ce qui n'a pas empêché d'autres requêtes semblables. Mais enfin, à force de leur répéter que les Robes-Noires peuvent bien guérir les âmes, mais pas toujours les corps, quelques-uns ont fini par le croire. Ils pensent aussi que nous pouvons donner des maladies, faire gronder le tonnerre quand nous ne sommes pas contents. Tout récemment, il y a eu un tremblement de terre chez les Gros-Ventres, et tout de suite le bruit s'est répandu que c'était moi qui faisais trembler la terre, « que ce tremble-» ment signifiait que la *picote* allait revenir dans le » pays, etc., » que tout cela arrivait parce que les sauvages n'écoutaient pas assez la Robe-Noire. Il règne actuellement chez les Péganes que j'ai visités une maladie que l'on dit mortelle, et qui, en effet, a déjà enlevé quelques personnes. Comme cette maladie commence par un mal d'oreille, ils se croient fondés, bien plus encore que les Gros-Ventres, à dire « que cette punition ne leur est venue qu'à cause de leur dureté » à entendre la parole du Grand-

Esprit. » Pour moi, ce qui m'a paru plus frappant, c'est la mort subite d'une douzaine de personnes, arrivée soit dans leur loge soit à la guerre, mais au moment où elles s'éloignaient davantage du bon chemin. Le trait le plus frappant en ce genre est la mort d'un Pied-Noir, qui m'avait volé trois mulets ; il mourut le lendemain de son arrivée chez lui, et après s'être vu dépouillé de sa capture, qu'on me ramena. Cette mort ne manqua pas de faire dire : — « Malheur à celui qui vole les Robes-Noires ! » Ainsi d'une manière ou d'une autre, la divine Providence prépare les voies à la conversion de ces pauvres idolâtres.

» Pour en revenir aux Péganes, avec lesquels j'ai vécu environ six semaines, je dirai que ceux qui, parmi ces sauvages, s'appellent les *Grands Hommes* seraient disposés à nous écouter en tout, si l'on pouvait capituler avec eux sur l'article de la pluralité des femmes; que les jeunes gens, à leur tour, se rendraient volontiers si nous pouvions tout de suite en faire de Grands Hommes; mais comme la chose n'est guère possible, tous les raisonnements des sages ont bien de la peine à les détourner du brigandage. S'ils peuvent voler vite et beaucoup aux ennemis de leur nation, ils ne manquent pas de le faire; mais si le théâtre de leurs vols légitimes est trop éloigné, il n'est pas rare de les voir chercher chez les peuplades amies, par exemple, les Pends-d'Oreilles ou les Têtes-Plates, ce qu'ils auraient trop de peine à trouver ailleurs. Il y a quelques jours, les trois frères du *Grand-Lac*, à l'un desquels des Têtes-Plates ont trois fois fait grâce de la vie, sont venus avec de bons et beaux chevaux pris chez les Pends-d'Oreilles, qui venaient de laisser la vie à deux de leurs gens. Déjà deux fois auparavant, après de semblables méfaits, le Grand-Lac, malgré mes vives réclamations, n'avait pas eu le courage de les blâmer. C'est que, chez les Pieds-Noirs, les gens riches, qui s'avisent de blâmer les méchants qui ne possèdent rien, n'ont rien à gagner et ont tout à perdre. Comme il n'y a ni autorité

légitime chez les uns, ni conscience chez les autres, un second vol ou un coup de fusil n'est pas chose rare.

» Dans ces vols cependant, il est une chose qui excuse, jusqu'à un certain point, le silence du chef dont je viens de parler : c'est le vol de deux chevaux fait à son détriment par un jeune Tête-Plate ; mais cet acte préalable ne peut assurément justifier les représailles; car, outre que restitution lui a été promise, il savait bien que le voleur en question était comme rejeté de sa peuplade ; qu'il ne faut pas l'imiter; qu'il ne faut prendre exemple que des bons qui tous désirent vivre en paix avec les Pieds-Noirs, etc. Mais on a beau le leur dire et le leur rappeler, on sent que ces raisons entrent difficilement dans leurs têtes et encore moins dans leurs cœurs, qui n'ont ni la droiture ni la générosité de leurs alliés. A part ces misères et quelques fausses maximes qui viennent des blancs, le reste et jusqu'aux efforts que tente l'enfer pour ressaisir une proie qui lui échappe, tout ce qui se fait en ce moment dans ce pays annonce que le jour de sa régénération n'est pas éloigné. Ce qui est bien consolant encore pour nous, c'est que cette régénération, si les choses continuent, sera due en grande partie à la conduite, aujourd'hui exemplaire, du fort.

» Tous les jours, après la messe, j'apprends les prières aux enfants; tous les soirs, les hommes se les rappellent mutuellement; à six heures du soir ceux-ci font, dans ma chambre, la prière en commun ; après quoi je leur fais une instruction; puis vient le tour des femmes. Maintenant ces femmes, baptisées et mariées légitimement ou se préparant au baptême et au mariage, font dire à leurs maris, qui se sont presque tous approchés des sacrements : — « Mon Dieu! quelle différence ! » — Cette différence, en effet, est si sensible, qu'elle saute aux yeux de tous les sauvages, qui affluent dans le fort et ne s'en retournent qu'après être venus m'assurer « qu'eux aussi ils veulent connaître et suivre le chemin » du ciel, puisque ce n'est que là et dans le ciel que se

» trouve le vrai bonheur. » — Que racontent-ils lorsqu'ils sont de retour dans leurs familles? De nouveaux visiteurs, mieux disposés que jamais à l'égard du fort et au sujet de la prière, le disent assez.

» Il me reste à vous donner une nouvelle bien consolante. Chemin faisant avec le camp des Péganes, j'ai pu baptiser quatorze petits enfants de la nation des Corbeaux, tant j'ai trouvé bien disposée une partie de leur peuplade qui se rendait chez les Gros-Ventres. Ils désirent de vous revoir parmi eux. Dans cette espérance, ils iront à votre rencontre au printemps prochain. De loin comme de près, mon révérend Père, je ne cesserai de faire des vœux pour le succès d'une entreprise à laquelle il avait plu à la divine bonté de m'associer dès le commencement. Il me sera toujours permis de faire, par mes prières, ce que je ne ferai plus par mes œuvres.

» Je suis, etc. N. Point, S. J. »

Le projet d'aller au secours de ces pauvres malheureux n'a jamais été abandonné. A chaque printemps ils envoient aux Robes-Noires des invitations pressantes de venir s'établir au milieu d'eux, afin de les instruire de la voie du Seigneur. Dans le courant de cette année, nous avons reçu des invitations de la part des Pieds-Noirs, des Corbeaux, des Assiniboins, des Sioux, des Ponkas et des Omakas, avec plusieurs autres tribus; le nombre de ces Indiens dépasse le chiffre de 70,000. Un grand nombre d'enfants et plusieurs adultes ont reçu le baptême. Le vaste désert qu'ils habitent n'a pas un seul prêtre en ce moment! Depuis quinze ans ils demandent des pasteurs!

Permettez-moi, mon révérend Père, de demander le secours de vos saints sacrifices et de vos prières, et veuillez recommander les pauvres sauvages au bon souvenir des âmes pieuses de votre connaissance, afin que le Seigneur daigne exaucer ces malheureux et envoyer de dignes et bons

pasteurs dans cette vaste vigne, si longtemps abandonnée et qui promet une bien ample moisson.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect et la plus grande estime,

Mon révérend et cher Père,

Votre très dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

P.-J. De Smet, S. J.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES TÊTES-PLATES.

(*Envoi d'une lettre du R. P. Chrétien Hoeken.*)

Université de Saint-Louis, avril 1856.

Mon révérend et cher Père,

Je vous envoie une lettre du R. P. Adrien Hoeken, frère de Chrétien, dont vous avez annoncé la mort dans votre volume de 1853, p. 394.

Le P. Adrien Hoeken a été un de mes premiers compagnons de voyage dans les missions des Têtes-Plates. Il y a toujours travaillé et y travaille encore avec le plus grand zèle et les fruits les plus abondants.

Dans ce mois d'avril, je lui ai expédié toute une cargaison par un vapeur qui devait remonter le Missouri. Elle se compose d'outils, d'habits et de provisions de toute espèce. Le bateau parcourra une distance de 2,200 milles ou 700 lieues; puis les effets seront transportés sur la barge qui aura à faire, pour passer le courant rapide, environ 600 milles ou 200 lieues; reste encore alors une centaine de lieues par terre avec des waggons, par les défilés des montagnes; de sorte que les objets expédiés en avril ne pourront arriver parmi les Têtes-Plates qu'au mois d'octobre.

On espère que d'autres ouvriers évangéliques iront bientôt rejoindre le P. Hocken. Les sauvages demandent des missionnaires. Cette mission des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles est toujours florissante, comme on le verra par la lettre.

« Camp des Têtes-Plates, dans le pays des Pieds-Noirs, 18 octobre 1855.

» Mon révérend et bien cher Père,

» Vous bénissez le Seigneur avec moi de ce que, à la prière de Marie, il a développé d'une manière si consolante les missions commencées par vous dans ces lointaines contrées. Si, durant les longues années que j'ai passées parmi les Kalispels, mes travaux ont été pénibles et mes épreuves assez multipliées, le bon Dieu m'a fait trouver en abondance les consolations du missionnaire dans la foi vive et la piété sincère de nos néophytes.

» Nous trouvâmes les moyens de bâtir une magnifique église, que le lieutenant Mullen, de l'armée des États-Unis, n'a pu voir sans admiration. Cette église est assez grande pour contenir toute la tribu. Quand, les jours de dimanche et de fête, nos Indiens l'ont parée des ornements que les bois et les prairies fournissent, de rameaux verts et de fleurs sauvages; quand, avec une ferveur admirable, ils y font retentir les accents de leurs pieux cantiques pendant le saint sacrifice, bien des paroisses, anciennes dans la foi, y trouveraient un exemple et un sujet d'édification propre à raviver leur zèle. On admire généralement, parmi nos néophytes, une dévotion très tendre envers Marie, signe évident que la foi a jeté de profondes racines dans leurs âmes. Chaque jour, matin et soir, les familles se rassemblent dans leurs loges respectives pour réciter le rosaire en commun; tous les jours, ils demandent à la sainte Vierge

qu'elle veuille remercier pour eux le Grand Esprit de les avoir appelés d'une vie d'ignorance, de rapine et d'effusion de sang, aux félicités de la vraie religion et à ses immortelles espérances.

» Les Kalispels ont fait une grande perte par la mort de leur pieux chef Loyola, dont vous connaissez bien le nom euphonique : *Etsowisg-simmègee-itshin*, ou l'*ours gris debout*. Depuis le jour où vous le baptisâtes, cet excellent chef est demeuré constamment inébranlable dans la foi. On le voyait tous les jours avancer dans la vertu et s'acquitter, avec une ferveur sans cesse croissante, des pratiques de notre sainte religion. Il était véritablement le père de son peuple, ferme pour réprimer les désordres, plein de zèle pour recommander l'obéissance aux leçons des missionnaires. Au milieu des rudes épreuves auxquelles la divine Providence soumit sa vertu dans les dernières années de sa vie, lorsque, dans un court espace de temps, la mort lui enleva son épouse et trois de ses enfants, on le vit supporter ce coup terrible avec l'édifiante résignation d'un vrai chrétien. Dans sa dernière maladie, qui fut de plusieurs semaines, il paraissait bien plus occupé à entretenir et augmenter encore, par de nouveaux moyens, la piété de son peuple, qu'à procurer quelque adoucissement à la violence de ses propres douleurs. Sa mort, qui arriva le 6 avril 1854, fut pleurée par les Indiens avec les marques non équivoques d'une douleur dont je n'avais, jusque-là, jamais été témoin. On ne voyait pas sur sa tombe ce deuil hypocrite et ces larmes de commande que l'usage, dit-on, fait verser aux Indiens sur leurs chefs décédés ; leurs larmes étaient celles d'une affliction profonde, celles de cœurs vraiment déchirés, comme si chacun eût perdu le meilleur des pères. Leurs regrets pour le bon Loyola ne sont point encore calmés en ce moment. Jamais je n'aurais supposé nos Indiens capables d'un attachement pareil.

» Comme Loyola, contrairement aux coutumes indien-

nes, n'avait pas désigné son successeur, il fallut, après sa mort, choisir un nouveau chef. Tous se préparèrent à l'élection par la prière, afin d'obtenir un bon choix. Le scrutin terminé, la presque unanimité des voix se trouva réunie sur un brave chasseur, appelé Victor, que vous avez si bien connu et qui a toujours été remarquable par la générosité de ses dispositions. On l'inaugura avec de bruyantes réjouissances. Les guerriers, en grand costume, se rendirent à son *wigwam* ou cabane, se rangèrent à l'entour et firent une décharge de mousqueterie. Après quoi, tous s'approchèrent à la file du chef pour lui promettre fidélité et lui témoigner leur affection par une cordiale poignée de main. Pendant tout le jour, de nombreuses bandes vinrent à notre demeure pour exprimer aux Pères combien ils étaient satisfaits d'avoir un chef dont la bonté avait depuis longtemps gagné tous les cœurs. Victor seul paraissait triste : il redoutait la responsabilité du commandement et se jugeait incapable de maintenir le bien opéré dans la tribu par l'excellent chef Loyola.

» L'hiver suivant, une grande disette, — on pourrait presque dire une famine, — se fit sentir parmi les Kalispels. Victor donna une preuve bien touchante de sa charité généreuse et désintéressée : il distribua dans le camp ses propres provisions, se réservant à peine le strict nécessaire pour le soutien de sa vie. A son retour de la chasse annuelle, et quand il se trouvait encore à une distance considérable du village, il tomba épuisé de faiblesse et dut être transporté par ses compagnons, auxquels, ce jour-là même, il avait distribué toute la nourriture qu'on lui avait envoyée pour son propre usage.

» L'Indien est souvent décrit comme un être entièrement dépourvu de sentiments humains, incapable de reconnaissance, ne respirant que haine sauvage, que vengeance et cruauté; mais il y a réellement, dans sa nature inculte et indomptée, autant d'impulsion généreuse que dans un indi-

vidu d'aucune autre race. Il ne lui manque que l'influence civilisatrice de la religion catholique, pour produire au dehors les plus touchantes expressions de son cœur. Ce fait n'a pas besoin d'autres preuves que le souvenir reconnaissant des Indiens pour leur dernier chef Loyola, le généreux caractère de Victor et les sentiments affectueux de toutes les tribus converties pour leurs missionnaires, et pour vous spécialement, mon révérend Père, qu'ils considèrent comme leur grand bienfaiteur, parce que vous avez été le premier à leur apporter la bonne nouvelle du salut.

» Parmi nos chers Têtes-Plates, Michel Insula, ou la *plume rouge,* ou encore, comme il est communément appelé à cause de sa petite taille, le *petit chef,* est un exemple bien remarquable du pouvoir qu'a l'Église de semer et de développer les plus aimables vertus dans le cœur du farouche Indien. Il réunit en sa personne, avec la plus grande bravoure, la piété la plus tendre et les manières les plus agréables. La plume rouge qu'il porte le distingue de ses guerriers. Son approche suffit pour mettre en fuite les bandes vagabondes de Corbeaux et de Pieds-Noirs, qui ont infesté si souvent le territoire des Têtes-Plates. Il est très connu et très affectionné des blancs qui ont eu l'occasion de traiter avec lui. Tous l'estiment comme un homme d'un jugement droit, d'une stricte intégrité, d'une fidélité à laquelle on peut se fier aveuglément. Doué d'une exquise pénétration d'esprit pour discerner les caractères, il aime à s'entretenir particulièrement des blancs, distingués par leurs belles qualités, qui sont venus le voir. Il mentionne souvent et avec plaisir le séjour qu'ont fait dans sa tribu le colonel Robert Campbell, de Saint-Louis, et le major Fitzpatrick; il les adopta pour ses frères, conformément aux idées de politesse indienne. Il a conservé, jusqu'à ce jour, toute la ferveur de dévotion que vous lui connaissiez. On entre rarement dans sa loge, soit le matin, soit l'après-midi, sans qu'on le trouve, son chapelet dans les mains, tout

absorbé dans la prière. Il garde le plus tendre souvenir de vous et du jour où il fut baptisé; il désire ardemment vous voir encore une fois avant de mourir. Hier encore, il me demandait quand et par quel chemin vous reviendriez. Ce langage, du reste, exprimait le désir de tous nos Indiens, qui tous également sont tristes de votre longue absence.

» On me proposa, pendant l'été de 1854, de commencer une nouvelle mission dans le territoire des Têtes-Plates, non loin du lac qui porte leur nom, à environ 190 milles nord-est des Kalispels, et 50 milles de l'ancienne mission de Sainte-Marie. Un site convenable nous y avait été indiqué par le chef Alexandre, votre ancien ami, qui fut souvent le compagnon de vos courses apostoliques dans les Montagnes Rocheuses.

» Je partis de la mission des Kalispels le 28 août 1854, et j'arrivai le 24 septembre à la place désignée. Je la trouvai telle qu'on me l'avait décrite : un endroit magnifique et d'une fertilité incontestable; un lac, une rivière, des bois, des prairies y forment une variété non moins agréable qu'utile. Une ceinture de montagnes, dont les crêtes blanchâtres bornent l'horizon, couronne cette situation délicieuse, d'ailleurs suffisamment pourvue de gibier et de poisson. Non, je n'oublierai jamais les émotions d'espérance et de crainte qui remplirent nos cœurs quand, pour la première fois, je célébrai la messe dans cette solitude, en plein air et entouré d'une bande nombreuse de Kalispels qui me regardaient, après Dieu, comme l'auteur et le garant de leur félicité spirituelle et temporelle dans ce nouveau séjour.

» Ce lieu était complétement inhabité; mais à quelques journées de distance vivaient plusieurs tribus d'Indiens, que vous avez autrefois visitées et où vous conférâtes le baptême à un grand nombre, les autres restant encore attachés au paganisme. Je conçus l'espérance de rassembler autour de moi ces chrétiens épars. Dieu daigna bénir, au delà de mon attente, cette entreprise commencée pour sa

gloire. En peu de semaines, nous avions élevé plusieurs constructions en charpente, une chapelle, deux maisons, des échoppes de charpentier et de forgeron. En même temps, les wigwams s'étaient élevés à l'entour en grand nombre et comme par enchantement. Matin et soir, vous eussiez entendu le bruit des haches et des marteaux et vous eussiez vu à chaque moment de nouveaux amis venir placer ensemble leurs loges modestes. Vers le temps de Pâques de l'année courante, la population de ce nouveau village s'élevait à plus d'un mille.

» A la nouvelle que la Robe-Noire, si longtemps l'objet de leurs vœux, était enfin dans leur voisinage, grand nombre d'Indiens de toutes les tribus voisines, Hauts-Kouteneys, Arcs-à-Plat, Pends-d'Oreilles, Kalispels des montagnes, Têtes-Plates, étaient arrivés successivement pendant l'hiver pour fixer ici leur résidence. Tous ces Indiens ont montré jusqu'ici d'excellentes dispositions. Sans compter un grand nombre d'enfants baptisés dans le courant de l'année, j'eus le bonheur, avant les fêtes de Noël et de Pâques, de régénérer plus de cent cinquante adultes, Kouteneys et Arcs-à-Plat. Ces Indiens ont une docilité et une ingénuité de caractère vraiment admirables. Ils m'ont dit que, depuis la visite que vous leur fîtes il y a quelques années, ils ont absolument renoncé à l'habitude des jeux de hasard, comme à leurs autres vices; qu'ils ont toujours, depuis ce temps, nourri l'espérance d'être instruits un jour de la religion du Grand-Esprit.

» Notre bon Frère Mac Gean, dès le commencement du printemps, a coupé environ dix-huit mille palis ou perches, et fait un immense enclos de culture, qui promet une abondante moisson. Le lieutenant Mullen, qui a passé l'hiver parmi les Têtes-Plates de Sainte-Marie, m'a prêté, dans l'établissement de cette mission, un concours bien précieux, et a pris constamment un vif intérêt à la prospérité de l'entreprise. Je ne sais comment acquitter ma dette de recon-

naissance envers ce digne officier; pauvre missionnaire comme je suis, je ne puis que prier le Seigneur de récompenser la bonté et l'assistance généreuse de M. Mullen par toutes les bénédictions du temps et de l'éternité.

» Il est vrai, bien des articles, je ne dis pas seulement importants et utiles, mais d'une nécessité absolue pour consolider cette nouvelle mission, nous manquent encore. J'ai la confiance que les pauvres Indiens trouveront des amis qui se feront un bonheur de contribuer, par une légère aumône, à cette œuvre de charité. Nous leur serons infiniment obligés, et nos bons néophytes, en faveur de qui je fais cet appel, ne cesseront de recommander à Dieu, dans leurs prières, leurs bienfaiteurs généreux.

» Veuillez faire des arrangements avec la compagnie américaine de pelleteries pour transporter, par le Missouri jusqu'au fort Bentor, les articles qui me seront envoyés. Je puis de là les faire parvenir, sur des chariots, à travers les montagnes, jusqu'à la résidence des missionnaires.

» Quand Mgr. Magloire Blanchet, évêque de Nesqualy, nous fit sa première visite à la mission de Saint-Ignace, près du lac *De Boey* [1], bien que Sa Grandeur ne fût pas attendue et qu'un grand nombre de familles fussent parties pour leurs chasses, il eut cependant à confirmer plus de six cents Indiens chez les Kalispels, les Cœurs d'Alênes et les Skoyelpies. Monseigneur se proposait de donner la confirmation ici l'été prochain, et j'attendais avec un vif empressement l'arrivée de ce pieux prélat : il avait opéré tant de bien déjà parmi nos néophytes, par les exhortations ferventes qu'il leur avait adressées pour les fortifier dans la foi. Il était déjà décidé qu'un parti d'Indiens irait à sa rencontre jusqu'au village du Sacré-Cœur, chez les Cœurs d'Alênes, à environ cent cinquante milles de la mission de Saint-Ignace, lorsque nos plans furent tout à coup dérangés par un mes-

[1] Nom d'un bienfaiteur des missionnaires, habitant d'Anvers, y décédé.

sage du gouverneur Stevens, appelant tous nos Indiens à un conseil qui devait se tenir à une distance d'environ trente milles dans la vallée de Sainte-Marie, ou vallée de la *racine amère*, à un endroit appelé *Porte d'enfer*.

» De là, un nombre considérable de chefs et de guerriers devaient accompagner le gouverneur à un grand conseil de paix, dans le pays des Pieds-Noirs. J'étais à visiter nos Frères parmi les Cœurs d'Alênes, les Skoyelpies et autres tribus, quand me vint, de la part du gouverneur, l'invitation d'assister moi-même aux deux conseils.

» J'avais, dans ma visite, trouvé toutes nos missions riches de conversions et de bonnes œuvres, quoique bien pauvres des biens de ce monde. Tous les Pères et les Frères jouissaient d'une très bonne santé. Le P. Joset, parmi les Skoyelpies, aux chutes de la Colombie, appelées les *Chutes des chaudières*, avait baptisé un grand nombre d'enfants et d'adultes.

» Au dernier retour de la petite vérole, presque personne ne mourut de cette maladie parmi nos néophytes ; nous les avions préalablement vaccinés presque tous. Les Spokanes, au contraire, et autres Indiens non convertis, qui disaient : — « La médecine des Pères (la vaccine) est un poison dont » ils se servent pour nous tuer, » — furent moissonnés en grand nombre. Le contraste eut naturellement pour effet d'augmenter le crédit des missionnaires.

» Mû par les sentiments de plaisir et de peine que me causaient, tour à tour, le spectacle de tant de bien opéré et la mort affligeante de tant d'hommes rachetés au prix du sang de Jésus-Christ; reconnaissant d'ailleurs pour les bienfaits de Dieu et soumis au jugement impénétrable de sa Providence, je partis, accompagné de mes néophytes, pour me rendre au pays des Pieds-Noirs. Le grand conseil se tint dans le voisinage du fort Brenton. Nos Indiens s'étaient persuadés qu'ils vous y trouveraient avec le colonel Cummings et le major Culbertson. Jugez quel dut être leur désappointement !

» Les Pieds-Noirs, bien qu'ils soient abandonnés au brigandage et qu'ils aient commis, au printemps dernier, plus de ravages que jamais, sont très désireux de vous voir et d'avoir des missionnaires parmi eux.

» Le gouverneur Stevens, qui s'est toujours montré un ami véritable et un père de nos Indiens surtout, a exprimé la détermination de faire tout ce qui dépendrait de lui pour promouvoir le succès des missions. L'établissement d'une mission parmi les Pieds-Noirs serait le meilleur ou plutôt le seul moyen de leur faire observer le traité de paix qui vient d'être conclu. En attendant qu'on leur envoie des missionnaires, je me propose d'aller de temps en temps les visiter, pour leur faire tout le bien dont je suis capable et préparer les voies à la conversion de toute la tribu. J'espère que l'établissement d'une mission ne tardera pas à être réalisé parmi eux.

» Ce nouvel établissement est absolument nécessaire, tant pour les Pieds-Noirs eux-mêmes que dans l'intérêt de nos Indiens convertis, qui occupent la partie ouest des Montagnes Rocheuses.

» D'après tout ce que j'ai vu et tout ce que j'ai appris dans cette dernière tournée, je puis affirmer sans crainte que les Corbeaux, les Assiniboins et toute la tribu du haut Missouri, aussi bien que les diverses bandes des Pieds-Noirs, où tant d'enfants ont été régénérés dans les eaux saintes du baptême par Votre Révérence et par le P. Point, ont vraiment le désir d'avoir les Robes-Noires établies parmi eux d'une manière permanente, et d'apprendre la belle prière du Grand-Esprit. La moisson paraît mûre et semble n'attendre que les moissonneurs. Prions le Seigneur qu'il lui plaise d'envoyer bientôt de zélés ouvriers dans ces régions lointaines et depuis si longtemps abandonnées.

» Le chef kalispel Alexandre, le chef Michel Insula et les autres chefs des Têtes-Plates et des Pends-d'Oreilles; les chefs des Kouteneys et des Arcs-à-Plat, avec tous nos néo-

phytes, demandent un souvenir dans vos prières. Eux, de leur côté, n'oublient jamais de prier pour vous. Veuillez aussi vous souvenir de moi,

» Votre tout dévoué frère en Jésus-Christ.

» Adrien Hoeken, S. J. »

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES SIOUX.

(*Envoi de quatre lettres du R. P. Chrétien Hoeken.*)

—

Paris, le 17 novembre 1856.

Mon révérend et cher Père,

Je revois avec plaisir, dans votre livraison du 15 de ce mois, la lettre pleine d'intérêt que le R. P. Adrien Hoeken m'avait écrite du camp des Têtes-Plates, et que je vous avais expédiée de Saint-Louis avant mon départ pour la Belgique.

Voici quatre lettres de son frère, le R. P. Chrétien Hoeken, écrites en anglais. Je pense qu'elles méritent d'être traduites, et qu'elles intéresseront autant que celle du R. P. Adrien.

Dans quelques jours, je vous reverrai à Bruxelles.

Première lettre du R. P. Chrétien Hoeken. Au R. P. De Smet.

« Pays des Sioux, au poste Vermillon, 11 décembre 1850

» Mon révérend et bien cher Père,

» Vous aurez appris, sans doute, par les lettres du R. P. Duerinck, que je suis parti, au mois de juin dernier,

pour le pays des Sioux. La saison était assez favorable quand je quittai Kanzas. J'eus un temps un peu froid en traversant les États du Missouri, de l'Iowa et du Minesota, jusqu'à mon arrivée au poste de la compagnie américaine de pelleteries, nommé le *poste Vermillon*. L'impossibilité de trouver un bon guide pour me conduire jusqu'au fort Pierre, qui est le grand poste du Missouri, me fit perdre cinq jours d'un temps excellent.

» Enfin je réussis à me procurer un compagnon qui avait passé et repassé presque par toutes les plaines de l'ouest, les montagnes, les forêts et les prairies, durant l'espace de trente-trois ans. Je me mis en route le jour avant que le temps ne changeât. Le troisième jour, la neige nous atteignit. En arrivant à la rivière Jacques, nous la trouvâmes infranchissable : l'eau était trop haute et trop froide pour faire passer nos chevaux. Nous fûmes forcés de remonter pour chercher quelque endroit guéable. Nous voyageâmes huit ou neuf jours sans trouver aucun endroit ni aucun moyen pour passer. Le vent du nord commençait à souffler avec tant de violence, que nous étions en danger de périr par la gelée. Nous finîmes par descendre de nouveau la *vallée de la rivière;* mais à peine nous étions-nous avancés de cinq ou six milles, que le soir nous surprit, et nous fûmes obligés de camper dans un lieu qui offrait à peine une quantité de bois suffisante pour la nuit. A peine étions-nous campés que le vent du nord se mit à souffler avec une horrible violence; la neige tombait en telle abondance qu'on eût dit que les nuages crevaient par le milieu. Vous pouvez vous imaginer notre position et comment nous nous regardions avec pitié l'un l'autre. Il n'y avait pas moyen de dormir. Le lendemain matin nous levâmes notre camp. La neige et le vent continuèrent de se déchaîner avec la même fureur durant deux jours et deux nuits. Dans certains endroits il y avait six, quinze et même vingt pieds de neige. Figurez-vous, si vous le pouvez, l'état dans lequel

nous nous trouvions, voyageant le long de la rivière Jacques, qui coule entre deux chaînes de montagnes, où il y a de profonds ravins, rapprochés l'un de l'autre.

» Nous étions presque au bout de nos petites provisions, tout à fait seuls, dans un triste désert où l'on ne voyait que de la neige; nous n'avions personne pour nous encourager, si ce n'est l'esprit de la divine charité, à la voix duquel j'avais entrepris ce pénible voyage. La neige s'amassait et s'élevait par monceaux; nos chevaux ne voulaient plus avancer. La triste idée que nous ne pourrions jamais traverser la rivière Jacques abattait sans cesse notre courage; mais je trouvais de la consolation à me rappeler ces paroles de la divine Sagesse : « Il vous a été avantageux d'avoir été éprouvé par la tentation. » Pour surcroît de misère, le rhumatisme s'empara de mes deux genoux, au point que je ne pouvais placer un pied devant l'autre. Un de nos deux chevaux devint boiteux et ne se trouva guère mieux que moi-même. En outre, le vent du nord gela mes oreilles, mes pieds, mon nez et les pieds de mon compagnon. Le pauvre homme se plaignait de violentes douleurs dans le ventre, causées sans doute par la fatigue et par le manque de nourriture. Les éléments semblaient conspirer contre nous; ce n'est que par une assistance particulière du ciel que nous n'avons pas péri dans ces tristes circonstances : — « Je n'ai jamais vu chose pareille. J'ai vécu, erré, voyagé » durant trente-cinq ans dans tous les pays du haut Mis- » souri; mais jamais, jamais je ne me suis trouvé dans une » situation comme celle-ci. » — Telles étaient les exclamations fréquentes de mon guide. Pour moi, j'étais contraint, par une triste nécessité, de marcher contre mon gré, ou plutôt de me traîner le mieux possible. Je ramassais le peu de courage qui me restait; je marchais dans la neige du matin au soir, pleurant et priant tour à tour, faisant des vœux et des résolutions. Les aspirations des prophètes et des apôtres étaient le sujet de mes communications avec le

ciel : — « Fortifiez-moi, Seigneur, à cette heure... Ne me » reprenez pas dans votre colère et ne me châtiez pas dans » votre fureur. » — Voilà ce que je répétais presque à chaque instant. Quand je m'enfonçais jusqu'à la ceinture dans la neige, je m'écriais : — « Ayez pitié, Seigneur, ayez » pitié de nous... C'est pour vous et pour les vôtres que » nous sommes venus en cette heure. Envoyez-nous l'aide » de votre bras pour nous conduire. Seigneur, nous pé- » rissons. »

» Cependant nous nous avancions péniblement à travers les montagnes de neige accumulées, jusqu'à ce que la nuit nous invitât à planter notre tente, qui consistait, — soit dit en passant, — en une pièce carrée d'une maisonnette en peau. Nous nous mettions à l'œuvre avec courage, écartant la neige, descendant la charpente et le bois nécessaire pour le chauffage de la nuit. Le feu est allumé; nous avons terminé notre prière du soir; nous n'avons à manger qu'un petit morceau. Maintenant donc, repos pour quelques heures. Impossible : le sommeil a fui nos paupières; la fumée nous aveugle et nous étouffe presque à chaque instant; il fallait nécessairement tousser; mon compagnon de voyage disait qu'il lui était impossible de distinguer un objet d'un autre, parce que la fumée l'avait rendu aveugle. Comment dormir quand les loups rôdent et hurlent autour de nous? La neige et quelquefois la pluie avec la grêle tombaient sur nous toutes les nuits. Souvent, lorsque j'étais attentif au bruit, la prière : « *De tout danger, de la pluie et de la grêle, délivrez-nous, Seigneur!* » s'échappait de mes tremblantes lèvres sans ma volonté. Grâce au ciel! le Seigneur a entendu notre humble supplication : chaque jour, il nous a donné du beau temps, quoique fort froid. Ce que je craignais le plus chaque matin, c'est que mon compagnon ne vînt m'apporter la triste nouvelle que nos chevaux étaient morts de froid ou de faim, dans ces terrains stériles et sans abri. Si nous avions éprouvé cette perte, notre malheur eût

été complet. Je me mis moi-même et tout ce qui m'appartenait sous la protection spéciale de notre bonne et aimable patronne, la sainte et immaculée Vierge Marie, et je lui rappelai souvent avec une confiance filiale que nous avions été confiés à sa garde au pied de la croix.

» De jour en jour, mon guide faisait plus d'instances pour abandonner le cheval boiteux, afin de ne pas nous exposer à nous laisser geler pour lui. Nous devions perdre un temps considérable de la journée à le décharger et à le charger de nouveau, parce qu'il tombait presque à chaque pas sur cette neige glissante. Cependant, à force de soins et de peines, de fatigues et de patience, nous arrivâmes, avec nos deux chevaux, au poste Vermillon. Affamés et presque mourants comme nous étions, n'ayant eu pour vivre, durant dix jours, qu'un peu de pain et une poule de bruyère, que mon compagnon avait tirée par hasard; privés de sommeil et fatigués à rendre l'âme, nous étions parvenus à Vermillon le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. Pour exprimer la joie qui inondait mon cœur en cet heureux jour, je devrais me servir de larmes au lieu d'encre, et l'on verrait mes sentiments marqués bien plus clairement qu'au moyen de la plume. J'étais au terme de la faim, du froid, de la neige, de la pluie, de la grêle, des courses et des blasphèmes qui me remplissaient d'horreur chaque fois que mon compagnon déchargeait sa colère contre son cheval ou contre les maux que nous éprouvions. Je le repris plusieurs fois et je le priai de s'en abstenir, mais en vain; le pauvre homme avait toujours son excuse : — « C'était pour lui une seconde nature, » et il n'avait pas de mauvaise intention. » — Misérable excuse! Je souffris plus de ses propos inconvenants et de ses murmures que de toutes les autres misères réunies. A mes prières, mêlées d'espérance, de crainte et d'angoisse, succédaient maintenant des hymnes de reconnaissance et de joie. Au lieu de mes aspirations ordinaires : — « C'est

» assez, Seigneur, c'est assez!... Commandez aux vents, et
» il se fera un grand calme!... Seigneur, vous avez dit :
» demandez et vous recevrez; donnez-nous aujourd'hui
» notre pain quotidien, » — et ainsi de suite; maintenant
je m'écriais : — « Nous vous louons, Seigneur; votre puis-
» sance est grande, Seigneur, Dieu des armées, etc. »

M. Charles Larpenteur, qui bien souvent a exercé l'hospitalité envers vous, lorsque vous avez voyagé par le désert pour visiter les tribus indiennes, est chargé maintenant du poste, et il nous a reçus avec toute la bonté d'un père. Il nous a procuré tout ce qu'il a pu. Que le Seigneur le bénisse, car il le mérite bien. — « L'homme de l'Évangile, remar-
» qua-t-il fort à propos, prit soin du Samaritain et versa de
» l'huile et du vin dans ses blessures... Monsieur, ajouta-
» t-il, soyez le bienvenu. Je vous offre tout ce que j'ai; je
» veux vous traiter le mieux possible. » — La dignité et le prix de la charité ne sont jamais mieux sentis que dans de pareilles occasions et par des mendiants tels que nous.

» Je passerai quelques jours à instruire et à baptiser une vingtaine de personnes, qui vivent ici dans les environs. Je tâcherai de me remettre de mes fatigues extraordinaires avant de partir. Dans l'entre temps, la neige fondra, les routes deviendront meilleures et je reprendrai mon voyage.

» Recevez l'assurance de mon respect. Soyez l'interprète de mes sentiments auprès de tous les Pères et les Frères, et veuillez me croire,

» Mon révérend et bien cher Père,

» Votre dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ,

» Chrétien Hoeken, S. J. »

Vous voyez, mon révérend Père, par cette lettre du R. P. Hoeken, que les consolations du ciel se mêlent sans

cesse aux désolations de la terre. C'est le soutien des ouvriers dans la vigne du Seigneur.

Je suis venu en Europe pour chercher des missionnaires. La Belgique en a déjà beaucoup fourni. Saint François Xavier demandait des Belges. Serai-je assez heureux d'en amener quelques-uns? Ne pourrais-je pas autant compter sur ma patrie que sur la Hollande, sur la France, sur l'Italie, etc. ?

—

Deuxième lettre du R. P. Chrétien Hoeken. Au R. P. Élet.

« Territoire de la Plate, 28 décembre 1850.

» Mon révérend et bien cher Père Provincial,

» Conformément aux promesses formelles que j'ai faites dans mes lettres, je vous écris pour vous faire connaître les lieux où j'ai été et ce que j'ai fait depuis mon départ de la rivière de Kanzas, jusqu'à mon retour du haut Missouri.

» Je voyageai par la route de Weston, sans un centime en poche. Je fus donc obligé de me fier entièrement à la divine Providence. Un billet de dix dollars, tiré sur le Père De Smet, me mit à même de pourvoir au nécessaire du voyage. J'aurais tiré plus largement; mais c'était tout ce qu'on pouvait me donner.

» En route, je fis la rencontre de quelques anciens amis, dont la libéralité ne tourna pas au profit de ma pauvreté. J'arrivai à Saint-Joseph, au pied des côtes du Serpent Noir. Ma monture ne pouvait pas supporter les fatigues du voyage; on appuyait mon sentiment, entre autres M. Scanlan, qui eut la bonté de m'offrir un cheval indien pour voyager jusqu'à Bellevue, et de se charger lui-même du soin de mon propre cheval. J'acceptai ses offres obligeantes. Il ne se passa pas deux jours que je me trouvai tout désap-

pointé. Le cheval était extrêmement paresseux et faible tout à la fois. Je le changeai, à la grande rivière Pacoa, pour un bon cheval dont l'apparence extérieure promettait un meilleur succès dans le long voyage que je voulais faire. Je donnai à l'individu un billet sur M. P. A. Sarpy pour payer la différence.

» En arrivant à Bellevue, j'appris de M. Sarpy que MM. Bruyère et Ayot étaient partis le jour précédent et qu'il me serait facile de les atteindre, qu'il n'avait point de guide pour moi et ne savait pas qu'il y en eût un dans les environs. J'achetai les ustensiles nécessaires, une petite marmite, des vases en étain, des provisions, etc., et je me mis à la poursuite des messieurs que j'ai indiqués et qui demeurent à environ trente milles plus bas que le poste Vermillon, à l'embouchure de la Grande-Siouse. Je les atteignis le jour suivant, à la rivière Boyer; je voyageai en leur compagnie durant sept jours, jusqu'à notre arrivée à la Grande-Siouse.

» J'y passai trois jours à instruire le peuple, et je baptisai quatorze personnes. Ils me traitèrent avec beaucoup de bonté et exprimèrent l'extrême contentement que leur causait la pensée de voir s'établir une mission parmi les Sioux. Ils promirent de payer pour la pension de leurs enfants. Ils ne sont pas seulement pleins de bonne volonté, mais ils sont aussi capables d'agir. Pour la race mêlée des Santies (tribu siouse), ils reçoivent du gouvernement environ mille dollars par tête, en vertu du traité fait l'année dernière à la rivière Saint-Pierre dans le haut Missouri. Vous comprenez donc, mon révérend Père, que si nous différons d'établir une mission parmi eux, ils enverront leurs enfants ailleurs. Ne vous imaginez pas que le nombre de ces pauvres enfants, baptisés tous par le Père De Smet et autres, soit insignifiant. Vous trouvez la race mêlée partout en grand nombre, avec des milliers d'Indiens. Faut-il donc que tous ces enfants, dont plusieurs milliers ont déjà été

baptisés, périssent faute d'instruction? Sont-ils condamnés à rester assis à l'ombre de la mort? Ne pourrai-je leur annoncer à tous la précieuse nouvelle de la vocation à la grâce? J'espère de la miséricorde de Dieu que le jour de leur délivrance est proche; qu'ils verront bientôt le secours du Dieu Sauveur. Puisse leur attente et leurs fréquents appels voir enfin un terme! C'est ce que je demande chaque jour dans mes prières et surtout à l'autel.

» J'oubliais de dire qu'en arrivant à Linden, village situé à huit milles plus bas que la rivière Nishnebatlana, je trouvai le major Matlock fort dangereusement malade, souffrant d'un flux de sang. Il me reconnut tout de suite et s'écria : — « Père Hoeken, je suis extrêmement content de » vous voir. Je vous ai désiré bien longtemps; mais je suis » si fatigué en ce moment que je ne pourrais vous entre- » tenir. Ne pourriez-vous pas revenir un peu plus tard? » — « Très-volontiers, répondis-je; je vous verrai tantôt. » — Une heure après, je revins à sa chambre dans l'hôtel; je le trouvai à moitié endormi. Il entendit ma voix, et, après avoir congédié tous ceux qui se trouvaient avec lui, il se mit à me parler de ses convictions religieuses. Il me raconta qu'il avait été élevé dans la secte des méthodistes, mais qu'il n'y croyait pas, et que son désir le plus ardent était d'être reçu dans le sein de l'Église catholique. Il me fit sa confession; après quoi je le baptisai sous condition. Il me sembla parfaitement content et résigné à la mort. J'ai appris depuis qu'il n'a pas survécu longtemps à son baptême. Qu'il repose en paix!

» Souvenez-vous de moi dans vos prières et dans vos saints sacrifices.

» R. P. Provincial,

» Votre très humble serviteur,

» Chrétien Hoeken, S. J. »

Troisième lettre du R. P. Chrétien Hoeken. Au R. P. Élet.

« Saint-Joseph, le 3 janvier 1851.

» Mon révérend et bien cher Père Provincial,

» J'ai été obligé d'attendre pour régler mon compte avec M. P. A. Sarpy, qui était absent lors de mon arrivée au Council-Bluffs. Ce temps ne fut pas perdu; j'eus le bonheur de baptiser un grand nombre d'enfants de la tribu Omaha, et je fis la rencontre du jeune chef Logan Fontenelle. C'est un enfant spirituel du Père De Smet. Il est très digne des emplois qu'il remplit dans sa tribu; il fera tout ce qui est en lui pour convertir ses gens et les amener à notre sainte religion [1].

» Je quittai Council-Bluffs le 27 décembre. J'arrivai sur la rivière Mishnebatlana, à un endroit appelé le *village français*. Il est occupé presque exclusivement par les Canadiens, par la race mixte et par un mélange d'Indiens unis entre eux. Je fus reçu avec beaucoup de bonté et j'employai le samedi et le dimanche pour les raffermir dans la foi.

» On n'eut pas plus tôt appris mon arrivée, que l'on s'assembla de tous côtés, afin de procurer aux enfants la grâce de la régénération baptismale. Vous pouvez vous imaginer quelle consolation c'était pour moi après les difficultés du voyage. En examinant l'état des choses, je trouvai qu'il était nécessaire que j'instruisisse ces gens par rapport au sacrement de mariage. On m'écouta avec une profonde attention, et l'on suivit mes avis sur ce point. Je baptisai seize personnes, parmi lesquelles se trouvaient un Mormon converti et une Siouse; je donnai la bénédiction nuptiale à

[1] Il est mort, en 1855, dans un combat contre un grand parti de guerre des Sioux. (*Note du P. De Smet.*)

trois couples. Au milieu d'une assemblée tenue dans une maison, la conversation tomba sur la construction d'une église dans le village; chacun offrit ses services et promit d'approcher des saints sacrements.

» Que la moisson est grande et abondante! mais hélas! qu'il y a peu d'ouvriers pour la recueillir! Il faut redire avec vérité, mais avec tristesse, ces paroles de Jérémie : « Les enfants demandent du pain et il n'est personne pour le leur rompre. » Quel vaste champ pour ceux dont il est dit dans l'Écriture que « leurs pieds sont beaux sur les montagnes et que leur voix est éloquente pour annoncer le message de paix et la bonne nouvelle du salut! » Un mois de voyage à travers le désert où erre ce peuple encore privé d'instruction procurerait à nos missionnaires une plus grande expérience des maux de l'ignorance et de la superstition, que plusieurs années passées à les étudier dans les livres et les écrits; et une heure de conversation inspirerait aux cœurs chrétiens des sentiments d'une compassion plus réelle, que tous les discours de la rhétorique et tous les artifices de l'éloquence ne pourraient jamais produire. Si ces catholiques des pays civilisés et pourvus de tous les avantages que la civilisation procure pour l'âme et pour le corps, pouvaient, durant une seule semaine, faire l'expérience de tout ce que l'on éprouve au milieu des ravages et des violences de ce pauvre pays indien, leurs cœurs s'ouvriraient aux sentiments d'une compassion vraiment active, et ils étendraient une main charitable pour soulager la misère et adoucir l'amertume de cette malheureuse et affligeante condition. Il y a dans la vie humaine des marques de dégradation qui, à la première vue, excitent les tendres sentiments d'un cœur chrétien; il y a des peines intérieures, des tristesses qui n'ont besoin que d'être racontées pour exciter la charité envers ceux qui souffrent. Telles sont, mon cher Père, les peines et les souffrances de nos sauvages. Privés de société civilisée, dépourvus de tous les avantages de la vie

sociale, ignorant jusqu'à leurs premiers devoirs individuels, ils sont en proie aux déceptions extérieures, aux illusions du dedans, et leurs jours sont comptés par des maux accablants et des malheurs aussi nombreux que les heures qui en marquent la durée. Mais lorsqu'il plaît à la sage Providence de permettre qu'ils soient encore visités en outre par d'autres épreuves, comme il est arrivé chez les Potowatomies, qui ont perdu leur moisson, alors leurs maux croissent au centuple, et rien que les consolations de l'Évangile n'est capable d'adoucir la dureté de la barbarie et les angoisses de l'ignorance. Daigne le ciel inspirer à un grand nombre de dignes ministres de son Église un zèle conforme au cœur de Dieu, et remplir un grand nombre de chrétiens de cette charité qui couvre la multitude des péchés, afin qu'ils viennent à leur aide au milieu des peines qu'ils endurent en ce moment!...

» Mes respects à tous.

» Révérend Père Provincial,

» Votre très humble serviteur,

» CHRÉTIEN HOEKEN, S. J. »

—

Quatrième lettre du R. P. Chrétien Hoeken. Au R. P. Élet.

« Bellevue, 23 décembre 1850.

» Mon révérend et bien cher Père Provincial,

» J'ai quitté le poste Vermillon le troisième dimanche de l'Avent; j'ai descendu la rivière Grande-Siouse jusqu'à son embouchure. Là j'ai rencontré le major Halton, qui est l'agent du haut Missouri.

» Il a employé toute son éloquence pour me persuader de

l'accompagner jusqu'au fort Pierre, qui est le poste du petit Missouri. Il s'y arrêtera probablement jusqu'au milieu de janvier. Dieu sait quel temps nous aurons alors. Il nous a fait présent d'une belle robe de buffalo, et il m'a dit que si nous voulions établir une mission dans ces parages, il y contribuerait, pour sa part, en donnant annuellement cent dollars. Un autre monsieur ajouta : « J'ai trois enfants, dont l'éducation est à faire ; je veux fournir trois cents dollars par » année, et soyez sûr, continua-t-il, que tous les blancs qui » dans cet endroit ont une famille de race mêlée (et il y » en a un très grand nombre) vous assisteront le mieux » qu'ils pourront, l'un d'une manière, l'autre d'une autre, » chacun selon ses moyens. » Les Brûlés, les Jantons et les autres tribus des Sioux, réunies en conseil, ont dit : « Les » missionnaires ne périront pas de faim parmi nous : nous » leur porterons en abondance de la viande de buffalo » et des robes, afin qu'ils puissent acheter des habits pour » les enfants qui seront confiés à leurs soins. »

» Pour l'amour de Dieu et des âmes, je vous en conjure, mon révérend Père, ne différez pas plus longtemps. Tout ce que le Père De Smet et les autres ont produit de bien par leurs visites et leurs travaux sur l'esprit de ces peuples sera perdu et oublié, si ces Indiens sont trompés dans leur attente. Ils pèsent le caractère des hommes dans la balance de l'honnêteté ; à leurs yeux quiconque n'accomplit pas ses promesses est coupable ; ils ne regardent pas s'il diffère avec raison ou s'il se trouve dans l'impossibilité d'exécuter. Quelques-uns ont envoyé leurs enfants aux écoles protestantes, et ils continueront de le faire tant que nous ne nous établissons pas parmi eux.

» De tout ceci vous pouvez facilement conclure à l'apostasie et à tous les maux qu'elle entraîne avec elle. Les âmes immortelles sont précieuses aux yeux de Dieu. Vous connaissez mes dispositions, arrangez tout selon votre bon vouloir. Mon unique désir est d'endurer les fatigues et les

souffrances, autant que je le pourrai avec la grâce de Dieu et aussi longtemps que je vivrai. J'ai déposé mes espérances dans le sein de mon Dieu; j'attends ma récompense de sa bonté, non pas en cette vie, mais dans l'autre.

» Votre, etc.

« Chrétien Hoeken, S. J. »

Ces quatre lettres du R. P. Hoeken montrent assez, mon révérend et bien cher Père, les besoins spirituels de ces peuplades et leur désir d'être secourues. L'apostasie est plus fréquente qu'on ne le pense généralement en Europe. Oh! si les prêtres zélés du continent savaient ce que nous savons, s'ils voyaient ce que nous avons vu, leurs généreux cœurs les transporteraient au delà des mers et ils iraient consacrer leur vie à un ministère fécond en fruits de salut. Le temps presse, déjà les sectaires de différentes nuances se préparent à pénétrer plus avant dans le désert, et ôteront à ces malheureuses tribus leur dernier espoir : celui de connaître et de pratiquer la seule et vraie foi. Obtiendront-ils enfin ces Robes-Noires, qu'ils attendent et appellent depuis tant d'années?

Agréez, mon révérend Père, l'assurance de ma sincère amitié.

P.-J. De Smet.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES OSAGES.

(*Envoi d'une lettre du R. P. Bax.*)

Bruxelles, 1er décembre 1856.

Mon révérend Père,

Je vous enverrai trois lettres de feu le R. P. Bax. Les deux premières, datées du 1er et du 10 juin 1850, ont été publiées en partie dans les *Annales de la Propagation de la Foi,* au mois de mai 1852; la troisième n'a pas été publiée que je sache; c'est la dernière lettre écrite par le P. Bax.

Vous connaissez le mérite de cet homme de Dieu, trop tôt enlevé à ses travaux. J'ai donné sa notice biographique dans ma vingt-deuxième lettre, insérée dans les *Précis Historiques* de cette année, page 419 [1].

Première lettre du R. P. Bax au R. P. De Smet.

« Mission de St-François de Hieronymo parmi les Osages. 1er juin 1850.

» Mon révérend et bien cher Père,

» Voilà trois années écoulées depuis que nous avons commencé les travaux de notre mission. Je ne vous dirai

[1] C'est la dix-neuvième de ce volume.

rien des embarras inséparables d'une telle entreprise; vous connaissez trop bien vous-même ce terrain, et vous savez aussi que, pour le défricher, il faut tout le courage que la charité chrétienne seule peut inspirer. Je ne m'arrêterai donc pas aux obstacles, aux fatigues de tout genre, que nous avons rencontrés sur notre route. Aujourd'hui le fardeau a été allégé, les affaires de la mission s'étendent et offrent un aspect plus favorable, surtout depuis l'arrivée d'un professeur et de plusieurs Frères, dont nous avions un besoin si pressant.

» Je profite de mes premiers moments libres pour satisfaire le désir que vous m'avez témoigné plusieurs fois d'avoir des détails sur notre chère mission des Osages. J'espère ainsi vous rendre un léger témoignage de notre reconnaissance pour l'intérêt que vous prenez à tous nos travaux et à tous nos succès. Ces marques d'attention de votre part, mon révérend Père, nous donnent l'assurance que, si pour le moment d'autres travaux vous tiennent éloigné de vos chers Indiens, votre cœur néanmoins soupire continuellement pour nos enfants du désert, pauvres et isolés.

» Vous savez, sans doute, que la mission a d'abord été, pendant plusieurs années, entre les mains des presbytériens. Ils durent l'abandonner dans l'automne de 1845. Ces messieurs furent obligés de prendre cette mesure par la résolution même des Indiens, bien déterminés à ne jamais embrasser la doctrine de Calvin. Dans le courant de la même année, le major Harvey, surintendant des tribus indiennes, ayant réuni en conseil les différentes tribus de la nation des Osages, leur exposa, avec les couleurs les plus vives, les avantages d'une bonne éducation; il ajouta que, si telle était leur volonté, leur grand-père, c'est-à-dire le président des États-Unis, leur enverrait des missionnaires pour instruire leurs enfants. A cette proposition, le grand chef répondit au nom de tout son conseil :

» — Notre grand-père est bon; il aime ses enfants à peau

» rouge. Écoutez ce que nous avons à dire au sujet en » question. Nous ne voulons plus de ces missionnaires tels » que nous avons eus pendant plusieurs années; car ils ne » nous ont jamais fait aucun bien. Envoyez-les aux blancs; » ils feront peut-être mieux chez eux. Si notre grand-père » veut que nous ayons des missionnaires, vous lui direz de » nous envoyer des Robes-Noires, qui nous apprendront à » prier le Grand-Esprit à la manière des Français. Quoique » plusieurs années se soient écoulées depuis qu'ils nous ont » visités [1], nous nous rappellerons toujours cette visite » avec reconnaissance, et nous serons toujours prêts à les » recevoir parmi nous et à écouter leur parole. »

» Le surintendant, homme juste et libéral, n'avait à cœur que le bien-être des sauvages. Quoique protestant, il communiqua cette réponse au gouvernement et l'appuya de ses propres remarques et observations. D'après son avis, le président eut recours aux supérieurs de notre Compagnie, les priant de vouloir se charger de cette mission.

» D'abord le R. P. Provincial fit quelques difficultés, sachant que personne n'avait encore pu réussir à améliorer le sort de cette nation, sous le double rapport du spirituel et du temporel. En attendant, les Indiens étaient dans la plus pénible incertitude, ne sachant pas si le grand-père leur accorderait ou leur refuserait l'objet de leur demande. Mais ils furent bientôt satisfaits : notre Compagnie accepta la mission.

» Dans l'automne de 1846, le R. P. Schoenmaekers quitta Saint-Louis pour se rendre chez les Osages, avec l'intention de revenir sur ses pas après avoir examiné l'état des choses, des maisons, etc. Il revint à Saint-Louis au cœur de l'hiver. Son second départ fut retardé jusqu'au printemps suivant.

[1] Le très révérend M. De la Croix, actuellement chanoine à Gand, avait visité les Osages en 1820. Le R. P. Van Quickenborne les visita plusieurs années plus tard, ainsi que le révérend M. Lutz.

» Après que le P. Schoenmackers les eut quittés, les pauvres Indiens comptaient les jours et les heures jusqu'au printemps, où il leur avait promis de revenir; mais ils l'attendirent en vain. L'année s'écoula; ils perdirent tout espoir de le revoir. Néanmoins, ils étaient résolus de n'accepter que des missionnaires catholiques.

» Quand tous nos préparatifs furent terminés, le R. P. Schoenmackers, moi-même et trois Frères coadjuteurs, nous quittâmes Saint-Louis, le 7 avril 1847, et nous arrivâmes sur le bord de la rivière Neosho, tributaire de l'Arkansas, située à 130 milles de Westport, ville frontière de l'État du Missouri.

» Pour vous, mon cher Père, qui avez plusieurs fois traversé le Grand Désert de l'ouest dans toute son étendue, depuis les États jusqu'à la mer Pacifique, qui avez parcouru les Montagnes Rocheuses et leurs vallées, nos peines et nos fatigues doivent vous paraître bien insignifiantes. Mais cette épreuve était vraiment pénible pour nous, qui entrions pour la première fois dans les immenses prairies des Indiens, que nous n'avions jusqu'alors mesurées que d'après les images trompeuses de notre imagination. Certes, la réalité nous en parut bien différente. Nous endurâmes la faim, la soif et le froid. Pendant une quinzaine de jours, nous fûmes obligés de passer les nuits à la belle étoile, dans la saison la plus humide de l'année, n'ayant chacun, pour tout lit, qu'une peau de buffle et une simple couverture.

» A 100 milles environ de Westport, nous eûmes une panique. Arrivés à un endroit nommé *le Bosquet de noyer*, nous aperçûmes dans le lointain une troupe nombreuse de cavaliers indiens, qui firent volte-face vers nous. Peu habitués à de pareils spectacles, nous fûmes saisis d'une grande inquiétude, qui fit place bientôt à une véritable frayeur; car nous vîmes ces sauvages, en s'approchant de nous, s'élancer de leurs chevaux avec une agilité extraordinaire. Aussitôt ils s'emparèrent de nos charrettes et de nos waggons,

que nous crûmes un moment destinés au pillage. Ils examinèrent nos coffres et nos bagages aussi minutieusement et avec autant de sang-froid que le font de vieux et adroits douaniers. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur. Nous leur fîmes présent de quelques torquettes de tabac. Ils nous donnèrent la main en signe d'amitié. Bientôt après, nous les perdîmes de vue, nous félicitant de leur avoir échappé à si peu de frais. Une idée cependant nous occupa : ils pourraient se repentir de leur bienveillance à notre égard, nous attaquer et voler nos chevaux pendant la nuit. Nous quittâmes donc la route ordinaire et nous allâmes camper bien avant dans la plaine. Ces sauvages, comme on nous l'apprit plus tard, appartenaient à la nation des Sauks, qui avaient rendu une visite d'amitié à leurs alliés les Osages.

» Le 28 avril, nous arrivâmes à notre destination, à la grande surprise et à la vive joie des Indiens; car, comme je vous l'ai fait observer, ils ne comptaient plus nous revoir. Il me serait impossible de vous exprimer l'enthousiasme avec lequel nous fûmes reçus. Ils nous considéraient comme des hommes que le Grand-Esprit leur avait envoyés pour leur apprendre la bonne nouvelle du salut, pour leur tracer la route qui mène au ciel, pour leur procurer ici-bas l'abondance et le bonheur.

» Au premier aspect de ces sauvages, et me trouvant entouré de ces enfants du désert, je ne pouvais surmonter la peine dont j'étais saisi. Je voyais leur triste condition. Les adultes n'avaient qu'un léger vêtement qui leur recouvrait le milieu du corps; les petits enfants, jusqu'à l'âge de six à sept ans, n'avaient rien pour se couvrir. Moitié sérieux, moitié riant, je pensais qu'une portion bien sauvage de la vigne du Seigneur m'avait été donnée à cultiver; mais je ne perdis pas courage. L'objet de mes désirs et le sujet de mes prières depuis bien des années avaient été de devenir missionnaire chez les Indiens. Cette grâce était obtenue. Je me sentis content et heureux.

» A notre arrivée, nous trouvâmes les maisons inachevées, très incommodes et beaucoup trop petites pour un grand nombre d'enfants ; elles étaient aussi très mal situées, vu qu'elles n'étaient nullement centrales relativement aux nombreux villages qui composaient toute la mission. Il en résultait pour nous des occupations plus nombreuses et plus difficiles.

» La population des tribus comprises sous le nom de *Grands Osages* et de *Petits Osages* est d'à peu près 5,000 âmes, dont 3,500 demeurent sur les bords du Neosho, et les autres sur le Verdigris, rivière plus petite que la première, quoique les vallées et les prairies qu'elle arrose soient préférables pour la culture.

» Les Osages qui demeurent sur les bords du Neosho sont divisés en plusieurs villages. Les Petits Osages forment une population de 1,500 âmes et sont à 22 milles de la mission. Le village de Nanze-Waspe contient 600 habitants, à une distance de 12 milles ; le village Bifchief est composé de 300 âmes, à 4 milles ; le Weichaka-Ougrin, de 500, à 3 milles ; Litletown compte 300 habitants et est éloigné de 30 milles ; Bifhill ou Passoi-Ougrin, situé sur le Verdigris, a une population de 600 âmes, à 40 milles ; les Chêniers, ou Sanze-Ougrin, sont au nombre de 700, à 55 milles ; le Chien-Noir, ou Skankta-Sape, village éloigné de 60 milles, contient 400 habitants. Il y a en outre d'autres petits villages dispersés à une grande distance de nous. Les deux rivières sur lesquelles ils sont établis se jettent dans l'Arkansas. Les bas-fonds sont généralement marécageux ; mais la plaine du Neosho est sablonneuse.

» Autrefois les Osages étaient représentés comme des hommes cruels et pervers, adonnés aux vices les plus dégradants ; la calomnie les dépeint comme des voleurs, des assassins et des ivrognes.

» A ce dernier reproche, il m'est pénible de le dire, ils ont donné occasion : ils sont passionnés pour les liqueurs

fortes. Les effets en devenaient si terribles, qu'à notre arrivée des tribus entières étaient presque détruites. Au printemps de 1847, dans un seul petit village, trente jeunes gens, à la fleur de l'âge, furent victimes de la boisson. J'ai rencontré des hommes, des femmes et des enfants dans un état d'ivresse complet, se traînant autour de leurs loges comme autant d'animaux. Cette vue, mon cher Père, fit verser bien des larmes et arracha bien des soupirs à ceux qui avaient été choisis et envoyés pour travailler au bonheur et au salut de ces infortunés. C'était vraiment pénible de voir ces enfants du désert, ignorants et sauvages, livrés à l'ennemi de Dieu et des hommes. Grâce au Seigneur, le mal a été coupé dans sa racine; l'avis d'un bon et bien digne agent du gouvernement ainsi que nos propres efforts ont si bien réussi, que l'ivrognerie a été presque complétement bannie. Des prières journalières sont offertes pour que ce crime et toutes les misères qui en sont la suite ne paraissent plus parmi nous. Maintenant les Indiens eux-mêmes comprennent la nécessité de la tempérance. Plusieurs d'entre eux viennent souvent me dire avec la plus grande simplicité, qu'ils ne retomberont plus dans ce vice. Ces sauvages montrent, dans leurs résolutions stoïques, un courage qui devrait faire rougir beaucoup de blancs.

» Ceux qui les appellent des voleurs et des assassins les ont calomniés. Des bandes de voleurs, allant du nord au sud, traversent les établissements des Osages, ainsi que ceux des blancs qui habitent les frontières. C'est leur métier de tout voler et de tout emporter, et de telle manière que les Osages sont accusés de ces vols. On en peut dire autant des pillages commis sur la route de Santa-Fé.

» D'après ma propre expérience, je suis convaincu qu'il y a peu de nations, dans ce pays, aussi affables et aussi affectionnées aux blancs que la nation des Osages. De fait, on dirait qu'il leur est naturel de vivre en parfaite amitié avec tous ceux qu'ils connaissent. La paix et l'harmonie règnent

parmi eux ; jamais des mots durs ne sortent de leurs bouches, si ce n'est quand ils ont bu avec excès. Maintenant ils sont en paix avec toutes les tribus, excepté avec les Pawnies-Makas, dont la manière d'agir à leur égard inspirerait de l'aversion aux peuples civilisés aussi bien qu'aux sauvages. A peine les Osages sont-ils partis pour la chasse, que les Pawnies, qui attendaient ce moment, se jettent sur les villages sans défense, pillent les wigwams et volent les chevaux. Les Osages ont souvent fait la paix avec cette nation ; mais à peine les traités étaient-ils ratifiés, que l'ennemi perfide recommençait ses attaques.

» Il y a longtemps que j'essaie de mettre un terme à la manie cruelle d'enlever la chevelure aux morts et aux blessés. Dans ce projet, comme dans bien d'autres, j'ai été contrarié par les mauvais conseils et les mauvais exemples des blancs. Je désirerais pouvoir dire aux sauvages dont je suis chargé, d'imiter les blancs, et il me serait bien doux de leur proposer des modèles dignes d'imitation ; mais mes paroles ne produiraient aucun effet. Ici, comme autrefois au Paraguay, l'Indien ne tire aucun avantage du voisinage des blancs ; au contraire, il devient plus rusé, se plonge plus profondément dans le vice, maudit son Dieu dans une langue étrangère, ne trouvant pas dans la sienne de paroles blasphématoires.

» Pous vous montrer les mauvais effets produits par la proximité des blancs, je vous citerai une petite anecdote. Le fait eut lieu il y a près d'un an. Je faisais une instruction dans un village nommé Woichaka-Ougrin, ou Cockle-Bird. Le sujet était l'intempérance ; je parlais des mauvaises suites de cette passion, de ses effets sur la santé, de la rapidité avec laquelle elle conduit les hommes au tombeau ou les sépare de leurs femmes et de leurs enfants, que le Grand-Esprit leur avait confiés. J'ajoutais que le plaisir de la boisson était d'une courte durée, tandis que la punition serait éternelle. Comme je finissais de parler, Shape-Shinkaouk ou le *Petit-*

Castor, un des principaux de la tribu, se leva et me dit : — « Mon Père, ce que tu dis est vrai. Nous croyons tes pa-
» roles. Nous en avons vu beaucoup enterrés parce qu'ils
» aimaient et buvaient *l'eau de feu*. Une chose nous étonne.
» Nous sommes ignorants; nous ne connaissons pas les
» livres; nous n'avons jamais entendu les paroles du Grand-
» Esprit; mais les blancs, qui connaissent les livres, qui
» ont de l'intelligence et qui ont entendu les commande-
» ments du Grand-Esprit, pourquoi boivent-ils cette eau
» de feu? pourquoi nous la vendent-ils? ou pourquoi nous
» l'apportent-ils, tandis qu'ils savent que Dieu les voit? »

» Je vais entrer maintenant dans des détails plus particuliers sur notre mission et sur nos travaux. Immédiatement après notre arrivée, au printemps de 1847, notre premier soin fut de préparer une école. Elle fut ouverte le 10 mai. Les écoliers étaient peu nombreux au commencement : quelques métis et trois Indiens furent les seuls qui se présentèrent. Les parents, pleins de préjugés contre une école, donnaient pour excuse que les enfants qui avaient été confiés aux premiers missionnaires, les presbytériens, n'avaient rien appris, avaient été fouettés tous les jours, travaillaient continuellement, et enfin s'étaient sauvés. Ces rapports se répandirent au loin. La correction la plus efficace qu'un père pût employer contre un enfant était de le menacer de l'envoyer à l'école. J'ai eu des preuves de ceci peu de temps après notre arrivée. Dans une de mes visites à un village des Petits Osages, appelé *Huzegta*, ayant un interprète avec moi, j'entrai dans la loge du premier chef. En me présentant, je lui donnai la main comme preuve d'amitié. « — Qui êtes-vous? » — me dit-il. — « Un
» tapouska ou missionnaire » — fut la réponse. Pendant quelques instants, il baissa la tête sans dire mot. Ensuite, levant les yeux, il dit d'assez mauvaise humeur : — « Les
» missionnaires n'ont jamais fait du bien à notre nation. »
— L'interprète répondit que je n'appartenais pas à la classe

de missionnaires qu'il avait vus; que j'étais un tapouska français, un Robe-Noire, qui était venu à leur demande et à celle de leur grand-père. Alors la sérénité reparut sur le visage du chef, et il s'écria. — « Voilà une bonne nouvelle. » — Il me donna aussitôt la main, appela ses femmes et ordonna qu'on me fît une soupe de buffalo, voulant fêter mon arrivée. Il me fit plusieurs questions relatives à la manière dont j'élèverais les enfants si l'on m'en envoyait; il me déclara qu'il n'approuvait pas qu'on fouettât les enfants; il me demanda enfin si nous instruisions les personnes âgées. Quand je lui eus dis que nous étions venus pour instruire tout le monde, pour annoncer la parole de Dieu à toute la nation, il exprima beaucoup de joie et de reconnaissance. Aussitôt qu'il nous eut connus et appris l'objet de notre visite, ses préjugés et ses appréhensions disparurent.

» Lors de mes premières visites, les enfants ne voulaient pas m'approcher. Je dissipai leurs craintes en leur donnant des biscuits ou des billes, dont mes poches étaient toujours remplies. Ils devenaient familiers, et en peu de temps ils me furent très attachés. Les premiers qui vinrent à l'école, étant très heureux, exprimèrent leur satisfaction et leur bonheur à leurs parents, louant les soins des Robes-Noires pour les instruire et les nourrir. Cette nouvelle se répandit. Depuis les enfants supplient leurs parents de les laisser aller à la mission; les parents ne le refusent jamais, car l'Indien est toujours plein d'indulgence pour ses enfants.

» Avant la fin de l'année, ceux qui étaient reçus et ceux qui désiraient l'être surpassaient le nombre que nous pouvions loger. Nous avons été jusqu'à présent encombrés. Dans une maison faite pour vingt personnes seulement, nous étions obligés de loger cinquante enfants. Pour prendre des mesures, la nation s'assembla et demanda à l'agent de supplier leur grand-père d'augmenter et d'agrandir les maisons de la mission. Le gouvernement accéda à cette demande.

» Les chefs ne pourraient être trop loués du bon exemple qu'ils ont donné à la nation et du désir ardent qu'ils ont manifesté pour l'éducation de leurs filles. Quand ils me firent cette demande, je me trouvai singulièrement embarrassé sur les moyens de réaliser un si louable projet. Le R. P. Schoenmackers résolut d'intéresser une communauté de bonnes et ferventes religieuses aux filles des Osages. Dans ce dessein, il alla à Saint-Louis; mais il frappa en vain aux portes de plusieurs couvents de cette ville, car l'entreprise effrayait tout le monde. Il ne se découragea point. Enfin, il réussit à obtenir les bonnes et charitables Sœurs de Lorette en Kentucky, pour l'éducation des filles de cette mission éloignée. Dans l'automne de l'année 1847, quatre religieuses arrivèrent pour partager nos travaux. Leurs souffrances, leurs épreuves et leurs privations furent bien grandes. Elles étaient obligées de coucher sur la dure en plein air. Cela n'empêcha pas deux autres Sœurs de les rejoindre peu de temps après dans cette héroïque entreprise. Leur patience, leur bonté, leur courage et leur persévérance ont gagné l'estime, l'affection et l'amour de tout le monde. Elles réussissent; elles ont déjà produit un changement considérable et fait un grand bien. Les talents déployés dans la direction de leur école et les progrès rapides des enfants sont admirés de tous les étrangers qui visitent cette communauté.

» Pour ne pas trop dépasser les limites d'une lettre, je remettrai le reste à un autre moment et je vous l'enverrai dans quelques jours.

» En attendant, mon révérend et très cher Père, je me recommande à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières.

» Votre tout dévoué Frère,

» J.-J. Bax,

» de la Compagnie de Jésus. »

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

TRIBUTS D'ADMIRATION PAYÉS AUX TÊTES-PLATES.

PATER ET AVE MARIA EN LANGUE OSAGE.

Nous devons la communication de cette lettre à la complaisance de la supérieure des Servantes de Marie du pensionnat d'Erps.

A la révérende Mère Supérieure du couvent et pensionnat d'Erps-Querbs, situé entre Bruxelles et Louvain.

Bruxelles, fête de saint François Xavier, 3 décembre 1856.

Ma révérende Mère,

La fête de ce jour renouvelle dans mon esprit le souvenir de la belle journée que j'ai passée à Erps lundi.

Je dois encore une fois vous remercier du bienveillant accueil que j'ai reçu dans votre communauté et pensionnat.

Les invitations réitérées que vous m'aviez faites, depuis mon retour en Belgique, par l'intermédiaire du R. P. Terwecoren, qui m'y a conduit, m'avaient fait un devoir de m'y rendre. Je vous devais d'ailleurs cette visite, ma révérende Mère, à vous personnellement, en considération des liens qui ont toujours existé et qui existent encore entre votre famille et la mienne. Cette recommandation m'avait été déjà faite à Termonde. Il m'a été agréable de vous revoir, après trente-cinq années d'intervalle, et surtout de vous trouver

consacrée à Dieu par les vœux de religion. Pendant mes longues pérégrinations à travers le monde, c'est dans les maisons religieuses que j'ai toujours trouvé la plus grande somme de bonheur à laquelle l'homme puisse aspirer ici-bas.

Mais alors même que ce motif personnel n'aurait pas existé, le pensionnat des Servantes de Marie me laisserait encore un bien doux souvenir. Je n'oublierai jamais cette petite fête de famille, ces paroles si charitables et si chrétiennes qui m'ont été adressées par une de vos pensionnaires au nom de ses compagnes; l'attention soutenue que ces enfants ont prêtée à mes récits, et les prières qu'elles m'ont promises pour mes pauvres sauvages; ce beau cantique chanté en l'honneur de saint François Xavier, le patron des missionnaires; le bonheur de ces petites filles du village réunies dans l'externat, où leurs cœurs apprennent à aimer Dieu et à le servir par le travail; la respectueuse déférence de toutes les religieuses et de M. le Directeur.

Je vous remercie donc, ma révérende Mère, de ce bon accueil; et au nom des sauvages, je vous remercie particulièrement des aumônes dont le couvent a bien voulu me charger pour eux, et des ornements d'autel que vous leur préparez. Les sauvages prient pour leurs bienfaiteurs; ils prieront bien spécialement pour les Servantes de Marie et pour leurs jeunes élèves, quand j'aurai pu leur en parler.

Comme témoignage anticipé de leur reconnaissance, et pour que le souvenir de cette journée se conserve, que votre communauté prospère toujours, que votre pensionnat fleurisse de plus en plus, que vos jeunes demoiselles, quand elles seront sorties de cette maison du Seigneur, gardent précieusement l'inappréciable don de la piété et le pur éclat de toutes les vertus, je me propose de donner aux premières petites filles sauvages que je baptiserai après mon retour, les prénoms des religieuses et des élèves que j'ai vues réunies, afin qu'elles prient pour ces bienfaitrices. Veuillez donc en faire dresser une liste et l'envoyer au R. P. Terwe-

coren, qui a soin de recueillir tout ce qui est offert pour la mission.

J'ajoute à cette lettre une copie de tributs d'admiration payés à la nation des Têtes-Plates, ainsi que le *Pater* et l'*Ave Maria* en langue osage. C'est un petit souvenir pour le pensionnat d'Erps-Querbs.

I. *Tributs d'admiration rendus à la nation des Têtes-Plates*, par un officier de l'armée des États-Unis, envoyé, avec le gouverneur Stevens, pour explorer la vallée de Sainte-Marie, etc. Ces lignes sont tirées d'un rapport publié récemment par ordre du gouvernement. (*Explorations etc. from the Mississipi river to the Pacific Ocean.* Page 308.) Le lieutenant Mullan dit :

« Lorsque je suis arrivé au camp, avec mon guide, trois ou quatre hommes sont venus à notre rencontre et nous ont invités à entrer dans la loge du chef. Avec beaucoup d'empressement, ils ont pris soin de nos chevaux, les ont desselés et abreuvés. Aussitôt que le camp a été averti de l'arrivée d'un blanc au milieu d'eux, tous les principaux de la tribu se sont rassemblés dans la loge du chef.

» Tous s'y trouvant réunis, à un signal donné par le chef; ils firent une prière à haute voix. J'étais frappé d'étonnement; car je ne m'attendais pas à une telle conduite de leur part. Toute l'assemblée s'est mise à genoux. De la manière la plus solennelle et avec la plus grande révérence, ils ont adoré le Seigneur. Je me demandais : Suis-je parmi des Indiens?... Suis-je parmi des gens que tout le monde appelle sauvages?... A peine pouvais-je en croire mes yeux. La pensée que ces hommes étaient pénétrés de sentiments religieux si beaux et si profonds à la fois me remplit d'admiration.

» Je ne pourrais assez parler de ces cœurs nobles et généreux au milieu desquels je me trouvai. Ils étaient pieux et fermes, hommes de confiance, remplis de probité, péné-

trés en même temps d'une foi vive et religieuse à laquelle ils restaient fidèles.

» Jamais ils ne prenaient leur repas sans implorer la bénédiction du ciel. Le matin en se levant, et le soir avant de se coucher, ils adressaient leurs prières à Dieu.

» La tribu des Têtes-Plates est, parmi les Indiens, l'objet de la plus haute estime; tout ce dont j'ai été témoin moi-même justifie cette opinion avantageuse. »

Voici un autre témoignage. Il est de l'honorable Isaac J. Stevens, gouverneur du territoire de Washington. En donnant ses ordres au lieutenant M...., il lui dit :

« Dites à ces bons Têtes-Plates que les paroles du P. De Smet en leur faveur ont été reçues par leur *Grand-Père*, le président des États-Unis et que tous les honnêtes gens leur sont dévoués. Je voudrais rebâtir le village de Sainte-Marie. Qu'ils sachent que je leur suis attaché et que je suis prêt à aider leurs anciens bienfaiteurs pour leur bien-être. Ce serait pour moi la chose la plus agréable. »

Il écrivait à l'agent indien :

« Vous connaissez déjà quel est le caractère des Têtes-Plates. Ce sont les meilleurs sauvages des montagnes et des plaines. Ils sont honnêtes, courageux et dociles. Ils n'ont besoin que d'encouragement pour devenir de bons citoyens. Ils sont chrétiens, et nous sommes assurés qu'ils vivent selon le code chrétien. » Ce passage est tiré des rapports faits au président en 1854.

Vous le voyez, ma révérende Mère, l'éloge que j'ai fait des Têtes-Plates à Erps est aussi dans les bouches américaines. Il en est de même de bien d'autres sauvages. Les religieuses et les élèves pourront donc compter sur les prières de reconnaissance des petites filles qui porteront leurs prénoms. Puissent ces enfants du désert avoir les mêmes moyens de salut que les enfants de Belgique !

II. *Pater* et *Ave Maria* en langue osage.

Intâtze ankougtapi manshigta ningshè shashe dichta
Père notre dans le ciel qui est nom votre
ouchoupegtselou wawalagtankapi dichta tshighselou. Ha-
soit sanctifié, règne votre qu'il arrive. Vo-
kistse ingshe manshingta ekionpi, manshan lai aikougt-
lonté votre dans le ciel soit faite sur la terre soit faite
siow. Humpale humpake sani wâtsütse
pareillement. Aujourd'hui et jour chaque pain
ankougtapi wakupiow. Ouskan pishi waeshieg-
notre à nous donnez. Action mauvaise à nous qui a
chepa ankionle ankale, aikon ouskan pishi
été faite nous la pardonnons, de même action mauvaise
ankougtapi waonlapiow. Ouskan pishi ankagche-
notre à nous pardonnez. Mauvaise action à faire par
tapi wasankapi ninkow. Nansi pishi ingshe walietsi
nous ne nous induisez point. Mais du mal délivrez-
sapiow, Aikougtsiou.
nous Amen.

Hawai Marie Wagkonda odikupi odis-
Je vous salue Marie du Grand-Esprit de dons remplie
hailow. Wagkonda shodigue acchow. Wakoki
vous êtes. Le Grand-Esprit avec vous est. Les femmes
odisanha odichoupegtsiow, Jusus tsaitse oulagran
parmi elles vous êtes bénite. Jésus des entrailles le fruit
ingshe ougoupegtsiow. Wâlâgui Marie Wagkonda
votres est béni. Sainte Marie du Grand-Esprit
Ehonh wawatapiow, dekousi antzapi aitchanski.
la Mère pour nous priez à présent et au moment de la mort.
Aikougtsiou.
Ainsi soit-il.

Agréez, ma révérende Mère, ce petit hommage de ma reconnaissance, et veuillez en offrir l'expression à M. le Directeur, à la communauté et aux élèves.

Votre serviteur en J.-C.,

P.-J. De Smet.

VINGT-HUITIEME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES POTOWATOMIES.

Turnhout, 16 décembre 1856.

Mon révérend et cher Père,

Je me retrouve aujourd'hui dans la ville qu'habita longtemps un des plus zélés bienfaiteurs que les missions étrangères aient jamais eus, feu M. De Nef. D'ici je partirai pour la Hollande, et je compte vous retrouver à Bruxelles, s'il plaît à Dieu, pendant le mois de janvier.

Je me rends volontiers au désir que vous m'avez exprimé de publier la lettre que j'ai adressée, en 1838, à l'excellente Mère de l'orphelinat de Termonde, et dont on vous a donné un fragment de copie à Erps, lors de votre agréable excursion vers les pieuses Servantes de Marie et leurs édifiantes élèves [1]. Je m'en rapporte entièrement à vous pour toutes les autres pièces qui pourraient vous tomber sous la main, quand vous allez à la recherche de manuscrits.

[1] La lettre originale n'était pas perdue. Elle nous a été communiquée par la maison de Termonde. (*Note de la rédaction.*)

Nation des Potowatomies, Saint-Joseph, juillet 1858.

Ma bien bonne Mère,

J'ai reçu votre lettre du 13 mars avec toutes vos bonnes nouvelles de Termonde, même *dat Charles Geyzel koster geworden is. Ongetwyfelt zal het eenen goeden koster zyn.* Toutes vos communications m'ont fait grand plaisir et donné beaucoup de consolation. Je n'oublie pas mon lieu natal. Continuez donc de m'envoyer très souvent les détails les plus minutieux. Vous savez qu'un Termontois par naissance reste tel par préférence. Tout ce qu'il peut apprendre de ce beau petit point du globe, même quand il se trouve dans un désert américain, à deux mille lieues de là, au milieu des sauvages et parmi les bêtes féroces, lui est toujours très agréable : la réception de votre lettre a été pour moi un véritable jour de fête.

Que vous dirai-je, ma Mère, sur tout ce que vous me mandez de l'état actuel de votre maison et des bonnes Marolles que le Seigneur destine à avoir soin de tant de pauvres et de misérables, sous la direction de votre bien digne régent? Ah! je vous l'assure, j'en remercie Dieu dans la sincérité de mon cœur. S'il daigne m'exaucer, il vous tiendra tous, vos petits orphelins et vos petites orphelines, vos vieillards et vos pauvres enfants, sous sa puissante et sainte grâce. C'est l'ardente prière que j'offre tous les jours à l'autel. Je vous suis bien reconnaissant, ainsi qu'à la maîtresse et aux enfants, de ce que vous ne m'oubliez pas, surtout dans vos prières; j'y attache grand prix. Vous continuerez, j'espère, d'implorer la sainte Vierge, reine du ciel, afin qu'elle daigne protéger nos pauvres missions et nous obtenir de son divin Fils, qui ne peut rien lui refuser, les grâces et les forces nécessaires pour surmonter les nombreux obstacles qui séparent les sauvages de la voie du salut.

Vous attendez sans doute un petit récit fait du fond de mon désert. Eh bien, je vais vous montrer le blanc et le noir. Il est juste que vous, qui priez tant pour nous, vous sachiez à peu près où en sont nos affaires. Vos prières en deviendront d'autant plus ferventes, j'en suis sûr.

Je vous entretiendrai d'abord de la grande perte que nous avons faite vers la fin d'avril. Notre supérieur nous envoyait de Saint-Louis des effets pour la valeur de 2,500 francs, en ornements d'église. Un tabernacle, une cloche, des provisions et des habits pour une année. J'étais sans souliers depuis longtemps, et depuis Pâques nous étions sans vivres. Toute la nation se trouvait dans une grande disette, n'ayant que des glands et quelques racines sauvages pour toute nourriture. Enfin, vers le 20 avril on vint nous annoncer que le navire tant désiré arrivait. On le voyait déjà de la plus haute de nos côtes. Je me procurai sans délai deux chariots pour aller au port chercher nos bagages. J'y arrivai à temps pour être témoin d'une bien triste scène. Le navire avait couru contre un chicot [1] à fleur d'eau, s'était brisé et s'enfonçait dans les flots. La confusion fut grande dans le bateau. Heureusement personne ne perdit la vie. Le dommage total a été évalué 40,000 piastres, au delà de 200,000 francs. Toutes les provisions que le gouvernement envoie aux sauvages y étaient. De nos effets, quatre articles ont été sauvés : une charrue, une scie, une paire de bottes et du vin. La Providence nous était favorable : avec le secours de la charrue, nous avons pu ensemencer un bon champ de maïs : c'était la saison de labourer; de la scie, nous nous servons pour nous bâtir une meilleure maison et pour agrandir notre église déjà trop petite; avec mes bottes, je puis marcher dans les prairies et les bois sans peur d'être mordu par les serpents qui y fourmillent; et le vin

[1] Arbre dont les racines se tiennent dans la vase du fleuve, et dont les branches s'étendent de tous côtés.

nous permet d'offrir à Dieu tous les jours le très saint sacrifice de la messe; bonheur dont nous avions été privés depuis longtemps. Nous nous sommes donc remis avec courage et résignation aux glands et aux racines jusqu'au 30 de mai. Ce jour, un autre bateau à vapeur arriva au port. C'est par ce même navire que j'ai reçu vos nouvelles, ainsi qu'une lettre de ma famille et de la bonne Mère Thérésienne.

Notre réunion monte déjà à environ trois cents. A Pâques nous avons eu une cinquantaine de premières communions. Je recommande, d'une manière toute spéciale, à vos bonnes prières ces pauvres Indiens, afin qu'ils se maintiennent dans la ferveur. Les dangers et les scandales qui les environnent sont bien grands. J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, qu'un des principaux obstacles à la conversion des sauvages était la boisson. Le dernier bateau leur en a apporté une grande quantité. Déjà quatorze d'entre eux se sont hachés en pièces de la manière la plus barbare, et sont morts. Un père saisit son propre enfant par les jambes et l'écrasa, en présence de la mère, contre un poteau de la loge. Deux autres individus ont assassiné de la manière la plus cruelle une femme sauvage, notre voisine, mère de quatre enfants. Nous vivons au milieu des scènes les plus dégoûtantes. La passion des sauvages pour les liqueurs fortes est inconcevable. Ils donnent chevaux, couvertures, tout, en un mot, pour avoir une petite quantité de ces liquides abrutissants. Leur ivresse ne cesse que quand ils n'ont plus à boire. Quelques-uns de nos néophytes n'ont pu résister à ce terrible torrent et se sont laissé entraîner. J'ai écrit une lettre énergique au gouvernement contre ces abominables traficants. Joignez vos prières à nos efforts pour obtenir du ciel la grâce de réussir à abolir cet affreux commerce, qu est sans contredit, je le répète encore, le plus grand obstacle à la conversion des sauvages, et qui fait leur malheur sous tous les rapports.

Je visite souvent les Indiens dans leurs loges, soit en

qualité de missionnaire, s'ils sont disposés à m'écouter, soit en qualité de médecin pour voir les malades. Lorsque je trouve un petit enfant en grand danger et que je m'aperçois que les parents n'aiment pas à entendre parler de religion, j'étale mes fioles; je leur recommande beaucoup mes médecines; je lave d'abord l'enfant avec un peu de camphre; ensuite, prenant de l'eau baptismale, je le baptise sans qu'on s'en doute, et je lui ouvre par là les portes du ciel, dont un grand nombre déjà ont pris possession, malgré les ruses de l'enfer pour l'empêcher.

Pendant l'hiver, un chef d'une nation voisine m'apporta son enfant atteint d'une maladie très dangereuse; il n'avait plus qu'un souffle de vie. Le père me demandait des médecines; je lui fis entendre que l'enfant ne pouvait plus guérir, mais que j'avais le moyen de le rendre, après sa mort, le plus heureux de sa nation. Je lui expliquai les faveurs du sacrement de baptême. Le chef, tout ravi, m'offrit son fils pour lui assurer ce bonheur, et l'enfant mourut le lendemain.

Je pourrais vous citer un grand nombre d'autres traits consolants dont le ciel nous favorise, mais ma feuille est trop petite et ne me les permet pas.

Je consacrerai cette dernière page pour vous donner les principaux incidents de mon excursion de cent vingt lieues plus avant dans les terres sauvages, au travers du pays des Omahas et dans l'immense contrée qu'occupent les Sioux, nation nomade qui suit partout les buffles, les bisons et les biches, dont ils font leur nourriture et leur habillement. Le but de ma course était de procurer le bienfait du baptême à quelques enfants, de donner aux adultes une idée de notre sainte religion et d'établir, au nom des chefs potowatomies, une paix durable et avantageuse aux deux nations. Nos sauvages vivaient depuis deux ans dans une grande frayeur de cette nation nombreuse et guerrière. Dernièrement encore, deux de nos gens avaient été massacrés.

Je m'embarquai sur le Missouri, le 29 avril, en bateau à vapeur. J'y rencontrai, à ma grande joie, deux anciens amis : l'un mathématicien français, M. Nicollet, homme très savant et pieux; l'autre, un Allemand, M. Gayer. Ces messieurs font une excursion scientifique de 1,500 lieues dans la contrée indienne. L'eau du fleuve était très basse; les bancs de sable et les chicots très nombreux et difficiles à passer; les vents forts et contraires. Nos progrès étaient lents. Nous eûmes mainte occasion de faire des promenades dans les bois et les prairies, allant à la recherche de minéraux, qui abondent dans ces déserts, et de plantes rares et curieuses, parmi lesquelles nous avons fait de belles découvertes. Je pensais à vous, ma bonne Mère, quand je me trouvais dans ces beaux parterres. Je m'imaginai même un instant que vous y étiez avec tous vos petits enfants. J'entendais vos exclamations : « — *Potten, potten, kinderen ! Wel, wel !... Dat zyn schoone bloemen ! Wie zoude het konnen gelooven ?... Maer ziet, maer ziet !...* » — « *Komt hier, moeder; hier heb ik eene schoone,* » etc., etc. En effet, c'était bien le plus beau coup d'œil que l'on pût voir et désirer. Lorsque la cloche rappelait au navire, je quittais avec beaucoup de peine ces parquets fleuris. J'ai cueilli un grand nombre de ces plantes; je les conserve dans mon herbier. Nous avons parcouru plusieurs endroits où il n'y avait que des oignons, ronds et grands comme de grosses billes de marbre qui servent à des jeux d'enfants, mais excellents à manger. Dans un autre endroit, nous avons cueilli une grande quantité d'asperges de la grosseur d'un pouce. Tous les passagers du navire s'en sont régalés pendant quatre jours.

Je ne vous dirai rien de nos petites rencontres avec les loups et les serpents; *dat zoude het spel verbrodden.* Chemin faisant, j'ai instruit et baptisé dans le navire une dame avec ses trois enfants, et entendu les confessions d'un grand nombre de voyageurs canadiens, qui se rendaient dans les Montagnes Rocheuses.

Un tombeau attire l'attention dans ces parages; c'est le tombeau de l'*Oiseau noir*, grand chef des Omahaus. J'en ai envoyé une petite esquisse aux Thérésiennes. Ce chef s'était rendu célèbre par l'ascendant qu'il avait sur toute sa nation; il était pour son peuple un objet de terreur et de respect, car les sauvages croyaient qu'il avait sur eux, d'une manière surnaturelle, le pouvoir de vie et de mort. Voici comment cette croyance s'accrédita. Il s'était procuré une grande quantité d'arsenic, par l'entremise d'un marchand; celui-ci l'avait instruit en même temps de la méthode de s'en servir; mais le méchant reçut bientôt sa récompense. L'Oiseau noir l'invita le même jour à un festin parculier, et lui administra adroitement une bonne dose de sa terrible médecine. Le marchand, au grand plaisir de son hôte, mourut quelques heures après, dans d'affreux tourments. Fier de son essai, l'Oiseau noir médita bientôt l'exécution d'un coup perfide, et fit de grands préparatifs. Il expédia une partie de ses gens pour la chasse, afin de tuer quelques buffles et quelques biches pour son festin. Les principaux guerriers et les petits chefs étaient devenus jaloux de l'ascendant que le grand chef avait exercé, depuis quelque temps, sur toute la nation. L'Oiseau noir, informé de leur mécontentement et de tous leurs murmures, invita à sa fête jusqu'au dernier de ceux qui avaient murmuré. Il leur prodigua tous les égards et montra la plus grande cordialité à ses convives, voulant, en apparence, se réconcilier avec eux et effacer les mauvaises impressions que sa dureté et sa hauteur avaient causées. Dès que chacun eut vidé son plat et que le poison eut déjà commencé à agir sur quelques-uns, il jeta le masque et commença une harangue sur le grand pouvoir du génie ou manitou qui le guidait, et, élevant sa massue en signe de triomphe, il les pria avec sarcasme et amertume, « d'entonner leurs chansons de » mort, si quelque sang de guerrier se remuait encore dans » leurs veines; ajoutant, avec l'accent de la vengeance,

» qu'avant le lever du soleil, — il était nuit, — les corbeaux » voltigeraient au-dessus de leurs loges, et que leurs » femmes et leurs enfants pleureraient sur leurs cadavres » inanimés. » Ce fut une nuit de confusion, de larmes, de crainte et de tumulte. Aucun n'échappa au poison.

Toute la vie de ce chef sauvage fut une chaîne de crimes et de cruautés. « Las enfin de verser du sang, » comme s'expriment les Indiens, ou plutôt, poursuivi par les remords et le désespoir, il s'est laissé mourir de faim. Avant d'expirer, il donna ordre à ses guerriers fidèles de l'enterrer sur la plus haute des côtes, élévation d'environ 300 pieds, assis sur son plus beau coursier, ayant en face l'impétueux Missouri, « afin de pouvoir saluer de loin, disait-il, tous les voyageurs. » Son tombeau ressemble à un monticule. Il est surmonté d'une perche, à laquelle les sauvages attachent des drapeaux. On peut facilement le distinguer à la distance de cinq à six lieues.

Notre bateau a passé près du village des Omahaus, composé d'environ 1,400 âmes. Il est situé au bout d'une belle prairie d'environ une lieue d'étendue, au pied des collines. Personne ne s'est montré sur le rivage pour nous voir passer, de crainte, à ce qu'il paraît, que la petite vérole ne fût à bord et ne s'introduisît parmi eux. Il y a deux ans seulement, par une imprudence impardonnable du capitaine, cette maladie fut introduite dans les pays sauvages par le même navire, et y causa des ravages affreux et inouïs dans les annales indiennes : il y eut entre 25,000 et 30,000 morts dans l'espace de quelques semaines. De 1,200 hommes de la tribu des Mandans, sept familles seulement ont échappé à la contagion. Environ 80 guerriers de cette petite nation se sont suicidés dans ces jours de calamité, quelques-uns de désespoir à la perte de leurs enfants et amis, d'autres par crainte de devenir les esclaves de leurs ennemis, et le plus grand nombre en disant qu'ils avaient horreur de voir pourrir leurs corps en vie.

Le 11 mai, j'arrivai à ma destination, et je quittai avec regret mes quatre nouveaux enfants en Jésus-Christ et mes deux amis. J'eusse désiré beaucoup d'accompagner ces messieurs dans leur longue course, si ma santé et les circonstances me l'eussent permis, afin de visiter les nations nombreuses des montagnes.

A mon arrivée parmi les Sioux, les chefs et les guerriers de la tribu des Jantons m'invitèrent à un festin. Tous étaient assis en cercle dans une grande loge ou tente de peaux de buffle. Chacun reposait son menton sur ses genoux; les jambes étaient serrées contre le corps, position que ma corpulence ne me permettait pas de prendre. J'étais donc assis comme un tailleur l'est sur sa table, les jambes croisées. Chacun reçut un gros morceau de chevreuil dans un plat de bois; ceux qui ne pouvaient finir leur portion emportaient, — c'est la coutume, — le restant de leur assiette. J'étais de ce nombre et j'en avais assez pour deux jours.

Le repas fini, je leur fis connaître l'objet principal de ma visite parmi eux, c'est-à-dire, une paix durable entre les Sioux et les Potowatomies, leurs voisins. Ayant discuté les différents points, détruit les faux rapports qui séparaient les deux nations, j'ai engagé les Sioux à faire des présents aux enfants de ceux de nos Potowatomies qu'ils avaient tués, — c'est ce qu'on appelle, en termes sauvages, *couvrir* ou *payer pour les morts*, — et de venir fumer en frères avec eux le calumet de paix. La fête et le conseil se terminèrent dans la plus grande cordialité. La même soirée, je leur ai fait une instruction sur le symbole des apôtres et j'ai baptisé un grand nombre de leurs petits enfants. Cette nation, dispersée sur une grande étendue, compte 32,000 âmes.

Le but de mon voyage étant atteint, j'ai saisi la première occasion pour retourner à ma mission. Les sauvages d'ailleurs avaient déjà levé le camp pour aller rejoindre les

buffles qui s'éloignaient. Mon navire, cette fois-ci, n'était rien autre chose qu'un arbre creusé, qu'on appelle *canot*, ayant 10 pieds de longueur sur à peu près 1 $^1/_2$ de largeur. Je pouvais tout juste m'y asseoir. Déjà auparavant, j'avais traversé le fleuve dans ces sortes d'embarcations dangereuses; mais toujours avec crainte. Maintenant j'avais cent vingt lieues à descendre sur le plus périlleux et le plus impétueux des fleuves, et il le fallait, car je n'avais point d'autre occasion. Heureusement j'étais accompagné de deux pilotes très adroits, qui, en pataugeant à droite et à gauche, lançaient, avec la vitesse d'un dard, à travers les nombreux chicots dont le fleuve rapide est parsemé, la barque fragile que le moindre choc ou obstacle eût renversée. Jugez de la vitesse de son courant. En trois jours, voguant depuis quatre heures du matin jusqu'au coucher du soleil, nous avons parcouru cent vingt lieues. Deux nuits seulement j'ai dormi à la belle étoile, n'ayant qu'une robe faite de peau de buffle pour lit et mon sac de voyage pour oreiller. Je puis vous l'assurer, mon somme était aussi paisible et aussi bon que les meilleurs que j'aie eus dans ma vie. Un bon appétit, — car l'air est vif sur l'eau, — nous préparait trois excellents repas par jour. Mes compagnons étaient bien pourvus de pain, de beurre, de sucre et de café; la chasse en même temps était si abondante, que nous faisions notre choix parmi le gibier. Jamais je n'avais vu autant de canards, d'oies, d'outardes, de cygnes et de dindes sauvages, que pendant ce court voyage. A notre dernier campement, un grand cerf, attiré sans doute par la vue du feu qui petillait à nos pieds, s'approcha de nous en battant des pieds de devant. Peu s'en fallut que quelqu'un ne reçût une forte contusion ou n'eût le crâne enfoncé par cet animal furieux. Il éveilla le pilote, qui, saisissant le fusil couché à mes côtés, le déchargea à deux pouces de mon oreille. Ce coup me fit lever en sursaut, sans toutefois m'effrayer.

Durant mon voyage, à part les Sioux, je n'ai vu qu'un

seul sauvage à la chasse de gibier, et qu'un seul village, celui des Omahaus. Quel contraste avec la belle, petite, populeuse Belgique!!! Les maisons ou huttesdes Omahaussont faites de terre, et ont la forme d'un cône. Elles ont de 120 à 140 pieds de circonférence. Pour les construire, ils plantent en terre de longues et grosses perches, courbent et joignent tous les bouts, qui sont attachés dans l'intérieur à une vingtaine de poteaux ou piliers. Ces perches sont ensuite couvertes d'écorces, sur lesquelles on met à peu près un pied de terre et un gazon. Ces espèces de demeures ressemblent à de petits monticules. Un grand trou, pratiqué au sommet, laisse pénétrer la lumière et échapper la fumée. Le foyer est toujours au centre. Chaque hutte contient de six à dix familles.

Un jeune créole français vient de m'amener sa femme pour l'instruire dans notre sainte religion. Il est descendu avec elle tout récemment d'au delà des Montagnes Rocheuses, distance de onze à douze cents lieues. Le récit qu'elle m'a fait de la vie que mène sa nation, les Ampajoots, est vraiment déchirant. Le sol est des plus ingrats; il n'y a point de chasse du tout. S'ils se hasardent à sortir de leur pays, leurs voisins, plus nombreux, les tuent sans miséricorde. Ils sont sans habits, sans habitations et rôdent, comme les animaux sauvages, dans les prairies, où ils vivent de racines, de sauterelles et de grosses fourmis. Ils écrasent ces derniers insectes entre deux pierres, en font une espèce de galette, qu'ils cuisent au soleil ou au feu, pour ensuite s'en régaler. Cette pauvre femme sauvage, âgée d'environ vingt-cinq ans, n'avait jamais encore mangé de viande. Son étonnement fut grand lorsqu'elle vit pour la première fois des poulets, des cochons, des vaches et bœufs, et autres animaux domestiques rôder autour des habitations. Dès qu'elle sera assez instruite pour recevoir le baptême, je la nommerai *Isabelle*, et vous en serez la marraine. N'oubliez donc pas la pauvre Ampajoot dans vos prières.

Votre lettre de juillet, dont vous faites mention, ne m'est pas parvenue. Les dangers sont grands et la distance est de 2,000 lieues.

J'ai écrit la même lettre à peu près aux Thérésiennes.

Ma bonne Mère,

Votre tout dévoué serviteur,

P.-J. De Smet. S. J.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques *à Bruxelles.*

LES OSAGES.

(*Suite.* Voir p. 304.)

(*Envoi d'une deuxième lettre du R. P. Bax.*)

Hollande, janvier 1857.

Voici la deuxième lettre du R. P. Bax que je vous ai promise dans ma missive du 1er décembre 1856.

Deuxième lettre du R. P. Bax au R. P. De Smet.

« Village de St-François de Hieronymo parmi les Osages. 10 juin 1850.

» Mon révérend et bien cher Père,

» Dans ma dernière lettre, j'ai été, malgré moi, obligé de vous donner une description trop abrégée de l'état vraiment prospère de nos écoles.

» Rien n'étonne plus les blancs qui nous visitent que les progrès extraordinaires de nos petits Osages dans les différentes branches qui leur sont enseignées. Telles sont : la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie et la grammaire pour les garçons ; la lecture, l'écriture, la géo-

graphie, les ouvrages d'aiguille, la broderie et le dessin pour les filles. A ces dispositions, tous joignent un goût bien prononcé pour la musique, et ils trouvent beaucoup de plaisir à chanter des cantiques pieux. Ils sont, de plus, très polis, dociles et obéissants. Aussitôt qu'ils aperçoivent un blanc, leur premier mouvement est d'aller lui présenter la main. La délicatesse de leurs sentiments et leurs bonnes dispositions ont allégé bien des fois la peine que nous éprouvions lorsque nos moyens ne nous permettaient pas de pourvoir à leurs besoins.

» S'il arrive qu'un des Pères s'absente pour trois ou quatre jours, ils sont aux aguets pour le moment où il est attendu. Aussitôt qu'ils l'aperçoivent, ce qui a lieu quelquefois à la distance de trois ou quatre milles, rien ne peut les empêcher de courir à sa rencontre et de s'écrier : — « Père, comment vous portez-vous? comment vous portez-» vous? » —

» Le plus grand nombre d'entre eux se fait remarquer par des sentiments de dévotion vraiment admirables. La religion est ainsi le moyen le plus efficace pour corriger les fautes ordinaires à cet âge. — La plus forte réprimande que nous puissions leur faire est de leur demander : « Mon enfant, quand vous avez été baptisé, n'avez-vous pas » promis à Dieu d'être sage? » — D'un bon nombre, on constate de grands progrès dans le catéchisme. Une quarantaine ont fait leur première communion. Ces derniers visitent le Saint Sacrement avec autant de régularité et de dévotion que les fidèles les plus fervents.

» Voilà, mon révérend Père, ce qui donne le plus de consolation. Il y a deux ans à peine, ces petits néophytes couraient nus dans les bois et les plaines, adonnés à toute espèce de vices et n'ayant aucune connaissance ni de leur Créateur ni de la fin de leur création. Jamais la bonté de la Providence n'a été plus manifeste pour moi; jamais je n'en ai vu la divine influence plus généralement sentie et mieux

appréciée; jamais, avant ce jour, je n'avais été aussi intimement convaincu que le Seigneur offre à toutes les nations, à toutes les familles et à chaque individu, les moyens de se sauver et de s'unir à la sainte Église.

» Ce qui nous avint le premier jour de notre arrivée ici sert de puissante confirmation à cette vérité. On nous rapporta qu'un Indien venait de mourir dans un village à quatre milles de distance. J'exprimai la peine que me causait ce malheur à celui qui m'en apportait la nouvelle. Il me dit qu'un autre homme, dans le même endroit, était sur le point de mourir. Dans l'espoir d'arriver encore assez tôt pour le baptiser, je partis immédiatement. Arrivé à l'endroit où le Neosho se divise en deux branches, je trouvai les eaux tellement grossies qu'il était impossible de les passer de là à plusieurs jours.

» Le quatrième jour, — c'était un dimanche, — un métis passa la rivière dans un tronc d'arbre pour venir entendre la messe. Je l'interrogeai sur l'état du malade. Il était à l'agonie depuis quatre jours; il s'était constamment bien comporté; il avait manifesté le vif désir de voir la Robe-Noire qui était venue annoncer à la nation la parole de Dieu. Je montai aussitôt à cheval, avec quelque appréhension que mon guide ne retardât mon arrivée. En cela je me trompai: il arriva plus vite à pied que moi à cheval.

» Je trouvai mon Indien très malade; il m'était bien évident qu'il s'en allait à grands pas vers l'éternité. Aussitôt que j'entrai dans la loge, il me salua avec joie et affection. Je lui fis comprendre, à l'aide d'un interprète, que je venais lui parler du Grand-Esprit et l'instruire sur les vérités nécessaires au salut. — « Je te remercie, Père; tes » paroles sont bonnes et consolantes; mon cœur se réjouit » en te voyant. » — Telles furent les paroles qu'il m'adressa d'une voix mourante. Je lui parlai des dispositions requises pour recevoir le baptême, et lui dis, entre autres choses, qu'il devait renoncer à toutes les mauvaises actions qu'il

avait pu faire, en être contrit, et ne plus jamais faire le mal, lors même qu'il guérirait; que, s'il était disposé sincèrement à agir ainsi, le Grand-Esprit oublierait tous les péchés de sa vie. — « Père, me répondit-il, j'ai toujours voulu » être bon. Je n'ai jamais volé; je ne me suis jamais enivré; » je n'ai jamais tué. Toutefois, si j'ai offensé le Grand- » Esprit, je m'en repens. Je désire lui plaire afin que, si je » meurs, il ait pitié de moi et m'accorde la grâce d'être ad- » mis en sa présence. » — Fatigué de l'effort qu'il avait fait pour parler, il garda le silence pendant quelques instants; puis, ouvrant de nouveau les yeux, il dit : « — Père, » si tu penses que je sois digne de recevoir le baptême, tu » m'accorderas une grande faveur et beaucoup de bénédic- » tions! » — Pleinement satisfait du vif désir qu'il manifestait, je lui administrai le sacrement. A peine fut-il régénéré dans les eaux salutaires du baptême, qu'il rendit le dernier soupir, pour aller jouir du bonheur réservé aux enfants de l'Église.

» La mort si consolante de cet Indien fut suivie de la scène la plus déchirante. Jamais je n'avais vu des démonstrations d'une douleur aussi profonde. Les hommes sortaient de cette stoïque indifférence qui semble leur être naturelle, poussaient de profonds gémissements et versaient des torrents de larmes; les femmes, les cheveux épars, poussaient des cris perçants et donnaient tous les signes d'un désespoir que la raison ne peut plus dominer. J'ensevelis l'Indien, le jour suivant, selon le rit de notre sainte Église. Tout le village était présent à cette cérémonie. Ce fut avec la plus profonde gratitude que les assistants virent les attentions et le respect que nous montrons pour les morts.

» Depuis ce jour, nous avons toujours assisté les malades dans leur agonie. Le temps pour les instruire est souvent très court, et leurs idées sur la religion sont plus qu'imparfaites; mais, d'un autre côté, ils ont toute la sim-

plicité et la bonne volonté d'un enfant, et leurs dispositions sont des plus consolantes.

» Il y a peu de jours, je baptisai le plus vieux de la nation. Impossible de vous dire les impressions que j'éprouvais en versant l'eau sainte sur cette tête blanchie par les années. Le baptême est un des sacrements de notre sainte religion que l'Indien comprend le mieux, et c'est celui de tous qu'il est le plus désireux de recevoir.

» Des incidents, que quelques-uns appelleraient providentiels et que d'autres se contenteraient de nommer accidentels, ont beaucoup contribué à augmenter, dans cette tribu, la foi sur l'efficacité de ce sacrement. Je ne vous citerai qu'un seul exemple.

» Un soir, — c'était pendant l'automne de 1848, — un Indien arrive à la mission. La douleur et le trouble étaient peints sur son visage. Aussitôt qu'il m'aperçut, il me dit : — « Père, viens sans délai, car ma femme se meurt. Tous » désespèrent, et moi, je la considère déjà comme morte. » Tu nous as dit de t'appeler lorsque quelqu'un serait » malade et en danger de mort. Je veux qu'elle apprenne » la parole du Grand-Esprit avant de mourir. C'est pour » cela que je suis venu t'appeler. » — Je venais d'arriver d'un village appelé *Cawva-Shinka*, ou Petit-Village, situé à trente milles de la mission; j'étais épuisé de fatigue. Mais comment résister à une invitation si pressante et surtout dans une circonstance aussi grave? Après un moment de repos, je partis avec mon homme. Arrivé au village à minuit, je trouvai la loge remplie de femmes et d'enfants, criant et chantant la sauvage chanson des morts. Je les priai de finir ces lugubres accents et m'approchai de la malade, étendue sur une peau de buffle et couverte à peine de quelques vieux lambeaux de couverture. Elle était sans connaissance. Comme elle paraissait ne pas devoir revenir à elle de sitôt, je me déterminai à rester jusqu'au matin. Un Indien eut la bonté de me prêter sa cou-

verture; je m'en enveloppai et j'essayai de prendre quelques heures de repos. Mais ce fut en vain; je n'ai jamais passé une plus misérable nuit. Les femmes et les enfants recommencèrent leur épouvantable vacarme; les chiens de la loge passaient et repassaient sur moi avec une telle continuité, qu'il m'eût été impossible de compter le nombre de leurs visites. Vers l'aurore, la malade commença à donner quelques signes de vie; mais elle ne pouvait encore parler. Aussitôt qu'elle eut recouvré entièrement les sens, je lui fis quelque exhortation. Elle se montra attentive et donna des signes d'une véritable joie. Je la baptisai et je partis. Deux heures après mon depart, elle était parfaitement rétablie. Elle se leva, prit son enfant et l'allaita.

Je retournai peu de temps après au même village, et me trouvai immédiatement environné d'hommes, de femmes et d'enfants, criant d'une voix unanime : — « *Komkai.* » Nous sommes bien contents de te voir. » — C'est leur mot de cordiale réception. Après m'avoir raconté le fait et la guérison de la malade, ils m'apportèrent vingt-cinq enfants à baptiser. — « Père, me disaient-ils, nous » croyons tes paroles. Nous savons que le baptême vient » du Grand-Esprit. Nous sommes de pauvres ignorants; » nous ne pouvons pas lire le livre qui renferme la parole » du Grand-Esprit; mais tu nous l'expliques et nous te » croyons. » — J'ai eu des preuves bien évidentes de la sincérité de leurs bonnes intentions et de leur ferme résolution de ne plus offenser Dieu après le baptême.

» Il y a un mois environ, je m'arrêtai pour quelques instants dans un *wigwam* indien. Ceux qui l'habitaient n'avaient pu aller à la grande chasse, à cause de la maladie de leur petite fille. Sa mère me dit qu'ils souffraient de la faim et qu'ils n'avaient pas mangé de viande depuis longtemps. Elle ajouta qu'elle avait bien vu un bœuf égaré dans la forêt et appartenant à un blanc, et qu'elle l'aurait tué si elle ne s'était pas rappelé la promesse qu'elle avait

faite, lors de son baptême, de mourir plutôt que de faire ce qui est mal; qu'elle préférait souffrir la faim que d'offenser le Grand-Esprit; et que, si elle avait tué le bœuf, le Grand-Esprit n'aurait plus eu pitié d'elle dans la misère. Ce petit récit me plut et m'édifia. Je ne pouvais m'empêcher de penser combien l'état du monde serait différent de ce qu'il est, si tous les chrétiens se rappelaient aussi fidèlement que cette pauvre Indienne les promesses de leur baptême.

» Nous avons baptisé jusqu'à présent au delà de 500 personnes. Cent adultes et enfants ont eu le bonheur de recevoir le sacrement de la régénération avant de mourir. Lorsque ces Indiens sont bien instruits, nous avons peu à craindre pour leur conduite vraiment exemplaire. Le plus grand obstacle pour nous est dans la difficulté que nous éprouvons à apprendre leur langue. Elle ne compte que peu de mots, souvent peu propres à exprimer des idées abstraites. Ces braves gens ont quelques idées confuses d'un Être suprême, de l'immortalité de l'âme, du bonheur et des châtiments de la vie future; mais ces idées sont mêlées de notions matérielles et superstitieuses. En voici un exemple. Ils croient que ceux que le Grand-Esprit admet dans son heureux séjour y reçoivent en abondance du buffle, du chevreuil, de l'élan et du maïs; que, lorsqu'une personne meurt, son âme continue d'habiter la place où elle a laissé son corps; que les âmes retournent quelquefois de l'autre monde pour prendre et y conduire d'autres âmes. C'est la raison pour laquelle ils craignent tant de voyager dans l'obscurité, surtout lorsque quelqu'un est dangereusement malade; ils pensent qu'alors un esprit voltige dans les environs. Quelques-uns de leurs *Vigkontah* (jongleurs ou *hommes de médecine*) prétendent, en beaucoup d'occasions, avoir le pouvoir de chasser cet esprit et de sauver la vie de la personne malade. Lorsqu'il y a danger de mort, les plus superstitieux recourent souvent à ces jongleurs; un cheval, un mulet, ou même plusieurs doivent payer ces services. Je

connais un de ces imposteurs qui, par ce métier, a gagné, en un seul printemps, trente-deux chevaux. Leurs efforts tendent principalement à persuader aux pauvres Indiens de ne pas nous appeler dans leurs maladies. Ils disent, du ton le plus assuré, qu'ils annuleront l'efficacité de notre pouvoir.

» Au printemps passé, j'allai faire une visite aux Petits-Osages. Le jour de mon arrivée, je baptisai trois personnes dangereusement malades; elles moururent le lendemain. Quelques jours après, une fièvre maligne éclata et fit un grand nombre de victimes. Les jongleurs attribuèrent la cause du fléau à ma présence, en déclarant que je leur avais fait perdre le pouvoir de chasser les esprits. Il est affligeant, mais aussi un peu amusant, de voir ces jongleurs s'efforcer de faire cette chasse. Ils se rendent aussi affreux que possible, s'équipent de tous leurs instruments, déchargent leurs fusils, agitent leurs massues et leurs bâtons, battent le tambour, et recourent à tout ce qui est capable de faire du bruit; en un mot, ils emploient toutes les fourberies imaginables pour tromper ces pauvres Indiens. Mais leur pouvoir, qui était autrefois très grand, commence à décliner. Chaque jour voit diminuer l'estime que les sauvages avaient pour eux. Les Indiens nous sont attachés, surtout, comme ils le disent, par ce que nous n'avons ni femmes ni enfants. — « Si vous en aviez, disent-ils, vous » feriez comme les *missionnaires* (les presbytériens) qui » vous ont précédés : vous penseriez trop à vos familles » et vous négligeriez l'homme à peau rouge et ses en- » fants. »

» Je vais souvent les visiter dans leurs villages, et je suis toujours reçu avec la plus grande bienveillance. Un crieur me précède pour annoncer mon arrivée. Lorsqu'ils sont tous assemblés dans une vaste loge, ou sous l'ombrage de quelque gros arbre, je commence mon instruction. Ils écoutent avec le plus vif intérêt. Quand j'ai fini de parler,

le chef se lève, adresse à sa tribu quelques avis paternels, et répète ou commente ce que le missionnaire a dit.

» Un dimanche, un chef nommé *Paï-nonpashe,* du village de la Grande Colline sur la rivière Verdigris, vint voir ses deux enfants qui étaient en pension chez nous. Une courte instruction que je fis après la messe produisit une telle impression sur son esprit qu'en retournant chez lui il dit à un métis dont il était accompagné : — « Je commence » maintenant à voir ce qu'il faut faire pour être agréable » au Grand-Esprit. Je suis effrayé pour moi-même, mais » je me réjouis pour mes deux enfants; car ils ont toute » la facilité de connaître le Grand-Esprit et de devenir heu- » reux dans cette vie et dans l'autre. »

» La bonne santé dont jouissent tous les enfants qui sont à notre école étonne beaucoup les parents. De fait, la maladie est inconnue parmi eux; pas un seul encore n'est mort depuis que nous sommes ici. Cela contribue beaucoup à augmenter la confiance que les Indiens ont en nous, et dissipe toutes leurs craintes pendant la saison des grandes chasses, où ils doivent s'éloigner pour plusieurs mois.

» Lorsque les effrayants ravages que le choléra avait causés le long de la rivière Kanzas, à Westport et dans d'autres endroits, furent connus ici, les Osages effrayés résolurent immédiatement d'aller chercher leur salut dans les plaines. Quelques-uns voulaient emmener leurs enfants; mais la majorité s'y opposa dans la ferme persuasion qu'ils seraient en sûreté sous la garde des Robes-Noires et sous la protection du Fils de Dieu et de sa sainte Mère. Ils se retirèrent donc dans les plaines et laissèrent leurs enfants avec nous. Ils n'avaient été que peu de temps dans leur nouveau séjour lorsque le choléra se manifesta de la manière la plus terrible, et en emporta un grand nombre. S'apercevant de l'erreur qu'ils avaient commise en s'enfuyant de la mission, ils se hâtèrent de revenir pour camper, comme ils disaient, tout près des bons Pères. Ils s'en revinrent donc, et avec

tant de précipitation qu'ils ne firent aucune provision, et voyagèrent jour et nuit. A mesure qu'ils approchaient de leur pays, la violence du fléau diminuait. Le dernier cas de mort arriva à 15 milles de la mission.

» Les plus grandes difficultés nous sont faites par les métis, presque tous Français d'origine. Ils n'ont du catholique que le baptême, et un attachement inviolable à leur foi, dont, faute d'instruction, ils ne connaissent presque rien, et qu'ils pratiquent encore moins. Ils ont mainte fois prouvé aux ministres protestants que leurs efforts pour les faire changer de religion étaient parfaitement inutiles.

» Une autre difficulté pour nous, c'est le genre de vie que les Indiens sont obligés de mener, pour se procurer les provisions nécessaires à leur subsistance. Ils passent généralement six mois de l'année à la chasse; ce qui les oblige de s'éloigner de nous, et expose aux plus grands dangers la moralité de ceux qui voudraient vivre en bons chrétiens. J'espère que cet état de choses changera; car plusieurs sont déjà convaincus qu'ils ne pourront plus longtemps compter sur le gibier et qu'ils auraient déjà dû commencer à cultiver leurs terres, s'ils avaient les moyens nécessaires pour s'y mettre.

» Une députation de la nation, composée du premier chef, de cinq guerriers et d'un interprète, est allée rendre une visite à leur grand-père. Le président Taylor les a reçus avec la plus grande bienveillance, et les a encouragés à commencer la culture de leurs terres. Je ne puis vous exprimer la reconnaissance que j'éprouve moi-même quand je pense aux soins vraiment paternels prodigués à mes chers sauvages par leur grand-père et par tous les officiers employés dans l'intendance des Indiens. Les sauvages en ont été extrêmement flattés. J'ai la persuasion qu'il en résultera un grand bien.

» Voilà, mon révérend Père, une description bien imparfaite de l'état de notre mission, dans laquelle nous

espérons recueillir beaucoup de fruits de salut, s'il plaît à Dieu que nous puissions y rester. Les difficultés pécuniaires nous ont mis souvent et nous mettent encore à présent dans une position assez critique; mais, mon révérend Père, le secours que nous recevons de temps en temps de la Propagation de la Foi, de quelques cœurs généreux et amis des sauvages, vient nous soulager. Nous espérons dans la divine Providence pour tout et en tout. « Dieu est fidèle. » Recommandez-nous aux prières de votre pieuse congrégation et de votre bonne communauté de Saint-Louis.

» Mon révérend et bien cher Père,

» Votre tout dévoué Frère en J.-C.,

» J.-J. Bax,

» de la Compagnie de Jésus. »

TRENTIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES OSAGES.

(*Suite et fin.* Voir p. 304 et 332.)

(*Envoi d'une troisième lettre du R. P. Bax.*)

Bruxelles, 25 janvier 1857.

Mon révérend Père,

Voici la troisième lettre du R. P. Bax que je vous ai promise. C'est la dernière qu'il a écrite. Je vous en ai donné un extrait dans ma vingt-deuxième lettre, en esquissant la biographie de ce zélé missionnaire, tombé victime de son dévouement dans la maladie dont il retrace ici les ravages.

Troisième lettre du R. P. Bax. Au R. P. De Smet.

« Mission parmi les Osages. Saint-François de Hieronymo, le 18 avril 1852.

» Mon révérend et cher Père,

» J'ai eu le désir de vous écrire plus tôt; mais nous avons été depuis quelque temps et nous sommes encore dans une terrible crise. Jamais je n'ai rien vu de semblable. *Fiat voluntas Dei.* Que la volonté de Dieu soit faite!

» Environ trois semaines avant la grande solennité de Pâques, quarante-cinq enfants de notre pensionnat tombèrent malades, dans l'espace de trois jours et demi. De prime abord, nous ne pouvions discerner la nature du mal.

Il commençait par un grand rhume, accompagné d'une forte fièvre. Après quatre ou cinq jours, la rougeole se manifestait. D'abord l'alarme n'était pas bien grande. Mais la rougeole disparut et une fièvre putride prit sa place. Le dimanche de la Passion, le plus triste de ma vie, nous avions deux cadavres exposés et environ douze de nos enfants en grand danger de mort. Onze de nos écoliers ont succombé en très peu de temps, et deux les suivront peut être de près. Nous sommes obligés d'interrompre l'école pour quelque temps, jusqu'à ce que cette terrible visite soit passée. La contagion se répand parmi les Indiens; la mortalité est très grande. Il sera difficile de rassembler de nouveau le troupeau dispersé. Toutefois, je puis dire que jamais auparavant, soit parmi les gens de couleur ou les blancs, soit parmi les religieux ou les gens du monde, je n'avais été témoin d'autant de ferveur et de piété au lit de la mort, qu'en ont montré nos jeunes néophytes. Ils peuvent servir d'exemple. Quelques-uns, de leur propre mouvement, demandaient de pouvoir tenir le crucifix entre leurs mains, et le serraient, sans vouloir le lâcher, durant plus de deux heures. La statue de la sainte Vierge devait être placée près de leur oreiller; ils imploraient le secours de leur bonne Mère et fixaient leurs yeux mourants sur son image. Ils jouissent déjà, j'en ai le ferme espoir, de la présence de Dieu.

» Le Seigneur semble vouloir recueillir dans sa grange céleste le peu que nous avons semé ici. Quels peuvent être les desseins de la Providence pour l'avenir? Nous ne pouvons et nous n'osons le conjecturer. Nous avons perdu plusieurs de nos meilleurs écoliers, et de ceux sur qui nous avions fondé nos plus grandes espérances.

» Mon révérend et cher Père,

» Votre très dévoué serviteur et frère en Jésus-Christ.

» T. Bax, S. J. »

TRENTE ET UNIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

KISTALWA ET MARIA,

PARENTS DE WATOMIKA.

La seizième lettre, page 214, contient des détails sur Watomika. Dans la même lettre, il est question des sacrifices des Delawares.

Namur, le 30 janvier 1857.

Mon révérend et cher Père,

Je vous ai narré, dans une de mes lettres, la conversion de Watomika, *l'homme aux pieds légers,* et sa vocation à la vie religieuse. Une courte notice sur ses parents vous intéressera.

Watomika est né dans le village de Muskagola, territoire indien. Son père, appelé Kistalwa, ou *l'homme qui parcourt le sentier de la montagne,* était petit-fils de Hobokou, *la pipe à tabac,* chef et guerrier distingué de la tribu des Delawares, ou Lenni-Lennapi, qui figure dignement dans l'histoire indienne des États-Unis. Ketchum, son cousin, est le chef actuel des Delawares et le successeur de Kistalwa.

Durant les quinze dernières années de sa vie, Kistalwa exerça les fonctions de grand chef. Dans maintes occasions, il prouva, par sa hardiesse à la chasse des ours,

des tigres et des buffles, et surtout par sa bravoure à la guerre, qu'il était digne tout à la fois de la haute position qu'il occupait dans sa nation, et du titre de descendant d'une longue suite de chefs et de guerriers illustres. Élevé dans le paganisme, Kistalwa ignorait la religion chrétienne. Il ne voyait dans les blancs qui visitaient sa tribu que des usurpateurs des terres de ses ancêtres, qui sans cesse la refoulaient plus avant dans les régions inconnues, que des agents d'un gouvernement qui, peu à peu et à mesure qu'il étendait son vaste empire, parviendrait à la fin à exterminer toute la race indienne. Il voyait s'introduire au milieu d'eux des hommes qui, avec une apparence d'amitié, leur tendaient la main, leur adressaient des paroles douces et flatteuses, encourageaient les Indiens à boire *l'eau de feu*, comme ceux-ci appellent les liqueurs, les enivraient pour mieux les tromper dans leur infâme négoce, et fomentaient les vices les plus abjects. Il était témoin des fatales influences que ces hommes pervers et hypocrites exerçaient dans la tribu. Est-il donc surprenant qu'il haït non-seulement ces individus, mais jusqu'à la religion à laquelle ils prétendaient appartenir, jusqu'au nom de chrétien qu'ils osaient porter? Comme le vieux Amilcar, père d'Annibal, Kistalwa ne cessa d'inspirer au jeune Watomika une haine éternelle contre la race perfide des blancs.

La mère de Watomika était d'origine française. D'après le récit de cette femme, ses parents sont venus de la province d'Auvergne, et, après avoir traversé l'Océan, ils se sont établis dans une belle et riche vallée sur les bords du Rio-Frio, tributaire de la rivière Nueces, au Texas, qui faisait alors partie du Nouveau-Mexique. De vertes plaines, dont la vallée abonde, servaient de pâturages à des troupeaux innombrables de bestiaux sauvages et à des milliers de chevaux marrons. Le Comanche, non moins sauvage et marron, y venait de temps à autre faire sa grande chasse aux animaux et se pourvoir de ces coursiers fougueux qui

le rendent la terreur de ses ennemis à la guerre. C'est dans cet endroit et à une époque bien éloignée de toute civilisation, que Maria, mère de Watomika, est née. Elle avait un frère, appelé Louis, de trois ans plus âgé qu'elle, né en France.

Des jours, des mois, des années même s'étaient écoulés sans que la paix eût été troublée dans la cabane solitaire du *Français intrépide,* comme il fut appelé. Il n'avait d'autres voisins que des sauvages nomades qui, dans certaines saisons de l'année, le visitaient, lui témoignaient beaucoup d'amitié et d'attachement, et lui apportaient leurs pelleteries et des provisions, recevant en échange les articles qui pouvaient le plus leur convenir et leur plaire. Cette petite famille, si tranquille, si heureuse dans le désert, à l'abri de ces commotions politiques, de ces orages furieux qui se soulevaient et semaient l'épouvante, le désordre et la ruine dans les plus belles provinces de son pays natal, la belle France; la famille Bucheur s'était éloignée de ces scènes tragiques et sanglantes, et croyait avoir trouvé le repos dans la solitude, loin des bouleversements et des vicissitudes dont elle avait été témoin dans son propre pays vers la fin du siècle dernier; mais, hélas! les rêves de la vie sont bien trompeurs et souvent bien courts! Les visions de l'imagination de l'homme ici-bas sont illusoires, incertaines; passant pour la plupart avec la vitesse de l'éclair, elles ne peuvent qu'éblouir un instant. L'intrépide Français comptait sur une longue suite d'années heureuses. Huit années s'étaient déjà écoulées, et la paix et le bonheur avaient régné dans son petit ménage. Les sauvages paraissaient lui être sincèrement attachés; il était leur ami, leur bienfaiteur; il se croyait assurément à l'abri de tout danger de leur part.

Soudain, un événement imprévu vint anéantir ses plus belles espérances. Un petit parti de chasseurs comanches avait été massacré par des Espagnols sur le Rio-Grande.

Aussitôt le cri de guerre et de vengeance retentit dans tous les camps de la tribu. Les guerriers indiens déjà battent les plaines et les forêts à la recherche de chevelures de blancs et avides de s'abreuver de sang. Ils avaient cherché en vain depuis plusieurs semaines, lorsque le souvenir du solitaire de Rio-Frio se présente à la pensée d'un soldat de la bande. Il propose le coup ; il est accepté. Dans leur rage frénétique, ils oublient la bienveillance et l'amitié dont ils avaient sans cesse reçu des preuves dans la cabane de l'honnête Français et de sa fidèle compagne; ils oublient jusqu'aux caresses innocentes des deux petits enfants.

A la faveur des ténèbres de la nuit, ils s'approchent de cette demeure paisible. Tandis que toute la famille était plongée dans un profond sommeil, le cri de guerre de ces barbares qui les environnaient vint le troubler. Armés de massues, les agresseurs s'élancent et enfoncent les portes. Avant que la famille ait le temps de se remettre de sa terreur panique, ils ont saisi le père, la mère et les enfants. On les conduit à une petite distance de la maison, afin qu'ils soient eux-mêmes les tristes témoins de la destruction par le feu de tout ce que les sauvages ne pouvaient enlever.

Ce n'était que le commencement de leurs malheurs. La colère et la vengeance indiennes, enflammées par toutes les injures reçues des blancs, devaient, en l'absence des vrais coupables, descendre sur ces innocentes victimes. Ils les chargèrent d'opprobres et les accablèrent de cruautés. Après une marche précipitée et pénible, continuée pendant plusieurs jours, presque sans qu'ils pussent prendre le moindre repos et avec très peu de nourriture, ils arrivèrent au village du grand chef comanche, proche parent des chasseurs massacrés par les Espagnols.

Le camp avait été averti d'avance de l'approche des guerriers. Ils y furent reçus avec tous les honneurs d'un vrai triomphe, consistant en danses de chevelures, en chants et

en festins, comme si ces misérables guerriers s'étaient réellement distingués par une action héroïque et dans une bataille rangée. Pendant que le conseil était en séance dans la loge du chef, pour délibérer sur le sort des prisonniers, ceux-ci furent conduits à l'entour du village, au milieu des injures les plus atroces que chaque barbare avait le droit de leur infliger. Le chef enfin proclama la sentence aux acclamations de toute la multitude. Le poteau fut aussitôt élevé dans le centre du camp et entouré de fagots. Le Français et sa femme y furent attachés ensemble pour y périr dans les flammes. Les danses sauvages, les gestes frénétiques, les cris, les vociférations et les hurlements horribles de ces barbares furieux augmentaient encore les angoisses profondes et l'affreuse agonie de leurs malheureuses victimes. Le père et la mère ne cessèrent, jusqu'au dernier soupir, de conjurer leurs cruels bourreaux d'avoir pitié au moins de leurs pauvres et innocents enfants. Le petit Louis et la petite Maria furent épargnés à cause de leur bas âge; le premier avait dix ans; la fille n'en avait que sept. Ils furent toutefois forcés d'assister au sacrifice inhumain de leurs chers parents, qu'ils ne pouvaient ni secourir, ni consoler. Ils tremblaient de tous leurs membres, versaient des torrents de larmes, appelaient leur père et leur mère par les noms les plus doux, et suppliaient, mais en vain, ces cœurs cruels et sans pitié de sauver leur vie. Les gémissements du père, au milieu de ses affreuses tortures, et les cris agonisants de la mère mourante déchiraient les tendres cœurs des enfants. Dans leur désespoir, ils se seraient jetés à leurs pieds, à travers les flammes, si les monstres qui les entouraient ne les en eussent empêchés.

Immédiatement après cette scène tragique et effroyable, les deux malheureux orphelins furent soumis à une nouvelle épreuve, non moins dure et affligeante dans les tristes circonstances où ils se trouvaient. Jusqu'alors ils

avaient passé ensemble les jours heureux et innocents de leur enfance ; ils avaient eu ensemble tous leurs amusements et fait toutes leurs courses ; aujourd'hui que leurs tendres cœurs désiraient partager ensemble la plus profonde amertume, ils furent impitoyablement séparés pour ne plus se revoir. Maria fut arrachée des bras de son frère, le seul objet de tendresse qui lui restât sur la terre. Le fils unique d'un chef présent était récemment tombé à la guerre. Ce chef réclama Louis pour prendre la place de son fils, le mit sur un beau coursier et le mena dans son pays. On n'a point entendu parler de lui depuis cette époque. S'il vit encore, il remplace probablement aujourd'hui son père adoptif en qualité de chef comanche, et parcourt, avec ses frères nomades et à peaux rouges, les vastes plaines du Texas, du Nouveau-Mexique et du Grand-Désert.

Maria fut adoptée dans la famille d'un grand guerrier comanche qui la traita comme son propre enfant et qui reprit aussitôt après le sentier de son pays, situé au nord du Texas. Elle était dans cette famille depuis environ sept années, lorsqu'elle accompagna ses parents indiens à un poste de traite, établi dans la partie supérieure de la rivière Rouge. Ils y rencontrèrent un grand parti de Delawares, conduit par le jeune et brave Kistalwa, fils d'un chef buckongahela. Les deux partis échangèrent aussitôt les compliments ordinaires entre Indiens et fumèrent ensemble le calumet de la paix et de la fraternité.

Maria attira l'attention du parti delaware, surtout de Kistalwa, qui chercha à avoir un entretien avec elle. Elle consentit à l'accompagner à la loge de Buckongahela, pourvu que ses parents adoptifs donnassent leur approbation. Kistalwa s'empressa de proposer l'affaire au vieux Comanche. Celui-ci surpris rejeta la proposition avec sévérité et refusa positivement d'en entendre parler. Il prit même ses mesures pour empêcher toute entrevue entre le jeune Delaware et sa fille adoptive. Kistalwa avait du

caractère; il ne se laissa pas intimider facilement, et ce premier refus ne servit qu'à l'encourager à persister dans sa demande à tout risque. L'histoire de la jeune fille blanche avait vivement touché son cœur. Il voulait absolument la reprendre, l'arracher, s'il le fallait, des mains d'un des bourreaux du malheureux père et de la malheureuse mère de Maria. Il revint donc à la charge avec une telle détermination et avec des arguments si positifs, que le Comanche commença à réfléchir sur les conséquences d'un second refus et à craindre pour la sécurité de toute sa famille. L'affaire prit un nouvel aspect : le vieux sauvage prêta une oreille plus attentive au discours du jeune guerrier. Kistalwa s'en aperçut; il mit aussitôt son calumet et du tabac à ses pieds. Selon les usages indiens, si la partie adverse ne fait aucune attention au calumet, c'est un signe qu'il se refuse à tout arrangement. Mais le Comanche, au grand contentement de son hôte, s'empressa d'allumer le calumet et l'offrit au Grand-Esprit et à tous les manitous de son calendrier, comme une marque de sa sincérité. Le calumet passa ensuite d'une bouche à l'autre : c'était la conclusion du traité. L'un promit sa fille; l'autre, en témoignage de sa reconnaissance, fit présent au père de deux beaux chevaux et d'une ample quantité de tabac et de munitions.

Kistalwa ne tarda pas à faire ses préparatifs de départ et fit avertir la fille blanche. Elle eut de la peine à quitter ses parents comanches, auxquels elle s'était sincèrement attachée. Maria, par sa douceur, son intelligence et toutes les autres bonnes qualités qui la distinguaient parmi ses compagnes, avait su gagner tous les cœurs de la famille comanche. Celle-ci, de son côté, avait eu pour Maria, durant son long séjour dans leur loge, tous les égards et toute l'affection de vrais parents, de sœurs, de frères. La séparation fut donc bien pénible; la peine mutuelle se manifestait par une abondance de larmes pour les derniers adieux.

Aussi, en quittant Maria, le vieux Comanche implorait ses manitous de protéger le sentier qu'elle allait parcourir; l'ayant placée sous leur sauvegarde, il la remit entre les mains de Kistalwa et de sa bande de guerriers.

Fiers du trésor qu'ils emportaient, ils reprirent, comme en triomphe, le chemin de leur pays. Le soleil brillait; les plaines fourmillaient d'animaux; la chasse était abondante; nul ennemi ne venait disputer le passage; tout fut propice et heureux pendant le long voyage.

Maria, à son arrivée parmi les Lenni-Lennapi, désormais sa propre nation, y fut reçue, avec toutes les marques de tendresse et d'affection, par le grand chef buckongahela. Il lui donna le nom de Monotawan, ou *la gazelle blanche*, à cause de sa forme délicate et de son admirable candeur.

Deux années après, Monotawan fut mariée à Kistalwa, avec les cérémonies et les rites en usage dans la tribu. Voici les détails de ce genre de solennités : lorsqu'un jeune homme désire entrer en ménage, il déclare son intention au père et à la mère de la fille, s'ils sont en vie, sinon aux plus proches parents et amis. Ce sont eux qui décident de la convenance du mariage. Le jeune homme prend alors son fusil, son sac à plomb et sa corne à poudre, et passe trois jours de suite à la chasse du gibier dans les plaines et les forêts voisines. S'il obtient du succès et qu'il retourne avec des chevaux chargés du produit de sa chasse, c'est un présage certain de bonheur et de paix pour le nouvel état dans lequel il va entrer; si, au contraire, il retourne à la loge les mains vides ou avec de misérable gibier, l'augure est défavorable et les amis remettent souvent le mariage à un temps plus propice. Le chasseur, à son retour, choisit les morceaux les plus délicats de sa chasse, les place à l'entrée de la loge de sa future, et se retire sans dire une parole à qui que ce soit. Lorsque le présent est accepté, c'est un signe qu'il n'est fait aucune objection à l'union projetée, de la part des parents ou amis de la famille. Aussitôt les deux partis

font tous les préparatifs qui préludent au mariage. Le jeune homme et la jeune fille se barbouillent soigneusement la figure de différentes couleurs et devises et se revêtent de leurs plus beaux ornements. Ils consistent en bracelets, colliers de grains de cristal ou de porcelaine, belles plumes d'oiseaux, habits de peaux de gazelles et de chevreuils, richement brodés et travaillés en épines de porc-épic de couleurs variées. Le futur s'attache des queues de loups ou de renards aux deux talons et aux genoux, en forme de jarretières et insère des plumes de queue d'aigle dans ses cheveux. Ces plumes sont des marques d'une grande distinction, dont on s'est rendu digne par des exploits à la guerre et la hardiesse à la chasse. Les principaux jongleurs font une offrande de tabac à Wâcon-Tanka, ou le Grand-Esprit, afin d'obtenir ses faveurs pour le jeune couple, et lui présentent une peau de castor en sacrifice, comme marque de leur reconnaissance pour les bienfaits futurs qu'ils implorent sur eux. Les amis et les proches parents préparent ensemble le grand festin de noce. Là, le jeune homme est présenté à la famille par le grand maître des cérémonies. Celui-ci remet à chacun des deux fiancés une peau de castor. Ils l'échangent entre eux, et ratifient ainsi leur consentement au mariage. Le repas commence; les convives font honneur aux mets; ils dansent et chantent au son du tambour et de la flûte, et c'est au milieu de ces amusements et des récits de belles histoires que se termine la cérémonie des noces parmi les Lenni-Lennapi.

Monotawan donna le jour à deux fils; l'aîné fut appelé Chiwendota, ou *le loup noir;* le cadet reçut le nom de Watomika, ou *le pied léger.*

Veuillez agréer mes hommages respectueux et me croire

Votre tout dévoué frère en Jésus-Christ.

P. J. De Smet. S. J.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES URSULINES D'AMÉRIQUE.

Nous devons la publication de cette lettre à la complaisance des supérieures des Ursulines de Saventhem et de Thildonck, auxquelles elle a été envoyée. Le R. P. De Smet avait fait une visite à ces deux couvents, au premier le 22 janvier, et au second le 27 du même mois de cette année.

Bruxelles, le 21 mars 1857.

Ma révérende Mère,

Sur le point de quitter la Belgique, je repasse dans ma mémoire les bienfaits que j'y ai reçus, et particulièrement l'accueil qui m'a été fait dans les communautés religieuses.

Parmi ces asiles de la piété et de la vertu, votre pensionnat tient un des premiers rangs. De même qu'en Amérique, j'ai pu constater dans ma patrie l'esprit si religieux qui anime les Ursulines, et le grand bien qu'elles font et qu'elles sont appelées à faire encore, par la ferveur de leurs prières et par l'éducation de la jeunesse.

J'en félicite toute la communauté, ma révérende Mère, parce que cet esprit prouve que le bon Dieu a établi cette maison et que c'est lui aussi qui la garde; je m'en félicite moi-même, parce que j'y ai trouvé des sujets consolants d'édification, et de beaux exemples à rapporter à mes pauvres sauvages; j'en félicite la Belgique, où les nouvelles Ursulines continuent si généreusement l'œuvre de leurs

devancières, auxquelles tant de mères de famille sont redevables des sentiments de foi et de piété qui les animent; j'en félicite l'Église, dont les enfants de sainte Angèle consolent le cœur affligé, en se rendant si dignes de l'état religieux, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de sainteté qui orne le front de l'Épouse de Jésus-Christ.

Continuez, âmes pieuses, à marcher sur les traces du Sauveur; ce n'est que dans cette voie qu'on trouve le bonheur véritable.

Je viens, ma révérende Mère, de faire allusion aux Ursulines d'Amérique; j'en ai parlé à vos chères élèves, lors de ma visite, avec le R. P. Terwecoren; néanmoins il pourra vous être agréable d'avoir quelques renseignements plus précis. Inutile de vous dire que je n'ai pas la prétention de faire une notice complète. Je dois me contenter de donner une idée sommaire de leur origine et de leur état actuel, et je terminerai par le récit d'une des plus étonnantes conversions que l'on connaisse.

Les Ursulines furent des premières religieuses qui s'établirent dans le Nouveau-Monde.

Avant la fin du XVIIe siècle, il y avait au Canada six communautés de femmes, parmi lesquelles deux d'Ursulines : la maison de Québec, fondée en 1639, et celle des Trois-Rivières, fondée en 1697.

Dans les Etats de l'Union américaine, la Nouvelle Orléans, capitale de la Louisiane, fut la première de toutes les villes des États-Unis qui obtint une communauté d'Ursulines. Ce couvent fut fondé en 1727. Lors de cette fondation, la Louisiane appartenait à la France. C'est dans ce sens que l'*Ami de la Religion* a dit, dans un remarquable travail sur l'*Église aux États-Unis*, que, « jusqu'en 1790, les États-Unis n'avaient pas connu ce que c'est qu'une religieuse [1]. »

En 1730, la communauté de la Nouvelle-Orléans comp-

[1] 1853, n. 5872.

tait sept Ursulines. Dévouées à l'éducation et à des œuvres de charité, elles dirigeaient une école, un hôpital et un orphelinat. Le nombre de leurs orphelins s'accrut beaucoup lors du massacre des Natchez, qui eut lieu cette année-là. L'expédition française délivra de l'esclavage beaucoup d'enfants sans pères et les transporta à la Nouvelle-Orléans[1].

« Les petites filles, écrivait le Père Le Petit, à la date du 12 juillet 1730, que nul des habitants n'a voulu adopter, ont grossi le troupeau intéressant des orphelines que les religieuses élèvent. Le grand nombre de ces enfants ne sert qu'à augmenter leur charité et leurs attentions. On leur a fait une classe séparée, et on leur a donné deux maîtresses particulières.

» Il n'y en a pas une de cette sainte communauté qui ne soit charmée d'avoir passé les mers, ne dût-elle faire ici d'autre bien que celui de conserver ces enfants dans l'innocence, et de donner une éducation polie et chrétienne à de jeunes Françaises qui risquaient de n'être guère mieux élevées que des esclaves. On fait espérer à ces saintes filles que, avant la fin de l'année, elles occuperont la maison neuve qu'on leur destine, et après laquelle elles soupirent depuis longtemps.

» Quand elles y seront une fois logées, à l'instruction des pensionnaires, des orphelines, des filles du dehors et des négresses, elles ajouteront encore le soin des malades de l'hôpital, et celui d'une maison de refuge pour les femmes de vertu suspecte. Peut-être même que, dans la suite, elles pourront aider à donner régulièrement chaque année la retraite à un grand nombre de dames, selon le goût que nous leur en avons inspiré.

» Tant d'œuvres de charité suffiraient pour occuper en France plusieurs communautés et des instituts différents.

[1] On peut voir les détails douloureux de cet affreux brigandage dans l'ouvrage intitulé *Life of bishop Flaget*, par Mgr. Spalding, évêque de Louisville.

Que ne peut point un grand zèle? Ces divers travaux n'étonnent point sept Ursulines, et elles comptent de les soutenir, avec la grâce de Dieu, sans que l'observance religieuse en souffre. Pour moi, je crains fort que, s'il ne leur vient pas du secours, elles ne succombent sous le poids de tant de fatigues. Ceux qui, avant que de les connaître, disaient qu'elles venaient trop tôt et en trop grand nombre, ont bien changé de sentiments et de langage : témoins de leur conduite édifiante et des grands services qu'elles rendent à la colonie, ils trouvent qu'elles sont venues trop tard et qu'il n'en saurait trop venir de la même vertu et du même mérite [1]. »

Voici ce qui y arriva encore vers la même époque, après la conclusion d'une paix qui termina une triste guerre.

« Les Illinois, dit le Père Le Petit, n'eurent pas d'autre maison que la nôtre, pendant les trois semaines qu'ils demeurèrent dans cette ville. Ils nous charmèrent par leur piété et par leur vie édifiante. Tous les soirs ils récitaient le chapelet à deux chœurs, et tous les matins ils entendaient ma messe, pendant laquelle, surtout les dimanches et les fêtes, ils chantaient différentes prières de l'Église conformes aux différents offices du jour. A la fin de la messe, ils ne manquaient jamais de chanter, de tout leur cœur, la prière pour le roi. Les religieuses chantaient le premier couplet latin, sur le ton ordinaire du chant grégorien; et les Illinois continuaient les autres couplets en leur langue, sur le même ton. Ce spectacle, qui était nouveau, attirait grand monde dans l'église et inspirait une tendre dévotion. Dans le cours de la journée, et après le souper, ils chantaient souvent, ou seuls ou tous ensemble, diverses prières de l'Église, telles que sont le *Dies iræ*, le *Vexilla Regis*, le *Stabat Mater*, etc. A les entendre, on s'apercevait aisément qu'ils

[1] *Lettres édifiantes*. Mémoires d'Amérique. Édition de Paris, 1781, t. VII, p. 61.

avaient plus de goût et de plaisir à chanter ces saints cantiques que le commun des sauvages, et même beaucoup de Français, n'en trouvent à chanter des chansons frivoles et souvent dissolues.

» On serait étonné, comme je l'ai été moi-même en arrivant dans cette mission, de voir qu'un grand nombre de nos Français ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien instruits de la religion que le sont ces néophytes. Ils n'ignorent presque aucune des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament ; ils ont d'excellentes méthodes d'entendre la sainte messe et de recevoir les sacrements; leur catéchisme, qui m'est tombé entre les mains, avec la traduction littérale qu'en a faite le P. Le Boulanger, est un parfait modèle pour ceux qui en auraient besoin dans leurs nouvelles missions. On n'a laissé ignorer à ces bons sauvages aucun de nos mystères et de nos devoirs; on s'est attaché au fond et à l'essentiel de la religion, qu'on leur a exposé d'une manière également instructive et solide...

» Le premier jour que les Illinois virent les religieuses, Mamantouensa (chef des Kaskakias), apercevant auprès d'elles une troupe de petites filles : — « Je vois bien, leur » dit-il, que vous n'êtes pas des religieuses sans dessein. » — Il voulait dire qu'elles n'étaient pas de simples solitaires qui ne travaillent qu'à leur propre perfection. — « Vous » êtes, leur ajouta-t-il, comme les Robes-Noires, nos » Pères; vous travaillez pour autrui. Ah ! si nous avions là-» haut deux ou trois de vous autres, nos femmes et nos filles » auraient plus d'esprit et seraient meilleures chrétiennes.» — « Eh bien, lui répondit la Mère supérieure, choisissez » celles que vous voulez. » — « Ce n'est point à nous à choi-» sir, répondit Mamantouensa ; c'est à vous qui les connais-» sez. Le choix doit tomber sur celles qui sont le plus atta-» chées à Dieu et qui l'aiment davantage. » — Jugez combien ces saintes filles furent charmées de trouver dans

un sauvage des sentiments si raisonnables et si chrétiens [1]. »

Tels furent, ma révérende Mère, les commencements de la pieuse communauté de la Nouvelle-Orléans.

A ces détails, j'en ajouterai quelques autres sur l'état des couvents des Ursulines, tel qu'il était en 1855.

La maison de la Nouvelle-Orléans comptait alors 32 religieuses professes, 3 novices et 3 postulantes. Le pensionnat avait 130 internes et 12 demi-pensionnaires.

Dans le vicariat du Haut-Michigan, à Saut-Sainte-Marie, les Ursulines ont une école de filles. On y faisait, en 1855, des préparatifs pour y établir aussi un pensionnat destiné aux enfants dont la position sociale exige une éducation plus soignée.

Dans le diocèse de Cincinnati, à Saint-Martin, près de Fayetteville, dans l'Ohio, la communauté des Ursulines était composée de 35 religieuses professes, 9 novices et 4 postulantes. Elles dirigent le pensionnat de demoiselles qui comptait, en 1855, 60 internes.

Dans le même État de l'Ohio, diocèse de Cleveland, à Cleveland même, la communauté était, à la même époque, composée de 14 religieuses professes, 10 novices et 4 postulantes. Elles y dirigent un pensionnat. Cet établissement est situé dans la plus belle et la plus saine partie de la ville. Il comprend toutes les branches ordinaires et les plus élevées d'une éducation choisie. On y admet des pensionnaires, des demi-pensionnaires et des externes.

Près de Cleveland, quatre Sœurs dirigent une classe élémentaire payante et deux écoles gratuites.

A Toledo, deux religieuses sont chargées de trois écoles élémentaires payantes et de deux écoles gratuites.

A Morrissonia, près New-York, il y a aussi un couvent et un pensionnat.

[1] *Lettres édifiantes.* Mémoires d'Amérique. Édition de Paris, 1781, t. VII, p. 61.

Dans le diocèse de Galveston, au Texas, les Ursulines étaient, en 1855, au nombre de 15 religieuses professes; leur pensionnat comptait 80 à 100 élèves.

A Saint-Antoine, il y avait 14 professes, 5 novices et 4 postulantes. Le nombre des pensionnaires variait de 140 à 160.

Dans le diocèse et la ville de Saint-Louis, où j'ai demeuré le plus longtemps depuis mon départ d'Europe, le couvent des Ursulines se compose de 20 à 25 religieuses. Elles dirigent un pensionnat de 40 à 50 élèves. Dans des bâtiments séparés, elles ont une classe d'externes de 100 à 120 enfants.

En considérant tous ces bienfaits de notre sainte religion, répandus à pleines mains sur l'Amérique, nous devons un témoignage de reconnaissance bien méritée à Mgr. Carroll, qui a le plus contribué à établir ou à préparer les pieuses institutions auxquelles se rattache le bonheur de ces contrées.

« Au moment où la Compagnie était abolie par Clément XIV, quelques Jésuites abandonnèrent la Grande-Bretagne pour se retirer dans l'Amérique septentrionale, leur patrie. John Carroll les conduisait. Lié à l'institut par la profession des quatre vœux, Carroll ne tarda pas à conquérir l'estime de cette immortelle génération qui préparait dans le silence l'affranchissement du pays. Il fut l'ami de Washington et de Franklin, le conseil de ce Carroll, son parent, qui travailla d'une manière efficace à la constitution des États-Unis. La prévoyance et le savoir du Jésuite étaient appréciés par les fondateurs de la liberté américaine. Attachés au culte protestant, ils allaient consacrer son triomphe par la loi; mais le catholicisme leur apparaissait, avec les Pères de la Compagnie, si tolérant, et si propre à civiliser les sauvages, qu'ils ne refusèrent pas à John Carroll d'assurer le principe de l'indépendance religieuse. Carroll fut admis à en discuter les bases avec eux : il

les posa si nettement, que jamais la liberté des cultes n'a été violée dans les États-Unis. Les Américains s'étaient engagés à la maintenir; ils ne se crurent point autorisés à trahir leur serment, même par les progrès que les missionnaires firent faire à la foi romaine. Quand l'Union fut constituée, le Pape Pie VI, en 1789, songea à donner un guide à tous ces fidèles dispersés dans les villes et dans les forêts. John Carroll reçut le premier le titre d'évêque de Baltimore; plus tard il devint archevêque et métropolitain des autres diocèses et légat apostolique, avec un autre Jésuite, Léonard Neale, pour coadjuteur [1]. »

De cette époque date, pour toute l'Amérique septentrionale, le commencement d'une ère nouvelle. Mgr. Carroll prit l'initiative du revirement religieux. Il n'avait pas eu de modèles; il aura une foule d'imitateurs.

« Après avoir pourvu, par la fondation d'un collége et d'un séminaire, à l'éducation de la jeunesse et au recrutement du sacerdoce, l'évêque de Baltimore se préoccupa d'introduire dans le Maryland des communautés religieuses de femmes, afin qu'elles y travaillassent à l'instruction des jeunes filles, au soulagement des malades et à l'adoption des orphelins. Ces bonnes œuvres ont été, dans tous les temps, le patrimoine de l'Église, et une chrétienté doit être considérée comme éphémère, tant qu'elle n'a pas jeté les racines de quelques couvents pour la prière et pour la charité [2]. »

Depuis lors, que d'œuvres de salut ont surgi sur le sol américain! que de faits ont signalé le doigt de la Providence!

En voici un, ma révérende Mère, qui est bien intéressant. Je crois l'avoir raconté aux religieuses et aux élèves des Ursulines de Saventhem et de Thildonck; mais l'ayant

[1] *Histoire de la Compagnie de Jésus*, par J. Crétineau-Joly, t. VI, p. 276
[2] *L'Ami de la Religion*, 1855, n. 5872.

relu depuis, dans le remarquable ouvrage de M. Henri de Courcy, sur l'Église catholique aux États-Unis, *The catholic Church in the United States*, traduit et augmenté par M. John Gilmary Shea, je pourrai l'écrire avec plus de précision.

En 1807, Daniel Barber, ministre congrégationaliste de la Nouvelle-Angleterre, avait baptisé dans sa secte miss Allen, fille du célèbre général américain Ethan Allen, si renommé dans l'État de Vermont, où il naquit. Cette jeune fille avait alors vingt-deux ans.

Peu de temps après, elle se rendit à Montréal, où elle entra au pensionnat de Sœurs de Notre-Dame. La jeune Allen embrassa spontanément la religion catholique, et voulant faire le sacrifice surnaturel de toute sa personne, elle se consacra aux choses du ciel dans la communauté de Sœurs hospitalières, à l'hôtel-Dieu, où elle mourut pieusement en 1819, après avoir, par l'édification de ses derniers instants, amené le médecin protestant qui la soignait à embrasser aussi la religion catholique.

La conversion de la Sœur Allen produisit d'autres fruits de grâce parmi ses coréligionnaires. Son ancien *pasteur*, M. Barber, devint d'abord membre de l'église protestante épiscopalienne. Il ne ralentit point le pas dans le chemin de la vérité : en 1816, il abjura les erreurs de la prétendue réforme.

Le fils de ce ministre converti, Virgile Barber, né en 1782, était ministre protestant, comme son père. Lui aussi, convaincu de la nécessité de s'unir à l'Église romaine, y entra avec son père. La dame Virgile Barber suivit ces exemples. Ces époux, devenus catholiques, firent plus. De commun accord, ils résolurent de tout quitter et de se séparer pour le service de Dieu. Dans ce pieux dessein, M. Virgile Barber se rendit à Rome, en 1817, afin d'obtenir du Souverain Pontife l'autorisation nécessaire. Il embrassa l'état ecclésiatique et fut ordonné dans la ville éternelle. Après y avoir sé-

journé pendant deux années, il partit de l'Europe et apporta lui-même à son épouse l'autorisation d'embrasser la vie religieuse. Elle entra au couvent de la Visitation à Georgetown et y suivit, pendant deux années, les exercices du noviciat.

Les époux Barber avaient cinq enfants : quatre filles et un fils. Celui-ci faisait ses études au collége des Jésuites à Georgetown; les filles étaient au pensionnat de la Visitation, mais sans savoir que leur propre mère était novice dans le même couvent.

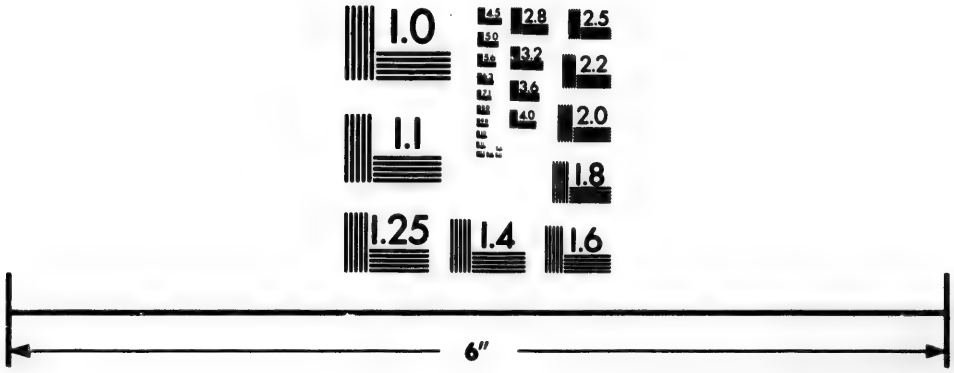
Après le noviciat de dame Barber, les cinq enfants furent conduits à la chapelle pour être témoins de la profession de leur mère; et, au même moment, leur père, sur les degrés de l'autel, se consacrait à Dieu dans la Compagnie de Jésus. A ce spectacle touchant et inattendu, les pauvres enfants éclatèrent en sanglots, se croyant abandonnés sur la terre; mais le Père céleste veillait sur cette famille privilégiée. Il inspira aux quatre filles le dessein d'embrasser l'état religieux; trois d'entre elles se firent Ursulines : l'une à Québec, une autre à Boston et la troisième aux Trois-Rivières; la quatrième sœur fit profession parmi les Visitandines de Georgetown. Leur frère, Samuel, entra dans la Compagnie de Jésus.

Le P. Virgile Barber, après avoir rempli, avec grande édification, différents postes en Pensylvanie et au Maryland, devint professeur d'hébreu au collége de Georgetown, et mourut le 27 mars 1847, à l'âge de 65 ans.

Sœur Barber, de la Visitation, résida longtemps à Kaskaskia, où elle fonda un monastère; Sœur Marie Barber, de Saint-Benoît, fut témoin de la destruction du couvent des Ursulines situé près Boston, et mourut à Québec, le 9 mai 1848; Sœur Catherine Barber, de Saint-Thomas, suivit l'évêque Odin au Texas, en 1849; je n'ai pas de renseignements sur la quatrième de ces pieuses filles.

La grâce de la conversion s'étendit à d'autres membres

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

de la famille. Un neveu et pupille du P. Virgile Barber, nommé William Tyler, né, dans le protestantisme, en 1804, à Derby, État du Vermont, devint, en 1844, le premier évêque catholique de Hartford, et mourut dans son diocèse en 1849.

Je termine, ma révérende Mère, en vous priant d'agréer encore une fois l'expression de ma vive reconnaissance pour tous les secours que vous avez apportés à ma mission, ainsi que pour les bonnes prières qui m'ont été promises, non-seulement par les religieuses, mais aussi par les élèves. Je les remercie toutes, et je les recommanderai au bon souvenir de mes pauvres sauvages. Que vos filles en Jésus-Christ continuent de s'adonner tout entières à l'œuvre si sainte de l'éducation de la jeunesse ; Dieu, — elles l'éprouvent, — n'attend pas l'éternité pour leur donner une ample récompense de bonheur! Que les chères enfants continuent de profiter de ces leçons salutaires et de ces exemples entraînants; elles conserveront alors, dans le monde, leur piété aimable et leur gaieté de cœur, parce qu'elles y conserveront leur précieuse innocence.

Je vous prie de remercier également en mon nom votre si digne directeur [1], qui m'a reçu avec cette cordialité fraternelle qui doit régner entre les prêtres et les religieux, appelés à travailler ensemble au salut et à la perfection des âmes, et à n'avoir qu'un but unique, dans leurs travaux et dans leurs désirs, la plus grande gloire de Dieu.

Agréez, ma révérende Mère, l'hommage de ma reconnaissance.

Votre serviteur en Jésus-Christ,

P.-J. De Smet, S. J.

A Saventhem, M. Paeps ; à Thildonck, M. Lambertz, curé du village, fondateur des nouvelles Ursulines, dont Thildonck a été la maison-mère.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

VOYAGE DU LÉOPOLD Ier D'ANVERS A NEW-YORK.

New-York, le 15 mai 1857.

Mon révérend et cher Père,

Le temps me manque absolument pour vous donner de longs détails; la besogne m'accable; je dois être court. Je vous envoie une lettre que j'adresse au respectable M. M..., à M... Si vous la croyez digne de vos *Précis Historiques*, je vous prie de la faire copier immédiatement et de lui expédier l'original.

Tout notre voyage s'est heureusement passé; tous mes compagnons sont bien portants et m'ont donné les plus grandes satisfactions.

Aussitôt que le temps me le permettra, je continuerai de vous écrire. Le 18, je partirai pour Saint-Louis.

Monsieur et ami,

Pour accomplir ma promesse, je me hâte de vous donner de nos nouvelles. Je sais d'ailleurs qu'elles vous feront plaisir et que vous les attendez avec une certaine impatience.

Nous venons d'arriver en Amérique, sains et saufs, après une traversée des plus heureuses et des plus tranquilles. Partis d'Anvers le 21 avril, nous avons abordé à New-York le 7 du mois de Marie. Voici une idée de notre itinéraire.

La veille de notre départ, nous fûmes invités à dîner dans la famille du digne et respectable comte Le Grelle,

ancien bourgmestre d'Anvers, qui désirait nous témoigner en cette occasion, comme il l'a fait lors de plusieurs autres départs de missionnaires, le grand intérêt qu'il porte à nos chères missions américaines. Le jour de notre départ, il eut l'insigne bonté de nous accompagner jusqu'au port. Un grand nombre d'autres personnes et plusieurs de nos plus proches et chers parents étaient aussi venus sur le quai, pour nous faire un dernier adieu et nous souhaiter un heureux voyage.

On leva l'ancre entre neuf et dix heures du matin. Il faisait un temps magnifique. Le beau et grand navire belge, le *Léopold Ier*, était plein d'animation. Une multitude d'émigrants de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suisse, des Belges, des Prussiens, des Français, etc., etc., s'y trouvaient déjà casés, et s'occupaient d'une infinité de petits soins et de petites affaires, pour se rendre la longue traversée agréable, ou, comme disent les Anglais, confortable; les matelots, attentifs au commandement et à leur poste, faisaient les derniers préparatifs du départ.

Nous ne mîmes qu'un jour pour arriver à Southampton. Le bateau y resta jusqu'au lendemain pour recevoir des passagers anglais et irlandais. Notre nombre montait alors à plus de 620 personnes. Pendant toute cette journée, l'air résonna du chant des Allemands et des Hollandais, rassemblés sur le pont; plusieurs parties de danses s'exécutèrent au son de l'accordéon, du violon et de la guitare. Notre tillac ressemblait à un village flottant au temps d'une kermesse. Mais les belles choses souvent ne sont pas de longue durée, et en voici une preuve.

A peine avions-nous perdu de vue l'île de Wight, que la scène prit un aspect tout différent. Nous trouvâmes la mer dans une agitation extraordinaire. Quoique le vent fût assez modéré, et que le temps parût assez beau, le roulis secouait le navire avec la plus grande violence, nous portant tantôt sur la cime des hautes vagues, et nous pré-

cipitant ensuite comme dans un abîme, entre les eaux turbulentes et écumantes qui s'élevaient autour de nous. C'était l'agitation qui suivait une forte tempête, ou bien de gros vents contraires qui avaient passé peu de temps auparavant dans notre voisinage. Ce jour-là ressemblait à un véritable jour de deuil : les chants et les danses avaient entièrement cessé; on ne remarqua plus la moindre animation ou vivacité; la table était presque déserte; la faim et la gaieté avaient disparu ensemble. On voyait çà et là des groupes d'hommes, de femmes et d'enfants, à figures sinistres et aux yeux hagards, pâles et blêmes comme des spectres, se pencher sur le bord du navire, comme s'ils avaient eu quelque communication empressée à faire à la mer. Ceux surtout qui s'étaient le mieux régalés et qui avaient regardé peut-être un peu trop profondément dans la bouteille, avaient les figures les plus tristes et les plus allongées; c'étaient de vrais parchemins : *franzyne gezichten*. Neptune était à son poste. Cet inexorable douanier exigeait son tribut; bon gré malgré, il devait être rendu jusqu'au dernier denier. Et remarquez-le bien, le tribut se paye en sens contraire : on a quitté la table après s'être régalé de dessert; eh bien, Neptune vous demande d'abord les amandes et les noisettes, les raisins et la tarte, ensuite le jambon ou la langue, puis le poulet et le rôti; et il ne vous laisse en repos que lorsque vous lui avez donné l'assiette entière de votre soupe.

Moi-même, quoique j'en fusse à ma onzième traversée de la mer Atlantique, je ne restai pas exempt du tribut commun. J'aurais voulu faire une réclamation auprès de Neptune; mais tous mes efforts n'auraient abouti à rien. Je m'y suis donc humblement soumis, et j'y ai passé comme tous les autres. Toutefois, j'en ai été quitte après un ou deux efforts. L'ancien proverbe nous dit que les choses violentes ne durent pas; aussi les incommodés se remirent insensiblement, et nous n'eûmes aucun décès à déplorer.

Nous avions à bord un digne et excellent docteur, M. Themont. Il était sur pied nuit et jour, et prodiguait ses soins indistinctement à tous les malades.

Le tribut une fois payé, on en oublia assez vite l'inconvénient. Depuis ce jour, nous eûmes un temps assez favorable: les vents étaient un peu contraires; mais la mer était calme et tranquille, jusqu'à ce que nous arrivâmes à environ une distance de six jours du port de New-York.

J'eus la grande consolation de dire la sainte messe tous les jours dans ma cabine. Mes jeunes compagnons s'approchaient fréquemment de la sainte table et plusieurs des émigrants eurent le même bonheur. Vous auriez été édifié, en voyant notre petit autel, proprement orné et surmonté d'une belle petite statue de la sainte Vierge, environnée d'une guirlande de fleurs, que plusieurs dames hollandaises avaient ôtées de leurs chapeaux. Le dimanche, je disais la messe dans le grand salon, où plus de cent personnes pouvaient convenablement prendre place; plusieurs protestants avaient demandé de pouvoir y assister. On y chantait des cantiques en français, en latin, en hollandais et en allemand. C'était certainement un spectacle assez rare sur l'Océan, bien plus accoutumé à entendre des blasphèmes que les louanges de Dieu.

Le 2 mai, dans les environs des bancs de Terre-Neuve, la mer se couvrit d'un épais brouillard. Il continua pendant quatre jours, de telle sorte que le capitaine ne pouvait faire aucune observation. On ne pouvait rien distinguer à quelques pas du bateau. Les malheurs du *Lyonnais* et de l'*Arctic* sont encore récents. Nous étions dans un continuel danger de faire collision avec quelque voilier, qui suivait la même route. Aussi, par précaution, le grand sifflet de la machine se fit-il entendre jour et nuit, avec ses sons les plus forts et les plus perçants, afin de donner l'alarme aux vaisseaux qui auraient pu se trouver sur notre passage. Au moyen de cette manœuvre, nous fûmes à même d'avan-

cer avec notre rapidité ordinaire, qui était de dix à douze nœuds par heure, ou quatre lieues.

Cependant, comme nous approchions rapidement de terre et que le brouillard devenait de plus en plus intense, il semblait qu'on devait aller plus ou moins à l'aventure; et comme les observations du méridien étaient devenues impossibles, on n'était pas sans quelque inquiétude. Nous eûmes donc recours au ciel et nous dîmes ensemble le chapelet, les litanies de notre bonne Mère et des prières spéciales pour obtenir, par l'intercession des âmes du purgatoire, un ciel serein. Nos vœux parurent être exaucés. Quelques heures après, les brouillards avaient disparu et nous eûmes une des plus belles soirées que l'on puisse voir sur la mer: la pleine lune se reflétait sur les ondes, brillant, dans toute sa splendeur, au haut du firmament étoilé et sans le moindre petit nuage. Le lendemain, le soleil se leva majestueusement. Nous vîmes un grand nombre de navires voguer vers tous les points du compas. Enfin, tous les yeux étant dirigés vers l'ouest, nous apercevons dans le lointain, au-dessus de l'horizon, comme une longue traînée de brouillards qui s'élèvent. Les officiers appliquent la longue-vue et annoncent que ce sont les côtes tant désirées de l'Amérique. Des chants, des exclamations de joie partirent de tous les cœurs à la fois. Tous les émigrants se trouvaient groupés sur le tillac; tous saluèrent le Nouveau-Monde, leur terre promise, qui renferme toutes leurs espérances et tout leur avenir. A mesure que les objets et les côtes se présentaient plus distinctement à la vue, mes jeunes compagnons ne pouvaient rassasier leurs yeux, en vue de cette terre, au salut de laquelle ils venaient dévouer leurs vies, et sur laquelle ils seront, j'espère, des instruments de salut pour des milliers d'âmes abandonnées. Avant la fin de cette belle journée, le 7 du mois de Marie, vers les quatre heures de l'après-midi, nous nous trouvions en rade près de Staten-Island, dans le port de New-York.

Il nous restait un devoir à remplir. Au nom de tous les passagers de la première et de la seconde cabine, qui formaient plus de cent personnes, je présentai au digne et respectable commandant du *Léopold Ier* et à tous ses officiers un document signé par tous, pour leur exprimer notre reconnaissance cordiale et nos remercîments sincères pour leurs attentions assidues, leur grande bonté et leur politesse à l'égard de tous les passagers, et, en même temps, pour leur faire part de l'admiration qu'avaient provoquée leurs connaissances navales dans le maniement du grand et beau *Léopold Ier*. Dans tous mes voyages de mer, je n'ai pas rencontré un commandant plus capable et des officiers plus attentifs à leurs travaux. Tout l'équipage était bien choisi et parfaitement organisé. On trouverait rarement des matelots plus tranquilles, plus laborieux, plus respectueux. Les noms de MM. Achille Michel, commandant, Juste Guillaume Luning, premier officier, Louis Delmer, second officier, Jules Nyssens, troisième officier, Léopold Grosfils, quatrième officier, Auguste Themont, docteur, Édouard Kremer, premier machiniste, seront toujours des noms bien chers à nos cœurs. Notre reconnaissance, nos vœux et nos prières les accompagneront partout. Nous payons aussi un tribut de remercîments et de reconnaissance aux respectables et dignes messieurs Posno et Spilliaerdt, d'Anvers, pour leurs attentions assidues à notre égard avant l'embarquement, et pour toutes les précautions qu'ils ont bien voulu faire prendre pour nous rendre ce long voyage agréable. A bord du bateau, tout s'est passé à merveille : on ne nous a laissé rien à désirer. De tout cœur, nous souhaitons bonheur et prospérité à la grande et noble entreprise de la *Compagnie Atlantique des Bateaux à vapeur d'Anvers*.

En arrivant à New-York, nos chers confrères du collége Saint-François Xavier et du collége Saint-Jean à Fordam, près de la ville, nous ont fait l'accueil le plus cordial, heureux de voir l'Europe envoyer de nouveaux renforts à

l'œuvre de l'apostolat américain. La belle et vaste Amérique, si belle dans tous les traits de sa grande nature, est dans les plus pressants besoins de missionnaires zélés et fervents. Les milliers d'émigrants catholiques, qui y arrivent chaque année, en rendent la pénurie de plus en plus affligeante et triste. Ah! puissent les cœurs généreux des catholiques de Belgique et de Hollande continuer à s'émouvoir de plus en plus de compassion pour tant de milliers d'âmes, rachetées au sang de Jésus-Christ, qui se trouvent privées de pasteurs et des consolations de la religion! Puissent-elles ne cesser d'envoyer de nouvelles troupes de jeunes missionnaires, remplis de zèle et de ferveur pour le salut des âmes! La moisson qui les attend est immense; les campagnes blanchissantes du père de famille n'attendent que les bras de moissonneurs. Nul pays au monde n'a aujourd'hui un plus grand avenir. Quel bonheur, s'il parvient à reconnaître et à accepter la véritable Église, qui seule peut nous rendre heureux ici-bas et nous procurer une éternité heureuse, pour laquelle nous avons tous été créés et rachetés!

Le temps presse, je dois finir. Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de, etc., etc.; continuez de prier pour moi et acceptez mes hommages de respect et de gratitude pour toutes vos bontés à notre égard; nous vous porterons une reconnaissance éternelle.

J'ai l'honneur d'être,

Très digne et respectable Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

J.-P. De Smet, S. J.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

CHARLES VAN QUICKENBORNE.

New-York, le 16 mai 1857.

Mon révérend et cher Père,

Je vous expédie plusieurs paquets et écrits par le retour du *Léopold Ier*. Les Notices sur les Pères Van Quickenborne et de Theux, frère de l'ancien ministre de Belgique, intéresseront, je pense, vos lecteurs. Commençons par celle du premier de ces excellents religieux.

Cette notice a été composée d'après un abrégé de la vie du Père Van Quickenborne, tiré des archives de la vice-province du Missouri. J'y ai entremêlé quelques faits dont j'avais connaissance.

Le Père Charles-Félix Van Quickenborne est le premier Jésuite qui ait paru dans la grande vallée du Mississipi, depuis le rétablissement de la Compagnie de Jésus. C'était un homme plein de zèle pour le salut des âmes. La conversion des Indiens était surtout l'objet de ses prédilections et de ses vœux. Longtemps son nom sera béni et sa mémoire célèbre dans les lieux qui ont eu le bonheur de recueillir les fruits de ses nombreux travaux et de ses vertus vraiment apostoliques.

Il était né dans le diocèse de Gand, à Peteghem, près de Deynze, le 21 janvier 1788. Ayant commencé ses études à Deynze, il alla les achever à Gand, où il embrassa l'état ec-

clésiastique. Van Quickenborne se distingua constamment par ses talents et par son application. Ordonné prêtre, il fut envoyé à Roulers pour y enseigner les humanités. Il y resta quatre ans, c'est-à-dire jusqu'au moment ou le petit séminaire fut fermé. Peu de temps après son retour à Gand, il fut envoyé, en qualité de vicaire, dans une paroisse, où il eut le bonheur singulier, ainsi qu'il aimait à le rappeler souvent, de trouver pour doyen M. Corselis. L'amitié et la haute vertu de ce vénéré prêtre firent sur l'esprit du jeune vicaire une salutaire impression, qui ne s'est jamais effacée.

Vers cette époque, la Compagnie de Jésus, dans l'attente de son prochain rétablissement, avait préparé un noviciat à Rumbeke, près de Roulers. C'est là que, cédant à l'attrait de son zèle, Van Quickenborne se présenta le 14 avril 1815. Dès lors, il soupirait après les missions de l'Amérique.

A peine eut-il achevé son noviciat, qu'il obtint du Père Thaddée Brzozowski, alors général, la permission de se consacrer entièrement aux missions tant désirées. Il s'embarqua à Amsterdam. Après une navigation pleine de périls, il eut le bonheur d'aborder en Amérique, vers la fin de l'année 1817.

Au commencement de 1819, il fut mis à la tête du noviciat du Maryland, à White-Marsh. Il y déploya toute son ardeur et employa tous les moyens que lui fournissait sa position pour procurer le salut des âmes. Supérieur et maître des novices, il se fit en même temps fermier, charpentier, maçon; il construisit une belle église en pierres sur le terrain même du noviciat, et en bâtit une seconde en briques à Annapolis, capitale du Maryland. Dans le même temps, il parcourait en missionnaire un vaste district, qu'il fut plusieurs années à évangéliser seul, avant qu'aucun compagnon pût venir seconder son zèle.

Ses travaux étaient précieux pour le Maryland; mais la pauvreté de cette mission était extrême. C'est ce qui porta Mgr. Du Bourg, évêque des deux Louisianes, à demander

que le noviciat fût transféré dans le Missouri. Le supérieur de la mission y consentit. Le Père Van Quickenborne partit donc avec deux Pères, sept novices scolastiques et trois Frères coadjuteurs. Après avoir parcouru une distance de 1,600 milles, au milieu des chaleurs de l'été, avec des fatigues et des privations continuelles, il arriva près de Florissant, où il commença le noviciat de Saint-Stanislas.

Pour former ce nouvel établissement, il ne trouva d'autres matériaux que ceux qu'il tirait lui-même des forêts et du lit rocailleux de la rivière. Mais son ardeur au travail ne s'effrayait de rien; son inébranlable courage ne s'arrêtait à aucune difficulté. Il était toujours le premier à l'œuvre; il semblait se multiplier; allait d'un travailleur à l'autre, excitant et encourageant tout le monde par son exemple bien plus encore que par ses paroles. Doué d'une patience admirable et d'un grand esprit de mortification, il ne se montrait dur qu'envers lui-même, n'écoutait que l'ardeur qui le poussait à se dépenser tout entier, et ne sut jamais ménager ni sa santé, ni ses forces. Aussi faillit-il être victime de son dévouement. Un jour, il travaillait à l'équarrissage d'une poutre, secondé dans ce travail par un jeune novice. Celui-ci, peu fait encore au métier, maniait sa hache avec une ardeur dont il était loin de soupçonner les conséquences. Jouissant de voir le bois céder sous ses coups, il ne songe qu'à les multiplier. L'un d'eux, mal dirigé, va frapper le Père au pied. Malgré cette blessure et l'abondance du sang qu'il perd, le Père n'en continue pas moins son travail jusqu'à ce qu'enfin il se sent défaillir; alors seulement il s'assied, et il permet qu'on bande la blessure avec un mouchoir. Cependant les travailleurs se trouvaient à une lieue de la ferme qui leur servait de demeure commune. Le Père voulut y retourner à pied; mais en chemin, la violence du mal le contraignit à céder et à se laisser mettre sur le cheval qu'on avait fait venir. Une fièvre ardente le retint au lit plusieurs jours. Dès qu'il se trouva mieux, il voulut retourner à son travail;

mais il fallut se servir du cheval. De là nouvel accident. Les bords du fleuve sont marécageux à certains endroits; le cheval s'engage malheureusement dans un de ces bourbiers et s'y enfonce jusqu'au ventre. Le Père eut besoin de tout son calme et de tout son sang-froid pour regagner la terre ferme; mais tous les efforts qu'il fit pour dégager sa monture furent inutiles : il dut se résigner à la voir périr sous ses yeux. Ces accidents, loin d'ébranler sa constance, le rendaient au contraire plus ardent et plus ferme dans l'accomplissement de ses desseins. C'est au milieu de ces difficultés, insurmontables pour un moindre courage, qu'il construisit le noviciat de Florissant, secondé par les efforts de ses novices belges. En 1828, il entreprit la construction d'une université à Saint-Louis. Il bâtit en outre à Saint-Charles une église en pierres et un couvent pour les Dames du Sacré-Cœur, ainsi qu'une résidence. Ces travaux pénibles et tout ce qu'ils créent de soucis semblaient sourire à son activité : il n'achevait une entreprise que pour en commencer une nouvelle.

Florissant et Saint-Charles étaient comme des avant-postes autour desquels se formaient et se multipliaient de petites colonies de catholiques et de protestants. Les missionnaires les parcouraient en tous sens, pour procurer les secours religieux à tant d'âmes abandonnées, et trop souvent plus dépourvues encore des biens de la grâce que de ceux de la terre. Le Père Van Quickenborne se livrait à ces courses apostoliques avec la joie la plus vive; son zèle ardent trouvait de bien douces consolations dans les conversions qu'il opérait. Les protestants eux-mêmes lui témoignaient le plus grand respect. Cependant alors (1824, 1825, etc.) comme aujourd'hui, leurs ministres faisaient tous les efforts pour entraver ses travaux et arrêter les effets de son zèle. Ils dépeignaient la religion comme un assemblage de doctrines absurdes et méprisables; ils faisaient du missionnaire le portrait le plus révoltant. Chez certains

peuples plus grossiers, ils allaient même jusqu'à en faire un monstre aux pieds de bouc, ayant des cornes sur la tête et tout armé de griffes. Aussi quand le Père paraissait pour la première fois au milieu de ces pauvres gens, ils accouraient aussitôt, l'examinaient attentivement de la tête aux pieds, et, le voyant semblable au reste des hommes, ils se montraient prêts à l'écouter et se convertissaient sans peine.

Dans une de ces courses, il lui arriva un de ces faits singuliers dans lesquels il croyait reconnaître plus particulièrement l'action de la divine Providence. Arrivé à un endroit où le chemin se divisait, il voulut tourner du côté où la route paraissait plus battue; mais son cheval résista; tous ses efforts furent inutiles; l'animal emporta le missionnaire et s'élança rapidement de l'autre côté. La route traversait une forêt. A l'arrivée de la nuit, il fallut s'arrêter à une petite cabane, aussi pauvre que solitaire et comme perdue au milieu du bois. Le Père fut accueilli avec froideur. Comme on remarqua qu'il était prêtre et missionnaire, on garda une extrême réserve. On lui servit le souper; mais on ne lui parla que d'une manière timide et embarrassée. Il en comprit bientôt la cause. Dans un coin de la cabane gisait un enfant malade de la fièvre et réduit à l'extrémité. Aussitôt le missionnaire demande à la mère désolée si l'enfant a reçu le baptême. Sur la réponse négative, il se met à expliquer la nécessité de ce sacrement. — « C'est Dieu lui-» même, ajoute-t-il, qui m'envoie pour ouvrir à votre en-» fant les portes du ciel; mais il faut se hâter, car bientôt » il aura cessé de vivre. » — La mère répond avec dédain que jamais elle ne souffrira qu'un prêtre baptise son fils; qu'elle ne croit pas au baptême. Il était inutile d'insister. Comme l'enfant était dévoré par une soif ardente, le Père, feignant d'abandonner sa première idée, se met à lui donner de temps en temps un peu d'eau, pour le soulager, et, dans un moment où la mère, occupée d'autre chose, détourne son attention, il baptise l'enfant, qui s'envole au ciel quelques instants après.

A quelque temps de là, passant près de la même cabane, le Père voulut revoir la mère de l'enfant. Cette fois, il la trouva affable et obligeante; elle témoigna un vif désir de l'entendre parler de la religion catholique. Bientôt elle avoua que ce qu'elle avait entendu sur la nécessité du baptême l'avait troublée, et qu'elle déplorait comme un malheur d'en avoir privé son fils. — « Consolez-vous, lui dit le » Père, votre fils a reçu le baptême, et il jouit maintenant à » jamais de la béatitude céleste. C'est lui qui intercède pour » vous auprès de Dieu. Recevez le baptême et vous parta- » gerez un jour son bonheur. » — Ces paroles produisirent leur effet : cette femme se convertit et reçut le baptême avec toute sa famille.

Telles furent les heureuses suites de l'opiniâtreté du cheval. Chose remarquable, le lendemain il suivit l'autre route sans résistance.

Le salut des âmes était, chez cet homme apostolique, une pensée, un désir, un besoin de tous les instants. Aussi avait-il un art merveilleux pour saisir les occasions et profiter des circonstances. Il savait encore, par ses conversations et ses récits, communiquer aux autres le zèle qui le dévorait; on était entraîné, et ceux qui ne pouvaient l'aider de leurs travaux s'engageaient au moins à le seconder de leurs prières. C'est ainsi que, pour engager ses novices à prier avec ardeur, il leur accordait une petite fête chaque fois que les conversions atteignaient un certain nombre.

Les protestants, avons-nous dit, s'efforçaient d'entraver le zèle du Père Van Quickenborne; mais il eut à lutter surtout contre les méthodistes. Un jour, il porta un rude coup à l'influence de ces derniers. Étant en mission, il apprit que ces sectaires devaient tenir une réunion dans un endroit qu'on lui désigna. Depuis longtemps il cherchait l'occasion de se rencontrer avec eux. Il se rendit donc au lieu indiqué, et tâcha d'y attirer tous les protestants qu'il put trouver. Les méthodistes tenaient leur séance dans l'église. Le

Père, à son arrivée, y trouva une foule immense; son habit et son air vénérable causèrent d'abord une profonde surprise dans ces hommes qui, pour la plupart, voyaient un prêtre pour la première fois. Dans leur étonnement, plusieurs s'écrient : — « Que nous veut ce drôle? » — Le Père répond modestement qu'il désirerait entendre de leur bouche l'explication de certains points importants qui concernent la religion; qu'on veuille donc lui permettre de proposer quelques questions. Puis, profitant du consentement qu'on lui donne, il se met à interroger sur les points essentiels qui distinguent la vraie religion des fausses doctrines. Les ministres veulent répondre; mais il n'en est pas deux qui le fassent de la même manière : ils se réfutent, se contredisent. Le Père insiste; il montre le désaccord; la confusion ne fait que s'accroître, au grand scandale des assistants, qui peuvent ainsi constater que ces ministres, si habitués à mépriser les prêtres en leur absence, sont incapables de répondre dès qu'ils se rencontrent avec eux. Le Père laissa ces hommes disputer à leur honte et à leur confusion, et il alla faire, en plein air, à la multitude un long discours sur l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité de l'Église romaine, que tous les ministres et toutes les sectes réunies ne parviendront jamais à ébranler. Une hardiesse si étonnante et si extraordinaire, les talents du prédicateur et la solidité de ses raisons lui concilièrent l'attention et le respect de tous. Il avait remporté une victoire signalée sur les ministres du mensonge et de la calomnie; pendant bien longtemps, leurs paroles ne trouvèrent plus d'écho en ce lieu. Chaque fois que le Père y revenait, on lui ouvrait l'hôtel de ville, afin qu'il y célébrât la sainte messe et prêchât. Sa parole produisait chaque fois de nombreuses conversions.

En entrant dans la carrière apostolique, le Père Van Quickenborne jouissait d'une santé robuste; mais les rudes travaux et les incessantes fatigues de l'apostolat minèrent

ses forces. Toutefois ses infirmités ne ralentirent jamais son zèle; sa charité et sa confiance en Dieu semblaient suppléer à la nature, et Dieu, plus d'une fois, seconda ses efforts d'une manière merveilleuse. Un jour qu'il était retenu au lit par une maladie assez grave et de nature même à inspirer des craintes, on vint l'avertir qu'à cent milles de là un pauvre catholique mourant réclamait les secours de la religion. Au grand étonnement de tous, il fait préparer une charrette, ordonne qu'on y place son matelas, et, prenant avec lui les Saintes Espèces et les Saintes Huiles, il part, après avoir donné à tous sa bénédiction; tous la reçurent comme si elle devait être la dernière. Ils suivaient leur bon Père de leurs craintes et de leurs regrets. Après quelques jours, ils le virent reparaître au milieu d'eux tout triomphant : il avait administré le malade et lui-même se trouvait entièrement guéri.

Son zèle apostolique le poussait surtout là où il voyait plus de privation spirituelle et plus d'abandon; il désirait ardemment d'aller évangéliser les pauvres Indiens errant dans le désert. Il fit plusieurs excursions parmi les Osages et les Iowas, et chaque fois les fruits les plus précieux répondirent à son attente. En 1836, il parvint, en mendiant, à recueillir quelque argent dans différents États de l'Amérique. Aussitôt il commença une résidence fixe au milieu des Kickapoes; déjà il avait construit une demeure et une chapelle. Il avait visité les tribus voisines et formait les plus vastes desseins pour leur conversion, quand il se vit arrêté tout à coup au milieu de ses entreprises. Le supérieur des missions du Missouri, en faisant la visite de ses missionnaires, trouva le Père si faible qu'il le jugea incapable de continuer ses travaux. Dès qu'il fut de retour à Saint-Louis, il le fit rappeler.

Fidèle à la voix de l'obéissance, le Père Van Quickenborne quitta sa chère mission. Il reparut à Saint-Louis le visage gai, s'y reposa quelques jours, alla faire sa retraite

annuelle au noviciat, et partit ensuite pour Saint-Charles, afin de se rendre à la petite paroisse de Saint-François dans le Portage des Sioux. Là, il devait vivre tranquille, secondé d'un Frère coadjuteur, et n'ayant qu'à donner ses soins à la direction de cette petite chrétienté. Mais pouvait-on espérer qu'il pût contenir les transports de son zèle? Il se mit aussitôt à former des projets pour la construction d'une église dans le voisinage, et il voulait travailler à convertir un certain nombre de familles protestantes. Ces travaux l'occupaient déjà tout entier, quand il fut attaqué par une fièvre bilieuse qui l'emporta en quelques jours, malgré tous les soins d'un médecin expérimenté.

Le Père Pallaisson l'assista jusqu'à sa mort. L'homme de Dieu se montra jusqu'à la fin calme et résigné; il reçut les derniers sacrements avec les sentiments d'une piété profonde, et vit sans crainte approcher la mort. Environ vingt minutes avant d'expirer, sentant son dernier moment : — « Priez pour moi, » — dit-il au Père et au Frère qui se trouvaient près de lui; ce furent ses dernières paroles. Il expira sans agonie. C'était le 17 août 1837. — Son corps fut transporté sur un char à Saint-Charles et enterré avec beaucoup de pompe au milieu du cimetière, au pied de la croix. Catholiques et protestants assistaient à ses funérailles, parce qu'il était cher à tous.

Les longs travaux de cet homme apostolique et les églises qu'il a construites suffiraient à perpétuer son souvenir, s'il n'était d'ailleurs si profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Agréez, etc.

P.-J. De Smet, S. J.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

THÉODORE DE THEUX.

New-York, 16 mai 1857.

Mon révérend et bien cher Père,

Dans plusieurs de vos lettres, vous m'avez demandé des notes sur la vie et le caractère du Père de Theux, de sainte mémoire. Vous voudrez bien ajouter les renseignements qui suivent à ceux que je vous ai déjà envoyés, et les réunir en forme de biographie dans une même lettre.

Jean-Théodore-Marie-Joseph de Theux naquit à Liége, le 25 janvier 1789. Ses parents, non moins distingués par leur piété que par leur naissance, s'efforçaient d'inspirer de bonne heure à leurs enfants la crainte et l'amour de Dieu, et de les former à la pratique de toutes les vertus, comme le font ces rares familles où la foi est héréditaire.

Théodore n'avait pas encore terminé ses études d'humanités, qu'il était déjà convaincu que Dieu l'appelait à l'état ecclésiastique. Les ayant achevées, il entra, en 1808, au séminaire de Namur. Se livrant, avec une grande application, à l'étude de la philosophie, il se distingua autant par ses succès que par la régularité de sa conduite, sa piété et sa douceur. A la fin du cours, il remporta le premier prix pour l'ensemble des examens, qui durèrent plusieurs jours.

Il montrait en toute circonstance une grande droiture de jugement. Ses succès ne furent pas moins brillants dans ses études de théologie, d'Écriture sainte, de droit canon et autres sciences ecclésiastiques. Ses anciens compagnons conservent un souvenir des plus agréables des relations du jeune de Theux avec ses amis d'études, qu'il aidait de ses lumières et de ses conseils. L'aménité de son caractère lui gagnait les cœurs; elle reflétait sa belle âme, embrasée par le feu de la charité. Il passa quatre ou cinq années au séminaire de Namur.

Il reçut la tonsure en mars 1810; les ordres mineurs au mois de juin de l'année suivante; le sous-diaconat, le 21 décembre 1811; le diaconat, le 22 février 1812. Admis à la prêtrise, le 21 juin suivant, fête de l'angélique saint Louis de Gonzague, l'abbé de Theux eut, avant la fin de cette même année, une belle occasion de déployer son zèle, qu'il n'avait cessé d'exciter toujours de plus en plus dans son charitable cœur : il fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-Nicolas, à Liége.

C'était l'époque où le gouvernement impérial, au plus fort de sa lutte avec l'Europe entière, multipliait outre mesure les prisons d'État; et pendant que les cardinaux fidèles allaient gémir dans les forts du Piémont et de la France, les généreux défenseurs de l'Espagne expiaient à Liége le tort d'avoir combattu pour la liberté de leur malheureuse patrie. La plupart d'entre eux languissaient dans les hôpitaux. Pour être en mesure de leur offrir les consolations de l'Église, le nouveau vicaire de Saint-Nicolas s'employa tout entier à l'étude de la langue espagnole, et, avec l'aide de Dieu, il fut à même, en peu de temps, d'entendre les confessions des détenus. Il était beau de voir ce jeune prêtre, appartenant à une des premières familles du pays de Liége, braver au chevet des moribonds les influences funestes de l'épidémie qui sévissait alors parmi les prisonniers, surtout à l'hôpital Saint-Laurent. Atteint par la maladie, l'abbé de

Theux fut recueilli au sein de sa famille. Dieu, pour l'éprouver, permit que le mal attaquât plusieurs de ses proches et enlevât même un de ses frères. Théodore échappa cependant à la mort. Dieu, qui avait sur lui de grands desseins, ne permit pas qu'il devînt si tôt la victime de son zèle.

En 1815, nommé, par M. Barrett, administrateur du siége épiscopal de Liége, professeur de théologie dogmatique et d'Écriture sainte, il présida à l'ouverture du séminaire et donna le premier cours de théologie. A cette époque, il n'y avait qu'une seule classe au séminaire de Liége. Dans l'exercice de ses nouvelles fonctions, il se concilia l'amour et le respect de ses élèves, tant par son zèle et son dévouement que par sa tendre et paternelle sollicitude. Mais son amour pour Dieu et le prochain demandait des travaux plus pénibles, des sacrifices plus grands : il saisit, avec autant d'empressement que de bonheur, l'occasion que lui présenta la Providence.

L'abbé Charles Nerinckx, l'un des premiers et des plus grands missionnaires du Kentucky, après un voyage à Rome, revit la Belgique, sa patrie. Le tableau qu'il fit de l'état désastreux des missions des États-Unis toucha l'abbé de Theux. Après s'être assuré par de ferventes prières et d'autres œuvres méritoires, que tel était le bon plaisir de Dieu, il résolut de quitter sa patrie, de dire adieu à une famille bien-aimée, à des amis nombreux et sincères, pour aller sur une terre étrangère et lointaine travailler au salut des âmes et passer le reste de sa vie.

Il partit d'Anvers pour l'Amérique, le 15 avril 1816, avec un compagnon, qui, comme lui, désirait s'enrôler dans la milice de saint Ignace. Les deux voyageurs arrivèrent à bon port.

Le 7 août, ils furent admis au noviciat de White-Marsh, dans le comté du Prince George et l'État du Maryland. Le Père de Theux fit ses premiers vœux le 18 août 1818.

Comme aîné de la famille, Théodore devait hériter du

titre de son père. Il y renonça en faveur de son frère Barthélemi, aujourd'hui comte de Theux de Meylandt, ancien ministre du roi des Belges, membre de la Chambre des Représentants, ministre d'État, etc.

La ferveur du prêtre ne fit qu'augmenter dans le religieux. Tous ceux de ses frères qui ont eu occasion de le voir et de converser avec lui sont unanimes à rendre témoignage à sa haute vertu, à sa rare piété, à la prudence singulière de son zèle.

Pendant plusieurs années, avant mon départ pour les missions indiennes, j'ai eu le bonheur d'être son compagnon de chambre dans une pauvre petite cabane en bois. A sa demande expresse, je lui servais d'*admoniteur*. Il établit qu'il se présenterait deux fois par semaine, pour me demander les fautes et les défauts que je pourrais avoir observés en lui. Il me priait, avec instance et humilité, de ne point l'épargner, de n'avoir aucune considération favorable, de l'avertir ouvertement et franchement de la moindre chose que je pourrais trouver en lui de répréhensible. Il me promettait, en même temps, la plus grande reconnaissance, et m'assurait qu'il prierait souvent pour moi. J'avais beau l'observer de près dans l'accomplissement de ses devoirs spirituels, dans sa classe de théologie, à table, en récréation. Afin de lui montrer mon désir de l'obliger, je faisais souvent des efforts pour le surprendre dans quelque faute; mais jamais, que je sache, je n'ai pu le trouver en défaut. Comme je remarquais qu'il semblait être quelquefois un peu triste de ce que je ne le corrigeais pas, pour le tranquilliser, j'eus recours à de pures bagatelles, à des riens. Plus j'avais à lui dire, plus il me remerciait, et plus aussi, sans doute, il priait pour moi. Il joignait à la simplicité d'un enfant l'humilité d'un grand saint. Pendant tout le temps que j'occupai une même chambre avec lui, j'ai remarqué qu'il était d'une ponctualité scrupuleuse, et qu'il avait ses heures fixes pour

toutes ses occupations, soit devoirs spirituels, soit autres. Tous les jours il lisait l'Écriture sainte; il relisait son bréviaire avec un recueillement profond, à genoux devant son crucifix ou au pied de l'autel, devant le très saint Sacrement.

Ces exercices d'une piété ingénieuse et les travaux incessants des missions perfectionnèrent cette belle âme, et le Père de Theux fut admis aux derniers vœux le 15 août 1829.

Dès la seconde année de son noviciat, il avait été nommé *operarius*, c'est-à-dire, chargé d'exercer le saint ministère dans l'église de la Sainte-Trinité. Son grand zèle et sa piété exemplaire lui concilièrent le respect et la confiance de toutes les personnes qui se confiaient à ses soins. Aussi, quand il dut quitter cette église pour le Missouri, il y eut une désolation universelle.

Depuis 1822, différentes localités devinrent successivement le théâtre des œuvres apostoliques du fervent religieux. Il fut professeur de théologie, supérieur des missions, maître des novices à la Louisiane, à Cincinnati de l'Ohio, au Missouri, au Grand-Coteau, à Saint-Charles. Partout il donna des preuves d'un zèle infatigable, d'un dévouement sans bornes; partout il se concilia l'estime et l'affection de ses frères et de tous ceux avec lesquels il eut à traiter, catholiques ou protestants; partout il laissa ineffaçable le souvenir de ses vertus et le regret causé par son départ. Ce fut dans l'exercice de ses fonctions apostoliques qu'il contracta le germe de la maladie dont il mourut.

En 1845, le Père de Theux avait été atteint d'une de ces fièvres bilieuses si communes en Amérique. Elle menaçait de l'emporter en quelques jours; les médecins la croyaient mortelle. Cependant, grâce à la force de sa constitution, le danger cessa, le malade se rétablit, et au bout de quelques jours de convalescence, il put se livrer aux exercices de zèle auxquels il avait voué sa vie tout entière.

Au commencement de février 1846, le Père de Theux voulut pourvoir à l'éducation des enfants trop éloignés de Saint-Charles pour qu'ils y pussent venir au catéchisme. Il se mit en route afin de chercher et de choisir un emplacement convenable. Au retour, il s'égara avec son compagnon. Surpris par une pluie froide, qui le mouilla complétement, il fut atteint d'une pleurésie. Après quelques jours, le mal prit plus de violence; triomphant de tous les remèdes, la pleurésie dégénéra en inflammation des intestins. Quoique le Père fût d'une forte constitution, les travaux et les fatigues l'avaient presque épuisé, au point qu'il ne put plus lutter contre la maladie. Il prévoyait sa mort prochaine et s'y préparait avec soin, persuadé que Dieu ne tarderait pas de l'appeler à lui. Pendant trois semaines, il souffrit des douleurs atroces; mais, jusqu'à la fin de sa vie, il conserva l'usage de toutes ses facultés. Il employait une partie de son temps à arranger toutes les affaires de sa charge, avec la plus grande exactitude; et, se préparant par un redoublement de ferveur au passage du temps à l'éternité, il employait le reste à faire des actes de résignation, de patience et d'autres vertus, au moyen de quelques textes de l'Écriture, de prières jaculatoires et de soupirs ardents vers le Dieu de son amour. Il reçut les derniers sacrements avec une piété qui édifia tout le monde. Lui-même dirigeait le prêtre qui les lui administrait et qui tremblait en voyant les douleurs auxquelles ce respectable religieux était livré; le moribond répondait lui-même d'une voix distincte aux prières des agonisants.

Le Père de Theux désirait être prévenu du progrès de la maladie et de l'approche de la mort. Trois jours avant son décès, le médecin lui dit qu'il ne passerait pas la journée du lendemain. — « Non, docteur, répondit le malade avec gaieté, je ne mourrai point demain; je mourrai samedi. Samedi sera le jour. » — Il avait toujours désiré de mourir un jour consacré à la sainte Vierge, et il nour-

rissait la ferme confiance qu'il ne serait pas frustré dans son espoir. Le samedi, de bon matin, il commença à répéter fréquemment ces invocations : — « Jésus, ayez pitié de moi !... Marie, priez pour moi !... » — Il ne lui restait plus que quelques heures d'exil, et ce fut en répétant ces paroles que le Père de Theux rendit le dernier soupir, à sept heures du matin, le 28 février 1846, au jour de la semaine consacré au culte de Marie. Son dernier vœu avait été exaucé. C'était, sans doute, une des récompenses de sa confiance filiale envers la Mère de Dieu, qui est aussi la nôtre. Il venait encore, dans les derniers temps de sa vie, d'établir à Saint-Charles, dans l'église de sa mission, l'archiconfrérie de l'Immaculé Cœur de Marie, auquel il avait toujours eu une tendre dévotion. Et soit que Dieu lui eût fait connaître le jour de sa mort, soit que ses paroles ne fussent que l'expression d'un désir vif et ardent, toujours est-il qu'il ne mourut que le samedi 28 février 1846.

Le Père de Theux était un de ces hommes qu'on ne peut connaître à fond qu'après avoir observé longuement et avec soin leur conduite et leurs habitudes. Il ne parlait jamais de lui-même sans y être moralement forcé ou sans qu'il y eût une utilité évidente ; et d'ordinaire alors, selon la manière du grand apôtre, il le faisait à la troisième personne. Pour vous en donner un exemple, je vous raconterai le trait suivant. Il parlait de la nécessité de travailler avec persévérance pour surmonter les penchants vicieux et rebelles, ainsi que les infirmités de notre nature corrompue. Pour appliquer ses remarques, il indiqua cette disposition habituelle qui porte au sommeil dans la prière, et voici en substance ce qu'il nous dit sur ce point : — « J'ai connu un homme qui a lutté pendant trente longues années contre cette accablante infirmité. Cependant il n'épargnait aucune peine afin de se délivrer de cette incommodité fâcheuse. Il se levait, se mettait à genoux, faisait un pas en avant ou en arrière, selon que la place ou

les circonstances le permettaient; mais souvent il ne le pouvait pas. Voici un moyen auquel il avait alors recours. Il prenait avec lui une aiguille ou une épingle, et, sans que les autres s'en aperçussent, il tourmentait son corps en se piquant, afin de rendre son âme propre à méditer, quand la règle ou son inclination le demandait. » — Tous ceux qui l'écoutaient savaient que l'homme dont il nous citait l'exemple n'était autre que lui-même, et que les éloges dus à la constance et à la persévérance de ces efforts lui revenaient tout entiers.

Son caractère le portait plutôt à la sévérité; mais c'était surtout à lui-même qu'il la faisait sentir. On ne le vit jamais se permettre la moindre satisfaction qui semblât flatter la sensualité. Chaque chose avait son temps et était réglée. D'une constitution saine, il croyait, avec raison, devoir l'entretenir autant qu'une tempérance religieusement réglée le permettrait. Aussi l'on ne vit jamais en lui de singularité dans les repas, soit pour la quantité, soit pour la manière, à moins d'appeler singularité cette habitude constante de se tenir invariablement, pour toute boisson, à une mesure et à une qualité fixement déterminées selon toutes les règles de la tempérance chrétienne et de la pauvreté religieuse.

Sa modestie était vraiment angélique. Ses yeux étaient généralement baissés; il les levait fréquemment vers Dieu dans la prière. On voyait bien que, comme Job, il avait fait un pacte avec ses yeux, afin qu'ils ne s'arrêtassent jamais sur un objet dangereux. Son esprit de prière était calme, sans prétention et continuel.

Étant un peu sourd, il quittait souvent sa chambre pour les exercices de la communauté avant que la cloche eût donné le signal, de peur de ne pas l'entendre. Quand il arrivait trop tôt, il prenait son chapelet et se mettait à prier jusqu'au signal commun.

Se sanctifiant lui-même, il a édifié tous ceux qui l'ont

connu par une exactitude constante dans la pratique de nos saintes règles. Sa grande vertu consistait à faire les choses ordinaires avec une perfection extraordinaire.

Nous pouvons résumer cette édifiante vie en disant que le Père de Theux fut un véritable modèle de l'état religieux. A côté du zèle le plus ardent pour le salut des âmes brillaient en lui une grande humilité, une charité sans bornes, un renoncement complet à lui-même. Il acceptait sans murmure, et même avec joie, toutes les privations, toutes les contrariétés, sans chercher jamais à se faire remarquer. Il était homme d'oraison, parce qu'il était homme de mortification et d'obéissance.

Voilà quelques traits caractéristiques de cet homme dont la mémoire est en grande vénération parmi tous ceux qui l'ont connu et qui ont vécu avec lui. J'ai eu le bonheur de passer les premières années de ma vie de scolastique dans la Compagnie sous sa conduite paternelle; il a été mon directeur spirituel et mon professeur de théologie.

Quoiqu'il n'y eût pas la moindre ostentation dans la pratique de ses devoirs, il ne pouvait cependant éviter l'œil observateur de ses frères, ainsi que des étrangers. Il était connu par le peuple comme *le saint homme, l'homme qui faisait des miracles*. Et, sans doute, s'il n'en avait pas opéré d'autres que les grands exemples qu'il a laissés de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, il aurait mérité déjà ce titre si grand et si glorieux.

Sa mort est une grande perte pour la Compagnie, pour les missions du Nouveau-Monde, pour l'œuvre de la civilisation. Les obsèques ont eu lieu le 2 mai, et son corps a été transporté à la maison du noviciat de Saint-Stanislas, près Florissant, localité que le défunt avait édifiée, comme tant d'autres, par la pratique de toutes les vertus. Il y repose à côté des Pères Van Quickenborne, Timmermans, Van Lommel, etc.

L'impression qu'il avait causée sur les élèves du col-

lége Saint-François-Xavier à Cincinnati était si profonde que quelques jeunes protestants, qui n'avaient guère d'idée de la canonisation des saints, demandèrent un jour sérieusement à l'un des professeurs — « *si le Père de Theux était canonisé ou non;* » et le professeur leur ayant expliqué la nature de cette cérémonie dans l'Église, qui ne la fait que longtemps après la mort, ils répondirent : — « Eh bien, quoi qu'il en soit, il le mérite. »

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mon affection.

P. J. De Smet.

TRENTE-SIXIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

MISSIONS DE L'ORÉGON.

Université de Saint-Louis, 16 juillet 1857.

Mon révérend Père,

Depuis mon retour à Saint-Louis, j'ai été très occupé. Je me suis aussi trouvé moins bien portant, par suite de la transition subite d'un climat froid à un climat chaud, où le thermomètre de Fahrenheit marquait 90 degrés. Jusqu'à présent, je n'ai donc pu vous expédier des pièces qui pourraient vous intéresser. On m'a envoyé dernièrement une longue et belle lettre du P. Adrien Hoeken, des Montagnes-Rocheuses. Elle vient de paraître, le 11 de ce mois, dans le *Freeman's Journal,* que vous recevez régulièrement. Je tâcherai de vous en envoyer au plus tôt une traduction.

Aujourd'hui vous recevez une courte notice sur le P. Eysvogels. Si vous voulez lui accorder une petite place dans vos *Précis Historiques,* elle fera plaisir aux amis et aux connaissances du défunt dans le Brabant septentrional.

Comme vous vous proposez de terminer le troisième volume de mes lettres, il sera peut-être bon, s'il en est temps encore, d'ajouter à cette série la lettre que j'ai adressée au *St Louis' Leader*, à la date du 19 juin 1855, et dont vous pourrez laisser faire la traduction.

« Saint-Louis, 19 juin 1855.

» Monsieur,

» J'apprends, avec la plus vive joie, par une récente lettre qui m'arrive des Montagnes-Rocheuses, que les Indiens catholiques continuent à répondre au zèle de leurs missionnaires, par leur piété et leur ferveur dans l'observance des pratiques de notre sainte religion. Le P. Jozet m'écrit que le sacrement de la confirmation vient d'être conféré à un grand nombre d'Indiens convertis à la foi.

» Cette grâce spéciale, dit-il, ne manquera pas d'augmenter encore la fermeté de leurs bonnes résolutions. L'arrivée de Mgr. Blanchet, évêque de Nesqualy, continue-t-il, ne nous fut notifiée que quelques heures avant l'arrivée du prélat et au moment où un grand nombre de catholiques étaient absents pour la chasse aux buffles. Aussitôt on se mit à l'œuvre et l'on prépara les fidèles, qui restaient dans la mission, à recevoir dignement la confirmation. Plus de six cents participèrent à ce bonheur. Le prélat exprima en termes chaleureux la profonde émotion qu'il ressentait dans cette ravissante solennité. — « Jamais, dit-il, on ne vit des fidèles plus zélés et plus édifiants que ces enfants du désert.

» Malgré le petit nombre des missionnaires, les conversions sont nombreuses. Parmi les Shuyelpies seuls, dit le P. Jozet, nous avons baptisé cette année cent soixante-trois adultes.

» Le Père m'informe en outre que, par ordre de M. Stevens, gouverneur du territoire de Washington, un lieutenant de l'armée américaine vient de visiter les différentes missions des Montagnes-Rocheuses. Cet officier fut très surpris de la régularité de mœurs et de la bonne conduite des Indiens catholiques, et en témoigna la plus vive satis-

faction. Le gouverneur lui-même, dans un rapport au président des États-Unis sur l'état des sauvages de son territoire, comble de louanges nos néophytes, et les recommande instamment à la protection et aux subsides du gouvernement. « Ce sont, dit-il en parlant dans le même rapport » des Têtes-Plates, les meilleurs Indiens du territoire; ils » sont honnêtes, courageux et dociles. Il ne faudrait qu'un » peu d'encouragement pour en faire de bons citoyens. Ils » professent le christianisme, et l'on m'assure qu'ils vivent » selon les maximes de l'Évangile. »

Vous voyez, mon révérend Père, que j'ai cité le témoignage du gouverneur Stevens au sujet des missions indiennes. Les détails que je vous donnerai dans cette lettre émanent de cette même source, aussi honorable que véridique. Ils forment partie d'un rapport officiel sur l'état de l'Orégon, envoyé par ce magistrat au président des États-Unis, en 1855, et publié par ordre du gouvernement.

En parlant de la tribu des Pend-d'Oreilles, le gouverneur s'exprime ainsi :

« Au milieu de la tribu des Pend-d'Oreilles est établie la mission de Saint-Ignace, sur laquelle, grâce au docteur Suckley, je suis en état de donner des détails intéressants. Cette mission fut fondée, il y a neuf ans, par P. De Smet, quand tout ce pays avait l'aspect d'un vaste désert. Les deux premières années, les missionnaires n'avaient d'autre demeure qu'une cabane couverte de peaux. Ils accompagnèrent les sauvages à la chasse et à la pêche, n'ayant souvent pour nourriture que la racine du Camash [1] et des groseilles séchées. Ils commencèrent peu à peu à cultiver la terre et gagnèrent un peu de froment, dont ils firent bouillir les épis tout barbus, pour ne rien perdre d'un aliment si précieux. De temps en temps on en brûlait quelques grains pour faire un breuvage.

[1] La racine du Camash (le *Sxaalo* des Indiens) est un petit oignon blanc, fade avant la cuisson, noir et sucré après l'opération. (*Note du traducteur.*)

Grâce à l'actif et persévérant travail des Pères, leur condition s'améliorait insensiblement. Chaque année de nouvelles terres furent soumises à la culture : des animaux domestiques et des instruments d'agriculture de tout genre furent importés dans la colonie. On fit venir directement de l'Europe à la rivière de la Colombie des provisions de tous genres, semences, habillements, outils, etc.

« Deux frères laïques sont attachés à la mission. L'un d'eux, Frère François, sait de tout bois faire flèche : menuisier, armurier, ferblantier, il excelle en tout ; l'autre, Frère Mc Gean, dirige les travaux des champs. C'est surtout aux courageux efforts de ces bons Frères qu'on est redevable de l'état prospère dans lequel se trouve aujourd'hui la colonie. Ils ont érigé un moulin à vent, une forge de maréchal, des granges, des écuries, etc ; en outre, une belle chapelle et une spacieuse maison en bois pour la demeure des missionnaires.

» La chapelle est grande et décorée avec beaucoup de goût. J'y vis un autel doré et artistiquement sculpté, la statue de notre Mère, des croix en cuivre et des fonts de baptême en bronze. Tous ces ouvrages sont si bien exécutés que l'on est tenté de croire qu'ils furent importés dans la colonie. Outre les ornements d'art, nous vîmes dans la colonie une meule à aiguiser, des objets en fer-blanc, des soufflets, des socs de charrue, des briques, etc. Ces Frères excellent dans l'économie domestique : ils font leur savon, leurs chandelles, leur vinaigre, etc. Il est amusant d'entendre le récit de leurs plans, de leurs tentatives pour surmonter tous les obstacles, de leurs déconfitures et de leurs réussites finales. Voici la condition actuelle de la mission, telle que nous l'avons trouvée :

» Les bâtiments de la mission consistent en une maison spacieuse et commode, une chapelle assez grande pour contenir toute la tribu des Kalispels. A la maison est attaché un petit bâtiment de deux places à coucher, conte-

nant, au rez-de-chaussée, des ateliers et un magasin pour les Indiens. Toutes ces bâtisses sont solidement construites en gros bois taillé. En outre, on y trouve plusieurs petits bâtiments, construits en bois ronds, qui servent pour granges, écuries, etc.

» Les terres déjà cultivées ont une étendue de 160 ares. On y récolte du froment, de l'orge, des oignons, des choux, des carottes, des poix, des betteraves, des pommes de terre et des panais. Le P. Hoeken [1] m'a dit que si les enfants voient des carottes au champ, ils ne peuvent s'empêcher d'en manger. « Je dois, dit-il, fermer les yeux sur » ce vol, parce qu'il leur est impossible de résister à la » tentation. Quant à toute autre chose, ils se garderont » scupuleusement d'y toucher.... »

» Les maisons des Indiens, au nombre de seize, construites quelques-unes en bois taillés, d'autres en bois ronds, sont rangées autour des bâtiments de la mission. On y voit aussi un grand nombre de cabanes construites en peaux et en nattes de joncs. La mission est toujours le point de réunion de tout ce peuple nomade.

» A l'arrivée des missionnaires, ces Indiens étaient pauvres, malheureux, presque entièrement dépourvus de vêtement; leur nourriture ordinaire était des poissons, du Camash et quelques autres racines; quelquefois même la mousse du pin était leur seul aliment; leur misère était grande, leurs besoins étaient au comble. D'un naturel paisible, ils sont braves à la guerre et très disposés au travail. Dépourvus de toute instruction religieuse, ils n'avaient qu'une faible idée du Grand-Esprit et de l'immortalité de l'âme. Dans leur ignorance, ils enterraient tout vifs, avec les cadavres de leurs parents, les vieillards et les enfants, parce que, disaient-ils, « comme ils ne peu-

[1] Le P. Adrien Hoeken, natif de Tilbourg, frère du P. Chrétien Hoeken, célèbre missionnaire parmi les Potowatomies, est mort en 1851.

(*Note du traducteur.*)

» vent pourvoir à leurs besoins et que nous n'en avons pas
» les moyens, il leur est plus avantageux de reposer dans
» la tombe. »

» La tâche des missionnaires était pénible. Ils commencèrent par s'attirer l'affection des sauvages en leur offrant des cadeaux et en leur faisant comprendre qu'ils ne voulaient que leur bonheur. Ils visitaient les malades, fournissaient de la nourriture aux affamés, distribuaient des semences de toute espèce, en montrant la manière de les semer et de les faire produire. Convaincus que les missionnaires n'agissaient par aucun motif d'intérêt personnel et humain, mais par un pur zèle pour leur bonheur, les sauvages ne tardèrent pas à s'attacher à eux et à écouter leurs instructions. Les Pères leur parlaient d'un Créateur du ciel et de la terre, d'un Dieu essentiellement bon. Ils leur faisaient connaître le Sauveur du monde, la manière de le servir, de l'aimer et de lui adresser des prières. Leurs esprits dociles s'ouvrirent bientôt à la lumière des vérités éternelles.

» Le grand chef de la peuplade fut un des premières conquêtes de la foi; il se fit baptiser et reçut le nom d'Ignace. Plusieurs autres ne tardèrent à suivre son exemple, et aujourd'hui la presque totalité de la tribu appartient au bercail du Sauveur. Je les ai vus réunis en prières, et il me semble que ces sauvages sont, sous tout rapport, dans la voie au vrai progrès.

» Ces Indiens ont une grande vénération pour leurs Pères, les Robes-Noires. Ils disent que le départ des missionnaires leur causerait une mort certaine. Avant l'arrivée des Pères, ces sauvages croyaient que le bon et le mauvais succès émanaient d'une sorcière ou d'un être fantastique. Ces idées superstitieuses leur firent prêter croyance à la fourberie des *gens de médecine*. Chacun d'eux avait son manitou à lui, qu'il regardait comme la source d'un bien ou comme un augure d'un malheur. L'un choisit la souris; un autre le chevreuil, le buffle, l'élan, l'ours; un troisième

le saumon, etc. Une queue de souris ou une fourrure, un sabot, une griffe, une plume, une nageoire, une écaille ou toute autre chose devint un amulette. Un jeune homme qui n'avait pas encore choisi son manitou était exclu de la société des hommes faits. Son père l'envoyait au sommet d'une montagne, située dans le voisinage de la mission actuelle. Là il restait dépourvu de toute nourriture jusqu'à ce qu'il eût choisi son manitou. Bientôt, accablé de faim, de soif, de froid et d'anxiété, le jeune homme, comme dans un rêve, voit ce qu'il cherche et revient, homme fait, au milieu des siens.

» Les missionnaires nous assurent que ces Indiens, pleins d'activité, ne sont nullement portés à la paresse. Ils s'attachent au travail des champs; mais malheureusement les terres qu'ils occupent ne sont pas fertiles et ont une étendue si limitée qu'elles ne peuvent suffire à leurs besoins. Comme je l'ai dit plus haut, l'étendue des terres cultivées est de 160 ares. Le fruit de la récolte appartient aux sauvages, parce que peu de choses suffisent aux missionnaires. Chacun peut à son gré choisir la partie qu'il veut exploiter à son profit; il est pourvu d'instruments et des semences nécessaires.

» Le docteur Suckley, un peu avant son arrivée à la mission de Saint-Ignace, vit quatre cabanes de sauvages, à un demi-mille environ de l'embouchure du lac Debocq. N'ayant plus de provisions, le docteur prit la résolution de demander l'hospitalité dans la cabane de All-ol-Stargh, le chef de la bande. Les autres cabanes étaient occupées par ses enfants et ses petits-enfants. — « A peine entré, dit-il, j'entends le » bruit d'une sonnette dans la main du chef : tous, hommes, » femmes, enfants, accourent, et se jetant à genoux, récitent ou plutôt chantent d'assez longues prières. Le tout » se termina par la répétition de quelques pieuses sentences, » par une invocation et une hymne. Les femmes se joignirent aux hommes dans ces pieux exercices. La religion a

» fait tomber ce mur qui parmi les sauvages sépare l'homme
» de la femme; elle a fait cesser cet état d'esclavage dans
» lequel gémit la femme parmi toutes les peuplades infi-
» dèles. J'étais touché de la pieuse ferveur de ces enfants
» du désert. »

» Le trait suivant, que M. Doty a signalé dans son rapport, met en évidence leur bonne foi et la hardiesse de leur caractère. « Le 1er novembre, six hommes de la tribu des
» Pend-d'Oreilles arrivèrent au fort et reconduisirent des
» chevaux qui avaient été volés. Ce vol avait été commis par
» deux jeunes gens de la tribu, qui avaient conduit les che-
» vaux au camp de la nation. Le chef Alexandre reconnut,
» à la marque, que ces chevaux étaient la propriété des
» blancs; les jeunes gens eux-mêmes étaient en aveu. Sans
» délai, un conseil fut convoqué. On y prit la résolution
» suivante :

« Vu que c'est une offense à Dieu de voler des choses qui
» appartiennent aux autres;

» Vu l'engagement pris devant ce *grand chef militaire*,
» que nous avons vu à la mission de Sainte-Marie, de ne
» pas voler des chevaux des blancs;

» Vu l'ignominie qui, surtout maintenant que nous con-
» naissons le Grand-Esprit, tombe sur nous par ce fait re-
» grettable;

» Nous statuons que le grand chef lui-même, accompagné
» de cinq des principaux guerriers de la tribu, reconduira
» les chevaux à leurs propriétaires. »

» Aussitôt ils prirent la route du fort, restituèrent les
» chevaux en demandant pardon et en témoignant les re-
» grets les plus vifs. C'est ainsi que ces braves gens ren-
» dirent non-seulement un témoignage éclatant de leur
» honnêteté, mais encore de leur courage; car, pour ac-
» complir cet acte de justice, ils n'hésitèrent pas à traverser
» avec danger pour leur vie, pendant cinq jours et cinq
» nuits, le pays de leurs ennemis. Nous les retînmes deux

» jours chez nous, et à leur départ, M. Clark et moi nous
» nous fîmes un plaisir de les accompagner pendant un
» trajet de quinze à vingt milles sur la route de leur pays. »

Relativement aux Têtes-Plates, le gouverneur s'exprime ainsi :

« Le lieutenant Mullan, dans son journal du 20 octobre, cite le trait suivant qui montre le beau caractère des Têtes-Plates. »

« Hier soir, un de nos amis de la tribu des Têtes-Plates
» nous régalait au camp d'une quantité de délicieuses trui-
» tes. A cette occasion, nous fûmes témoins d'un beau trait
» de caractère, qui mérite d'être signalé. Ces sauvages
» manquaient de toute nourriture; de notre côté, nous
» avions pour tout aliment un peu de farine. Ils se mirent
» à pêcher. Quelques belles truites, premier fruit de leur
» pêche, nous furent offertes. Nous refusâmes l'offre; mais
» force nous fut de l'accepter. »

Peu après il ajoute : « Je ne puis dire assez de bien de ces trois Indiens qui restèrent avec nous au camp. C'étaient des hommes sincères et fidèles, fortement attachés à leurs croyances religieuses. Avant le repas, ils ne manquaient jamais d'implorer les bénédictions du Ciel; le matin et le soir, ils passaient régulièrement quelque temps en prière. C'étaient de bons chasseurs, et, par la connaissance qu'ils avaient du pays, de guides sûrs. Lorsque la viande fraîche leur faisait défaut, ils se contentaient des restes de notre pauvre table. La bravoure des Têtes-Plates au combat et leur fidélité dans les promesses ont été préconisées par prêtres et laïques. »

En parlant des Cœurs-d'Alène, le gouverneur dit :

« Le mérite des Cœurs-d'Alène n'est pas assez connu par les autorités du pays. On évalue leur nombre à 500 personnes, réparties en 70 familles. Grâce aux soins assidus des bons Pères, ces Indiens ont fait de grands progrès dans l'agriculture. Instruits dans la religion chrétienne, ils ont

abandonné la polygamie; leurs mœurs sont devenues pures et leur conduite est édifiante. L'œuvre des missionnaires attachés à cette mission est vraiment prodigieuse. La mission est située à la rivière dite *des Cœurs-d'Alène*, éloignée de trente milles à peu près de la base des montagnes, et à une distance de dix milles du lac dit *des Cœurs-d'Alène*. On y trouve aujourd'hui une magnifique église presque achevée, entièrement bâtie par les Pères, les Frères et les Indiens; un moulin à cheval, une rangée de maisons pour la résidence des missionnaires, un magasin, une laiterie, une cuisine et des abris bien arrangés pour les bêtes à cornes et les porcs. On vient de commencer à construire une nouvelle rangée de bâtiments. Autour de la mission, on voit une douzaine de maisons assez belles que les sauvages ont construites pour leur usage. Nous admirâmes le plan de l'église, de l'autel, etc., tracé par le P. Ravalli, supérieur de la mission. A juger d'après la justesse des proportions, ce Père est un habile architecte, et, à juger d'après un tas de livres usés que nous vîmes autour de sa personne, nous supposons qu'il est instruit dans bien d'autres choses. Cette église ferait honneur, comme monument d'architecture, à tout autre pays. J'en fis prendre un dessin fidèle par mon compagnon artiste, M. Stanley. Les bois soutenant l'autel, ayant cinq pieds de diamètre, ont été taillés des larix et élevés à leur place par les sauvages eux-mêmes, sans aide d'autre instrument que d'une poulie et des cordes. Ces Indiens ont appris à préparer les terres et à les labourer, à traire les vaches, en un mot, à faire tout l'ouvrage d'un fermier. Quelques-uns coupent les arbres avec une grande habileté. Je vis moi-même une bande de trente à quarante Indiens occupés à faire entrer la moisson. A leur retour des champs, je leur adressai les paroles suivantes :

« Je suis charmé de vous voir, mes amis. Je me réjouis
» de ce que vous êtes si heureux sous la sage direction des
» Pères. Je viens de loin, quatre fois la distance que vous

» faites dans votre chasse aux buffles, et je porte l'ordre du
» Grand-Père (le président des États-Unis) de vous visiter,
» de causer avec vous, et de faire tout ce que je puis pour
» votre bonheur. Je vois devant mes yeux des champs cul-
» tivés, une église, des maisons, du bétail et les fruits des
» labeurs de vos mains. Le récit de votre civilisation ré-
» jouira le cœur de votre Grand-Père : il ne tardera pas de
» vous porter secours. Continuez avec courage. Chaque
» famille aura bientôt sa maison et sa terre à cultiver;
» chaque individu aura des habits convenables. Je viens de
» parler aux Pieds-Noirs; ils m'ont promis de faire la paix
» avec toutes les tribus indiennes. Écoutez bien la voix
» des bons Pères et Frères, qui n'ont à cœur que votre
» bonheur. »

Ces détails sont tirés du *Message du Président des États-Unis au Congrès,* 1854-1855, page 416.

Veuillez agréer, mon révérend Père, mes hommages respectueux et me croire

Votre tout dévoué serviteur et frère en J.-C.

P.-J. De Smet, S. J.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

ANTOINE EYSVOGELS.

Université de Saint-Louis, 16 juillet 1857.

Mon révérend et cher Père,

On ne m'a fourni que peu de détails sur la vie et la mort du P. Eysvogels. Néanmoins je me fais un plaisir de vous les transmettre.

Antoine Eysvogels naquit dans la petite ville d'Oss, située dans le Brabant septentrional, province de Hollande, le 13 janvier 1809. Après avoir achevé son cours de théologie dans son pays natal, il partit pour l'Amérique du Nord, où il commença son noviciat, dans la Compagnie de Jésus, le 31 décembre 1835, dans l'État du Missouri.

Le 1er mai 1838, le P. Eysvogels partit avec le P. Verhaegen et le F. Claessens, pour la mission des Kikapoos. De là, les supérieurs l'envoyèrent à Washington dans le Missouri, et, de ce poste, à Westphalia, dans le district des Osages. Ce fut en ce dernier endroit qu'une mort sainte termina une vie exemplaire. Le Père, s'étant abandonné entièrement entre les mains du Seigneur, se prépara au grand passage par la prière et par la réception des derniers sacrements, qui précédèrent de peu la mort. Sa maladie fut causée par les soins que le zélé religieux avait prodigués à

un malade atteint de la petite vérole, mal qu'il contracta lui-même. Le P. Eysvogels n'était âgé que de quarante-huit ans et demi. L'enterrement fut fait avec solennité par le P. Ferdinand Hélias, et les paroissiens se sont cotisés pour élever un monument au zélé directeur de leurs âmes.

Agréez, mon révérend et bien cher Père, l'assurance de mon respect et de mon affection.

P. J. De Smet.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

LES TÊTES-PLATES.

Université de Saint-Louis, 4 août 1857.

Mon révérend et cher Père,

Vous trouverez sous ce pli la lettre du Père Adrien Hoecken, que je vous ai annoncée dans ma missive du 16 juillet dernier. J'espère qu'elle méritera une place dans vos *Précis Historiques*. En Hollande, elle fera certainement plaisir.

Vos lecteurs reliront avec intérêt et utilité une autre lettre du même Père, publiée dans votre 118e livraison, année 1856, ainsi que les quatre lettres du Père Chrétien Hoecken, frère d'Adrien, que vous avez également publiées dans vos livraisons 119e et 120e de la même année.

La récente lettre du P. Adrien me remplit de confusion. L'expression des sentiments des pauvres Indiens à mon égard, sentiments dont le Père se fait l'organe, m'auraient empêché de vous l'envoyer en entier, si vous n'insistiez tant pour avoir chaque pièce dans toute son intégrité. Il faut, du reste, ne pas perdre de vue que ces pauvres sauvages, dépourvus de tout et abandonnés des autres hommes, éprouvent une reconnaissance et une joie excessives pour le moindre bienfait, et envers quiconque leur montre le plus petit égard. Grande leçon pour nos compatriotes! Parmi

ceux qu'en Belgique les mauvais écrivains et les autres révolutionnaires appellent *des sauvages, des barbares,* vous n'en trouveriez pas un seul qui le fût assez pour vouloir figurer dans les bandes de Jemmapes, ni même dans celles de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Mons. La *robe-noire* ici est respectée, aimée; les Indiens y voient l'emblème du bonheur que le missionnaire leur apporte avec le flambeau de la foi.

Lettre du R. P. Adrien Hoecken.

Mission des Têtes-Plates, le 15 avril 1857.

Révérend et bien-aimé Père,

Avant d'entrer dans quelques détails, je prie Votre Révérence de vouloir excuser le manque d'ordre de cette lettre. Bien du temps s'était écoulé depuis que j'avais eu le plaisir de recevoir des nouvelles de vous, qui avez tant de titres à mon amour et à ma reconnaissance, et dont le nom est souvent sur les lèvres et toujours dans le cœur de chacun des habitants de ces régions lointaines. Votre lettre des 27 et 28 mars 1856 nous est arrivée vers la fin d'août; elle a été lue, ou pour mieux dire, dévorée avec avidité, tant elle nous était chère. Elle nous avait été remise par notre chef Alexandre, qui avait accompagné M. H. R. Lansdale chez les Cœurs-d'Alène. A peine avions-nous jeté un coup d'œil sur l'adresse et reconnu votre main, que, ne pouvant contenir notre joie, tous, d'un commun accord, nous nous écriions : — « Le Père De Smet! Le Père De Smet! » — Vous ne pourriez vous imaginer le bonheur que donnent vos lettres à nous et à tous nos chers Indiens. Dieu soit loué! Votre nom sera à jamais en bénédiction parmi ces pauvres enfants des Montagnes Rocheuses. Ah! que de fois ils m'adressent ces questions : — « Quand donc le Père De Smet revien-

dra-t-il parmi nous? Remontera-t-il le Missouri? Est-il vrai qu'il ne viendra pas encore cet automne au fort Benton? » — Ces questions et bien d'autres semblables montrent combien est cher parmi eux le souvenir de leur premier père en Jésus-Christ, de celui qui, le premier, leur rompit le pain de vie et leur montra le vrai chemin qui conduit au bonheur éternel. Rien d'étrange donc que vos lettres aient été lues à plusieurs reprises, et que, à chaque fois, elles aient semblé nous donner un nouveau plaisir, exciter un nouvel intérêt.

Je ne puis assez admirer la divine Providence, qui préside à tout et qui, en particulier, prend soin de nos chères missions. Parmi les preuves sans nombre qu'elle nous a données de sa continuelle protection, votre assistance dans notre dernière détresse et la libéralité de nos bienfaiteurs ne sont pas les moins remarquables ni les moins dignes de notre reconnaissance. Nos magasins étaient vides, et la guerre des Indiens dans le pays plus voisin de la mer nous ôtait tout espoir de nous procurer d'autres ressources. Jamais, non jamais, charité ne fut faite plus à propos, ni reçue avec plus de joie. Puisse le ciel prolonger vos jours et ceux de tous nos bienfaiteurs! Puissiez-vous aussi continuer à nous porter le même intérêt que jusqu'ici vous n'avez cessé de nous témoigner! Oui, bien-aimé Père, que le souvenir de nos missions vous soit toujours également cher! Elles sont le fruit de vos fatigues, de vos labeurs, de vos héroïques sacrifices! Ah! n'oubliez pas, n'oubliez jamais nos chers Indiens! ils sont vos enfants en Jésus-Christ, les enfants de votre charité sans bornes et de votre zèle infatigable!

Pendant les mois de juin, de juillet et d'août, la maladie a sévi cruellement dans notre camp, ainsi que dans celui des Têtes-Plates. Toutefois, il y a eu peu de victimes de ses terribles atteintes.

Le Père Ménétrey, mon collaborateur, visitait les Têtes-Plates dans l'ancienne mission, où il avait été demandé par

leur chef Fidèle Teltella (tonnerre), dont le fils était dangereusement malade. Plus tard, je les visitais moi-même dans leurs prairies comanches. Une seconde fois, au commencement de juin, je restai quelques jours avec eux à Hell's Gate, et je distribuai des médecines à tous ceux qui étaient atteints de la maladie et un peu de fleur de farine à chaque famille. Victor, le grand chef, Ambroise, Moïse, Fidèle, Adolphe et plusieurs autres vinrent ici eux-mêmes un peu plus tard, afin d'accomplir leurs devoirs de religion. Depuis le printemps dernier, il y a une amélioration notable dans toute la nation. Ambroise a opéré le plus de bien : il avait convoqué plusieurs assemblées, afin d'arranger et de payer d'anciennes dettes, de réparer les injustices, etc. Les sauvages paraissent cependant ne pouvoir se défaire de leurs terres; ils veulent à peine entendre parler des dispositions à prendre.

Le Père Ravalli a travaillé tant qu'il a pu pour pacifier les peuplades qui habitent plus vers l'ouest, savoir : les Cayuses, les Yakamans, les Opelouses, etc. Comme nos néophytes jusqu'ici n'ont pris aucune part à la guerre, le pays est aussi sûr pour nous que jamais. Nous pouvons aller librement partout où nous le désirons; personne n'ignore que les robes-noires ne sont pas des ennemis, celles, du moins, qui sont parmi les Indiens. Presque tous les Cœurs-d'Alène, afin de se mettre à couvert des hostilités des Indiens et d'éviter tout rapport avec eux, sont partis pour la chasse aux buffles. Il y a peu de jours, le Père Joset m'écrivit ce que le Père Ravalli m'avait déjà écrit plusieurs semaines auparavant : « Je crains un soulèvement général parmi les Indiens vers le commencement du printemps. Prions et engageons les autres à prier avec nous, afin de détourner cette calamité. Je crois qu'il serait bon d'ajouter aux prières ordinaires de la messe la collecte pour la paix. »

Si les Indiens moins bien intentionnés des contrées plus basses pouvaient se contenir dans leur propre territoire, et

si les blancs, dont le nombre augmente chaque jour dans la vallée de Sainte-Marie, pouvaient agir avec modération et se conduire avec prudence, je suis persuadé que bientôt tout le pays serait en paix, et que pas un seul Indien ne voudrait désormais tremper ses mains dans le sang d'un étranger blanc. Si j'étais autorisé à suggérer un plan, je proposerais de faire évacuer toute la haute contrée par les blancs et d'en faire un territoire exclusivement indien; ensuite je m'efforcerais d'y emmener tous les Indiens de la partie inférieure, tels que les Nez Percés, les Cayuses, les Yakomas, les Cœurs-d'Alène et les Spokans. Les motifs les mieux fondés me portent à croire que ce plan, qui présente de grands avantages, pourrait s'effectuer au moyen de missions dans l'espace de deux ou trois ans.

Nos Indiens ici vont bien. Au printemps dernier, nous avons semé environ cent cinquante boisseaux de froment et planté une quantité assez considérable de pommes de terre, de choux et de navets. Le bon Dieu a béni nos travaux et nos champs. Ici, tous généralement aiment l'agriculture. Nous donnons *gratis* des semences à tout le monde. Nos charrues et nos autres outils sont aussi à leur usage. Nous prêtons même nos chevaux et nos bœufs aux plus pauvres d'entre les Indiens, et nous nous chargeons de moudre *gratis* leurs grains. Mais notre moulin, qui fonctionne au moyen de chevaux, est bien petit, et nous sommes dans l'impossibilité d'en construire un autre.

M. H. A. Lansdale, agent du gouvernement, homme très juste et très honnête, est entré en fonctions aux Pruniers, place située tout près de l'endroit où l'on passe la rivière et à quelques milles d'ici. Nous lui avons donné toute l'assistance qu'il était en notre pouvoir de lui donner. J'avais espéré que le gouvernement viendrait à notre secours, au moins pour la construction d'une petite église; mais jusqu'ici toutes mes espérances ont été frustrées. Hélas! ne pourrons-nous jamais cesser de pleurer la perte de notre

petite chapelle parmi les Kalispels? Plusieurs de ces derniers, et entre autres Victor, en voyant la chapelle qui autrefois leur était si chère, mais qui maintenant est abandonnée et déserte, ne purent s'empêcher de verser des larmes.

Quand donc pourra-t-il, le pauvre Indien, trouver un misérable coin de terre où il puisse mener une vie tranquille, servir et aimer son Dieu en paix, et conserver les cendres de ses pères sans crainte de les voir profanées et foulées aux pieds d'un injuste usurpateur?

Plusieurs d'entre les Kalispels, Victor et d'autres, ont déjà des possessions ici. Cependant ils n'ont pas encore renoncé à celles qu'ils ont dans le pays plus bas. Douze habitations bien pauvres sont le commencement de notre ville appelée *Saint-Ignace*. Notre demeure, quoique bien modeste, est cependant, comme on dit, *assez confortable*. A tout autre qu'à vous, ce mot *confortable* pourrait paraître étrange; mais vous, vous savez fort bien ce qui est du confortable pour un pauvre missionnaire; par conséquent, vous connaissez aussi la signification relative de ce mot. Notre communauté compte six membres. Le Père Joseph Ménétrey, qui est missionnaire, préfet de notre petite chapelle et inspecteur en chef de nos champs, etc.; le Frère Me Ginn, fermier; le Frère Vincent Magri, dépensier, charpentier et meunier; le Frère Joseph Spegt, maréchal, boulanger et jardinier; le Frère François Huybrechts, charpentier et sacristain.

J'ai l'intention d'aller à Colville après la moisson et pendant l'absence des Indiens.

Le Père Ménétrey, de son plein gré, s'est rendu au fort Benton avec une couple de chevaux. La distance par la grande route est de 294 milles. Il prit des chevaux parce que nous pouvions difficilement nous passer de nos bœufs, et que, d'après les informations reçues de M. Lansdale, la route est impraticable aux bœufs qui n'ont pas, comme les chevaux, des fers aux pieds. Le Père Ménétrey arriva au

fort le 17 septembre, et fut reçu très favorablement par les habitants; mais il dut attendre quelque temps pour les bateaux. Il parle avec éloge des Pieds-Noirs et regrette beaucoup qu'il n'ait pas juridiction dans cette partie des montagnes. Il retourna le 12 novembre.

Comment vous exprimer, mon révérend Père, la joie qui remplit nos cœurs, lorsque nous ouvrîmes vos lettres et les différentes caisses que vous avez eu la bonté d'envoyer? Tous, nous versions des larmes de joie et de reconnaissance. En vain, la nuit suivante, je m'efforçais de calmer l'émotion que ces missives, ainsi que la libéralité de nos bienfaiteurs, avaient produite en moi; je ne pus fermer l'œil. Toute la communauté, oui, tout le camp partagea mon bonheur. Tous ensemble nous rendions des actions de grâces à la divine Providence, et ce jour était pour nous un vrai jour de fête. Le lendemain, étant un peu revenu de mon émotion, j'étais honteux de ma faiblesse; mais vous qui savez ce que c'est qu'un missionnaire, vous qui connaissez ses privations, ses peines, ses angoisses, vous me pardonnerez aisément ma trop grande sensibilité.

J'étais convenu avec le Père Congiato qu'il enverrait à Votre Révérence mes listes, ainsi que l'argent qu'il me destinerait. J'étais d'autant plus hardi à solliciter votre charité et votre bienveillance en notre faveur, que je connaissais mieux l'amour et l'intérêt que vous portez à nos missions, et que, d'un autre côté, je ne faisais qu'exécuter un plan que vous-même vous aviez conçu et suggéré, alors que, vu les circonstances, il aurait paru à tout autre qu'à vous imaginaire et incapable d'être mis en exécution.

A peine le Père Ménétrey était-il parti, que je reçus la lettre du Père Congiato dans laquelle il me dit : « Si vous pensez que nos provisions puissent nous être fournies à meilleur compte du Missouri, faites-les venir de là; je vous en payerai le prix. Écrivez à ce sujet au révérend P. De Smet. » Si j'avais reçu cette lettre un peu moins tard,

je ne sais trop quelle aurait été ma décision ; car il est très douteux que nous eussions pu trouver quelqu'un qui voulût retourner au fort Benton. Je vous prie, veuillez excuser les peines que nous vous donnons ; notre situation si extraordinaire est la seule excuse que je puisse apporter en faveur de notre importunité. Mille remercîments à vous et à tous nos bienfaiteurs qui avez concouru si généreusement au soutien de nos pauvres missions. Je remercie de même tous nos bons Frères de Saint-Louis des lettres si intéressantes qu'ils ont eu la charité de m'écrire. Recevez encore nos sentiments de reconnaissance, mon révérend Père, pour les catalogues des différentes provinces, les livres classiques, les *Missions catholiques*, par Shea, les ouvrages de controverse, etc., etc. ; je n'en finirais jamais si je voulais énumérer tous vos dons, que nous étions si heureux de recevoir. Le Frère Joseph ne se possédait plus de joie lorsqu'il vit les nombreux petits paquets avec des semences, les limes, les ciseaux et autres objets semblables. Recevez, enfin, nos remercîments pour la pièce d'étoffe que vous nous avez envoyée ; c'est grâce à elle que nous continuerons à être des robes-noires. J'aurais souhaité de tout mon cœur que vous eussiez pu être présent à l'ouverture des caisses. Chaque objet excitait de nouveaux cris de joie et augmentait notre amour et notre gratitude à l'égard de nos bienfaiteurs. Tout est arrivé en bon ordre. Le tabac en poudre cependant s'était mêlé à la semence de trèfle ; mais c'est là une bagatelle : mon nez n'est pas fort délicat. C'est le premier envoi de secours fait dans ces montagnes, au moins depuis que j'y suis. Nous bénissons la divine Providence qui veille avec tant de soins et tant de libéralité sur tous ses enfants, même sur ceux qui semblent le plus abandonnés.

Dès le lendemain, j'envoyais au Père Joset ses lettres. Je trouvais précisément une occasion ce jour-là.

Il m'eût été très agréable de recevoir un exemplaire de toutes vos lettres, publiées depuis 1836. Les portraits m'é-

taient bien chers. Je ne pus reconnaître celui du Père Verdin; mais le Frère Joseph le reconnut au premier coup d'œil. Le vôtre fut aussitôt reconnu par un grand nombre d'Indiens; et en le voyant ils s'écrièrent : — « *Pikek an!* » — Il fit le tour de tout le village, et hier encore un habitant du Contonai vint chez moi dans le seul but de *rendre une visite au Père De Smet.* Cela leur fait un bien immense, rien que de voir le portrait de celui qui, le premier, leur porta le flambeau de la foi dans ces régions couvertes encore des ombres de la mort, et qui, le premier, dissipa les ténèbres où ils avaient été ensevelis, eux et leurs ancêtres, pendant tant de siècles. Croyez-moi, mon révérend Père, pas un jour ne se passe sans qu'ils se souviennent de vous dans leurs prières [1].

Comment pourrons-nous témoigner notre reconnaissance à l'égard des deux bienfaiteurs qui se sont chargés avec tant de générosité du soin de transporter et de nous remettre nos caisses sans vouloir accepter la moindre gratification? Sans doute, il faut qu'ils aient une large part dans les sacrifices et les prières que, tous les jours, nous offrons au Ciel pour tous nos bienfaiteurs, et qui sont, avec un cœur reconnaissant et le souvenir de leur bonté à notre égard, les seules marques de gratitude que nous puissions leur donner. C'est un bien noble sentiment que celui qui les engagea à se charger gratuitement, eux et leurs bateaux, des dons que la charité des fidèles avait destinés au pauvre missionnaire des Indiens. Que le Ciel, qui connaît notre pauvreté, les récompense amplement de leur générosité!

Le paquet destiné pour Michel Insula, le *petit-chef*, reste

[1] Le portrait du Père De Smet, dont il est question dans ce passage, est celui qui a été gravé par M. Desvachez, à Bruxelles, et que nous avons inséré dans quelques exemplaires de la nouvelle édition, in-8°, des *Précis Historiques* de l'année 1853. La promptitude avec laquelle des sauvages mêmes y ont reconnu le Père De Smet prouve en faveur de la ressemblance frappante de cette belle gravure. (*Note de la rédaction.*)

en dépôt chez moi. Il n'a pas encore été ouvert. Le brave homme est à la chasse; mais nous l'attendons dans peu de jours. Je ne doute pas qu'il ne soit très sensible à ces marques d'amitié, ou, comme il a coutume de dire lui-même : « *ces marques de fraternité.* » Il partit d'ici lorsqu'il eut coupé le blé qu'il avait semé. Toujours également bon, également heureux, chrétien fervent, il fait des progrès journaliers dans la vertu et dans la perfection. Il a un fils, jeune enfant, Louis Michel, auquel il a appris à m'appeler *papa.* C'est un vrai bonheur pour lui de pouvoir s'entretenir avec moi de Votre Révérence et de ses deux frères adoptifs, messieurs C. R. Campbell et Fitzpatrick. Je lui remettrai le paquet aussitôt après son retour, et vous informerai des sentiments avec lesquels il l'aura reçu, ainsi que de sa réponse.

Ici dans nos missions, nous observons déjà toutes les conditions stipulées dans le traité conclu l'an dernier avec le gouverneur Stevens, à Hell's Gate. Nos Frères assistent les Indiens et les instruisent dans l'art de cultiver la terre. Ils distribuent les champs et les semences pour les ensemencer, ainsi que les charrues et autres instruments d'agriculture. Notre maréchal travaille pour eux, il répare leurs fusils, leurs haches, leurs couteaux; le charpentier leur est d'un grand secours dans la construction de leurs maisons, en faisant les portes, les fenêtres; enfin notre petit moulin est mis journellement à contribution pour moudre *gratis* leur grain; nous distribuons des médecines aux malades; en un mot, tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est sacrifié au bien-être des Indiens. Les épargnes qu'il est en notre pouvoir de faire, nous les faisons pour soulager leur misère. Ce que nous pouvons nous procurer par le travail de nos mains et à la sueur de notre front est pour eux. Par amour pour Jésus-Christ, nous sommes prêts à leur sacrifier tout, notre vie même. L'année dernière, nous avions ouvert notre école; mais les circonstances

nous obligèrent de la fermer. Au printemps prochain, nous aurons un Frère capable d'enseigner, et nous comptons l'ouvrir une seconde fois; mais dans l'entre-temps, nous ne gagnons pas un sou.

Au mois d'octobre dernier, la neige força les Pères Joset et Ravalli et le Frère Saveo de retourner chez les Cœurs-d'Alène.

Nous avons fait pour les officiers du gouvernement tout ce qu'il était en notre pouvoir de faire, et nous continuerons. Cependant notre pauvre mission n'a pas encore reçu une obole du gouvernement. Ne croyez pas, mon révérend Père, que je fasse des plaintes; oh! non; vous savez trop bien que ce ne sont pas les biens de ce monde qui pourraient nous engager à travailler et à souffrir comme nous le faisons ici. Comme les richesses ne sont pas capables de récompenser nos travaux, de même les privations ne sont pas capables de nous faire renoncer à notre noble entreprise. Le ciel, le ciel seul est ce que nous avons en vue; et cette récompense, nous le savons, excédera nos mérites. D'un autre côté, ce qui nous console, c'est que celui qui prend soin des petits oiseaux qui volent dans les airs n'abandonnera pas des enfants qu'il aime avec tendresse. Il n'en est pas moins vrai cependant que, si nous avions plus de ressources, humainement parlant, nos missions seraient plus florissantes et que bien des choses qui maintenant ne peuvent se faire qu'avec une grande patience et de dures privations, et qui souvent encore dépendent des circonstances, pourraient s'effectuer plus rapidement et avec un succès moins incertain.

Dans notre mission, il y a des personnes de tant de nations diverses que nous formons, pour ainsi dire, un petit ciel en miniature. D'abord notre communauté se compose de six membres, qui sont tous de différents pays. Ensuite nous avons des créoles : Genetzi, dont la femme est Suzanne, fille du vieil Ignace Chaves; Abraham et Pierre Tinsley,

fils du vieux Jacques Boiteux ; Alexandre Thibault, créole du Canada, et Derpens. Il y a des Iroquois : le vieil Ignace est établi ici, ainsi que la famille de l'Iroquois Pierre. La mort de ce vénérable vieillard est une grande perte pour la mission. Viennent les créoles de la nation des Creeks, Pierrish et Anson avec ses frères ; puis des Têtes-Plates ; puis des Kalispels ; puis deux camps de Pend-d'Oreilles ; puis plusieurs Spokans ; puis des Nez Percés ; puis des Coutenais, des Cœurs-d'Alènes, des Chaudières ; quelques Américains établis à peu de milles d'ici ; quelques Pieds-Noirs. Tous, quoique de tant de différentes nations, vivent ensemble comme des frères et dans une parfaite harmonie. Ils n'ont qu'un cœur et un esprit comme les chrétiens de la primitive Église.

Au printemps dernier et pendant l'été suivant, nous avions ici plusieurs Pieds-Noirs. Ils se conduisirent très bien, entre autres, le Petit Chien, chef des Pagans, avec quelques membres de sa famille. Ils entrèrent dans notre camp la bannière américaine déployée et au son d'une musique guerrière et d'une quantité infinie de petites sonnettes. Les chevaux eux-mêmes, dans leur marche, suivaient la mesure et se prêtaient avec dignité, dans tout leur maintien, à l'harmonie de l'hymne national.

Nous eûmes plusieurs conférences avec le chef touchant la religion. Il se plaignit que les blancs, qui avaient été en communication avec eux, n'eussent jamais traité d'une affaire aussi importante. Jusqu'à ce moment la meilleure entente règne parmi tous, et il semble que toutes les vieilles difficultés sont oubliées. Puisse le Ciel les conserver dans de si bonnes dispositions.

L'été dernier, les Corbeaux volèrent environ vingt chevaux de notre nation. Quelques jours après, d'autres Corbeaux vinrent visiter notre camp. Le souvenir du vol excita la colère du peuple à tel point, qu'oubliant le droit des gens qui assure protection même au plus grand ennemi dès qu'il

a mis le pied dans le camp, ils se jetèrent sur les pauvres hôtes et en tuèrent deux avant qu'ils eussent le temps de s'échapper.

Que le bon Dieu bénisse le gouvernement pour avoir établi la paix parmi les Pieds-Noirs! Cependant, comme jusqu'ici on n'a pas encore employé des moyens assez efficaces, je crains que la paix ne soit que de courte durée. J'espère qu'un jour notre société pourra y établir une paix plus durable. Une mission parmi eux pourrait, j'en suis convaincu, produire cet heureux résultat. Et si, pour arroser cette terre jusqu'ici si ingrate, il fallait le sang de quelque heureux missionnaire, elle produirait ensuite le centuple et les Pieds-Noirs respecteraient notre sainte religion.

Je suis extrêmement affligé d'apprendre qu'une maladie épidémique fait de terribles ravages chez les Pieds-Noirs. D'après les dernières nouvelles, environ 150 Indiens auraient péri dans un seul camp près du fort Benton. Depuis que la maladie a cessé de sévir parmi les hommes, elle sévit parmi les chevaux. Beaucoup déjà sont morts et beaucoup meurent encore tous les jours. Nous, nous en avons perdu cinq. Nos chasseurs sont forcés d'aller à la chasse à pied; car, d'après ce que l'on dit, tous leurs chevaux sont malades. Si les Nez Percés, dans la guerre qu'ils ont à soutenir avec le gouvernement, perdent leurs chevaux, les chevaux se payeront bien cher dans ces contrées.

Michel, le petit chef, est arrivé. Je lui ai remis le gracieux présent du colonel Campbell. Il était très sensible à cette marque d'attachement et il était étonné que M. Campbell pût se souvenir de lui. Puis il cita une longue liste de parents morts depuis sa dernière entrevue avec M. Campbell, et m'entretint longuement du grand nombre d'Américains que chaque année il avait vus passer près du fort Hall. Il me dit avec quelle sollicitude et avec quelle anxiété il chercha son ami parmi cette foule, et qu'enfin ne pouvant le découvrir, il crut qu'il avait cessé de vivre.

Nos Indiens vont à la chasse aux buffles, et leur chasse est très heureuse.

Cinq Spokans ont été tués par les Banacs, et six de ces derniers tués par les Spokans et les Cœurs-d'Alènes. Les Têtes-Plates ont eu un homme tué par les mêmes Banacs. Louis, le fils d'Ambroise, a été tué l'automne dernier par les Gros Ventres.

Tout l'hiver dernier une très bonne entente a régné parmi les Pieds-Noirs. Plusieurs d'entre eux viendront, je pense, habiter avec nous.

Les Nez Percés et les Spokans se sont efforcés de répandre un mauvais esprit parmi les Indiens qui habitent ici dans les pays plus bas. Ils tâchent de leur communiquer la haine qu'ils ont eux-mêmes contre les Américains; mais nos chefs sont fermes et ne veulent nullement acquiescer aux désirs de leurs ennemis. Victor, le grand chef, Adolphe, Fidèle et Ambroise sont de nouveau ici pour accomplir leurs devoirs de religion. Malheureusement une grande antipathie règne toujours parmi ces nations.

M. Mc Arthur, autrefois agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, est maintenant établi à Hell's Gate.

Pour terminer, mon révérend Père, je vous prie de croire que, nonobstant vos exhortations si réitérées pour me rassurer, ce n'est pas sans éprouver quelque gêne que je vous remets de nouveau la liste de ce dont nous avons besoin cette année. Je sais que vous êtes déjà accablé de besogne; mais quel autre que vous est capable de connaître et de comprendre notre position?

Le Père Joset vient de m'écrire que le 1er mai est fixé pour le jour du rendez-vous avec le Père Congiato aux Dalles.

Je vous prie de présenter mes respects à tous mes bons amis qui sont au collége, à Saint-Charles et ailleurs...

De Votre Révérence,

Le respectueux serviteur,

A. Hoecken, S. J.

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

HOMMAGE A CHARLES NERINCKX,

CURÉ D'EVERBERG-MEERBEEK ET MISSIONNAIRE AU KENTUCKY.

Université de Saint-Louis, 29 août 1857.

Mon révérend Père,

Lors de ma dernière visite en Belgique, je vous ai entendu manifester le désir de publier dans vos *Précis Historiques* une notice sur la vie du vénérable et saint missionnaire, l'apôtre du Kentucky, le très révérend Charles Nerinckx. Une de nos meilleures revues catholiques, le *Metropolitan,* de Baltimore, vient de donner la biographie de ce Belge, illustre dans les annales américaines. Je m'empresse de vous en envoyer la traduction. Dans une note, l'auteur de la biographie dit qu'il a consulté les *Sketches of Kentucky* et la *Vie de Mgr. Flaget,* par le savant évêque de Louisville, Mgr. Spalding; les *United States Catholic Miscellany,* vol. V, 1825; le *Catholic Almanac*, de 1854, etc., etc.

Je vais ajouter ici, sur le même sujet, quelques lignes par respect et reconnaissance pour la mémoire de notre saint et zélé compatriote, et dans la pensée qu'elles seront peut-être agréables à beaucoup de lecteurs des *Précis Historiques.*

M. Nerinckx était très attaché à la Compagnie; dans toutes

les occasions, il témoignait la haute estime qu'il avait pour elle. Il fit deux voyages en Belgique, l'un en 1817 et l'autre en 1821, et obtint, dans chaque voyage, plusieurs candidats pour la Société. Il se prêtait volontiers et avec intérêt à la demande spéciale que lui fit le Père Antoine Kohlmann, alors provincial de la Compagnie de Jésus dans l'État du Maryland, de faire cette importante recrue apostolique.

Au retour de son premier voyage, M. Nerinckx était accompagné de M. Cousin, du diocèse de Gand, de quatre jeunes gens, savoir : MM. Jacques Van de Velde, natif de Lebbeke, près de Termonde, professeur au petit séminaire de Malines; Sannon, des environs de Turnhout; Verheyen, de Merxplas, qui avait fait la campagne d'Espagne sous Napoléon, et Timmermans, de Turnhout, secrétaire du commissaire de district. Chrétien De Smet, de Marcke, près d'Audenarde, et Pierre De Meyer, de Segelsem, s'étaient joints à la petite troupe de missionnaires, dans le dessein d'entrer dans la Compagnie de Jésus en qualité de Frères-coadjuteurs. M. Cousin est décédé au White-Marsh, à la fin de son noviciat; M. Van de Velde est mort évêque de Natchez; j'ai donné sa biographie dans les *Précis Historiques;* le Père Verheyen, missionnaire au Maryland, y a cessé de vivre en 1823; son grand zèle pour le salut des âmes et ses solides vertus lui attiraient l'estime et le respect de tous ceux qui avaient le bonheur de le connaître. Le Père Timmermans, socius du Père Van Quickenborne, a fini sa carrière à Saint-Stanislas, au Missouri, en 1824; c'était un missionnaire infatigable et qui a rendu de grands services à la religion dans ces parages. Le Frère Chrétien De Smet est mort au collége de Georgetown, dans le district de Colombia, après y avoir été le modèle du véritable et saint religieux, pendant toutes les années qu'il a passées dans la Compagnie. Le Frère Pierre De Meyer est le seul qui survive à ses compagnons de voyage.

Je tiens du vénérable M. Nerinckx quelques particularités

assez intéressantes sur leur long et dangereux voyage, particularités qui sont encore bien fraîches dans la mémoire du bon Frère Pierre.

Ils s'embarquèrent le 16 mai, à l'île du Texel, en Hollande, sur la brigantine *Mars,* capitaine Hall, de Baltimore. Le voyage fut long et dangereux. A peine étaient-ils entrés dans le canal anglais, qu'un orage violent vint les surprendre et menaça de les submerger. Un des matelots, précipité du haut du mât dans la mer, y trouva la mort. Une crainte et une consternation universelles régnaient à bord. C'était le dimanche de la Pentecôte. Durant trois jours, le vaisseau, sans voiles et sans gouvernail, battu par les vents et les vagues, flotta à la merci des flots.

Dans une autre tempête, le vaisseau fit une large voie d'eau qu'on jugea irréparable. Pendant plus de trois semaines toutes les pompes furent mises en jeu, sans interruption, nuit et jour, et tous, équipage et passagers, même le vénérable missionnaire, durent se prêter à l'œuvre. Par bonheur, environ cent émigrants, Allemands et Suisses, se trouvaient à bord. Sans leur aide, il eût été impossible de sauver le bateau.

Lorsqu'il s'approcha des bancs de Terre-Neuve, le *Mars* se trouva à proximité d'un vaisseau de pirates, qui lui donna la chasse et réussit à l'aborder, après une assez longue course. Le capitaine des pirates, qui se nommait Mooney, était natif de Baltimore; loin de manifester des intentions hostiles, il parut ravi de joie d'avoir rencontré un concitoyen. Comme le *Mars* manquait de provisions, le capitaine Hall acheta plusieurs barils de biscuit, de bœuf salé, quelques tonneaux d'eau fraîche, et une grande quantité de fruits secs et de vin, que le pirate avait en abondance, ayant enlevé, trois jours auparavant, un bateau marchand espagnol, en route pour l'Espagne.

Ni le capitaine du *Mars* ni son second ne possédaient les qualités requises dans leur état. Leurs calculs différaient

toujours. Après avoir passé les Açores, ils se dirigèrent en ligne droite vers les tropiques. Ensuite, voyant qu'ils se trouvaient trop au sud, ils revinrent sur leurs pas et sur les bancs de Terre-Neuve. Voguant pour ainsi dire à l'aventure, le bateau, un beau matin, était sur le point d'aller se briser sur les côtes dangereuses de la partie septentrionale de Long-Island. Enfin, après soixante-treize jours de voyage, ils gagnèrent la baie de Chesapeak, le 26 juillet, et, le 28, ils se trouvèrent sains et saufs dans le port de Baltimore.

En 1821, le très révérend M. Nerinckx revit de nouveau sa patrie, pour y obtenir d'autres secours matériels, nécessaires à ses nombreuses missions du Kentucky. A cette occasion, le Père provincial du Maryland renouvela encore avec instance sa demande de lui amener un bon renfort de jeunes missionnaires belges.

Pendant le séjour du zélé missionnaire en Belgique, des professeurs et étudiants du petit séminaire de Malines avaient conçu l'idée et formé l'intention d'entrer dans la Compagnie de Jésus, pour se dévouer au salut des âmes dans les États-Unis. Ils eurent bientôt l'occasion de réaliser leur noble dessein. Le très révérend M. Nerinckx parut au milieu d'eux. Le tableau qu'il leur déroula de l'abandon des pauvres catholiques dans ces immenses contrées où, par manque de prêtres, des milliers oubliaient ou abandonnaient la foi. Il leur parla longuement du Kentucky, où le Seigneur avait opéré tant de merveilles par son ministère, et leur peignit au vif l'abandon absolu dans lequel se trouvaient toutes les tribus indiennes du grand désert de l'ouest, à la conversion desquelles les enfants de saint Ignace s'étaient dans tous les temps dévoués. Les jeunes candidats ne tardèrent pas à se présenter au digne missionnaire, résolus, s'il y consentait, à l'accompagner en Amérique. Ce consentement fut facilement obtenu, et il les reçut à bras ouverts. Ils eurent ensuite à surmonter de nombreux et grands obstacles, qu'opposaient à leur départ et leurs parents et le gouvernement hollandais.

Voici les noms des jeunes candidats qui se présentèrent au très révérend M. Nerinckx, pour entrer dans la Compagnie de Jésus en Amérique. Je commence par le plus âgé : MM. Félix Verreydt, de Diest ; Josse Van Assche, de Saint-Amand; Pierre-Joseph Verhaegen, de Haecht; Jean-Baptiste Smedts, de Rotselaer ; Jean-Antoine Elet, de Saint-Amand ; Pierre-Jean De Smet, de Termonde. Les PP. Elet et Smedts sont morts ; leurs biographies se trouvent dans les *Précis Historiques*.

Il fut convenu avec M. Nerinckx que ses six compagnons se réuniraient à Amsterdam, afin d'y faire tous les préparatifs nécessaires pour le long trajet de la mer Atlantique, et d'y prendre des arrangements ultérieurs pour éluder la vigilance du gouvernement, qui avait donné aux autorités les ordres stricts et sévères de les arrêter. Ils réussirent à gagner le rendez-vous : le 26 juillet 1821, ils arrivèrent à Amsterdam. Le 31 du même mois, fête de saint Ignace, ils quittèrent la ville et s'embarquèrent sur un petit bateau pour se rendre à l'île du Texel dans le Zuiderzee. Le lendemain, ils s'arrêtèrent à Wieringen, où ils visitèrent une église catholique, et, quelques heures après, ils débarquèrent au Texel et prirent un logement dans une maison catholique, que quelques amis d'Amsterdam leur avaient fait préparer d'avance. Enfin le 15 août, ils se rendirent à bord du brick *Colombia,* après avoir gagné la haute mer dans une petite nacelle de pilote, qui avait passé le Helder sans être observé par la police. Le voyage commença ainsi sous les auspices de notre bonne Mère, le jour de sa glorieuse assomption au ciel. Il fut propice et heureux. Nous essuyâmes, il est vrai, quelques tempêtes et quelques gros coups de vent ; mais tout se passa sans la moindre incident fâcheux.

Au bout de quarante jours, nous débarquâmes dans la belle ville de Philadelphie. Le lendemain, nous fîmes nos adieux au vénérable et digne M. Nerinckx, homme éminent

en sainteté, en science, rempli de zèle pour le salut des âmes, et qui a bien mérité d'être appelé *un des principaux apôtres de l'Église américaine*, comme l'auteur de la biographie qui accompagne ma lettre a su si bien le dépeindre. Nous le quittâmes, remplis de respect et de vénération pour sa personne. Les sages conseils qu'il n'avait cessé de nous donner, et l'exemple de ses éminentes vertus que nous avions eu sous les yeux pendant les quarante jours de voyage, sont toujours restés présents à la mémoire de ses compagnons. Nous avons eu l'insigne faveur de le posséder quelque temps au noviciat de Saint-Stanislas, dans le Missouri, peu de jours avant sa mort.

En union de vos saints sacrifices et de vos prières, j'ai l'honneur d'être,

Mon révérend Père,

Votre dévoué serviteur,

P. J. De Smet, S. J.

QUARANTIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

TROIS TRAITS ÉDIFIANTS DU P. DE THEUX.

Université de Saint-Louis, 13 septembre 1857.

Mon révérend Père,

J'ai vu avec plaisir que vous avez publié la notice sur le P. Van Quickenborne et annoncé celle du P. de Theux. Si cette lettre vous arrive à temps, vous y trouverez encore quelques détails que je n'avais pas donnés [1].

Voici deux traits qui montrent bien le caractère du P. de Theux. Lorsqu'il demeurait au collége du Grand-Coteau, dans la Louisiane, allant un jour visiter un malade, il passa par un endroit appelé *La Fayette*. Un jeune Français qui s'amusait dans une auberge à faire du tapage, à boire et à rire, avec plusieurs compagnons de son bord, vit passer le Père, et l'ayant montré du doigt, il prit sa canne et s'écria qu'il allait leur montrer comment il faut traiter cette *canaille de prêtres!* « Je vais faire trembler ce Jésuite-là sous mes coups,» dit-il, et il sortit aussitôt pour mettre son dessein à exécution. Le fanfaron accosta le Père avec des jurons et un langage insultant, et lui demanda avec effronterie à quel

[1] La notice avait déjà paru dans les *Précis Historiques* et dans ce volume : Nous nous faisons néanmoins un plaisir de publier ces traits intéressants. (*Note de la rédaction.*)

endroit du corps il désirait d'être bâtonné. L'homme de Dieu répondit à l'injuste agresseur, d'une voix remplie de calme : « Mon ami, si le Seigneur veut que je sois ainsi » traité, je tâcherai de le supporter avec patience. Sachez » toutefois que je suis citoyen américain. Je désire savoir » quelle raison vous porte à de pareilles insultes, et de quel » droit vous venez me frapper. » Ces paroles intimidèrent notre jeune étourdi. Sans avouer sa peur, il répondit, et, cette fois, sans jurer : « Vous êtes armé ; sans cela vous ne » montreriez pas autant de hardiesse. » Il faisait allusion à l'étui que le Père portait sous le bras, et dans lequel il conservait les saintes huiles, son étole et son surplis. « Oui, — répondit le religieux, en montrant le crucifix, — je suis » armé, et voici mes armes. Je n'en ai pas besoin d'autres. » Notre brave s'en retourna moins fougueux, et alla rejoindre ses compagnons à la porte de la taverne. Ils le reçurent avec de bruyants éclats de rire, qu'il avait su si bien mériter.

Un autre jour, le P. de Theux faisait dans l'église du Grand-Coteau les funérailles d'une malheureuse qui était morte sans sacrements et après une vie misérable. Il en prit occasion pour adresser aux assistants quelques paroles sévères sur les malheurs d'une telle vie, suivie d'une si triste mort. Tout à coup un homme, connu comme ennemi des prêtres et surtout des Jésuites, se lève et interpelle le Père d'une manière brusque et insolente. « Je ne permettrai pas, » — s'écrie-t-il, — que la mémoire de mon ami soit in- » sultée en public. » Le P. de Theux, avec son calme ordinaire, se tourne aussitôt vers l'interlocuteur et lui dit : « Je » me trouve chez moi. C'est ma propre église. J'ai le droit » d'y parler et de dire ce qui me plaît. Mais celui qui m'in- » terrompt n'a aucun droit de parler ici. S'il n'aime pas le » sermon, qu'il sorte de l'église. » L'insolent sortit aussitôt, à la grande satisfaction des bons catholiques qui étaient présents, et le P. de Theux acheva tranquillement son discours.

En 1844, Sa Grandeur, l'évêque de Cincinnati se trouvait fréquemment menacé, ainsi que les catholiques de son diocèse, par des bandes tumultueuses, composées d'ennemis de notre sainte religion. Il demanda conseil au P. de Theux. Après quelques moments de réflexion, le Père répondit à Sa Grandeur, qu'il obtiendrait ce dont il avait tant besoin dans ces temps difficiles, la paix et la sécurité pour son troupeau, s'il recourait avec ardeur au Souverain Pontife, et encourageait les autres évêques des États-Unis à suivre son exemple, afin d'obtenir la faveur de pouvoir ajouter, dans la Préface de la messe, au mot *conception* celui d'*immaculée*. Le digne évêque reçut l'avis avec respect et la demande fut, bientôt après, faite à Rome et couronnée de succès.

P. J. De Smet, S. J.

QUARANTE-UNIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

CHARLES NERINCKX,

CURÉ D'EVERBERG-MEERBEEK, ET MISSIONNAIRE EN AMÉRIQUE.

—

Université de Saint-Louis, novembre 1857.

Mon révérend et cher Père,

Dans votre lettre du 20 octobre, accusant réception du *Memoir of Charles Nerinckx,* extrait du *Metropolitan* du 15 juillet de cette année, ainsi que de la traduction de ce Mémoire, vous me dites que vous aviez déjà reçu de moi la biographie du même missionnaire, publiée en Amérique par Mgr. Spalding, évêque actuel de Louisville, dans ses *Sketches of Kentucky.* Je me rappelle, en effet, ce premier envoi. Comme le *Memoir* s'appuie sur la même autorité du respectable prélat, que la substance des deux notices est la même, et qu'un ancien missionnaire en Amérique vous avait déjà traduit celle des *Sketches,* je pense que vous ferez bien de publier cette dernière traduction [1].

[1] « De tout temps, dit le traducteur, les Belges se sont distingués dans la grande œuvre de la propagation de la foi ; nulle région lointaine qui ne conserve la trace de leurs pas ; nul peuple infidèle ou sauvage qui ne se rappelle et ne bénisse le nom de quelque missionnaire parti de la Belgique. Le grand saint François Xavier admirait leurs vertus et leur dévouement ; « *Mitte Belgas,* envoyez-moi des Belges, » écrivait-il en Europe du fond de l'Inde.

» De quel intérêt ne serait pas l'ouvrage qui nous retracerait les travaux

Charles Nerinckx naquit le 2 octobre 1761, à Herffelinghen (commune rurale de la province de Brabant, arrondissement de Bruxelles). Ses parents se distinguaient par les vertus chrétiennes et par un profond attachement à la religion. Son père était médecin.

Dès son enfance, Charles croissait sous la douce influence de la piété, qui était héréditaire dans sa famille [1]. Il sembla se hâter d'offrir à Dieu les prémices d'une vie qu'il devait, plus tard, lui consacrer tout entière.

Placé, jeune encore, dans l'école primaire de Ninove, il passa de là, à l'âge de treize ans, au collége de Gheel, dans la Campine, pour y faire ses humanités. Charles fut, dans ces deux maisons, un sujet de consolation pour ses maîtres, un modèle d'application et de piété pour ses condisciples, que son commerce aimable savait captiver et porter au bien.

Ses religieux parents, pour répondre à son amour de la science et développer ses heureux talents, encouragés d'ailleurs par ses premiers succès, résolurent de lui faire suivre un cours de philosophie. Ils l'envoyèrent à la célèbre uni-

de nos principaux missionnaires? Mais tandis que les biographies des autres célébrités belges abondent, on en voit peu de ces hommes apostoliques qui ont employé leurs sueurs et leur vie à l'œuvre qu'un saint appelle la plus divine de toutes les œuvres divines.

« En attendant que cette lacune soit remplie, nous sommes heureux de rappeler un nom bien connu en Belgique. Charles Nerinckx, l'un des missionnaires les plus célèbres qui soient partis de Belgique, fut, au commencement de ce siècle, une des gloires de l'Église naissante des États-Unis. »

Nous avons de ce digne prêtre missionnaire du Kentucky quelques lettres que nous croyons inédites et que nous publierons. Il doit en exister encore bien d'autres. Les personnes qui voudraient nous les communiquer contribueraient au bien que ces lectures édifiantes peuvent faire.

(*Note de la rédaction.*)

[1] La famille Nerinckx est connue par plusieurs pieux et zélés ecclésiastiques qui en sont sortis. L'un d'eux, au commencement de ce siècle, se rendit à Londres, où il dirige encore aujourd'hui l'église de Saint-Louis de Gonzague, bâtie par ses soins, et le couvent adjacent d'orphelines, qu'il a fondé et mis sous la direction des Sœurs appelées les *Fidèles Compagnes de Jésus*. Un autre religieux de la Compagnie de Jésus travaille dans les laborieuses missions du Missouri. Le clergé belge compte plusieurs membres de la même famille. (*Notes du traducteur.*)

versité de Louvain. S'ils n'épargnaient ni soins ni sacrifices pour procurer à leur fils une instruction aussi brillante que chrétienne, on peut dire que ce fils reconnaissant faisait tous ses efforts pour les satisfaire et les consoler.

Cependant Charles était arrivé à cet âge où le jeune homme, en face de l'avenir, se recueille pour penser au chemin qu'il doit suivre et au but qu'il veut atteindre. Il comprenait tout ce qu'il y a d'importance pour le jeune homme à faire un bon choix d'un état de vie et à conformer en cela ses desseins à ceux que la Providence a sur chacun de nous. Il demanda à Dieu la lumière. Fidèle à la voie du Seigneur, il résolut de se consacrer au service de l'Église.

En 1781, il entra au grand séminaire de Malines, où il fit chaque jour de nouveaux progrès dans les voies de Dieu, non moins que dans les sciences sacrées. Une profonde humilité ne l'abandonnait pas au milieu des succès qui l'élevaient au-dessus de ses condisciples : il paraissait n'avoir rien tant à cœur que de cacher ses avantages aux hommes, évitant les louanges du monde avec une ardeur égale à celle qu'on met trop souvent à les rechercher.

Par une vie aussi sainte, Charles s'était depuis longtemps préparé à recevoir l'éminente dignité du sacerdoce. Il y fut promu, à la fin de son cours de théologie, en 1785, et, presque aussitôt après, attaché à une église de Malines, où, pendant l'espace de huit ans, il travailla avec le plus grand dévouement au salut du prochain.

Cependant la cure d'Everberg-Meerbeek, près de Louvain, vint à vaquer et à être mise au concours, comme le recommande le saint concile de Trente, pour que le plus capable obtienne le bénéfice. Nerinckx l'emporta sur ses confrères. Il s'arracha à ses nombreux amis de Malines pour entrer dans cette nouvelle carrière, où Dieu lui réservait des travaux dignes de son zèle.

A son arrivée, il trouva cette grande paroisse dans un état déplorable : l'église délabrée, le peuple ignorant,

l'instruction de la jeunesse négligée, tout indiquait la funeste influence que la révolution française avait exercée jusque sur ces contrées, que la présence de ses armées aggravait encore, et que le prédécesseur du nouveau curé, vieillard infirme, n'avait pu arrêter. Nerinckx ne tarda pas à réparer ces maux. Il fit restaurer l'église et travailla sans cesse à faire revivre l'esprit de piété parmi ses nombreux paroissiens. Connaissant l'influence d'une solide instruction sur le bonheur des enfants et l'empire que l'innocence exerce sur les cœurs des parents, il redoubla d'efforts pour instruire l'enfance dans les principes de la religion et former les jeunes cœurs à la piété. Il les réunissait très fréquemment au catéchisme. Pour atteindre plus sûrement son but, il avait divisé tous les enfants de la paroisse en diverses sections; là, il leur donnait l'instruction chrétienne ou la leur faisait faire par des catéchistes, qu'il avait formés lui-même. Il gagna bientôt l'amour de cette chère portion de son troupeau. Aussi tous rivalisaient-ils de zèle et d'assiduité. Il s'efforçait de leur inspirer une piété douce et confiante envers la Vierge Immaculée, et se plaisait à leur enseigner des cantiques, qu'il avait composés lui-même en l'honneur de la Mère de Dieu.

Le bon prêtre put se féliciter d'un succès qui dépassa ses espérances. C'est par les enfants, ce semble, que Dieu voulait faire triompher la grâce. Ceux à qui leur âge le permettait étaient admis une première fois à la Table sainte. Là, ils faisaient briller leur candeur et leur tendre piété, et restaient dans la suite des modèles de régularité et de ferveur pour le reste des habitants. Les cœurs des parents furent touchés; les plus égarés, les plus endurcis revinrent peu à peu au sentiment de leurs devoirs. La paroisse, naguère plongée dans l'indifférence et dans les désordres qui l'accompagnent, secoua sa torpeur et rappela bientôt, par la sincérité de son retour, les plus beaux temps du passé. Pour affermir et développer son œuvre, le zélé curé établit

des congrégations en l'honneur de Marie, des associations consacrées à la visite et aux soins des malades et à d'autres œuvres de charité. C'est ainsi que, par le zèle dévorant du prêtre et par des travaux que le ciel se plaisait à féconder par la grâce, une réforme totale des mœurs eut lieu dans la populeuse paroisse d'Everberg-Meerbeek.

Affable et honnête envers tous, Nerinckx était pourtant de mœurs austères et de principes rigides ; mais cette rigueur, il se l'appliquait à lui-même bien plus qu'aux autres. Jamais il ne perdait de temps, et il se refusait jusqu'au moindre délassement ; ses visites se bornaient à celles que son ministère réclamait impérieusement ; mais dès qu'il s'agissait de sauver une âme, il partait en toute hâte, à quelque heure que ce fût et quelque temps qu'il fît, par le froid de l'hiver comme par les ardeurs de l'été. Le saint ministère cessait-il de l'occuper, on était sûr alors de le trouver chez lui appliqué à la prière ou à l'étude. Attentif à éloigner de son troupeau jusqu'aux moindres occasions de chute, il ne pouvait tolérer les danses ; il les attaquait avec force et réussit à les abolir.

Tant de zèle pour les intérêts de la religion et pour toutes les bonnes œuvres qu'elle inspire devait naturellement attirer au paisible prêtre la haine des coryphées impies de la révolution, et le signaler à leurs outrages persécuteurs. Un arrêt d'emprisonnement fut lancé contre lui en 1791. Pour se soustraire aux recherches dont il était l'objet et sauver peut-être sa vie, il fut obligé de fuir et d'abandonner, le cœur brisé de douleur, sa paroisse chérie à la merci d'hommes perturbateurs et pervers. Il trouva un asile dans l'hôpital de Termonde, alors sous la direction des Sœurs Hospitalières, dont sa tante était la supérieure.

Durant sept ans, malgré le danger continuel qui menaçait sa vie, il resta dans cette retraite, y remplissant les fonctions de chapelain. L'aumônier de l'hôpital, l'abbé Schellekens, était exilé à l'île de Ré.

Cette persécution fit éclater l'entière résignation de Nerinckx à la volonté divine ; il fut un modèle de toutes les vertus pour tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître, et le soutien des pieuses Sœurs dans ces temps malheureux. Il célébrait le saint sacrifice de la messe pour ces saintes âmes à deux heures du matin, et se retirait ensuite dans l'endroit où il se tenait caché pendant le jour. Doué de rares talents et ne pouvant souffrir l'inaction, il sut se rendre utiles les loisirs de ces années d'épreuve, en se livrant à des études profondes et en composant plusieurs traités sur la théologie, l'histoire ecclésiastique et le droit canon. Ses manuscrits auraient fourni une matière abondante pour huit volumes *in-octavo;* mais lorsque, plus tard, il fut pressé de les livrer à l'impression, sa modestie s'y refusa jusqu'à la fin.

A l'hôpital de Termonde se trouvaient alors plusieurs prisonniers qu'on y avait amenés à la suite des combats livrés en Belgique par les révolutionnaires. L'intrépide aumônier quittait sa retraite pendant la nuit pour leur prodiguer toutes les consolations et tous les soins possibles dans ces circonstances, et leur administrer les secours spirituels du saint ministère. Quelquefois, après les avoir fait participer aux saints sacrements, il voyait ces malheureux arrachés de la prison et conduits à la mort ; il les suivait d'un œil de paternelle compassion jusqu'au lieu du gibet, et plus d'une fois il leva encore la main pour les bénir. Par intervalle, il s'échappait de son exil et se rendait en secret à Everberg au milieu de son ancien troupeau. Il retrempait les courages, consolait les affligés et distribuait les secours de la religion à ce peuple abandonné.

Après bien des épreuves, Nerinckx, dévoré du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, résolut de se rendre aux États-Unis, où la moisson était aussi abondante qu'était restreint le nombre des ouvriers. Il quitta la Belgique et s'embarqua à Amsterdam le 14 août 1804.

Pendant la traversée, qui fut très pénible et ne dura pas moins de trois mois, le navire, vieux et délabré, fut souvent en danger de sombrer. Une maladie contagieuse, qui éclata à bord, mit le comble à la consternation et enleva plusieurs passagers et gens de l'équipage. Rien cependant ne put arrêter l'impiété et le débordement qui souillaient le vaisseau. Le nouveau missionnaire versa souvent des larmes sur ces excès, qui résistaient à son zèle. Dans la suite, en parlant de ce navire, il avait coutume de l'appeler *un enfer flottant*, et ne cessait d'attribuer à une protection spéciale de Dieu le bonheur qu'il avait eu d'échapper à un naufrage imminent.

On aborda à Baltimore vers le milieu de novembre. Nerinckx se rendit aussitôt chez Mgr. Carroll [1], seul évêque aux États-Unis, et lui offrit ses services pour quelque église ou district que ce prélat jugeât à propos de lui assigner. L'évêque le reçut avec la plus grande bienveillance et l'envoya à Georgetown [2], pour s'y former aux missions américaines et s'appliquer à l'étude de la langue anglaise, dont il n'avait aucune connaissance. Quoique âgé alors de quarante-cinq ans, il réussit à apprendre cette langue

[1] Mgr. Carroll était un illustre rejeton de l'une des deux cents familles catholiques anglaises, qui, en 1633, fuyant l'oppression religieuse qu'elles subissaient au sein de leur patrie, franchirent l'Atlantique et se fixèrent dans le Maryland (mot anglais qui signifie terre de Marie), sous la conduite de lord Baltimore. Il fut membre de la Compagnie de Jésus jusqu'à la suppression de cette société, en 1773. Il continuait de cultiver cette partie de la vigne du Seigneur avec ses anciens frères en religion, lorsque en 1790 il fut promu à la dignité épiscopale. Le Pape Pie VI le chargea du nouveau siége de Baltimore et soumit à sa juridiction toute l'étendue des Etats-Unis. Sa mort, qui arriva en 1815, causa un deuil extraordinaire dans tout le pays.

[2] L'établissement de Georgetown est le plus ancien collége catholique des États-Unis, et fut, de tout temps, une féconde pépinière de missionnaires. Il est situé sur une hauteur en vue du Capitole de Washington. Dans le siècle dernier, il était déjà, comme de nos jours encore, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Ce collége a acquis une nouvelle importance par le magnifique observatoire qu'on y a élevé, il y a quelques années, et par les observations astronomiques qui y sont faites.

de manière à pouvoir l'écrire et la parler avec facilité.

Mgr. Carroll, connaissant l'isolement et la situation extrême de M. Badin [1], seul prêtre pour toute l'étendue du Kentucky, résolut de lui envoyer en aide le nouveau missionnaire. N'en eût-il jamais envoyé d'autres, d'éternels remercîments lui seraient dus pour le trésor inappréciable qu'il a donné au Kentucky dans la personne de Nerinckx.

L'homme de Dieu partit aussitôt pour sa mission lointaine, insensible à tout danger, non moins qu'aux privations et aux rudes travaux qui l'attendaient. Accoutumé depuis longtemps à toute espèce de difficultés, il s'estimait heureux d'obtenir une mission que plusieurs autres avaient refusée.

Il quitta la ville de Baltimore, au printemps de l'année 1805, et parvint au Kentucky, après un long et pénible voyage, le 5 juillet de la même année.

Reçu avec bonheur par M. Badin, alors grand vicaire, il se mit bientôt à partager les travaux de sa mission. Pendant les sept premières années de son apostolat, il résida avec M. Badin près de l'église de Saint-Étienne, et il fixa ensuite sa résidence près de l'église de Saint-Charles, qu'il venait de bâtir au bord du Hardin's Creek. Là il sembla redoubler d'activité. Toujours à la recherche des âmes, il parcourait à cheval les forêts et les plaines, sans jamais se donner de repos. Ses travaux étaient excessifs; mais aussi en était-il bien consolé par les fruits abondants qui en résultaient. Dévoré par le zèle de la maison de Dieu, il n'était point de sacrifices auxquels il ne se soumît volontiers pour le bien-être des habitants du Kentucky, alors peu nom-

1 M. Badin, mort récemment après plus de cinquante années d'apostolat, était d'origine française. Il fit ses études théologiques à Baltimore et y reçut, en 1793, la prêtrise des mains de Mgr. Carroll. Il est le premier qui fut ordonné prêtre dans cette partie du monde, où peu auparavant les catholiques avaient gémi sous les lois pénales de l'Angleterre.

(*Notes du traducteur.*)

breux encore, mais dispersés sur un territoire immense [1]. D'une constitution robuste et ayant de grandes forces corporelles, il n'avait nul égard pour lui-même; son sommeil était court; sa nourriture, celle des pauvres; il se levait ordinairement plusieurs heures avant le jour pour vaquer à l'oraison et à l'étude, et pendant toute la journée il paraissait vivre dans un recueillement continuel. Ne cherchant que la gloire de Dieu et le salut du prochain, il était tout entier à ses devoirs, et même dans la vieillesse il ne ralentit en rien sa première ardeur. Dieu soutint si bien les forces de son serviteur, qu'à l'âge de soixante ans il travaillait encore avec toute la vigueur de la jeunesse. Quels que fussent ses travaux et ses fatigues, il ne manquait presque jamais de célébrer les saints mystères. Il faisait quelquefois le matin 25 à 30 milles à cheval pour arriver au lieu où il devait offrir le saint sacrifice.

D'un courage indomptable, Nerinckx était supérieur à toutes les difficultés et intrépide à l'heure du péril. Nul lieu du Kentucky qui ne le vît passer, tantôt au milieu des neiges et des glaces, tantôt dans les ténèbres d'une nuit humide ou sous les rayons d'un soleil brûlant. Rien ne put jamais arrêter son zèle; il semblait même chercher les occasions qui avec plus de peines et de périls lui offraient plus de profit et de mérites. Il traversait avec intrépidité les plus vastes forêts, passait les rivières à la nage et couchait à la belle étoile parmi les bêtes sauvages. Son courage semblait trouver un nouvel aliment dans ses fatigues et une nouvelle vigueur dans ses travaux.

Au milieu d'un si rude apostolat, il avait coutume de jeûner et de pratiquer toutes sortes de mortifications.

[1] Le Kentucky, situé au centre de la Confédération Américaine, est borné, au nord par la charmante rivière de l'Ohio (nom sauvage qui signifie *la belle*), à l'ouest par le Mississipi, au sud par l'État du Tenessée, et à l'est par la Virginie. Sa superficie est de 4,335 lieues carrées et sa population qui, en 1792, n'était que d'environ 70,000 âmes, s'élevait en 1850 à 982,405. (*Note du traducteur.*)

Il possédait le grand art de se faire tout à tous pour gagner tous les hommes à Jésus-Christ, et paraissait se plaire plus dans la cabane du pauvre que dans la demeure du riche.

Pendant ses courses apostoliques, quand il s'arrêtait dans une maison, pour y passer la nuit, il avait coutume de soigner lui-même son cheval et se contentait quelquefois de prendre un peu de repos dans l'écurie et dans quelque autre partie secondaire de l'habitation. Le matin, quand ses hôtes se levaient, ils l'y trouvaient ordinairement en prières. Dès qu'il avait annoncé une visite de missionnaire, il ne manquait jamais de s'y trouver à l'heure indiquée, dût-il pour cela voyager toute la nuit.

A son arrivée à une mission, il rassemblait les fidèles, entendait les confessions, prêchait, catéchisait, célébrait vers midi ou même plus tard la sainte messe, et ne déjeunait ordinairement qu'à trois ou quatre heures de l'après-dînée.

Sa vie était souvent exposée dans le passage des rivières. Un jour, étant en route pour visiter un malade, il traversa un fleuve, se tenant à cheval, immobile et à genoux sur la selle, tandis que le cheval nageait et que l'eau passait même par dessus la selle. Une autre fois, en pareille circonstance, il tomba de cheval, fut entraîné ainsi que sa monture par le courant trop rapide du fleuve, et ne sauva sa vie qu'à l'aide de la queue de l'animal, dont il se saisit au moment où il allait disparaître sous l'eau.

Dans une de ses courses, il faillit devenir la proie des loups. En traversant le County-Grayson, alors peu habité, il perdit sa route à l'approche de la nuit. On était au milieu de l'hiver, le froid était intense, et bientôt d'épaisses ténèbres l'empêchèrent d'avancer. Tandis qu'il cherchait un abri quelconque pour se reposer quelques instants, des loups affamés s'aperçurent de sa présence et ne tardèrent pas à l'environner. A l'instant, avec une grande présence d'esprit, il monte à cheval, se met à crier de toute sa force

et réussit à éloigner pour un moment ses redoutables adversaires. Bientôt après, ils reviennent avec fureur et commencent à attaquer le cheval; mais le missionnaire, en formant sur lui le signe de la croix, s'arme d'un nouveau courage et soutient la lutte jusqu'à la pointe du jour, moment où ses ennemis découragés disparurent.

Nous avons dit que Nerinckx possédait une grande force musculaire. En voici une preuve. Il exigeait l'ordre le plus sévère dans l'église pendant la célébration des saints mystères. Attirés par la curiosité, les protestants se mêlaient souvent aux catholiques, et manquaient quelquefois aux règles de la bienséance. Nerinckx, avec cette énergie qui le caractérisait, ne manquait pas de les reprendre de leur conduite en ce point. Ses avertissements, exprimés avec franchise et dans un langage un peu rude, n'étaient pas toujours bien compris ou bien reçus. Il arriva donc qu'un jeune homme, nommé Hardin, de grande taille et de muscles robustes, s'offensa des paroles que le missionnaire lui adressait et qu'il saisissait mal. Il jura de s'en venger à la première occasion. Celle-ci ne tarda pas à se présenter. Peu de jours après, comme l'homme de Dieu se rendait de l'église de Saint-Étienne à celle de Saint-Charles, le jeune homme, qui s'était caché sur sa route pour l'attendre, s'élança soudain à sa rencontre, saisit la bride du cheval, coupa le cuir de l'étrier et enjoignit au missionnaire de descendre, le menaçant, s'il résistait de l'accabler de coups. Nerinckx obéit à l'instant et répondit à ce jeune furieux qu'il n'avait nullement eu envie de l'offenser; que, du reste, un ecclésiastique se sent fort peu disposé à se battre. Hardin insiste et lève déjà la main sur le missionnaire inoffensif, quand celui-ci, sans rien perdre de son calme, saisit son jeune adversaire, l'étend doucement par terre, comme il eût fait d'un enfant, et lui dit avec un sourire, que son intention n'était pas de le frapper, mais qu'il avait droit de le mettre au repos pour n'être pas frappé lui-même. Il tint

le jeune homme dans cette position jusqu'à ce que celui-ci lui eût promis la paix. Nerinckx remonta tranquillement à cheval et continua son chemin; Hardin eut soin de s'en aller par une autre route. A l'arrivée du missionnaire à l'église, un de ses amis lui demanda pourquoi la courroie de son étrier était coupée; il raconta son aventure en peu de mots et ajouta, en souriant, que ces jeunes forestiers ne pouvaient se mesurer avec un Belge. Dans la suite, il ne parla plus de cette rencontre; mais le jeune Hardin ne cessait de dire : — « Je puis me mesurer avec mes semblables; mais le vieux Nerinckx a une force surhumaine. »

A mesure que le nombre des fidèles augmentait, Nerinckx élevait de nouvelles églises. Il en construisit dix dans le Kentucky, deux en briques et huit en bois. Tout en dirigeant les travaux, il se mettait lui-même à l'œuvre, préparait le bois, nivelait le terrain, se livrait à toutes sortes d'ouvrages, afin d'achever plus tôt les maisons de la prière. Il se bâtit aussi à lui-même une demeure, qui fut presque entièrement l'ouvrage de ses mains. Il aimait à répéter gaiement à ce sujet que son palais lui avait coûté la somme de six dollars et demi.

Il pourvoyait aux besoins spirituels de six grandes congrégations de fidèles, et visitait en outre un grand nombre de stations, où le nombre des catholiques était moins élevé. Partout où il rencontrait une petite réunion de fidèles, il établissait une nouvelle station, qu'il visitait ensuite à des époques déterminées. Ces centres d'action devinrent si nombreux, qu'il lui fallait six semaines pour les visiter en missionnaire. Il ne s'accordait ni repos ni délassement; le travail seul paraissait lui plaire. Il parlait peu et uniquement pour le service de Dieu ou le bien du prochain.

A son arrivée dans une station, il se mettait au confessionnal et confessait ordinairement du matin jusqu'à midi. Toutefois, avant de commencer à entendre les confessions,

il récitait quelques prières avec ses pénitents et leur faisait une courte instruction sur les dispositions requises pour recevoir dignement le sacrement de pénitence. Sévère en d'autres temps, c'était un confesseur plein de tendresse et de patience. Aussi la confiance qu'on avait dans sa direction était-elle sans bornes. C'est à ses instructions, surtout à celles qu'il donnait au confessionnal, que nous devons encore aujourd'hui la profonde piété et la grande régularité des vieux catholiques du Kentucky.

Cependant, dans le troupeau qui lui était confié, il paraissait avoir une prédilection spéciale pour les enfants et pour les nègres esclaves. Il leur prodiguait ses soins pour les instruire, les préparer à la première communion et les rendre agréables à Dieu. Il renouvela en Amérique les scènes touchantes dont on avait été témoin à Everberg, en Belgique. Il inculquait partout une grande dévotion à la Mère de Dieu ; la première église qu'il bâtit fut érigée sous la douce invocation de Marie Immaculée. Il prenait grand soin d'assigner dans les lieux Saints des places séparées aux personnes des différents sexes. Après la messe, il avait coutume de se placer au milieu de l'église, et là, environné de ses chers enfants, il étendait les bras avec eux et récitait quelques prières en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur. Peu à peu, les parents suivaient l'exemple de leurs enfants. Cet exercice fini, il conduisait son pieux troupeau au cimetière et priait pour le soulagement des âmes des fidèles trépassés.

Les fruits les plus merveilleux de salut récompensaient abondamment ses travaux et ses peines. Il vit des églises florissantes aux lieux mêmes où, à son arrivée, paissaient les animaux du désert et qui n'avaient encore été visités que par les sauvages. La charité, la ferveur, l'innocence, comme les fleurs d'une terre nouvelle, s'élevaient et s'épanouissaient autour de lui. M. Badin avait posé les fondements de cette nouvelle chrétienté, et Nerinckx, comme

un habile architecte, et soutenu d'une protection spéciale de Dieu, avait construit et achevé l'édifice. Son exemple nous montre combien de fruits précieux et salutaires peut produire le zèle ardent d'un seul homme, qui n'a en vue que la plus grande gloire de Dieu.

Ses discours ne se distinguaient ni par la pureté du langage, ni par l'éclat de l'éloquence ; on l'écoutait cependant avec plaisir, tant était vif l'attachement qu'on lui portait, tant brillaient son zèle et sa charité quand il annonçait la parole sainte. Ses instructions simples, mais pleines de l'onction et de l'esprit de Dieu, touchaient les cœurs des protestants eux-mêmes. Si l'on excepte M. Badin, il ne fut peut-être jamais de missionnaire au Kentucky qui ramenât autant d'hérétiques dans le sein de la vraie Église. Les visites périodiques qu'il faisait à ses missions se terminaient rarement sans qu'il convertît quelque âme à la foi.

Les mérites éminents de Nerinckx ne pouvaient échapper à Mgr. Carroll, alors seul évêque aux États-Unis, et de plus, chargé d'administrer le diocèse de la Nouvelle-Orléans [1].

En 1808, le Souverain Pontife, ayant divisé l'évêché de Baltimore en un archevêché et quatre évêchés [2], Mgr. Carroll recommanda Nerinckx au Saint-Siége, et le représenta comme un ecclésiastique propre à remplir, en qualité d'évêque coadjuteur, le siége de la Nouvelle-Orléans. Pie VII accéda à ses désirs et lui fit transmettre les bulles requises pour l'élévation de l'humble missionnaire à la

[1] La Louisiane, dont la Nouvelle-Orléans est la capitale, fut vendue par Napoléon aux États-Unis en 1801. Le siége épiscopal de la Nouvelle-Orléans, érigé en 1793, était en 1801 sans administrateur, son premier évêque, Espagnol d'origine, s'étant retiré avant cette époque.

(*Note du traducteur.*)

[2] L'évêché de Baltimore, érigé en 1790, fut divisé en 1808 en un archevêché, celui de Baltimore, et quatre évêchés, dont les siéges sont à Boston, New-York, Philadelphie et Bardstown. Ce dernier a été depuis transféré à Louisville, ville également située dans le Kentucky. Les États-Unis comptent aujourd'hui 7 archevêchés, 32 évêchés, 2 vicariats apostoliques, 1,600 prêtres et 1,800 églises. (*Note du traducteur.*)

dignité épiscopale. A l'arrivée de cette nouvelle, Nerinckx se trouvait en compagnie de M. Badin. Il inclina la tête et prononça ces paroles : — « *Bonitatem et disciplinam et* » *scientiam docendus docere non valeo.* Moi, qui ai besoin » d'apprendre la bonté, la sagesse et la science, je ne suis » pas capable de les enseigner aux autres. » — Il refusa avec calme, mais avec fermeté, la dignité qui lui était offerte. M. Badin, de concert avec les Pères Dominicains, qui, depuis peu, s'étaient établis dans le Kentucky, appréciant les immenses services que Nerinckx y rendait à la religion, adressèrent une requête au Saint-Siége, dans laquelle ils priaient Sa Sainteté de ne pas contraindre le pieux missionnaire à accepter cette nouvelle charge, vu l'immense utilité de son apostolat dans le Kentucky. Le Souverain Pontife répondit aux humbles désirs de Nerinckx et ceux de ses amis.

Parmi tous les établissements dont Nerinckx enrichit l'Église du Kentucky, on doit donner la première place à la fondation d'une congrégation de religieuses, sous le titre de *Sœurs de Lorette,* ou *Amantes de Marie au pied de la croix.* Cette institution est une des plus grandes bénédictions que le Kentucky reçût jamais. Son but était de procurer aux âmes pieuses le moyen d'atteindre à une haute perfection, d'accorder par elles aux jeunes personnes les bienfaits d'une éducation chrétienne et aux pauvres une instruction sainte et gratuite. Il fonda le premier établissement, le 25 avril 1812, un an après l'arrivée de Mgr. Flaget, premier évêque de Bardstown [1], près de l'église de Saint-Charles, et le nomma *la maison de Lorette.* Les bâtiments étaient en bois et meublés selon la plus stricte pauvreté.

[1] Ce grand évêque arriva au Kentucky le 11 juin 1811 et y mourut saintement en 1850. Mgr. Portier, évêque de Mobile, dit de lui : « Le diocèse de Bardstown fut le berceau de la religion dans l'ouest et son vénérable fondateur mérita, par sa longue carrière, d'être appelé le patriarche de l'Amérique du Nord, comme ses travaux et ses vertus l'ont fait proclamer le modèle de la vie apostolique. » (*Note du traducteur.*)

Ils formaient avec les murs d'enceinte un carré, au milieu duquel il avait élevé une grande croix et bâti une modeste chapelle. Le nombre des novices et des religieuses devenant de jour en jour plus considérable, le pieux fondateur fut obligé de construire d'autres maisons [1]. L'œuvre comptait à peine douze années d'existence, et déjà les bonnes Sœurs, au nombre de plus de cent, dirigeaient six établissements d'éducation. Les pensionnaires arrivaient de toutes parts de l'Union, et recevaient, sous la direction des Sœurs, avec une instruction convenable, ces impressions de profonde piété dont le Kentucky montre aujourd'hui les fruits précieux et abondants. Dans les dix premières années, elles avaient instruit pour la première communion huit cents enfants et nouvelles converties.

Nerinckx veillait sur ces établissements avec une sollicitude paternelle. Tout le temps que lui laissaient ses mis-

[1] D'après une lettre autographe de Nerinckx, datée de Lorette, dans le Kentucky, le 11 septembre 1818, et adressée à la supérieure des Sœurs hospitalières de Vilvorde, les religieuses de Lorette avaient à cette époque quatre maisons ; savoir : la maison-mère ; celle des *Olives*, à une distance d'environ 400 milles de Lorette, où l'on avait envoyé sept Sœurs à la demande de l'évêque, pour y fonder un établissement ; la maison de *Gethsémani* et celle du *Calvaire*. Lorette comptait alors 22 novices et quelques postulantes. Pendant tout l'été, on y avait nourri 80 à 90 personnes, dont la plupart avaient été également habillées aux frais du couvent, quoiqu'il ne possédât aucun fonds de terre lucratif ni aucun autre revenu certain : l'école même, sous ce rapport, était presque improductive, parce que l'orphelinat et les classes inférieures ne payaient rien.

Dans cette lettre, Nerinckx se rappelle au bon souvenir de quelques personnes, de Vilvorde surtout, qui avaient contribué, par quelque aumône, à l'œuvre des missions. On nous permettra de citer ces noms de compatriotes. Ce sont : le Recteur et les religieuses de l'Ordre de Saint-Augustin (*den eerw. heer Rector en Nonnekens op de merckt*) ; *les révérends Messieurs Van Haecht, Van Ophem, Van Hamme et ses sœurs, la demoiselle Van Laethem*, et d'autres qu'il désigne sans les nommer : *den vriend van de derde stagie in UL. gebueren, den doctor, dien goede bekende van Brussel wiens naem ik vergete, die hunne mildheyd hebben bewezen voor onze zake, cozyn Vander Perre, is 't dat hy nog leeft.*

Il fait aussi mention d'une lettre imprimée que les Sœurs hospitalières doivent recevoir bientôt. Nous ne connaissons pas cette missive du missionnaire. (*Note de la rédaction.*)

sions, il l'employait à donner des instructions aux religieuses et à leurs élèves, et à diriger leurs intérêts spirituels et temporels. Il établit l'adoration perpétuelle dans sa congrégation, de sorte que, jour et nuit, les Sœurs se succèdent devant le saint tabernacle pour adorer Jésus-Christ et pour réparer les outrages faits à son divin cœur. Lui-même nourrissait son zèle, puisait son courage et semblait retremper ses forces dans sa grande dévotion au saint Sacrement; là étaient tous ses attraits. Il ornait lui-même les autels et le saint tabernacle, et demeurait souvent en prière aux pieds de Dieu, caché sous les voiles eucharistiques.

Il réussit à établir parmi les religieuses cet esprit de recueillement, de prière et de mortification qui les distingue. Il leur inspirait un grand amour pour leur sainte vocation et pour leurs vœux, et les excitait à une fidèle observance de leurs règles. Il insistait souvent sur l'abandon à la Providence et à la bonté de Dieu au milieu des nécessités temporelles, leur répétant ces paroles : — « Celui qui » n'abandonne pas Dieu, Dieu ne l'abandonnera pas. » — Cette grande confiance en la Providence divine était presque leur seul héritage et le seul appui de leur existence. Les Sœurs n'abondaient pas des choses de ce monde : maisons, mobilier, vêtements, nourriture, tout chez elles portait l'empreinte de leur pauvreté volontaire. Leur digne fondateur, il est vrai, leur donnait encore l'exemple sur ce point. Voici le témoignage qu'en a donné Mgr. Flaget, son évêque : « M. Nerinckx, dit ce prélat, menait une vie extrêmement austère; c'était un homme d'une grande mortification. Son habitation, sa nourriture, ses vêtements étaient ceux des pauvres, et il a rempli ses monastères de son esprit. Ces bonnes religieuses voulaient voir briller la sainte pauvreté dans leurs demeures, jusque dans les ornements de leurs modestes oratoires. Tous ceux qui eurent le bonheur de les visiter étaient frappés de la propreté comme de de la simplicité de leurs maisons et de leurs chapelles. »

Nerinckx, qui nourrissait lui-même dans son cœur la dévotion la plus tendre à la Vierge Immaculée, établit parmi les amantes de Marie plusieurs pratiques pieuses en l'honneur de la Mère de Dieu. Pour maintenir parmi elles l'esprit d'humilité et d'abnégation, il leur recommandait le travail des mains; ses instructions leur mettaient toujours devant les yeux les travaux et les souffrances de Jésus-Christ.

Dans les constitutions qu'il avait tracées pour sa congrégation, régnait une grande austérité. Pendant un certain temps de l'année, les religieuses devaient nu-pieds cultiver leurs champs et se trouvaient exposées aux intempéries de la saison. Bientôt l'expérience démontra que quelques-unes de ces règles étaient nuisibles à la santé des Sœurs; elles furent modifiées, sans toutefois porter atteinte à l'esprit primitif [1].

Le pieux fondateur trouvait une source de douces consolations dans la piété de ses religieuses. « Leur ferveur, dit Mgr. Flaget, et leur vie pénitente nous rappelèrent les monastères de la Palestine et de la Thébaïde. »

Nerinckx fut bientôt prié de céder quelques-unes des Sœurs pour fonder des couvents dans les autres États. Mgr. Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, en obtint plusieurs pour le Missouri [2].

[1] Voici ce qu'en écrivit Mgr. Flaget en 1834 : Les Lorettaines furent fondées au Kentucky par un zélé et savant missionnaire de Flandre (?), M. Charles Nerinckx, la deuxième année de mon épiscopat. Les règlements de cette nouvelle communauté furent soumis au jugement du Souverain Pontife, qui y fit divers changements. Sa Sainteté daigna prendre cette nouvelle famille sous sa protection, comme j'en fus informé par Son Éminence le cardinal Fesh; et ce qui est beaucoup plus flatteur, les Sœurs de Lorette du Kentucky reçurent du Pape tous les priviléges spirituels dont jouit la chapelle de Lorette en Italie. »

[2] Il y a aujourd'hui quatre couvents des Sœurs de Lorette dans le Kentucky, trois dans le Missouri, un en Nébraska et un au Nouveau-Mexique. M. D. A. Deparcq, Belge de naissance, est actuellement directeur général de cette Congrégation et réside à la maison-mère de Lorette.

(*Note du traducteur.*)

Depuis vingt ans, l'apôtre du Kentucky travaillait à établir le règne de Jésus-Christ sur ce sol, naguère inculte et sauvage. Ses sueurs et ses travaux y faisaient mûrir des moissons abondantes en fruits de salut. Cependant les années commençaient à s'appesantir sur lui; la vieillesse le courbait déjà; mais elle n'était pas capable de ralentir son zèle. Les heureuses nouvelles qu'il reçut sur les établissements lointains de ses Sœurs de Lorette ajoutèrent à son désir de les revoir, et lui firent prendre la résolution de les visiter. Il savait du reste que dans le Missouri les sauvages n'étaient pas éloignés des maisons des Lorettaines, et il n'avait rien tant à cœur que de se rendre au milieu de ces tribus pour les engager à envoyer leurs filles aux couvents des Sœurs. Ce voyage fut le dernier de sa vie.

A peine fut-il arrivé à Sainte-Geneviève, mission des bords du Mississipi, dans l'État du Missouri, qu'il tomba malade chez son hôte, le missionnaire de ce district. Le mal fit de rapides progrès. Quand l'homme de Dieu reconnut le danger, il recueillit toutes ses pensées pour ne plus s'occuper que du bonheur du ciel. Il exprimait son brûlant amour à ce Dieu qui l'avait appelé à travailler à sa gloire et qui avait daigné bénir ses travaux. Sentant approcher le terme de sa course, il reçut avec une touchante ferveur les sacrements de l'Église, continua de s'entretenir avec Jésus et Marie, et rendit sa belle âme à son Créateur, le 12 août 1824, âgé de soixante-trois ans.

Ainsi mourut de la mort des justes et au milieu de ses courses apostoliques cet homme de Dieu, la gloire du Kentucky et le modèle des missionnaires [1].

[1] Pendant son séjour au Kentucky, Nerinckx a fait deux voyages en Belgique, l'un en 1816 et l'autre en 1819, pour obtenir de ses généreux compatriotes des secours, introuvables en Amérique. Parmi les jeunes gens qu'il emmena lors de son dernier voyage, se trouvaient plusieurs séminaristes de Malines; la plupart d'entre eux devinrent membres de la Compagnie de Jésus aux États-Unis et cultivent encore de nos jours cette belle portion de la vigne du Seigneur. (*Note du traducteur.*)

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE.

Au directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

JEAN-BAPTISTE DUERINCK

MISSIONNAIRE DES POTOWATOMIES EN AMÉRIQUE.

Université de Saint-Louis, 23 décembre 1857.

Mon révérend Père,

Un accident funeste et bien déplorable vient de nous priver d'un de nos missionnaires les plus zélés et les plus infatigables. Le R. Père J.-B. Duerinck, supérieur de la mission de Sainte-Marie chez les Potowatomies, dans le territoire du Kansas, a péri, le 9 de ce mois, en descendant la rivière Missouri dans une petite barque. Ce sera pour cette belle mission indienne une perte vraiment irréparable.

Je ne saurais vous dire quelle affliction nous a causée cette désolante nouvelle. Les premiers bruits nous en vinrent le dimanche 13 décembre. Nous l'attendions à Saint-Louis, où il avait été appelé par ses supérieurs, pour s'y préparer à faire ses derniers vœux dans la Compagnie. Une lettre, datée du 24 novembre dernier, dans laquelle il annonçait le temps de son départ de la mission, était arrivée quelques jours auparavant. En voici un extrait :

« J'ai l'intention de me rendre à la ville de Leavenworth

et de là à Saint-Louis, dans le courant de cette semaine. Les chefs de la tribu, les guerriers, les sages, les vieillards, les jeunes gens, tous sont convenus d'envoyer à Washington une députation, ou plutôt deux, l'une composée d'Indiens de la prairie, Potowatomies non convertis, et l'autre d'Indiens de la mission. Ces derniers m'ont mis sur la liste, afin que je les accompagne à Washington pour avancer les intérêts de la mission et pour les aider à atteindre, avec plus de certitude, l'objet de leur démarche auprès du gouvernement. Il appartiendra au supérieur de décider sur ce que j'aurai à faire; quelle que soit sa décision, que je doive aller ou rester, je serai également content. »

La première nouvelle de la mort du zélé missionnaire, quoique encore peu précise, était accompagnée de circonstances qui laissaient à peine quelques doutes sur son sort. Deux ou trois jours après, nous apprîmes des détails certains sur sa perte. Il s'était rendu de la mission de Sainte-Marie à Leawenworth à cheval; c'est une distance d'environ quatre-vingts milles anglais. De là il se rendit en diligence à cinquante milles plus loin, à la ville de Kansas. Il partit ensuite de Kansas en barquette, avec quatre autres voyageurs, dans l'intention de descendre la rivière Missouri jusqu'à un endroit où ils trouveraient des bateaux à vapeur, qui, à cause de la baisse des eaux dans cette saison de l'année, ne peuvent pas remonter le fleuve jusqu'à la hauteur de Leavenworth. Descendre la rivière est une entreprise très dangereuse, vu la rapidité du courant et les nombreux chicots ou arbres forestiers, détachés des côtes et enfoncés dans la vase, qui abondent dans plusieurs endroits. Il suffit de frapper contre un de ces chicots pour faire chavirer la barque. Chaque année, un grand nombre de bateaux à vapeur se perdent contre ces écueils. Le danger n'était certainement point inconnu au P. Ducrinck; mais, enfant d'obéissance et homme de zèle, il croyait, sans doute, ne pas devoir reculer devant un péril que tant de voyageurs

affrontent tous les jours. Ce dévouement lui coûta la vie. A vingt-cinq milles plus bas que Kansas-City, point de leur départ entre les villes de Wagne et de Liberty, la barque, donnant contre un chicot, se renversa. Tous les passagers furent jetés à l'eau, sauf deux, qui parvinrent à s'accrocher aux bords de la barque et à s'y tenir jusqu'à ce que le courant les déposât sur un banc de sable. Les trois autres, parmi lesquels le P. Duerinck, périrent.

Une telle mort a son côté bien triste, sans doute; mais elle paraît glorieuse quand on réfléchit à la cause pour laquelle elle a été occasionnée, et à l'exemple de tant de saints missionnaires et d'illustres apôtres qui, s'aventurant avec courage au milieu des périls, à la garde de Dieu seul, ont péri loin de tout secours humain, mais d'autant mieux protégés dans leurs derniers instants par celui pour l'honneur duquel ils avaient exposé leurs vies.

Le P. Jean-Baptiste Duerinck était né à Saint-Gilles, lez-Termonde, le 8 mai 1809. Formé à la piété dès son enfance par les leçons et les exemples de ses pieux parents, il jeta dès lors les fondements de ces vertus chrétiennes et religieuses dont il donna, dans la suite, un si bel exemple. Élève du collége, son excellente conduite et ses succès lui attirèrent l'estime et l'affection de ses professeurs et de ses condisciples, et le président du séminaire épiscopal de Gand se souvient encore de lui comme d'un de ceux qui lui avaient plu le mieux durant leurs études de philosophie.

Il avait longtemps eu un ardent désir de dévouer sa vie à la conversion des sauvages de l'Amérique. Après avoir obtenu le consentement de ses dignes parents, il s'embarqua à Anvers, le 27 octobre 1833, et entra dans la Compagnie de Jésus au Missouri, où il commença son noviciat à Saint-Stanislas, près du village de Florissant, au commencement de l'année suivante, le 16 janvier 1834. Ayant fini son noviciat, il passa plusieurs années dans différents colléges. Son talent pour les affaires lui fit confier

successivement la charge de procureur dans nos maisons de Cincinnati, de Saint-Louis, de Bardtown.

Partout le P. Duerinck montra une exactitude exemplaire à remplir tous ses devoirs, et donna constamment des preuves des vertus qui font le véritable religieux. Son zèle, son dévouement aussi bien que la franchise de son caractère, lui gagnèrent les cœurs, non-seulement des nôtres, mais aussi des étrangers et même des protestants.

Grand admirateur des merveilles de la nature, il consacrait ses heures de loisir à en étudier les secrets, et à y contempler la beauté et la puissance de Dieu. Il s'attachait surtout à l'étude de la botanique, et il acquit une connaissance vaste et approfondie de cette branche de l'histoire naturelle. Il traversa une grande partie de l'Ohio et de l'Illinois à la recherche de fleurs curieuses et de toutes sortes de plantes rares, et en fit une collection, belle et exquise, qu'on conserve au collége de Saint-François-Xavier à Cincinnati. La société botanique de cette ville élut le P. Duerinck membre perpétuel et lui offrit la chaire de professeur de botanique ; mais sa modestie et ses nombreux devoirs ne lui permirent pas d'accepter cette charge. Une nouvelle plante qu'il découvrit, et qui reçut, en son honneur, le nom de *Prunus Duerinckiana*, montre combien l'on estimait ses recherches en ce genre.

Le trait distinctif de son caractère était une grande énergie naturelle, jointe à un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Lorsqu'il s'agissait de gagner son prochain à Dieu, nul obstacle ne semblait pouvoir l'arrêter. Il se faisait tout à tous, selon l'exemple de saint Paul, pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il avait admirablement adapté ses manières aux coutumes et aux idées du pays. S'il ne put convertir les nombreux protestants avec lesquels il était en relation, il manqua du moins rarement de gagner leur bienveillance, et c'est un grand pas de fait vers leur conversion, que de leur faire estimer le prêtre catholique.

En 1849, le P. Duerinck fut envoyé parmi les Indiens. C'était l'accomplissement du désir qui l'avait conduit en Amérique. Il employa toute son énergie et tous ses talents à cette œuvre difficile. La mission des Potowatomies, dont il devint supérieur, lui doit en grande partie sa prospérité actuelle. La plupart des sauvages de cette tribu avaient été convertis depuis plusieurs années; il s'agissait donc surtout de consolider l'œuvre de leur conversion, en les attachant à la vie civilisée et en les amenant à préférer l'agriculture et les autres arts utiles aux plaisirs de la chasse et à l'indolence si caractéristique de la vie sauvage. Déjà, avant lui, les missionnaires leur avaient persuadé de cultiver quelques petits champs, en les animant par leur exemple et par les motifs de la foi. On avait trouvé que lorsqu'il s'agit du travail, les motifs de religion sont les seuls qui aient quelque empire sur les cœurs des Indiens, et on parvint à les faire travailler en esprit de pénitence. Profitant de cette foi vive et simple, le P. Duerinck s'attacha à les exciter à de plus grands travaux, et, en leur faisant trouver une certaine abondance dans la culture des champs, il leur fit oublier presque entièrement la vie dangereuse des plaines et des forêts. Dans le dessein de former la jeunesse à un travail intelligent, des écoles d'arts et métiers avaient été établies pour les jeunes gens de la tribu. Il fit deux voyages à Washington afin d'intéresser le gouvernement à cette œuvre et d'en obtenir des secours. Ces écoles ont obtenu une existence permanente.

Durant ces dernières années, la mission de Sainte-Marie a été exposée à de grands dangers de démoralisation, d'abord, par suite du grand nombre de caravanes qui ont passé par la mission depuis la découverte des mines d'or dans la Californie, et ensuite à cause de l'immense émigration vers cette région, qui a eu lieu depuis que le Kansas a été érigé en territoire. Au milieu de ces dangers, les néophytes, grâce aux soins des missionnaires, ont su pré-

server leur ancienne régularité et leur ancienne ferveur.

Au son de la cloche, les sauvages s'assemblent avec la même piété qu'autrefois, soit à l'église, soit dans leurs demeures. Les confessions et les communions ne sont pas moins nombreuses. Tous, sans excepter les protestants, admirent leur zèle et leur piété.

Jusqu'à présent les néophytes ont su maintenir la paix avec les blancs. Chose rare; car ordinairement l'approche des blancs est le signal d'une guerre d'extermination, si l'on ne peut forcer les sauvages à quitter leurs cabanes et à émigrer dans de nouveaux et plus lointains déserts. Toutefois, on ne peut pas se dissimuler les dangers de leur situation présente. Ils sont déjà entourés de blancs, avides de prendre possession de trente milles carrés ou 19,200 arpents de terre que le gouvernement leur a solennellement alloués par traité. C'est surtout dans une situation pareille que la mort du P. Duerinck, leur père et bienfaiteur, qui leur était tendrement dévoué et qu'ils consultaient dans toutes leurs entreprises importantes et dans toutes leurs difficultés, se fera vivement sentir. C'est, sans contredit, une véritable calamité pour toute cette tribu.

Le P. Duerinck a été surintendant des écoles catholiques parmi les Potowatomies. Plusieurs de ses lettres ont été publiées dans les documents annuels qui accompagnent le message du président des États-Unis. Elles se trouvent dans le *Report of the secretary of the interior*, tome Ier. Toutes portent la date de *St Mary's Potowatomie Mission, Kansas territory*. En voici la liste et les dates : 1re lettre, 24 septembre 1852, pp. 379-381 du *Report*. — 2e lettre, 31 août 1853, pp. 325-327. — 3e lettre, 25 septembre 1854, pp. 317-319. — 4e lettre, 1er octobre 1855, pp. 422-425. — 5e lettre, 20 octobre 1856, pp. 666-669. — 6e lettre, septembre 1857. Cette dernière a été publiée, le 17 octobre dernier, dans le *Boston Pilot*, et paraîtra, comme les autres, dans le rapport prochain du secrétaire de l'intérieur.

Les officiers ou agents du gouvernement des États-Unis ont toujours rendu les témoignages les plus honorables au zèle et au succès du P. Duerinck. En 1855, le major G. W. Clarke, agent du gouvernement auprès des Potowatomies, parlant dans son rapport annuel au commissaire des affaires indiennes des deux écoles établies à la mission, l'une sous la direction des Pères, l'autre sous celle des Dames du Sacré-Cœur, s'exprimait ainsi :

« Je ne saurais parler en termes trop favorables de la condition de ces deux établissements. Outre le cours ordinaire d'instruction littéraire des filles, elles apprennent à coudre, à tricoter, à broder et tous les autres travaux d'un bon ménage. Une école industrielle est attachée à cette institution. On y enseigne aux jeunes gens les arts utiles et pratiques, tels que l'agriculture, l'horticulture, etc. Le P. Duerinck est un homme doué d'une grande énergie. Il s'entend bien aux affaires. Il est entièrement dévoué au bien-être des Potowatomies, dont il s'est montré l'ami et le père, et lesquels, de leur côté, ont pour lui la plus haute estime. Je n'hésite aucunement à exprimer ma conviction sur l'utilité de cet établissement. On en voit les effets dans les maisons proprement tenues et les petits champs bien cultivés des Indiens de la mission, et dans l'esprit d'ordre qui règne aux alentours. »

Dans son rapport de 1856, le major Clarke renouvelle ces expressions approbatives. « Depuis l'année dernière, — dit-il, — les Indiens de cette agence ont fait des progrès sensibles. Ils ont cultivé des champs plus étendus et manifesté, en diverses manières, leurs désirs de se conformer aux coutumes de la vie civilisée... L'école de la mission de Sainte-Marie occupe le premier rang parmi les écoles des missions (protestantes), et mérite mes louanges les plus sincères. Les travaux du P. Duerinck et des Dames du Sacré-Cœur, qui en ont soin, servent non-seulement à améliorer la génération naissante et à la former aux coutumes

de la vie civilisée; mais leur bon exemple et leurs conseils ont évidemment une grande influence sur le bien-être de la population adulte. »

Les nombreux émigrés qui se sont établis dans le voisinage de la mission ont aussi toujours montré la plus haute estime pour le P. Ducrinck.

Les feuilles publiques ont annoncé sa mort comme une calamité, qui, non-seulement laissera un grand vide dans la mission indienne, mais causera de vifs regrets à ses nombreux amis, dans différents États, et surtout aux habitants du nouveau territoire, qui ont eu le bonheur de le connaître [1]. Il jouissait d'une estime universelle.

Voici l'hommage rendu à la mémoire du P. Ducrinck par tous ses confrères dans la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies [2].

« Le R. P. Ducrinck, que nous regrettons tous avec tant de larmes, était arrivé à la mission de Sainte-Marie au commencement de novembre 1849, dans les circonstances les plus critiques et les plus embarrassantes, au jugement

[1] Le P. De Smet, écrivant sa lettre le 23 décembre, ne pouvait avoir connaissance de l'article suivant, où le *Freeman's Journal* de New-York, du 2 janvier, rend hommage aux vertus du religieux défunt. « La mort si regrettable du P. Ducrinck suffit en elle-même pour éveiller toutes les sympathies des catholiques; mais cette sympathie est augmentée par la réflexion qu'il était proche parent du P. De Smet. Le P. Ducrinck, comme son cousin, a été un dévoué et zélé missionnaire parmi les Indiens. Depuis plusieurs années, il était chargé de la mission de Sainte-Marie. Ses supérieurs lui ayant donné l'ordre de revenir à Saint-Louis pour sa profession, il ne put trouver de *steamboat* pour son voyage, à cause des basses eaux du Missouri. Il s'embarqua donc sur un frêle canot avec quatre autres passagers; mais l'embarcation a été défoncée par un chicot, et le digne Père a été noyé avec deux de ses compagnons. Le P. Ducrinck avait été notre professeur et était resté notre ami. Nous pouvons rendre témoignage que la compagnie perd en lui un membre précieux, la religion un prêtre zélé, ses fidèles et ses néophytes indiens un père tendre et vénéré. »

(*Note de la rédaction.*)

[2] Le P. De Smet nous envoyait cette copie dans une lettre du 18 janvier de cette année, comme supplément à sa lettre précédente, du 23 décembre dernier. Nous l'ajoutons à celle-ci, dans cette édition, pour faire un tout complet.

de tout homme versé dans les affaires. La mission venait d'accepter une école de garçons et une de filles, à des conditions si onéreuses, que le bon sens les déclarait intolérables. On ne s'était obligé à rien moins qu'à entretenir annuellement environ 120 enfants pensionnaires pour la somme modique de cinquante piastres par tête, c'est-à-dire que pour 14 sous par jour, il fallait fournir à un enfant, logis, nourriture, habillement, livres, papiers, etc.; tandis qu'aucun maître d'hôtel de l'endroit n'eût consenti à loger une personne pour moins de cinq piastres par semaine. De plus, le gouvernement des États-Unis avait alloué une certaine somme pour l'ameublement ou la construction des édifices, et, par un surcroît de circonstances malheureuses, la tâche était à peine commencée, que l'argent était déjà tout dépensé. Eh bien, grâce à l'intelligence et à l'activité du P. Duerinck, la mission fit face à toutes les dépenses et triompha de tous les obstacles. Mais qu'il lui en coûta de peines et de fatigues pour mettre sa grande famille, ses chers enfants indiens à l'abri de l'indigence! Traverser d'immenses déserts pour acheter des animaux à un bas prix et les amener à Sainte-Marie; descendre et remonter le Missouri, l'espace de plusieurs centaines de milles; être continuellement aux aguets afin de découvrir une occasion favorable pour l'arrangement et la disposition des produits de la ferme; s'évertuer de toutes les manières à trouver des moyens de subsistance; imaginer toujours de nouvelles ressources, former de nouveaux plans, et exécuter de nouveaux projets pour aller au-devant des besoins de la grande famille qui lui était confiée, voilà ce que le P. Duerinck a si noblement entrepris pour le bien de la mission, et en quoi il a parfaitement réussi.

» Le Père avait un caractère fortement trempé, ou plutôt une âme vertueusement courageuse. Les infirmités auxquelles il était sujet ne lui arrachaient aucune plainte, ni ne produisaient la moindre altération dans ses ma-

nières. Pour lui l'hiver semblait avoir perdu ses froides rigueurs, et l'été ses chaleurs étouffantes. Sans cesse il bravait l'intempérie des saisons. Nous l'avons vu entreprendre un long voyage par le plus grand froid, et le continuer en dépit du souffle glaçant de l'aquilon, si bien qu'en arrivant à la maison où il se proposait de loger, il s'aperçut que quelques-uns de ses membres étaient devenus aussi durs que la pierre par le froid qui les avait roidis; en sorte que, pour n'en pas perdre l'usage, il lui fallut les baigner dans une eau glaciale. Il négligeait son sommeil; il oubliait ses repas; il était prêt à tous les sacrifices, dans l'intérêt de ses enfants sauvages. Au milieu de tant de travaux et de fatigues, il était d'une humeur toujours égale, toujours le front serein, toujours patient, toujours également affable. Ni les difficultés pécuniaires, ni les embarras de toute espèce, qui lui survenaient à chaque instant, ne pouvaient troubler la paix de son âme. La pratique de l'humilité lui était, pour ainsi dire, naturelle : jamais rien de prétentieux, rien d'affecté ne se remarqua dans son air; jamais une parole qui de loin sentît la vanité. Il ignorait complétement ces allusions raffinées par où l'amour-propre cherche quelquefois à donner de l'importance à sa personnalité. Quoique supérieur et hautement estimé de tous ceux qui savent apprécier les bonnes manières, son grand plaisir était de s'appliquer, comme le dernier des domestiques, aux ouvrages les plus vils. Il était tellement mort à tout ce qui s'appelle orgueil de la vie, qu'il n'opposa jamais qu'un front imperturbable aux reproches amers, aux insolents outrages qu'il recevait quelquefois de gens de peu d'éducation. Bien souvent, à la première occasion, il se vengeait des insultes en rendant un service d'insigne bienveillance à la personne qui l'avait insulté. Quand on lui reprochait d'être trop bon à l'égard de certaines gens qu'on savait être ennemis des catholiques : « Eh bien, — répondait-il, — nous les force-
» rons à nous aimer. » Le P. Ducrinck était charitable,

mais d'une charité prudente et éclairée. En somme, nul n'a fait plus de bien aux Indiens de ces parages. Il assistait libéralement les pauvres et les infirmes; il comprenait mieux que tout autre par quelle voie on procure aux sauvages le bienfait de la civilisation; il les aidait de toutes les manières, les excitant au travail et récompensant l'industrie. Cela lui réussit si bien que, les Potowatomies de Sainte-Marie l'emportent de beaucoup, sur ceux des autres villages, par les qualités qui font les bons citoyens. Ceux qui ont eu avec le Père des liaisons plus intimes savent jusqu'où s'étendaient ses libéralités, et leurs prières, inspirées par la plus sincère reconnaissance, ne manqueront pas d'appeler sur nos bons Potowatomies les bénédictions du Dieu de miséricorde.

» La mort du bon P. Ducrinck est une perte incomparable. En lui, Sainte-Marie a perdu celui qui en était l'âme et la vie; les Indiens, un insigne bienfaiteur; les veuves, un bon conseiller; la mission, un excellent supérieur; et nous, le meilleur des pères. Ce coup, aussi fatal qu'imprévu, a jeté tout le monde dans le deuil le plus amer. Rien ne pourrait nous consoler d'un accident si subit, si nous ne savions que neuf années de peines et d'abnégation, de combats continuels contre ses propres inclinations entrepris et soutenus pour la plus grande gloire de Dieu, sont la meilleure de toutes les préparations à une sainte mort. »

A cet hommage fraternel, j'ajouterai, mon révérend Père, l'hommage que l'agent du gouvernement, le colonel Murphy, a rendu au R. P. Ducrinck. Lorsqu'il eut appris sa mort, il écrivit, en ces termes, au major Haverty, surintendant des affaires indiennes à Saint-Louis :

« L'école-modèle de la mission de Sainte-Marie continue, sans intermission, sous ses anciens précepteurs, ses opérations salutaires, avec son système habituel et régulier. Dans ce moment (2 décembre), la mission et tout le voisinage sont plongés dans un deuil bien mélancolique, causé par la

mort subite et inattendue de son supérieur, le R. P. Ducrinck. Je regarde cette perte comme une des plus grandes calamités qui pussent arriver à la nation des Potowatomies, dont il était l'ami dévoué et le père. C'est un des décrets de la Providence dans sa sagesse infinie, auquel nous devons nous soumettre en toute humilité. Heureusement pour l'école de la mission de Sainte-Marie, le vide que la mort du P. Ducrinck y laisse pourra être rempli. Les enfants continueront à recevoir la même affabilité et la même instruction. Ce sont les pères de famille surtout et les jeunes gens qui perdent le plus en perdant ses bons avis et son exemple. »

Voilà, mon révérend Père, une lettre bien consolante sans doute pour les missionnaires, [illegible] bien encourageante pour ceux que Dieu appelle à le devenir.

Puisse la Belgique généreuse nous envoyer d'autres missionnaires zélés, tant pour répondre à nos besoins toujours croissants, que pour remplacer ceux que la mort moissonne, hélas ! trop rapidement !

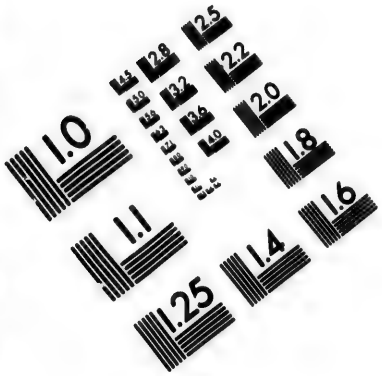
Je recommande à vos saints sacrifices et à vos prières, et aux pieux souvenirs de tous nos chers frères en Belgique, l'âme du R. P. Ducrinck.

R. I. P.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Rev^ce V^re C^to,

P. J. De Smet, S. J.



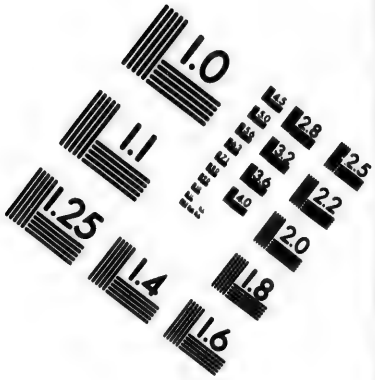
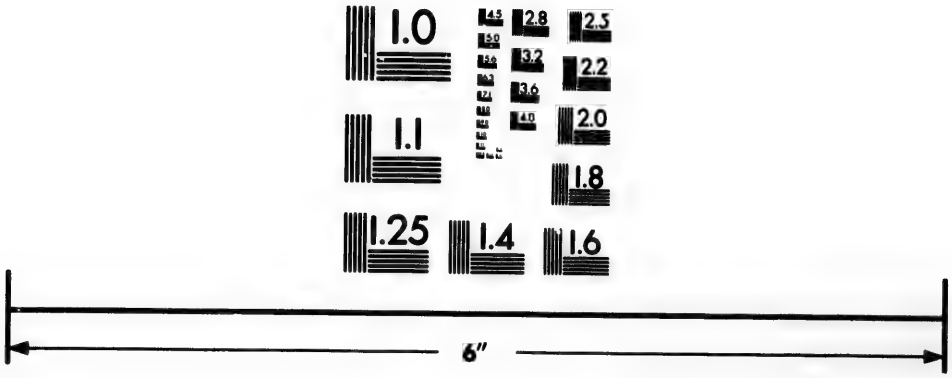
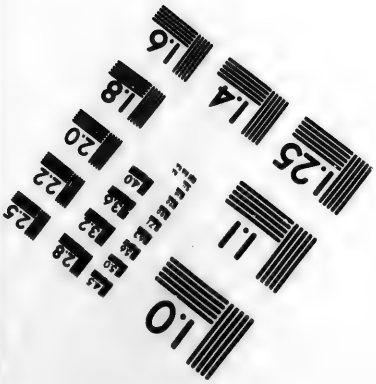
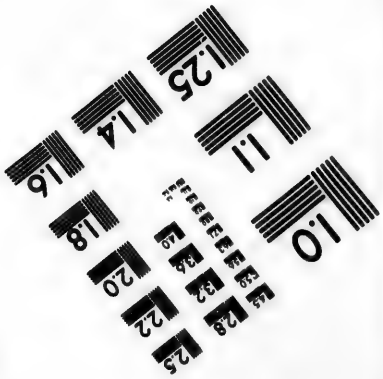


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE.

Au Directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

JEAN NOBILI.

Université de Saint-Louis, 18 janvier 1858.

Mon révérend et cher Père,

Vous avez publié une courte nécrologie du P. Nobili dans les *Précis Historiques* de 1857, livraison 107e, page 284. De plus, notre très révérend Père Général vous a donné un témoignage de bienveillance toute paternelle, en vous envoyant une lettre avec une copie d'une correspondance du R. P. Congiato, nouveau supérieur de la mission, sur la mort de son prédécesseur, et que vous avez publiée dans la livraison 108e, page 293.

Pour complément de ces données, je vous envoie un extrait du *San Francisco Herald*, du 20 mars 1856, qui consiste en une notice biographique sur le P. Nobili. Veuillez la traduire, si vous la jugez assez intéressante [1].

Le lundi 3 mars, les devoirs funèbres ont été rendus au R. P. Jean Nobili, de la Compagnie de Jésus, supérieur du collége de Santa-Clara.

[1] Ce qui suit est la traduction qu'on a bien voulu nous faire.
(*Note de la rédaction.*)

La nouvelle de cette mort s'était répandue avec une étonnante rapidité dans tout le pays d'alentour. Ce religieux était généralement connu dans tout l'État, et tous ceux qui avaient fait la connaissance du bon Père ne pouvaient s'empêcher de conserver pour lui la plus haute estime, et, bien souvent, un très profond attachement. On peut donc comprendre quelle vive douleur cette triste nouvelle causait partout. A San-Francisco en particulier, quand le télégraphe y eut transmis cette annonce funèbre, un deuil indescriptible couvrit pour ainsi dire toute la ville. La tristesse et l'abattement qui se manifestaient de toutes parts faisaient comprendre que tous avaient perdu un excellent ami, et que la Californie avait fait une grande perte, une perte publique. Il n'y avait que peu de temps encore que ce digne religieux, si bien connu, avait été vu dans les rues de San-Francisco, et c'était avec la plus grande difficulté qu'on pouvait croire que c'en était fait de lui, et qu'on ne le verrait désormais plus au milieu de nous.

Le P. Nobili était né à Rome, le 8 avril 1812. Ses parents, distingués par leur piété, élevaient leurs enfants d'après les vrais principes de la morale chrétienne. Sa mère, dont il parlait toujours avec le respect le plus affectueux, était un modèle de toutes les vertus qui font l'ornement d'une mère. Son père était avocat.

Jeune encore, Jean fut confié à d'excellents maîtres. Ses progrès, dans les différentes études auxquelles il fut appliqué, pouvaient faire présager tout ce qu'il aurait d'élévation dans un âge plus mûr. Doué de talents naturels d'un ordre supérieur, il employa ses efforts à les développer, et ses maîtres trouvaient agréable et facile la tâche qu'ils avaient d'orner ses facultés et d'accroître ses connaissances. Mais, en même temps que son intelligence acquérait de la maturité, son cœur, cette partie qui est si négligée de nos jours dans les plans d'éducation, ne fut pas abandonné à lui-même pour être envahi, comme l'est une terre non soi-

gnée, par les mauvaises herbes. On y sema de bonne heure les semences des vertus. Elles y poussèrent de profondes racines et acquirent une grande force longtemps avant que les passions et les principes d'un monde corrompu pussent l'égarer ou lui donner une mauvaise tendance. Les pieux conseils de sa mère ont toujours été pour Jean Nobili un stimulant efficace de vertu, et il eut soin de ne jamais les oublier. Les pieux souhaits de ses parents furent réalisés, et tous leurs tendres soins pleinement récompensés par les progrès de leur fils dans la ferveur et la dévotion, aussi bien que dans les sciences profanes.

Mais leur joie fut à son comble, lorsqu'il leur annonça, dans un âge tendre encore, la résolution généreuse qu'il avait prise de se consacrer entièrement au service de Dieu. Il n'avait que seize ans. Ayant achevé ses premières études dans le Collége Romain, il entra dans la Compagnie de Jésus, le 14 novembre 1828.

Durant son noviciat, temps de probation destiné à voir si l'on a les qualités nécessaires pour vivre selon les règles de la Compagnie, il se fit remarquer par sa régularité et sa ponctualité. Son caractère avait de la grandeur. Ses supérieurs le nommèrent préfet des novices.

Plus tard, ses talents se montrèrent si brillants que, lorsqu'il étudiait les humanités et la rhétorique, ses compositions en vers latins et autres étaient lues dans toutes les séances publiques, sans avoir subi d'avance aucune correction. En 1831, il commença ses études de philosophie. En 1834, destiné à l'enseignement des humanités, il les enseigna dans le Collége Romain et dans les colléges de Lorette, de Plaisance et de Fermo. Les supérieurs avaient une si haute estime des connaissances qu'il avait acquises dans la rhétorique, qu'il fut désigné pour présider les exercices publics de cinq colléges de son Ordre en Italie. Il commença ses études de théologie en 1840, et fut ordonné prêtre en 1843.

Peu de temps après, il demanda et obtint la permission d'aller prêcher l'Évangile aux sauvages du nord de l'Amérique. En compagnie du P. De Smet, il se rendit à l'Orégon, par le cap Horn, vers la fin de l'année 1843. Durant cette ennuyeuse traversée d'environ huit mois, il eut à supporter de grandes privations, et fut attaqué d'un mal du péricarde. En arrivant au fort Van Couver, il fut chargé du soin spirituel des Canadiens qui sont employés par la Compagnie de la baie d'Hudson, ainsi que des Indiens, dont le nombre est très considérable le long des bords de la Colombie. Le vaisseau qu'il montait fut près de périr contre la barre de la Colombie. Le capitaine fut trois jours à découvrir l'embouchure de la rivière; enfin elle lui fut indiquée par la vue d'un vaisseau qui en sortait.

En arrivant, avec ses compagnons, dans l'Orégon, le P. Nobili se trouva en présence d'un mal qui exerçait ses ravages. C'était une sorte de flux de sang. On le regardait comme contagieux. Les médecins l'attribuaient aux qualités malsaines de l'eau de la rivière. Un grand nombre de sauvages en moururent, surtout parmi les Tchinouks et les Indiens des Cascades. Ils se trouvaient en grande partie campés le long des bords de la rivière, pour se rendre à Van Couver afin d'y trouver le secours d'un médecin. C'était une occasion favorable d'exercer le saint ministère. Le P. Nobili la saisit avec le plus grand zèle.

Il s'appliqua avec soin à étudier le langage des Indiens, et, après peu de temps, il fut en état d'en parler plusieurs dialectes. Au mois de juin 1845, le Père partit de Willamette, accompagné d'un Frère novice, pour visiter les tribus de la Nouvelle-Calédonie, parmi lesquelles il fit plusieurs excursions apostoliques.

Il serait impossible de donner autre chose, dans cette notice, qu'une idée bien faible des misères, des privations et des souffrances du bon P. Nobili, durant son séjour parmi les tribus sauvages. La description suivante nous fournira

quelques renseignements sur le pays. Nous l'extrayons de l'ouvrage du P. De Smet, qui porte pour titre : *Missions de l'Orégon*, n° VI, p. 80.

« Nous traversâmes, pendant quelque temps, des forêts ondoyantes de pins et de cèdres, dans lesquelles la clarté du jour pénétrait à peine. Bientôt nous entrâmes dans des forêts sombres où nous étions forcés de nous frayer un passage la hache à la main, pour éviter ces amas d'arbres renversés et entassés par les tempêtes de l'automne. Quelques-unes de ces forêts sont si denses, qu'à la distance de douze pieds, je ne pouvais distinguer mon guide. Le moyen le plus sûr de se tirer de ces labyrinthes est de se fier à la sagacité de son cheval. Si on lui abandonne les rênes, il suit la trace des autres bêtes de somme. C'est un expédient qui m'a servi cent fois.

» Tout ce qu'on peut imaginer d'effrayant semble réuni ici pour inspirer l'effroi. Des précipices et des ravins prêts à vous engloutir ; des sommets gigantesques et des élévations de différentes couleurs ; des élévations inaccessibles ; des profondeurs effrayantes et impénétrables, dans lesquelles les eaux se précipitent continuellement avec bruit ; des sentiers obliques et étroits, par lesquels il faut enfin monter ; plusieurs fois j'ai dû prendre la position d'un quadrupède et marcher sur mes mains.

» Les pyramides naturelles des Montagnes-Rocheuses semblent braver les efforts des inventions humaines. Elles servent comme d'un lieu de repos pour les nuages qui viennent s'y arrêter et entourer leur sommet gigantesque. C'est la main du Tout-Puissant qui en a jeté les fondements. Il a permis aux éléments de les former, et d'âge en âge, elles proclament sa puissance et sa gloire. »

De quelque côté que le P. Nobili portât ses pas parmi ces tribus indiennes, il était reçu à bras ouverts, et on lui portait les enfants pour être baptisés. L'extrait du *Journal du R. P. Nobili*, daté du fort Corville, juin 1856, et

publié, par le P. De Smet, dans les *Missions de l'Orégon*, num. XVII, fait connaître le zèle du missionnaire.

« J'ai baptisé, au fort Vancouver, au delà de soixante personnes, pendant une maladie dangereuse qui régnait dans le pays. La plupart de ceux qui reçurent le baptême moururent avec toutes les marques d'une sincère conversion. Le 27 de juillet de l'année dernière, j'ai baptisé, au fort Okinagane, neuf enfants, au nombre desquels étaient ceux du chef des Sioushwaps. Le bon chef parut au comble de sa joie, en voyant la Robe-Noire se diriger vers son pays. Je partis le 29 du même mois et suivis la brigade. Tous les soirs, je faisais la prière en commun aux blancs et aux Indiens. Chemin faisant, je fis la rencontre de trois vieillards, qui me supplièrent avec ardeur « *d'avoir pitié d'eux,* » *de les rendre dignes du ciel.* » Après les avoir instruits des devoirs et des principales vérités de la religion, ainsi que de la nécessité du baptême, j'administrai à eux et à quarante-six enfants de la même tribu, ce qui parut le comble de leurs désirs et de leurs souhaits, le saint Sacrement de la régénération.

» Le 11 du mois d'août, une tribu d'Indiens du lac Supérieur vint à ma rencontre sur la rivière à Thompson. Ils me reçurent avec toutes les marques d'une amitié sincère et filiale; ils me suivirent pendant deux jours, et ne me quittèrent qu'après avoir exigé et obtenu l'assurance formelle que je viendrais les évangéliser dans le courant de l'automne ou de l'hiver.

» Arrivé au fort des Sioushwaps, les chefs des tribus vinrent me féliciter de mon heureuse arrivée au milieu d'eux. Ils bâtirent une grande cabane, pour servir d'église et de salle d'instruction, pendant mon séjour au fort. J'y ai baptisé douze de leurs petits enfants. Lorsque le temps de la pêche au saumon fut arrivé, je dus me séparer à regret et pour quelques mois de ces chers sauvages, et je continuai ma route vers la Nouvelle-Calédonie.

» Le 25 août, j'arrivai au fort Alexandria. Les mêmes signes de joie, les mêmes marques d'amitié et d'affection m'accueillirent chez toutes les tribus que je rencontrai. A ma grande joie et contre mon attente, je trouvai au fort une grande église en bois. J'y retournai dans l'automne et j'y fis un séjour d'un mois, absorbé, du matin au soir, par tous les exercices du saint ministère. Les Canadiens se confessèrent; j'y bénis plusieurs mariages et je distribuai la sainte communion à un grand nombre d'entre eux. Vingt-quatre enfants et quarante-sept adultes reçurent le baptême.

» Le 2 septembre, je m'embarquai sur la rivière Frazer, et, après avoir couru beaucoup de risques dans cette dangereuse navigation, j'arrivai, le 12, au fort George. Ici comme ailleurs, je fus reçu avec la même joie et la même affection de la part des sauvages. Cinquante Indiens étaient venus des Montagnes-Rocheuses et attendaient patiemment mon arrivée, depuis dix-neuf jours, pour avoir la consolation d'assister aux cérémonies du baptême. Je baptisai douze de leurs enfants et vingt-sept autres personnes, dont dix étaient malades, d'un âge déjà avancé. Entouré d'un grand nombre de sauvages, je fis les cérémonies de la plantation de la Croix. Le 14, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, je m'embarquai sur la rivière Nesqually, et le 24 j'arrivai au fort du lac Stuart. Pendant onze jours, je donnai des instructions aux Indiens. J'eus le bonheur d'obtenir l'abolition de la coutume de brûler les morts et d'infliger des brûlures et d'autres tourments au mari ou à la femme du défunt. Ils renoncèrent solennellement à toutes les jongleries idolâtriques. La grande salle du festin, où se tenaient leurs rites superstitieux, fut changée en église; elle fut bénite et dédiée à Dieu, sous le patronage de saint François Xavier. La plantation de la Croix eut lieu ensuite, avec toutes les cérémonies usitées dans une telle occasion. Seize enfants et cinq vieillards reçurent le baptême.

» Le 24 octobre, je visitai le village des Chilcotins : cette

mission dura douze jours, pendant lesquels j'ai baptisé dix-huit enfants et vingt-quatre adultes, et célébré huit mariages. Je bénis ici le premier cimetière et j'enterrai, avec toutes les cérémonies du rituel, une femme indienne, la première qui se fût convertie au christianisme. J'ai visité ensuite deux autres villages de la même tribu; dans le premier, j'ai baptisé vingt personnes, dont trois adultes; dans le second, deux chefs reçurent le baptême avec trente de leurs gens. J'y fis deux mariages : j'ai aboli le concubinage partout où j'ai passé. Parmi une nation voisine du fort Alexandria, j'ai baptisé cinquante-sept personnes, dont trente et une adultes, et j'ai béni neuf mariages.

» Après mon retour parmi les Sioushwaps, j'ai baptisé quarante et une personnes, dont onze étaient adultes. J'ai visité cinq autres petites tribus, parmi lesquelles j'ai baptisé environ deux cents personnes. J'ai fait les cérémonies de la plantation de la Croix dans huit différents endroits, et j'y ai trouvé quatre églises en bois, bâties par les sauvages.

» Chaque tribu ou village d'Indiens dans la Nouvelle-Calédonie se compose d'environ deux cents âmes.

» Dans le voisinage du fort Alexandre, le nombre des sauvages monte à 1,255. — Dans la Nouvelle-Calédonie, au fort George : 343; au lac à Frazer : 238; au lac à Stuart : 211; au lac à Mc Leod : 80. — Parmi les différentes tribus des Indiens barbines : 1,190. — Tribus dans le voisinage du lac à l'Ours : 801. — En tout : 4,138. — Population de la rivière à Thompson, ou terre des Sioushwaps ou Antnass. Le nombre des Sioushwaps proprement dits est de 583; des Okinaganes : de 685. — Population de la branche du Nord : 525; du lac Supérieur : 322; de la Fontaine au lac Frazer : 1,127; des Indiens Couteaux : 1,572. — En tout : 4,814. — Nombre total : 8,952.

» Nobili. »

Le P. Nobili, pendant son séjour dans la Nouvelle-Calédonie, eut à endurer de grandes privations. Durant toute

une année, il n'eut pour subsister qu'une sorte de mousse ou herbe, et des racines qu'il tirait de la terre. Sa nourriture consistait généralement en viande de cheval, et souvent il était réduit à manger la chair de chiens ou de loups. Ce qu'il eut à souffrir du froid, de la faim et d'autres privations, n'est connu que de Dieu. Aux hommes, la chose semblerait incroyable.

Après avoir fait parmi les tribus sauvages un séjour de six ans, durant lequel il se montra un digne disciple de Jésus-Christ, en ramenant les hommes à Dieu et en déracinant les vices qui dominaient parmi eux, pour obéir aux ordres de son supérieur, il abandonna ses chers sauvages et vint à la Californie, en 1849, avec une santé fort affaiblie.

Il resta quelque temps à San-Francisco, et alla ensuite à San-José, où il resta jusqu'au printemps de 1851. Tout le temps qu'il y résida, il excita l'admiration de cette ville avec ses habitants de toutes les dénominations, par ses infatigables travaux. Quand, en 1850, le choléra y exerçait ses ravages, le cheval de l'homme de Dieu était sellé nuit et jour, afin de ne pas perdre une minute de temps et de pouvoir se rendre aussitôt auprès de ceux qui réclamaient ses services. Les travaux du P. Nobili sont bien connus dans cet endroit. Ils vivront éternellement dans la mémoire de ceux qui en ont reçu du secours ou qui en ont été témoins.

Au printemps de 1851, Mgr. l'archevêque d'Alemany le désigna pour une mission à Santa-Clara. Dès qu'il fut entré dans cette nouvelle charge, il commença la fondation du collége de Santa-Clara. Ce collége réussit si bien, qu'il est connu comme la première institution d'éducation de cet État.

Il n'est pas nécessaire de parler de ses peines et de ses travaux depuis l'établissement du collége de Santa-Clara. L'État tout entier les a bien connus et appréciés. Ce n'est pas ici par une simple façon de parler que nous disons que la plus grande gloire de Dieu, devise de sa Compagnie, était

le principal mobile de toutes ses actions. Que dirons-nous de cette sollicitude profonde avec laquelle il veillait sur ce collége? Il s'appliquait instamment avec une attention incessante à favoriser son accroissement, à diriger ses progrès, à promouvoir ses intérêts et à augmenter ses ressources matérielles. Il avait, pour les élèves confiés à ses soins, une bonté et une affection paternelles. Il était affable et complaisant envers ceux qui le visitaient et exerçait l'hospitalité avec prévenance. Sa conduite envers tous était polie et agréable, mais pleine d'une dignité qui lui conciliait le respect et l'admiration non-seulement des catholiques laïques, mais même de ceux qui ne reconnaissaient pas son caractère spirituel. Il était d'une exactitude scrupuleuse à remplir jusqu'aux moindres observances de la religion. Le service divin était pour lui plein de charmes : il aimait ses offices, sa liturgie, et il avait une attention extrême pour tout ce qui regarde la beauté du sanctuaire, pour tout ce qui concerne en quelque manière la gloire extérieure de la fille mystérieuse du Roi du ciel. Enfin, sa foi vive, ses mœurs irréprochables, sa vie pure, son zèle, sa charité et ses autres vertus sans nombre l'ont fait briller comme une lumière ardente devant son peuple et devant « ceux du dehors. » Tous ces traits et un grand nombre d'autres non moins remarquables sont précieux aux yeux de Dieu, pleins d'édification pour les hommes et honorent la mémoire du défunt. Il n'est pas nécessaire que nous nous arrêtions ici à les développer davantage : la gloire éclatante qui les entoure déjà leur a donné un lustre auquel nos paroles ne sauraient rien ajouter. Toutefois, il est une chose que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter, c'est la patience et la résignation exemplaires avec lesquelles il supportait les chagrins et endurait les souffrances, surtout les pénibles douleurs de sa dernière maladie. Le mal qui l'emporta, le tétanos, est très douloureux. Les souffrances qu'il cause ordinairement étaient encore augmentées par l'irritabilité

de la constitution nerveuse du malade; néanmoins le Père endurait tout avec courage et avec une résignation entière à la volonté divine. Il demandait aux autres de l'aider de leurs prières, afin qu'il pût obtenir la grâce d'une parfaite résignation. A sa dernière heure, durant les moments qui précédèrent immédiatement son trépas, quand ses yeux se promenaient autour de lui comme pour demander quelque consolation et quelque secours, chaque fois qu'ils tombaient sur le crucifix, ils s'y arrêtaient, soulagés et consolés par cette image du divin Rédempteur et par le souvenir des souffrances de Jésus-Christ. Ce fut en baisant cette image que le Père Nobili ferma les yeux et que son esprit retourna vers son Créateur.

Après la mort de ce regrettable Père, rien ne fut omis de ce que le culte catholique prescrit ou de ce que le respect et l'affection de ses compagnons put suggérer pour honorer la dépouille du défunt. Son corps fut porté immédiatement à l'église de la mission, et placé sur un catafalque devant le maître-autel.

Mgr. l'archevêque Alemany célébra solennellement la messe de *Requiem*, assisté par le R. P. Llebarra, vicaire-général, le P. Gallagher, curé de la cathédrale de Sainte-Marie à San-Francisco, et des autres Pères Jésuites. Le P. Gallagher prononça l'oraison funèbre, et donna un éloquent et touchant abrégé de la religieuse et digne carrière du Père Nobili. C'est à lui que nous sommes surtout redevables des principaux faits que nous avons rapportés dans cette notice imparfaite sur cet illustre apôtre de la Californie, qui se dévoua tout entier à la religion et à l'éducation de la jeunesse.

Agréez, mon révérend et cher Père, avec cette notice biographique d'un de mes compagnons de voyage à l'Orégon, l'assurance de mon affectueux respect.

P. J. De Smet.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE.

Au directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

CULTE DU FEU.

Saint-Louis, 14 novembre 1887.

Mon révérend et bien cher Père,

Le culte ancien de *feu* existe parmi nos Indiens, de temps immémorial. On le trouve dans leurs traditions, comme dans les histoires de presque toutes les nations qui ont eu des temples et des autels où était un pyré, un foyer, un brasier, afin d'y entretenir toujours le *feu* pour les sacrifices. Les Grecs adoraient le feu sous le nom d'*Haïtos* et les Latins sous le nom de *Vesta*. Le P. Charlevoix représente les tribus de la Louisiane, surtout l'ancienne tribu des Natchez, comme entretenant « *un feu perpétuel* » dans toutes leurs loges de médecine, ou temples. Parmi les Moquis du Nouveau-Mexique, le *feu sacré* est constamment entretenu par les vieillards. Ils croient que de grands malheurs affligeraient toute la tribu si le feu venait à éteindre.

La superstition du *feu* était générale chez les Mexicains au moment de la conquête. Dans un livre intitulé : *Inie Catotle in Ilhuicac,* ou *Chemin du ciel,* imprimé en 1607 et 1612, nous voyons que chacun des dix-huit mois de l'année mexicaine était consacré à une divinité particulière, honoré

par des fêtes plus ou moins solennelles et presque toujours par des sacrifices humains.

Le premier mois, qui commençait le 2 février, était consacré à *Altcahuala*, dieu de la *détention des eaux;* le second, au *dieu destructeur des nations;* le troisième, au *dieu des eaux;* le quatrième, au *dieu du maïs;* le cinquième, tombant vers Pâques, au *dieu Tezcatlipoca,* qui était comme le Jupiter des Romains; le neuvième était consacré au *dieu de la guerre.*

Le dixième mois, appelé *Xocolh-huetzi,* commençait le 4 août. On faisait alors la grande fête du *dieu du feu* ou *Xuchten-hetli,* avec de nombreux sacrifices humains. On jetait dans les flammes les hommes vivants. Quand ils étaient à moitié brûlés, mais encore vivants, on leur arrachait le cœur, en présence de l'image du dieu. Puis on plantait au milieu de la cour du temple un grand arbre, autour duquel on faisait mille cérémonies et sacrifices dignes de l'instituteur de cette fête. Elle durait plus longtemps que les autres.

Au onzième mois, tombe la fête de *Toci,* mère des dieux; au douzième, la fête de la *Venue des dieux;* au treizième, les *fêtes sur les montagnes;* le quinzième mois était réservé au *dieu de la guerre* et le dix-septième au *dieu des pluies.*

Le 12 janvier commençait, avec le dix-huitième mois, appelé *Itzcali,* une autre *fête du Feu.*

Deux jours auparavant, le 10, au milieu de la nuit, on faisait le *feu nouveau* devant l'idole du Dieu, élégamment ornée. Avec ce feu on allumait un grand bûcher. Les chasseurs apportaient tout ce qu'ils avaient tué ou pêché, et le présentaient au prêtre, qui le jetait dans la fournaise. Puis tous les assistants devaient manger très chauds les *tamalillos,* c'est-à-dire de petits pains de maïs renfermant un peu de viande rôtie. Ce qu'il y avait le plus singulier dans cette fête, c'est que, trois années de suite, on n'immolait aucune victime humaine, et la quatrième année, le nombre

des victimes dépassait celui des autres fêtes. Le roi lui-même et les seigneurs se présentaient au milieu de ce monceau de cadavres pour danser, et tous chantaient, avec respect et solennité, le chant *réservé*, qu'ils appellent en leur langue *Neteuhicuicaliztli*.

Dans un *Traité sur l'idolâtrie et les superstitions des Mexicains*, manuscrit de 1629, nous voyons que ce qui attirait surtout la vénération des Mexicains, c'était le feu. Voilà pourquoi cet élément présidait à la naissance et à presque toutes les actions de la vie de ces pauvres victimes de l'erreur. L'enfant naissait dans cette superstition. Au moment où il venait au monde, on allumait le feu dans la chambre de la mère et on l'y entretenait pendant quatre jours, sans en extraire la braise. On croyait que, si l'on séparait la braise, un nuage apparaîtrait subitement sur l'œil du nouveau-né. Le quatrième jour, les anciens emportaient de la chambre l'enfant et le feu; puis ils faisaient passer quatre fois le feu autour de la tête de l'enfant, deux fois dans un sens et deux fois dans l'autre. On donnait ensuite au nouveau-né un nom qui était généralement celui de l'animal ou de l'élément auquel le jour de la naisssance était consacré, comme le caïman, le serpent, le tigre, l'aigle, etc., ou l'eau, le feu, la maison, etc., etc.

Dans les divers sacrifices, il entre aussi presque toujours des bougies et de l'encens.

Nous trouvons aussi parmi eux un récit mythologique qui laisse voir qu'un personnage, auparavant couvert de lèpre, obtint l'empire du siècle futur, pour avoir passé par l'épreuve du feu, et fut transformé en soleil, au grand désappointement d'autres grands personnages que l'épreuve effrayait. Est-ce là la cause de leur respect pour le feu et la raison pour laquelle ils lui attribuaient un pouvoir mystérieux?

Les Potowatomies disent que Chipiapoos, ou l'*homme-mort*, est le grand manitou qui préside au pays des âmes

et qui y entretient le *feu sacré* pour le bonheur de tous ceux de sa race qui y arrivent. » J'en ai parlé dans mes *Missions de l'Orégon*, p. 285.

Le feu est, dans toutes les tribus indiennes que j'ai connues, l'emblème du bonheur. Il s'allume avant toutes leurs délibérations. « *Avoir éteint le feu des ennemis* » veut dire, chez eux, avoir remporté la victoire. Ils attribuent au feu un caractère sacré, qui se fait remarquer partout, dans leurs usages et coutumes et surtout dans leurs cérémonies religieuses. Ils nourrissent, en général, des idées mystérieuses sur la substance et les phénomènes du feu, qu'ils regardent comme surnaturels. Voir un feu s'élever mystérieusement, dans leurs rêves ou autrement, c'est le symbole du passage d'une âme dans l'autre monde. Avant de consulter les manitous, ou esprits tutélaires, ou avant de s'adresser aux morts, ils commencent par allumer le feu sacré. Ce feu doit sortir d'un caillou, ou leur venir mystérieusement par la foudre ou de quelque autre manière. Allumer le feu sacré avec du feu ordinaire serait une chose considérée parmi eux comme une transgression grave et dangereuse.

Les Chippeways du nord allument un feu sur chaque nouveau tombeau, pendant quatre nuits de suite. Ils disent que cette lumière symbolique et sacrée éclaire les pas des morts dans leur passage solitaire et obscur au pays des âmes. Voici l'origine de ce feu sacré et funèbre parmi ce peuple. J'en tiens la légende de la bouche même de notre digne et bon Watomica.

Un petit parti de guerre de Chippeways rencontra les ennemis dans une grande et belle plaine. Le cri de guerre se fit aussitôt entendre, et ils livrèrent bataille. Leur chef était un guerrier distingué et vaillant. Dans cette occasion, il se surpassa lui-même en bravoure, et un grand nombre de ses ennemis tombèrent sous les coups redoublés de son formidable casse-tête. Déjà il donnait le signal et le

cri de victoire à ses braves en armes, lorsqu'il reçut une flèche dans la poitrine et tomba mort dans la plaine. Le guerrier qui reçoit son dernier coup en combattant n'est jamais enterré. Selon l'ancienne coutume, il reste assis sur le champ de bataille, le dos contre un arbre et la face tournée dans la direction qui indique la fuite de l'ennemi. Il en fut de même de celui-ci. Son grand casque de plumes d'aigle lui fut proprement ajusté sur la tête. Chaque plume indiquait un trophée ou une chevelure remportée à la guerre. Son visage fut peinturé avec soin. On l'habilla et on le revêtit de ses plus beaux habillements, comme s'il eût été en vie. Tout son équipement fut placé à ses côtés. Son arc et son carquois, dont il s'était si noblement servi dans tant de combats, reposaient contre ses épaules. Le *poteau des braves* fut solennellement planté devant lui. Il reçut tous les honneurs dus à un grand guerrier. Les cérémonies, les chants, les discours funèbres eurent lieu selon l'usage de la nation en pareille circonstance. Ses compagnons lui firent enfin leurs derniers adieux. Personne n'avait le moindre doute sur la mort glorieuse du Grand-Chef. S'étaient-ils trompés? Voyons la suite de la légende.

Quoique privé de la parole et de tout autre moyen de donner signe de vie, le Chef entendait distinctement toutes les paroles des chants et des discours, les cris, les lamentations et les bravades de ses guerriers. Il était témoin de leurs gestes, de leurs danses et de toutes leurs cérémonies autour du *poteau d'honneur*. Sa main glacée était sensible à la poignée amicale qui la serrait; ses lèvres, blêmes et livides, sentaient l'ardeur et la chaleur des accolades d'adieu, sans qu'il eût la force de les rendre. Se voyant ainsi abandonné, son angoisse devint extrême, comme son désir de suivre ses compagnons dans leur retour au village. Lorsqu'il les vit disparaître les uns après les autres, son esprit l'agita de telle manière qu'il fit un mouvement violent; il se leva, ou plutôt sembla se lever, et les suivit. Sa forme leur res-

tait invisible. C'était pour lui une nouvelle cause de surprise et de contrariété, qui soulevait à la fois sa désolation et son désespoir. Toutefois, il se détermina à les suivre de près. Partout où ils allaient, il allait aussi. Lorsqu'ils marchaient, il marchait; soit au pas soit à la course, il était au milieu d'eux. Il campait avec eux; il dormait à leurs côtés; il s'éveillait avec eux. Bref, il prenait part à toutes leurs fatigues, à toutes leurs peines, à tous leurs travaux. Tandis qu'il jouissait du bonheur de leur conversation, qu'il était présent à tous leurs repas, aucune boisson ne lui fut présentée pour désaltérer sa soif, aucun mets pour apaiser sa faim. Ses questions et ses demandes restaient sans réponse. « Guerriers! mes braves! — s'écriait-il avec angoisse et amertume, — n'entendez-vous pas la voix de votre Chef?.... Regardez!.... Ne voyez-vous pas ma forme?.... Vous restez immobiles?.... Vous semblez ne me voir ni m'entendre?.... Arrêtez le sang qui coule de la profonde blessure que j'ai reçue!....Ne souffrez pas que je meure privé de secours!.... que je meure de faim au milieu de l'abondance!.... O vous, braves! que j'ai si souvent conduits à la guerre, qui avez toujours obéi à ma voix, déjà vous semblez m'oublier!.... Une goutte d'eau pour étancher ma soif!.... Une bouchée!.... Dans ma détresse, vous osez me le refuser!!!.... » A chaque relais, il leur adressait tour à tour ses supplications et ses reproches; mais en vain. Personne ne comprenait ses paroles. S'ils entendaient sa voix, c'était plutôt pour eux comme le passage ou le sourd murmure d'un vent d'été à travers le feuillage et les branches de la forêt.

Enfin, après un voyage long et pénible, le parti de guerre arriva sur le sommet d'une haute côte qui dominait tout le village. Les guerriers se préparèrent à faire leur entrée solennelle. Ils se décoraient de leurs plus beaux ornements, se peinturaient le visage avec le plus grand soin, s'attachaient les trophées remportés, surtout les chevelures, qu'ils mettaient au bout des arcs, des casse-têtes et des

lances. Alors éclata un cri unanime, le cri de joie et de victoire des Chippeways, le « *Kumaudjeewug!... Kumaudjeewug!... Kumaudjeewug!...* » c'est-à-dire : ils ont rencontré, ou : ils ont combattu, ou : ils ont vaincu !... Ce cri enthousiaste retentit dans tout le camp. Selon l'usage, les femmes et les enfants allèrent au-devant des guerriers pour honorer leur retour et proclamer leurs louanges. Ceux qui avaient perdu des membres de la famille s'approchaient avec inquiétude et empressement pour s'informer de leur sort et s'assurer qu'ils étaient morts en combattant vaillamment l'ennemi. Le vieillard courbé sous le fardeau de l'âge se console de la perte de son fils, s'il a succombé en brave, les armes à la main; et la douleur de la jeune veuve perd toute son amertume quand elle entend les louanges données aux mânes de son vaillant époux. Les récits glorieux du combat allument une ardeur martiale dans les cœurs de tous les jeunes gens; et des enfants, incapables encore de comprendre la cause de la grande fête, mêlent leurs petits cris de joie et d'allégresse aux acclamations bruyantes et réitérées de toute la tribu.

Au milieu de tout ce bruit et de toutes ces réjouissances, personne ne s'aperçut de la présence du Grand-Chef-Guerrier. Il entendait les informations que ses proches parents et ses amis venaient prendre sur son sort; il entendait le récit de sa bravoure, de ses hauts faits, de sa mort glorieuse au milieu des ennemis vaincus; il entendait parler du poteau des braves planté en son honneur sur le champ de bataille. « Me voici, — s'écria-t-il, — je vis, je marche! Regardez-moi!... Touchez-moi!... Je ne suis pas mort!... Le casse-tête en main, je marcherai de nouveau contre nos ennemis, à la tête de mes braves, et bientôt, au festin, tu entendras les sons de mon tambour. » Personne ne l'entendit, personne ne l'aperçut. La voix du Grand-Chef n'était pas plus pour eux que le bruit perpétuel des ondes, tombant de cascade en cascade au pied de leur village. Impa-

tient, il se dirigea vers sa loge. Il y trouva sa femme dans un profond désespoir, coupant, en signe de deuil, sa longue chevelure, se lamentant sur son malheur, sur la perte d'un mari chéri et sur le sort de ses enfants. Il tâcha de la détromper et de la consoler par les paroles les plus douces; il alla embrasser ses chers enfants; mais ici encore, tous ses efforts furent vains : on resta insensible à sa voix et à sa tendresse. La mère éplorée s'assied, inclinant sa tête sur ses deux mains. Le Chef, souffrant et abattu, la prie de panser sa profonde blessure, d'y appliquer les herbes et les racines médicinales contenues dans son grand sac de médecine; mais elle ne se bougea point; elle ne lui donna que des pleurs et des gémissements. Il approcha ensuite sa bouche de l'oreille de sa femme et cria : « J'ai soif!... J'ai faim!... Donnez-moi à boire et à manger!... » La femme crut entendre un sourd bourdonnement dans l'oreille, et en fit la remarque à une de ses compagnes. Le Chef, dans son impatience, la frappa fortement au front; elle porta tranquillement la main à l'endroit frappé et dit : « Je sens un léger mal de tête. »

Frustré à chaque pas et dans toutes ses tentatives pour se faire connaître, le Chef-Guerrier se mit à réfléchir sur ce qu'il avait entendu dire, dans sa jeunesse, par les grands hommes-de-médecine. Il avait appris que quelquefois l'esprit, ou l'âme, quitte le corps et erre çà et là à l'aventure selon son bon plaisir. Il pensa donc que peut-être son corps gisait sur le champ de bataille et que son esprit seulement avait accompagné les guerriers dans leur retour au village. Il prit aussitôt la résolution de retourner par le sentier qu'il avait suivi, à une distance de quatre journées de marche. Les trois premiers jours, il n'eut aucune rencontre. Dans la soirée du quatrième, lorsqu'il approchait du champ de bataille, il remarqua un *feu* au milieu du sentier qu'il suivait. Voulant l'éviter, il quitta le sentier; mais le feu, au même instant, changea de position et se plaça encore devant lui.

Il eut beau essayer d'aller à droite ou à gauche, le même feu mystérieux le devançait toujours, comme pour lui barrer l'entrée du champ de bataille. « Moi aussi, — se disait-il, — je suis un esprit; je cherche à rentrer dans mon corps; je veux accomplir mon dessein. Tu me purifieras; mais tu n'empêcheras pas la réalisation de mon projet. J'ai toujours remporté la victoire contre mes ennemis, malgré les plus grands obstacles. Aujourd'hui je la remporterai sur toi, *esprit du feu!* » Il dit, et, faisant un grand effort, il se lança à travers la flamme mystérieuse.... Il sortit comme d'un long ravissement.... Il se trouvait assis sur le champ de bataille, adossé à un arbre. Son arc, ses flèches, ses habits, ses ornements, son appareil de guerre, le poteau des braves, tout se trouvait dans le même état et dans la même position où ses soldats l'avaient laissé au jour de la bataille. Il leva les yeux et vit un grand aigle, perché sur la plus haute branche d'un arbre au-dessus de sa tête. A l'instant il reconnut son *oiseau-manitou*, le même qui lui était apparu en songe dans son premier jeûne à sa sortie de l'enfance, l'oiseau qu'il avait choisi pour son esprit tutélaire et dont jusqu'alors il avait porté la griffe au cou. Son manitou avait soigneusement gardé son corps et avait empêché les vautours et les autres oiseaux de proie de le dévorer. Le Chef se leva et se tint quelques instants debout; mais il se trouvait faible et abattu. Le sang de sa blessure avait cessé de couler, et il la pansa. Il connaissait l'efficacité de certaines feuilles et racines propres à guérir les plaies; ils les chercha, les recueillit soigneusement dans la forêt, en écrasa quelques-unes entre deux pierres et se les appliqua. Il en mâcha d'autres et les avala.

Au bout de quelques jours, il se sentit assez de force pour tenter son retour au village; mais la faim le dévorait. Dans l'absence de grands animaux, il vécut de petits oiseaux que ses flèches abattaient, d'insectes et de reptiles, de racines et de fruits. Après bien des fatigues, il arriva enfin sur le

bord de la rivière qui le séparait de sa femme, de ses enfants et de ses amis. Le Chef poussa le cri convenu en pareille circonstance, le cri de l'heureux retour d'un ami absent. Le signal fut entendu. Aussitôt un canot est envoyé pour le chercher. Pendant l'absence du canot, les conjectures étaient nombreuses pour deviner la personne absente qui venait de faire entendre la voix amicale de son approche. Tous ceux qui avaient fait partie de la bande guerrière se trouvaient présents au camp. Les morts seuls étaient restés sur le champ de bataille. « L'inconnu, sur l'autre bord, ne serait-il pas un chasseur absent?.... Ou bien, ce cri ne serait-il peut-être pas une ruse hardie des ennemis pour enlever les chevelures des rameurs?.... L'envoi fait du canot fut donc jugé imprudent, parce qu'on ne s'était pas assuré préalablement de l'absence d'un individu du village.

Pendant qu'à l'autre bord se croisaient toutes ces conjectures, le Chef-Guerrier s'embarquait. Bientôt il se présente devant eux, au milieu des acclamations et des cris de joie de tous ses proches et de tous ses amis. Les Indiens s'élancent avec empressement de toutes les loges pour serrer la main et célébrer l'heureux retour de leur cher et fidèle conducteur. Ce jour sera pour eux mémorable et solennel. Ils rendent des actions de grâces au *Maître de la vie* et à tous les manitous du calendrier indien pour la conservation et le retour de leur Chef bien-aimé. Toute la journée se passe en danses, en chants et en festins.

Lorsque les premiers éclats de leur étonnement et de la joie universelle se furent ralentis et que la tranquillité ordinaire se fit dans le village, le Chef battit son tambour pour convoquer son peuple. Il lui raconta toute l'histoire de ses aventures si extraordinaires, et termina son récit en leur faisant connaître et en imposant à toute la nation « le *culte du feu sacré et funèbre,* » c'est-à-dire la cérémonie qui consiste à tenir un feu pendant quatre nuits consécutives

sur chaque tombeau nouvellement fermé. Il leur dit que ce culte est avantageux et agréable à l'âme du défunt; que la distance au *pays des âmes* est de quatre longues journées; que, dans ce voyage, l'âme a besoin d'un feu chaque nuit dans son campement; que ce feu funèbre, allumé sur la tombe par les proches parents du défunt, sert à éclairer et à chauffer l'âme durant sa pérégnination. Les Chippeways croient que, lorsque ce rit religieux est négligé, l'âme, ou l'esprit, est forcé lui-même de remplir la tâche difficile de faire et d'entretenir son propre feu, et cela avec le plus grave inconvénient.

Me voici, mon révérend Père, au bout de la légende chippewaise. Je vous la donne telle que je l'ai reçue. On m'assure qu'elle est très ancienne. Le culte du feu, parmi nos Indiens, tient du culte des païens primitifs, lesquels, pour se purifier, sautaient par dessus un feu mystérieux ou allumé en l'honneur de quelque divinité. Les lois de Moïse défendaient cette pratique aux Juifs.

J'ai encore, mon révérend Père, un petit mot à ajouter, et je finis cette longue épître. Si vous relisez ma *Douzième lettre,* à la page 303 de vos *Précis Historiques*, vous y trouverez que, dans ma visite aux Corbeaux, campés au pied des Montagnes-Rocheuses, j'étais l'objet d'une haute vénération au milieu de ces sauvages. Pourquoi? J'étais considéré comme le porteur ou le gardien du *feu mystérieux*. En effet, je portais une boîte d'allumettes phosphoriques dans la poche de ma soutane. Les sauvages s'étaient aperçus que je m'en servais pour allumer ma pipe ou calumet. Dans une seconde visite, j'appris la cause, bien futile en soi, qui avait attaché une si grande importance à ma pauvre personne.

Je reçois de temps en temps des nouvelles de ces pauvres et malheureux païens. Ils n'oublient pas les visites qu'ils ont reçues, et je n'oublie pas non plus ces enfants de mon cœur. Ils continuent de demander, avec instance, chaque année, qu'on leur envoie des missionnaires pour baptiser

leurs enfants et pour les instruire dans la sainte foi, qui seule peut les rendre heureux en ce monde et les conduire au bonheur éternel.

Vous me demandiez un jour, mon révérend Père, dans une excursion que nous fîmes ensemble lors de mon dernier voyage en Belgique, « quel est le degré de civilisation des tribus que j'avais visitées? » Je vous répondis : « Je ne sais pas tout ce qu'on veut faire entendre en Europe par ce mot de *civilisation*. On y parle des *sauvages* comme d'êtres exceptionnels et d'une autre nature. Ce sont des hommes comme nous. Ils ne diffèrent de nous que parce qu'ils sont ignorants, pauvres, malheureux. Mais leur cœur est si bon! Il en est même qui ont beaucoup d'esprit naturel, et, ce qui vaut mieux encore, beaucoup de foi et de vertu! » La fin de ma lettre n'est-elle pas une confirmation de ce que je vous disais? Quelle reconnaissance! Quel désir de connaître Dieu!

Si donc il s'agit de la *civilisation des âmes pour le ciel*, oh! nous n'avons pas besoin ici de vos civilisateurs d'Europe. Faites prier pour que le bon Dieu nous envoie des missionnaires, et nous ferons des heureux!

Je recommande tous ces chers *sauvages*, nos frères en Jésus-Christ, rachetés du même sang et renfermés dans le même Cœur sacré, je les recommande tous bien instamment à vos saints sacrifices et à vos bonnes prières.

Veuillez me croire avec le plus profond respect,

Mon révérend Père,

R^æ V^æ servus in X^to,

P. J. De Smet, S. J.

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE.

Au directeur des Précis Historiques, *à Bruxelles.*

EXCURSION CHEZ LES POTOWATOMIES

ET HOMMAGE AU R. P. DUERINCK, LEUR MISSIONNAIRE.

Université de Saint-Louis, 26 février 1858.

Mon révérend et cher Père,

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'ai adressée à Mme Parmentier, dame belge, demeurant à Brooklyn près de New-York. C'est une grande bienfaitrice des missions. Ma lettre contient des détails sur ma récente visite à la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies, sur l'état actuel et très critique de ces Indiens et de toutes les nations et tribus indiennes dans les deux nouveaux territoires de Kansas et de Nébraska, et un hommage rendu au P. Duerinck.

Ce que j'ai écrit en décembre 1851, et que vous avez publié dans les *Précis Historiques* de 1853, pages 398, 399, 400, 401, a été vérifié à la lettre. Un très grand nombre de villes et de villages s'y sont élevés comme par enchantement. Les villes principales du Kansas sont : Wyandott, Delaware, Douglas, Marysville, Jola, Atchison, Fort Scott, Pawnee, Lecompton, Neosho, Richmond, Tecumseh, Lavi-

nia, Lawrence, Port William, Doniphan, Paolo, Alexandria, Indianola, Easton, Leavenworth et bien d'autres. Elles diffèrent par la population et les améliorations introduites. Lawrence et Leawenworth sont les plus considérables. Cette dernière, qui est aujourd'hui une ville épiscopale, contient déjà au delà de 8,000 habitants. On projette de bâtir une grande université territoriale dans la ville de Douglas. Un collége médical est établi à Lecompton. L'université de Kansas est incorporée et établie à Leavenworth. Le fonds est constitué à perpétuité pour l'érection d'écoles sur la plus vaste échelle. Il provient des revenus de terrains accordés par les États-Unis, qui sont extraordinairement vastes ; toutes les amendes, peines d'argent, confiscations, indiquées par les lois, seront aussi versées dans le trésor des écoles et des colléges.

D'ici à deux mois, le territoire du Kansas sera admis comme État indépendant, et fera partie de la grande confédération des États-Unis. Il y a peu de doute aujourd'hui que le Kansas adoptera les lois des États libres, c'est-à-dire sans esclavage des nègres.

Le bon Père Duerinck nous a laissé un manuscrit sur tout ce qui s'est passé dans la mission de Sainte-Marie. Si la chose vous fait plaisir, je vous l'enverrai au fur et à mesure que le temps me le permettra.

Université de Saint-Louis, 24 février 1858.

Madame S. Parmentier, Brooklyn près de New-York.

Madame,

Je viens de terminer un voyage de 800 et quelques milles, aller et retour, au milieu des glaces et des neiges, par les routes des plus misérables et dans des waggons qui ajoutaient encore aux incommodités des chemins. A mon retour

à Saint-Louis, votre bonne lettre du 5 de ce mois, votre don charitable m'ont été remis. Veuillez accepter mes très humbles remercîments, avec mes sentiments de la plus vive reconnaissance. L'ornement que vous avez eu l'insigne bonté de m'offrir pourrait nous être envoyé par l'*Express*. J'en disposerai en faveur de la mission des Têtes-Plates, qui est bien pauvre sous le rapport des ornements d'église. J'espère pouvoir trouver, au commencement du printemps, une bonne occasion pour l'expédier par les bateaux de la Compagnie des Pelleteries. Les plantes marines, que Mlle Rosine a eu la bonté de préparer, seront certainement très agréables aux RR. PP. B..... et H...., dans nos colléges de Namur et d'Anvers en Belgique, et seront admirées, j'en suis sûr, dans les collections de ces deux établissements. Encore une fois, Madame, recevez, ainsi que M. et Mme Bayer et Mlle Rosine, mes sincères remercîments pour les nouveaux bienfaits que vous venez d'ajouter à la longue liste de tant d'autres, commencée depuis un grand nombre d'années, et pour lesquels nous n'avons que de pauvres prières à vous rendre. Nous ne cesserons de les adresser au Seigneur pour le bonheur de la famille, et je rappellerai à tous nos pieux Indiens de continuer de prier pour leurs bonnes mères, leurs si grandes bienfaitrices.

L'occasion du voyage dont j'ai fait mention au commencement de ma lettre, était une lueur d'espérance de pouvoir découvrir le corps de notre cher confrère en Jésus-Christ, le R. P. Duerinck. Quelques jours après le malheureux accident, le capitaine d'un bateau à vapeur avait vu un cadavre sur un banc de sable près de l'endroit du naufrage, et l'avait fait enterrer. A cette nouvelle, je partis pour aller visiter cette tombe solitaire, creusée sur les bords du Missouri, dans les environs de la ville de Liberty. Celui que cette tombe renfermait n'était pas le confrère, l'ami chéri que je cherchais. Son accoutrement dénotait un matelot de quelque bateau. J'en fus bien triste.

Nos vœux jusqu'ici n'ont pas encore été exaucés. Nous espérons toutefois encore obtenir le secours du bon et grand saint Antoine de Padoue, imploré par tant d'âmes pieuses, auxquelles je vous prie de vouloir vous associer. Il nous procurera cette dernière consolation, de retrouver les restes perdus du R. P. Duerinck, pour que nous puissions les faire reposer dans une terre bénite, à côté de ses confrères qui l'ont déjà devancé.

De la ville de Liberty, je me suis rendu à Sainte-Marie, pour y régler quelques affaires. J'avais commencé la mission des Potowatomies en 1838. Mon cœur semblait se dilater au milieu de ces chers confrères des plaines, où jadis j'avais trouvé tant de consolations dans les exercices du saint ministère! J'eus le bonheur de voir un grand nombre d'Indiens s'approcher de la sainte Table, avec le plus profond recueillement. De l'autel, je leur adressai quelques paroles de consolation et d'encouragement dans le service du divin Pasteur. Ils en ont bien besoin, surtout aujourd'hui; car les blancs sont venus les environner de toutes parts, et les cerneront bientôt de plus près sur leurs propres petites *réserves*, ou portions de terrains que le gouvernement leur a accordées.

Je sais, Madame, que vous vous intéressez beaucoup au bien-être des pauvres Indiens. Permettez-moi donc de vous entretenir quelques instants de leur sort en général, et surtout de ce qui regarde les Indiens de Sainte-Marie parmi les Potowatomies. J'ajouterai quelques lignes sur la perte immense que la mission vient de faire par la mort de son supérieur, le R. P. J.-B. Duerinck.

Lors de ma première arrivée parmi les Potowatomies, en 1838, la nation comptait au delà de 4,000 âmes. Elle est maintenant réduite à 3,000, dont 2,000 sont catholiques. Toutes les tribus environnantes ont diminué dans la même proportion.

A quoi faut-il attribuer le dépérissement si rapide de la

race indienne? C'est là un de ces mystères de la Providence, que toute la sagacité du philosophe a essayé en vain de pénétrer. L'usage immodéré de liqueurs enivrantes, le changement de climat et de nourriture, les vices, les maladies funestes, tous ces maux que le contact avec les blancs a produits parmi les sauvages; l'imprévoyance et le manque d'industrie, tout cela ne donne, ce me semble, qu'une imparfaite solution à ce grand problème. D'où vient, se demande-t-on, que la *Peau-Rouge* se plie si difficilement aux mœurs et aux habitudes de la race européenne? D'où vient encore que la race européenne refuse si obstinément de sympathiser avec la Peau-Rouge, et, malgré sa profession de philanthropie ou d'*amour des hommes*, semble plutôt disposée à anéantir qu'à civiliser les pauvres enfants, issus du même père? D'où vient cette barrière insurmontable élevée entre les deux races? D'où vient que le plus fort poursuit avec tant d'animosité le plus faible, et ne lui donne point de relâche qu'il ne l'ait entièrement terrassé? C'est peut-être là un secret qu'il n'appartient qu'au souverain Juge d'expliquer.

Souvent, quand je pense au sort de tant de nations sauvages, qui possédaient autrefois d'immenses contrées et qui sont aujourd'hui dans le danger imminent d'en être totalement dépossédées par un autre peuple, je me rappelle les premiers habitants de la Palestine, qui, maîtres aussi d'un des plus beaux pays du monde, s'en sont vu dépouiller par un sévère mais trop juste décret du Créateur, dont ils avaient méprisé les menaces et profané la gloire. Comme les Chananéens, les peuples sauvages, pris en général, ont été punis par degrés. Peut-être ont-ils, comme eux, été trop longtemps sourds à la voix divine, les invitant à quitter leurs grossières erreurs pour embrasser la vérité. Qui est entré dans les conseils de la sagesse éternelle? Qui peut accuser ses jugements d'injustice? Dieu, à qui tout l'univers appartient à titre de création, ne peut-il pas disposer

de sa propriété selon son bon plaisir? Mais, en faisant éclater sa justice, il n'oublie pas sa miséricorde. Ici-bas il ne frappe que pour guérir. Son divin Cœur est toujours ouvert à ceux mêmes dont il punit les iniquités.

Ce qui m'a mené à ces tristes réflexions, ce sont les changements qu'a subis en peu d'années la condition des sauvages. Sous l'administration du président Pierce, tout le vaste pays indien situé en deçà des Montagnes-Rocheuses, compris dans le vicariat apostolique de Mgr. Miége, excepté une petite portion située vers le sud, a été organisé en deux *territoires*, connus sous les noms de *Kansas* et de *Nébraska*, c'est-à-dire que le congrès américain a décrété que ce pays était incorporé à l'Union et ouvert aux blancs qui voudraient s'y établir, pour former, après un certain laps de temps, deux États, pareils en tout aux autres États de la grande République. Quoique, pour le moment, les nouveaux colons aient ordre de respecter les terres réservées aux sauvages, on peut néanmoins dire que ce décret a détruit virtuellement toutes les nationalités indiennes. A peine la loi fut-elle connue, que les émigrants, semblables aux eaux d'un grand fleuve qui ont enfin rompu les digues, franchirent impétueusement la barrière et inondèrent le pays. Voilà maintenant les Indiens environnés de blancs, et leurs réserves ne forment plus que des îlots au milieu de l'Océan. Les sauvages, qui, auparavant, avaient de vastes pays pour la chasse, sont à présent resserrés dans d'étroites limites, n'ayant pour subsister que le fruit de leur ferme, dont la plupart ne connaissent qu'imparfaitement le travail. Encore cet état n'est que précaire. A moins qu'ils ne se hâtent de diviser leurs terres et de se faire citoyens, ils sont en danger de perdre tout et de n'être plus que des vagabonds. Qu'un tel changement est rempli de difficultés! Que l'avenir est gros d'orages et de tempêtes pour ces tribus malheureuses! C'est un grand mal; mais un mal qu'il faut braver, puisqu'on ne peut y porter remède.

Les Indiens, même les plus avancés dans la civilisation, nous semblent bien peu préparés à faire face à toutes les exigences de leur situation.

Pour vous former une idée juste de leur position critique et des tristes conséquences qui vont en résulter, à moins d'une protection spéciale de la divine Providence, imaginez-vous que deux sociétés, l'une représentant les mœurs et les coutumes des temps barbares, l'autre, toute la splendeur de la civilisation moderne, viennent en contact. Combien d'années s'écouleront avant qu'il y ait une fusion parfaite entre les deux sociétés, avant qu'elles soient à l'unisson, qu'elles vivent en parfaite harmonie? Il faudra bien du temps pour que la société barbare parvienne à la hauteur de la société civilisée. Ni la première, ni la seconde, ni la troisième génération, malgré tous leurs efforts, n'obtiendront cet heureux résultat, tel que la chose se comprend de nos jours. Avant donc qu'il y ait fusion parfaite entre les deux sociétés, la société civilisée aura tout l'avantage sur la société barbare; elle l'aura entièrement à sa merci, pour la faire servir à toutes ses volontés. La société barbare ne jouira plus d'aucune considération; au contraire, elle perdra ses priviléges et ses droits, et sera réduite à n'être plus que le jouet des caprices de la société civilisée. En un mot, la barbarie ne peut pas mieux se soutenir en présence de la civilisation, que la simplicité de l'enfance ne peut lutter contre la prudence malicieuse de l'âge mûr. Voilà mon opinion sur ce qui va se réaliser au Grand-Désert, quand la race rouge viendra en contact avec la race blanche. Le jugement du sauvage n'est pas assez mûri pour pouvoir se mesurer avec la sagesse de l'homme né au sein de la civilisation. C'est ce qui nous remplit d'inquiétude pour l'avenir de nos chers néophytes dans les différentes missions. Nous n'avons de confiance qu'en la bonté divine, qui, nous l'espérons, ne manquera pas de venir au secours de ses enfants.

Il n'était pas difficile d'apercevoir de loin ce grand événement, qui doit engloutir, dans un commun naufrage, toutes les tribus indiennes. L'orage qui vient d'éclater sur leurs têtes se préparait depuis longtemps; il ne pouvait échapper à l'œil observateur. On voyait la République américaine marcher avec la rapidité de l'aigle vers la plénitude de sa puissance. Chaque année elle s'attachait de nouveaux pays. Elle ne visait à rien moins qu'à étendre sa domination de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, afin d'embrasser le commerce du monde entier et de disputer aux autres grandes nations la gloire de la prééminence. Son objet est atteint. Tout a plié sous son sceptre; toutes les nationalités sauvages sont à ses pieds. Loin de nous cependant d'accuser la noble République d'injustice et d'inhumanité envers les sauvages dans ses derniers traités. Il nous semble, au contraire, qu'aucune nation ne leur a fourni plus de moyens de civilisation. S'il faut blâmer quelqu'un sur ce point, ce sont plutôt les particuliers, les nouveaux colons, qui agissent et se mettent en opposition directe avec les bonnes intentions du gouvernement vis-à-vis des sauvages.

Mais si l'avenir paraît sombre et triste, du moins le passé ne laisse pas les missionnaires sans consolations. Dans l'espace des dix dernières années, nos Pères de Sainte-Marie ont baptisé au delà de 400 adultes et un grand nombre d'enfants. La parole évangélique n'est pas tombée sur une terre aride. La plupart de ces néophytes ont toujours donné des preuves d'une foi vive et d'une tendre piété. Le cœur du missionnaire éprouve une bien douce joie, en voyant leur assiduité à l'église, leur ardeur à s'approcher des sacrements, leur résignation dans les maladies, leur charité naturelle, exercée surtout à l'égard des pauvres, des orphelins et des malades; et par dessus tout, leur zèle pour la conversion des infidèles. On les appelle *sauvages;* mais on peut dire hardiment que, dans toutes nos grandes villes

et partout, des milliers de blancs méritent bien mieux ce nom.

Un grand nombre de Potowatomies ont fait des progrès considérables en agriculture, et vivent dans une certaine aisance. Les blancs qui passent et visitent le petit territoire des Potowatomies, surtout les environs de la mission de Sainte-Marie, sont agréablement surpris. Ils croient avec peine se trouver parmi les Indiens.

Il faut avouer que les Potowatomies ont été spécialement favorisés du ciel. Depuis un quart de siècle, ils ont eu le bonheur d'avoir au milieu d'eux des Robes-Noires, et, depuis seize ou dix-sept ans, ils ont des Dames du Sacré-Cœur pour l'éducation de leurs filles. La mission, sur le pied où elle se trouve aujourd'hui, avec ses deux écoles de filles et de garçons, est pour ces braves gens d'un double avantage. Les enfants y viennent puiser, avec l'instruction religieuse, l'amour du travail; les adultes y trouvent de l'emploi, et, par là même, des moyens de subsistance. Ils voient, par les travaux de nos Frères, ce qu'un homme peut acquérir par son industrie.

On peut dire que Dieu a traité les Potowatomies avec une grande prédilection. Il a voulu que plusieurs nations contribuassent à leur salut. Telles sont, entre autres, la Belgique, la Hollande, la France, l'Irlande, l'Italie, l'Allemagne, le Canada, les États-Unis. Chacune de ces contrées leur a offert des secours matériels et des missionnaires. Pendant quatre ans Mgr. Miége a résidé parmi eux. Ainsi leur humble temple, construit en solives, a été élevé au rang de cathédrale.

Dans les conjonctures plus critiques où ils se trouvent aujourd'hui, à la veille de faire un dernier traité avec le gouvernement des États-Unis, un traité de vie ou de mort pour cette pauvre tribu, ils ont, dans la personne du colonel Murphy, l'agent du gouvernement, un avocat, un protecteur et le meilleur des pères. C'est ce qui me fait espérer,

Madame, que le bon Dieu a des desseins tout particuliers de miséricorde sur eux et qu'il ne veut pas les abandonner. Au moment du danger, vous ne les oublierez pas, j'en suis sûr, dans vos bonnes prières.

. . . . . [1].

A cet adieu fraternel, j'ajouterai, Madame, l'hommage que l'agent du gouvernement, le colonel Murphy, a rendu au R. P. Duerinck. Lorsqu'il eut appris sa mort, il écrivit, en ces termes, au major Haverty, surintendant des affaires indiennes à Saint-Louis :

« L'école-modèle de la mission de Sainte-Marie continue, sans intermission, sous ses anciens précepteurs, ses opérations salutaires, avec son système habituel et régulier. Dans ce moment (2 décembre), la mission et tout le voisinage sont plongés dans un deuil bien mélancolique, causé par la mort subite et inattendue de son supérieur, le R. P. Duerinck. Je regarde cette perte comme une des plus grandes calamités qui pussent arriver à la nation des Potowatomies, dont il était l'ami dévoué et le père. C'est un des décrets de la Providence dans sa sagesse infinie, auquel nous devons nous soumettre en toute humilité. Heureusement pour l'école de la mission de Sainte-Marie, le vide que la mort du P. Duerinck y laisse pourra être rempli. Les enfants continueront à recevoir la même affabilité et la même instruction. Ce sont les pères de famille surtout et les jeunes gens qui perdent le plus en perdant ses bons avis et son exemple. »

Voilà, Madame, une lettre bien consolante sans doute pour les missionnaires, et bien encourageante pour ceux que Dieu appelle à le devenir.

Veuillez me rappeler aux bons souvenirs de M. et

[1] Le P. De Smet reproduit ici l'*Hommage rendu à la mémoire du P. Duerinck par tous ses confrères de la mission de Sainte-Marie parmi les Potowatomies*, que l'on l'on trouve dans sa quarante-deuxième lettre, page 457 de ce volume. (*Note de la rédaction.*)

Mme Bayer, et de Mlle Rosine, et me croire avec le plus profond respect et estime,

Madame,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. J. De Smet.

J'ai l'honneur d'être, mon révérend et cher Père,

Rev^æ^ V^æ^ in Xto,

P. J. De Smet, S. J.

FIN.

La
la P
rique
num.
Préc

Ire *L*
ma
br
IIe L
ph
pr
IIIe
Po
cal
la
mo
IVe
et
ver
la f
pui
son
de
tin
de
dev

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE SÉRIE.

La première série se compose de cinq lettres écrites pour les *Annales de la Propagation de la Foi*, et revues, par l'auteur, pour les *Précis Historiques*. Les quatre premières se trouvent dans les *Annales*, t. XXII, num. 134, juillet 1850; la cinquième a été éditée primitivement dans les *Précis Historiques*.

Ire Lettre. *Voyage vers les Sioux*. Aspect du Grand-Désert; manque d'eau et de bois; mirage; insectes : maringouins, brûlots, fourmis ailées; souffrances et consolations . . P. 1

IIe Lettre. *Suite du voyage vers les Sioux*. Reptiles; singulier phénomène d'un serpent à sonnettes; villages des chiens de prairies; terrain volcanique, pétrification, mammouth . P. 7

IIIe Lettre. *Suite du voyage vers les Sioux*. Rencontre des Ponkahs : alarme et menaces de mort, suivies de l'échange du calumet et de poignées de mains; les Ponkahs entendent pour la première fois prêcher Jésus-Christ; baptême; caractère et mœurs; espérances . . . . . P. 11

IVe Lettre. *Arrivée parmi les Sioux*. Hommage à M. Campbell et à des officiers; cruautés et superstitions; les Sioux reçoivent la Robe-Noire à bras ouverts; touchante histoire de la fille du chef des Ogallablas, d'abord captive des Corbeaux, puis rendue à son père désolé, qui avait prié et fait prier pour son enfant; baptême et instructions; caresses d'un petit sauvage de la tribu des Brûlés, suivies de nombreuses conversions; festin sauvage : viande de chien, de buffle, etc.; médaille à l'effigie de Pie IX, et explications; portrait du général russe Diebitch, devenu un manitou de guerre du chef sioux; espérances;

retour et description des lieux traversés; indisposition du P. De Smet, après avoir été quatre mois, nuit et jour, exposé au grand air, sans toit pour s'abriter; liste des principaux arbres des forêts sur le bord du Missouri. . . . . P. 15

V° Lettre. (Cette lettre, écrite pour les *Annales de la Propagation de la foi*, n'y a pas été publiée.) *État actuel des Indiens du Haut-Missouri et des Montagnes-Rocheuses.* Prévisions d'un triste avenir; disparition du buffle, qui sert de nourriture; dénûment mœurs; barbares; espérances et moyens; agriculture; fonds pécuniaires; nécessité d'écoles. . . P. 19

Dans les *Précis Historiques*, 1856, XIX° lettre, p. 269.

SECONDE SÉRIE.

La seconde série renferme quarante-cinq lettres, qui nous ont été personnellement adressées par le R. P. De Smet, et que nous avons éditées primitivement dans les *Précis Historiques* des années 1853, 1854, 1855, 1856, 1857, et le commencement de 1858.

En guise d'introduction, nous avons fait précéder ces quarante-cinq pièces, d'une lettre adressée à M. le chevalier Dieudonné Stas, directeur du *Journal de Bruxelles*, insérée dans le numéro du 2 juillet de cette estimable feuille. Le P. De Smet y parle de ses voyages au Grand-Désert, et il annonce qu'il en donnera des récits plus développés dans les *Précis Historiques*. Ce voyage est le sujet des premières lettres de cette seconde série.

La lettre adressée à M. le chevalier Stas se trouve les *Précis Historiques*, 40e livraison, IIIe année, 1853, p. 391.

Ire Lettre. *Jean-Antoine Élet*, de Saint-Amand, province d'Anvers . . . . . P. 36

Dans les *Précis Historiques*, 1856, XVIIIe lettre, p. 157.

IIe Lettre. *Voyage au Grand-Désert, en* 1851. Départ et compagnons; aspect; choléra dans le vaisseau; le P. De Smet, malade et presque mourant, se confesse au P. Chrétien Hoeken, qui est à l'agonie et expire un peu après; la fosse pour le défunt creusée dans une forêt, et le cercueil exhumé plus tard; ravages de l'épidémie; *postscriptum* sur le P. Hoeken. P. 42

Dans les *Précis Historiques*, 1853, Ire lettre, p. 393.

IIIe Lettre. *Voyage au Grand-Désert, en* 1851. (Suite.) Bords du Missouri; sort des Indiens; immensité des plaines; camp de sauvages Jantamais; petite vérole; le petit orphelin; arrivée chez les Arickaras, les Mandans et autres sauvages; Qua-

tre-Ours, l'Indien le plus poli et le plus affable des bords du Missouri; arrivée au fort Union . . . . . P. 5

Dans les *Précis Historiques*, 1853, IIe lettre, p. 398.

IVe Lettre. *Voyage au Grand-Désert, en* 1851. (Suite.) Fête de saint Ignace; aspect; botanique; bêtes fauves; ours gris; on en tue trois; chat-puant; magnifique spectacle de la nature; terrain volcanique; milliers de buffles; chasse; appétit dévorant; aspect et nature du sol; météorologie; serpent à sonnettes et remèdes contre ses morsures; arrivée au fort Alexandre . . . . . P. 61

Dans les *Précis Historiques*, 1853, IIIe lettre, p. 461.

Ve Lettre. *Voyage au Grand-Désert, en* 1851. (Suite.) Sol; *crapauds verts* ou genre de cactus; castors; aspects; traces récentes d'ennemis; superstition; respect pour le missionnaire; terrain; rencontre de trois guerriers Corbeaux; *Vallée aux mille misères;* croix taillée dans le roc au sommet des Côtes-Noires; chasses, terres et la grande route des émigrants vers la Californie visitée par les sauvages; arrivée au fort Laramée. *P. S.* Liste d'animaux tués . . . . . P. 72

Dans les *Précis Historiques*, 1853, IVe lettre, p. 468.

VIe Lettre. *Voyage au Grand-Désert, en* 1851. (Suite.) Grand-Conseil des Indiens; sanctuaire construit en peaux, messe à laquelle assiste le Grand-Conseil, instruction, baptêmes; espérances; visites aux sauvages; confession publique et originale; cérémonies de la *coupe d'oreille des enfants* et en l'honneur des guerriers tués; danses; « *jamais je n'ai remarqué le moindre signe qui pût alarmer la pudeur;* » langage des gestes; le P. De Smet assiste au Grand-Conseil; massacre de chiens pour le repas; tartes singulièrement préparées; arrivée d'habillements; toilettes pittoresques; contentement. P. 84

Dans les *Précis Historiques*, 1853, Ve lettre, p. 478.

VIIe Lettre. *Voyage au Grand-Désert, en* 1851. (Fin.) Adieux et poignées de mains; singulières productions de la nature; rencontre imprévue du prince P....; sol; arrivée au fort de Kearny; dialogue de sauvages ennemis; députés; aspect; arrivée à Sainte-Marie, parmi les Potowatomies; repas; discours de la Tête-d'Aigle; les sauvages à la grand'messe. *Gloria* et *Credo* chantés par les métis et les sauvages, sermon, communions; état florissant de la mission; les sauvages saisis d'admiration et de crainte à la vue d'une maison et

d'un bateau à vapeur; retour à Saint-Louis. *P. S.* Note sur le mot *médecine*. Tableaux des différentes tribus indiennes dans le Haut-Missouri, et de la nation siouse . . . . . P. 95

Dans les *Précis Historiques*, 1854, Ve lettre, p. 484.

VIIIe Lettre. *Naufrage du* Humboldt, 5 *décembre* 1853. Départ de Belgique, 17 novembre 1853; arrivée au Havre; finesse d'un passager sans passe-port; quatorze jours d'orages et d'autres dangers; choc terrible; feu; le bateau s'enfonce; il s'arrête; arrivée et séjour à Halifax; embarquement; fanatique, résolu de tuer le premier Jésuite qu'il rencontrerait sur le sol américain; périls pour la liberté; arrivée et séjour à Boston; excursion à New-York; passage à Cincinnati et à Louisville; fin du trajet de Gand à Saint-Louis. . . . P. 108

Dans les *Précis Historiques*, 1854, XIe lettre, p. 617, 53 et 437.

IXe Lettre. *L'Ours-fou, chef des Assiniboins*. Rareté des vocations; lettre de l'Ours-fou, demandant des missionnaires. *P. S.* Nouveaux territoires de Kansas et de Nébraska; Mormons; dangers de la part des démagogues. . . . P. 118

Dans les *Précis Historiques*, 1854, p. 462.

Xe Lettre. *Opinions religieuses de Assiniboins*. Création; Dieu; superstitions; prière; singulières cérémonies; jongleries; danses et festins; destructions; culte du soleil; éclipse; honneurs rendus à l'ours, au loup; esprits ou revenants; tombeaux; *Wah-kon*, ou *médecine*; vie future; principes moraux; vol; adultère; mensonge; faux serment; blasphème; tonnerre; vampires; chauve-souris; feu follet; rêve; augures. P. 123

Dans les *Précis Historiques*, 1854, IXe lettre, p. 493.

XIe Lettre. *Chasse indienne*. Exercices des enfants; finesse; stratagèmes curieux et solennels pour la chasse aux bisons, dont 600 tués; festins; Soshocos, ou *les pauvres diables*; chasse aux sauterelles; festins . . . . . P. 137

Dans les *Précis Historiques*, 1854, Xe lettre, p. 517.

XIIe Lettre. *Guerre indienne*. La guerre est la gloire du sauvage; chant pour la formation d'un parti; les Corbeaux, vaillants guerriers, leurs superstitions; les allumettes phosphoriques du missionnaire; sa réception solennelle; crime atroce commis par les Corbeaux sur les Pieds-Noirs; paix; drame terrible; une femme vole une chevelure sanglante qui de-

vient un signal de guerre; paroles du Cerf Pommelé et dialogue; horrible massacre; appel aux missionnaires. . . P. 146

Dans les *Précis Historiques*, 1855, XIIe lettre, p. 301.

XIIIe Lettre. *Histoire de Tchatka, chef le plus renommé parmi les Assiniboins.* Portrait de Tchatka, ou *le Gaucher;* décadence des Assiniboins; nouveaux territoires; suite du portrait de Tchatka; horribles projets d'empoisonnement; son oncle et antagoniste Itazipaman, ou l'*Arc ambulant;* portrait; Tchatka empoisonne Itazipaman; confusion générale; paroles de Tchatka; pierre mystérieuse; explication du mystère; mort de l'oncle; Tchatka tente encore un grand coup; tambour mystérieux; discours; préparatifs de guerre; caractère des chefs indiens; départ; rencontre; cruautés; lutte entre Tchatka et un Pied-Noir; victoire; empoisonnements; sbire de Tchatka; défaites; attaques du fort Union; rôle d'une Assiniboine; autres partis de guerre; petite vérole; traîtreuse attaque contre les Mandans; mort de Tchatka; son tombeau; remarque sur la langue et la guerre assiniboines. — Note sur les *hommes de médecine,* ou charlatans, sur les bisons, etc. P. 160

Dans les *Précis Historiques*, 1855, XIVe lettre, p. 430, 457 et 475.

XIVe Lettre. *Question indienne* ou *Avenir des Indiens.* Extermination des aborigènes; dépouillement; missionnaires civilisateurs; race hétérogène dans l'Orégon. — Curieux détails P. 199

Dans les *Précis Historiques*, 1855, XIIIe lettre, p. 380.

XVe Lettre. *Jean-Baptiste Smedts*, de Rotselaer en Brabant. Naissance; départ; missions. . . . . P. 211

Dans les *Précis Historiques*, 1855, p. 242.

XVIe Lettre. *Watomika et les Delawares.* Éducation calviniste de Watomika, ou l'*Homme aux pieds légers;* ministre prédicant, il abjure ses erreurs et se fait Jésuite; curieuses notions sur les Delawares; leurs idées sur la création, le dualisme, la vie future, le sacrifice. . . . . P. 214

Dans les *Précis Historiques*, 1855, XVe lettre, p. 605, et 1856, XVIe lettre, p. 11.

XVIIe Lettre. *François-Xavier D'Hoop*, né à Meulebeke en Flandre. Naissance; départ; missions . . . . . P 226

Dans les *Précis Historiques*, 1855, p. 262.

XVIIIe Lettre. *Situation du Kentucky.* (Adressée par le P. De Smet à son neveu Charles De Smet, avocat à Anvers.)

État matériel, moral, religieux; le nom de Kentucky, ou *terre sombre et sanglante;* le courageux Daniel Boone; sol et produits; la *Caverne monstre;* collége de Bardstown; Nerinckx. . . . . P. 230

Dans les *Précis Historiques,* 1856, XXIe lettre, p. 369.

XIXe Lettre. *Situation religieuse de Saint-Louis et de Saint-Ferdinand. — Mort du P. Bax. — Osages.* (Adressée à M. le chanoine De la Croix, à Gand, ancien missionnaire en Amérique.) Saint-Louis en 1823 et en 1856; de Saint-Louis à Saint-Ferdinand; mœurs des Osages; épidémie; dévotion à Marie; naissance et travaux du P. Bax; écoles des Osages; consolations. . . . . P. 240

Dans les *Précis Historiques,* 1856, XXIIe lettre, p. 419.

XXe Lettre. *Mgr. Vande Velde, évêque de Natchez,* né dans les environs de Termonde. Naissance; départ; emplois; sacré évêque de Chicago; voyage en France, en Belgique et à Rome; transféré au siége de Natchez; mort et obsèques. P. 252

Dans les *Précis Historiques,* 1856, XVIIe lettre, p. 43.

XXI Lettre. *Sauvages des Montagnes-Rocheuses.* Conseil de paix; le P. Congiato y séjourne trois années; P. Hoeken; guerre; demande de missionnaires. . . . . P. 260

Dans les *Précis Historiques,* 1856, p. 149.

XXIIe Lettre. *Jaquette-Rouge, orateur iroquois.* Influence politique et religieuse; discours aux missionnaires protestants et adieux. . . . . P. 264

Dans les *Précis Historiques,* 1856, p. 66.

XXIIIe Lettre. *Les quatre tribus des Pieds-Noirs : Gros-Ventres, Péganes, Gens du Sang* et *Pieds-Noirs directs.* (Envoi d'une lettre du P. Point.) Travaux apostoliques; caractère des quatre nations; assassinats et vols; confiance dans le baptême; tremblement de terre attribué au missionnaire; maladies et mal d'oreilles; vols; fruits spirituels; demande de missionnaires . . . . . P. 270

Dans les *Précis Historiques,* 1856, XXIIIe lettre, p. 513.

XXIVe Lettre. Les *Têtes-Plates.* (Envoi d'une lettre du P. Adrien Hoeken.) Effets expédiés; foi et dévotion à Marie; mort du chef des Kalispels, appelé *Loyola;* inauguration du successeur, le bon Victor; Michel Insula, ou la *Plume-Rouge,* cœur

farouche rendu pieux ; lac Têtes-Plates ; arrivée de tribus voisines ; fruits spirituels ; désirs de conversion . . . . P. 279

Dans les *Précis Historiques*, 1856, XXIVe lettre, p. 536.

XXVe Lettre. *Les Sioux*. (Envoi de quatre lettres du P. Chrétien Hoeken.) Montagnes, forêts, quinze à vingt pieds de neige, vents, froid, faim, sommeil et autres difficultés ; blasphèmes du guide ; fête de l'Immaculée Conception ; prières ; demande de missionnaires. — Rencontre d'amis ; état des choses ; baptême du major Matlock. — Arrivée au village français ; fruits spirituels ; état des sauvages et impressions. — Demande et besoin de missionnaires . . . . . P. 290

Dans les *Précis Historiques*, 1856, XXVe lettre, p. 572, et XXVe lettre, p. 605.

XXVIe Lettre. *Les Osages*. (Envoi de trois lettres du P. Bax.) Presbytériens ; le grand Chef demande des Robes-Noires au gouvernement ; départ des PP. Schoenmakers, Bax et trois Frères ; faim, soif, froid dans le désert ; rencontre effrayante d'une troupe d'Indiens ; arrivée ; état et mœurs des sauvages ; ivrognerie ; calomnies ; anecdote et réponse naïve ; éducation et écoles . . . . . P. 304

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXVIIIe lettre, p. 35.

XXVIIe Lettre. I. *Tributs d'admiration payés aux Têtes-Plates*. II. *Pater* et *Ave en langue osage*. (Adressée à la Mère Supérieure du couvent et pensionnat d'Erps-Querbs, près de Louvain.) Remercîments ; caractère des sauvages ; langue. P. 415

Dans les *Précis Historiques*, 1856, XXVIe lettre, p. 611.

XXVIIIe Lettre. *Les Potowatomies*. (Adressée à la Mère Supérieure de l'Orphelinat de Termonde, en 1858.) Témoignages d'intérêt ; perte d'un navire chargé de provisions et arrivée d'un autre ; premières communions ; ivrognerie ; industrie pour baptiser ; excursion chez les Omahas et les Sioux ; fleurs du désert ; tombeau de l'Oiseau-Noir ; 25,000 à 30,000 morts de la petite vérole en quelques semaines ; suicides ; le P. De Smet au conseil des chefs et guerriers Jantons pour négocier la paix ; festin ; le missionnaire descend en trois jours 120 lieues sur le fleuve dans un arbre creux ; quantité de volailles ; cerf ; constructions ; rencontre de créoles français ; misère des Ampajoots . . . . . P. 320

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXVIIe lettre, p. 21 et 236.

XXIXe Lettre. *Les Osages*. (Voir la XVIe lettre.—Envoi d'une

lettre du P. Bax.) Éducation; baptême d'agonisants; scène déchirante de deuil; incidents merveilleux; fidélité aux promesses du baptême; idées confuses sur la religion; les Petits-Osages; jongleurs; effets du célibat des prêtres; instructions; école; choléra; métis; chasse; députation . . . . . P. 332

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXIXe lettre, p. 55.

XXXe Lettre. *Les Osages*. (Fin.) Maladie dans l'école; dévotion des mourants . . . . . P. 343

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXe lettre, p. 82.

XXXIe Lettre. *Kistalwa et Maria, parents de Watomika*. (Voir la lettre XVIe.) Kistalwa, Grand-Chef; Maria, d'origine française; vie de famille; événement imprévu; scène tragique; les deux orphelins : le petit Louis et la petite Maria; on sépare le frère de sa sœur; adoption de Maria; adieux; elle épouse Kistalwa; les Delawares donnent à Maria le nom de *Gazelle blanche;* cérémonies de mariage. . . P. 345

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXIe lettre, p. 84.

XXXIIe Lettre. Les *Ursulines d'Amérique*. (Adressée aux Ursulines de Saventhem et de Thildonck en Belgique.) Remercîments aux destinataires; commencements en Amérique et progrès; le chef des Kaskakias; état des maisons en 1855; hommage à Mgr. Carroll; admirables conversions. . . P. 354

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXIIe lettre, p. 218.

XXXIIIe Lettre. *Voyage du* Léopold Ier *d'Anvers à New-York*. Onzième traversée de l'Atlantique par le P. De Smet; tempête; sainte messe; Mois de Marie et dévotion dans le bateau; hommage au capitaine et aux officiers; appel. . . . P. 365

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXIVe lettre, p. 322.

XXXIVe Lettre. *Charles Van Quickenborne*. Naissance; départ; supérieur et maître des novices; bâtisses; accidents; courses apostoliques; opiniâtreté d'un cheval suivie du baptême d'un mourant; zèle communiqué; protestants; maladies; visites aux sauvages; mort . . . . . P. 372

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXVe lettre, p. 333.

XXXVe Lettre. *Théodore de Theux*. Naissance; études; vicaire à Liége; soin des hôpitaux; professeur au séminaire de Liége; départ et renoncement; exactitude et piété; travaux apostoliques; soin de l'éducation; mort; caractère et vertus. . P. 381

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXVIe lettre, p. 446.

XXXVIe Lettre. *Missions de l'Orégon.* Confirmation ; témoignage rendu aux missions par le gouverneur Stevens, dans un rapport officiel ; Pends-d'Oreilles ; Frères lais ; bâtisses ; culture ; superstition ; fruits spirituels ; traits curieux ; vol ; récit du lieutenant Mullan et caractère des Têtes-Plates ; mission des Cœurs-d'Alêne. . . . . P. 391

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXVIIe lettre, p. 493.

XXXVIIe Lettre. *Antoine Eysvogels.* Naissance ; travaux. P. 402

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXVIIIe lettre, p. 522.

XXXVIIIe Lettre. *Les Têtes-Plates.* (Envoi d'une lettre du R. P. Adrien Hoeken.) Les sauvages à la vue d'une lettre du P. De Smet ; épreuves et secours ; visites ; pacification ; culture ; agent de la république ; habitations ; excursions ; ouverture des lettres et des caisses ; le portrait du P. De Smet et les sauvages ; traité de paix ; travaux corporels ; pénurie ; diversités d'origine parmi les Indiens ; Pieds-Noirs ; Corbeaux ; épidémie ; le Petit-Chef et M. Campbell ; chasse ; combats ; Nez-Percés. . . . . P. 404

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XXXIXe lettre, p. 522.

XXXIXe Lettre. *Hommage à Charles Nerinckx.* Son attachement à la Compagnie de Jésus ; compagnons et particularité du premier voyage ; tempêtes ; pirates ; vogue à l'aventure ; Nerinckx en Belgique ; recrues apostoliques ; départ. . P. 418

Dans les *Précis Historiques*, 1857, XLe lettre, p. 597.

XLe Lettre. *Trois traits édifiants du R. P. de Theux.* Courage ; calme ; confiance en l'Immaculée Conception. . . . . P. 424

Dans les *Précis Historiques*, 1858, XLIIe lettre, p. 86.

XLIe Lettre. *Charles Nerinckx, curé d'Everberg-Meerbeek en Belgique, et missionnaire en Amérique.* (Voir la XXXIXe lettre.) Naissance ; éducation ; prêtrise ; ministère ; arrêt d'emprisonnement ; caché à l'hôpital de Termonde ; conduite en cette retraite forcée ; départ pour l'Amérique ; traversée pénible ; arrivée au Kentucky ; courage ; pénitences et abnégation ; dangers ; force musculaire ; constructions ; apostolat ; soin pour les enfants et les nègres ; Immaculée Conception ; piété ; fruits ; dignité refusée ; Sœurs de Lorette ; dévotion à Marie ; mort. . . . . P. 427

Dans les *Précis Historiques*, 1858, XLIIIe lettre, p. 10 et 31.

XLIIe Lettre. *Jean-Baptiste Duerinck, missionnaire des Potowatomies.* Naufrage sur le Missouri, le 9 janvier 1858; naissance; départ; vertus; botanique; caractère; Potowatomies; dangers; lettres; rapport officiel au gouvernement; hommage de ses confrères . . . . . P. 446

Dans les *Précis Historiques*, 1858, XLIVe lettre, p. 102.

XLIIIe Lettre. *Jean Nobili.* Naissance; éducation; religieux; départ; misères et privations; aspect; travaux et peines; mort. . . . . P. 458

A publier dans les *Précis Historiques*, 1858.

XLIVe Lettre. *Culte du feu parmi les Indiens.* Ancienneté; mois; sacrifices; superstitions; emblème; légende curieuse et romanesque des Chippeways; les allumettes phosphoriques; civilisation . . . . . P. 469

A publier dans les *Précis Historiques*, 1858.

XLVe Lettre. Excursion chez *les Potowatomies, et Hommage au R. P. Duerinck, leur missionnaire.* (Adressée à Mme Parmentier, à Broodklyn près New-York) Reconnaissance; recherche du corps naufragé du P. Duerinck; visite aux sauvages; sort actuel et dangers; perte sensible causée par la mort du P. Duerinck. . . . . P. 481

Dans les *Précis Historiques*, 1858, XLVe lettre, p. 182.

FIN.

ERRATA.

—

P. 36,	dernière ligne	:	1828, *lisez :* 1821.
P. 119,	12e	»	: au fort, *lisez :* du fort.
P. 139,	12e	»	: ou parc, *lisez :* au parc.
P. 145,	2e	»	: Etuah, *lisez :* Utah.
P. 163,	1e	»	: Six cents milles, *lisez :* six cent mille milles.
P. 188,	3e	»	: dans la traite, *lisez :* pour.
P. 204,	3e	»	: Sanus, *lisez :* Saucs.
P. 270,	5e	»	: Adrien Hoeken, *lisez :* Point.
P. 279,	4e	»	: Chrétien, *lisez :* Adrien.
P. 254,	11e	»	: Brulé, *lisez :* Bruté.
P. 254,	30e	»	: Rockreek, *lisez :* Rockcreek.
P. 256,	6e	»	: patrie, *lisez :* partie.
P. 262,	9e	»	: vos, *lisez :* nos.

Imprimerie de J. Vanderelydt, rue de Flandre, 104, à Bruxelles.

uxelles.